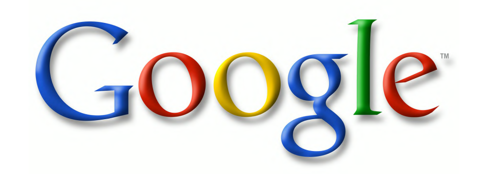


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

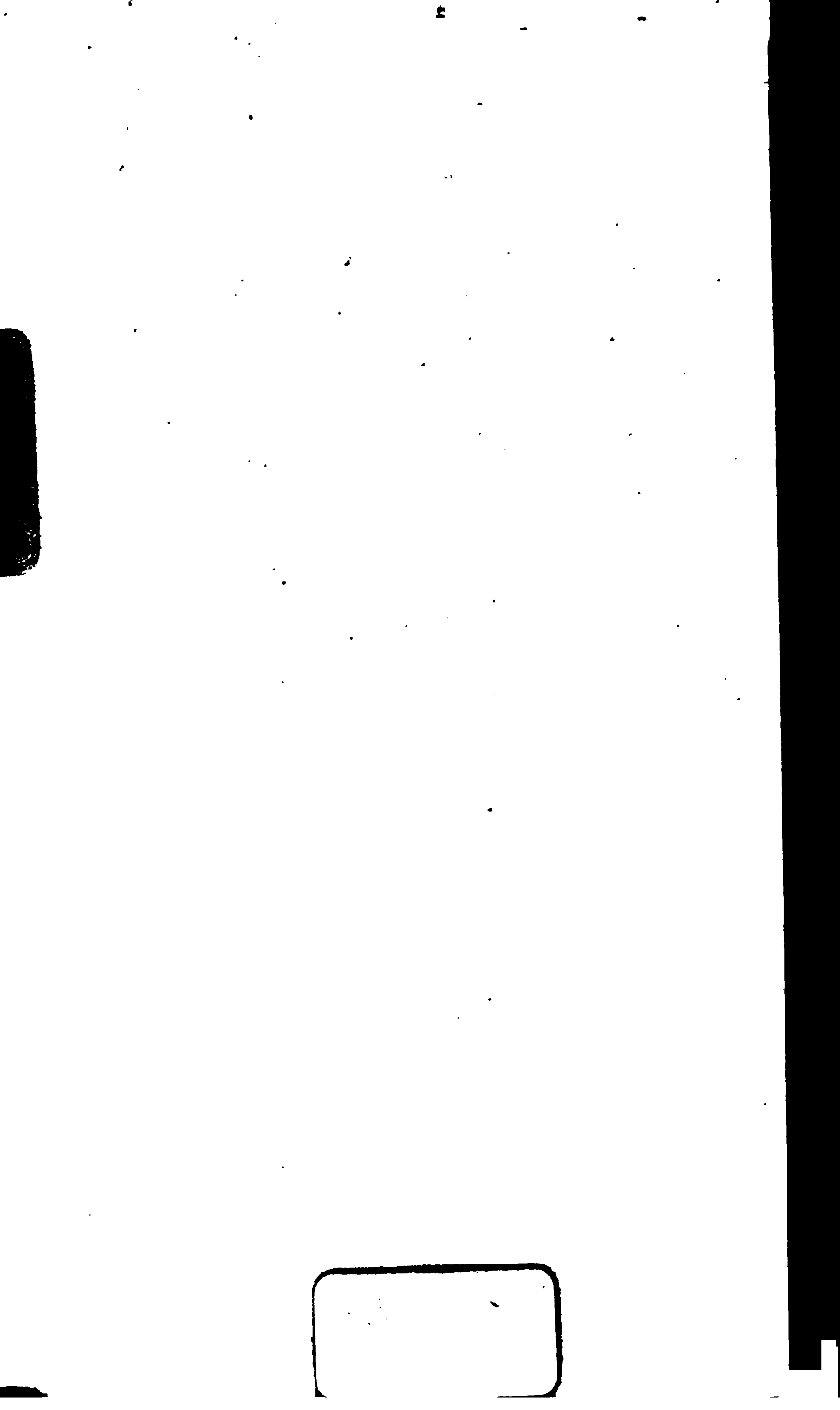
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





EHR

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XX.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

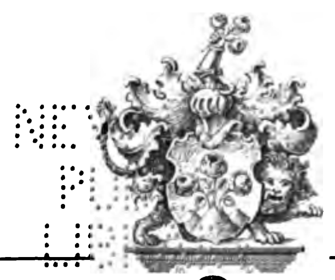
ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XX.





BERLIN  MDCCCLII

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

TOME V.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BERLIN

CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

MDCCCLII



CORRESPONDANCE

TOME V.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Ce volume, le cinquième de la *Correspondance*, la conduit jusqu'à l'an 1778. Les lettres dont il se compose sont au nombre de trois cent quatre-vingt-quatorze, dont trois cent sept du Roi; elles forment quinze groupes.

I. LETTRES DE FRÉDÉRIC A GRESSET.

(24 octobre 1740 — 27 septembre 1769.)

Il avait été question, en 1736, d'attirer le chantre de *Vert-Vert* à Rheinsberg;[a] mais la négociation ne réussit pas. Frédéric entretint néanmoins une correspondance avec Gresset. Il écrit à Voltaire, le 26 octobre 1740 : «Je vous envoie une ode[b] en réponse à celle de Gresset;» et à Jordan, le 24 septembre 1741 : «*Domine*, j'envoie à «Ta doctorale Science une très-badine lettre pour Gresset,[c] que je te «charge de lui envoyer, de copier, de critiquer et de parafer. Si tu «trouves cette lettre jolie, envoies-en une copie, comme en ton nom, «à Voltaire.» Il écrit encore à Jordan, le 24 juin 1742 : «J'ai reçu de Gresset une *Épître* charmante, dont je vous régalerai à mon retour.»

[a] Voyez t. XVI, p. 277.
[b] Voyez t. X, p. 10—12.
[c] Voyez ci-dessous, p. 4.

Gresset renouvela de temps en temps ses hommages au Roi, sans jamais venir les lui rendre en personne. On peut consulter là-dessus la lettre du marquis d'Argens à Frédéric, du 5 septembre 1747, t. XIX, p. 24, et celle de Gresset à d'Argens, du 26 septembre 1747,[a] que nous avons annexée à celles de Frédéric à Gresset. — Le Roi écrit à d'Alembert, le 4 décembre 1772 : «Lorsqu'un Fontenelle,[b] un Vol-«taire, un Mairan,[c] un Crébillon[c] encore, et même l'auteur de *Vert-«Vert*,[c] composaient, c'était un plaisir d'apprendre des nouvelles de «la France, qui étaient celles du Parnasse, etc.» Voyez enfin les lettres de Frédéric à Voltaire, du 28 mars 1738 et du 16 janvier 1773.

C'est à M. Louis du Bois, à Ménil-Durand, près de Livarot, département du Calvados, que nous devons les copies de nos six lettres, faites par lui «avec la plus scrupuleuse exactitude,» comme il nous le dit dans sa lettre du 3 mai 1844.

II. LETTRE DE FRÉDÉRIC A M. STEINBART.

(16 mars 1770.)

Gotthilf-Samuel Steinbart, né à Züllichau le 21 septembre 1738, fut nommé, en 1762, chapelain de la maison des orphelins de sa ville natale; en 1766, conseiller du consistoire de la Nouvelle-Marche et directeur du *Paedagogium* de Züllichau; le 11 mars 1774, professeur ordinaire de philosophie et professeur extraordinaire de théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ce ne fut que le 28 avril 1806 qu'il devint professeur ordinaire de théologie. Il mourut à Francfort le 3 février 1809.

Immédiatement après la publication de l'*Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale*,[d] M. Steinbart composa un ouvrage intitulé : *Considérations sur les motifs à la vertu déduits du principe de l'amour de soi-même*, Berlin, 1770, et l'envoya au Roi. La réponse de celui-ci à la dédicace de l'auteur a été imprimée dans le *Supplément aux Œuvres posthumes de Frédéric II*, Cologne, 1789,

[a] Nous avons copié sur l'autographe cette lettre de Gresset au marquis d'Argens.

[b] Voyez t. XVI, p. XXI et 193—199.

[c] Voyez t. XI, p. 48 et 49, t. XVII, p. 29, et t. XIX, p. 19.

[d] Voyez t. IX, p. XIII, et 85—98.

t. III, p. 61 et 62. Notre texte est tiré de l'original conservé par la famille de M. Steinbart, à Züllichau. Il diffère en quelques points de celui du *Supplément*.

III. LETTRES DE FRÉDÉRIC A LA COMTESSE DE SKORZEWSKA.

(22 octobre 1768 — 20 juillet 1770.)

La comtesse de Skorzewska, née de Ciecierska, était femme du général polonais Stanislas comte de Skorzewski. Elle était très-attachée au gouvernement prussien, et, au premier partage de la Pologne, elle vit avec plaisir incorporer ses terres aux États de Frédéric. Avant cette époque déjà, elle était souvent venue à Berlin, p. e. en 1765 et en 1767, et le Roi, ainsi que la Reine, l'avaient toujours accueillie avec une faveur marquée.[a] La comtesse de Skorzewska aimait et cultivait les lettres; le 26 janvier 1769, elle fit lire ses *Considérations sur l'origine des Polonais* dans une séance publique de l'Académie des sciences, à laquelle elle assista. Frédéric donne à cette dame les éloges les plus flatteurs dans sa lettre à Voltaire, du 20 février 1767. Il en parle comme d'une espèce de phénomène. Elle est aussi citée dans la *Vie de Brenkenhoff*,[b] p. 67, 68, 110 et suivantes.

La comtesse de Skorzewska, veuve depuis 1770, mourut en 1773. Son petit-fils, le comte Héliodore Skorzewski, chambellan du Roi, demeurant à Prochnowo, près de Margonin, dans le grand-duché de Posen, a bien voulu nous communiquer les huit lettres de Frédéric, encore inédites, que nous publions, et qui sont adressées tant à la comtesse qu'à ses enfants et à sa mère. Il existait un recueil plus complet des lettres de Frédéric à la comtesse de Skorzewska, dans la fameuse collection d'autographes de M. William Upcott, à Londres; mais nous n'avons pu réussir, malgré nos efforts, à les acquérir, ni même à nous en procurer des copies.

[a] Voyez *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1765, 12 février, n° 19, et *Helden-, Staats- und Lebensgeschichte Friedrichs des Andern. Frankfurt und Leipzig*, 1770, t. IX, p. 446.

[b] Voyez t. VI, p. 79.

IV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC M. DARGET.

(Mai 1749 — 6 septembre 1771.)

Claude-Étienne Darget, secrétaire du marquis de Valori, ambassadeur français à la cour de Berlin, fit avec celui-ci la campagne de 1745, et se fit prendre par les Autrichiens pour sauver son maître.[a] Ce trait de dévouement attira sur lui l'attention de Frédéric, qui le nomma son secrétaire des commandements, le 18 janvier 1746, et lui a fait jouer un des principaux rôles dans son poëme du *Palladion* (t. XI, p. X—XIII, et p. 155—271). On donnait par courtoisie à Darget, membre honoraire de l'Académie des sciences, le titre de conseiller intime, qu'il avait souvent sollicité, mais que le Roi finit par lui refuser formellement. Après son retour en France, le 14 mars 1752, il demanda son congé, qui lui fut expédié le 26 juin 1753. Nous avons lieu de penser que Darget resta toujours attaché de cœur au grand prince qu'il avait fidèlement servi. En 1760, lorsque les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci* furent imprimées clandestinement à Paris, il chercha à se rendre utile à Frédéric, comme on peut le voir par l'excellent article que M. Sainte-Beuve a inséré, au sujet de notre édition, dans le *Constitutionnel* du lundi 2 décembre 1850, n° 336.[b]

Darget s'était marié à Berlin avec une demoiselle César, catholique et sœur de M. César, depuis, conseiller intime et trésorier général des accises. De retour à Paris, il fut placé à l'école militaire. Il devint ensuite ministre des évêques de Liége et de Spire. Darget était né en 1712, et mourut en 1778.

Frédéric lui a adressé deux poésies : l'*Épître à Darget, Apologie des rois* (t. X, p. 204), et la *Palinodie, Épître à Darget* (t. XI, p. 51).

La correspondance de Frédéric avec Darget a paru pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de Frédéric le Grand*, (Bâle) 1788, t. III, p. 311—379. Elle se compose de quarante-cinq lettres, tirées du portefeuille de Darget (Voyez l. c. t. I, p. 1): les réponses suivent les lettres. Les éditeurs de Berlin ont imprimé cette corres-

[a] Voyez t. III, p. 130.

[b] Voyez t. XIX, p. 168. Voyez aussi les *Causeries du lundi*, par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Paris, 1851, t. III, p. 114.

pondance dans le *Supplément aux Œuvres posthumes de Frédéric II*, Cologne, 1789, savoir, t. II, p. 455—482, les vingt-huit lettres du Roi, et t. III, p. 109—158, dix-huit lettres de Darget. Ils y ont ajouté la lettre de celui-ci, du 7 septembre 1750, qui manque dans l'édition de Bâle. De notre côté, nous avons ajouté une lettre inédite, du 25 juin 1764, dont nous avons trouvé l'autographe dans les papiers de M. de Catt. La minute de la lettre du Roi à Darget, du 23 mars 1756, que nous avons trouvée aux archives royales, est tout à fait conforme au texte déjà imprimé.

V. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE BARON DE PÖLLNITZ.

(8 mai 1742 — 1er août 1773.)

Charles-Louis baron de Pöllnitz, né, le 25 février 1692, à Issum, village de l'ancien archevêché de Cologne, premier chambellan du roi de Prusse, grand maître des cérémonies, membre de l'Académie des sciences, et chevalier de l'ordre de la Générosité, mourut à Berlin le 23 juin 1775.

Les observations qu'il avait faites dans ses nombreux voyages, et sa connaissance du caractère des principaux personnages de presque toutes les cours, lui fournissaient d'inépuisables sujets de conversation. Il possédait de plus l'art de raconter agréablement, comme on peut le voir par ses *Mémoires* et ses *Nouveaux Mémoires*, qui étaient une des lectures les plus recherchées de son temps, et eurent plusieurs éditions. C'est aussi pour cela que Frédéric aimait sa société.[a] Mais après la mort du baron, il écrivit à Voltaire, le 13 août 1775: «Le vieux Pöllnitz est mort comme il a vécu, c'est-à-dire, en fri-«ponnant encore la veille de son décès. Personne ne le regrette que «ses créanciers.»

Les volumes précédents renferment plusieurs pièces adressées au baron de Pöllnitz : t. XI, p. 11, l'*Épître* corrigée à Berlin, le 10 janvier 1750; t. XIII, p. 13 et p. 110, les poésies intitulées : *Au baron*

[a] Voyez t. XVII, p. 235, 249 et 250; le baron de Pöllnitz y figure, p. 244, sous le titre de *satyre boiteux*, et p. 249 sous celui de *notre infirme satyre*. Voyez aussi l. c., p. 113, 128, 135, 136, 139 et 161.

de Pöllnitz, sur sa convalescence, 1767, et *Au baron de Pöllnitz, sur sa résurrection*, 1773; t. XIV, p. 104, l'*Epître au vieux baron philosophe*, sans date; enfin, t. XV, p. 193 et p. 195, le *Congé expédié au baron de Pöllnitz, à sa retraite de Berlin*, fait à Potsdam, le 1er avril 1744, et l'*Élégie de la ville de Berlin, adressée au baron de Pöllnitz*, avril 1744.

Nous avons tiré la plus grande partie de la correspondance de Frédéric avec le baron de Pöllnitz des documents que nous avons ajoutés à notre biographie de Frédéric le Grand, sous le titre de: *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen, von J. D. E. Preuss*, t. II, p. 136, 137—139, 147 et 148; t. III, p. 133 à 147; et t. V, p. 240—246. Cette correspondance, composée de quarante-trois lettres, a été augmentée de cinq pièces[a] dont nous avons trouvé les originaux aux archives royales du Cabinet, et de trois lettres[b] que nous avons tirées de la *Vie de Frédéric II, roi de Prusse* (par de la Veaux). A Strasbourg, 1787, t. IV, p. 213—218. Enfin, nous avons copié deux minutes aux archives, pour les collationner avec le texte imprimé.[c]

Le lecteur trouvera facilement la raison qui nous a engagé à insérer dans cette correspondance la lettre de Frédéric à son ministre d'État comte de Podewils,[d] de même que les trois lettres de l'électrice douairière Antonie de Saxe au baron de Pöllnitz.[e]

VI. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE BARON DE LA MOTTE FOUQUÉ.

(23 novembre 1736 — 5 septembre 1773.)

Henri-Auguste baron de La Motte Fouqué naquit, le 4 février 1698, à la Haye, où son père s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes. Le jeune Fouqué n'avait que huit ans lorsqu'il entra, en qualité de page, au service du prince Léopold d'Anhalt-Dessau. En 1715, il s'engagea dans le régiment prussien qui portait le nom de

[a] Les numéros 1, 2, 11, 12 et 27.
[b] Les numéros 4, 6 et 7.
[c] Les numéros 24 et 35.
[d] Le numéro 6.
[e] Les numéros 42, 44 et 45.

ce prince, pour faire la campagne de Poméranie. Capitaine en 1723, il eut, six ans plus tard, le commandement d'une compagnie. Il obtint, en 1730, la permission d'aller voir le Prince royal dans sa prison de Cüstrin. Il fréquenta dès lors la société de Rheinsberg, où les membres de l'ordre de Bayard le choisirent pour leur grand maître.[a] La perte de la faveur du prince Léopold, chef de son régiment, l'obligea de quitter le service de la Prusse le 31 janvier 1739. Recommandé par le Prince royal, le baron de Fouqué confia sa famille à son auguste protecteur,[b] se rendit à Copenhague, et devint lieutenant-colonel dans l'armée danoise. A son avénement, Frédéric le rappela, le nomma colonel le 23 juillet 1740, et, trois jours plus tard, commandeur du régiment d'infanterie n° 37, en le décorant de l'ordre pour le mérite, et en lui conférant les capitaineries de Gramzow et de Löckenitz. En 1742, il le fit commandant de Glatz; le 30 décembre 1744, chef du régiment n° 33; en 1745 général-major, par brevet daté du 13 mai 1743; en 1751 enfin, lieutenant-général et chevalier de l'ordre de l'Aigle noir. M. de Fouqué sut mériter toute la bienveillance de son maître par son dévouement sans bornes, soit à la guerre, soit en temps de paix. Nous passons sous silence sa carrière militaire, en renvoyant le lecteur : 1° aux *Mémoires du baron de La Motte Fouqué* (publiés par G.-A. Büttner), A Berlin, 1788, deux volumes; 2° aux *Œuvres de Frédéric*, t. III, p. 143 et 145; t. IV, p. 120, et t. V, p. 47, de notre édition; 3° et à la *Lebensbeschreibung des Königlich Preussischen Generals der Infanterie Heinrich August Baron de La Motte Fouqué, verfasst von seinem Enkel Friedrich Baron de La Motte Fouqué,* Berlin, 1824. On trouve dans le *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen, von J. D. E. Preuss,* t. III, p. 255—258, deux lettres en allemand de Frédéric à Fouqué, l'une écrite la veille, et la seconde le jour même de la défaite de ce général à Landeshut, et toutes deux importantes pour l'histoire de la funeste journée du 23 juin 1760,[c] dont le Roi lui-même avait été en partie cause par les ordres très-formels qu'il avait donnés au général, le 11 et le 14 juin, d'occu-

[a] Voyez les *Mémoires du baron de La Motte Fouqué* (publiés par G.-A. Büttner). A Berlin, 1788, t. I, p. 6, et t. II, p. 259—270.

[b] Voyez les lettres de Frédéric à Jordan, du 13 avril 1739 (t. XVII, p. 54), et à Fouqué, du 19 juin 1740 (ci-dessous, p. 112).

[c] Voyez t. V, p. 46—48.

per de nouveau les montagnes de Landeshut, qu'il avait quittées pour couvrir Breslau.[a]

En 1763, à son retour de la captivité qu'il avait subie en Croatie, le baron de La Motte Fouqué, général de l'infanterie depuis le 1[er] mars 1759, quitta le service à cause de ses infirmités, et demeura à Brandebourg jusqu'à sa mort, arrivée le 3 mai 1774. Il ne cessa d'être l'objet des distinctions les plus flatteuses de la part du Roi. Celui-ci lui adressa, en 1750, une *Épître* que nous avons reproduite au t. XI de cette édition, p. 15—19.

La correspondance amicale de Frédéric avec le général Fouqué, chef-d'œuvre en ce genre, est comparable et peut-être supérieure à la correspondance de Trajan avec Pline le Jeune. Elle commença le 23 novembre 1736, et dura jusqu'au 5 septembre 1773. Voici l'histoire de la publication et des manuscrits de cette correspondance.

1° L'ouvrage intitulé *Tactique et manœuvres des Prussiens. Pièce posthume par M. le D. de G.* (le duc de Gisors), *avec quelques lettres et réponses du roi de Prusse à M. le baron de La Motte Fouqué, son lieutenant-général,* (Sans lieu d'impression) 1767, renferme: p. 43 à 74, la lettre de Frédéric, du 23 décembre 1758, avec les *Réflexions sur quelques changements dans la façon de faire la guerre;* p. 75 à 83, deux lettres de Fouqué, toutes deux de Léobschütz, 2 janvier 1759; et, p. 84—86, la réponse du Roi, du 9 janvier, aux deux lettres précédentes.

2° Les *Lettres secrètes touchant la dernière guerre, de main de maître,* A Francfort, aux dépens de la Compagnie des libraires, 1771, contiennent, p. 93—204, soixante *Lettres du Roi au général de Fouqué touchant les expéditions militaires de l'année* 1759.

3° Ces soixante lettres ont été réimprimées avec quelques additions dans le *Recueil de lettres de S. M. le roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière,* A Leipzig, aux dépens des libraires associés, 1772, p. 98—259, sous le titre de *Correspondance entre S. M. le roi de Prusse et M. de La Motte Fouqué, général d'infanterie,* 1759. Cette correspondance, roulant sur des sujets militaires, ainsi que la précédente, renferme soixante-deux lettres, y compris deux réponses de Fouqué.

4° La collection la plus riche est celle qui a paru dans les *Mé-*

[a] Voyez l'ouvrage de M. K.-W. de Schöning, *Der siebenjährige Krieg,* t. II, p. 320 et 325.

moires du général Fouqué, publiés par M. Büttner,[a] t. I, p. 44—288, et t. II, p. 9—242. La première partie, du 23 décembre 1758 jusqu'à la paix de Hubertsbourg, fort intéressante, il est vrai, en ce qui concerne les opérations militaires, et surtout les campagnes de 1759 et 1760, mais étrangère à notre but actuel, ne nous a fourni que quatre pièces, tandis que dans la seconde, qui s'étend jusqu'à la mort du général Fouqué, nous en avons copié quatre-vingt-douze des plus belles, tant lettres que réponses.

5° Une nouvelle source nous a été ouverte par l'acquisition que S. M. le Roi a daigné faire, en faveur de notre édition, d'une collection de trente autographes ou lettres originales de Frédéric, et de trois minutes de lettres de Fouqué.[b] Treize de ces pièces, que nous imprimons pour la première fois[c] (y compris une lettre de Frédéric au fils du baron de La Motte Fouqué), sont pour la plupart d'un prix inestimable. Seize autres[d] avaient déjà été publiées par M. Büttner; mais les manuscrits nous ont été fort utiles pour corriger les textes imprimés. Cette collection renferme quatre lettres en allemand, qui ne sont que des ordres de Cabinet. Cependant nous avons copié une de ces pièces,[e] du 20 avril 1763, à cause du post-scriptum familier que le Roi y avait ajouté, de sa main, en français.

6° Les archives royales du Cabinet nous ont fourni, outre une lettre de Frédéric, en français, du 22 avril 1760, soixante lettres de Fouqué au Roi, dont trente-cinq en allemand et vingt-cinq en français, toutes écrites du 18 avril 1759 au 21 juin 1760. Elles sont purement militaires, et ont été imprimées pour la plupart dans les *Mémoires* de Büttner, les lettres allemandes traduites en français, quoique M. Büttner dise expressément dans son *Avant-propos* : «J'ai copié sur les originaux les lettres qui paraissent ici pour la première fois.» De ces soixante et une lettres, nous ne reproduisons que celle du

[a] La correspondance entre Frédéric et le général Fouqué, telle qu'elle se trouve dans les *Mémoires* de Büttner, a été reproduite par les éditeurs des *Œuvres posthumes de Frédéric le Grand, roi de Prusse*, (Bâle) 1788, t. V, p. 1—312.

[b] Les numéros 7, 61 et 67 de notre édition.

[c] Les numéros 1—7, 16, 66, 67, 73, 110 et 111 de notre édition.

[d] Les numéros 17, 19, 20, 22, 24, 57, 58, 60, 61, 62, 64, 71, 74, 76, 78 et 104 de notre édition. Les dates de quelques-unes de ces lettres, que nous avons mises entre parenthèses, ont été ajoutées par M. Büttner dans ses *Mémoires du général Fouqué*; elles ne se trouvent pas dans les originaux.

[e] Le numéro 15 de notre édition.

Roi, du 22 avril 1760,[a] conforme au texte de Büttner, et la réponse de Fouqué, du 27 avril,[b] très-inexactement publiée par cet éditeur.

7° Pour la lettre du Roi, du 26 octobre 1756,[c] nous l'avons trouvée dans la biographie du général Fouqué, écrite par son petit-fils, p. 106.

La correspondance familière de Frédéric avec le général Fouqué, telle que nous la présentons au lecteur, se compose donc de cent dix lettres, parmi lesquelles il y en a soixante-quatre de Frédéric. La lettre du Roi au fils de son respectable ami,[d] écrite une semaine après la mort de celui-ci, le 10 mai 1774, nous a paru mériter d'être ajoutée à cette correspondance.

VII. LETTRES DE FRÉDÉRIC A M. DE KROCKOW.

(12 août 1770 et 23 novembre 1773.)

Antoine de Krockow, né le 4 janvier 1714, à Polzin, dans la Poméranie ultérieure, commença en 1721 sa carrière militaire dans le régiment d'infanterie n° 11, en garnison à Königsberg. En 1735, il entra dans l'armée française, et se distingua dans toutes les campagnes qui précédèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, entre autres aux batailles de Rocoux et de Laeffelt. M. de Krockow, devenu colonel, fut rappelé en 1756 par Frédéric, qui l'admit au nombre de ses aides de camp. Le 19 septembre 1757, il devint chef du régiment de dragons n° 2; le 1[er] décembre suivant, général-major; et le 9 décembre 1761, lieutenant-général.[e] Il fut décoré de l'ordre de l'Aigle noir au mois de janvier 1773. M. de Krockow mourut à Landeshut, le 7 septembre 1778, pendant la guerre de la succession de Bavière. Depuis la paix de Hubertsbourg, il avait souvent été reçu par le Roi, qui aimait sa société. Nous avons tiré les deux lettres de Frédéric, citées ci-dessus, de notre ouvrage, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. IV, p. 187, et l'on trouve, l. c., p. 193—195, plusieurs fragments de lettres du Roi à M. de Krockow.

a Le numéro 13 de notre édition.
b Le numéro 14 de notre édition.
c En français, numéro 8 de notre édition.
d Le numéro 111 de notre édition.
e Voyez t. IV, p. 120 et t. V, p. 49.

VIII. LETTRES DE FRÉDÉRIC AU COMTE IGNACE KRASICKI, PRINCE-ÉVÊQUE DE WARMIE.

(27 septembre 1773 et 14 mars 1774.)

Ignace Krasicki, comte de Siczin, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesen, naquit à Dubiecko, en Pologne, le 3 février 1735, et mourut à Berlin le 14 mars 1801. Son corps y fut déposé dans les caveaux de l'église de Sainte-Hedwige, et y est resté jusqu'au 14 mars 1829, époque où il a été transféré à Gnesen. C'était un des plus célèbres poëtes polonais du XVIIIe siècle. Il devint sujet de la Prusse au premier partage de la Pologne, et dès lors il fut constamment honoré de l'amitié de Frédéric, qui goûtait fort sa conversation vive et enjouée. Les deux lettres que nous publions sont tirées de notre ouvrage, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller, Ergänzungsheft*, Berlin, 1838, p. 114 et 115.

IX. LETTRE DE FRÉDÉRIC AU BARON DE RIEDESEL.

(12 avril 1775.)

La lettre de Frédéric au baron de Riedesel, colonel au service du landgrave de Hesse-Darmstadt, a été publiée dans le *Patriotisches Archiv für Deutschland* (par Frédéric-Charles baron de Moser), Francfort et Leipzig, 1784, in-8, t. I, p. 221—224; c'est de là que nous l'avons tirée.

Cette pièce, écrite pour honorer la mémoire de la landgrave Caroline, rappelle les lettres de l'Auteur à cette princesse, qui faisait, comme il le dit lui-même, l'ornement de son siècle. On les conserve aux archives de Darmstadt; et le gouvernement du grand-duché de Hesse a communiqué aux archives de Berlin des copies exactes de cette précieuse collection.

X. LETTRE DE FRÉDÉRIC AU PASTEUR ERMAN.

(29 juillet 1776.)

Jean-Pierre Erman, conseiller du consistoire supérieur français, membre de l'Académie des sciences, et, depuis 1792, historiographe de Brandebourg, naquit à Berlin le 1er mars 1735, et y mourut le 11 août 1814.

Dans les *Remarques historiques* annexées à son *Oraison funèbre de Frédéric II*, Berlin 1786, où nous avons trouvé, p. 36, la lettre du 29 juillet 1776, M. Erman s'exprime ainsi, p. 35 : «Encouragé par «l'approbation honorable que S. M. avait daigné dans plus d'une oc«casion accorder au zèle et à la fidélité que j'ai dû porter dans l'exer«cice d'un ministère dont l'importance et l'utilité a toujours vivement «touché mon cœur, j'osais quelquefois mettre au pied du trône des «sermons relatifs à quelque circonstance intéressante pour l'Église ou «la patrie. Le Roi les reçut toujours avec bonté. Une preuve de l'in«térêt qu'il prenait à l'influence de la religion sur le bonheur public, «c'est la lettre du Cabinet, en date du 29 de juillet 1776, dont je «fus honoré à l'occasion d'un sermon sur l'amour de la patrie que «j'avais osé présenter à Sa Majesté.»

XI. LETTRE DE FRÉDÉRIC A M. DE DOMASCHNEW.

(17 novembre 1776.)

L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, se disposant à célébrer le jubilé pour le cinquantième anniversaire de sa fondation,[a] demanda au Roi la permission de l'inscrire au nombre de ses membres honoraires. La réponse de Frédéric, adressée à M. de Domaschnew, directeur de cette Académie, a été imprimée dans l'ouvrage de Jean-Jacques Moser, *Versuch des neuesten Europäischen Völkerrechts in Kriegszeiten*. Francfort-sur-le-Main, 1779, t. I, p. 357. Nous l'y avons copiée, en la collationnant à la minute autographe conservée à Berlin, aux archives royales du Cabinet (*F.* 58, *J*). Le Roi a mis de sa main, au haut de cette lettre : «Réponse au Russe de l'Académie de Pétersbourg;» à la fin de la pièce le mot *Curialia;* enfin, plus

[a] L'Académie de Saint-Pétersbourg fut fondée le 25 décembre 1725.

bas, à droite, sa signature «Fr.» Plus bas encore, à gauche, se trouve la date: «A Potsdam, ce 17 de novembre 1776,» de la main d'un conseiller de Cabinet.

XII. LETTRE DE FRÉDÉRIC A M. DE MOULINES.

(18 décembre 1776.)

Guillaume de Moulines, dont nous avons fait mention t. I, p. xiv et xv, et t. VIII, p. xvi, naquit en 1728, et mourut à Berlin, le 14 mars 1802. Il publia en 1775, à la demande et à la grande satisfaction du Roi, *Ammien-Marcellin, traduit en français*,[a] et, en 1783, les *Écrivains de l'Histoire Auguste, traduits en français*.

La lettre de Frédéric à M. de Moulines, du 18 décembre 1776, que nous avons tirée de notre ouvrage, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. III, p. 372, se rapporte à l'*Éloge de M. de Jariges, grand chancelier et ministre d'État de Sa Majesté le roi de Prusse*, par M. de Hymmen, traduit de l'allemand par M. de Moulines. A Berlin, chez George-Jacques Decker, imprimeur du Roi, 1776, vingt-six pages in-8. Voyez t. XVIII, p. xiv, nº IV.

XIII. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LÉONARD EULER.

(4 septembre 1741 — 1er février 1777.)

Léonard Euler naquit à Bâle le 15 avril 1707. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et y devint professeur de physique en 1730. Il fut nommé membre de l'Académie en 1733. En 1735, comme il s'agissait de faire un calcul difficile et pressé, M. Euler s'engagea à le faire en trois jours, et il y réussit au grand étonnement de l'Académie. Ce travail excessif lui attira une fièvre chaude dont il revint; mais un abcès survenu pendant la maladie lui enleva l'œil droit. Frédéric l'ayant invité à venir s'établir à Berlin,[b] il y arriva le 25

[a] Voyez la lettre de Voltaire à Frédéric, du 21 décembre 1775, et la réponse de celui-ci, du 10 janvier 1776.

[b] Voyez la correspondance de Frédéric avec M. de Suhm, t. XVI, p. 391, 394 et 396.

juillet 1741, et, lors de la réorganisation de l'Académie, il fut nommé directeur de la classe des mathématiques. Le Roi eut souvent recours à ses lumières dans des cas extraordinaires. En 1744, par exemple, il lui demanda son avis sur le meilleur traité d'artillerie, sur quoi Euler fit l'éloge de l'ouvrage anglais de M. Robins, qu'il traduisit en allemand. En 1749, le Roi chargea le savant géomètre de revoir le nivellement du canal de Finow. Il examina plus tard les salines de Schönebeck, les machines hydrauliques de Sans-Souci et plusieurs projets de finance, et eut ainsi occasion de rendre à l'État des services réels, en lui épargnant des dépenses aussi onéreuses qu'inutiles. Aussi le Roi le consulta souvent avec la plus entière confiance sur ce qui concernait les affaires de l'Académie de Berlin et de l'université de Halle. Après avoir donné des leçons à la princesse Philippine,[b] fille du margrave Frédéric de Schwedt, Euler lui adressa, lors du séjour de la cour à Magdebourg, en 1760, 1761 et 1762, les lettres qu'il publia dans la suite sous le titre de : *Lettres à une princesse d'Allemagne sur quelques sujets de physique et de philosophie.* Pétersbourg, 1768—1772, trois volumes in-8.

En 1765, il s'éleva des différends entre Sulzer et Euler sur les affaires économiques de l'Académie, différends qui, suivis de quelques propos malins de Frédéric, firent prendre à Euler, en 1766, la résolution de retourner à Saint-Pétersbourg, où il mourut le 18 septembre 1783. Il conserva néanmoins jusqu'à sa fin un grand attachement pour les intérêts de la Prusse et de Frédéric.

Le nom d'Euler revient souvent dans les volumes précédents: t. III, p. 25; t. IX, p. 64; t. X, p. 138 et 169; t. XI, p. 128 et 158; et t. XIX, p. 19.

L'Académie de Saint-Pétersbourg conserve cinquante-sept lettres originales de Frédéric à Euler (vingt-neuf en français, dont trois de la main du Roi, et vingt-huit en allemand), dont elle a bien voulu nous donner des copies exactes. C'est donc à son obligeance que nous devons les vingt-deux pièces dont nous avons fait choix, laissant de côté les ordres de Cabinet en allemand et les lettres en français qui ne répondent pas au but de notre travail. La lettre de Frédéric à Euler, datée de Waldow, 15 septembre 1759, avait déjà été publiée dans l'*Éloge de M. Léonard Euler,* par Nicolas Fuss. Saint-Pétersbourg, 1783, in-4, p. 42. Quant aux trois lettres de Euler à Fré-

[a] Voyez t. VI, p. 223, N° 23.

déric,[a] nous les avons tirées de l'ouvrage de König qui parut sous le voile de l'anonyme et le titre de : *Versuch einer historischen Schilderung der Residenzstadt Berlin.* Berlin, 1799, t. V, partie II, p. 181—183. Nous devons observer ici que, au lieu de *Hafner* (lettre de Frédéric à Euler, du 21 février 1746), il faut probablement lire *Natzmer,* nom du chef du 4e régiment de hussards, dont le major de Warnery commandait un escadron.[b] Cette hypothèse nous est suggérée par l'examen du fac-simile de ce nom, très-difficile à lire, que M. J. Fritzsche, conseiller d'État à Saint-Pétersbourg, a eu la bonté de nous envoyer, mais qui ne nous est parvenu qu'après l'impression de la lettre dont il s'agit.

XIV. LETTRES DE FRÉDÉRIC AU COMTE DE HODITZ.

(30 mai 1758 — 5 mars 1778.)

Albert-Joseph comte de Hoditz, seigneur de Rosswalde (terre située au sud de Hotzenplotz, dans la principauté autrichienne de Jägerndorf), naquit le 16 mai 1706. Il se maria en 1734 avec Sophie, fille du duc Jean-Adolphe de Saxe-Weissenfels et, depuis 1726, veuve du margrave George-Guillaume de Baireuth. Elle avait vingt-deux ans de plus que lui, se convertit au catholicisme, et mourut en 1752.[c]

Ce n'est que depuis 1758 que le comte de Hoditz fut admis dans l'intimité du Roi, qui le remercia, le 26 décembre, des politesses qu'il faisait en toute occasion à ses officiers. Après la paix de Hubertsbourg, le comte de Hoditz alla souvent faire sa cour au Roi quand celui-ci se rendait en Silésie.[d] Frédéric lui-même lui fit visite, à la fin d'août 1765,[e] à l'occasion de son voyage de Neisse, et ayant repassé par Rosswalde, lors de son voyage de Moravie, au mois de septembre 1770, il fut très-satisfait des plaisirs dont il avait

[a] Les numéros 3, 5 et 7 de notre édition.

[b] Voyez t. IV, p. 96, et t. III, p. 133.

[c] *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de Baireuth.* Brunswic, 1810, t. II, p. 204 — 206.

[d] Frédéric écrivait à l'électrice douairière Antonie de Saxe, Breslau, 8 septembre 1768 : « Nous avons ici un comte Hoditz qui a beaucoup de goût et des dispositions heureuses pour les arts. »

[e] Voyez ci-dessous, p. 217.

joui dans ce charmant séjour, et invita, en 1771, le comte de Hoditz à venir à Sans-Souci.[a] Enfin, le 24 avril 1776, le comte, poursuivi par ses créanciers, se réfugia à Potsdam, remplissant ainsi les désirs du Roi, qui aimait sa conversation.

Le comte de Hoditz, le dernier de sa race, mourut le 18 mars 1778, dans sa maison de Potsdam, située dans la rue qui, en 1784, fut nommée par le Roi *Hoditzstrasse*. Le comte, de son côté, avait fait faire à Rosswalde, en été 1773, le buste du Roi, en métal fondu, avec l'inscription suivante, en lettres dorées, tirée de l'Arioste, *Roland furieux*, chant X, stance 84:

Natura il fece e poi ruppe la stampa.

C'est le premier monument[b] qu'on ait érigé en l'honneur de Frédéric; car celui que le général de Prittwitz[c] fit élever, en marbre de Carrare, dans le jardin de sa terre de Quilitz (Neu-Hardenberg), date de 1792, et celui de la province de Poméranie, à Stettin, de 1793. La statue équestre de Breslau, par Auguste-Charles-Édouard Kiss, et celle de Berlin, par Chrétien Rauch, ont été inaugurées, la première le 27 juin 1847, anniversaire de la paix proclamée à Breslau en 1742, et l'autre le 31 mai 1851, anniversaire de l'avénement de Frédéric.

Les *Œuvres poétiques* de Frédéric renferment, t. XIII, p. 69—73, et p. 121—124, deux *Épîtres* au comte de Hoditz, des années 1771 et 1774.

Quant à la correspondance du Roi avec le comte, nous n'avons trouvé aux archives du Cabinet (Caisse 397, *A*) que les lettres de Frédéric, au nombre de cent soixante-onze en tout; nous en avons choisi quatre-vingt-une, omettant les autres, qui sont tout à fait insignifiantes. Soixante-dix-neuf de ces lettres, écrites par un conseiller de Cabinet, ne sont que signées par le Roi; les deux lettres du 11 octobre 1770 et du 9 novembre 1774 sont en entier de sa main; à la fin de plusieurs des pièces de notre collection se trouvent des post-scriptum de la main de Frédéric.

[a] Voyez t. XIII, p. 69—73, ainsi que les lettres de Frédéric à l'électrice douairière Antonie de Saxe, du 24 mars 1771, et à Voltaire, du 1er mai 1771. Voyez aussi les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1771, *den* 25. *April*, n° 50.

[b] Voyez ci-dessous, p. 237, nos 48 et 49.

[c] Voyez t. V, p. 19.

XV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC MYLORD MARISCHAL.

(Mai 1754—1778.)

George Keith, *Earl Marischal of Scotland*, plus connu sous le nom de lord Marischal ou mylord Maréchal, et sous celui qu'il signait en français, le Maréchal d'Écosse, naquit le 3 décembre 1686.[a] Obligé de quitter sa patrie, parce qu'il était partisan du prince Charles-Édouard, qu'il avait suivi dans ses expéditions de 1715 et de 1719, il se rendit en Espagne, y prit du service, et fut nommé général-major le 30 janvier 1719, et lieutenant-général le 7 juillet 1734. En 1748, il vint à Berlin, où il avait déjà passé en 1738 et en 1744. Il entra au service de la Prusse au mois d'octobre de cette même année 1748. En 1751, Frédéric le nomma son ministre plénipotentiaire près la cour de France. Mylord Marischal fut rappelé le 23 mai 1754, et fait gouverneur de la principauté de Neufchâtel, le 18 juillet. Chargé d'une mission diplomatique en Espagne, en 1759,[b] il fit un détour pour revoir l'Angleterre, et revint dans son gouvernement en avril 1761. En 1764, Frédéric lui fit bâtir, près de Sans-Souci, une maison[c] où il mourut le 25 mai 1778. Voyez l'*Éloge de milord Maréchal*, par M. d'Alembert. A Paris et à Berlin, 1779, quatre-vingt-dix-neuf pages in-8.

Le Roi faisait le plus grand cas de mylord Marischal, à qui il adressa, en décembre 1758, une fort belle *Épître sur la mort de son frère*. Voyez t. XII de notre édition, p. 94—101.

La correspondance familière de Frédéric avec mylord Marischal est des plus intéressantes. Nous devons la plus grande partie de notre texte à la bienveillance d'un célèbre écrivain de notre ville, qui a eu la bonté de nous en communiquer les autographes le 14 novembre 1843. La lettre de Frédéric, du mois de mai 1754, n° 1, est tirée des *Œuvres posthumes* de d'Alembert. A Paris, 1799, t. I, p. 20; et la lettre n° 13, écrite après la bataille de Kolin, se trouve dans le

[a] On lit dans les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, 1710—1810, Paris, 1834, t. I, p. 138 : «Milord George Keith. . . . . On voit imprimé partout, «d'après d'Alembert, qu'il était né en 1685; mais il m'a dit souvent qu'il était «né le 3 décembre 1686.»

[b] Voyez t. V, p. 36 et 37.

[c] Voyez H. L. Manger's *Baugeschichte von Potsdam*, Berlin, 1789, p. 277.

Recueil de lettres de S. M. le roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière. A Leipzig, 1772, première partie, p. 87—89. Les numéros 17, 18 et 47 ont été copiés sur les autographes, conservés aux archives royales du Cabinet. Quant à la lettre de mylord Marischal, n° 45, nous la devons à l'inépuisable complaisance de M. Benoni Friedländer, qui en possède l'autographe. Enfin, nous avons trouvé le billet non daté de mylord Marischal, n° 50, dans une collection d'autographes dont le possesseur a bien voulu nous en donner une copie exacte.

Cette correspondance se compose de cinquante lettres, dont quarante-quatre du Roi et six de son ami; l'une des lettres de Frédéric est adressée au roi d'Angleterre, et l'une de celles de mylord Marischal à son frère le feld-maréchal Keith.

Quatre lettres de mylord Marischal, datées de Paris, 20 mars, 26 avril, 12 et 16 juin 1754, que nous avons omises faute de copies françaises, se trouvent dans la traduction allemande des *Œuvres posthumes de Frédéric II,* Berlin, 1789, t. I, p. xxxvi—xxxviii; la lettre du 26 avril a donné lieu à la lettre de Frédéric, du mois de mai 1754, la première de notre édition, à laquelle répondent les lettres de mylord Marischal, du 12 et du 16 juin.

Nous annexons à cette correspondance trois lettres de J.-J. Rousseau à Frédéric, et une de celui-ci au feld-maréchal Keith, frère cadet de mylord Marischal. Les lettres de Rousseau ont trait à l'asile que mylord Marischal, qui s'était fait son protecteur, lui avait donné, au nom du Roi, dans la principauté de Neufchâtel, en 1762; nous les avons tirées des *Œuvres de J.-J. Rousseau. Édition ornée de figures, et collationnée sur les manuscrits originaux de l'auteur.* Paris et Amsterdam, 1797, in-4, t. XV, p. 344 et 345, et t. XVI, p. 234. La lettre de Frédéric au feld-maréchal Keith est de toutes celles qu'il lui a écrites la seule qui nous paraisse propre à être communiquée au lecteur. Elle se trouve dans la collection d'autographes de la Bibliothèque royale de Berlin.

Outre la *Table des matières,* nous ajoutons à ce volume une *Table chronologique* générale des lettres contenues dans les quinze groupes dont nous venons de faire l'énumération.

Berlin, 13 juin 1851.

J.-D.-E. Preuss,
Historiographe de Brandebourg.

I.

LETTRES DE FRÉDÉRIC
A GRESSET.

(24 OCTOBRE 1740 — 27 SEPTEMBRE 1769.)

1. A GRESSET.

Remusberg, 24 octobre 1740.

Si votre ode n'est pas ce qu'on appelle le langage des dieux, jamais aucun mortel ne le sut ni ne le parla. J'en suis enchanté, et je le serais bien davantage, si je n'en étais pas le sujet.

Quelques pensées me sont venues sur la puissance de la poésie et l'art victorieux des poëtes, qui, moyennant de l'imagination, font de nouvelles créations, et des héros, et des grands hommes, selon qu'il leur plaît. Je vous envoie cette faible production,[a] et j'espère que vous serez assez discret pour ne la point communiquer. C'est un canevas, c'est une ébauche à laquelle il faudrait une habile main comme la vôtre pour lui donner l'élégance et le moelleux qu'il lui faudrait.

Je suis toujours dans les sentiments où j'ai été autrefois sur votre sujet; il dépendra de vous d'en réaliser les effets. Ne vous imaginez point que vous serez gêné ici; nous avons des villes, nous avons aussi des campagnes, et l'on connaît, malgré l'embarras des affaires, tout le prix d'une vie tranquille et appliquée, peut-être la seule heureuse en ce monde.

J'attends votre réponse, et j'espère que je ne trouverai pas à présent les empêchements chez vous que j'ai rencontrés autrefois; du moins trouverez-vous toujours en moi la même estime.

---

[a] Voyez t. X, p. 10—12.

2. AU MÊME.

Camp de la Neisse, 23 septembre 1741.[a]

J'ai reçu votre lettre et vos vers,[b] dont je vous remercie. J'ai mis sur le compte de votre imagination ce que vos vers ont eu de trop flatteur pour moi, quoique, en faisant abstraction du fond de la chose, ils m'aient paru d'un acabit admirable; mais la vérité et la poésie marchent rarement ensemble.

Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être
Immortel citoyen des cieux,
J'assigne votre encens aux dieux,
Car il m'étourdirait au lieu de me repaître.

Cette ode que je vous ai envoyée l'hiver passé était si fautive, que je l'ai réprouvée entièrement. Elle a reçu, depuis, une forme plus régulière. Je vous l'enverrai à mon retour de la campagne, à condition que vous brûliez la première.

Mes vers, enfants d'un léger badinage,
Ne sont, Gresset, que des ours mal léchés;
Ils sont perdus, si, par esprit volage,
A Paris vous les affichez.

[a] Voyez t. XVII, p. 139.

[b] AU ROI DE PRUSSE.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux,
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
Penser en homme vertueux,
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître,
Éclairer les mortels et faire des heureux,
Aux jours de gloire et de génie
Des Césars et des Antonins
C'était l'ouvrage de la vie
Et les destins divers de divers souverains.
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talents, des travaux
De tant de différents héros
L'histoire d'un seul homme et celle d'une année.

Cette poésie est la seule qui ait été adressée à Frédéric par Gresset, dans les *Œuvres* de qui elle se trouve, t. I, p. 117 de l'édition stéréotype, Paris, chez Didot, 1817.

Il ne faut point publier les faveurs des dames, ni celles des Muses, si tant est qu'on en reçoive; la discrétion est le seul moyen de conserver ces connaissances.

Laissez dans l'oubli confondus
Mon nom et mes vers inconnus.
Heureux qui ne fait de sa vie
Compassion ni jalousie!

Il n'en est pas de même de vos vers.

Par vos immortelles chansons,
Les matières les plus pesantes
Deviennent légères, brillantes,
Comme ces coloris profonds
Que le soleil, par ses rayons,
Rend égaux aux couleurs les plus resplendissantes.

Ce n'est pas tout: la grande science du poëte est de marier si parfaitement les saillies de son imagination avec les préceptes de son art, que cela fasse un ensemble d'une vivacité sans écarts et de règles pratiquées sans pédanterie.

Chez vous la nature ingénue
Se réunit aux lois des arts.
L'une, sans gêne, est toujours nue;
L'autre, observant certains égards
Et n'évitant que les écarts,
Pour règle sait plaire à la vue.
Ainsi les pilotes prudents
Dirigent les enfants d'Éole
Sans l'aiguille de leur boussole,
Et savent gouverner et profiter des vents.

Vous me croyez peut-être désœuvré, en recevant une si longue lettre et tant de mauvais vers à la fois; il n'en est pourtant pas tout à fait ainsi.

Malheur à tous les rois qui ne sont plus que rois,
Absorbés dans leur greffe, imbus de leurs exploits,
Qui, tristement perchés sur le sommet du trône,
Ou dévorent la messe, ou s'endorment au prône,
Et qui de l'étiquette ont conçu la fureur,
Esclaves enchaînés aux bords de leur grandeur!
Il faut savoir descendre et monter au théâtre,

Varier le ton grave avec le ton folâtre,
Loin de représenter, dans sa niche enchâssé,
Un saint par les bigots sur un autel placé,
Solitaire ennuyeux et sombre personnage,
Nourri d'un vain encens, d'un éternel hommage.[a]

Vous me ferez plaisir de m'envoyer ces vers du mois de novembre dont vous me parlez; je les crois égarés à la poste. Adieu; j'attends ces vers et votre réponse.

---

3. AU MÊME.

Berlin, 28 décembre 1748.

J'ai bien reçu dans son temps, monsieur, votre lettre du 10 avril dernier et le discours de votre réception à l'Académie française.[b] Je vous remercie de l'attention que vous avez eue de me l'envoyer, et je l'ai lu avec grand plaisir. Vous avez, ce me semble, tiré de votre sujet tout le parti dont il était susceptible, et cet ouvrage, si difficile à faire pour avoir été fait si souvent, a pris dans vos mains tous les agréments que les grâces de votre style et de votre esprit pouvaient lui prêter.

L'Académie de Berlin doit être sensible à la remarque que vous faites sur le silence du directeur qui vous a répondu; c'est une suite de votre zèle et de votre bonne volonté pour une compagnie qui s'est plu à couronner la première vos talents. Mais je crois qu'elle ne partage pas l'espèce de dépit que vous montrez si obligeamment pour elle. Elle doit, se renfermant dans ses principes et mes intentions, être aussi indifférente sur les louanges qu'attentive à les mériter.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur, en sa sainte et digne garde.

---

[a] Ces douze vers rappellent la *Variation d'un passage de Zaïre*, t. XIV, p. 177.

[b] Voyez les *Œuvres de Gresset*, t. II, p. 243—251.

4. AU MÊME.

Potsdam, 4 avril 1750.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec grand plaisir. Votre ode, pour être arrivée tard, ne m'en a pas paru moins bonne, et j'accepte bien volontiers l'augure que des vœux aussi heureusement exprimés semblent m'annoncer pour cette année. Cet ouvrage est peut-être un des plus parfaits qui aient été faits en ce genre. Je n'y vois de défaut que d'y être trop loué; mais, si je blâme le peu de ressemblance du portrait, je ne puis m'empêcher d'admirer la beauté du tableau, et, pour ne rien dérober aux applaudissements qui vous sont dus, ce beau morceau, puisque vous le souhaitez, sera lu dans l'Académie.[a]

Je ne me rappelle pas d'avoir fait aucune correction à l'ode que je vous ai adressée. En tous cas, je vous l'envoie telle qu'elle a été retrouvée dans mes archives poétiques. Vous êtes le maître de la faire imprimer, et je consens également que vous publiiez mes lettres. Je doute très-fort cependant qu'elles puissent soutenir le grand jour et la comparaison de vos ouvrages; c'est mettre mon bavardage dans un voisinage trop dangereux. Mais, puisque cela peut vous flatter, je veux bien en courir le risque. On verra aisément que mon objet, en vous écrivant, est moins de quêter des louanges que de vous marquer mon admiration et mon estime.

5. AU MÊME.

Potsdam, 10 septembre 1769.

Ma surprise a été bien agréable en recevant votre charmante lettre, à laquelle je ne m'attendais guère. Je vois avec plaisir que vous n'avez pas oublié un de vos anciens admirateurs et délaissé le Parnasse, comme on me l'avait dit si souvent. Vous au-

[a] Voyez les *Souvenirs d'un citoyen* (par Formey), t. II, p. 250—252.

riez eu le plus grand tort du monde d'abandonner un art que vous avez tant embelli, et certes je ne sais pas comment vous auriez pu vous justifier devant les Grâces, vos fidèles amies, qui vous ont si tendrement assuré que vous n'auriez jamais de successeur. Elles vous invitent aujourd'hui à quitter votre silence et votre chaumière pour soutenir l'honneur de la littérature française, qui va s'éclipser. N'oubliez jamais que vous n'avez besoin que de parler le langage de votre génie pour opérer ce que les Grâces exigent de vous, pour fixer les regards et intéresser le goût des sages.

Quant à l'affaire de Laurent et Toirons,[a] dont vous me parlez, je suis entré dans leurs plans avec toute l'envie possible de les aider et de les mettre à même de ne point regretter leur patrie. Si tout est allé contre mon attente et les secours considérables que je leur ai donnés à différentes reprises, ils doivent s'en prendre à eux-mêmes et à leurs arrangements. La justice examine leur cause; elle les traitera avec cette équité dont je ne souffrirai jamais qu'elle se départe. Mais, en décidant moi-même sur une affaire qu'elle a prise à soi, je manquerais à ma façon de penser et à l'équité. Cette loi, que tout m'impose, m'empêche seule de faire pour vous dans cette affaire tout ce que je désirerais. C'est vous dire combien j'aimerais à vous prouver, dans tout autre cas que ce qui est du ressort de ces lois et de la justice, le cas infini que je fais de vous et de vos recommandations.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

---

[a] Ces deux hommes étaient venus d'Amiens pour fonder à Berlin une fabrique dite de manchester. Ils succombèrent dans une contestation qu'ils eurent avec le ministre des finances de Hagen, et ils furent ruinés. Voyez *Frédéric le Grand, ou Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par Thiébault, t. IV, p. 87 de l'édition de 1804.

6. AU MÊME.

Berlin, 27 septembre 1769.

Ce sera toujours avec un plaisir nouveau que je recevrai et que je lirai vos ouvrages. Souvenez-vous de votre promesse, et que j'aie bientôt ce poëme dont vous me parlez.

Les lettres m'auront obligation de ce que je vous ai engagé à courir de nouveau une carrière où vous avez eu tant de succès.

Je vous l'ai dit et je vous le répète, les affaires des Toirons sont entre les mains de la justice. Je ne puis les évoquer à moi sans manquer à ce que j'ai établi.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

GRESSET AU MARQUIS D'ARGENS.

Amiens, 26 septembre 1747.

Permettez-moi, monsieur, de venir vous importuner et vous demander une grâce dont je vous aurai une obligation infinie. Je cherche à remédier par toutes les voies possibles au travestissement sous lequel l'impudence et la friponnerie des imprimeurs m'ont fait courir le monde jusqu'à présent. On me mande d'Amsterdam qu'on m'y barbouille encore actuellement, et que c'est à la réquisition de plusieurs libraires d'Allemagne qu'on va joindre cette mauvaise édition à toutes les précédentes, que je désavoue également. Vous êtes à portée, monsieur, de me sauver le cours qu'elle pourrait avoir en Allemagne; si vous voulez bien faire insérer dans les journaux de Berlin et de Leipzig la lettre imprimée que j'ai l'honneur de vous envoyer, je vous devrai un service essentiel et toute ma reconnaissance. Je voudrais de tout mon cœur trouver l'occasion de vous la prouver et pouvoir vous être bon à quelque chose à Paris; je serai toujours à vos ordres. Me permettrez-vous aussi, monsieur, de vous confier mes

craintes et mes espérances sur la plus chère et la plus flatteuse de toutes mes pensées? Suis-je assez heureux pour que S. M. le roi de Prusse daigne encore m'honorer de la protection et des bontés dont ses lettres m'ont flatté? Je n'ai point osé depuis longtemps importuner S. M. par les miennes;

Quis posset dignum pollenti pectore carmen
Condere pro rerum majestate?[a] .....

Si vous vouliez bien, monsieur, renouveler mes très-humbles hommages au Roi et tous les sentiments de mon respect et de mon admiration, vous pourriez m'instruire s'il me sera permis d'envoyer à S. M. la comédie[b] que j'ai donnée cette année au théâtre, et qui ne sera imprimée que quand on la redonnera cet hiver. Tous les arts et tous les talents doivent au maître, au génie qui les éclaire, leur tribut et leur hommage, hommage également au-dessus de l'inutile fiction et de la basse flatterie.

Ce culte servile et frivole
Que l'adulation rend aux titres, aux rangs,
Déshonore à la fois l'usage des talents,
Et le sacrifice, et l'idole.
Que de rois chantés dans leur temps
Par les vils flagorneurs de leur petite gloire,
Et bientôt disparus avec leurs complaisants,
Et leurs autels, et leur mémoire!
Pour qui la vérité brûle-t-elle l'encens?
Quel est l'heureux tribut qu'avoueront les sages?
C'est celui des êtres pensants,
Offert au monarque des sages.

Si vous jugez ces vers dignes d'un instant d'attention, ayez la bonté, monsieur, de les montrer à S. M. et de m'apprendre s'ils ont eu la gloire de lui plaire.

Il y a déjà quelque temps que madame la duchesse de Chaulnes m'a chargé de la lettre que vous trouverez ici. Je n'ai pu la faire partir que fort longtemps après sa date, vu que je ne fais que de

[a] Lucrèce, *De la nature des choses*, livre V, v. 1 et 2 :
Quis potis est dignum, etc.

[b] Le *Méchant*.

recevoir cette lettre imprimée, que je recommande à vos bontés. Je vous réitère, monsieur, tous mes remercîments et toutes mes excuses de la peine que je vous donne. Disposez entièrement de mes services et de ma reconnaissance. Je suis charmé d'avoir cette occasion de vous renouveler les témoignages de mon estime la plus distinguée et les regrets que je partage avec ma patrie sur votre éloignement. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, etc.

II.

LETTRE DE FRÉDÉRIC
A M. STEINBART.

(16 MARS 1770.)

A M. STEINBART.

Potsdam, 16 mars 1770.

Votre pièce[a] et la lettre qui l'accompagnait me sont parvenues. Je vous vois avec plaisir entrer dans mes vues et plaider avec force et avec netteté les droits et les avantages de la vertu. En prenant l'amour-propre pour principe de la morale, je n'ai point prétendu exclure les autres principes. Je sais trop bien qu'on ne saurait avoir assez d'appui pour fonder la morale et de motifs pour porter les hommes à la pratiquer; qu'un principe qui fera son effet sur quelques-uns ne sera pas senti par d'autres. Ainsi j'approuve votre méthode et le principe que vous ajoutez au mien pour donner à ce dernier le degré de force que vous y désireriez. Mais, s'il faut, comme vous le dites, une plus grande autorité aux lois de la conscience pour soustraire les hommes aux limitations arbitraires que l'esprit s'efforce d'imaginer, pourquoi ceux qui trouvent cette autorité dans la religion qu'ils croient et qu'ils professent expliquent et limitent-ils à leur fantaisie, et selon le plus ou le moins de profit apparent, les obligations que la probité leur impose? Voyez votre administrateur.[b] Il est chrétien, calviniste peut-être, ou luthérien, et il se fait dans de certaines circonstances une morale bien opposée à celle qu'il envisage comme divine. Il serait utile de bien lever cette difficulté, et très-important de rechercher la meilleure manière de former les

[a] *Considérations sur les motifs à la vertu déduits du principe de l'amour de soi-même* (par Steinbart), Berlin, 1770.

[b] L. c., p. 31—36.

hommes, pour que l'amour-propre, soutenu, si vous le voulez, de votre principe, fasse sur eux, dans toutes les circonstances de leur vie, l'impression la plus prompte, la plus sûre, la plus générale et la plus constante. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

III.

LETTRES DE FRÉDÉRIC

A LA COMTESSE

DE SKORZEWSKA.

(22 OCTOBRE 1768 — 20 JUILLET 1770.)

1. A LA COMTESSE DE SKORZEWSKA.

Potsdam, 22 octobre 1768.

Madame la comtesse de Skorzewska,

La nouvelle que vous me confirmez, par votre lettre en date d'hier, de votre heureuse arrivée ici avec le comte votre époux m'a causé un vrai plaisir. Je compte d'avoir la satisfaction de le voir cette après-midi, comme je vous en ai déjà fait avertir, et vous pouvez être assurée d'avance que les comtes Trembinski, étant vos neveux, seront, de même que tous ceux qui vous appartiennent, agréablement accueillis de ma part. Sur ce, etc.

2. A LA MÊME.

Potsdam, 25 octobre 1768.

Madame la comtesse de Skorzewska,

Votre obligeante lettre du 23 de ce mois m'a été fidèlement rendue, et je suis extrêmement sensible à tout ce que vous me dites[a] de poli et d'obligeant sur l'accueil que j'ai fait à votre époux et à vos neveux. Quoique leur mérite personnel leur ait concilié toute mon estime, je ne saurais cependant vous dissimuler que l'avantage qu'ils ont de vous appartenir a beaucoup augmenté le plaisir que j'ai ressenti de faire leur connaissance; et je regrette véritablement que, par un excès de votre discrétion, je n'aie pas joui de celui de vous voir et de vous faire connaître tout le cas que je fais de votre mérite. J'espère que vous ne me refuserez pas cette

[a] Les mots *me dites* manquent dans l'original.

satisfaction une autre fois, et que vous profiterez plutôt de la première occasion pour me la procurer. En attendant, vous pouvez être persuadée qu'on ne saurait rien ajouter à la part distinguée et parfaite que vous avez en mon estime. Sur ce, etc.

---

3. A LA MÊME.

Berlin, 3 janvier 1769.

MADAME LA COMTESSE DE SKORZEWSKA,

Persuadé comme je suis que les vœux que vous avez formés en ma faveur sont l'interprète fidèle de vos sentiments, je les reçois avec reconnaissance, et je n'en fais pas de moins ardents pour votre bonheur et pour votre prospérité. Rien ne vous manquera, s'ils sont exaucés, et j'aurai en même temps la satisfaction de vous faire voir souvent que j'y prends l'intérêt le plus vif et le plus sincère. Sur ce, etc.

---

4. A LA MÊME.

Potsdam, 20 juillet 1770.

MADAME LA COMTESSE DE SKORZEWSKA,

Je sens toute la vivacité de votre juste douleur à la vue de la maladie qui, selon votre lettre du 15 de ce mois, menace les jours de votre époux. Épouse chérie, tendre mère, ces noms qui faisaient autrefois vos délices ne sauraient, dans ce moment terrible, qu'augmenter vos tourments. Je souhaiterais bien pouvoir y apporter quelque adoucissement; mais ma philosophie ne refuse pas à la nature ses droits respectables, et ne blâme pas les agitations dont votre cœur est déchiré. Tout ce qui me reste, c'est de par-

tager votre affliction avec vous, de former des vœux pour la conservation de votre époux, et de vous renouveler les assurances que je ne discontinuerai jamais de vous accorder, et à vos enfants, ma bienveillance et protection royale. Sur ce, etc.

AUX ENFANTS DE LA COMTESSE DE SKORZEWSKA.

Potsdam, 19 novembre 1773.

La mort de votre mère m'a sensiblement touché. C'était une personne de mérite, et dont les talents et les qualités personnelles me rendront la mémoire à jamais précieuse. Mais je sens en même temps tout ce que ce coup a d'accablant pour vous. A peine relevés de la juste douleur de la perte de votre père, cette mort vous ravit encore l'unique appui et le meilleur guide de votre jeunesse, et cette situation excite toute ma compassion. Ne vous abandonnez cependant pas trop à ces tristes idées. Votre religion peut apporter quelque adoucissement à votre affliction et la tenir dans de justes bornes, et, s'il vous faut encore d'autres ressources, vous les trouverez dans cette protection et cette bienveillance royale dont jouissait feu votre mère, et que je suis tout disposé à transmettre sur ses enfants. Sur ce, etc.

AUX MÊMES.

Potsdam, 26 novembre 1773.

N'ayant aucune connaissance des motifs qui ont engagé mon collége des pupilles à s'opposer à votre retour à Margonin, je vais en prendre des informations précises, pour voir ce que je pourrai faire en votre faveur. En attendant, etc.

AUX DAMES DE GARCZYNSKA ET DE GORZENSKA, NÉES DE SKORZEWSKA, A MARGONIN.

Potsdam, 5 février 1783.

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu me faire en date du 27 de janvier dernier, touchant l'éducation de votre frère. Les États d'ici étant proprement ceux où chacun est élevé dans la religion à laquelle il appartient, et n'y ayant aucun pays où l'on soit moins gêné à cet égard que dans celui-ci; que d'ailleurs l'éducation y vaut infiniment mieux que celle qu'on peut recevoir en Pologne, et votre frère se trouvant outre cela mon vassal et n'avoir ainsi nul besoin de la langue polonaise, je ne vois pas de motif valable pour mettre empêchement, comme vous le désirez, à l'éducation qu'on veut lui donner. Ne pouvant donc pour cette fois déférer à votre demande, je me borne à prier Dieu, comme je fais, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

A MADAME DE CIECIERSKA, A MARGONIN.

Potsdam, 6 février 1783.

L'endroit de l'éducation du jeune comte Skorzewski[a] est indifférent au Roi, pourvu qu'elle se fasse, non dans l'étranger, mais dans les États de S. M., qui ne manquent point de pareils établissements. D'ailleurs, il va sans dire qu'on doit faire un bon choix, et ne confier ce jeune homme qu'à des personnes capables de bien former son esprit et son cœur, en un mot, de lui donner une bonne et raisonnable éducation. C'est aussi dans ce sens que S. M. a donné ses ordres au grand chancelier de Carmer, à Berlin, auquel la dame de Ciecierska, grand'mère et tutrice dudit jeune comte, peut s'adresser.

[a] Frédéric Skorzewski, filleul du Roi. Le titre de comte lui fut confirmé le 19 avril 1787.

IV.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC M. DARGET.

(MAI 1749 — 6 SEPTEMBRE 1771.)

1. A M DARGET.

Potsdam, mai 1749.

Votre bavard, votre importun de maître,
Sans vous laisser le temps de respirer,
De procéder ni de vous reconnaître,
En se hâtant finit de griffonner
Le gros fatras, l'insipide volume
Dont accoucha sa trop féconde plume.
Dans le donjon portez ce bout-rimé,[a]
Et qu'en dépit d'Apollon et des Muses
Dans quelques jours je le voie imprimé.
Je vous en fais mes sincères excuses,
Mais tout poëte a l'esprit entiché,
Soit qu'il s'en cache, ou que le sot l'avoue,
De ses beaux vers, que personne ne loue;
Car tout bon mot avec peine arraché
D'un cerveau sec paraît œuvre plus chère
A son auteur, qui l'aime en tendre père,
Et s'applaudit de s'en voir accouché,
Qu'un grand triomphe obtenu de justice
Ne paraissait au valeureux Maurice.[b]
Envoyez donc à monsieur l'éditeur
Ce plat morceau, qui fera la clôture
Du bavardage et de la bigarrure
Dont franchement j'ai regret d'être auteur.

---

[a] *L'Art de la guerre.* Voyez t. X, p. IX—XIII, et p. 223—274.

[b] Maurice de Saxe, maréchal de France. Voyez t. XVII, p. XII et XIII, et p. 299—305.

2. DE M. DARGET.

Berlin, 20 mai 1749.

SIRE,

Je reçois dans ce moment des lettres de Paris, que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. M. Elles contiennent des nouvelles littéraires et des détails sur M. de Voltaire, dont j'ai pensé que V. M. ne serait pas fâchée d'être instruite.

M. d'Arnaud m'écrit que le voyage de M. de Voltaire pourrait bien être reculé jusqu'au mois de septembre, temps des couches de madame du Châtelet. Il m'indique en même temps un nouveau livre en un volume, dont les connaisseurs font grand cas; il est intitulé : *Voyage pittoresque, ou indication de ce qu'il y a de plus beau en sculpture, en peinture et en architecture dans Paris.* V. M. ordonne-t-elle que j'écrive au sieur d'Arnaud d'envoyer ce livre?

On ne perd pas un instant, Sire, pour l'impression du poëme; mais je crains bien qu'il ne puisse pas être fini à la fin de ce mois comme je l'avais espéré d'abord, parce que, au lieu de vingt-deux feuilles, il en occupera vingt-huit, et cela, parce qu'il y a des pages qu'il faut un peu élaguer pour amener la fin des chants justement au revers des feuilles; sans cela les culs-de-lampe et les vignettes se trouveraient mal placés, et l'ouvrage serait sans grâce. En vérité, Sire, je fais tout de mon mieux pour que l'édition réponde à la beauté de l'ouvrage; mais cela est très-difficile et au-dessus de mes talents et de ceux de l'imprimeur.

J'ai reçu, Sire, une lettre de M. Petit, qui est toujours à la suite de cette soubrette; mais il désespère de pouvoir la réduire à sept cents écus d'Allemagne. On la dit jolie et spirituelle; V. M. n'aura-t-elle pas la bonté de lui accorder huit cents écus, si elle ne veut pas absolument venir à moins? J'attends ses ordres là-dessus pour donner au sieur Petit une réponse décisive.

Le libraire Néaulme m'a enfin répondu sur l'édition de l'Ovide;[a] il pense que les *Élégies amoureuses*, celles du *Pont*, l'*Art d'aimer*,

[a] *Œuvres d'Ovide, édition royale,* 1750, en deux volumes in-8. Voyez t. XVIII, p. 79.

le *Remède d'amour*, les *Fastes* et les *Tristes*, réunis ensemble et en un seul volume, ainsi que V. M. l'ordonne, le rendraient trop gros et, par là, d'un format peu agréable. Il propose de partager ces six morceaux en deux volumes d'égale grosseur, même impression et même format que l'Horace;[a] il demande quatre cent trente écus d'Allemagne, dont la moitié d'avance, étant, dit-il, hors d'état d'entreprendre cet ouvrage par lui-même. Je supplie V. M. de me faire savoir ses intentions à cet égard. Je suis avec le plus profond respect, etc.

3. A M. DARGET.

Potsdam, 24 mai 1749.

Votre lettre m'a bien été rendue, et je vous sais bon gré de la communication de vos nouvelles littéraires. Je voudrais que vous me fissiez venir de Paris les *Mémoires* du chevalier Temple,[b] les *Lettres* du cardinal d'Ossat,[c] et l'*Essai sur le commerce*, par Melon, et son roman politique.[d] Faites venir, de plus, les *Commentaires* de César, de la belle édition de Londres, in-folio, et le *Dictionnaire de l'Académie française*, in-quarto.[e] Je désire que cette commission soit bien soignée. Quand je demande un livre, j'entends qu'on doit me l'envoyer en choisissant la plus belle, la plus correcte et la plus précieuse édition. Cela est clair, cela est

[a] *Œuvres d'Horace, de la traduction du P. Sanadon. Restitutis omissis. Édition royale*, 1747, in-8. Avec le portrait d'Horace. Voyez J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller, Ergänzungsheft*, p. 38—40.

[b] Voyez t. I, p. 66.

[c] Voyez t. IX, p. 78.

[d] Jean-François Melon, mort à Paris en 1738, auteur de l'*Essai politique sur le commerce*, qui parut en 1734, avait publié, en 1729, *Mahmoud le Gasnevide, histoire orientale, fragment traduit de l'arabe, avec des notes*. C'est, dit Lenglet-Dufresnoy, une histoire allégorique de la régence. Nous présumons que c'est ce dernier ouvrage que Frédéric appelle un roman politique. M. Melon avait été secrétaire du duc d'Orléans, régent de France.

[e] Troisième édition, 1740.

simple; il n'y a que les Thieriots qui ne le comprennent pas. Je ne veux point du livre des peintures de Paris, à cause que je crains la séduction. Je vous suis obligé des soins que vous prenez de mon poëme; il devra toute sa beauté à l'éditeur. Quant à la soubrette de Paris, si elle ne veut de mon argent, je me moque de son minois; enfin je ne trouve point à propos d'augmenter l'argent destiné à l'entretien de la comédie. Ce peuple d'histrions est comme la mer, qui reçoit le tribut de mille rivières, sans en avoir jamais assez et sans se remplir davantage.

---

4. DE M. DARGET.

Berlin, novembre 1749.

Sire,

Je n'ose point parler à Votre Majesté de ma douleur, causée par la mort de mon épouse; j'en suis pénétré à un point que je ne saurais rendre, et qui, si Dieu, le temps et vos bontés, Sire, n'y font point d'effet, va faire de ma vie un tissu de peines et de misères. Je ne me rendrai point sans combattre; mais, si les remèdes que je tenterai trompent mes souhaits, j'espère de l'humanité de V. M. qu'elle permettra que j'aille cacher mes larmes dans une retraite éternelle et laisser à quelqu'un de plus heureux et de plus tranquille que moi le bonheur de la servir comme un aussi bon et digne maître mérite de l'être. Je suis, etc.

---

5. A M. DARGET.

Potsdam, 10 novembre 1749.

Ne vous abandonnez point à la douleur; si vous êtes raisonnable, vous devez penser que nous ne sommes point immortels, que la vie est courte, et que, pour le peu de temps que nous

avons à vivre, ce n'est pas la peine de nous affliger. Les événements sont au-dessus de nous, et c'est se rendre criminel que de murmurer en philosophe contre les lois de la nature et en chrétien contre la volonté de la Providence. Pensez que le ciel ne vous enlève qu'une partie de ce qu'il vous a donné, et que c'est lui faire injure que de mépriser tous les dons qu'il vous laisse encore. Vous avez un fils; c'est votre devoir de penser à l'élever et à lui donner une bonne éducation. Toute votre douleur est perdue; ceux qui sont morts l'ignorent, et les vivants exigent de vous que, après les premiers mouvements, vous lui donniez de justes bornes. Au lieu de vous abandonner à votre affliction, songez à vous distraire. Dès que vous aurez arrangé ce qu'il faut, venez ici; je n'exige rien de vous, sinon que vous vous dissipiez. Le sort de l'humanité est de naître et de mourir; qui s'étonne en voyant arriver ces événements marque qu'il n'a jamais raisonné sur son état. Arrachez vos yeux de l'objet qui vous accable; voyez autre chose. Montaigne dit très-bien que tout dans ce monde a deux anses, une bonne et une mauvaise,[a] et c'est de la façon que nous prenons ces anses que les choses nous affectent. Je sens toute la douleur qui vous accable; mais, indépendamment de cela, je crois que l'esprit que vous avez vous doit faire gagner du temps pour vous consoler. Ne serions-nous pas bien fous, si nous nous désespérions de ce que le jour d'hier est passé? Il s'en passera encore tant d'autres, sans qu'aucun d'eux ne revienne! C'est dans ce moment-ci que vous devez montrer que vous êtes homme, et vous vaincre vous-même. L'Écriture dit que qui peut se subjuguer est plus fort que celui qui emporte des forteresses.[b] Adieu, mon bon Darget; puisse mon sermon faire impression sur votre esprit, et lui rendre le calme dont il a sûrement grand besoin!

P. S. Je vous envoie deux morceaux qui font, selon mon calcul, cinq pages d'impression; les autres cinq suivront dans peu;

[a] « Voilà comment la raison fournit d'apparence à divers effets. C'est un pot à deux anses, qu'on peut saisir à gauche et à dextre. » (Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII, vers la fin.)

[b] Proverbes de Salomon, chap. XVI, v. 32. Voyez t. XIX, p. 46.

mais, en relisant mon poëme, j'y ai trouvé tant de fautes et de choses à corriger, que je suis résolu de faire une édition châtiée de toutes les pièces du premier volume.

---

6. AU MÊME.

Potsdam, 1750.

Je vous renvoie mon *Épître* corrigée en tous les points. J'ai laissé *harcela*, pour voir ce que Voltaire en pourra dire; il faut lui laisser le plaisir de reprendre quelque chose. A présent, ayez la bonté de la faire copier, et, s'il se peut, de me la remettre demain. Malheur, mon pauvre Darget, au secrétaire d'un poëte, et maudit, et damné de Dieu, qui toujours versifie! Mes hémorroïdes saluent affectueusement votre v......

---

7. DE M. DARGET.

Stettin, 7 septembre 1750.

Sire,

En vain veut-on courir l'un et l'autre hémisphère
Pour calmer sa douleur et dissiper ses rats;
On ne change que de climats,
Et l'on garde son caractère.

Je l'éprouve, Sire, et j'aurais bien mieux fait de suivre le conseil que V. M. a bien voulu me donner, et de rester à Berlin, que de venir promener ici ma mélancolie et ma mauvaise santé. J'ai été attaqué, en arrivant, d'un mal de gorge fort incommode, et la fièvre s'y est jointe, de manière que, au lieu de me réjouir avec mes anciens amis, comme je l'avais pensé, je suis obligé de

faire des remèdes pour me mettre en état de revoir M. de Voltaire le 12, ainsi que je le lui ai promis.

V. M. verra, par la lettre que je joins ici, l'emploi qu'il fait de son temps, combien il est occupé du bonheur de vivre auprès de vous, et la manière dont il vous aime. Vous connaissez mieux les hommes que moi, Sire, vous possédez supérieurement ce don si essentiel à la place que le ciel vous a confiée; mais, ou je me trompe cruellement, ou V. M. règne dans l'âme de cet autre Virgile comme elle mérite de régner dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher et d'admirer en elle et l'homme, et le roi. Je ne le dissimule point à V. M., je fais les vœux les plus vifs pour que M. de Voltaire lui reste, parce que je n'imagine personne dans le monde plus nécessaire à sa vie privée et à ses occupations. Vous verrez, Sire, par sa lettre, comme il prend à cœur tout ce qui intéresse votre gloire. Il n'a assurément pas cru que je la communiquerais à V. M.; c'est un secret aussi que je la supplie de me garder. Mais j'ai pensé qu'elle serait bien aise de connaître comme il s'exprime sur ce qui la regarde, dans ces moments où il est tout à son enthousiasme. Je me flatte que V. M. ne désapprouvera pas ma liberté; elle n'est qu'une suite de mon zèle et de la vérité que je lui dois et que je lui ai vouée pour toute ma vie, comme à un maître que j'aime, j'ose le dire, et que j'admire au delà de toute expression. C'est avec ces sentiments que je suis pour jamais, avec le plus profond respect, etc.

---

8. A M. DARGET.

Avril 1752.

En vérité, mon bon Darget, je crois que je verrai revenir ici un mamamouchi. [a] Dieu sait quelles singulières idées passent par la tête de vos compatriotes. L'ordre de Saint-Jean de Latran est si

[a] Le mot *mamamouchi,* forgé par Molière (*Le Bourgeois gentilhomme,* acte IV, scène V), n'a de rapport avec aucun mot turc ou arabe.

méprisé en Italie, qu'on l'achète pour quarante écus. Ce n'est pas la peine de vous faire faire mamamouchi, vous n'avez qu'à vous faire couper six cheveux de tonsure; cela est plus court, et on rira moins d'une tonsure que d'un ordre qui ne donne aucun lustre. Vos médecins français entendent parfaitement, à ce que je vois, l'art de vous faire rendre bourse. Vous reviendrez ici comme vous êtes parti, et vous ne guérirez que par l'exercice; c'est ce que mon ignorance ose vous assurer.

Voltaire s'est conduit ici en faquin et en fourbe consommé; je lui ai dit son fait comme il le mérite. C'est un misérable, et j'ai honte pour l'esprit humain qu'un homme qui en a tant soit si plein de malfaisance. Je me recommande au souvenir de M. le chevalier. Pour Dieu, si vous vous faites mamamouchi, avertissez-m'en d'avance; je pourrais mourir de rire en vous revoyant, ce qui ne serait pas décent.

---

9. AU MÊME.

Potsdam, juin 1752.

J'ai reçu votre lettre, et je vous prie de défendre à votre esprit de recevoir des impressions de mélancolie. Vous serez reçu ici de même que vous avez été congédié à votre départ, et je serai même assez bon de vous plaindre, au lieu de rire de ce que vous avez dépensé votre argent mal à propos en France. Je ne vous ferai pas même souvenir que je vous ai prophétisé tout ce qui vous est arrivé, et, en cas que vous soyez devenu mamamouchi de Saint-Jean de Latran, je n'en rirai pas même, pourvu que j'en sois averti d'avance. Adieu, mon bon Darget; je vais à l'Opéra.

---

10. AU MÊME.

Potsdam, 6 juillet 1752.

Votre lettre est bien noire, mon bon Darget; guérissez une fois des chimères qui vous attristent. Je vous jure que personne ne parle de vous, ni ne médit de vous, ni ne vous calomnie; mais c'est un sang épais qui circule mal dans votre bas-ventre qui envoie ces vapeurs sombres dans votre cerveau. Demeurez donc en France jusqu'en septembre. Vous ne me croyez jamais; je vous ai bien dit que l'air de Paris n'était que l'air d'une grande ville, que les médecins de ce pays-là sont des charlatans comme les nôtres, et qu'il n'y a de remède pour vous que l'exercice. Mais vous ne me croyez jamais que lorsque vous en êtes au repentir. Vous viendrez ici la bourse vide et les hypocondres enflés, et vous aurez appris, à votre grande consolation, que ce n'est point les hémorroïdes, mais un scorbut invétéré qui fait le malheur de votre vie; voilà ce qu'on profite à voyager. Adieu; trémoussez-vous beaucoup, prenez peu de drogues, et choisissez la Pâris[a] plutôt que Vernage et Astruc[b] pour votre médecin, Arlequin pour votre apothicaire, et Scaramouche pour votre baigneur.

---

11. AU MÊME.

Potsdam, 31 juillet 1752.

Voilà de vos visions hypocondres, mon bon Darget; personne ne m'a parlé de vous ni en bien, ni en mal. C'est de vous que j'apprends que vous avez vendu de la vaisselle; je vivais en sé-

[a] Frédéric désigne plus clairement cette femme galante dans son *Épître à Rottembourg*, t. X, p. 84.

[b] Michel-Louis Vernage, médecin vanté par Voltaire, naquit en 1697, et mourut en 1771. Jean Astruc, médecin français distingué, né en 1684, mourut en 1766.

curité sur ce point, et ne m'en doutais pas. Bannissez donc des chimères qui vous rendent la vie amère, et apprenez de vos compatriotes à être gai et content.

Vous me parlez de deux sujets dont je ne connais que le premier, auteur des *Mœurs.*[a] Je vous en laisse le choix; prenez celui qui est le plus doux, le plus gai, et dont l'humeur est la plus égale, et offrez-lui la place de La Mettrie avec les conditions y annexées que vous savez. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien; je souhaite qu'il reprenne, mais je commence à douter. Tâchez de vous lier avec d'Alembert pour voir s'il voudrait mordre à notre hameçon, et mandez-moi ce que vous en pensez, savoir, s'il y a quelque chose à faire, ou non. Au moins, n'allez pas suer la v..... par plaisir; souvenez-vous de ce que je vous ai dit des médecins, et sachez que, dans ce pays, où l'on dit que l'air est si mauvais, il vient, ces jours passés, de mourir une vieille réfugiée âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, et un homme de cent deux ans. Restez donc, puisque la Faculté l'a résolu, à Paris jusqu'au mois de septembre, mais tenez la main sur la bourse, car les Astruc et les Senac[b] aiment encore mieux les espèces que leur malade.

Je suis bien obligé à ces messieurs dont vous me parlez de s'intéresser à mon individu sans me connaître; ma réputation serait en l'air, s'ils m'avaient parlé un quart d'heure. Voilà ce que c'est que de n'être pas connu. Peut-être que, si la belle Hélène reparaissait, au lieu de lui faire la cour, on lui jetterait des pommes cuites au nez; peut-être que, si nous avions parlé au cordonnier de Trajan, il ferait évanouir une partie de la haute opinion que le monde a de lui. Ah! mon cher Darget, qu'ils sont fous ceux qu'une réputation naissante éblouit! C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Adieu; je vous souhaite des courses de garde-robe deux fois par jour, d'abondantes urines, et de ces mouvements agréables de la nature qui vous assurent de votre virilité.

---

[a] M. Toussaint. Voyez t. IX, p. 78.

[b] Jean Senac, premier médecin de Louis XV depuis 1752, mourut le 20 décembre 1770.

12. AU MÊME.

Potsdam, août 1752.

J'ai trouvé un lecteur, mon cher Darget; ainsi je n'ai besoin ni des Morand, ni des Moncrif, ni des Mouhi. L'abbé de Prades a une poitrine qui m'usera les oreilles avant que je l'use, et c'est tout ce qu'il me faut. Je vous plains d'avoir une bougie dans le v.. et des abcès dans la vessie; il faut opposer de la fermeté à la souffrance, et chasser la mélancolie à force de gaieté. Pensez à mes conseils, et pratiquez-les autant que cela se pourra. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien; j'ai lieu de craindre que nous ne le perdions. Je ne sais que d'Alembert qui puisse le remplacer; voyez ce qu'il y aurait à faire. Je ne crois pas qu'il soit d'humeur à se confesser, et il pourrait mener une vie douce et heureuse à Berlin; essayez, sondez le terrain, orientez-vous, et poussez-lui une botte à tout hasard. La Touche est arrivé ici; il nous convient infiniment mieux que le mylord.[a] Dieu me le pardonne, j'ai une aversion pour la gent anglaise, dont je ne saurais me corriger; ce sont les iniquités du monarque qui rejaillissent sur son peuple. Je pars dans quelques jours pour la Silésie, et j'espère de vous voir ici à mon retour. Que la santé est précieuse, et qu'il en coûte à l'art de la pharmacie pour faire pisser un Darget! *Vale.*

---

13. DE M. DARGET.

Paris, 18 septembre 1752.

Sire,

Si jamais il a été permis à un malheureux de se plaindre, c'est assurément à moi. Je suis pénétré des bontés de V. M., je les ai mises à l'épreuve. Elle m'a accordé la grâce de venir travailler

[a] Mylord Tyrconnel, envoyé français.

ici au rétablissement de ma santé; j'y suis depuis près de six mois. Douleurs, assiduité, dépense, j'ai tout sacrifié pour réussir; tout cela a été inutile, je ne me trouve pas mieux. On assure que c'est le scorbut, mêlé de virus, qui m'accable; on me demande encore jusqu'en janvier pour le détruire par des remèdes doux, mais sûrs, et qui ont besoin de cet air-ci pour avoir leur entier effet. Le médecin qui veut m'entreprendre n'exige d'être payé qu'après le succès; ma famille me presse de me mettre entre ses mains, et le veut sous peine d'exhérédation. Mes amis me sollicitent, l'amour de la vie m'en fait presque une loi; on ne me donne pas deux années à vivre, si je retourne avec mes maux. Mais je n'ai rien promis, et ne puis rien promettre; je dépends de vous, Sire, et j'en dépends bien plus encore par mon attachement et ma respectueuse reconnaissance que par le devoir. Ma situation est cruelle; je voudrais vivre, et je crains de déplaire à V. M. et de lasser ses bontés et sa patience. Mais le public ne sait pas, et vous l'ignorez peut-être vous-même, Sire, à quel point il faut vous être attaché quand on a le bonheur de vous connaître; et, si je vous sacrifie le risque de ma vie, on donnera plutôt cette démarche à l'intérêt et à l'ambition qu'à l'attachement, qui en est pourtant le vrai motif. Je ne veux aussi m'en rapporter qu'à V. M. même; je la supplie d'entrer dans ma situation, de fixer mon irrésolution, peine la plus cruelle de l'âme, et j'ose lui demander son conseil comme au meilleur esprit que je connaisse, et ses ordres comme au meilleur maître du monde; et ce sera sans répugnance que je les exécuterai, soit pour rester ici, si vous avez encore la bonté de m'accorder cette dernière grâce, soit pour retourner, dès que j'aurai reçu les ordres de V. M.; et la difficulté des chemins, la saison, mon état de faiblesse, rien enfin ne m'effrayera. Je remplirai la volonté de V. M., et, si je péris dans cette entreprise, je périrai au moins, à ma manière, au lit d'honneur.

J'ai fait auprès de M. d'Alembert les démarches que V. M. m'a prescrites. Il sent tout le prix de la place que vos bontés lui destinent, il en est pénétré de reconnaissance; mais l'amour de la patrie, la jouissance d'une vie absolument libre, la crainte de perdre le commerce de ses amis, une santé délicate qui ne se sou-

tient, selon lui, que par l'air natal, tous ces motifs l'emportent sur le sort brillant qui l'attendrait à Berlin. Mais je lui dois, et à la vérité, d'assurer V. M. qu'il ne regrette uniquement que de ne pouvoir pas l'approcher, et j'en suis d'autant plus fâché, qu'il le mérite plus qu'un autre. C'est un homme rare pour l'étendue des connaissances, les qualités du cœur et les dons de l'esprit; mais c'est un philosophe fidèle à ses principes, et qui ne connaît d'autres biens que la vie et la liberté, tel enfin que serait V. M., si le ciel ne l'avait pas fait naître un grand roi. Il n'a qu'un revenu très-modique, et il se promet bien, Sire, d'aller en jouir dans vos États, si jamais la mauvaise humeur des théologiens le met dans la nécessité de quitter une patrie qu'il aime et dont il est chéri. Il sent que c'est sous vos lois seules qu'un philosophe doit chercher un asile; cette idée est celle de tous les gens qui pensent.

Je dînai dernièrement chez M. de La Tour avec un homme que je vis pénétré de tous les sentiments que l'on doit à V. M.; c'est M. de Frey-Chapelle, ancien vice-grand écuyer du roi d'Angleterre, à Hanovre. Je crois qu'il mettrait son bonheur à appartenir à V. M., s'il pouvait être employé utilement à son service. Il me paraît homme sensé et de mérite, versé dans la connaissance des chevaux et la direction des haras. Des gens de ses amis m'ont dit qu'on lui avait offert bien des places dans quelques cours; mais il n'en voudrait aucune qui pût satisfaire l'espèce de ressentiment qu'on a pour lui à celle de Hanovre. Il est catholique romain, mais il me paraît homme sans préjugés, et avoir un fonds de zèle et d'admiration infini pour V. M. Elle a été la source de ma liaison avec M. de La Tour, qui fait, Sire, la profession la plus ouverte de vous être dévoué.

J'attendrai ici avec obéissance, résignation et impatience les ordres qu'il plaira à V. M. de me donner sur tout ce qui était l'objet de cette longue lettre, pour laquelle j'ose demander à V. M. sa patience et son indulgence. Je suis, etc.

---

14. A M. DARGET.

Septembre 1752.

Vous voyez, mon bon Darget, qu'il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Vous gémissez de l'affliction de votre v...... Maupertuis se plaint toujours de sa poitrine, et Voltaire de son scorbut, tandis que votre écuyer hanovrien se porte bien, et veut travailler à la propagation de ces animaux que les Espagnols appellent Alfane, et dont le nom vient en étymologie directe d'Éole.[a] Pour moi, qui ne fais point f..... de cavales pour m'amuser, je n'ai pas besoin de votre écuyer hanovrien, et je vous demande à cor et à cri un géomètre qui ne veut pas de moi. Si cet homme savait le projet que nous avons formé pour l'avancement de la raison humaine, je gage qu'il viendrait ici pour se joindre à quelques adeptes qui raffinent cet or.

Je suis fort content de mon petit hérésiarque anathématisé qui me sert de lecteur.[b] En vérité, Potsdam devient le tripot d'excommuniés, et, admirez la Providence! le tonnerre n'y donne pas, tandis qu'il foudroie les lieux saints et les églises.

Essayez, crédule Darget, de la science des charlatans de Paris, de la vertu de l'air natal et de la puissance de sainte Geneviève, et satisfaites les vœux de la signora Martha, Maria et Salomé; mais je crains fort que vous reviendrez comme vous êtes parti. Mon opinion est toujours la même sur votre maladie: de l'exercice, de l'exercice, et vous guérirez. Adieu; puissent les vœux d'un excommunié, d'un hérétique téméraire, sentant l'hérésie, avançant des propositions malsonnantes, blasphématoires, erronées, fléchir la nature en votre faveur, et vous rendre une partie de cette gaieté qui, dans votre nation, dégénère en folie, etc.

---

[a] *Alfane* est le nom du cheval du géant Gradasse dans le *Roland amoureux* du Bojardo et dans le *Roland furieux* de l'Arioste. Quelques étymologistes ont cru en effet que le nom espagnol *Alfane* dérivait de celui d'Éole, dieu des vents.

[b] L'abbé de Prades. Voyez t. XIV, p. 108—114, et t. XIX, p. 39, 41, 47 et 49.

15. AU MÊME.

Potsdam, avril 1753.

Je crains fort, mon pauvre Darget, que vous n'ayez lieu de vous repentir de votre voyage en France. Vous avez passé par les mains d'une demi-douzaine de charlatans qui ont achevé de ruiner votre santé; vous n'aviez que des obstructions dans le bas-ventre, que toutes sortes de remèdes contraires à ce mal ont augmentées, et, à en juger selon ce que vous me mandez, je crains fort que la poitrine ne soit entamée, et, en ce cas, il n'y a guère d'espérance que je vous revoie jamais.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux esprits. Voltaire est le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie; il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies et les infamies qu'il a faites ici; je suis indigné que tant d'esprit et tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis,[a] parce que c'est un fort honnête homme, et que l'autre avait pris à tâche de le perdre; mais je ne me suis pas prêté à sa vengeance comme il l'aurait souhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop sensible aux manœuvres d'un singe qu'il devait mépriser après qu'on l'avait fouetté. Pour moi, qui vas mon train ordinaire, je suis fort content de mon petit hérésiarque, qui, quoi qu'en dise la Sorbonne, est un bon garçon, et je m'occupe tout doucement à l'étude.

Si vous voyez le gros marquis,[b] dites-lui que je m'intéresse toujours à lui, et que notre gros bon sens, à ce que dit Montesquieu, rend notre nation constante dans ses attachements.

Adieu, mon pauvre Darget. Je crains fort de recevoir de mauvaises nouvelles de votre santé; cependant je souhaite de me tromper, etc.

---

[a] Voyez t. XV, p. XIII et XIV, et p. 59—64; et t. XVII, p. XV et XVI.

[b] M. de Valori, précédemment envoyé français à Berlin. Voyez t. XVII, p. XIII et XIV, et p. 311—316.

16. DE M. DARGET.

Paris, 11 juin 1753.

Sire,

J'ai plus consulté mon zèle et mon courage que mes forces quand j'ai espéré retourner aux pieds de V. M. Mes accidents subsistent toujours avec les symptômes les plus inquiétants; l'humeur se porte alternativement de la région de la vessie à la poitrine, et je vois bien que c'est pour toute ma vie que je suis réduit à un état aussi malheureux. J'avais discontinué les remèdes, pour reprendre les forces nécessaires à mon voyage; la malignité de l'humeur qui m'accable ne veut point d'intervalle dans la manière d'être attaquée, et on me menace de plus grands accidents, si je quitte mon air natal, la seule ressource qui me reste dans un état aussi cruel. Je sens bien moi-même que c'est seulement ici où je puis végéter peut-être encore quelques années, et je me vois forcé, Sire, de renoncer au bonheur de reparaître aux yeux de V. M., ou, par de nouveaux délais, de fatiguer encore sa patience, dont mes sentiments pour elle me font toujours trembler de n'avoir que trop abusé. Que V. M. daigne se rappeler les bontés dont elle m'a comblé depuis près de huit ans, l'état sûr et honorable dont je jouissais auprès d'elle, les espérances dont je pouvais me flatter; qu'elle se rappelle enfin la vérité de mon dévouement par la connaissance qu'elle a de mon caractère, et elle verra que l'amour de la vie et l'espoir de la prolonger est le seul objet auquel je puisse sacrifier des avantages qui remplissaient si bien et ma sensibilité, et mon ambition. V. M. me plaindrait, si elle voyait l'état où je suis en lui écrivant cette lettre. Par combien d'objets ne suis-je pas déchiré! Je ne puis me faire à l'idée de perdre à jamais vos bontés, Sire; daignez me les continuer, je ne cesserai jamais de les mériter. Je tiendrai toujours à V. M. par mes vœux, par mon attachement, par ma reconnaissance, et j'irais avec empressement vouer de nouveau mes services à V. M., si ma santé pouvait se rétablir d'une manière constante. Je voudrais, Sire, ne cesser d'être votre domestique qu'en cessant de vivre, et je voudrais ne vivre que de vos

bienfaits; ce bonheur comblerait toutes les espérances que je puis former encore. Dieu m'est témoin que je ne les ai mises qu'en V. M. Je connais trop son bon cœur pour ne pas espérer qu'elle ne m'abandonnera pas, et pour ne pas compter au moins sur sa protection et sur son appui dans les occasions où je pourrais l'implorer. Il est digne de vous, Sire, de montrer du souvenir et de la bonté pour un domestique que son malheur arrache d'auprès de vous. Je me mets aux pieds de V. M. pour la supplier de m'accorder un congé qui réponde à la satisfaction qu'elle a bien voulu me marquer de mes services, et qui me soit un témoignage qu'elle ne m'accable point de sa disgrâce. Mon zèle, ma fidélité et mon attachement ne l'ont jamais méritée; j'en renouvelle les aveux à V. M., et c'est avec ces sentiments et le plus profond respect que je suis et serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

---

17. A M. DARGET.

Le 26 juin 1753.

Je suis fâché, mon bon Darget, que votre mal vous mette hors d'état de revenir chez moi. Je vous envoie ce congé que je ne vous aurais jamais accordé, si vous ne me l'aviez demandé. Vous me trouverez toujours porté à vous faire plaisir dans tout ce qui sera de ma compétence. Je souhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez, et je vous remercie bien sincèrement de tous les services que vous m'avez rendus.

P. S. Je vous laisserais volontiers le fatras de mes sottises; mais il pourrait s'égarer après votre mort, et vous savez à quel point je crains de passer pour poëte. [a]

---

[a] Voyez t. X, p. x.

18. AU MÊME.

Potsdam, 1er décembre 1753.

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 7 du mois dernier, et je suis tout à fait sensible aux sentiments d'attention que vous vous empressez de me marquer. Je reçois tout ce qui me vient de vous avec plaisir, et vous pouvez être assuré de mon souvenir et de l'estime que je conserve à votre égard, malgré votre absence.

Il dépendra toujours de vous de retirer votre fils auprès de vous pour lui donner une bonne éducation sous vos yeux, et vous n'avez qu'à vous arranger à ce sujet, car je n'empêcherai jamais qu'il ne soit rendu à votre tendresse.

Je vous tiendrais au reste très-volontiers compte si vous vouliez quelquefois, selon votre convenance, me marquer de temps en temps quelques nouvelles, et, dans ce cas, vous n'avez qu'à adresser vos lettres au marquis d'Argens, etc.

19. AU MÊME.

Berlin, 7 janvier 1754.

Je suis très-persuadé de la sincérité des vœux que vous faites pour moi et de votre attachement à ma personne. Vous m'avez approché assez longtemps pour me faire connaître la bonté de votre cœur, qui vous a toujours mérité mon estime. Je vous souhaite de tout mon cœur une meilleure santé. Vous me ferez plaisir de vous joindre à mon agent pour me chercher un danseur; mais, si vous en trouvez un, ne concluez rien sans m'en donner avis. Chassez la mélancolie, et tâchez de vous mettre en état de jouir du monde, qui vous aime peut-être plus que vous ne l'aimez, etc.

20. AU MÊME.

Potsdam, 25 février 1754.

La goutte est un grand mal, mon cher Darget, mais l'hypocondrie est le pire de tous. Si ces humeurs goutteuses soulagent votre foie, c'est un bien que d'avoir la goutte; ce petit tribut doit se payer à l'âge, qui nous éloigne sans cesse du moment de notre origine, et qui nous entraîne vers celui de notre destruction. Mais vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait des quatrains de Pibrac, si je la continuais sur le même ton. Vous m'avez fait grand plaisir de me mander des nouvelles de Paris et de celles du poëte;[a] son caractère me console des regrets que j'ai de son esprit. Cet hiver a été épouvantable; vous avez fort bien deviné que je resterais enfermé dans ma chambre, où, à dire le vrai, je suis plus solitaire que je ne voudrais. Notre société s'en est allée au diable; le fou est en Suisse, l'Italien[b] a fait un trou à la lune, Maupertuis est sur le grabat, et d'Argens s'est blessé le petit doigt, ce qui lui fait porter le bras en écharpe, comme s'il avait été blessé à Philippsbourg[c] d'un coup de canon. C'est la plus grande nouvelle de Potsdam; ne m'en demandez pas davantage. Je vis avec mes livres, je converse avec les gens du siècle d'Auguste, et bientôt je ne connaîtrai pas plus les gens de ce siècle-ci que défunt Jordan ne connaissait les rues de Berlin. On dit ici que vous aurez la guerre; j'en serais fâché pour votre marine; il lui fallait au moins encore trois ans pour paraître avec avantage vis-à-vis celle d'Angleterre. Mais, qu'on fasse la guerre

[a] Voltaire, alors à Colmar, n'arriva que le 12 décembre à Genève, qu'il quitta presque aussitôt pour se réfugier au château de Prangins, dans le Pays de Vaud. Sa première lettre datée des Délices, près de Genève, est du 8 mars 1755. Nous présumons que c'est encore Voltaire que le Roi désigne, quelques lignes plus bas, par le nom de *fou*, comme il le fait dans ses lettres à Jordan, du 28 novembre 1740, et à Algarotti, du 9 février 1754. Voyez t. XVII, p. 72, et t. XVIII, p. 94.

[b] Le comte Algarotti, alors à Venise. Voyez t. XVIII, p. IX et X, et p. 92 et suivantes.

[c] Voyez t. XIX, p. IX.

ou la paix en Amérique, il y a encore du chemin avant que l'incendie se communique à nos frontières.

Adieu, mon bon Darget; je ne vous apostropherai pas d'un grand *Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.*

---

21. AU MÊME.

Potsdam, 23 mars 1754.

Je vous remercie des danseurs que vous m'avez procurés. Vous savez l'accueil que j'ai toujours fait aux officiers français qui sont venus dans mes États; c'est pourquoi vous ne devez pas douter que M. de Quincy, dont vous me parlez dans votre lettre, ne soit reçu avec la même bonté, et que je ne lui accorde la même protection et la même bienveillance.

Donnez-moi des nouvelles de Voltaire, lorsque vous en aurez, de quelque espèce qu'elles soient. Je vous sais bon gré de l'attention que vous avez à me donner des marques que vous m'êtes toujours attaché, etc.

---

22. AU MÊME.

Potsdam, 1er avril 1754.

Je suis bien fâché, mon pauvre Darget, que vous soyez toujours au lit; vous voyez bien que ce n'est pas le climat qui en est cause, mais la maladie que vous portez avec vous. Il me faut encore un troisième danseur et danseuse; ne pourrait-on pas trouver à Paris quelque drôlesse aux yeux fripons, au minois gentil, à la taille élégante, et qui voulût venir cabrioler sur notre théâtre de Berlin? Ce serait une obligation de plus que je vous

aurais. Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir? Mais le ciel m'en préserve! Il n'est bon qu'à lire, et dangereux à fréquenter. Le marquis ci-présent[a] vous fait ses compliments, et, pour moi, je vous assure que je ferai toute ma vie plus de cas de votre cœur que de tout l'esprit des beaux esprits. *Vale.*

---

23. DE M. DARGET.

Vincennes, 27 avril 1754.

Sire,

Le bonheur de marquer à Votre Majesté mon zèle et mon dévouement me ferait faire des miracles, et c'en serait peut-être un que de trouver une danseuse telle que V. M. la demande. Quand ces filles-là sont d'une aussi jolie figure, Paris est pour elles un Pérou qu'elles ne veulent point abandonner. Quoi qu'il en soit, Sire, les intérêts de votre théâtre sont remis au sieur Petit, agent de V. M., et j'ose l'assurer que personne n'est plus capable que lui de conduire ces sortes de négociations. Il est juste qu'il en ait tout l'honneur, puisqu'il en a toute la peine, et il m'a fait sentir que ce serait nuire à sa besogne que de vouloir le seconder.

Je sais qu'il va partir incessamment pour Berlin un nommé de Caen, horloger; c'est un excellent ouvrier, et V. M. fait en lui une excellente acquisition.

Je ne suis point surpris des démarches de M. de Voltaire pour retourner auprès de V. M. Il a l'esprit trop beau pour ne l'avoir pas raisonnable une fois en sa vie; mais votre répugnance, Sire, est également fondée, puisqu'il a eu le malheur de vous manquer essentiellement. Ce que V. M. a bien voulu m'écrire là-dessus m'a fait d'autant plus de plaisir, que l'on avait débité ici qu'elle avait marqué quelque envie de le revoir. Je sais même que le

[a] M. d'Argens.

président[a] en avait été fort effrayé. Je crois que l'on saura un jour des choses bien singulières sur tout cela, que l'obscurité dérobe encore. Quoi qu'il en soit, Sire, votre gloire triomphe et triomphera toujours de tout. On est autorisé à s'amuser des choses agréables quand on en fait continuellement d'utiles, et c'est d'après celles-ci que les princes sont jugés par les sages et par la postérité. Que l'*Épître* à votre esprit,[b] Sire, ne peut-elle être publique! V. M. doit permettre qu'on la lui dérobe quand elle voudra publier la meilleure de toutes les apologies.

On assure ici que M. de Voltaire passera tout l'été à Plombières, et qu'il se fixera ensuite à Strasbourg; il a fait des démarches pour aller à Lunéville, mais sans succès. Tout ce qui tient à ce pays-ci ne se prêtera jamais à rien qui paraisse s'éloigner de la considération particulière que l'on aime à y marquer à V. M.

Il est vrai, Sire, que ma santé est toujours fort dérangée; cet hiver a été et trop rude, et trop long; tous les climats se sont ressemblés. D'ailleurs, V. M. sait mieux qu'aucun autre à quel point les âmes sensibles sont affectées de tout ce qui les environne. Ce don malheureux de la nature n'est point affaibli chez moi, et le souvenir des bontés de V. M. se représente très-souvent à mon cœur et à mon esprit de la manière la plus attendrissante; la grâce que vous daignez me faire, Sire, en me les continuant, redouble encore cet attendrissement. J'ose supplier V. M. de ne pas m'en retirer les témoignages. Je compte toujours fermement sur la protection qu'elle a daigné me promettre; c'est sur votre appui, Sire, que je fonde les plus fortes espérances. Il est dans la bonté du cœur de V. M. d'aimer que je lui doive mon bonheur, même dans l'éloignement, et il redoublera de prix pour moi quand je le tiendrai d'elle.

Je joins ici la copie de deux lettres qui font grand bruit à Paris, et qui sont authentiques.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, etc.

---

[a] Maupertuis, président de l'Académie de Berlin. Voyez ci-dessus, p. 39.

[b] Voyez t. X, p. 213—222.

24. A M. DARGET.

Le 13 mai 1754.

Je vous suis fort obligé, mon bon Darget, des peines que vous vous donnez pour mon théâtre, et je ne doute pas que vos pieuses intentions ne lui portent bonheur. Vous rirez, malgré votre hypocondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de Maupertuis et de Voltaire, remplies d'injures qu'ils se disent. Ils me prennent pour un égout dans lequel ils font écouler leurs immondices. J'ai fait faire une réponse laconique au poëte, et je me suis contenté de faire souvenir le géomètre que son esprit sortait du centre de gravité au nom du poëte. Je rends grâces au ciel de n'avoir pas les passions aussi vives que ces gens-là, sans quoi je ferais la guerre toute ma vie. Le flegme de nos bons Allemands est, quoi qu'on dise, plus sociable que la pétulance de vos beaux esprits. Il est vrai, de votre propre aveu, que nous sommes pesants, lourds, et que nous avons le malheur d'avoir du bon sens; mais, s'il vous fallait choisir un ami, chez qui le prendriez-vous? L'esprit, mon cher Darget, est un fard qui cache seulement la difformité des traits; le bon sens, moins brillant, par sa justesse même, porte à la vertu, et sans vertu point de société. Mais je ne devrais pas moraliser avec votre hypocondrie; aussi ne le ferais-je pas, si je ne vous savais dans un pays où vous pouvez avoir toutes les dissipations capables de faire évanouir les vapeurs de ma morale. Adieu, mon cher; pissez bien et soyez gai; c'est là tout ce qu'il y a à faire pour vous dans ce monde, etc.

---

25. DE M. DARGET.

Vincennes, 10 juin 1754.

SIRE,

Je n'aurais jamais pensé, je l'avoue, que Votre Majesté eût encore été incommodée de la querelle de MM. de Maupertuis et

de Voltaire; ce malheureux procès n'a que trop duré. Mais mon hypocondrie a été véritablement égayée par ce que V. M. veut bien me dire si agréablement, que ces messieurs la prennent pour un égout dans lequel ils font écouler leurs immondices. Je vois par cette expression que V. M. ne s'affecte et ne s'est jamais affectée de ces démêlés que comme il convenait à la supériorité de son génie et de son rang; et c'est une vérité dont la démonstration est si peu indifférente ici à sa gloire personnelle, que j'ai osé me permettre l'indiscrétion de faire part de ce qu'elle a eu la bonté de m'écrire à ce sujet à quelques personnes occupées de tout ce qui touche V. M. Ce qu'elle ajoute ensuite vient aussi à la preuve de ce que je dis avec tant de plaisir de son caractère. Le voici, Sire; vous aimerez à relire ce que vous exprimez si bien : «L'esprit est un fard qui cache souvent la difformité des «traits; le bon sens, moins brillant, par sa justesse même, porte «à la vertu, et sans vertu point de société.» Ces traits, Sire, peignent votre cœur, et la société gagne à connaître des cœurs tels que le vôtre. Aussi ces expressions ont-elles attendri ceux à qui je les ai montrées, et qui étaient capables d'aimer l'homme dans le grand roi. Il m'est revenu qu'elles avaient été jusqu'à M. de Maupertuis, et qu'il en était très-inquiété; mais c'est sans doute un ridicule qu'on lui prête, et il doit être charmé, par l'attachement que je lui connais pour V. M., qu'elle paraisse dans le public ne s'occuper de sa querelle que comme il devrait peut-être s'en occuper lui-même, c'est-à-dire, s'en amuser; il donnerait, à sa manière, la paix à son ennemi.

J'ai pensé qu'il était dans la respectueuse confiance que j'ai vouée à V. M. de lui rendre compte de ma conduite, qui pourrait être interprétée auprès d'elle d'une manière à altérer ses bontés pour moi, ce dont je ne me consolerais jamais. Mes vues sont droites et toujours dirigées par mon attachement pour vous, Sire. Ce motif doit aussi, j'ose le dire, engager V. M. à pardonner des fautes qu'un zèle trop vif pourrait me faire commettre. Mais ce qui sert à faire connaître ses qualités pour la société peut-il être un crime?

V. M. se souvient donc encore du plaisant panneau dans lequel elle me fit tomber un jour sur le chapitre des Allemands. Je suis

si éloigné de disputer la sûreté de leur commerce, que je publie hautement et journellement que je n'ai jamais eu le plus petit chagrin par eux auprès de V. M., et qu'il ne m'en a été causé que par les Français de la nation des beaux esprits, qui n'ont pu me pardonner de me conduire moins follement qu'eux. C'est exactement la seule espèce de peine que j'aie eue au service de V. M. Tous les agréments du pays que j'habite ne me dérobent point au souvenir des bontés de V. M. et aux sentiments du plus tendre et du plus respectueux attachement qu'exige de ma part la manière dont elle daigne me les continuer. Ce n'est que la droiture de mon cœur qui peut me les mériter, et j'ose vous jurer, Sire, que ce cœur-là vous sera toujours acquis et dévoué; daignez en permettre toujours et les aveux, et les hommages. Je suis, etc.

---

26. A M. DARGET.

Le 29 juillet 1754.

J'ai reçu votre lettre, mon bon Darget, après un tour que j'ai été faire en Franconie pour voir mes deux sœurs. Maupertuis est ici de retour, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il n'a point encore été question de Voltaire. Algarotti a pris la clef des champs; il s'établit à Venise, où il épouse une personne qui, dit-on, lui donne du bien. Voilà un grand dérangement dans la société, et vous autres me faites faire maison neuve malgré moi. Si vous voyez Valori, faites-lui mes compliments.

Je m'en vais à présent à Sans-Souci, où je prendrai les eaux tranquillement, sans entendre parler ni des querelles des dévots, ni des représentations des parlements, ni des envieuses intrigues des beaux esprits. Adieu, mon bon Darget; je vous souhaite gaieté et repos, mais surtout que vous pissiez bien, car point de salut dans ce monde avec des caroncules dans l'urètre.

---

27. DE M. DARGET.

Vincennes, 3 août 1754.

SIRE,

La bonté de Votre Majesté la porte à me souhaiter du repos et de la gaieté; je n'ai pas plus de celle-ci qu'à Potsdam, et j'y pourrais avoir plus de repos qu'en tout autre endroit du monde, si j'avais eu de la santé et point de fils. C'est à ces deux objets que j'ai sacrifié le bonheur de ma vie, que mon attachement pour vous, Sire, me faisait trouver à vos pieds, et que le souvenir de ces moments-là troublera toujours, au milieu même des agréments que l'on peut goûter à Paris, si je réunissais jamais assez de fortune pour pouvoir me les procurer. Mais c'est ce dont j'ai grand lieu de douter, si la protection et l'appui de V. M. ne décident pas le ministère à faire quelque chose pour moi. C'est où je mets mon espérance, et je me flatte toujours que V. M., qui a daigné me le promettre, ne se refusera point à la réaliser, si l'occasion vient à se présenter.

M. de Voltaire est encore à Plombières, où ses nièces ont été le voir; on ne sait où il ira ensuite. Son séjour à l'abbaye de Sénones avec le célèbre Dom Calmet[a] avait fait débiter beaucoup de propos ridicules sur sa prétendue conversion. Mais il a envoyé quelques articles très-bien faits pour l'*Encyclopédie* à M. d'Alembert, et y a joint une lettre qui ne marque pas un homme subjugué par les préjugés.

C'est de V. M. que j'ai appris le mariage du comte Algarotti; elle perd en lui un homme fort agréable. S'il pense comme moi, ce sera avec grand regret qu'il a fait faire pour son compte maison neuve à V. M., expression qu'elle daigne employer si obligeamment elle-même.

La lettre que j'ai reçue de M. l'abbé de Prades m'a d'abord véritablement affligé, Sire, dans la crainte où j'ai été que l'édition de vos Œuvres ne fût égarée ou perdue, ce qui ne pourrait qu'inquiéter vivement V. M. Mais quelle apparence qu'une édition entière ait disparu? J'ai bien reconnu, par le petit format

[a] Voyez t. XV, p. XII, et p. 33 — 57.

in-quarto dont il est question, que V. M. a peut-être oublié qu'elle n'a fait tirer qu'un seul exemplaire de cette sorte pour sa petite bibliothèque de voyage; tous les autres, en grand papier, ont été exactement renfermés au château, à Berlin, dans l'imprimerie, suivant les renseignements que j'en ai donnés en répondant à M. l'abbé de Prades dans le moment que j'ai reçu sa lettre. Mon inquiétude cependant ne sera absolument calmée que lorsque je recevrai la confirmation de ma conjecture; c'est une grâce que j'attends de la bonté de V.M. Elle sait combien les peines d'esprit prennent sur un mélancolique tel que moi. Je souhaite bien vivement que les eaux qu'elle vient de prendre à Sans-Souci aient un effet salutaire; le plus ardent de mes vœux sera rempli.

Je ne puis finir, Sire, sans oser dire à V. M. combien deux choses qu'elle vient de faire ici ont eu une approbation générale: c'est la nomination de M. le baron de Knyphausen[a] pour son ministre, et le bienfait qu'elle accorde à M. d'Alembert.[b] Je sais bien que l'opinion du vulgaire ne décide pas V.M.; mais, comme disait madame de Sévigné à propos du mariage de son fils,[c] c'est toujours quelque chose quand le public est content. Puissiez-vous vivre longtemps, Sire, pour faire des heureux ou pour l'être! Le marquis de Valori est toujours plus sensible à l'honneur du souvenir de V. M., et se met bien sincèrement et respectueusement à ses pieds. Je suis, etc.

---

[a] Successeur de mylord Marischal, qui avait été nommé gouverneur de Neufchâtel le 18 juillet 1754.

[b] Une pension de douze cents livres. Voyez la correspondance du Roi avec d'Alembert.

[c] Madame de Sévigné écrivait au comte de Bussy, Paris, 4 décembre 1668, au sujet du mariage de sa fille avec le comte de Grignan: «Le public paraît «content; c'est beaucoup, car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se «règle.»

28. DU MÊME.

Vincennes, 5 octobre 1754.

Sire,

Ce n'est que par Votre Majesté que je puis espérer de la fortune et du bonheur, et l'occasion est arrivée où je puis tenir l'un et l'autre de sa bonté et de sa protection. Elle a daigné me le promettre, et j'y mets toute mon espérance.

M.r de Séchelles, qui a été nommé contrôleur général des finances, et qui, en cette qualité, est ici le tribunal des grâces solides et pécuniaires, conserve pour V. M. tous les sentiments qu'il a pris à Prague, où il a eu le bonheur d'en être connu personnellement;[a] et je sais qu'il saisira avec empressement l'occasion de faire des choses qui soient agréables à V. M. Elle fera exactement ma fortune, si elle daigne m'accorder une lettre de recommandation pour ce ministre, dans laquelle elle veuille bien l'instruire des bontés particulières dont elle m'honore et de la satisfaction personnelle qu'elle ressentira, si M. de Séchelles veut bien me donner, à sa considération, un intérêt avantageux, soit dans les sous-fermes, soit dans quelques autres affaires de finances.

Cette grâce, Sire, sera victorieuse pour moi, et je devrai à V. M. le bonheur de pouvoir vivre tranquillement et librement partout où je le voudrai, et affranchi de la tyrannie des emplois, qui deviennent toujours difficiles et pénibles quand on a une santé aussi dérangée que la mienne. Je prierai encore très-respectueusement V. M. de prévenir M. le baron de Knyphausen de la protection qu'elle daignera m'accorder en cette occasion, afin qu'il soit autorisé à en demander les effets à M. le contrôleur général; et, dans le cas où V. M. ne crût pas devoir écrire à M. de Séchelles, ce qu'elle a cependant eu la bonté de faire plus d'une fois pendant le temps que j'ai eu l'honneur d'être à son service, j'ose la supplier d'ordonner à M. le baron de Knyphausen de me présenter à ce ministre de sa part, et de lui dire ce que j'ose supplier V. M. de lui écrire, et qu'elle eût la bonté d'en

[a] Voyez t. II, p. 108 et 109, t. III, p. 56, et t. XIX, p. 39.

parler au chevalier de La Touche. Mais, Sire, la lettre de V. M. serait d'une tout autre importance pour moi; et c'est parce que cette grâce est plus marquée que j'ose aussi la lui demander avec plus d'instance et plus d'espérance de l'obtenir. Que V. M. me permette de lui rappeler qu'elle a fait, par sa recommandation, la fortune du frère de M. de Maupertuis et de celui de M. de Chasot, qui n'avaient pas le bonheur d'être connus d'elle personnellement, et que, en me comblant de cette grâce, V. M. daigne récompenser un ancien domestique qui lui est toujours dévoué, et des services duquel elle a bien voulu paraître n'être pas mécontente. Cette recommandation, d'ailleurs, ne compromet point V. M., j'ose le lui jurer; il est d'usage que ces intérêts ne s'accordent qu'à la protection la plus puissante.

Comme ces objets de finances se traitent au voyage de Fontainebleau, je désirerais bien être à portée d'y aller présenter la lettre que j'attends de la bonté de V. M. avec la plus respectueuse confiance. Je suis, etc.

---

29. A M. DARGET.

Potsdam, 19 octobre 1754.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, et je serai bien aise de pouvoir contribuer quelque chose à votre fortune. Pour cet effet, je donnerai mes ordres à mon ministre à Paris, le baron de Knyphausen, de vous présenter à M. de Séchelles, et de vous recommander de ma part comme un ancien et bon sujet qui m'a servi avec zèle et attachement, et dont je souhaiterais avoir l'obligation d'un bon établissement dans sa patrie audit ministre. Je ne doute point que cela ne produise un bon effet, et je le souhaite d'autant plus, que je serai charmé de vous voir content et heureux.

---

30. DE M. DARGET.

Le 9 novembre 1754.

SIRE,

J'attends de M. le baron de Knyphausen l'exécution des ordres qu'il doit recevoir de V. M., ainsi qu'elle a daigné me l'annoncer par sa lettre du 19 du mois dernier. Des bontés aussi marquées doivent avoir pour moi l'effet le plus avantageux, et surtout si V. M. veut bien en dire un mot à M. le chevalier de La Touche, afin qu'il écrive ici de conformité. Ma fortune sera votre ouvrage, Sire; j'espère que vous ne l'abandonnerez pas, et que, si cela est absolument nécessaire pour décider mon bien-être, V. M. daignera m'accorder une lettre directe pour M. de Séchelles. Elle connaît les hommes, et elle sait combien les choses qui leur deviennent personnelles de la part d'un grand roi et d'un grand homme ont droit de les intéresser. Je ne souhaite ce peu de fortune, Sire, que pour me procurer une liberté sans laquelle il n'est point de vrai bonheur, et de laquelle je ne ferai usage que pour aller porter quelquefois aux pieds de V. M. mes vœux, mon bonheur même et ma respectueuse reconnaissance. Cette espérance, Sire, est à la tête de tous mes projets, et j'ose supplier V. M. de ne pas détruire une idée qui m'anime et qui me soutient.

Je connais le goût de V. M. pour les ouvrages de Lancret,[a] et je joins ici un mémoire sur dix tableaux de ce maître dont j'ai déterminé un de mes amis à se défaire, s'ils peuvent plaire à V. M. Ce sont, de l'aveu de tout le monde, les plus agréables qui soient sortis de la main de ce peintre, tant pour la correction du dessin que pour l'agrément des figures. Si V. M. trouve bon de me donner quelques ordres à ce sujet, je les exécuterai avec la plus grande exactitude. Ces tableaux sont en si bon état, même pour les bordures, qu'il n'y aurait plus qu'à les mettre en place à leur arrivée.

M. de Voltaire est toujours en Alsace avec madame Denis, sa nièce. On remettra, cet hiver, sa *Rome sauvée* sur le théâtre; on attend, au retour de Fontainebleau, le *Triumvirat,* de Crébillon,

[a] Voyez t. XIV, p. 32, et t. XVIII, p. 52.

sur le succès duquel les avis sont partagés. Les comédiens en ont la plus grande opinion; mais ce qui est vrai, Sire, et qui ne le peut être que dans ce pays-ci, c'est que toutes les loges étaient retenues pour les premières représentations de cette tragédie, avant que les rôles en fussent distribués. Je suis, etc.

31. A M. DARGET.

Potsdam, 14 décembre 1754.

Je ne saurais faire pour vous ce que vous me demandez dans votre dernière lettre; je le crois d'ailleurs assez inutile, parce que M. de Séchelles verra bien aisément que je m'intéresse pour vous, dès que vous serez présenté par mon ministre.

Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne suis plus dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai assez dans ce genre. J'achète à présent volontiers des Rubens, des van Dyck, en un mot, les tableaux des grands peintres, tant de l'école flamande que de l'école française. Si vous en savez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaisir de me l'indiquer. J'ai toujours les mêmes sentiments pour vous, et vous devez être persuadé que je vous rendrai service dès que cela se pourra.

P. S. Ne vous étonnez point de la mauvaise écriture de cette lettre; j'ai un chat de la Sorbonne qui me sert de secrétaire.

32. DE M. DARGET.

Le 24 décembre 1754.

Sire,

J'ai été présenté à M. de Séchelles, et il a reçu comme il le devait la respectable recommandation de V. M. J'espère qu'elle aura

pour moi l'effet salutaire que j'ai tant de lieu d'en attendre, surtout si M. le baron de Knyphausen la rappelle quelquefois à M. le contrôleur général. C'est ce que j'ose demander en grâce à V. M. de vouloir bien lui recommander, et aussi d'avoir la bonté extrême d'en dire un mot à M. de La Touche. Tout ce qui mène à la fortune, même médiocre, est si prodigieusement couru dans ce pays-ci, qu'il n'y a exactement que la force de la protection qui puisse l'emporter; et j'ai toutes les espérances du monde, Sire, qu'on ne refusera pas à celle dont V. M. m'honore les demandes modestes que je me propose de faire. Qu'il sera heureux pour moi, Sire, dans les sentiments qui m'attachent à V. M., de ne devoir mon aisance qu'à son appui et à ses bontés!

M. de Voltaire a été à Lyon, au passage de M. le duc de Richelieu. Il a fait sa cour à madame la M..., qui l'a reçu froidement.[a] Il a été accueilli faiblement des grands, craint des particuliers, et comblé d'éloges par le gros du public. On comptait qu'il y attendrait le retour du duc de Richelieu, qui sera le 10 janvier; mais, le 10 de ce mois-ci, il est parti au moment qu'on s'y attendait le moins, toujours accompagné de madame Denis; et il est allé s'établir au château de Prangins, dans le Pays de Vaud, domination de Berne, sur le lac et à six lieues de Genève. Ce château, qui est fort beau et dans la plus belle situation du monde, lui est prêté par le propriétaire, et l'on pense à Lyon que ce motif d'économie n'a pas peu contribué au parti qu'il a pris. Il a annoncé qu'il irait prendre les bains d'Aix-la-Chapelle; on en doute. Il fait actuellement à Genève une nouvelle édition de l'*Histoire universelle*, et l'on assure que la publication de la *Pucelle* ne tient presque à rien. Il ne dissimule à personne que son exil de ce pays-ci est éternel, si cet ouvrage devient public. Il s'est amusé à Lyon à faire jouer aux comédiens quelques-unes de ses tragédies; celle du *Triumvirat*, de Crébillon, qui fut représentée hier pour la première fois, et

[a] Voltaire écrit à Thieriot, Lyon, 3 décembre 1754: «Le hasard, qui «conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar «et à Lyon, madame la margrave de Baireuth, sœur du roi de Prusse, qui m'a «accablé de bontés et de présents.»

avec un très-grand succès, va lui porter un coup très-sensible; on dit qu'il a fait sur le même canevas la *Mort de Cicéron*.

Le discours que M. d'Alembert prononça, le 19 de ce mois, pour sa réception à l'Académie française fut universellement applaudi et bien fait pour l'être; il y parla de V. M. comme tout le monde en pense.

Nous touchons, Sire, au renouvellement de l'année; j'ose me flatter que V. M. voudra bien me permettre, à cette occasion, de lui renouveler les assurances de tous les vœux que je fais et ferai toute ma vie pour sa santé. Ils sont une suite de ma respectueuse reconnaissance et de mon dévouement pour V. M. Je suis, etc.

---

33. DU MÊME.

Le 12 mars 1755.

SIRE,

Le sieur Petit aura sans doute envoyé à Votre Majesté le catalogue des tableaux de M. Pasquier, ancien député du commerce de Normandie, et qui avait une collection des mieux choisies des différentes écoles; ce cabinet doit être vendu incessamment. On y trouve surtout la Léda du Corrége, [a] du cabinet du Régent, et que feu M. le duc d'Orléans fit pieusement couper en quatre morceaux, qui furent heureusement sauvés du feu par Coypel, qui ne put cependant en garantir la tête; il a rapproché ces morceaux, et la tête a été restituée par de Lien. Ce tableau, si beau par lui-même, et célèbre par ses aventures, sera poussé, dit-on, jusqu'à vingt-cinq mille livres. Il a environ six pieds de haut sur cinq de large; il tiendrait bien magnifiquement sa place dans la galerie que V. M. prépare.

M. de Voltaire s'est enfin décidé entre Genève et Rome; il vient de faire acheter par Cramer, son libraire, un bien de campagne fort beau et bien bâti, sur le lac de Genève, qu'il a payé

[a] Voyez t. XIX, p. 152.

quatre-vingt-sept mille deux cents livres. Il en a avancé l'argent, et Cramer le lui a vendu à vie quarante mille francs. Il fait actuellement une édition complète, en cinq volumes, de son *Histoire universelle*. Il paraît fixé à demeurer dans ce pays-là, ainsi que madame Denis; ils y ont fait venir tous leurs meubles et tous leurs livres. Voilà des vers qu'il a faits sur la ville de Lyon :

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux,
Et ce n'est pas tant pis pour votre aimable ville;
Il n'a point de plus bel asile.
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux;
Il n'était autrefois que dieu de la richesse,
Vous en faites le dieu des arts.
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.[a]

M. de Fontenelle a été à la mort; il en a rappelé, et, malgré ses quatre-vingt-dix-neuf ans, il dîne hors de chez lui tous les jours, comme il a fait toute sa vie. Son esprit est toujours gai, et il ne doit cet état qu'à la tranquillité de son caractère. Il n'y a pas trois ans qu'il fit cet impromptu :

Heureux qui ne connaît que ce drôle immodeste
Qui du sexe est toujours vainqueur!
On sait où le mettre de reste;
On ne sait où placer son cœur.

Cela est si plaisamment philosopher à quatre-vingt-dix-neuf ans, que je me flatte que V. M. me pardonnera de lui parler de cette polissonnerie.

Les comédiens français représentent avec succès la tragédie de *Philoctète*, de M. de Châteaubrun, auteur des *Troyennes*, que l'on donna il y a un an. Les caractères d'Ulysse et de Philoctète y sont heureusement rendus d'après Homère; cet ouvrage est semé de vers bien faits et de maximes admirables. Un financier dit l'autre jour, à propos de cette pièce : «Cela est assez beau, mais j'aime encore mieux le *Sophocle* d'Euripide.» Les plaisants

[a] Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIV, p. 421 et 422.

disent que ce sont les quatrains de Pibrac mis en action. Je n'ai point vu cette nouveauté, Sire; je suis retenu ici par une humeur de goutte qui s'est réunie à mes autres incommodités. Ma triste expérience me fait admirer bien plus qu'autrefois encore la tranquillité avec laquelle j'ai vu V. M. souffrir les douleurs de cette cruelle maladie. Puisse-t-elle en être préservée pour longtemps! Cet hiver est bien long, et je crains toujours pour votre santé, Sire, l'espèce de solitude à laquelle vous vous condamnez pendant cette saison. V. M. permettra bien à un ancien domestique, toujours également et respectueusement dévoué, de lui montrer à cet égard ses alarmes et ses vœux. Je suis, etc.

---

34. DU MÊME.

Le 8 juillet 1755.

Sire,

Pendant que Votre Majesté se promenait en Hollande dans un incognito qui a bien dû l'amuser, mais que les gens qui ne connaissent pas tout ce que V. M. peut faire n'imaginent jamais pouvoir marcher avec la royauté, j'étais à Liége, où j'ai consulté les plus habiles médecins sur mon état et sur l'effet que je pouvais attendre des eaux de Spa. Ils m'ont annoncé que je ne pouvais en faire usage qu'après deux mois ou six semaines au moins de remèdes et de régimes préparatoires; qu'il fallait, après, boire de la Sauvenière [a] pendant quatre semaines; et, comme tout cela ne pouvait pas s'accorder avec le temps de mon congé et l'état de mes finances, que d'ailleurs, Sire, grâce aux bontés infinies que vous avez daigné me marquer, la satisfaction et le mouvement que m'a occasionnés ce voyage m'ont donné plus de santé que je n'en ai eu depuis bien longtemps, j'ai pris mon parti de revenir tout doucement ici, puisqu'aussi bien j'avais rempli si délicieusement pour mon cœur l'objet principal de ma course.

[a] Une des sources de Spa.

Je m'empresse, Sire, de me mettre de nouveau aux pieds de V. M., et de lui faire les plus respectueux et, s'il m'est permis de le dire, les plus tendres remercîments de la manière dont elle a bien voulu me recevoir. Quelle récompense, Sire, pour un dévouement aussi vrai et aussi sincère que celui que j'ai voué à V. M., et dont j'ose la supplier de voir toujours avec une égale bonté et les aveux, et les hommages!

J'ai tout lieu d'espérer que la nouvelle démarche que M. le baron de Knyphausen fera en ma faveur et suivant vos ordres, Sire, auprès de M. de Séchelles produira le plus heureux succès, et je proteste encore à V. M. que je ne désire de fortune que pour pouvoir être en état d'aller de temps en temps lui montrer l'objet de ses bienfaits et prendre à ses pieds de nouveaux motifs de l'aimer et de l'admirer. V. M. a bien voulu me le permettre et me le promettre en me congédiant à Wésel, et je la conjure de ne jamais rappeler de cette grâce.

Voilà, Sire, une *Épître* nouvelle de M. de Voltaire; je souhaiterais bien avoir le mérite de la nouveauté en l'envoyant à V. M. Il y a des choses charmantes, comme dans tout ce qui vient de lui. Il est dans la plus grande inquiétude sur le sort de sa *Pucelle*, dont il court des copies dans le monde, et qu'il tremble qu'elle ne soit imprimée; j'ai trouvé ici deux lettres de lui à cette occasion. Il me dit, dans une, avoir envoyé à V. M. le fils de Willelme,[a] qu'elle veut avoir pour son copiste, et qu'il lui a payé son voyage; enfin ses lettres sont toutes tendres et toutes bonnes: il croit avoir besoin de moi.

J'ai vu à Liége un cabinet de tableaux où il y en a deux ou trois qui mériteraient de passer dans la galerie de Sans-Souci; j'ai prié qu'on m'en envoyât le catalogue, sans dire l'usage que j'en voulais faire. Je le ferai parvenir à V. M., et, si ces tableaux peuvent lui convenir, j'ai là quelqu'un qui pourra, à la vente, les acheter avec la conduite que M. Mettra met ici dans ces sortes d'affaires.

J'ai déjà agi pour l'autre commission que V. M. a eu la bonté de me donner, et elle peut être assurée qu'elle sera faite le mieux

[a] Proprement *Villaume*. Voyez t. XIX, p. 269.

qu'il sera possible, à son entière satisfaction, dont on est véritablement occupé, et aussi à la manière de M. Mettra.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

---

35. DU MÊME.

Vincennes, 22 août 1755.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire et de parler à Votre Majesté de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire; on en donna avant-hier 20 la première représentation, et voici la manière dont les meilleurs esprits la jugent. L'exposition de la pièce est admirable, et l'intérêt si vif dès le premier acte, que, s'il allait, par proportion, en augmentant, on en suffoquerait; le troisième et le quatrième sont moins chauds; le cinquième, comme celui de la *Rome sauvée*, un peu précipité; mais on s'accorde à convenir que l'ouvrage est écrit supérieurement, qu'il y a beaucoup de vers faisant maximes, toutes prises dans le sujet, et de ces beautés de détail qui semblent n'appartenir qu'à Voltaire. Il y a cependant des longueurs que les chargés de procuration, M. d'Argental et autres, prennent sur eux de retrancher pour la seconde représentation; mais ils n'osent pas toucher aux vers qui devraient réunir ces lacunes, de façon qu'il y aura demain plusieurs endroits de quatre vers tout de suite masculins ou féminins. Gengis-Kan, tyran, est un personnage dans le goût de celui du *Duc de Foix*,[a] qui a tant intéressé V. M.; le rôle de la princesse est inimitable, ainsi que la Clairon, qui le joue.

Voilà, Sire, ce que l'on pense assez universellement. Il y avait de la cabale parmi les comédiens pour des rôles demandés et refusés; il y en a dans le public; mais tout a été obligé de céder aux applaudissements de la plus nombreuse et de la plus brillante assemblée.

[a] *Amélie, ou le duc de Foix*, tragédie de Voltaire, 1752.

Il y a sur cet ouvrage une anecdote singulière, et qui prouve bien la justesse d'esprit de l'auteur dans ces matières. A la lecture qui en fut faite chez M. d'Argental par quelques comédiens et des gens de lettres et de goût, on convint qu'il fallait nécessairement changer le quatrième acte, dont on fit sur-le-champ l'arrangement, avant le départ du courrier. L'auteur, qui, de son côté, avait fait les mêmes réflexions, envoya un quatrième acte changé d'après ces remarques, et comme si elles lui eussent été communiquées. Marmontel revendique, dit-on, le canevas, comme étant celui de son *Égyptus;* on y trouve quelques situations prises de *Polyeucte* et d'*Athalie;* mais, quoi qu'il en soit, tout, jusqu'à présent, disparaît devant les beautés.

Un mal de gorge et des douleurs de rhumatisme, qui me retiennent dans ma chambre depuis quinze jours, m'ont empêché de profiter d'une place que j'avais dans une loge retenue, il y a plus d'un mois, pour cette première représentation. Le peu de santé que la satisfaction extrême et le mouvement de mon voyage à Wésel m'avaient procurée a été bientôt épuisée, et me voilà, Sire, retombé dans l'hypocondrie qui est inséparable d'un état de souffrance dans les âmes qui n'ont pas autant de force que celle de V. M. Mais la bonté de son cœur lui fait voir avec pitié dans les autres ce que son héroïsme lui ferait, dans l'occasion, vaincre avec courage en elle-même. Je sens, Sire, tout le besoin que j'ai eu et que j'ai encore de cette bonté-là, et j'ose en demander la continuation à V. M. comme un bienfait.

M. le comte de Gisors tomba il y a quelques jours, à Metz, dans une pièce d'eau; il s'y serait noyé sans un soldat du régiment des gardes lorraines, qui s'y jeta lui-même pour l'en retirer. C'eût été bien dommage qu'un homme qui, de l'aveu même de V. M., promet une aussi belle carrière, eût péri aussi malheureusement.

La *Pucelle* court les rues en manuscrit; il ne se peut pas qu'elle ne soit bientôt imprimée; l'auteur en montre une inquiétude qui diminuera beaucoup la joie du succès de l'*Orphelin.*

Je suis avec le plus profond respect, etc.

---

36. DU MÊME.

Paris, novembre 1755.

SIRE,

J'avais grand besoin de la dernière lettre que M. l'abbé de Prades m'a fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de V. M.; j'avais la plus douloureuse crainte de n'être plus dans le souvenir ni dans les bontés de V. M., et je m'en affligeais aussi sincèrement que j'ose lui dire que je sais l'aimer.

L'*Orphelin de la Chine* a perdu de son prix à l'impression; il y a des vers durs, d'autres que l'on trouve peu français. C'est au jeu de la Clairon que M. de Voltaire a dû les premiers succès de cette tragédie. La *Pucelle,* si peu chaste, mais si longtemps cachée, est une débordée qui court aujourd'hui les rues; on la propose dans les maisons à deux louis. L'auteur en a envoyé à Thieriot une copie qu'il a fort châtiée, mais qui n'est pas la bonne, celle de V. M.; les tristes voiles de la décence ne vont pas à cette belle-là.

On assure que M. le duc de Nivernois partira à la fin du mois.[a] V.M. connaît son esprit par plusieurs de ses ouvrages; elle aimera sa sagesse et sa modestie, qui, dit-on, va quelquefois jusqu'à la timidité. Mais V. M. sait que ce mérite et la plus haute naissance n'en affranchissent pas toujours, et elle réunit trop bien d'ailleurs tout ce qui peut en donner, pour n'être pas disposée à l'excuser.

J'ai vu, Sire, par les nouvelles publiques, tout ce que V. M. vient de faire d'agréable et de brillant dans les fêtes de Charlottenbourg.[b] Il me semble la voir retourner, après, délicieusement dans sa retraite de Potsdam. Ces choses-là m'affectent plus que toute autre lecture; je me place avec grand plaisir en des lieux où je vis si souvent en idée, et que je mets toujours dans mes espérances de revoir encore. Il ne faut pas moins que ces ressources de mon imagination, Sire, pour m'en imposer sur les réalités que j'éprouve.

[a] Pour Berlin. Voyez t. IV, p. 31 et 32, et t. XIX, p. 317.

[b] A l'occasion des noces du prince Ferdinand, frère cadet du Roi. Voyez t. XIV, p. XXVII, et p. 389 — 405.

L'arrangement général qui vient d'être fait dans les finances éloigne pour longtemps peut-être l'effet des promesses de M. de Séchelles, et ma mauvaise santé rend mes besoins pressants. Daignez me renouveler votre puissante protection, Sire, je vous en conjure; un mot de V. M à M. de Séchelles en ma faveur le déciderait à me donner un intérêt dans la ferme des postes, qui va se renouveler. Mais, si V. M. ne croit pas devoir lui en écrire directement, ce qui serait décisif, qu'elle veuille bien en marquer quelque chose à M. le maréchal de Belle-Isle, en écrire encore à M. le baron de Knyphausen, et enfin en parler avec le ton de l'intérêt et de la bonté à M. le duc de Nivernois. Ce n'est qu'en tremblant que je demande cette grâce à V. M., mais c'est à son bon cœur que j'en appelle. Elle daignera se prêter à assurer ma fortune et celle de mon fils par un mot qui, j'ose le lui dire, ne la compromettra pas. Je l'espère de votre bonté infinie pour moi, Sire, mais l'instant est pressant; ce renouvellement des postes se fera dans le courant de cette année, et il m'est de la plus grande importance de n'être pas prévenu. Si je manque cette affaire, qui est sûre, tranquille, et la seule peut-être qui me convienne, toutes mes espérances seront reculées au point d'être presque détruites. Si je ne suis pas assez heureux pour que V. M. m'accorde cette grâce, que je ne sois pas au moins assez à plaindre pour qu'elle ne me pardonne point d'avoir osé la lui demander. Je suis avec le plus profond respect, etc.

---

37. A M. DARGET.

Potsdam, 1[er] décembre 1755.

Je voudrais pouvoir faire pour vous ce que vous me demandez; mais vous auriez dû vous apercevoir que je ne pouvais pas parler de cette affaire au duc de Nivernois, et que le maréchal de Belle-Isle serait bien surpris, s'il recevait une de mes lettres où, au lieu de militaire, je lui parlasse de la ferme des postes. Vous savez,

d'ailleurs, que je ne souffre pas que personne se mêle de l'administration intérieure de mes États; je suis trop juste pour demander aux autres ce que je ne trouverais pas bon qu'ils me demandassent. Les services que vous m'avez rendus peuvent vous autoriser à me demander des grâces dans mon propre pays; mais, dès lors que je ne puis vous récompenser moi-même, il serait, je crois, indécent que je voulusse que d'autres le fissent. Demandez quelque chose qui dépende immédiatement de moi, et vous verrez que je n'oublie jamais ceux qui m'ont été attachés et que j'ai aimés.

38. DE M. DARGET.

Paris, 21 novembre 1755.

SIRE,

On m'a remis un mémoire qui m'a paru assez important pour devoir être mis sous les yeux de V. M.; la manufacture de savon, dont il est question, pourrait faire un objet intéressant pour les États de V. M., où je crois qu'il ne s'en fabrique pas. Si le projet que l'on propose avait votre agrément, Sire, je mettrais les intéressés ici vis-à-vis du ministre de V. M. pour discuter leurs intérêts et ceux de ses sujets.

Je joins encore ici, Sire, la description de six tableaux qui m'ont été proposés, et qui sont des chefs-d'œuvre dans leur genre; si V. M. pensait qu'ils pussent lui plaire, je les ferais voir à M. le baron de Knyphausen, qui pourrait s'ajuster sur le prix avec le propriétaire, qui jusque-là ne veut pas être connu. Malgré la perfection de l'ouvrage, je crains que les sujets ne soient pas du goût de V. M., qui d'ailleurs ne m'a pas paru faire grand cas de la miniature.

La *Pucelle* est imprimée à Liége; on en a déjà des exemplaires ici, arrivés très-clandestinement. L'édition n'est pas belle, et est remplie de fautes, aussi bien que les copies manuscrites qui

fourmillent dans le public. V. M. trouvera le duc de Nivernois très-instruit sur toutes les anecdotes de notre littérature. Il est déjà entré ici, ainsi que M. le maréchal de Belle-Isle et madame de Pompadour, dans mes intérêts, sur la seule réputation que j'ai d'être un ancien domestique de V. M., auquel elle veut bien quelquefois penser encore. Que ne dois-je pas espérer, Sire, quand vous daignerez faire connaître à M. de Nivernois que je suis assez heureux en effet pour avoir encore quelque part dans le souvenir de V. M.! La suppression des sous-fermes a rendu les moyens de fortune si difficiles, qu'il n'y a que le poids de la protection qui puisse assurer des succès. Celle dont m'honore V. M. fait ma seule espérance, et j'ose lui en demander la continuation et les effets avec la respectueuse confiance dont elle a bien voulu me permettre l'usage. Je suis avec le plus profond respect, etc.

39. A M. DARGET.

Potsdam, 5 décembre 1755.

Je ne doute pas que les miniatures dont vous me parlez ne soient très-belles; elles sont, je l'avoue, d'après les dessins d'un grand maître. Mais je n'aime pas ce genre-là, et vous savez que je ne l'ai jamais aimé. Quant aux entrepreneurs de la manufacture de savon, ils sont absolument inutiles dans mes États; on y fait du savon dans toutes les villes, il y est à très-bon marché, et vous devez vous rappeler qu'on blanchissait très-bien votre linge. Je ne vous en sais pas moins bon gré du zèle que vous ne cessez de me témoigner, et soyez assuré que je serai toujours charmé, lorsque les circonstances me le permettront, de vous donner des marques de ma bienveillance.

40. DE M. DARGET.

Paris, 6 février 1756.

SIRE,

Il paraît ici, mais fort mystérieusement encore, deux ouvrages qui sont également recherchés. L'un est un poëme intitulé *Le Plaisir,* que l'on donne à M. le duc de Nivernois, que je n'ai pas lu, et qui répond, dit-on, à la délicatesse de son goût et de son esprit, que V. M., si bon juge dans cette partie, est à présent à même d'apprécier. L'autre ouvrage est de M. de Voltaire; c'est un poëme en quatre chants, sur la *Religion naturelle,*[a] et qui ne laisse rien à désirer, ni pour la justesse des idées, ni pour la bonté de la poésie; c'est enfin, de l'aveu des connaisseurs, le morceau le plus complétement beau qui soit sorti de sa plume. Comme il est dédié à V. M., et qu'elle y est citée plus d'une fois à propos des principes qui y sont établis, je ne doute point que l'auteur ne l'ait envoyé à V. M. Cet ouvrage n'est point imprimé; il n'est pas même possible d'en avoir de copie.

Je n'ose parler à V. M. du sujet qui fait en ce moment l'entretien de toute l'Europe. Tout ce qu'il laisse envisager me pénètre plus que je ne pourrais l'exprimer. Ma destinée, Sire, m'a fait deux patries; je suis né citoyen zélé de l'une, la reconnaissance m'attache éternellement à l'autre; et je trouvais une satisfaction infinie à pouvoir former des vœux qui étaient toujours réunis dans leur objet. L'époque qui pourrait les séparer ne sortira jamais de ma mémoire, et m'intéressera toujours le plus sensiblement. Je supplie V.M. de permettre cet aveu au dévouement si sincère et si durable qu'elle me connaît pour elle. Je suis avec le plus profond respect, etc.

[a] Cet ouvrage a été intitulé plus tard : *Poëme sur la Loi naturelle.*

41. A M. DARGET.

Potsdam, 16 février 1756.

J'ai reçu vos deux lettres, datées toutes les deux du même jour et contenant les mêmes choses, à l'exception d'une, où vous me faites part de vos alarmes sur la convention de Londres; mais je suis surpris qu'un homme comme vous, accoutumé aux affaires, ait pris pour des faits vrais des discours et des raisonnements du peuple. Soyez tranquille, ma convention ne trouble en rien la bonne harmonie avec laquelle j'ai vécu jusqu'ici avec la France, et vous pouvez faire en toute sûreté des vœux pour ma prospérité sans trahir les intérêts de votre patrie. Je vous remercie, au reste, de l'attachement que vous ne cessez de me témoigner. Pissez à votre aise, mon pauvre Darget, et ne craignez rien pour l'Europe.

42. DE M. DARGET.

Le 2 mars 1756.

Sire,

Si jamais j'ai reçu une marque de la bonté infinie de Votre Majesté, c'est assurément dans la manière dont elle daigne me pardonner les deux lettres qu'elle a reçues de moi le même jour, et contenant les mêmes détails de littérature. Je ne puis justifier cette apparence d'étourderie, si éloignée de mon respect pour V.M., qu'en lui disant la vérité avec cette franchise qu'elle aime, et que je lui ai vouée.

Mes alarmes, Sire, sur la convention de Londres étaient puisées dans des sources plus pures et plus importantes que les propos du peuple, et, comme j'envoie cette lettre à Berlin d'une manière sûre, j'oserai dire à V. M. qu'il n'y a point d'efforts que les ennemis communs de la France et de V. M. n'aient faits dans cette occasion pour séparer absolument des intérêts qui sont si bien faits pour être réunis, et qu'il n'y a point aussi de moyen de séduction que l'on n'ait cherché à employer pour déterminer les esprits.

Ce n'était point dans le fond de l'objet, Sire, que ces mêmes ennemis puisaient leurs dangereux arguments. On convient assez universellement que V. M. a fait ce que ses intérêts exigeaient sans doute pour le moment présent, en maintenant en Allemagne une tranquillité qui peut si bien servir à celle de l'Europe, au moins pour la guerre de terre. C'est sur la forme que l'on s'est efforcé d'aigrir les esprits, et il n'y a point, encore une fois, de propos que les ennemis communs, ou ceux qui tiennent à leurs intérêts, ne se soient permis pour couvrir du vernis le plus dangereux le mystère que V. M. a pensé devoir observer dans cette occasion avec notre cour.

C'est dans le fort de ces mouvements, et pénétré des conséquences que j'en voyais tirer par les personnes même les plus attachées ici aux intérêts de V. M., que j'osai lui écrire le 6 du mois dernier, à mon retour de Versailles; mais, comme je sentais bien qu'il pouvait ne pas me convenir de mettre de pareils objets sous les yeux de V. M., j'envoyai à M. le baron de Knyphausen mes deux lettres marquées différemment, en lui observant ce que j'osais mander à V. M. sur la circonstance présente, et que, quelque risque que je pusse courir vis-à-vis d'elle en prenant cette liberté, mon zèle m'y faisait livrer, s'il pensait qu'il fût essentiel aux intérêts communs que V. M. fût informée, même par d'autres que par lui, des impressions de notre cour dans ce moment-là. Ce ministre sait mieux qu'un autre, Sire, jusqu'où, sans manquer à mon pays, je porte l'étendue de mes sentiments pour V. M. J'avais marqué ces lettres différemment, afin qu'il jugeât lui-même, d'après ses propres réflexions, laquelle devait être envoyée, et qu'il brûlât l'autre. C'est sans doute par un malentendu de celui qui a fait le paquet que toutes les deux sont parvenues à V. M. Elle est instruite à présent de la vérité d'un objet qui a dû lui paraître si ridicule, qu'il ne fallait pas moins qu'elle pour l'excuser. Permettez-moi, Sire, d'attribuer ce nouveau témoignage de votre bonté à la connaissance que V. M. a du fond de mon cœur pour elle; je lui demande en grâce de me juger toujours d'après ce principe, qui ne variera jamais, et je supplie V. M. de me rassurer sur la crainte où je suis que ma liberté dans cette occasion ne lui ait déplu. Elle est instruite

à présent qu'elle n'a point été occasionnée par une prévention qui serait ridiculement avantageuse de ma part, mais uniquement par mon zèle et mon attachement pour V. M. et pour ma patrie. Je suis, etc.

43. A M. DARGET.

Potsdam, 23 mars 1756.

J'ai reconnu avec grand plaisir, par votre lettre du 2 de ce mois, les sentiments de zèle et d'attachement que vous m'avez témoignés, et l'empressement que vous conservez à m'en donner des marques convaincantes. Les choses singulières que vous y avez touchées ont trop de rapport à mes intérêts, pour ne pas vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'en instruire. Il n'y a nulle faute commise dans l'envoi de vos deux lettres; elles m'ont également fait plaisir. Soyez assuré de ma façon de penser pour tout ce qui vous intéresse, qui ne sera jamais susceptible de changement.

J'ai assez d'ennemis, mon bon Darget, mais je ne les crains pas. Pissez bien; cela vaut mieux que tous les royaumes du monde.

44. AU MÊME.

Berlin, 2 avril 1763.

Je vous remercie de la part que vous prenez à la paix conclue en dernier lieu. Les vœux que vous me présentez à cette occasion sont le langage de votre cœur, et vous pouvez vous tenir assuré que j'y suis sensible, etc.

45. DE M. DARGET.

Paris, 25 juin 1764.

SIRE,

Si l'on en croit les nouvelles publiques, la vie de Votre Majesté a été dans le plus grand danger. Mon attachement éternel, si respectueux et toujours le plus sincère pour V. M. m'a fait frémir de cet accident. Mon Dieu, Sire, ménagez-vous donc, et ne vous dérobez point aux précautions qui peuvent y contribuer. Si V. M. daigne se ressouvenir combien elle permettait à mon zèle de lui parler quelquefois sur cet objet, que je lui ai toujours vu trop négliger, elle me pardonnera d'oser lui montrer encore mon inquiétude et mes terreurs. Nous en avons fait avant-hier, M. d'Alembert et moi, l'entretien intéressant de notre soirée. Vous étiez, Sire, avec des âmes honnêtes et qui vous aiment; V. M. daigne-t-elle les aimer toujours? Je n'intéresse pas, pour mon personnel, V. M. par une grande célébrité; mais j'ai celle que vos bontés, Sire, et le contentement que vous avez bien voulu montrer de mes services, m'ont donnée, et, en en rappelant les époques à V. M., je ne fais que lui rappeler ses bienfaits.

J'ose toujours espérer la continuation des bontés et de la protection de V. M.; ma respectueuse confiance est fondée, Sire, sur la connaissance que j'ai de votre cœur et sur celle que V. M. a du mien. Je suis avec le plus profond respect, etc. [a]

[a] M. de Catt, dans les papiers de qui nous avons trouvé cette lettre, fut chargé d'y répondre. Le Roi avait écrit de sa main au dos : «Faites-lui des compliments obligeants de ma part. FEDERIC.»

46. A M. DARGET.

Berlin, 7 janvier 1768.

J'ai reçu votre lettre; je vous remercie des vœux que vous faites pour moi, et que je crois sincères. Je souhaite que vous vous portiez bien, que votre vue se conserve. Si vos dents tombent, les miennes éprouvent le même sort. Tout ce qui existe est sujet aux changements; ainsi vous devez prendre votre parti. La vie, mon bon Darget, est une f..... chose quand on devient vieux; ou il faut se résoudre à périr tout de suite, ou de se voir mourir en détail. Mais, indépendamment de cela, il y a une manière d'être heureux; il faut se rajeunir idéalement, faire abstraction de son corps, et conserver une gaieté d'esprit jusqu'à la fin de la pièce, et semer de fleurs les derniers pas de sa carrière. C'est ce que je vous souhaite.

47. AU MÊME.

Potsdam, 6 septembre 1771.

C'est avec plaisir que je défère à la permission que vous me demandez, par votre lettre du 16 d'août dernier, pour votre fils, de pouvoir se présenter à moi pendant le séjour qu'il compte de faire dans mes États. Connaissant le père, je serai également bien aise de voir le fils, de sorte que vous n'aurez qu'à me l'adresser.

V.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC LE BARON DE PÖLLNITZ.

(8 MAI 1742 — 1er AOUT 1773.)

1. DU BARON DE PÖLLNITZ.

Chrudim, 8 mai 1742.

SIRE,

C'est à regret que j'importune Votre Majesté pour la confirmation de deux grâces qu'il lui a plu de m'accorder dès l'année dernière, savoir, que la pension qu'elle a eu la bonté de m'assurer sur l'Académie de Liegnitz me fût payée du 1er janvier que V. M. a fait la conquête de cette ville, et que je fusse exempté de payer la caisse des recrues. Le comte de Münchow, président des deux chambres de la Silésie, n'ayant pas reçu les ordres de V. M. à ce sujet, refuse de me faire payer, de manière que je ne jouis pas de la grâce que V. M. a bien voulu me faire. Je la supplie très-humblement d'ordonner audit comte de me laisser jouir d'un avantage que je dois uniquement à la générosité de V. M. Je suis avec le plus profond respect, etc.

[a] C'est le voyage de Francfort [b] qui a suspendu la pension, mais le repentir du baron la lui fait rendre.

Ordre à Münchow de la lui payer.

[a] Cette note a été écrite par le Roi lui-même au dos de la lettre ci-dessus, au quartier général de Chrudim, probablement le 8 mai 1742.

[b] Voyez t. XVII, p. 161.

2. DU MÊME.

Erlangen, 3 mars 1744.

SIRE,

Ne trouvant pas dans les médecins d'ici tous les secours que je souhaiterais, je suis intentionné de me faire transporter dans deux ou trois jours à Bamberg, pour y consulter le médecin de l'évêque, qu'on dit être un très-habile homme. Ce n'est pas que j'aie foi à ma guérison, mais pour n'avoir rien à me reprocher; car pour moi, Sire, je me regarde pour si moribond, que je reconnais ne valoir plus rien pour le service de V. M., et que je n'ai d'autre parti à prendre que celui de me retirer entièrement du monde. C'est de quoi je demande très-humblement la permission à V. M. Une rente viagère assez modique, qui est tout ce qui me reste de mon patrimoine, servira à ma subsistance.

Je supplie très-humblement V. M. d'être bien persuadée que de très-fortes raisons me font prendre le parti de préférer la retraite à l'honneur de la servir. Dévoué entièrement à V. M., où pourrais-je être mieux qu'auprès d'elle? Aussi oserai-je lui protester que, après V. M., je ne servirai plus de prince au monde. Je ne cherche que du repos et de la tranquillité; je conjure très-respectueusement V. M. de consentir que j'en jouisse. Quoique retiré de sa cour, je ne me démentirai jamais de l'attachement et du très-profond respect que je dois à V. M., et je saurai vivre et mourir, Sire, etc.

---

3. AU BARON DE PÖLLNITZ.

Potsdam, 11 mars 1744.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite en date du 3 de ce mois, sur laquelle je vous dirai en réponse que vous devez réfléchir en homme sage et raisonnable sur le pas que

vous méditez de faire, et qui ne laisserait pas que de vous ruiner d'honneur et de réputation. Il n'y a personne qui dût mieux connaître que vous l'état que vous paraissez vouloir embrasser; c'est pourquoi je vous conseille fort d'y penser plus d'un jour avant que de vous exposer à des regrets qui tôt ou tard seraient immanquables et accablants pour vous. Et sur cela, etc.

[a]Je suis assez raisonnable pour vous plaindre; mais je dois vous dire en même temps que je ne vous conseille pas de vous précipiter dans vos résolutions. Vous êtes d'un caractère trop inquiet pour pouvoir jamais vivre en repos quelque part, et, si vous n'avez pas pu vous tenir chez moi, où vous étiez auprès d'un maître qui vous voulait du bien, et qui même vous en a donné des marques, comment tiendrez-vous dans le couvent où vous allez vous mettre en pension? Je suis sûr que c'est la honte de voir échouer le mariage que mademoiselle de Marwitz avait ourdi en votre faveur qui, jointe avec les dettes que votre voyage vous a fait contracter, vous empêche de revenir ici. Mais, si vous aviez été sensé, vous auriez pris votre parti, et vous n'auriez pas ajouté la seconde sottise à la première. Enfin vous êtes le maître de faire ce que bon vous semble; allez même à Rome, si vous le voulez, faites-vous chanoine de Liége, etc. Je suis sûr que vous payerez tous vos bienfaiteurs de la même ingratitude que vous me payez, et que l'inquiétude de votre esprit vous travaillera également, dans quelque endroit que vous vous trouviez. Je prends congé de vous, puisque vous renoncez au monde, et je vous abandonne à la bizarrerie des aventures que votre étoile errante vous réserve.[b]

---

[a] De la main du Roi.

[b] Voyez t. XV, p. XXVIII, n° XXVIII, p. XXIX, n° XXIX, p. 193 et 194, et 195 — 197.

4. AU MÊME.

Berlin, 24 juillet 1744.

Pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois, remplie des marques de votre repentir, je vous dirai que vous avouerez vous-même que votre conduite envers moi a été ridicule, irrégulière, et même indigne. Après vous avoir fait sentir à diverses reprises mes bontés et ma protection, vous ayant, entre autres bienfaits, donné la valeur de six mille écus pour vous tirer de l'abîme de vos dettes, vous vous êtes avisé légèrement de quitter mon service sans rime et sans raison, et avec une imprudence dont il y a peu d'exemples.

Une ingratitude si marquée me devrait empêcher de faire grâce à un homme qui a assez fait connaître que ses prétendues lumières ne sauraient jamais être accompagnées de droiture, de fidélité et de reconnaissance; ce qui me rappelle le souvenir d'une certaine lettre que j'ai trouvée parmi les papiers de feu mon père de glorieuse mémoire, où l'épiphonème était conçu dans ces termes: «Quand deviendrez-vous sage . . . mon Dieu!»

On doit conclure de tout cela que, si je voulais agir selon les règles ordinaires de la justice et de la raison, je serais obligé de vous abandonner entièrement, en vous laissant vous tirer vous-même des tristes suites de votre sottise. Mais, comme je veux prendre en considération que, nonobstant votre esprit, la nature vous a refusé le jugement requis pour mener une vie sans reproche, ce qu'elle ne vous accordera peut-être jamais, j'ai pris la résolution de vous accorder encore une fois votre grâce, le pardon et l'oubli de tout ce que vous avez commis, pourvu que vous vous soumettiez cordialement aux conditions suivantes:

1° Que je prétends faire publier par toute la ville de Berlin que personne ne doit s'émanciper de vous prêter quoi que ce soit, ni en argent, ni en marchandises, sous peine de cent ducats;

2° Que je vous défends absolument de mettre le pied dans la maison d'aucun ministre étranger, ou d'avoir un commerce avec eux dans les autres maisons, ou de leur faire des rapports de ce qui pourra être dit à la table ou dans la conversation;

3° Que, toutes les fois que vous serez admis à ma table, trouvant les autres convives en belle humeur, vous éviterez avec soin de prendre mal à propos le visage d'un cocu, et que vous chercherez plutôt de contribuer à soutenir et à augmenter leur joie.

Voilà les points essentiels que j'ai à vous prescrire. Si vous êtes assez sage que de vouloir et pouvoir remplir ces conditions, je suis prêt de vouloir vous accorder une amnistie entière et un oubli de vos fautes. Sur ce, etc.

[a] Si vous aimez mieux servir les cochons que les grands princes, comme vous l'avez dit, vous ne pouvez manquer de condition, et vous trouverez en Westphalie de l'emploi, sans que vous ayez besoin de moi.

Allez, vous êtes un indigne, et, si je vous tire de la misère où vos folies et vos impertinences vous ont réduit, ce n'est que par pitié, car votre conduite mériterait que l'on vous enfermât entre quatre murailles à jamais.

5. AU MÊME.

Hermsdorf, 26 août 1744.[b]

Les occasions de vous faire plaisir, mon cher Pöllnitz, m'en ont toujours beaucoup fait à moi-même, et je les embrasserai volontiers toutes les fois qu'elles se présenteront, non pas pour m'attirer vos remercîments, mais par la satisfaction que je trouve à vous obliger. J'en aurai une singulière d'apprendre votre retour à Berlin, et qu'une situation tranquille succède, monsieur, aux chagrins que vous avez essuyés. Je m'y intéresserai véritablement, étant à jamais, bien sincèrement, mon cher Pöllnitz, votre adonné ami.

[a] De la main du Roi.

[b] Cette date est inexacte ou quant au lieu, ou quant au jour et à l'année. Frédéric n'était pas à Hermsdorf le 26 août 1744.

6. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE PODEWILS.

Berlin, 30 janvier 1745.

J'ai reçu, avec votre billet du 28 de ce mois, la lettre apologétique par laquelle le baron de Pöllnitz tâche à donner quelque tour à la vilaine pièce qu'il a jouée au marchand Martini, à Paris. Je sais ce que j'en dois croire. Mais, ayant pardonné audit Pöllnitz les sottises passées qu'il a faites, je lui passerai encore celle-là, à condition qu'il tâche de satisfaire ce marchand, et qu'il se garde bien de commettre plus de pareils forfaits et avanies, que je ne lui pardonnerai plus, si jamais il y revient, et dont il sentira alors tout le poids de mon indignation. Et sur cela, etc.

7. AU BARON DE PÖLLNITZ.

(1745.)

J'ai lu votre ouvrage, cher baron, avec beaucoup d'attention, et, comme je sais que vous ne voulez point être flatté, je vous dirai mon sentiment avec beaucoup de franchise. Il me semble que vous n'avez pas été d'accord avec vous-même lorsque vous avez commencé à écrire; car vous devez observer que ce que vous m'envoyez est l'histoire de la vie de mon grand-père, où il n'y a jamais eu d'histoire écrite en style épistolaire, et même vous ne le suivez pas tout à fait. Les lettres doivent avoir des libertés et des réflexions plus familières que le style de l'histoire, qui demande de la gravité. Si donc vous voulez écrire l'histoire des deux derniers règnes, réduisez tout en chapitres; tirez plus de lumières des archives pour ce qui regarde les négociations; abrégez les descriptions, les cérémonies qui sentent la gazette; ne parlez tout au plus qu'une fois de vingt-quatre trompettes et de deux timbaliers; étendez-vous plus sur les grandes affaires,

et rejetez toutes les puérilités; ne mettez d'anecdotes que l'espèce qui caractérise la façon de penser de la cour et du souverain, et ajoutez-y de temps en temps des réflexions courtes et en style d'épigramme. Si vous voulez écrire des lettres, prenez un style moins grave, parlez-y davantage vous-même, et suivez le style de vos anciens *Mémoires*,[a] qui me paraît plus aisé et plus divertissant que ceux-ci. Il me semble, quant au gros de l'ouvrage, que vous ne devriez pas toujours comparer les ministres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV, et principalement Danckelman à Colbert; il y a une espèce d'affectation à ces comparaisons toutes prises de la cour de France, qui ne feraient pas un bon effet. Ensuite vous dites de Meinders qu'il avait de la finesse, ce qui serait extraordinaire chez un Allemand; et par-ci par-là vous donnez dans le diffus sur les matières de cérémonies et sur des détails de petits particuliers qui n'intéressent personne, comme j'ai aussi pris la liberté de le marquer en marginale avec du crayon, pour que vous puissiez l'effacer. En un mot, ou écrivez gravement, et mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage, ou tenez-vous-en aux anecdotes, que vous ornerez par votre style, qui est badin et enjoué. Toutefois ne vous en tenez point à mon jugement, et consultez vos amis, qui pourront vous dire leurs sentiments.[b]

Adieu, baron; je vous souhaite santé et vie, et tout le reste sera facile à redresser et à faire.

---

[a] La première édition de ces *Mémoires* parut à Amsterdam en 1734, en quatre volumes in-12, qui contiennent les derniers voyages de l'auteur, faits de 1729 à 1733, et racontés en cinquante-quatre lettres.

[b] Le baron de Pöllnitz corrigea ses *Mémoires*, et en présenta, en 1745, le premier volume à la reine douairière Sophie-Dorothée, à qui il les dédia. Plus tard il retoucha encore son ouvrage, comme on peut le voir dans l'édition de 1791, la seule qui en ait été faite, et qui fut publiée à Berlin par F.-L. Brunn, d'après le manuscrit de 1754, sous le titre de : *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse.* Le manuscrit présenté en 1745 à la reine douairière, rédigé en forme de lettres et renfermant les règnes de l'électeur Frédéric-Guillaume et de Frédéric Ier, se trouve à présent dans la bibliothèque de M. Benoni Friedländer.

8. AU MÊME.

Potsdam, 2 septembre 1746.

J'ai vu par votre lettre la vive représentation que vous me faites de votre situation, dont vous me paraissez peu content. Je suis persuadé que vous ne pouvez pas passer pour riche; mais je crois qu'il y a beaucoup de personnes, et même de qualité, dont la fortune est plus mince que la vôtre, et qui sont pourtant satisfaites de leur sort. Il est vrai que j'ai jugé à propos de vous faire payer vos appointements par manière de prêt; mais ç'a été par de très-bons motifs, afin de vous mettre en état d'avoir toujours en main quelque argent, qui, s'il était payé par mois, ne manquerait pas d'être dissipé tout d'un coup, ce qui vous jetterait immanquablement dans les inconvénients passés de faire des dettes. Ainsi j'espère que vous rendrez justice aux vues et à l'intention qui me font agir pour votre véritable bien. Sur ce, etc.

[a] Quand serons-nous sage? Trois jours après jamais.

---

9. AU MÊME.

Potsdam, 2 juin 1747.

Voyant par votre lettre que le mauvais état de votre santé vous empêche de me suivre, je veux bien vous laisser à Berlin pour vous remettre. Cependant il me paraît que votre indisposition vous prend ordinairement quand je suis sur mon départ de Berlin. Je prie Dieu, etc.

[a] Ne pouvez-vous pas dire à votre maladie d'avoir patience jusqu'à ce que je vais à Magdebourg?

---

[a] De la main du Roi.

10. AU MÊME.

Potsdam, 28 février 1748.

Vous m'avez écrit avec tant de sincérité et de franchise, que vous méritez que je ne mette pas moins de vérité dans ma réponse. Convenez donc que, sans vous offenser, on peut vous accuser de n'être pas trop sage. Avez-vous dû penser que j'aie jamais parlé sérieusement sur votre changement de religion, et convient-il, à soixante ans, de s'occuper de projets aussi chimériques et sujets à tant de travaux et d'inconvénients? Car enfin, quand bien même, vous étant de nouveau soumis au joug de Rome,[a] je serais dans la disposition de vous donner quelques commanderies, le pourrais-je avant qu'il y en eût de vacantes? Tous les commandeurs en Silésie sont plus jeunes que vous, et d'ailleurs pourriez-vous les posséder sans une dispense du grand maître, ou, en suivant les statuts de l'ordre, sans aller courir les caravanes et faire le chevalier novice? Quelle carrière pour un barbon! L'agrément de réussir est-il comparable à la peine de tenter, et pouvez-vous encore oser vous flatter de triompher des obstacles? Détrompez-vous; le ridicule serait peut-être le moindre des chagrins que vous auriez à essuyer. Je n'ai jamais parlé à Rottembourg de vous donner une pension de quatre cents écus, et vous l'aurez sans doute mal entendu. Il n'y en a point de vacante pour les catholiques en Silésie, et, si vous avez eu quelques vues sur la commanderie de Reichenbach, vous pouvez n'y plus songer; j'en ai disposé en faveur du comte de Falkenhayn. Revenez donc à vous-même. Je vous livre à vos réflexions, et vous laisse, sur l'article de la religion, entièrement le maître de votre conduite. Mais je veux que vous soyez persuadé que je n'en ai jamais parlé qu'en badinant; je n'aurais jamais pensé que vous eussiez pris la chose au sérieux, et que vous voulussiez ajouter à votre roman une époque aussi singulière. Sur ce, etc.

---

[a] Le marquis d'Argens dit dans sa lettre à Frédéric, du 17 avril 1760 : «Si «je ne savais que le baron de Pöllnitz est à Magdebourg, je croirais qu'il vous a «dévoilé tous les secrets de cette sainte mère Église dans laquelle il est entré «pour la troisième fois.» Voyez t. XIX, p. 155. Le baron de Pöllnitz, né calviniste, fit sa première abjuration en 1717.

11. DU BARON DE PÖLLNITZ.

Berlin, 13 décembre 1749.

SIRE,

Si je n'avais pas plus de confiance dans les bontés de Votre Majesté que j'en ai dans mon propre mérite, je n'entreprendrais pas à lui demander une grâce; mais, étant convaincu, Sire, que je m'adresse au meilleur des maîtres, c'est sans craindre de vous déplaire que j'ose représenter très-humblement à V. M. qu'il y a cinq ans que, ayant eu le malheur de lui déplaire, il lui a plu de me retrancher deux cents écus de mes appointements.[a] J'ai subi ce châtiment, Sire, avec toute la résignation que je dois aux volontés de V. M., fortement persuadé que, si j'étais obligé de reconnaître sa justice lorsqu'elle me punissait, je reconnaîtrais aussi un jour qu'elle sait parfaitement pardonner. Cette idée, Sire, m'est tellement imprimée, que je ne doute pas que, après que V. M. a bien voulu oublier ma conduite passée, elle voudra bien aussi que je participe à ses bienfaits lorsque l'occasion s'en présentera. J'ose, Sire, représenter très-humblement à V. M. que la mort du chambellan Riedel pourrait faire naître cette occasion. Il avait mille écus de pension, destinés de tout temps à l'entretien des inutiles de sa cour. V. M. sans doute n'en changera pas l'usage, et, si tel était son bon plaisir, je la supplie très-humblement, en qualité de premier et de plus ancien inutile de sa cour, de vouloir bien que je rentre dans la jouissance des deux cents écus dont j'ai été privé. Si je suis assez heureux, Sire, d'obtenir cette grâce, ma vieillesse pourra en être soulagée par l'entretien d'un équipage dont la commodité prolongera peut-être des jours que j'ai consacrés à admirer, aimer et respecter V. M., de qui je serai toute ma vie, avec beaucoup de zèle et de soumission, etc.

---

[a] Ce retranchement avait réduit les appointements du baron à douze cents écus.

12. DU MÊME.

Potsdam, 31 juillet 1751.

Sire,

Depuis sept ans que Votre Majesté a jugé devoir me priver de deux cents écus de mes appointements annuels, j'ai pris plusieurs fois la liberté de la supplier très-humblement de vouloir bien mettre fin à ma punition. V. M. m'a fait espérer qu'elle ferait attention à ma prière; mais sans doute que ses grandes occupations et la malheureuse inutilité dont je lui suis m'ont effacé de sa mémoire, puisque mon sort n'a point été amélioré. Qu'il me soit permis, Sire, de vous réitérer ma très-respectueuse supplication. V. M., en m'accordant la grâce que je lui demande, mettra des bornes à mes importunités, et elle me mettra dans l'heureuse situation de pouvoir arranger mes affaires conformément à sa volonté. Je suis persuadé, Sire, que, si V. M. connaissait mon extrême embarras lorsque je suis réduit à lui exposer mes besoins, elle en serait touchée, car, quoique j'aie une entière confiance en ses bontés, je reconnais vivement que, ne lui rendant aucun service, je n'ai d'autres droits sur ses bienfaits que ceux que tous les malheureux ont sur les cœurs magnanimes.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

13. AU BARON DE PÖLLNITZ.

Potsdam, 2 août 1751.

J'ai bien reçu votre lettre du 31 du mois dernier. J'entre véritablement dans votre situation, mais je suis persuadé que, à votre tour, vous entrerez dans les miennes. La mortalité des bestiaux, le débordement des rivières, le dégât des ouragans dans les forêts, tous ces accidents réunis ne me permettent pas de faire pour MM. mes chambellans ce que je voudrais. Prêtez-vous

donc aux circonstances, et comptez au reste sur toute la bonne volonté que vous me connaissez pour vous. Sur ce, etc.

---

14. AU MÊME.

Potsdam, 5 août 1751.

J'ai bien reçu votre lettre du 3 de ce mois. Vous voulez que je me mêle de vos affaires domestiques, moi, dont vous connaissez l'éloignement pour tout ce qui s'appelle détail d'économie, et combien j'évite d'entrer dans tout ce qui regarde les affaires des autres. N'exigez donc point que je prenne connaissance de vos dettes, ni que je nomme une commission pour les examiner; l'intérêt que je prends à ce qui vous touche m'engage à vous refuser. Songez qu'un pareil éclat pourrait vous être préjudiciable, finissez vos affaires à l'amiable, tâchez que le public n'en soit informé que le moins qu'il sera possible, et servez-vous dans cette occasion de votre raison. Vous vous méfiez trop de vos forces, et vous prenez les choses trop au tragique. J'augure mieux de votre génie, et je suis persuadé que vous sortirez victorieux de toutes vos difficultés. Je veux que vous soyez persuadé que j'en serai véritablement charmé. Sur ce, etc.

---

15. AU MÊME.

Berlin, 26 avril 1753.

J'ai reçu votre lettre du 25 de ce mois, et j'y ai vu le dessein que vous avez formé de prendre les bains et les eaux chaudes pour tâcher de vous rétablir entièrement. Mais, comme je veux vous parler encore là-dessus, vous devez venir à Potsdam; alors je vous communiquerai ma résolution de bouche. Sur ce, etc.

---

16. AU MÊME.

Potsdam, 20 mai 1754.

Comme, par votre lettre du 16 de ce mois, vous paraissez plus porté pour les bains d'Ems que pour ceux de Carlsbad, je ne veux point vous gêner là-dessus, et vous pourrez partir pour Ems, vous accordant la permission d'y aller. Sur ce, etc.

17. AU MÊME.

Berlin, 27 mai 1754.

Il ne m'est pas possible de vous accorder la demande que vous faites par votre lettre du 25 de ce mois, la caisse d'où vous tirez votre pension n'étant pas en fonds pour fournir des avances. Sur ce, etc.

18. AU MÊME.

Potsdam, 21 mai 1755.

Si, selon votre lettre du 19 de ce mois, le sieur Trechapel veut venir auprès de moi, il doit se rendre en droiture ici, à Potsdam. Je suis aussi content que, pendant mon absence, vous preniez pour le soulagement de votre santé les eaux de Selters; mais je n'aimerais pas que vous vous éloigniez si fort et jusqu'à Gusow, auprès du comte de Podewils. Je verrais plus volontiers que ce soit chez le comte de Kameke, à Prötzel, ou tel autre endroit que ce puisse être, chez quelque autre de vos connaissances à la campagne. Vous devez vous arranger en conséquence. Sur ce, etc.

19. AU MÊME.

Potsdam, 19 août 1755.

Sur votre lettre du 17 de ce mois, je veux bien vous accorder la permission de pouvoir aller, pendant le temps de mon prochain voyage de Silésie, sur les terres du sieur de Schulenbourg pour y prendre les eaux. Sur ce, etc.

---

20. AU MÊME.

Schönfeld, 21 septembre 1758.

J'ai bien reçu les deux lettres que vous m'avez faites, du 29 août et du 17 de ce mois, dont j'ai été content par les sentiments que vous m'y avez déclarés. Je vous accorde d'ailleurs la permission que vous me demandez pour aller séjourner quelques mois auprès de votre frère, à Celle. Et sur ce, etc.

---

21. AU MÊME.

Breslau, 19 mars 1759.

Sur la très-humble représentation que vous avez voulu me faire le 14 de ce mois, j'ai ordonné à mon trésorier privé Leining de vous envoyer quelque argent pour vous aider à subsister. Sur ce, etc.

---

22. AU MÊME.

Leipzig, 18 décembre 1760.

Pour vous répondre à la lettre que vous m'avez faite du 16, je veux bien vous dire que ni la saison ni les chemins ne sauraient permettre que vous vinssiez ici sans trop préjudicier à votre santé. L'agrément que vous trouveriez d'ailleurs ici ne serait que fort médiocre. Pour vous en procurer avec plus d'aisance à Magdebourg, je me propose de vous secourir de quelque somme, qui vous sera payée là par mon ordre. Sur ce, etc.

23. AU MÊME.

Bettlern, 3 juin 1762.

Votre lettre flatteuse et louangère, monsieur le baron, me tire le dernier écu de la poche. C'est le denier de la veuve; ce n'est pas grand' chose, mais cela fera aller votre marmite tant bien que mal. Le temps est mauvais pour tous ceux auxquels je dois, mais je vous promets les dépouilles de la première église de jésuites que nous pillerons, et, si jamais je vous vois la bourse remplie, je vous croirai rajeuni de vingt ans. Voici deux paix que nous venons de faire tout de suite. Si je compte bien sur mes doigts le nombre de mes ennemis, je crois qu'il nous en faut encore quatre pour terminer nos affaires. Le ciel, dont la prudence s'étend plus loin que celle des hommes, mènera cette affaire-ci comme il lui plaira; pour moi, instrument aveugle et indigne de la Providence, j'y coopérerai selon le degré de grâce et d'illumination que je recevrai du Saint-Esprit. Vous savez que c'est de là que nous vient tout notre bonheur. Je vous recommande aux intercessions de sainte Hedwige, en priant Dieu, monsieur le baron, qu'il vous ait, etc.

24. AU MÊME.

Bettlern, 20 juin 1762.

Je me suis cru grand et puissant seigneur, monsieur le baron, depuis que vous m'avez honoré de votre lettre. Je m'y vois traité de monarque d'importance, et vous me demandez des grâces comme si je pouvais en dispenser. Vous avez oublié apparemment que nous allons entrer dans la septième année que les puissances de l'Europe se plaisent à jouer avec moi au roi dépouillé; je vous jure que je ne sais plus si j'ai un pays ou si je n'en ai point, ni ce que la voracité de mes ennemis se plaira de me laisser. Ce que je puis vous assurer, c'est que dans peu nous nous battrons comme de beaux diables pour savoir qui gardera ce pauvre et misérable bout de terre, que la guerre a presque entièrement ruiné. Quand j'aurai un pays, monsieur le baron, et que vous le saurez, vous pourrez vous adresser en toute liberté à moi pour le soulagement de votre vieillesse; mais à présent, vous et, s'il y en a de plus adroits dans le métier d'escroquer, je vous défie tous ensemble de vous refaire sur moi et sur tout ce qui dépend actuellement de moi. Une église de jésuites ne serait pas si mauvaise; vous n'en sentez pas toutes les conséquences. Il y a à Prague certain tombeau de saint Népomucène très-capable de tenter votre piété, je ne dis pas pour l'argent dont il est fait, mais pour les reliques qu'il contient; il y a de plus un joli petit enfant d'or tout massif, voué et donné par l'Impératrice-Reine à la sainte et immaculée Vierge, et, comme vous savez que les enfants ne sont pas des meubles d'une pucelle, la divine mère de Notre-Seigneur pourrait peut-être facilement se laisser persuader à en favoriser votre humilité. Pensez-y bien, baron, ceci mérite de profondes réflexions: un enfant tout d'or! que d'habits, que de meubles, que de repas il pourrait vous donner! que de dettes il pourrait acquitter! que de créanciers il apaiserait! Ce bel enfant d'or, baron, vous rajeunirait, et il me semblerait vous voir, le possédant, le visage sans rides, la démarche gaillarde, le dos droit comme une asperge, et l'imagination petillante comme du vin de Champagne.

C'est ce que je vous souhaite, ne pouvant que souhaiter. Au reste, je prie le Seigneur Dieu, monsieur le baron, qu'il vous ait, etc.

[a] Vous trouverez ma lettre bien folle, et moi aussi.

---

25. AU MÊME.

Potsdam, 17 octobre 1763.

J'ai reçu, à la suite de votre lettre du 16, la note de ce qui serait nécessaire d'être fait et ajusté pour l'entrée et l'audience de l'internonce ottoman. Sur quoi je vous dirai que, quant aux deux trompettes dûment habillés, je donnerai mes ordres au commandeur de mes gardes du corps, le major de Schätzel, afin qu'il donne ces deux trompettes de ce corps, et qu'il fasse ajuster ce qu'il leur faut à cet usage.

Pour ce qui regarde l'estrade pour l'audience publique, placée sous un dais, de même que le fauteuil et la table garnie, etc., vous saurez conserver le dais que vous avez proposé, auquel il n'y aura rien à changer, et moins encore à faire couvrir cela de drap d'or. Il suffira, à ce qu'il me paraît, que tout ceci soit couvert de quelque couverture de soie, qu'on trouvera déjà à la main; ce que vous arrangerez de la manière qu'il le faut avec le tapissier, qui doit se conformer à ce que vous lui direz à ce sujet.

Quant au cheval de bride que le comte de Finckenstein doit fournir à l'interprète de la cour, je donne mes ordres à mon écuyer de Schwerin, afin que, outre les six chevaux de selle harnachés à la turque, au sujet desquels et de leurs harnais il a déjà ordre de tout arranger et de tenir prêt, il ait soin du septième cheval et de son harnais, que le comte de Finckenstein enverra, à l'usage susdit, pour l'entrée de l'internonce. Pour ce qu'il faut aux autres meubles nécessaires dans les maisons que l'internonce occupera, tant à Weissensee qu'à Berlin, je viens d'écrire là-

[a] De la main du Roi.

dessus au ministre comte de Finckenstein, pour qu'il ait soin d'ajuster tout ceci conformément au détail que vous en avez donné, et qu'il s'y serve du sieur Boumann, à Berlin, pour tout bien exécuter. Sur ce, etc.

26. AU MÊME.

Potsdam, 21 octobre 1763.

Monsieur le baron de Pöllnitz, en conséquence de ce que vous m'avez représenté par votre lettre du 20 de ce mois, au sujet de quelques dépenses extraordinaires auxquelles votre commission relativement au ministre turc vous doit engager, je vous dirai que je vous ferai payer pour la livrée de chacun de vos trois laquais soixante écus; et quant à un habit pour vous-même, je l'ordonnerai de droguet doublé de velours et chamarré d'or, duquel vous n'avez qu'à choisir la couleur. Et sur ce, etc.

27. AU MÊME.

Potsdam, 29 octobre 1763.

Je suis bien aise de vous dire, sur la lettre que vous m'avez écrite le 26 de ce mois, que les habits en question sont ordonnés pour vous, et que c'est à présent l'ouvrage du tailleur pour les fournir. Sur ce, etc.

28. AU MÊME.

Potsdam, 2 juin 1764.

Je vous remercie, monsieur le baron de Pöllnitz, du melon que vous m'avez envoyé et de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Nous autres vieilles gens ne valons pas le diable; si vous avez la fièvre, j'ai la goutte, qui ne vaut pas mieux. J'espère qu'elle passera bientôt, et que vous serez bien vite quitte de votre mal; je le souhaite de tout mon cœur. Sur ce, etc.

---

29. AU MÊME.

Potsdam, 14 juin 1764.

Ayant vu, par la lettre que vous venez de m'écrire, que vous vous trouvez rétabli de la maladie qui vous avait saisi, je suis bien aise de vous dire qu'il vous est permis de venir vous présenter ici à moi. Sur ce, etc.

---

30. AU MÊME.

Potsdam, 28 octobre 1764.

Comme il y a une somme destinée pour les danseurs et danseuses, il faut s'y tenir. Denis peut faire venir les figurantes, qui auront chacune trois cents écus par an, et un figurant, qui aura trois à quatre cents écus. Dervieux et Du Bois doivent rester; je ne veux point de second danseur et de seconde danseuse. Il faut que Denis dise le sujet des trois corps de ballet dans *Sacchico;* j'en ferai un tout nouveau. Si vous devez continuer de di-

riger la comédie et la danse? Eh! qui pourrait mieux s'en acquitter que vous, monsieur le baron? Sur ce, etc.

---

31. AU MÊME.

Potsdam, 13 novembre 1764.

Je suis bien aise, monsieur le baron, que vous ayez accommodé tous les différends. J'espère que l'on me laissera tranquille dans la suite au sujet de ces affaires théâtrales, et que, en vous ménageant bien, vous vous remettrez entièrement. Je le souhaite, et je prie Dieu, etc.

---

32. AU MÊME.

Potsdam, 22 novembre 1764.

Sur la lettre que vous venez de me faire, du 21 de ce mois, au sujet d'une écurie pour deux chevaux et des remises que vous souhaitez d'avoir dans la maison des princes, à Berlin, je vous dirai que, pourvu que cette écurie avec les remises soient vides et ne soient pas employées à autre usage déjà, je veux bien vous les accorder votre vie durant; en conséquence, j'ai fait expédier mes ordres au gouvernement de Berlin. Sur ce, etc.

---

33. AU MÊME.

Potsdam, 6 février 1765.

Monsieur le baron, le dindon[a] que Votre Sérénité a eu la bonté de m'envoyer a été servi ce midi sur ma table. On l'a pris pour une autruche, tant il était grand et pompeux; le goût s'en est trouvé admirable, et tous les convives sont convenus avec moi que vous étiez fait pour vous acquitter bien de tout ce que vous entrepreniez. Il me serait douloureux, monsieur le baron, de rester en arrière vis-à-vis de vous, et de ne pas songer à votre cuisine comme vous avez eu la bonté de penser à la mienne. Mais, comme je n'ai pas trouvé parmi les volatiles d'animal assez grand et digne de vous être offert, je me suis rejeté sur les quadrupèdes. Je vous avoue que, si j'avais pu trouver un éléphant blanc du schah de Perse, je me serais fait un plaisir de vous l'envoyer. Faute de cela, j'ai eu recours à un bœuf bien engraissé. Je me suis dit à moi-même : Un bœuf est un animal utile, laborieux et pesant; c'est mon emblème. L'âge qui me mine m'appesantit tous les jours. Je voudrais être laborieux et utile, et, pour vous l'être en quelque façon, vous voudrez bien accepter, monsieur le baron, le petit meuble de basse-cour que je prends la liberté de vous offrir; et, comme je ne me suis pas fié sur ma propre habileté, je l'ai fait choisir chez le plus expert de tous les engraisseurs. Sur ce, etc.

---

34. DU BARON DE PÖLLNITZ.

Berlin, 7 février 1765.

Sire,

Je supplie très-humblement Votre Majesté d'agréer mes très-humbles remercîments pour le bœuf qu'elle a bien voulu m'en-

[a] «Engraissé avec des noix,» comme dit le baron dans sa lettre d'envoi au Roi.

voyer. Si je ne l'ai pas adoré comme le dieu Apis, je l'ai du moins reçu avec toute la vénération que mérite son air respectable. Une foule de peuple l'a admiré à ma porte, et a cru que je l'en régalerais, et l'a vu conduire avec envie dans mon écurie, dont il ne sortira que pour être sacrifié au plus grand des monarques, cérémonie qui sera accompagnée de cris sincères de Vive le Roi! V. M. permettra de finir ma lettre par ce cri, que je réunirai toute ma vie au profond respect avec lequel je suis, etc.

---

35. AU BARON DE PÖLLNITZ.

Potsdam, 9 avril 1765.

Je reconnais comme je dois les vœux que vous formez pour mon rétablissement par votre lettre que je viens de recevoir, et vous permets d'ailleurs que vous laissiez partir pour Pétersbourg cette lettre que, selon la copie que vous m'en avez jointe, vous avez envie d'écrire à l'impératrice de Russie pour accompagner la relation du carrousel [a] qu'on vous a demandée; ce qui vous vaudra, comme je n'en doute pas, un bon présent. Sur ce, etc.

---

36. AU MÊME.

Potsdam, 10 octobre 1766.

Je prends une part sensible à l'accident dangereux que vous me marquez vous être survenu avant-hier en descendant l'escalier

[a] Le baron de Pöllnitz, en félicitant, le 8 avril, le Roi sur le rétablissement de sa santé, lui avait demandé la permission d'envoyer à l'impératrice de Russie sa description du carrousel fait à Berlin le 25 août 1750. Catherine II donna un carrousel à Saint-Pétersbourg en 1766.

de votre maison, et je suis en peine des suites de la chute qu'il vous a occasionnée. Je me flatte toutefois que la chose en restera à l'appréhension, et que vous serez dans le cas de prendre encore nombre de fois congé de moi. Sur ce, etc.

37. AU MÊME.

Berlin, 5 janvier 1767.

J'ai vu, par votre lettre du 4 de ce mois, les plaintes qu'elle renferme d'un libelle au bas duquel on a mis votre nom, et je vous félicite que vous ayez là-dessus le sort de plusieurs rois et des plus grands seigneurs de cette terre, qui ne sont pas à l'abri de la satire. Je vous recommande d'imiter la grandeur d'âme avec laquelle lesdits princes y obvient, qui, bien loin d'en faire un crime de lèse-majesté, y répondent par un parfait mépris. Quant au reste, la police ne manquera pas de faire là-dessus les perquisitions usitées en pareil cas. Sur ce, etc.

38. AU MÊME.

Potsdam, 1er juillet 1768.

Comme je serais bien aise de vous voir ici, chez moi, vous me ferez plaisir d'y venir demain. Et sur ce, etc.

[a] Voulez-vous me faire l'honneur de, etc., etc., etc.?

[a] De la main du Roi.

39. AU MÊME.

Potsdam, 17 août 1768.

Comme je vois, par votre lettre du 16 de ce mois, qu'il manque encore des figurants pour l'Opéra, j'approuve que vous engagiez à cet effet les deux sujets que vous me proposez dans votre dite lettre. Et sur ce, etc.

[a] Il faut commander pour l'hiver l'opéra de *Caton* et d'*Orphée*.[b]

40. AU MÊME.

Potsdam, 31 octobre 1769.

Comme je vois, par votre lettre du 29 de ce mois, que l'électrice douairière de Saxe désire que vous vous trouviez à Dresde le 12 du mois prochain, je veux bien permettre que vous vous y rendiez, et même vous charger d'une lettre à cette occasion. Sur ce, etc.

41. AU MÊME.

Potsdam, 28 novembre 1769.

J'ai reçu votre lettre du 25 de ce mois, et, comme pour les opéras du carnaval prochain tout est déjà réglé à Berlin, et que je ne saurais par conséquent profiter que l'année prochaine des offres du ténor italien, que madame l'électrice a la bonté de me faire, vous ne manquerez cependant pas de lui témoigner combien je suis sensible à cette nouvelle marque de son amitié pour moi.

---

[a] De la main du Roi.

[b] *Catone in Utica*, opéra de Hasse, 1732, et *Orfeo*, opéra de Graun, 1752.

42. L'ÉLECTRICE DOUAIRIÈRE ANTONIE DE SAXE AU BARON DE PÖLLNITZ.

Dresde, 21 avril 1770.

Je suis sensible, mon cher baron, à l'attention que vous avez de me faire compliment sur les fêtes de Pâques. Cette époque ne m'est point indifférente; elle remettra ma santé, qui se ressent du carême. Je commence à faire usage de mes mains, qu'un accès de goutte avait mises en interdit. Mais je ne m'en plains point, puisqu'elle n'a pas même épargné un monarque qui consacre tous ses moments au bonheur du genre humain. J'espère que l'approche de la belle saison et le délicieux séjour de Sans-Souci achèveront de fortifier une si précieuse santé. Je pense de remettre la mienne à Pillnitz, où nous allons nous établir. Mon voyage de Bavière est renvoyé jusqu'à l'année prochaine; je vous en avertis, mon cher baron, vous l'ayant promis. De toutes les nouvelles que vous me donnez, celle que mesdames les princesses de Prusse et Ferdinand avancent heureusement dans leurs grossesses me fait le plus de plaisir. J'en partage bien sincèrement la joie avec votre auguste maître. S'il ne vous faut plus que des marraines, vous sentez bien qu'il n'y a personne au monde qui ne se tiendrait honoré d'une fonction si agréable, et, au cas que le choix en tombât sur moi, j'en accepterais assurément la proposition avec bien de la reconnaissance. Cela me rapprocherait de la plus chère espérance de revoir ce héros philosophe qui fait constamment l'objet de ma plus haute admiration. Vous n'y perdriez rien, mon cher baron; je serais plus à même de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis invariablement

Votre bien affectionnée

Marie-Antonie.

---

43. FRÉDÉRIC AU BARON DE PÖLLNITZ.

Potsdam, 15 juin 1770.

Comme je vois par votre lettre du 14 de ce mois que, par un effet du comportement capricieux du sieur Fierville, je serai trop importuné par les plaintes de son monde, je viens de lui déclarer que, s'il ne change pas de conduite envers ces gens-là et les paye exactement, je pourrais bien commencer à lui retrancher également ses appointements, et le renverrais à la fin tout à fait, en remettant le théâtre sur l'ancien pied.

Au reste, je suis bien aise de vous dire que, si votre santé vous le permet, vous me ferez plaisir de vous rendre ici et de passer quelque temps avec moi. Sur ce, etc.

---

44. L'ÉLECTRICE DOUAIRIÈRE ANTONIE DE SAXE AU BARON DE PÖLLNITZ.

Pillnitz, 27 août 1770.

Vous avez accusé très-juste, mon cher baron, en accusant le Roi que c'est le plaisir seul de revoir S. M. qui me ramènera dans le Brandebourg, et que, pour être d'autant moins distraite dans les conversations lumineuses de ce monarque, je préférerais sans doute le séjour de Potsdam ou de Sans-Souci à celui de Berlin. Cette réponse est d'un vieux routier qui sait lire dans les cœurs. Oui, mon cher baron, je serai charmée de faire ma cour au Roi à Potsdam, tant que le loisir qu'il voudra me sacrifier aux dépens de ses peuples le lui permettra. Mais être si près de Berlin sans m'acquitter du devoir de la reconnaissance envers la Reine et la famille royale, et surtout de ceux de l'amitié la mieux cimentée pour madame la princesse Amélie, qui, après le Roi, est la personne du monde à qui je suis le plus attachée, aucun prétexte ne

me paraît assez fort pour m'en dispenser. Je sens bien que le temps est précieux au Roi; aussi serais-je fâchée qu'il se gênât le moins du monde. Mais je crois que, en repassant par Berlin lorsque j'aurai quitté S. M. pour retourner tristement chez moi, après avoir joui des plus beaux jours de ma vie, le tout s'arrangerait de façon que chacun y trouvera son compte. Je vous prie, mon cher baron, de m'en dire votre sentiment avant le retour de S. M., qui probablement ne sera pas de sitôt. Je compte de me jeter à ses pieds le 26 du mois prochain, en conséquence de la permission qu'il m'en a accordée. Comptez toujours sur ma sincère estime, étant invariablement, etc.

---

45. DE LA MÊME AU BARON DE PÖLLNITZ.

Dresde, 13 septembre 1770.

Je vous sais beaucoup de gré, mon cher baron, de l'avis confident que vous venez de me donner. Je me le tiendrai pour dit, et il ne sera plus question de mon voyage de Berlin. Il me suffit de savoir qu'il gênerait le Roi pour y renoncer. Ce qui m'en console entièrement, c'est que vous me faites espérer que j'aurai la satisfaction de voir à Sans-Souci et d'entretenir à mon aise ma chère princesse Amélie; me voilà contente. Comme la volonté du Roi sera toujours ma boussole, je serais bien aise de savoir combien de temps je pourrai m'arrêter à Potsdam ou Sans-Souci sans incommoder S. M. Ne sauriez-vous m'orienter là-dessus, pour m'arranger en conséquence? Je vous en ferai bientôt, mon cher baron, mes remercîments de bouche. En attendant votre réponse, je suis avec une sincère estime, etc.

---

46. FRÉDÉRIC AU BARON DE PÖLLNITZ.

Potsdam, 14 septembre 1770.

Je vois, par la réponse que vous m'avez communiquée de madame l'électrice, les scrupules qu'elle veut bien se faire pour s'en retourner de chez moi sans avoir préalablement fait les visites convenables à Berlin. Toujours dans l'intention d'observer ces cérémonies, une maladie qui surviendrait vers son départ dans sa famille, ou quelque autre prétexte de commande, dont, si je la connais bien, elle ne manque pas, la pourrait bien obliger de s'en retourner en droiture. Si cependant elle avait envie d'aller à Berlin, vous jugez bien que je n'y mettrai point d'obstacle, quoique, pour dire le vrai, je serais bien aise que vous pussiez l'en détourner et m'éviter un voyage qui ne laisserait pas de me causer bien de l'embarras et du dérangement dans mes occupations.

Au reste, vous verrez par la requête ci-jointe l'idée singulière qui est venue à Tosoni de s'en retourner en Italie, et à laquelle vous lui répondrez de ma part que je trouve qu'il n'est pas sage de quitter le certain pour l'incertain, ne pouvant m'imaginer qu'il sera mieux dans sa patrie qu'il ne l'est ici. Sur ce, etc.

---

47. AU MÊME.

Potsdam, 17 septembre 1770.

Je suis bien aise de voir, par votre lettre du 16 de ce mois, que vous pensez disposer madame l'électrice de renoncer au voyage de Berlin. Ce sera donc un embarras de moins pour moi, car je n'aurais pu me dispenser d'y aller en même temps. Je ne sais si la feld-maréchale de Schmettau et la comtesse de Kameke sont assez en santé de venir ici. Je vous prie de vous en informer, et, si elles sont en état de faire ce voyage, de leur dire de ma part qu'elles me feront plaisir de se rendre ici le jour de l'arrivée de

madame l'électrice, 26 de ce mois. Comme je n'ai pas encore reçu de liste du nombre de voitures dont la suite de S. A. R. sera composée, et que j'ignore de même la route qu'elle prendra, vous tâcherez de me procurer l'un et l'autre aussi vite qu'il vous sera possible, afin que les relais puissent être réglés en conséquence.

Au reste, vous n'oublierez pas de vous rendre ici le 24 avec le comte de Reuss pour aller à temps à la rencontre de l'Électrice, qui probablement n'arrivera que vers le soir.

Pour ce qui est de Tosoni, il me semble qu'il pourra bien se contenter des appointements que je lui donne. Il n'aura jamais autant en Italie. Vous ferez bien de le lui faire comprendre, et qu'il pourrait bien se tromper quand il pense de trouver mieux. Sur ce, etc.

48. AU MÊME.

Potsdam, 20 septembre 1770.

J'ai reçu vos deux lettres du 19 de ce mois, et suis bien aise de voir par leur contenu que la maréchale de Schmettau et la comtesse de Kameke se rendront ici le 26 au matin. Vous demanderez encore à la comtesse de Bredow de ma part si elle ne voudra pas être de la partie et se rendre pareillement ici le même jour.

Au reste, et comme vous me mandez le nombre des chevaux qu'il faudra pour le voyage de l'Électrice et la route que S. A. R. tiendra, j'ai donné mes ordres que les relais soient prêts le 26, comme vous ne manquerez pas de le dire à l'envoyé de Saxe, le sieur de Stutterheim. Sur ce, etc.

49. AU MÊME.

Potsdam, 31 mai 1773.

Très-sensible aux vœux que vous voulez bien me faire par votre lettre d'aujourd'hui, vous pouvez être persuadé que, ne pouvant point douter de leur sincérité, je ne manquerais pas de vous en témoigner ma juste reconnaissance, si mon départ pour la Prusse ne voulait point que je me borne pour le présent aux assurances de ma bienveillance, de laquelle me réservant cependant de vous confirmer les effets dans les occasions, je prie Dieu, etc.

[a] A mon retour, je pourrai manifester ma reconnaissance au vieux baron.

50. AU MÊME.

Potsdam, 1er juillet 1773.

Vous me surprenez bien agréablement en m'apprenant, par votre lettre du 30 juin dernier, que vous vous trouvez d'une santé assez bonne pour désirer de venir me voir. Faites-le, je vous en prie, et comptez que vous ferez un véritable plaisir à celui qui ne cesse point de prier Dieu, etc.

[a] De la main du Roi.

51. AU MÊME.

Potsdam, 1er août 1773.

Ce n'est qu'avec peine que j'apprends votre indisposition, et à regret que je vous verrai partir d'ici. Cependant je ne m'oppose point à votre retour à Berlin. Vous y serez sans doute mieux soigné, et je vous laisse entièrement le maître de faire à cet égard ce que vous jugerez le plus convenable à votre état. Sur ce, etc.

VI.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC
AVEC LE BARON
DE LA MOTTE FOUQUÉ.

(23 NOVEMBRE 1736 — 5 SEPTEMBRE 1773.)

1. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Rheinsberg, 23 novembre 1736.

Mon cher Fouqué, j'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre, et je serai toujours charmé de vous voir chez moi. Je vous prie d'en être entièrement persuadé et de me croire avec bien de l'amitié,

Mon cher Fouqué,

Votre bien affectionné ami.

[a] Vous n'avez besoin de me faire des excuses que sur ce que vous êtes parti trop tôt de chez moi. Depuis que vous n'y êtes plus, les cerfs et les sangliers ont plus de repos que oncques. Si vous vous ressouvenez parfois avec plaisir d'avoir été chez moi, j'espère que ce vous sera un motif pour revenir un jour chez un hôte qui sera toujours charmé de vous voir. Depuis votre départ, Chasot se dispute encore tous les soirs avec Jordan. Un de ces soirs, il lui soutint de pied ferme qu'il était formé de la composition de douze œufs.

2. AU MÊME.

Berlin, 22 janvier 1739.

Monsieur de Fouqué, j'ai remis et recommandé la lettre à Hacke;[b] j'en attends la réponse. Le prince d'Anhalt m'a écrit;

[a] De la main de Frédéric.

[b] Le lieutenant-colonel de Hacke, adjudant général et favori de Frédéric-Guillaume Ier, est mentionné t. XVI, p. 51 et 83, où le Roi lui donne par plaisanterie le nom de *Crochet*.

il se plaint extrêmement de vous, il ajoute même qu'il a demandé au Roi votre congé. Je lui ai répondu qu'il ne devait point trouver mauvais que je prenne votre parti en vous recommandant ailleurs, et que je fasse à votre égard ce que l'on fait à l'égard d'une personne que l'on aime et que l'on estime. Vous aurez sans doute déjà reçu la copie des deux lettres que j'ai écrites en votre faveur. Je vous apprendrai bientôt ce qu'elles auront produit. Je suis, etc.

[a] J'ai pensé partir pour l'éternité d'une colique violente et de crampes d'estomac qui menaçaient ma vie d'une fin subite. Heureusement j'en suis réchappé, et j'ai la satisfaction de vous dire que je vous ai fait obtenir votre congé, et que j'espère de pouvoir vous donner en peu de bonnes nouvelles du Danemark. Si l'argent vous manque, écrivez-le-moi.

---

3. AU MÊME.

Berlin, le dernier de janvier 1739.

Monsieur Fouqué, j'ai bien reçu toutes vos lettres. J'attends avec impatience réponse à celles que j'ai écrites en votre faveur; aussitôt que je l'aurai reçue, je ne manquerai pas de vous les envoyer d'abord. Soyez assuré que j'emploierai tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre service dans cette occasion. Je suis, etc.

[a] Sylla est brouillé avec Denys de Syracuse. J'ai écrit à Sylla[b] tout ce que je devais lui marquer sur votre sujet. Lorsque je recevrai les réponses de D. et de S., je vous les enverrai.

---

[a] De la main de Frédéric.

[b] Cette lettre à *Sylla*, c'est-à-dire au prince Léopold d'Anhalt-Dessau, est du 31 janvier 1739, et se trouve dans l'ouvrage de M. Léopold d'Orlich, *Geschichte der schlesischen Kriege*, Berlin, 1841, t. I, p. 290.

4. AU MÊME.

Ruppin, 23 août 1739.

[a] Monsieur, ayant eu le plaisir de recevoir votre lettre du 24 de juillet, je vous suis très-obligé des marques d'amitié que vous avez bien voulu m'y donner. Mandez-moi, je vous en prie, si le général Lövenörn a reçu le vin de Champagne que je lui envoyai il y a quelque temps, et si son fils lui a rendu ma lettre. Le Roi m'ayant fait présent du haras de Prusse,[b] vous me feriez plaisir si vous pouviez me procurer une couple de chevaux entiers, des plus beaux qu'on les trouve en Danemark, et de la hauteur de dix-sept mains. Mais prenez bien garde qu'ils n'aient des éparvins, ou soient d'une race sujette à ce défaut. Avant que de les acheter, mandez-moi le prix, et soyez persuadé des sentiments d'estime avec lesquels je suis, etc.

5. AU MÊME.

Remusberg, 27 mai 1740.

[a] Mon cher Fouqué, vous faites comme les bons chrétiens, qui, à l'article de la mort, renoncent au monde, puisqu'ils se voient au moment de le quitter. Vous renoncez à Copenhague et à Christian, puisque vous touchez au moment où je vous rappellerai de ce séjour passager pour vous rejoindre éternellement au troupeau de vos amis. Vous faites bien de prendre part à ce qui se passe à Remusberg; ce n'est point œuvre surérogatoire, ce n'est qu'œuvre réciproque. Vous avez assez bien jugé de ce qui se fera, et dans peu Remusberg, et Gargantua nommément, seront plus brillants que jamais. Nous vous y attendons dans

[a] De la main de Frédéric.
[b] Voyez t. XVI, p. 165, 166, 239, 240 et 374, et t. XVII, p. 56.

peu, et, n'en déplaise à Christian, il sera obligé de se contenter qu'un honnête homme l'ait servi une année entière.

Je vous embrasse, mon cher Fouqué, de tout mon cœur, et vous prie de me croire votre très-fidèle et constant ami.

---

6. AU MÊME.

Charlottenbourg, 19 juin 1740.

[a] Cher Fouqué, j'ai été fort réjoui par votre lettre; mais je l'aurais été infiniment davantage par votre présence. Votre famille et moi, nous la souhaitons beaucoup; je ne sais si je ne la désire pas plus encore que vos enfants. Adieu; ne nous faites plus languir, et plantez là votre Christian avec toute sa gloire.

---

7. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Elseneur, 28 juin 1740.

Sire,

[b] Qui suis-je, pauvre mortel, que mon seigneur et mon roi daigne se souvenir de son serviteur avec tant de grâces et de bonté, dans le temps même que V. M. consacre ses moments précieux et ses soins aux besoins de son peuple. Quant à moi, j'en ai l'âme ravie, et tout le monde, Sire, retentit de l'éclat de votre gloire, non dans ce vain éclat d'un Crésus, mais semblable à la sagesse d'un Solon, qui n'a que la vertu pour guide. Vos bienfaits, Sire, et le temps, ne vous feront reconnaître que des ingrats, car vos grâces surpassent leurs forces et leur attente.

[a] De la main du Roi.

[b] Minute autographe.

Je relus hier la lettre de V. M., et jamais je ne ressentis plus de joie.

Christian vient de m'octroyer le congé et de me marquer par son greffier que, en considération du parfait dévouement qu'il se ressent pour V. M., il me le donne avec le brevet de colonel, m'ordonne encore de me rendre à Schlev.,[a] où il veut me voir et me parler.

Je pars demain, et me rendrai le plus prompt que possible aux pieds de V. M., pour lui renouveler les vœux d'une affection et d'une fidélité inviolable, l'entière soumission et le profond respect avec lesquels je suis, etc.

---

8. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Neudorf, près de Nollendorf,[b] 26 (octobre 1756).

Je vous remercie, mon cher Fouqué, de la part que vous prenez aux succès de ma campagne. J'ai fait ce que j'ai pu. Les ennemis ont apparemment fait plus de fautes que mes officiers, de sorte que, cette année, nous avons réussi. Mais toute cette campagne n'est que l'entablement au jeu d'échecs. L'année qui vient, la partie commencera, et c'est une rude tâche que je me suis proposée d'être sage toujours. Le projet est hardi pour un étourdi comme vous me connaissez; j'y ferai ce que je pourrai. Je placerai votre Goltz. J'ai des compagnies à revendre, et je me déferai de toutes les lourdes bêtes de l'armée, comme le commencement s'en est déjà fait. Je ne regarde pas la campagne comme entièrement finie, et je crois que nous aurons encore un petit bout d'arrière-saison. Je m'y prépare, et j'ai pris mes arrangements d'avance, pour qu'on ne me prenne pas sans vert. Adieu, mon

[a] Ce mot, fidèlement copié sur l'original, est probablement l'abréviation de *Schleswig*.

[b] Voyez t. IV, p. 98.

cher. Je vous embrasse, et je marche demain pour arranger cent mille coïonneries héroïques qui cependant toutes sont nécessaires.

---

9. AU MÊME.

Breslau, 23 décembre 1758.

Je vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve; recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée. C'est un petit secours dont vous pouvez bien avoir besoin dans ces temps calamiteux.

Je vous envoie en même temps quelques *Réflexions,*[a] qui sont tout le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne.

Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles: l'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand. Mais laissons l'avenir sous le voile où la Providence a voulu le cacher, et, pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours. Adieu.

---

10. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Léobschütz, 2 janvier 1759.

SIRE,

Souvenez-vous de vos bienfaits, et pensez que vous m'avez enrichi au delà de mes désirs. Pour comble de bontés, vous venez de me faire un présent de deux mille écus. Je vous en rends de très-humbles actions de grâces, et je tâcherai d'en faire le meilleur usage pour votre service.

[a] *Réflexions sur quelques changements à introduire dans la façon de faire la guerre.* Breslau, 21 décembre 1758. Voyez les Écrits de Frédéric sur l'art militaire.

Je juge par les traits de générosité de V. M. que ses trésors sont inépuisables. Tant mieux, je vous en félicite, et suis, etc.

---

11. DU MÊME.

Léobschütz, 2 janvier 1759.

SIRE,

Il est étonnant, il est même surnaturel de voir Votre Majesté suffire à tant d'occupations différentes, et qui toutes sont d'un détail infini; aussi êtes-vous l'unique dans ce monde qui puisse y fournir.

Sans contredit, celles de la guerre sont les plus pressantes et les plus nécessaires; et je vois aussi, par les *Réflexions* que V. M. vient de faire sur cet objet important, qu'elle l'a profondément médité. Personne n'est plus capable que vous, Sire, de faire de solides réflexions; elles sont le fruit de la grande expérience que vous avez acquise. Personne n'a soutenu des guerres comparables à celles que vous avez faites; l'histoire ne présente rien de tel, et, quoique dans cette dernière campagne vous n'ayez point fait de conquêtes, les faits mémorables qui la caractérisent, l'activité que vous y avez déployée, et le courage avec lequel vous avez soutenu et repoussé les puissances les plus formidables de l'Europe, vous immortaliseront à jamais, et vous donnent le pas sur tous les héros anciens et modernes.

La flatterie, Sire, n'est point de mon caractère; le monde entier vous rend justice.

Il semble, Sire, que, en me communiquant vos *Réflexions* sur la tactique et sur quelques parties de la guerre, V. M. approuve, ou plutôt m'ordonne de lui en dire mon sentiment; c'est un maître qui veut se faire instruire par son écolier. J'obéis, et je me flatte de ne courir aucun risque, puisque la sincérité de mes sentiments vous est connue, aussi bien que mon attachement pour votre service et mon zèle pour votre auguste personne.

Si la guerre continue, il faut espérer que vous n'aurez plus autant d'armées ennemies sur les bras, et qu'il s'en détachera quelques parties. Si ce concert continue, naturellement nous devons succomber.

Les remarques auxquelles V. M. a donné le plus d'attention portent principalement sur trois points : 1° la manière de camper des Autrichiens ; 2° l'attaque de leur armée en marche ; 3° leur nombreuse artillerie.

Quant au premier point, qui est celui des camps inabordables des Autrichiens, tant sur leur front que sur leurs flancs, je crois qu'il ne serait à propos de les imiter que lorsqu'on aurait pour objet de leur défendre un passage ou l'entrée d'un pays, de couvrir une place, ou d'éviter le combat, supposé que notre armée fût de beaucoup inférieure à la leur. Autrement, deux armées qui auraient le même objet courraient risque de passer une campagne à ne rien faire de considérable, ce qui ne convient pas à notre situation ; et c'est certainement aussi ce qui n'arrivera pas, car il se fera des détachements de part et d'autre, d'où il résultera dans la position des armées des changements qui pourront occasionner des combats.

Je pense qu'un camp qui aurait ses ailes bien appuyées, de manière à ne pouvoir être tourné, et dont le front ferait une pente, sans avantage réel de part ni d'autre, je pense, dis-je, qu'un pareil camp nous conviendrait. Une position semblable pourrait engager les Autrichiens à venir à nous, et nous donnerait la facilité de marcher à leur rencontre ; il ne s'agirait alors que de trouver des camps dont les appuis étayeraient les ailes et les flancs.

Rien de plus solide, Sire, de mieux pensé et de plus désirable que d'attirer les ennemis dans la plaine. Il est vrai que ce projet n'est praticable que par le sacrifice d'une grande partie de votre pays ; mais, d'un autre côté, cela pourrait nous conduire au but ; il ne serait question alors que de bien pourvoir les places frontières.

Je ne sais si ma conjecture est juste ; mais, en examinant la conduite du général Daun dans la dernière campagne, je doute que vous réussissiez à faire sortir ce vieux renard de ses terriers,

s'il conserve le commandement de l'armée. Il s'est fait un système tout opposé à votre projet. Les batailles de Hohenfriedeberg et de Lissa sont toujours présentes à la mémoire des Autrichiens.

Si votre projet peut avoir lieu, il nous conduira à deux choses, qui sont de céder à nos ennemis le premier pas et les marches, au lieu que nous les avons toujours prévenus par l'ouverture des campagnes.

Le second point regarde l'attaque de leur armée en marche; mais leurs marches, comme V. M. le remarque, sont si bien conduites et si exactement masquées par la multitude de leurs troupes légères, qu'on ne doit guère se flatter de remporter des avantages réels dans une occasion semblable.

Il en est de même de l'attaque de leurs postes, qui sont également forts et inabordables; ce serait y sacrifier une infinité de monde, et le succès en serait très-incertain. Si le poste est mauvais, ils l'abandonnent. C'est ce que nous avons vu pratiquer à plusieurs de leurs généraux.

Malgré ces difficultés, il serait bien fâcheux qu'il ne se présentât pas dans le cours d'une campagne une occasion de les trouver en défaut.

L'article de l'artillerie est le troisième point, et sans doute il est capital. V. M. convient des faits suivants : que l'artillerie des Autrichiens est de beaucoup supérieure à la nôtre, qu'elle est mieux servie, et qu'elle atteint de plus loin par la bonté de la poudre et par la quantité qu'ils en emploient dans la charge des pièces. L'exécution de cette artillerie formidable a seule donné lieu aux remarques que V. M. a faites sur la valeur intrinsèque de notre infanterie présente.

Les Romains adoptèrent les épées de bonne trempe des Gaulois, et asservirent leurs vainqueurs. Suivons leur exemple, Sire, ainsi que vous l'avez résolu; opposons artillerie à artillerie avec la proportion des artilleurs, et vous ferez des régiments de votre armée autant de légions sacrées de Thébains. Il n'y a que cette supériorité d'artillerie, dont ils ont senti les effets, qui ait un peu ralenti leur ardeur naturelle.

Je suis, etc.

---

12. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Breslau, 9 janvier 1759.

Je ne suis pas aussi riche que vous le pensez, mon cher ami; mais, à force d'industrie et de ressources, j'ai trouvé mes fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout sera exactement payé d'ici à la fin de février. J'ai partagé avec vous et une couple d'amis ce qui restait à ma disposition; ainsi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Crésus.

Je vous remercie de votre réponse aux *Réflexions militaires* que je vous ai envoyées. Je pense comme vous; mais il ne faut sonner mot de tout ceci.

Les Turcs remuent; ils ne resteront pas longtemps les bras croisés. Le roi d'Espagne est mourant. Voilà de l'occupation pour ces lâches conjurés qui travaillent à me nuire.

Si les gens qui ne portent point de chapeaux se tournent vers les barbares, toute cette horde disparaîtra, et la Suède quittera par conséquent la partie; s'ils se tournent vers nos insolents voisins, ils ne pourront pas s'opposer vigoureusement à moi et aux circoncis en même temps; et si par-dessus tout cela le roi d'Espagne meurt, la guerre s'allumera aussitôt en Italie, et nos fous et étourdis compatriotes seront obligés de se brouiller avec leurs insolents et fiers tyrans.

Tout cela empêche de former à présent un plan d'opérations. Il faut que le temps nous révèle ce qui doit arriver, et que l'on voie les mesures que prendront nos ennemis; alors on pourra se déterminer sur ce qu'il sera convenable de faire. Adieu, mon cher ami; je vous souhaite santé et prospérité dans cette nouvelle année. Je vous embrasse de tout mon cœur, en vous assurant de ma tendresse et de mon estime, qui ne finiront qu'avec ma vie.

---

13. AU MÊME.

Freyberg, 22 avril 1760.

La prévôté de l'église cathédrale de Brandebourg se trouvant vacante et à ma disposition par la mort du feu prince Maurice d'Anhalt, je profite de cette occasion pour vous témoigner à quel point je suis satisfait de votre zèle et de votre attachement inaltérable pour mon service. Voilà le motif qui me porte à vous conférer le bénéfice en question, avec tous les droits et revenus qui s'y trouvent attachés; en conséquence de quoi j'ai donné les ordres nécessaires au ministre d'État le baron de Danckelman.

Mais, comme il y a encore un article à régler au sujet d'un capital de douze mille écus que le feu roi mon père a assuré audit prince Maurice sur le fonds de ce bénéfice pour être restitué par son successeur aux héritiers, comme il y fut obligé lui-même par rapport aux héritiers de Grumbkow quand ledit bénéfice lui fut dévolu, il faudra que vous régliez préalablement cet article avec les héritiers du prince, d'autant plus que le capital mentionné sera également assuré à vos héritiers futurs, comme vous aurez occasion de vous en convaincre par mon ordre émané à ce sujet au ministre d'État de Danckelman.

Je souhaite sincèrement vous voir jouir de ce bénéfice au moins autant d'années que le feu maréchal de Grumbkow en a joui. Sur ce, etc.

---

14. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Löwenberg, 27 avril 1760.

SIRE,

Il semble, Sire, que vous ayez pris à tâche de me rendre opulemment riche malgré le peu de penchant que j'y porte, et, pour comble d'embarras, vous me faites ecclésiastique. Je m'acquit-

terai aussi mal des fonctions de cette charge que du rôle d'Arbate,[a] si je dois y officier. Cependant je m'en console; pourvu que j'aie la satisfaction de remplir vos idées pendant la guerre, et que vous y soyez heureux, Sire, j'y sacrifierais volontiers le prévôt, le chapitre, et ma vie. Je suis, etc.

Je ne suis nullement embarrassé pour la restitution des douze mille écus, Sire; vous y avez trop bien pourvu.

---

15. AN DEN BARON VON L. M. FOUQUÉ.

Berlin, den 20. April 1763.

Mein lieber General von der Infanterie von Fouqué.[b] Den Einhalt Eures Schreibens vom 15. dieses habe Ich mit vieler Zufriedenheit ersehen, und wird solche dadurch noch mehr vergrössert werden, wann Ihr jetzo nur, wie Ich wünsche und verlange, alle Sorgfalt vor die Retablirung Eurer Gesundheit und deren völligen Herstellung haben werdet, damit Ich das Vergnügen haben kann gegen Euch darzuthun, wie Ich bin Euer wohl affectionirter König.

[c]Remettez votre santé, mon cher; votre ancien ami réparera toutes les brèches de votre fortune.

---

[a] Personnage de la tragédie de *Mithridate*, de Racine. Ce passage est une allusion aux représentations théâtrales qui faisaient partie des plaisirs de Frédéric pendant son séjour à Rheinsberg, en 1736. Voyez le *Journal secret du baron de Seckendorff*. A Tubingue, 1811, p. 159 et 160. Voyez aussi t. XVI, p. 335.

[b] Le général Fouqué se trouvait alors à Glatz.

[c] De la main du Roi.

16. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Magdebourg, 20 juin (1763).

Je viendrai ce soir, mon cher ami, coucher chez vous[a] sans façon; vous ne le trouverez pas mauvais. Adieu; à revoir.

---

17. AU MÊME.

(Sans-Souci) 21 juillet 1763.

Je vous envoie, mon cher ami, ce service si longtemps attendu, qui est enfin fini. Je souhaite que vous vous en serviez de longues années à votre grand contentement.

Mandez-moi, je vous prie, comme va votre santé; j'ai grande envie de vous envoyer Cothenius,[b] pour que vous vous serviez de vrais remèdes, et non de drogues qui ne vous font rien. J'attends sur cela votre réponse, en vous assurant de ma sincère et parfaite amitié. Adieu.

---

18. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 25 juillet 1763.

Sire,

Je n'ai rien perdu pour avoir attendu. Bien loin de là, vos bontés, vos bienfaits, joints à la beauté et à la magnificence du service d'argent que V. M. vient de m'envoyer, surpassent de beaucoup mon attente.

[a] A Brandebourg.
[b] Médecin du Roi. Voyez t. XIII, p. 28, et t. XIX, p. 34.

Cent fois je fais réflexion et me dis : Pourquoi et par quel motif ce grand homme roi, ce cher et digne prince me comble-t-il de tant de grâces, et, plus que tout cela, m'honore-t-il depuis plus de trente ans d'une constante amitié?[a] Pardonnez l'expression, Sire, mais je n'en connais point de plus précieuse ni de plus glorieuse pour moi. Mon amour-propre s'en trouve trop flatté. Enfin je m'y perds, et n'y trouve aucune raison à m'en attribuer les acquis; car, Sire, avec toute la science que possède V. M. du caractère des hommes, vous ne sauriez pénétrer les replis de mon cœur, ce qui seul néanmoins pourrait me consoler et tenir lieu de quelque chose, ne pouvant d'ailleurs vous prouver la réalité de mes sentiments.

Ma santé est bonne, Sire, puisque je ne sens aucun mal; je dors passablement bien, l'appétit est de même, grâce au chocolat et au quinquina de V. M., auxquels je l'attribue. C'est là le bon côté. Celui qui lui est opposé, ce sont les jambes, les hanches, la poitrine et la voix, que la moindre agitation met hors d'œuvre.

Je ne suis plus bon à rien, et rien ne m'est plus convenable que la vie de chanoine et le repos; ajoutez pour combler vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le reste de mes jours. Je chanterai des *horas* à votre gloire et pour la prospérité de votre incomparable personne jusqu'au dernier instant de ma vie. Je suis, etc.

---

19. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(Sans-Souci) 30 juillet 1763.

Si ce que je vous ai envoyé vous a été agréable, c'était ce que j'avais le plus souhaité; c'était le but, mon cher, que je m'étais proposé.

[a] Ces deux mots font peut-être allusion au nom de *Constant* que Frédéric portait comme chevalier de l'ordre de Bayard, qu'il avait institué à Rheinsberg et dont Fouqué était grand maître. Voyez ci-dessus, p. 112.

Vous vous étonnez que je vous aime. Vous devriez plutôt vous étonner si je n'aimais pas un officier de réputation, honnête homme, et de plus mon ancien ami.

Je voudrais que votre santé se remît tout à fait, et je vous avoue que je ne perds point encore l'espérance. Il faut que vous vous soigniez, que vous preniez vos aises, et que la tranquillité, le quinquina et les herbes vous rendent vos forces.

Vous resterez à Brandebourg tant que vous voudrez; cependant vous me rendrez visite quelquefois. Il n'y a pas loin, et, quand je saurai que vous voudrez venir, je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin.

Adieu, mon cher ami; je suis à vous de cœur et d'âme.

J'ai ici ma sœur de Schwedt[a] et toute sa famille.

---

20. AU MÊME.

(4 octobre 1763.)

Je vous envoie, mon cher ami, un grand verre que j'ai encore trouvé à Berlin de la succession de mon père. Je souhaite qu'il vous amuse un moment.

Je n'entends plus parler de vous que par des étrangers qui passent par Brandebourg. M'avez-vous oublié, ou me ferez-vous le plaisir de me venir voir quand cela ne vous incommodera pas?

Adieu, mon cher; je vous embrasse.

---

[a] Voyez t. I, p. 174, t. VI, p. 223, t. X, p. 150, et t. XVIII, p. 158.

21. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 6 octobre 1763.

Sire,

J'ai des défauts que je connais sans pouvoir m'en corriger; mais le vice de l'ingratitude m'est inconnu. Jugez donc, Sire, si je puis oublier mon auguste bienfaiteur. Non, je ne crois pas qu'il se passe une heure du jour où je ne pense avec toute la sensibilité possible à la reconnaissance que je dois à V. M.

Je vous rends grâces, Sire, du beau verre que vous m'avez envoyé; il ornera mon buffet avec ceux que j'ai encore trouvés à Glatz.

Le froid, que je préférais autrefois à la chaleur, ne me convient plus. Je suis travaillé depuis trois jours d'une colique pour m'être promené au vent et avoir pris quelques fruits. Je bouche et calfeutre tous les trous de ma maison pour m'en garantir; je condamne des portes et des cheminées, afin que V. M. ne soit plus exposée aux vents coulis dans la chambre où elle a logé, si jamais elle vient à passer par Brandebourg. Je vous demande grâce et dispense, Sire, pendant le froid. Je suis, etc.

---

22. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(2 décembre 1763.)

Je vous envoie, mon cher ami, du café turc qu'un mamamouchi [a] m'a donné.[b] Vous m'oublieriez tout à fait, si je ne vous faisais ressouvenir de moi. J'en aurai bientôt une nouvelle occasion que je saisirai avec empressement.

Adieu, mon cher ami; conservez-moi une petite place dans votre cœur.

---

[a] Voyez ci-dessus, p. 31.

[b] Achmet-Effendi, envoyé turc à Berlin. Voyez ci-dessus, p. 91, et *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte, von J. D. E. Preuss*, t. II, p. 433—435.

23. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 6 décembre 1763.

Grand Dieu! quel homme nous as-tu donné? Le gouvernement de ses États, celui de ses armées, son commerce turc, ses palais et mille autres soins, la conduite de l'Europe, l'Asie à sa disposition, tout cela n'est rien, et ne saurait suffire à ses occupations; il faut qu'il m'envoie du café. Que ne pouvez-vous régir le monde tout entier, et ne prendre jamais fin! Je suis, etc.

---

24. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Berlin, 16 (décembre 1763).

Il y a, mon cher ami, une assignation de cinq mille écus pour vous chez Buchholtz, caissier de la *Hofstaats-Kasse*, que vous pouvez tirer quand vous le jugerez à propos. Cela servira pour payer une partie de ce que vous devez au prince Maurice pour le dôme de Brandebourg. Bonne santé, mon cher, soignez-vous bien, pour que j'aie le plaisir de vous revoir à Sans-Souci. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

---

25. DU BARON DE L. M. FOUQUE.

Brandebourg, 22 décembre 1763.

Sire,

Le prince Maurice et ses héritiers sont acquittés il y a longtemps. C'est prodiguer vos trésors que de vouloir m'en faire part. Vos grâces m'ont mis en possession d'un bien plus que

suffisant pour vivre honorablement. Permettez, Sire, que je vous en fasse le détail. J'ai dix-neuf mille écus placés à la *Landschaft*, à Berlin, etc., etc., et, pour surcroît d'embarras, cinq mille écus comptant, dont je ne puis faire usage, si V. M. n'a la grâce de les faire placer à ladite *Landschaft*, et d'alléger mon fardeau au lieu de le surcharger. De plus, Sire, vous m'avez meublé en prince. Tout cela, et bien au delà, en comptant ce que le diable tient dans ses griffes, j'entends les Autrichiens, sont les effets de vos bontés non méritées.

Ne vous fâchez pas, Sire, si je vous prie de mettre des bornes à vos présents pécuniaires et d'être persuadé que les assurances que V. M. me donne de sa précieuse amitié, et même son sac de café m'est infiniment préférable à tous les milliers d'or et d'argent qu'elle pourrait m'offrir. Je suis inviolablement, etc.

---

26. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 10 avril 1764.

Je reviens, mon cher ami, de la Silésie et de Glatz, où j'ai tout trouvé mieux que je ne m'y étais attendu.

J'ai trouvé ici de la porcelaine que je vous envoie pour vous faire souvenir de moi, en attendant que je puisse vous envoyer de la porcelaine de ma manufacture de Berlin.

Ceux qui vous ont vu m'ont dit que vous aviez bon visage, mais que vous étiez faible. J'ai encore quelque vin du Rhin de l'année 1684; si vous en voulez, mandez-le-moi, il sera à votre service. Il y a encore aussi du vieux vin de Hongrie. Vous n'avez qu'à dire un mot, et vous l'aurez.

Mandez-moi quand vous voudrez venir me voir, car je n'y renonce pas.

Nous exerçons à présent de corps et d'âme, pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre, et je vous avoue que j'ai du plaisir à voir reformer de nouveau cette armée

que j'ai connue si bonne autrefois, que j'ai vu ruiner par des guerres sanglantes, et qui, comme un phénix, renaît de ses cendres.

Adieu, mon bon et cher ami. Je vous aime de tout mon cœur: soyez-en persuadé, ainsi que de l'estime que j'ai pour vous.

---

27. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 12 avril 1764.

SIRE,

Je prends toute la part imaginable au contentement que le voyage de Silésie vient de donner à V. M., ce qui n'est uniquement dû qu'à la conduite que vous y avez tenue pendant la guerre et aux bons arrangements pris depuis la paix. Une ou deux récoltes comme la précédente raccommoderont le pays, et le monde y repeuplera comme le grain.

Mon opinion sur le sujet de votre armée, Sire, est qu'une couple d'années la remettra non seulement sur un bon pied, mais qu'elle surpassera même par sa valeur intrinsèque celle des premières campagnes, puisque nous étions tous apprentis et dans le noviciat, au lieu que les trois quarts de l'armée d'à présent ont fait la guerre, et que vous y avez formé autant d'officiers.

Je suis pénétré, Sire, de votre gracieux souvenir et du présent de la porcelaine, que je trouve infiniment belle. Je souhaite que la fabrique de Berlin y réponde, ne pouvant m'imaginer qu'elle puisse la surpasser.

Ceux qui vous ont accusé l'état de ma santé en ont fort bien jugé. J'ai bonne apparence à table et assis; mais il me semble que le corps, les jambes et la voix s'affaiblissent de plus en plus. J'ai dessein de prendre le petit-lait et les herbes vertes le 10 ou 15 de mai, pendant trois semaines. Disposez de moi, Sire; décidez si je dois jouir du bonheur de me mettre à vos pieds avant ou après ma cure, ou aux dépens du petit-lait même.

Puisqu'il faut opter pour les vieilles drogues, je crois devoir donner à l'oxycrat ancien du Rhin la préférence à l'hypocras de Hongrie. Je suis, etc.

---

28. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 18 avril 1764.

Je vous envoie, mon cher ami, du vin vinaigre du Rhin, comme vous me l'avez demandé. Je souhaite qu'il vous donne des forces et rétablisse votre santé. Je ne troublerai point l'usage de votre petit-lait, car je suppose que notre exercice et tout cet attirail militaire ne vous touche plus. Je compte vous venir voir en allant à la revue de Magdebourg; à mon retour, je m'en retournerai tranquillement habiter Sans-Souci. Si alors vous voulez venir chez moi, vous me ferez plaisir; nous serons seuls, sans monde, et vous ne serez gêné par rien.

Ne me parlez pas avec mépris de ma fabrique de porcelaine; elle est plus belle que celle de Meissen. Mais la maison ne sera tout à fait achevée qu'au mois de septembre, avec les douze fours que je fais bâtir, ce qui empêche encore qu'on ne travaille dans le grand. Cependant on fait déjà des choses plus belles que jamais on n'en a imaginé à Meissen. Je vous en donnerai des essais en passant par chez vous, et dès l'automne nous aurons des services et tout ce qu'on voudra.

Adieu, mon cher ami; n'oubliez pas les absents, et surtout moi, qui vous aime tendrement.

---

29. AU MÊME.

Le 21 avril 1764.

Après que vous avez insulté à ma manufacture de porcelaine, il faut, mon cher, que je la justifie. Je vous envoie un déjeuner aussi beau que ce que jamais on a travaillé à Meissen, et vous recevrez en même temps une tasse peinte en figures, qui vous convaincra que notre ouvrage vaut au moins celui de Saxe.

Nous nous occupons ici à tirer notre poudre aux moineaux. Le temps est froid, mais cela n'empêche pas que nous n'allions notre chemin.

Adieu, mon cher; je vous souhaite bonne santé, contentement et vie.

---

30. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 22 avril 1764.

Sire,

Rien n'est plus humiliant que d'être réduit à la nécessité de se rétracter. Cependant, quoi qu'il en coûte, je me sens assez au-dessus de cette mauvaise honte, d'autant plus que, étant naturellement porté pour la sincérité et le vrai, ce caractère m'oblige donc à reconnaître mon erreur, en me déclarant en faveur de la fabrique de porcelaine de V. M., tant pour le relief de l'ouvrage que la vivacité des couleurs du service à thé, qui l'emporte sur ce que j'ai vu de celle de Saxe. Pour ce qui est de la tasse mosaïque, je m'imagine y trouver le pinceau de Watteau, tant elle est ravissante.

Vous avez, Sire, un talent bien particulier, puisque, au lieu de punir la témérité de mes doutes, je m'en trouve récompensé par ce beau présent. Si ce n'était la crainte d'être puni une seconde fois, je m'aviserais encore d'une autre réflexion, savoir,

si les experts de votre fabrique n'auront pas le sort de ces machinistes dont les modèles ne réussissent qu'en petit.

Vous ajoutez sans doute, Sire, une demi-année au cours de ma vie par l'envoi de l'oxycrat, dont je me servirai comme de remède. Je suis pénétré de tant de bienfaits, et ce qui me mortifie le plus, c'est le défaut de vous en pouvoir prouver ma reconnaissance et de témoigner à V. M. la réalité du zèle, de l'attachement et de la fidélité que j'ai pour sa personne.

Vivez, Sire, pour le bien de l'État et votre gloire. Exercez, manœuvrez, et vous fâchez un peu quelquefois; tout cela contribue à votre santé, selon le système de feu le vieux routier.[a] Je suis, etc.

P. S. Vous serez très-bien venu chez vous à Brandebourg, Sire, et vous y trouverez à midi le pot-au-feu d'un réfugié.

---

31. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 27 avril 1764.

Je suis charmé de l'aveu que vous me faites, mon cher ami, de la bonté de ma porcelaine. Nous attendons que le grand bâtiment soit achevé pour travailler en grand. Cela ne peut avoir lieu qu'à la Pentecôte; alors il faut établir les dix grands fours pour la cuisson de la porcelaine, de sorte que l'ouvrage ne pourra être véritablement en train que vers le milieu de septembre. On a déjà fait de grandes pièces dans les deux fourneaux que nous avons, qui ont fort bien réussi; mais nous avons des commissions pour la Russie et la Hollande, auxquelles on travaille incessamment pour les expédier. J'entretiens actuellement cinq cent sept personnes à cet ouvrage. Il n'y a que les fours qui nous arrêtent; mais au mois de septembre cet obstacle sera levé.

[a] Le prince Léopold d'Anhalt, que Frédéric mentionne, t. XVI, p. 85, sous le nom de *la Barbe*, et ci-dessus, p. 110, sous celui de *Sylla*.

Vous vous imaginez, mon cher, que je suis encore aussi vif qu'autrefois; mais vous vous trompez. J'ai mis de l'eau dans mon vin, et je corrige à la vérité ce qu'il y a de défectueux dans la partie de l'exercice, mais sans sortir de mon assiette ordinaire. Ce qui regarde le commun soldat sera l'année prochaine en ordre aussi bien qu'avant la guerre. Pour ce qui regarde l'officier, c'est où porte ma plus grande attention; pour qu'ils deviennent ensuite vigilants dans le service, et qu'ils se forment le jugement, je leur fais enseigner la fortification, et avec cela on tâche de les obliger à raisonner sur tout ce qu'ils ont à faire. Vous comprenez bien que cette méthode ne saurait réussir en général; mais dans le grand nombre nous formerons des sujets et des officiers qui ne seront pas généraux par brevet, et qui en auront vraiment les qualités.

Adieu, mon cher ami; je vous manderai quand je pourrai venir à Brandebourg. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

32. AU MÊME.

Le 1[er] juin 1764.

Si je ne vous écris pas moi-même, mon cher ami, c'est que j'ai la goutte à la main gauche. Vous direz peut-être que je pourrais bien conduire la plume de la main droite; mais le papier m'échapperait, et je ne veux pas fatiguer vos yeux d'un griffonnage de chat. Cet accident, qui m'est venu fort mal à propos, m'a empêché de voir les régiments de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, et m'a obligé de différer de deux jours la revue des régiments de Magdebourg.

J'irai sans façon chez vous, comme un ancien ami, en passant par Brandebourg. J'y serai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un seul ami,[a] bien digne de votre amitié et de votre estime;

[a] Probablement le prince héréditaire de Brunswic. Voyez t. IV, p. 138 et 184; t. V, p. 5—10; t. VI, p. 218, §. 18; t. XII, p. 22, et t. XIX, p. 122 et 128.

ainsi nous ne serons que nous trois, si vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de chose pour me nourrir; je ne vous demande qu'une bonne soupe et un plat d'épinards, bon visage d'hôte, et de vous trouver en bonne santé. Ce dernier article est de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami; j'espère vous assurer alors de toute mon estime.

33. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 16 septembre 1764.

Sire,

Un proverbe dit que les choses qui coûtent de la peine produisent des effets d'autant plus agréables. Cela étant, j'ai lieu de croire que V. M., après avoir parcouru en chevauchant les Alpes de la Silésie, doit être très-satisfaite de son voyage. Je le souhaite, Sire, et juge avec fondement que vous ne ferez jamais le tour de vos contrées sans vous rappeler la peine que vous a coûtée la gloire de leur conquête. Jouissez du repos, Sire, s'il en est pour vous, que Sans-Souci vous présente avec ses fruits excellents, et agréez mes actions de grâces pour la part dont vos Krutisch[a] m'ont pourvu pendant votre absence. Portez-vous bien, Sire, et prospérez en toutes vos entreprises. Je suis, etc.

34. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 16 septembre 1764.

Je suis très-sensible aux sentiments d'attachement que vous avez bien voulu me renouveler par votre lettre d'aujourd'hui

[a] Premier jardinier du Roi.

à l'occasion du voyage que j'ai heureusement fait en Silésie. J'y ai trouvé les choses en assez bon état, et ne suis fâché que d'y avoir vu votre beau-fils[a] dans un état des plus malingres, qui donne tout lieu d'appréhender qu'il cessera bientôt de vivre. Sur ce, je prie Dieu, etc.

P. S. Me voici de retour, mon cher. Je puis dire de mon voyage économique et militaire que, si je n'ai pas trouvé tout également bien, du moins tout est passable.

---

35. AU MÊME.

Le 19 octobre 1764.

J'ai reçu, mon cher ami, le pâté du Périgord de Brandebourg.[b] Je l'ai gardé pour apprendre si vous en voulez prendre votre part. Je suis tout seul; si le voyage ne vous incommode pas, ou si d'autres raisons ne vous retiennent, il dépendra de vous de rendre une petite visite à votre ami.

Le pauvre Nimschöffsky, qui était un bon et digne officier, vient de décéder. J'en suis fâché, mais bientôt nous irons le rejoindre dans ce pays d'où personne ne revient.

Nous avons fait des manœuvres qui ont réussi tant bien que mal. Les officiers de l'état-major ne sont pas encore reformés; il faut encore quelques années pour remonter cette machine sur le pied précédent. Cependant je me fais vieux, et je devrais plutôt penser à graisser ma voiture pour le grand voyage qu'à manœuvrer avec des troupes que, selon toutes les apparences, je ne mènerai plus à l'ennemi.

[a] Le colonel de Nimschöffsky. Voyez t. IV, p. 195, et t. V, p. 113 et 198.

[b] Le Roi aimait les truffes et faisait venir tous les ans un pâté du Périgord. Fouqué avait amené de la Croatie quelques chiens dressés à déterrer les truffes. On trouva dans les environs de Magdebourg et de Halberstadt des truffes qui ne le cédaient point à celles d'Italie, et Fouqué, en ayant fait faire un pâté à la façon de ceux du Périgord, l'envoya au Roi, qui le trouva très-bon. (Note de M. Büttner.)

Adieu, mon cher; bonne santé, contentement et bonne humeur, voilà ce que je vous souhaite bien cordialement.

36. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 22 octobre 1764.

Sire,

Le retour de mon domestique m'aurait averti trop tard de l'honneur que V. M. me destinait à midi, si d'ailleurs je n'eusse été empêché de m'y rendre par des incommodités hémorroïdales dont je ne fais que me remettre. Les ordres gracieux de V. M. me permettent de lui alléguer ces raisons. Je la supplie d'accorder pendant cette saison le repos et la chaleur convenable à mon état valétudinaire, pour mettre, s'il se peut, quelque intervalle à la suite du colonel Nimschöffsky, en qui vous avez perdu un très-digne et bon officier; non que je craigne la mort, mais je serais assez d'accord de jouir quelque temps de la tranquillité et de la douceur que vos bontés procurent à ma vie. Ce qui en redouble l'agrément, c'est de vous savoir bien portant, Sire. Je l'attribue aux promenades journalières de V. M.

Puissiez-vous enfiler vos allées, bâtir cinquante années de suite des colonnades et des palais, puis voiturer avec le char d'Élie droit au paradis. Je suis, etc.

37. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 26 octobre 1764.

Demeurez, mon cher ami, au coin de votre foyer, parce que la chaleur vous est salutaire. Conservez-vous, c'est votre premier

devoir; et puis, si vous n'avez rien de mieux à faire, pensez quelquefois à votre ami absent.

Je conçois que la perte que vous venez de faire vous doit être sensible; votre gendre était jeune, il avait échappé à tous les dangers d'une guerre meurtrière, et puis il s'en va mourir dans le moment qu'il devait recueillir les récompenses de ses services. Cela est cruel; mais il faut dire comme cette femme lacédémonienne qui, apprenant que son fils avait été tué à la bataille de Marathon, dit: «Je savais, en le mettant au monde, qu'il n'était pas immortel.» Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut en venir là; tel a été le sort des races précédentes, et tel sera le nôtre. Cependant, tandis qu'on est dans le monde, il est juste d'en profiter quand on le peut, et d'en prendre les douceurs, qui servent d'antidote aux amertumes dont la vie de tous les hommes est empoisonnée.

Je vous remercie de vos truffes de Magdebourg. Noël [a] en fait un pâté, et, comme vous n'avez pas pu goûter le vôtre, je vous enverrai le mien.

Adieu, mon cher ami; portez-vous bien, bannissez la tristesse de votre esprit, et conservez-moi un ami pour qui mon estime ne cessera qu'avec ma vie.

---

38. AU MÊME.

Le 19 décembre 1764.

Je vous envoie, mon cher ami, une petite marque de souvenir. Je vous destinais un service de table et des vases; mais nous ne pouvons avoir ces choses qu'au mois de mars, où toute la fabrique sera montée et en état de fournir ce qu'on voudra.

Portez-vous bien, mon cher, et n'oubliez pas vos vieux amis. Adieu.

---

[a] Maître d'hôtel du Roi. Voyez t. XIII, p. 85, et t. XIX, p. 61, 83 et 96.

39. DU BARON DE L. M. FOUQUE.

Brandebourg, 24 décembre 1764.

Sire,

Quoique la réception de votre belle porcelaine me cause beaucoup de joie, cette joie ne saurait néanmoins surpasser celle que je ressens de la satisfaction que vous doit donner la réussite de cette fabrique, puisque c'est votre production et votre ouvrage, qui répond à tout le reste de vos entreprises. Je vous en félicite, Sire, et ne doute pas que ce grand et bel établissement ne parvienne bientôt à sa dernière perfection.

Agréez, Sire, les vœux sincères de mon cœur pour le renouvellement d'année et la conservation de votre santé. Je suis, etc.

---

40. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 10 février 1765.

Je vous envoie, mon cher ami, un fragment de pâté du Périgord véritable, avec des truffes qui viennent de ce pays-là. Je souhaite qu'il vous ragoûte, et que cette occasion me procure des nouvelles de votre santé, car, quoique voisin, je n'apprends pas le mot de ce qui vous regarde, bien que personne ne s'y intéresse plus que votre ancien et fidèle ami.

---

41. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 11 février 1765.

Sire,

Je suis très-sensible à la bonté de votre gracieux souvenir, et me réjouis fort de vous savoir dans votre repos. Il paraît très-

convenable, Sire, d'en prendre de temps en temps à votre âge pour faire vie qui dure. La différence de l'original du pâté du Périgord à la copie de Brandebourg me paraît très-remarquable. Je dois la même justice à celui de Sans-Souci, et trouve, selon mon goût, que l'assaisonnement de sire Noël l'emporte sur l'original même.

Ma santé est fort journalière; je ne sors de mon enclos que pour me rendre au temple, y porter mes vœux pour la prospérité de V. M., et puis de temps en temps pour déterrer un blaireau. D'ailleurs, je vis dans la retraite, et ne vois chez moi que quelques officiers de la garnison, mes collègues et ma fille, qui depuis peu de temps est revenue s'établir à Brandebourg avec ses deux enfants, Henriette et Wilhelmine de Nimschöffsky, dont le défunt m'a nommé tuteur. C'est dans cette qualité, Sire, que j'ose supplier V. M. de vouloir leur accorder la grâce de trouver un jour place au chapitre de Halle. Je suis, etc.

42. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 11 mars 1765.

Je reviens de Berlin, mon cher ami. J'ai été à ma fabrique de porcelaine, j'y ai trouvé deux vases et une jatte à bouillon; j'ai cru que cela pourrait vous faire plaisir, et je vous les envoie. Les grandes garnitures des cheminées ne sont point achevées; on travaille aux formes, et dans six semaines au plus tard on pourra avoir de tout ce qu'on voudra. Je ne vous oublierai pas, mon cher, dès que je trouverai quelque chose digne d'orner votre retraite.

Adieu, mon cher ami; mandez-moi comment vous vous portez.

43. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 15 mars 1765.

SIRE,

Je ne crois pas qu'un enfant puisse ressentir plus de joie aux étrennes que j'en ai eu à la réception de vos vases et de la jatte. Je les trouve d'une beauté achevée, tant pour la blancheur de la porcelaine que pour le goût et les couleurs. Je suis convaincu que ni le Japon ni l'Europe n'ont rien produit de semblable, ni en si peu de temps. Il ne me reste plus, Sire, que le désir de pouvoir reconnaître dignement toutes les grâces dont V. M. daigne me combler.

Ma santé est passable. La voix s'affaiblit de plus en plus; il y a des jours où j'ai peine à me faire entendre. Je suis, etc.

---

44. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 25 avril 1765.

Mon cher ami, j'ai eu depuis cinq semaines la goutte et les hémorroïdes d'une façon plus violente que je ne les ai eues jamais; et, comme le mal est passé, et que je commence à me remettre à présent, je n'ai rien de plus pressé que de vous donner de mes nouvelles. Je souhaite d'en apprendre de bonnes de votre part, et que votre santé aille en augmentant. J'espère, mon cher, que ce que je vous en écris ne vous sera pas désagréable, et que votre réponse me tranquillisera sur l'état de votre santé.

Adieu, mon cher; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous ne serez pas fâché si je viens chez vous en allant à Magdebourg.

---

45. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 28 avril 1765.

Sire,

Je suis au comble de la joie, Sire, de vous savoir mieux portant, et je rends mes très-humbles actions de grâces à V. M. de la consolante nouvelle qu'elle vient de m'en donner. Il m'a paru être présent aux violentes douleurs de votre goutte, Sire, jusqu'à m'en faire grincer des dents, ce qui apparemment a augmenté en même temps les souffrances d'une enflure à mes deux jambes dont je suis incommodé depuis quelques semaines. Je commence à me remettre par le moyen du petit-lait. Mais votre santé, Sire, me tient plus à cœur que la mienne, et j'ose supplier V. M. de faire tout son possible pour vous donner, durant la belle saison, le temps de reprendre vos forces.

Vous serez le bienvenu chez vous à Brandebourg; je me trouverai trop heureux et honoré dans mon refuge de pouvoir vous présenter le pot-au-feu. Je suis, etc.

46. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 6 juin 1765.

Je serai le 9 à midi chez vous, mon cher ami. Je viens tout seul; cela n'exige ni festin, ni dépense. Le pot-au-feu, pris à la lettre, est suffisant. Je souhaite de vous y voir en bonne santé; gai et de bonne humeur.

Ici, à la revue, il y a eu du haut et du bas. Ce n'est ni comme à Berlin, ni comme à Stettin; mais il faut que cela vienne.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement.

47. AU MÊME.

Le 26 juin 1765.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de Sans-Souci; j'ai encore quelque chose pour vous, que je voudrais vous donner à vous-même. La cour de Brunswic vient ou arrive ici le 10 du mois prochain. Voilà le temps, mon cher, dont je puis disposer; c'est à vous de choisir le vôtre. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

---

48. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 27 juin 1765.

Sire,

Depuis l'existence de Brandebourg, on n'y a point vu paraître, selon toute apparence, dans la saison présente les différentes sortes de fruits que V. M. vient de m'envoyer. Vous y ajoutez, Sire, l'ordre de venir en cueillir moi-même, et je n'y manquerai sûrement pas.

Le sieur Cothenius m'ayant mis aux bains depuis quinze jours, ce qui ne laisse pas de me soulager, je supplie V. M. d'en permettre la continuation jusqu'à samedi prochain, afin que j'aie, le dimanche suivant, le bonheur de me mettre à ses pieds et de lui témoigner que je suis, etc.

---

49. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 16 septembre 1765.

Je reviens de Silésie, mon cher ami. Les eaux de Landeck m'ont rendu l'usage des jambes, et à présent il ne me paraît presque pas que j'aie eu la goutte.[a]

[a] Voyez t. XIX, p. 398.

J'ai vu votre régiment mieux en ordre que jamais. Luck[a] est un très-bon officier, et qui sert par honneur et par ambition.

Je souhaite que mon jardinier vous ait bien servi durant mon absence. C'est à moi maintenant à être votre pourvoyeur et à fournir votre ménage de fruit et de ce qui peut vous être agréable; mais j'exige que vous me donniez des nouvelles de votre santé, pour que je sois tranquille sur le sujet de mon bon vieil ami, que j'aimerai jusqu'au tombeau. Adieu.

---

50. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 16 septembre 1765.

SIRE,

La confirmation que je viens de recevoir de Votre Majesté du bon effet que les eaux de Landeck lui ont procuré me donne une joie extrême. Votre contentement, Sire, fait le mien et mon unique consolation. Je ne cesserai jamais de faire les vœux les plus sincères pour la santé de V. M.

Je ressens toute la satisfaction possible, Sire, de ce que vous avez trouvé mon régiment en bon ordre. Le lieutenant-colonel Luck m'a marqué avec bien de la joie les marques réelles que V. M. lui a données de sa gracieuse approbation, ce qui doit l'engager à faire de plus en plus paraître son zèle pour votre service.

Vous m'ordonnez, Sire, de vous donner de mes nouvelles. J'ai eu depuis près de quatre semaines des douleurs de sciatique; je me suis avisé de me servir du baume de la Mecque, dont j'avais environ quinze ou dix-huit gouttes que j'ai prises en autant de jours. Je m'en trouve plus dispos et beaucoup soulagé.

Je vous rends grâces, Sire, de vos excellents fruits, et suis, etc.

---

[a] Le lieutenant-colonel Gaspard-Fabien-Gottlieb de Luck, qui commandait alors le régiment de Fouqué, n° 33. Voyez t. VI, p. 155.

51. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 18 septembre 1765.

Heureusement, mon cher ami, il m'est encore resté un flacon de baume de la Mecque, que l'effendi m'a donné. Je vous l'envoie avec le plus grand plaisir du monde, et j'y ajoute mille vœux pour que ce baume vous fasse tout le bien imaginable. Portez-vous bien, et n'oubliez pas le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

---

52. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 19 septembre 1765.

Sire,

On vient de me rendre le flacon de baume de la Mecque que V. M. me fait la grâce de m'envoyer. Jamais prince au monde n'a pris plus de soins pour son serviteur que V. M. pour ma santé. Ce qui vous distingue, Sire, des autres princes, c'est que vous faites tant de bien à un homme qui ne peut par le moindre service vous en témoigner sa reconnaissance. Quel sort, Sire, de ne pouvoir répondre à tant de bontés que par les sentiments de l'attachement inviolable et de la fidélité avec laquelle je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

---

53. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 31 décembre 1765.

Bon jour et bon an, mon cher ami. Je vous envoie un présent de vieillard à vieillard : une chaise commode que vous pouvez

trousser et baisser selon votre fantaisie, du vrai baume de la Mecque pour restaurer vos forces, et des breloques de ma manufacture de porcelaine pour vous amuser. Quand je vous verrai, l'été, à Potsdam, je vous ferai quelque galanterie plus solide. En attendant, je fais, mon cher ami, des vœux pour votre santé, vous assurant que personne n'y prend plus de part que votre ancien et fidèle ami.

---

54. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 3 janvier 1766.

SIRE,

Votre Majesté ne m'aurait jamais prévenu sur le compliment de la nouvelle année, si ce n'était qu'un effet d'attention et de discrétion ne m'en eût empêché; d'ailleurs je suis persuadé, Sire, que, de tous les compliments que vous recevez à cette occasion, il n'y en a certainement pas qui puissent surpasser la sincérité des sentiments de mon cœur pour votre gloire et bien-être.

Je vous remercie, Sire, des belles et bonnes étrennes que vous avez la grâce de m'envoyer, et félicite V. M. de la satisfaction que lui doit donner la réussite de sa porcelaine, d'autant plus que, étant la dernière en date, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres. Je ferai bon usage du fauteuil, et m'y dorloterai de mon mieux. Le premier envoi de baume de la Mecque de V. M. m'ayant donné quelque force, guéri des crampes et de la sciatique, j'ai lieu d'espérer que le second volume achèvera le reste, excepté la respiration et la voix, qui semblent diminuer de plus en plus. Je suis, etc.

55. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 9 janvier 1766.

Je suis charmé, mon cher ami, que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient été agréables. C'est le dernier flacon de baume de la Mecque qui me restait. J'ai fait écrire à Constantinople, pour en tenir en réserve, si vous en souhaitez.

Notre carnaval ressemble aux jours ouvriers à Brandebourg; il n'y a ni spectacle ni rien, à cause d'un deuil de famille qui m'afflige sensiblement.[a] Je me suis relâché pour les derniers quinze jours en faveur de notre jeunesse, qui n'est guère sensible à la tristesse des autres.

Votre ferme de tabac[b] avance bien, et je me flatte que vous aurez lieu d'en être content.

Adieu, mon cher ami; soignez bien votre santé, et comptez toujours sur mon cœur, qui sera à vous à l'avenir comme durant le passé.

56. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 9 janvier 1766.

SIRE,

Je suis pénétré de toutes les bontés que vous me témoignez, au point que je ne puis en rendre les remercîments convenables, tant par rapport aux soins que V. M. prend de ma santé que

[a] La margrave Sophie de Schwedt, sœur du Roi, était morte le 13 novembre 1765. Voyez ci-dessus, p. 123.

[b] Lorsque le Roi établit la ferme générale du tabac, il vint une fois à parler à Fouqué, pendant qu'il était chez lui, à Brandebourg, de l'avantage des intéressés, et lui conseilla d'y prendre part. Fouqué fit des difficultés, préférant les intérêts plus modiques, mais plus sûrs, qu'il tirait de la *Landschaft*, à Berlin. Le Roi entra là-dessus dans sa chambre, et revint bientôt après avec une somme considérable qu'il remit à Fouqué. « Voici, lui dit-il, de l'argent que je vous apporte pour que vous en achetiez des actions de tabac. » (Note de M. Büttner.)

pour celui qu'elle prend de mes intérêts. Ce dernier point m'engage à lui demander une nouvelle grâce. Sire, la voici. J'ai perdu à la prise de Glatz toutes mes obligations; il y en avait pour dix-huit mille cinq cents écus de votre *Landschaft* de Berlin, dont je joins ici la note. Je supplie V. M., pour la sûreté de ma famille, de vouloir m'en accorder de conformes aux premières, qui étaient soussignées de sa main.

Nous sommes autorisés, tant par la raison que par l'usage, de modérer le chagrin aussi bien que la joie. Conséquemment, Sire, V. M. peut sans scrupule jouir du carnaval et du masque.

Comme V. M. se porte bien à l'entrée de son année climatérique, je me flatte que sa santé sera de longue durée. Je suis, etc.

---

57. AU BARON DE L. M. FOUQUE.

Berlin, 12 janvier 1766.

La lettre que vous m'avez faite du 9 de ce mois m'ayant été remise, j'ai saisi avec plaisir l'occasion de vous marquer ma bonne volonté pour vous obliger, et ai donné mes ordres précis à la *Landschaft*, afin de faire expédier de nouveau et envoyer à ma confirmation les contrats, selon le dénombrement que vous en avez joint sur les fonds que vous y avez placés, et dont les premiers originaux ont été perdus à la prise de Glatz. Et sur ce, je prie Dieu, etc.

[a] Vous recevrez, mon ami, vos quittances dès qu'on me les aura envoyées.

---

[a] De la main du Roi, probablement.

58. AU MÊME.

(9 février 1766.)

Je vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je souhaite qu'elles vous soient agréables, qu'elles vous ragoûtent, et réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps, et végétons en été; mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami; je fais des vœux pour votre conservation et pour tout ce qui peut répandre des agréments sur votre vie.

---

59. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 11 février 1766.

Sire,

Je rends grâces à Votre Majesté des truffes d'Italie qu'elle vient de m'envoyer. Ceux qui auront goûté de l'une et de l'autre espèce trouveront que celles de votre bon pays de Magdebourg et de Halberstadt les surpassent infiniment. Le long voyage des ultramontaines peut en être la cause.

Puissiez-vous, Sire, jouir longtemps de tous les mets et de tout ce qu'il y a de bon dans ce monde, puisque personne n'en est plus digne que vous! Je me flatte, Sire, que vous passerez bien au delà de mon âge de soixante-neuf ans, surtout depuis les effets des bains de Landeck, qui vous ont raffermi au point de supporter également le froid et le chaud de la saison au temps de vos manœuvres.

Je deviens sourd, Sire, et j'ai toute la peine du monde à me faire entendre. Votre serviteur s'achemine tout doucement vers le grand voyage. Tôt ou tard, et quelle qu'en soit l'issue, soyez persuadé que je vous aimerai, Sire, avec un dévouement inviolable et le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

---

60. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(16 février 1766.)

Votre lettre, mon cher ami, m'a attristé. Vous me parlez de votre départ, et, si cela dépend de moi, j'ai envie de vous conserver le plus longtemps possible. On trouve partout des hommes, mais rarement d'aussi honnêtes gens et d'aussi fidèles amis que vous. Soignez-vous le plus qu'il est possible, pour que je ne vous perde pas sitôt, et songez au chagrin que j'aurais, si je me voyais séparé de vous pour jamais. Un peu de surdité ne fait rien à l'affaire; on a des cornets qui facilitent l'ouïe; feu madame de Rocoulle [a] en avait, et je vous en ferai faire, de sorte que j'espère qu'à l'aide du beau temps vous reprendrez des forces, et que je pourrai avoir encore le plaisir de jouir de vous à Sans-Souci.

Plein de cette persuasion, je vous prie de faire tout ce qu'il faut pour vous conserver, afin que j'aie alors le plaisir de vous embrasser et de vous donner des marques de ma sincère tendresse. Adieu.

---

[a] Voyez t. XVI, p. xx, et p. 185 — 191.

61. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 19 février 1766.

Sire,

Je ne puis répondre à vos bontés; un torrent de larmes me serre le cœur, et l'expression me manque. Toute ma consolation, et ce qui me flatte le plus, c'est que vous m'estimez au nombre de vos amis. Mais qui suis-je, moi, pour recevoir tant de grâces? Un chien mort, comme Méphiboseth. [a]

L'ordinaire des princes n'est pas d'avoir l'âme si tendre; et vous qui les surpassez tous, Sire, comment s'est-il pu faire que vous l'ayez si flexible pour vos amis? Aussi j'en reconnais tout le mérite, la grandeur et le prix.

Je ne crois pas, Sire, et le ciel m'en est témoin, qu'on puisse surpasser les sentiments d'attachement que j'ai pour votre auguste personne. Je baisse beaucoup et de tous côtés; je parle fort peu, parce qu'on a peine à m'entendre, et même je ne puis articuler ce que je veux dire, comme feu le général de Rochow. Peut-être que la belle saison y portera quelque changement, et me procurera encore le seul bien où j'aspire en ce monde, qui est de vous voir. Je suis, etc.

---

62. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(24 février 1766.)

Je vois bien qu'il faut vous fortifier, mon cher ami. On a voulu goûter, il y a deux jours, du vin de Hongrie de mon grand-père; on l'a trouvé bon. J'ai gardé la bouteille, je vous l'envoie. C'est la dernière; puisse-t-elle vous faire du bien!

Si vous voulez d'autres vins vieux, j'en ai de toutes les espèces, et je me ferai un vrai plaisir de vous les fournir; vous

[a] II Samuel, chap. IX, v. 6—8.

n'avez qu'à le dire. Je fais mille vœux pour votre conservation, en vous embrassant de tout mon cœur. Adieu, mon cher ami.

---

63. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 2 mars 1766.

SIRE,

Quel dommage et quelle perte pour Votre Majesté de vous priver de tout ce qu'il y a de plus délectable en fait de vin, et d'être d'un goût si opposé à celui de saint Luc! [a] Ce saint homme, avancé en âge sans doute et avec un estomac débile, jugea en bon connaisseur que le vin vieux était préférable au nouveau. Nonobstant les sentiments si contraires de V. M., je ne cesserai de faire les vœux les plus ardents pour la conservation de ses précieux jours. Je suis, etc.

---

64. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(16 avril 1766.)

Je vous envoie, mon cher ami, quelques légumes et ce qu'il y a de plus nouveau dans le jardinage. Je souhaite que cela vous fasse plaisir, que vous en mangiez en bonne santé, et que cela vous fasse ressouvenir de votre vieil ami.

---

[a] Voyez l'Évangile selon saint Luc, chap. V, v. 39.

65. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 17 avril 1766.

Sire,

Je vous rends grâces des légumes que Votre Majesté vient de m'envoyer. Ce n'est qu'à Sans-Souci où l'on puisse trouver des choses si précoces. Également pénétré de joie de vous savoir en bonne santé, Sire, que de reconnaissance pour votre gracieux souvenir, je suis, etc.

---

66. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Potsdam, 19 avril 1766.

Je reçois avec sensibilité les témoignages de reconnaissance que vous m'avez marqués par votre lettre du 17 de ce mois. Comme je souhaite d'avoir des nouvelles sur l'état présent de votre santé, faites-moi le plaisir de me mander comment vous vous portez. Et sur ce, je prie Dieu, etc.

---

67. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 22 avril 1766.

Sire,

C'est ajouter le comble à vos grâces, Sire, que de m'ordonner de vous mander l'état de ma santé. Le rapport sincère que je puis en faire à V. M. est que ma situation est presque toujours la même, c'est-à-dire, fort valétudinaire. Ma voix reste faible, mes pieds sont enflés, et mes jambes ont peine à me porter.

Cependant il semble que mon ouïe va mieux depuis peu, ce que j'attribue, Sire, à votre baume de la Mecque et à la saison présente.

Je supporte mes infirmités avec constance, Sire, pourvu que vous jouissiez d'une parfaite santé.

Rüdiger, par vos ordres, vient de m'envoyer des asperges dont je rends mes actions de grâces à V. M. Je suis, etc.

---

68. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 31 mai 1766.

Mon cher ami, je m'invite tout rondement à dîner chez vous sans façon, comme l'amitié l'autorise, pour le 2 juin, ce qui est après-demain.

Je me réjouis d'avance, mon cher Fouqué, d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je serai à onze heures chez vous. Adieu, mon cher ami.

---

69. AU MÊME.

Le 5 juillet 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de mon jardin. J'ai eu à faire jusqu'ici; à présent je suis seul. Cependant je ne vous invite à venir que quand la pluie sera passée, parce que le froid qu'il fait à présent ne serait pas convenable à votre santé. Vous aurez la bonté de me dire naturellement si ce petit voyage vous convient, et quand vous voulez le faire, pour que je vous envoie de mes chevaux d'avance.

Adieu, mon cher ami; je reconnaîtrai le plaisir que vous voulez me faire, et je vous embrasse.

---

70. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 5 juillet 1766.

Sire,

Je vous rends grâces des bons fruits que Votre Majesté vient de m'envoyer. Plus mon cœur est pénétré de reconnaissance pour le gracieux souvenir de V. M., et plus je suis mortifié, Sire, de me voir dans la situation qui m'ôte le pouvoir de me rendre à vos ordres. Mes maux de reins sont encore les mêmes, et ne me permettent pas de quitter mon fauteuil. J'espère que le beau temps en dissipera les douleurs, et me mettra en état de satisfaire l'empressement respectueux que je ressens de me jeter aux pieds de V. M. Je suis, etc.

---

71. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 16 juillet 1766.

Je vous ai envoyé un médecin;[a] mais, comme je sais que vous ne vous en servez que fort superficiellement, je vous envoie, mon cher ami, des melons qui peut-être seront plus de votre goût. Le médecin prétend que vous avez passé le temps de la saignée, mais que, en vous faisant tirer un peu de sang, vous vous trouverez beaucoup soulagé. Personne ne prend plus de part que moi à votre conservation; ainsi ne trouvez pas étrange que j'entre dans les détails de votre santé et de ce qui peut prolonger les jours de mon ancien et fidèle ami. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

---

[a] M. Cothenius, que le Roi envoya au général Fouqué, fut très-bien reçu. On lui laissa à peine le temps de s'informer de la santé du général. De là vient qu'il fut peu satisfait de sa docilité et de sa diète. (Note de M. Büttner.)

72. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 16 juillet 1766.

SIRE,

Ce sont vos bontés seules qui me soulagent. Je vais me servir des bains que votre médecin m'a ordonnés. Je me saigne régulièrement deux fois par an, le 15 avril et le 15 octobre. Au reste, je me rapporte au goût du public, en donnant aux cerises et aux melons la préférence sur la casse, le séné et la rhubarbe. Je suis, etc.

---

73. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Potsdam, 10 septembre 1766.

Votre lettre du 7 de ce mois m'a fait d'autant plus de plaisir, puisqu'elle me confirme les mêmes sentiments d'attachement pour moi que je vous ai toujours connus, par la part sincère que vous prenez à mon voyage de Silésie, dont je suis heureusement de retour, ayant tout lieu d'en être satisfait. Je souhaite seulement que votre santé, qui m'intéresse toujours beaucoup, soit parfaite, et que j'en aie de temps en temps de bonnes nouvelles, priant au reste Dieu, etc.

---

74. AU MÊME.

(26 septembre 1766.)

Je vous envoie, mon cher ami, du vin de Hongrie, ayant appris en Silésie que vous en désiriez; et je vous envoie en même temps

de mes raisins, que vous goûterez, en cas qu'ils ne vous soient point nuisibles. J'ai aussi écrit à Constantinople pour du baume de la Mecque, sur ce que je soupçonne que le vôtre sera consumé. Enfin je voudrais contribuer à votre conservation autant qu'il dépend de moi. Secondez-moi, mon cher, dans cette entreprise, par les soins de votre santé, pour que je conserve le plus longtemps que possible mon bon, ancien et fidèle ami. Adieu.

---

75. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 27 septembre 1766.

SIRE,

Quels soins prenez-vous d'un homme qui ne vous est plus utile à rien! Il ne suffit pas que V. M. m'envoie du vin de Hongrie et des raisins qui entre eux se disputent à qui l'emportera pour le goût; il faut encore que l'Asie y fournisse de son baume. Comment puis-je, Sire, répondre aux bontés infinies dont V. M. me comble? Mon cœur éprouve tous les effets de la reconnaissance, mais l'expression me manque.

Rien ne contribue plus à ma conservation, Sire, que les soins gracieux de V. M., sans lesquels je ne serais peut-être plus. Le baume de la Mecque, Sire, ne laisse pas que de me donner des forces, et je me servirai de votre vin de Hongrie pour fortifier mon estomac, en chantant la louange et la gloire de mon incomparable bienfaiteur.

Quel chagrin pour moi, Sire, de n'être plus en état de prouver par mes services le zèle et le dévouement inviolable avec lequel je suis, etc.

---

76. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(17 octobre 1766.)

J'ai enfin, mon cher ami, reçu du baume de la Mecque, que mon ministre[a] m'a rapporté de Constantinople. Je vous l'envoie, en faisant mille vœux qu'il vous fasse tout le bien possible, en vous assurant que personne ne s'y intéresse plus que votre vieil et fidèle ami.

---

77. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 17 octobre 1766.

Sire,

Ce n'est pas assez que Votre Majesté ait rendu mes jours heureux, elle cherche encore à les prolonger par les soins gracieux qu'elle prend de ma santé. Je vous rends grâces, Sire, pour la provision de baume de la Mecque que vous venez de m'envoyer. Je me servirai de cet excellent remède comme d'un confortatif et comme d'un témoignage de vos bontés. Je suis, etc.

---

78. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Berlin, 19 décembre 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, un service de ma porcelaine que je vous ai destiné depuis longtemps, et que les fours ont empêché d'achever plus tôt. Je vous prie de vous en servir; s'il se casse, je le compléterai facilement.

[a] M. de Rexin. Voyez t. IV, p. 183, et t. V, p. 107.

Portez-vous bien, vivez pour ma consolation, et jouissez de toutes les prospérités que comporte l'humaine nature. Ce sont les vœux que fait pour vous le plus ancien et le plus fidèle de vos amis.

---

79. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 23 décembre 1766.

Sire,

S'il y a un moyen de prolonger mes jours, je crois que Votre Majesté en possède le secret, témoin la joie que je ressens du beau présent de porcelaine que je viens de recevoir.

Il est certain, Sire, qu'en se servant le matin du baume de la Mecque, à midi d'une soupe bien mitonnée dans vos belles terrines, et au dessert de votre vieux vin de Hongrie, il y a toute apparence que la continuation peut mener fort loin.

Jugez, Sire, de la vive reconnaissance et de l'obligation que je dois à V. M. pour toutes ses grâces et ses bontés. Comme je ne vous suis plus utile à rien, Sire, mon temps sera toujours employé à chanter votre los, honneur et gloire, et à faire des vœux pour la prospérité de votre auguste personne. Je suis, etc.

---

80. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 18 février 1767.

Je vous envoie, mon cher ami, un petit pâté du Périgord. Je souhaite qu'il vous soit agréable, et que votre santé soit assez bonne pour le manger sans incommodité.

Ceux qui viennent de Brandebourg disent que vous vous portez bien; ce ne sera jamais autant que je le souhaite, car

personne ne s'intéresse tant à votre conservation que votre ancien et fidèle ami.

---

81. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 18 février 1767.

SIRE,

Je vous rends grâces du pâté du Périgord dont il vous a plu me faire part. Je le trouve fort bon, et le haut goût n'y manque certainement pas. Mais le moyen de faire tout tourner en bien à qui que ce soit, c'est d'en user sobrement. Je compte sûrement que V. M. fera de même.

Quant à ma santé, Sire, elle est passable, grâce au temps présent, qui me permet, de temps à autre, de déterrer un blaireau ou un renard; d'ailleurs, je parle à ne plus me faire entendre, et je marche en chancelant. Je ne suis plus assuré que sur un seul point, qui est l'attachement inviolable avec lequel mon cœur vous sera voué jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

---

82. DU MÊME.

Brandebourg, 4 septembre 1767.

SIRE,

J'ose me flatter que votre voyage se sera terminé heureusement, à votre satisfaction; j'en juge par l'avancement que vous avez trouvé à propos de faire. La part que j'y prends pour le colonel Luck me fait augurer que V. M. a été contente du régiment. Pour comble de mes vœux, continuez, Sire, à vous bien porter; et, après avoir satisfait à vos voyages et à vos revues, j'espère

que vous allez vous délasser en préparant une bonne réception au prince d'Orange, et terminer le tout par de belles et glorieuses noces.[a] Permettez-moi, Sire, de vous en faire mes compliments de félicitation. Je rends grâces à V. M. de la part que j'ai eue pendant votre absence aux melons de Sans-Souci. Je suis, etc.

---

83. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 7 septembre 1767.

Je suis de retour, mon cher ami, de Silésie, où j'ai trouvé votre régiment très-beau et en très-bon ordre.

Je vais marier bientôt ma nièce; je vous inviterais volontiers aux noces, mais je sais que vous préférez la retraite au grand monde. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

84. AU MÊME.

Le 12 novembre 1767.

Mon cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé incessamment de Constantinople, des raisins de ma vigne, et quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez. Je souhaite que cela vous soit agréable, et que vous vous en régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, surtout pour moi, qui suis le doyen de tous, et qui vous serai attaché jusqu'au trépas. Adieu.

---

[a] Le 4 octobre, le prince Guillaume V d'Orange épousa la princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine, fille unique du feu Prince de Prusse, née le 7 août 1751. Voyez t. VI, p. 18, 217 et 222, §. 15.

85. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 13 novembre 1767.

SIRE,

Je suis sensiblement touché des nouvelles marques de vos bontés et des grâces que V. M. vient de me témoigner par les soins qu'elle prend de la conservation de mes jours.

J'ai lieu de m'estimer le plus heureux des mortels, surtout, Sire, si le ciel, un jour, vient à ratifier les grâces que vous m'avez témoignées pendant ma vie. J'ose l'espérer, et me fonde sur l'amitié que je porte à son oint, pour la prospérité et la conservation duquel je ne cesserai de lui adresser mes vœux. Je suis et serai, Sire, jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

---

86. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 23 décembre 1767.

Mon cher ami, je croirais avoir mal passé la Noël, si je ne vous envoyais pas une petite marque de mon souvenir. Voici de ma porcelaine, pour quė vous jugiez des progrès de ma fabrique, et voici des truffes que j'ai reçues de Turin. Je souhaite que l'un et l'autre vous soit agréable, que vous vous portiez bien, et que vous n'oubliiez pas votre ancien et fidèle ami.

---

87. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 30 décembre 1767.

SIRE,

N'être plus bon à rien, et jouir des grâces et des bienfaits du Roi son maître, est une satisfaction qui ne se fait pleinement ressentir qu'à mon âge.

Vous jugerez, Sire, de la joie que produit en mon cœur votre gracieux souvenir et les belles étrennes qu'il vous a plu d'y ajouter. La production de votre fabrique de porcelaine est un ouvrage achevé, dont la beauté et le goût surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Quant aux truffes de Turin, qui à mon goût ne valent rien, peut-être que celles de votre pays auraient le même sort en faisant un voyage semblable.

Je vous souhaite, Sire, une bonne et heureuse année. Portez-vous bien, soyez content, et prospérez toujours. Je suis, etc.

---

88. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 7 janvier 1768.

Je vous envoie, mon cher ami, le dernier office [a] que je rends à un neveu que j'ai beaucoup aimé. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien d'ajouté, et que son caractère et ses connaissances étaient telles que je les ai dépeints.

Je ne vous enverrai plus de truffes d'Italie; il faut que votre cuisinier ne sache pas les accommoder, car tout le monde les a trouvées ici excellentes.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, en faisant mille vœux pour votre conservation.

---

89. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 8 janvier 1768.

SIRE,

Je suis sensiblement touché de la mort du prince Henri, duquel à la vérité je n'ai eu de connaissance que de sa figure aimable.

[a] L'*Éloge du prince Henri.* Voyez t. VII, p. IX—XI, p. 37—49, et t. XIX, p. 416 et 417.

Les soins que vous avez pris, Sire, de son éducation, les espérances que vous fondiez sur le mérite de ce cher prince, et l'éloge que vous lui donnez, sont à la fois un témoignage de l'amitié que vous lui portiez et des bonnes qualités qu'il possédait. C'était, en un mot, votre ouvrage. J'assistais à son oraison funèbre à l'église du dôme, où l'on chantait une hymne qui me fit pleurer à chaudes larmes; c'était:

Das Grab ist da, die besten Jahre
Sind auch des blassen Todes Raub;
Er legt den Schönsten auf die Bahre,
Und wirft den Stärksten in den Staub;
Die Grabschrift, die die Tugend gräbt,
Macht, dass man auch im Tode lebt, u. s. w.[a]

La perte de cet aimable prince est pour ainsi dire irréparable, si ce n'est, avec permission de V. M., qu'elle veuille redoubler ses soins pour le Prince de Prusse, auquel généralement l'on attribue le caractère d'honnête homme avec tous les sentiments qui y répondent. Vous le devez, Sire, à votre propre gloire, au sang et à l'État, de plus, à la reconnaissance et à l'obligation que ce prince vous en aura.

Je vous rends grâces, Sire, de l'exemplaire dont il vous a plu de m'honorer, et que j'estime un ouvrage parfait. Je suis, etc.

---

90. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 26 avril 1768.

Mon cher ami, j'apprends du général Kleist que vous êtes indisposé, et je vous envoie mon médecin pour s'informer de votre

[a] Ces six vers, un peu changés par le général Fouqué, sont tirés de la quatrième et de la neuvième strophe de l'hymne de Benjamin Schmolck, pasteur à Schweidnitz, mort en 1737; elle commence ainsi:

Das Grab ist da, hier steht mein Bette,
Da ich den Tod umarmen soll, etc.

santé. Je fais mille vœux pour vous; c'est à quoi je borne mes facultés. Si j'étais médecin, je voudrais vous guérir, et si j'étais Dieu, je vous rendrais immortel, car les honnêtes gens devraient l'être; mais ma puissance ne va qu'à faire des vœux pour vous.

S'il y a ici quelque chose à votre service, vous n'avez qu'à dire un mot; tout ce qui dépend de moi se fera.

Je souhaite d'apprendre de vous de bonnes et d'agréables nouvelles. En attendant, je vous embrasse tendrement. Adieu.

---

91. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 27 avril 1768.

SIRE,

Sans être ni Dieu, ni médecin, vos bontés et vos grâces ne laissent pas que d'opérer de bons effets, surtout la joie que je ressens de vous savoir en parfaite santé, dont je vous souhaite la continuation pendant une longue suite d'années.

Quant à moi, je vais mon chemin, et je m'apprête peu à peu pour le grand voyage. Le quinquina vient de me guérir de la fièvre; il ne me reste plus, pour achever la cure, que de pouvoir entendre, parler et marcher.

Je me rappelle que, ayant engagé défunt le duc de Barby, il y a trente ans passés, à se servir des bains de Lauchstädt près de Halle, il y alla avec deux béquilles, et en revint sain et sauf au bout de quatre semaines, marchant comme à l'ordinaire. Je serais fort tenté d'en faire l'expérience, si V. M. m'en accorde la permission, ce qui toutefois ne se fera qu'après le passage de V. M. par Brandebourg. Je suis, etc.

---

92. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 28 avril 1768.

Je suis bien aise de voir par votre lettre que votre santé se rétablit, et que vous êtes intentionné de vous servir des eaux de Lauchstädt. Il dépendra absolument de vous d'y aller quand vous voudrez, pourvu que cela ne soit pas justement dans le temps des revues prochaines, quand j'irai à Magdebourg; et, en passant par Brandebourg, je voudrais bien avoir le plaisir de vous voir. Sur ce, etc.

93. AU MÊME.

Le 23 octobre 1768.

Mon cher ami, voici le petit tribut que je vous offre; ne regardez pas à la somme, mais ne considérez que le cœur tendre du plus fidèle de vos amis, qui voudrait vous faire plaisir. Ménagez-vous bien, vivez comme Mathusalem, et soyez persuadé que je vous aimerai de corps et d'âme jusqu'à mon dernier soupir.

94. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 24 octobre 1768.

Sire,

Je ne sais que répondre aux grâces et aux bienfaits dont je me vois comblé. Les expressions par lesquelles je voudrais marquer à V. M. ma reconnaissance me manquent. Cependant, Sire, j'ose assurer V. M. que je suis moins sensible à tous les trésors que

vous pourriez m'offrir qu'aux termes gracieux qu'il vous plaît d'y ajouter.

Mon cœur vous est garant, Sire, de l'attachement inviolable que j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie pour votre auguste personne. Je suis, etc.

---

95. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 22 décembre 1768.

Mon cher ami, voici une petite marque de souvenir que je vous envoie. L'usage est que les familles se fassent des présents à la Noël, et je vous traite comme de la famille, tant en qualité d'honnête et preux chevalier sans peur et sans reproche qu'en qualité de mon ancien ami.

Ayez bien soin de votre santé, pour que je conserve mon bon et vieil ami le plus longtemps possible, et que j'aie encore souvent le plaisir de vous assurer de vive voix de toute l'étendue de ma tendresse et de mon estime.

---

96. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 24 décembre 1768.

Sire,

Il s'en faut de beaucoup que mes enfants aient ressenti à leurs étrennes la joie que j'ai eue à la réception des vôtres et du gracieux souvenir dont il vous a plu de m'honorer. Que ne puis-je reconnaître dignement tant de bontés! Je ne le puis qu'en idée et par des vœux qui sont d'autant plus sincères, qu'ils partent de cœur et d'affection. Je ne parle plus à me faire entendre,

et je perds l'ouïe. Je cherche à Berlin un petit cornet pour suppléer, s'il est possible, à ce défaut, tel que madame Rocoulle en a eu, sans le pouvoir trouver. Je suis, etc.

---

97. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 9 janvier 1769.

Je vous envoie, mon cher ami, tous les instruments acoustiques que j'ai pu recueillir ici, avec une note sur leur usage. Je souhaite qu'ils vous rendent l'ouïe et soulagent votre vieillesse. Si je pouvais vous rajeunir, je le ferais; mais cela passe mes forces. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

98. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 12 janvier 1769.

Sire,

S'il y a moyen de me rétablir, je dois certainement l'attendre des bontés de V. M. Je vous rends très-humblement grâces, Sire, des instruments que vous venez de m'envoyer, et dont les deux plus grands font leur effet. J'en ferai demain l'épreuve au temple, où je prierai pour la prospérité de mon auguste bienfaiteur. Je suis, etc.

---

99. DU MÊME.

Brandebourg, 5 septembre 1769.

SIRE,

Permettez que je vous témoigne la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie et de la visite remarquable qu'elle vient de recevoir de S. M. I. à Neisse,[a] trait qui sera à jamais mémorable dans votre histoire. Je souhaite, Sire, que le tout se soit terminé à la satisfaction de V. M., et que ce prince, désireux de s'instruire, en rendant justice à vos talents militaires, ne veuille pas un jour mettre à profit contre son maître, à l'exemple des Russes, les instructions qu'il vient d'en reeevoir. Je suis, etc.

---

100. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 7 septembre 1769.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de la part que vous prenez à la visite que j'ai reçue. Ce jeune empereur est un prince plein de mérite et d'ambition. Il m'a témoigné toute l'amitié qu'un de mes plus proches parents pourrait avoir pour moi. Il m'a même dit qu'il ne comptait jamais faire usage envers moi ou ma famille de ce qu'il pourrait apprendre chez nous. Il est parti très-satisfait, et m'a invité l'année prochaine à venir chez lui, ce que je lui ai promis, comme cela n'était que juste.

On a trouvé votre régiment très-beau et en bon ordre. Toutes ces troupes sont dans un tel état, qu'il ne reste presque rien à désirer pour elles que leur conservation; en un mot, j'ai eu tout lieu d'être content de mon voyage. Je vous envoie des fruits de mon verger, car, mon cher ami, à notre âge il ne nous reste que de cultiver nos jardins.

[a] Voyez t. VI, p. 24 — 26.

Je vous embrasse du fond de mon cœur, en vous assurant que je suis tout à vous.

---

101. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 8 septembre 1769.

Sire,

Je suis charmé d'apprendre par votre gracieuse lettre que vous êtes satisfait et de la visite de S. M. I., et de tout votre voyage. Je ne souhaite plus que de vous savoir toujours en bonne santé; rien ne saurait égaler la consolation que j'en ressens. Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je suis, etc.

---

102. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 29 décembre 1769.

Je vous envoie, mon cher ami, des étrennes de ma fabrique de porcelaine. Les progrès en sont sensibles, et je souhaite que cela puisse vous faire quelque plaisir. C'est ce que je désire, vous aimant et vous considérant comme un preux chevalier et comme le plus ancien de mes amis. Je suis à vous de corps et d'âme.

---

103. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 29 décembre 1769.

SIRE,

Je vous rends grâces des étrennes que Votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. La beauté de la porcelaine s'augmente de jour en jour, et je crois qu'elle est parvenue à son plus haut période, tant en beauté de dessin qu'en blancheur.

Ce qui m'est le plus sensible est le gracieux souvenir de V. M., et ce que je souhaite ardemment est la parfaite santé et la conservation de son auguste personne. Je suis, etc.

---

104. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 6 mai 1770, jour de la bataille de Prague.

Je vous envoie, mon cher ami, du vieux vin de Hongrie pour vous en délecter le même jour que vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis.[a]

J'ai eu la goutte, qui m'a fort maltraité cette fois par trois accès consécutifs aux deux jambes comme aux genoux; mais je n'y pense plus.

Nous exerçons que c'est une merveille, et je vais mon train tant qu'un souffle de vie m'anime.

Puissiez-vous aussi bien vous porter que je le désire, et être persuadé de la tendresse et de l'estime infinie qui m'attachent à votre personne. Adieu.

---

[a] Voyez t. IV, p. 120.

105. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 7 mai 1770.

Sire,

Je vous rends grâces du vieux vin de Hongrie que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour célébrer le jour de la bataille de Prague. Il me servira de confortatif, vu que je baisse par tous les organes.

Le rétablissement de V. M. contribue au mien. La triste expérience que vous en avez fait que vous savez y porter remède par le régime. Je souhaite qu'elle soit durable, et que vous puissiez faire les exercices jusqu'à la fin du siècle. Je suis, etc.

106. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Le 24 décembre 1770.

Je vous envoie, mon cher ami, une petite marque d'amitié et de souvenir que j'espère que vous prendrez comme venant de la part de votre plus ancien et fidèle ami. Je souhaite qu'à la nouvelle année vous recouvriez la voix, la vue et l'ouïe, que vous m'aimiez toujours un peu, et que vous soyez persuadé de mon amitié et de mon estime. Adieu.

107. DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Brandebourg, 28 décembre 1770.

Sire.

Je suis sensiblement touché du souvenir que Votre Majesté vient de me réitérer, et c'est avec bien du regret que je ne puis recon-

naître dignement tant de bontés. Je ne le puis que par les vœux les plus sincères et par les assurances que votre contentement fait mon unique consolation et mon seul soulagement dans mes infirmités, qui s'augmentent toujours, et dont je n'ai aucun lieu d'espérer quelque changement. Je rends grâces à V. M. de la belle porcelaine qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, et qui surpasse tout ce que j'ai vu jamais en ce genre. Je suis, etc.

---

108. DU MÊME.

Brandebourg, 23 septembre 1771.

SIRE,

Permettez-moi de vous témoigner la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie. Souhaitant de tout mon cœur qu'il se soit terminé en parfaite santé et à la satisfaction de V. M., je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent qui m'est parvenu par l'ordre de V. M. pendant son absence. Je suis, etc.

---

109. AU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

(24 septembre 1771.)

Je suis bien aise, mon cher ami, que les fruits vous aient été agréables. C'était à cette intention qu'ils vous ont été envoyés, et encore parce que j'ai supposé que Brandebourg n'en fournirait pas beaucoup cette année. Je reviens de la Silésie, où j'ai trouvé beaucoup d'ouvrage achevé, mais où il reste cependant encore bien des choses à faire.

Votre régiment commence à devenir beau, mais je ne vous en parle point, parce que, dans l'état d'infirmité où vous vous trouvez, cela vous causerait des regrets qu'il faut vous épargner.

Adieu, mon cher ami; ménagez bien votre santé, aimez-moi toujours, et soyez persuadé que, comme de tous vos amis je suis le plus ancien, j'en suis aussi le plus fidèle.

---

110. AU MÊME.

Potsdam, 5 septembre 1773.

La lettre de félicitation que vous venez de m'écrire sur mon heureux retour de la Silésie m'a été d'autant plus agréable, qu'elle m'est une marque assurée de la continuation de votre attachement pour moi. Recevez-en ici mes sincères remercîments et les vœux que je fais en même temps pour votre conservation, en priant Dieu, etc.

[a] Je souhaiterais, mon cher ami, que vous fussiez en situation que je pusse vous embrasser chez moi.

AU FILS DU BARON DE L. M. FOUQUÉ.

Potsdam, 10 mai 1774.

Je viens de recevoir les marques de l'ordre de l'Aigle noir dont feu votre digne père était décoré, de même que le cheval de service que vous m'avez adressé sous le 9 de ce mois; et, voulant bien vous remercier de l'envoi que vous m'en avez fait, et vous réitérer à cette occasion les assurances de ma protection et bienveillance royale, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

[a] De la main du Roi.

VII.

LETTRES DE FRÉDÉRIC A M. DE KROCKOW.

(12 AOUT 1770 ET 23 NOVEMBRE 1773.)

1. A M. DE KROCKOW.

Potsdam, 12 août 1770.

C'est avec bien du plaisir que j'accepte le nouveau témoignage de zèle et d'affection que vous venez de me donner à l'occasion du prince que ma chère nièce, la Princesse de Prusse, vient de mettre au monde.[a] Un événement aussi intéressant pour moi et pour toute ma maison royale m'a rempli de la plus vive joie; et ce qui me la rend encore plus sensible, c'est que toute la patrie la partage avec moi. Puisse-t-elle aussi un jour partager avec moi celle de voir marcher ce jeune prince sur les traces glorieuses de ses ancêtres! Et sur ce, je prie Dieu, etc.

---

2. AU MÊME.

(Sans-Souci) 23 novembre 1773.

Les vœux que vous venez de m'exprimer dans votre lettre du 17 de ce mois à l'occasion de la naissance du second fils[b] de mon cher neveu, le Prince de Prusse, ont trouvé cet accueil favorable et que j'aime tant à faire éprouver aux sentiments du vrai pa-

[a] Voyez t. VI, p. 23.

[b] Le prince Louis, né à Potsdam le 5 novembre 1773, et mort le 28 décembre 1796.

triote. J'y reconnais votre zèle et votre attachement pour moi et pour toute ma maison royale, qui sont les meilleurs hommages que vous puissiez m'offrir, et qui vous garantiront pour toujours cette bienveillance royale que je ne manque jamais d'accorder et de conserver au mérite.

VIII.

LETTRES DE FRÉDÉRIC

AU COMTE

IGNACE KRASICKI,

PRINCE-ÉVÊQUE DE WARMIE.

(27 SEPTEMBRE 1773 ET 14 MARS 1774.)

1. AU COMTE IGNACE KRASICKI.

Potsdam, 27 septembre 1773.

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE WARMIE,

L'église catholique de Berlin est achevée au point qu'il ne lui manque que la consécration.[a] Cette solennité étant déterminée au 15 du mois d'octobre prochain, vous voudrez bien y officier et, pour vous rendre pour cet effet à Berlin, me dire combien il vous faut de chevaux de relais, afin que je puisse vous en faire expédier et parvenir le passe-port. En attendant le plaisir de vous voir à cette occasion,[b] je prie Dieu qu'il vous ait, etc.

2. AU MÊME.

Potsdam, 14 mars 1774.

MONSIEUR LE PRINCE-ÉVÊQUE DE WARMIE,

Les devoirs de votre charge vous rappelant dans votre diocèse, je ne puis qu'applaudir au désir que vous faites paraître de vous y rendre. C'est donc avec plaisir que je vous en accorde la per-

[a] Voyez t. XI, p. 160, 164, 186, etc.; t. XVIII, p. 85; et t. XIX, p. 354 et 396.

[b] Le comte Ignace Krasicki arriva à Berlin le 14 octobre, et logea au château de Potsdam du 19 au 31. Le 1[er] novembre, il inaugura l'église catholique de Berlin; le Prince de Prusse et le prince Frédéric de Brunswic assistaient à la cérémonie. Il séjourna de nouveau à Potsdam, auprès du Roi, du 2 au 15 mars 1774, et retourna dans son évêché le 18.

mission, et, en vous souhaitant un bien heureux voyage, je joins ici un passe-port pour des chevaux de relais, qui contribuera à diminuer les frais de votre retour. Absent ou présent, vous aurez toujours à mon estime la part que vous méritez, et je ne manquerai pas de vous en donner, dans l'occasion, de nouvelles preuves convaincantes. En attendant, je prie Dieu qu'il vous ait toujours, etc.

IX.

LETTRE DE FRÉDÉRIC

AU BARON

DE RIEDESEL.

(12 AVRIL 1775.)

AU BARON DE RIEDESEL.

Potsdam, 12 avril 1775.

MONSIEUR LE COLONEL BARON DE RIEDESEL,

Le sujet de la présente rappelle à ma mémoire un événement bien triste. C'est la perte que nous avons faite, il y a quelques années, de madame la landgrave de Hesse-Darmstadt,[a] cette princesse accomplie qui faisait l'ornement et l'admiration de notre siècle. Vous savez que j'ai toujours fait un cas infini de son mérite, et que sa mort prématurée m'a bien vivement affecté. Mais vous n'ignorez pas non plus que, à la première nouvelle de son décès, j'ai d'abord pris la résolution d'orner son monument d'une urne[b] consacrée à apprendre aux siècles futurs mes sentiments de vénération pour ses talents et ses vertus distinguées. Elle est achevée à l'heure qu'il est, cette urne. Je vous la ferai tenir par le voiturier Charles d'ici, et je ne saurais la mieux adresser qu'à vous, mon cher colonel, qui êtes parfaitement instruit comment l'illustre défunte a désiré qu'elle fût posée pour son monument.

[a] Henriette-Christine-Caroline-Louise, princesse de Deux-Ponts-Birkenfeld, née le 9 mars 1721, épousa le 12 août 1741 le prince héréditaire, depuis landgrave Louis IX de Hesse-Darmstadt; elle mourut le 30 mars 1774. Le Prince de Prusse épousa en secondes noces la seconde fille de cette princesse. Voyez t. VI, p. 23 et 57.

[b] Cette urne, placée sur le tombeau de la Landgrave, dans le jardin du château de Darmstadt, porte l'inscription suivante : *Hic jacet Henr. Christina Carol. Lov. Hass. Princ. Femina sexu. Ingenio vir. N. VII. Id. Mart. A. MDCCXXI. D. O. III. Kal. Apr. A. MDCCLXXIV. S. E. T. L.*

Quelque triste que soit le devoir auquel je vous appelle, vous m'obligerez cependant en vous en acquittant d'une manière conforme à ses intentions; et je saisirai à mon tour toutes les occasions qui se présenteront pour vous tenir compte des soins que vous donnerez à cette commission. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, etc.

X.

LETTRE DE FRÉDÉRIC AU PASTEUR ERMAN.

(29 JUILLET 1776.)

AU PASTEUR ERMAN.

Potsdam, 29 juillet 1776.

Le Roi ne peut qu'applaudir au sujet du sermon que le professeur et pasteur Erman a prononcé dans l'église française de Berlin le 21 de ce mois. La religion gagne toujours par ses liaisons intimes avec le bien public, et ses ministres ne sauraient mieux avancer ses intérêts qu'en mettant cet accord parfait dans tout son jour. Il paraît que ce sermon remplit parfaitement bien ce but, et S. M. veut bien remercier le susdit professeur Erman de l'exemplaire qu'il lui en a adressé avec sa lettre du 28 de ce mois.

XI.

LETTRE DE FRÉDÉRIC A M. DE DOMASCHNEW.

(17 NOVEMBRE 1776.)

A M. DE DOMASCHNEW.

Potsdam, 17 novembre 1776.

Monsieur de Domaschnew, je reçois avec bien de la reconnaissance les offres de l'Académie de Pétersbourg. Je ne suis que ce que les Italiens appellent *dilettante*, et par conséquent peu propre à me trouver dans la compagnie de quelques-uns des plus savants hommes de l'Europe, dont la profondeur des connaissances m'est connue. Cependant ce qui peut justifier le choix de l'Académie de Pétersbourg, c'est la part sincère que je prends à tout ce qui peut augmenter la prospérité et la splendeur de l'empire de Russie, de son auguste souveraine et de son illustre famille; et, comme certainement les sciences éclairent en répandant leurs connaissances et leurs découvertes, qu'elles adoucissent les mœurs, servent de consolation à ceux qui les cultivent, et étendent la gloire des États qui les protégent aussi loin que les armes des guerriers, je m'intéresserai toujours vivement pour cette Académie, qui publiera et transmettra à la postérité les talents insignes du grand génie qui est à sa tête. Sur ce, je prie Dieu, etc.

XII.

LETTRE DE FRÉDÉRIC A M. DE MOULINES.

(18 DÉCEMBRE 1776.)

A M. DE MOULINES.

Potsdam, 18 décembre 1776.

Je ne puis qu'applaudir aux motifs qui vous ont engagé à traduire l'*Éloge* de feu mon grand chancelier de Jariges. Des talents aussi distingués, joints à une droiture à toute épreuve, méritent bien d'être transmis à la postérité, surtout quand le monument en porte des caractères aussi frappants de la plus exacte vérité. Il est bien à souhaiter que celui-ci excite bien d'autres à imiter un aussi bel exemple. La patrie y gagnerait infiniment, et ils feraient ses délices. Sur ce, etc.

XIII.

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LÉONARD EULER.

(4 SEPTEMBRE 1741 — 1er FÉVRIER 1777.)

1. A LÉONARD EULER.

Camp de Reichenbach, 4 septembre 1741.

Monsieur Euler, j'ai été bien aise d'apprendre que vous êtes content de votre sort et établissement présent. J'ai donné les ordres nécessaires au grand directoire pour la pension de seize cents écus que je vous ai accordée. S'il y a encore quelque chose dont vous aurez besoin, vous n'avez qu'à attendre mon retour à Berlin. Je suis, etc.

---

2. AU MÊME.

Znaym, 1er mars 1742.

Ayant vu par votre lettre du 20 du mois passé que la duchesse de Würtemberg vous demande des leçons de mathématiques pour les princes de sa maison,[a] je vous en accorde la permission avec bien du plaisir, étant au reste, etc.

---

3. DE LÉONARD EULER.

Berlin, 19 janvier 1743.

SIRE,

Mon devoir et zèle pour l'intérêt et la gloire de Votre Majesté m'obligent d'exposer que, depuis qu'il a plu à V. M. d'ajouter

[a] Voyez t. IX, p. IX.

aux revenus de la Société royale ceux des almanachs en Silésie, ce fonds serait déjà presque suffisant d'entretenir une académie des sciences sur le même pied que celle de Pétersbourg ou de Paris. Car le département littéraire à Pétersbourg ne coûte qu'environ douze mille roubles par an, et, quoique les revenus de la Société ne me soient pas assez connus, on m'a pourtant assuré qu'ils n'importent guère moins que vingt mille écus par an.

C'est pourquoi, s'il plaisait à V. M. de destiner à l'avenir cette somme à l'établissement d'une académie des sciences, il y aurait à présent la meilleure occasion d'engager un suffisant nombre d'habiles personnes, et de présenter à V. M. en peu de temps une académie des sciences aussi parfaite que celle de Paris.

Il y a près de six mois que M. Hedlinger,[a] médailleur du roi de Suède, attend ici les ordres de V. M. C'était aux instances de M. Knobelsdorff[b] que je l'ai persuadé d'entreprendre ce voyage: mais, n'ayant rien entendu depuis si longtemps, il se prépare à son départ, sensible d'avoir fait cette course sans avoir pu témoigner son zèle à V. M.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

4. A LÉONARD EULER.

Charlottenbourg, 21 janvier 1743.

Votre lettre du 19 de ce mois m'a fait connaître vos idées sur le fonds prétendu d'une académie des sciences. Mais je crois que, étant accoutumé aux abstractions des grandeurs de l'algèbre, vous avez péché contre les règles ordinaires du calcul. Sans cela, vous n'auriez pas pu vous imaginer un si grand revenu du débit

[a] Jean-Charles Hedlinger, né en 1691 dans le canton de Schwytz, mort en 1771, à sa terre au bord du lac des Quatre-Cantons. Il a gravé, pour l'Académie de Berlin, une belle médaille dont la face présente le buste du Roi et l'inscription: *Fridericus Rex Academiae Protector. MDCCXLVII.* Au revers on lit ces mots, entourés d'une couronne de laurier: *Scientiarum Et Litterarum Incremento.*

[b] Voyez t. VII, p. IX—XI, et 32—36.

des almanachs en Silésie. Quant au médailleur Hedlinger, je souhaiterais de l'engager pour mon service, le connaissant pour un habile homme. En tout cas, je serais satisfait, s'il voulait s'engager seulement pour trois ou quatre ans. Vous lui en parlerez, et vous lui demanderez quels gages il prétendra par an, s'il lui plaît de rester quelques années ici, en travaillant pour moi. Je suis, etc.

5. DE LÉONARD EULER.

Berlin, 24 janvier 1743.

SIRE,

Ayant fait à M. Hedlinger les propositions dont il a plu à Votre Majesté de me charger, il m'a remis la réponse ci-jointe.

A l'égard du projet d'une académie des sciences, je supplie V. M. de le regarder comme un effet de mon désir infini de me voir dans un état où je pourrais en quelque manière me rendre digne des grâces dont il plaît à V. M. de me combler. Au reste, j'ai voulu prouver que le fonds entier de la Société serait presque suffisant pour établir une académie des sciences, et M. le docteur Lieberkühn prouvera mieux que moi la solidité de ce projet.

Je viens de découvrir la cause physique des effets de l'aimant, qui satisfait parfaitement à tous les phénomènes. Comme c'est la question que l'Académie des sciences de Paris a proposée pour l'année qui vient, je ne voudrais pas y envoyer ma théorie sans la permission de V. M.

Oserais-je aussi, Sire, supplier V. M. d'employer mon frère, qui est peintre, à quelque ouvrage, et de lui faire la grâce qu'il puisse subsister ici?

Je suis avec le plus parfait zèle, etc.

6. A LÉONARD EULER.

Berlin, 29 janvier 1743.

Voyant par votre lettre que le sieur Hedlinger ne trouve pas son compte de s'engager ici pour quelques années, je ne veux lui causer de l'embarras, ni empêcher son voyage. Je vous félicite d'ailleurs d'avoir découvert la cause physique des effets de l'aimant, et il vous sera libre d'envoyer votre solution à l'Académie des sciences de Paris. Quant à votre frère, je chercherai à lui fournir de l'ouvrage; mais, ne le connaissant pas, je ne saurais juger de sa capacité, si vous ne m'envoyez point quelques pièces de sa façon. Je suis, etc.

---

7. DE LÉONARD EULER.

Berlin, 19 octobre 1743.

Sire,

Votre Majesté m'a fait la grâce, en me rappelant de Pétersbourg, de m'accorder les frais du voyage; mais, comme je me suis trouvé jusqu'ici hors d'état de servir la nouvelle Académie à laquelle j'ai été appelé, je n'ai pas osé demander l'accomplissement de cette précieuse promesse.

Or, maintenant, me voyant dans l'état de faire valoir mon peu de savoir auprès de la nouvelle Société littéraire, je prends la liberté de supplier V. M. de m'accorder gracieusement trois cents écus pour mon voyage, qui m'a coûté près de cinq cents écus. Mais, ayant joui de ma pension ici dès mon départ de Pétersbourg, j'en dois rabattre deux cents, que j'ai déjà reçus pour le temps pendant lequel j'ai été en voyage. La nécessité où je me trouve de payer ma maison m'oblige de faire cette très-humble demande à V. M., et, pour mériter cette grâce, je tâcherai de tout mon pouvoir de rendre à la nouvelle Société tous les services dont je suis capable.

Cette Société se trouve, à mon avis, déjà sur un si bon pied, qu'il ne manque plus qu'un bon mathématicien avec un habile astronome pour la rendre aussi et peut-être plus parfaite que celle de Paris. M. Daniel Bernoulli, à qui V. M. a déjà fait offrir un engagement, serait le plus habile homme pour la première place, et, en cas que sa présence ne soit pas jugée nécessaire, il s'offre de travailler à Bâle pour la Société autant qu'il a fait jusqu'ici pour l'Académie de Pétersbourg, moyennant une petite pension par an.

Pour un astronome, je ne crois qu'on en saurait trouver un qui fût plus habile que M. Heinsius, professeur en astronomie à Pétersbourg, qui est déjà sur le point de retourner en Allemagne.

Le magistrat de ma patrie m'a chargé de présenter à V. M. la lettre ci-jointe. Je suis avec le plus profond respect, etc.

---

8. A LÉONARD EULER.

Berlin, 14 décembre 1743.

J'ai bien reçu votre lettre du 12 de ce mois, par laquelle vous me faites vos plaintes contre le régiment d'Anhalt, qui a jugé de son intérêt d'enrôler votre neveu, destiné pour devenir commerçant. Comme je sais qu'il est d'une bonne taille, ce qui marque un tempérament flegmatique qui ne me paraît pas propre pour l'activité et la souplesse si nécessaire à un habile marchand, je crois que la nature l'a destiné pour embrasser le métier des armes. Ainsi j'espère que vous n'envierez pas au susdit régiment cet homme, dont j'aurai soin de faire la fortune en votre considération. Sur ce, je prie Dieu, etc.

---

9. AU MÊME.

Berlin, 21 février 1746.

J'ai été bien aise d'apprendre, par votre lettre du 17 de ce mois, l'envie que les deux frères de votre neveu Vermeulen marquent d'entrer dans mon service. J'attends celui qui jusqu'ici a servi en Russie, et vous me le ferez présenter par le major-général de Borcke. Quant à l'autre, qui est auprès de vous, vous n'avez qu'à l'adresser au colonel de Hafner,[a] auquel j'ai ordonné de le placer dans l'escadron de Warnery. S'ils font leur devoir comme il faut, vous pouvez compter sur leur avancement. Sur ce, etc.

---

10. AU MÊME.

Potsdam, 24 décembre 1747.

Pour répondre à votre lettre du 22 de ce mois, je vous dirai que, s'il y a une place d'enseigne à remplir au régiment de Nassau, et que votre neveu Vermeulen, qui y est porte-étendard, mérite de la remplacer, son chef, le lieutenant-général comte de Nassau, ne manquera pas de m'en faire la proposition. C'est ce qu'il faut donc attendre. Sur quoi je prie Dieu, etc.

---

11. AU MÊME.

Potsdam, 20 juillet 1750.

Pour répondre à votre lettre du 17 du mois courant, touchant l'envie que le sieur de Loen vous a témoignée, pendant votre séjour à Francfort-sur-le-Main, de venir s'établir à Berlin avec sa

[a] Il n'y a jamais eu dans l'armée prussienne de colonel appelé *Hafner* ni *de Hafner*.

famille, s'il y pouvait obtenir un emploi convenable, je vous dirai que vous pouvez lui écrire qu'il n'avait qu'à s'y rendre, qu'il y serait bien reçu, et ne resterait pas longtemps sans être pourvu d'une charge convenable, quoique ce ne puisse être de celle qu'eut feu le président de Reichenbach, vu que j'en ai déjà disposé ailleurs. Sur ce, etc.

12. AU MÊME.

Potsdam, 28 octobre 1750.

Les médaillons que vous m'avez envoyés, et que vous retrouverez ci-clos, méritent toute mon approbation, et l'on peut fort bien connaître par leur perfection le célèbre et habile Hedlinger. Aussi souhaiterais-je bien d'en avoir les coins mêmes, si je savais seulement combien le sieur Hedlinger en voudrait avoir, ou combien je pourrais lui en offrir. Vous me feriez donc plaisir de vous en informer et de vous en expliquer alors à moi.

13. AU MÊME.

Potsdam, 3 novembre 1750.

J'ai bien reçu votre lettre du 31 du mois dernier, et je vous remercie du soin que vous vous êtes donné d'écrire au sieur Hedlinger. Mais il me semble que je ne vous avais point parlé de faire venir les coins du médaillon dont il m'a envoyé l'empreinte. Mon intention n'a jamais été de le priver de ce bel ouvrage. Je sens trop combien ce grand artiste peut être occupé de posséder un coin qui lui a tant coûté de travail, et dont la réussite intéresse si fort sa réputation. C'est un monument qui ne doit point

sortir de ses mains, et ce serait trop [a] exiger de sa complaisance que de l'en ôter. J'ai voulu simplement savoir le prix qu'il mettait à de pareils morceaux, afin de faire usage de son talent supérieur dans les occasions où je pourrai en avoir besoin. Il convient que vous en écriviez en conséquence.

14. AU MÊME.

Berlin, 30 décembre 1750.

Malgré l'envie que j'ai de voir le sieur de Loen établi à Berlin, il faut cependant que, pour éviter tout malentendu, je vous déclare que les circonstances présentes ne me permettraient pas de donner audit sieur de Loen la pension de deux mille écus dont il paraît se flatter. D'ailleurs, il n'y a pas moyen de l'accommoder d'aucune charge dans quelqu'un des dicastères, toutes les places étant actuellement pourvues. Il faut donc que le sieur de Loen prenne ses mesures là-dessus, et examine s'il lui conviendrait de venir s'établir à Berlin sans autre condition que d'y vivre sous ma protection et sans en demander qui me fussent onéreuses. Vous lui ferez donc réponse en conséquence.

15. AU MÊME.

Potsdam, 26 mai 1753.

J'ai bien reçu votre lettre du 24 de ce mois avec le présent qui l'accompagnait. Quelque plaisir que la beauté et la bonté des fruits que vous m'avez envoyés m'ait causé, j'en ai encore ressenti davantage de l'attention que vous avez bien voulu me té-

[a] Le mot *trop* est omis dans le manuscrit.

moigner par là. Je vous en remercie, et je verrai avec satisfaction les occasions pour vous en marquer ma reconnaissance.

16. AU MÊME.

Potsdam, 13 juillet 1755.

Bien content de l'honneur que l'on vous a fait de vous conférer une place d'associé étranger à l'Académie de Paris, je vous donne avec plaisir l'agrément que vous me demandez pour pouvoir l'accepter, et je vous renvoie ci-joint la lettre que vous avez reçue du comte d'Argenson à ce sujet. [a]

17. AU MÊME.

Waldow, 15 septembre 1759.

[b] Je vous remercie des petites lunettes d'approche qui me sont arrivées à la suite de votre lettre du 14 de ce mois, et je loue le soin que vous prenez de rendre utile aux hommes la théorie que vous fournit votre étude et votre application aux sciences. Comme mes occupations présentes ne me permettent pas de les examiner avec l'attention que mérite tout ce qui me vient de votre part, je me réserve à le faire quand j'en aurai plus de loisir. Sur ce, etc.

[a] La lettre du comte d'Argenson à Euler, datée de Versailles, 15 juin 1755, se trouve dans l'*Éloge de monsieur Léonard Euler,* par Nicolas Fuss. Saint-Pétersbourg, 1783, in-4, p. 56.

[b] De la main du Roi.

18. AU MÊME.

Potsdam, 30 août 1763.

Je reconnais comme je dois votre attention pour tout ce qui peut m'intéresser et m'être agréable. J'ai vu les propositions que vous m'avez communiquées à la suite de votre dernière lettre, qu'un nommé Denffer vous a faites touchant la porcelaine de Saxe. Ce n'est point le secret de la composition que nous désirons d'apprendre; nous en sommes parfaitement instruits. Ce qui nous a manqué jusqu'à présent pour faire travailler à cette porcelaine, c'est le fourneau, auquel cependant l'on travaille actuellement, et qui sera bientôt achevé, et nous mettra à même de mettre le reste en perfection. Sur ce, etc.

19. AU MÊME.

Potsdam, 3 décembre 1763.

Ayant vu la demande que vous me faites, par votre lettre du 2 de ce mois, de donner mon agrément au mariage du cornette van Delen avec votre fille, je veux bien vous faire remarquer en réponse qu'il est d'un usage reçu chez nous qu'ordinairement les enseignes et cornettes n'osent se marier dans ce pays-ci, et qu'ils sont obligés de s'abstenir du mariage jusqu'à ce qu'ils soient plus avancés dans les grades militaires. Sur ce, etc.

20. AU MÊME.

Potsdam, 16 juin 1765.

Je vous sais gré des détails dont vous m'avez informé par votre lettre du 13 de ce mois, relativement aux revenus et dépenses de

l'Académie, et au sujet desquels je veux bien vous faire observer que, comme les almanachs sont un des principaux articles des revenus de l'Académie, il ne faut point de Köhler, mais plutôt mettre les almanachs en ferme pour seize mille écus. Cela est beaucoup plus sensé que votre avis, et moi, qui ne sais point calculer des courbes, je sais pourtant que seize mille écus de recette en valent mieux que treize mille.

Sur ce qui regarde le point du fumier pour le service du jardin de l'Académie, que mes écuries ont refusé, je viens de donner mes ordres au grand écuyer comte de Schaffgotsch d'y remédier et de faire en sorte que mes écuries fournissent, tout comme auparavant, le fumier pour l'engrais dudit jardin.

Le bénéfice de huit et un tiers pour cent que, selon votre lettre, l'Académie a accordé jusqu'ici à ses commissionnaires est exorbitant, et trois pour cent est déjà beaucoup pour ces gens-là; et, quant aux réparations des édifices à faire de l'Académie, je viens d'ordonner qu'on m'envoie l'état de l'Académie et l'argent qu'il y a en caisse, après quoi il sera facile de voir ce qu'on pourra employer aux différentes réparations.

Comme d'ailleurs l'Académie ne sait plus se servir du copiste français, le nommé Castagne, par les circonstances que vous en alléguez, mon intention est qu'il doit être mis de côté.

Au reste, comme l'Académie n'a pu parvenir jusqu'ici à bout avec les juifs de Silésie sur l'article de l'almanach, je viens d'écrire à mon ministre de Schlabrendorff pour s'employer dans cette affaire et la finir promptement à l'avantage de l'Académie. C'est en conséquence de tout ce que dessus que j'écris à la commission ordonnée pour examiner les revenus et les dépenses de l'Académie, afin de s'y conformer. Sur ce, etc.

---

21. AU MÊME.

Potsdam, 17 mars 1766.

[a] Ayant reçu votre lettre du 15 de ce mois, par laquelle vous sollicitez, comme vous l'aviez fait par deux lettres précédentes, votre congé, je veux bien vous dire par la présente que vous me ferez plaisir de vous désister de cette demande et de ne plus m'écrire sur ce sujet.

22. AU MÊME.

Potsdam, 2 mai 1766.

[a] Je vous permets, sur votre lettre du 30 d'avril dernier, de quitter pour aller en Russie.

23. AU MÊME.

Potsdam, 16 avril 1776.

Je ne puis que recevoir très-favorablement les observations que vous me présentez sur l'établissement des rentes pour les veuves, entrepris à Berlin, bien persuadé de la pureté des motifs qui vous les dictent. On ne saurait prendre assez de précautions pour donner un fondement solide à des établissements de cette nature. Et sur ce, etc.

[a] De la main du Roi.

24. AU MÊME.

Potsdam, 11 octobre 1776.

Vos éclaircissements sur les établissements publics, tant en faveur des veuves que des morts, porteront sans doute l'empreinte de la solidité ordinaire de vos ouvrages, et ce n'est qu'avec plaisir que je reconnais, à l'exemplaire que vous m'en avez adressé à la suite de votre lettre du mois de septembre dernier, l'intérêt que vous ne discontinuez point de prendre au bonheur de vos anciens compatriotes. Je vous remercie de cette attention, et sur ce, etc.

---

25. AU MÊME.

Potsdam, 1er février 1777.

Je félicite l'Académie impériale des sciences de pouvoir se glorifier d'un doyen de vos talents et de votre mérite, et il m'a été infiniment agréable d'apprendre par votre plume les sentiments qu'elle a manifestés à mon agrégation. Ma lettre à son digne directeur[a] vous aura déjà fait connaître combien j'ai été sensible au choix qu'elle a fait de mettre mon nom à côté de son auguste protectrice, et il m'est extrêmement doux de me voir encore allié à cette grande princesse dans une société de savants en même temps que je le suis par des liens tout aussi solennels dans celle des puissances de l'Europe. Les uns et les autres feront toujours ma gloire et ma consolation, et l'intérêt que je prendrai toujours au bonheur et à la prospérité de S. M. I. et de son auguste mai-

[a] Voyez ci-dessus, p. 191, la lettre de Frédéric à M. de Domaschnew, du 17 novembre 1776.

son animera également les sentiments que je conserverai toute ma vie pour une académie qui, sous sa conduite et direction, est parvenue à ce degré de lustre et de perfection dont peu d'académies ont à se glorifier. Vous me rendrez un service bien agréable de me servir d'interprète de ces sentiments dans vos assemblées, et sur ce, etc.

XIV.

LETTRES DE FRÉDÉRIC

AU COMTE

DE HODITZ.

(30 MAI 1758 — 5 MARS 1778.)

1. AU COMTE DE HODITZ.

Quartier général, près de Prossnitz, 30 mai 1758.

Monsieur le comte de Hoditz, votre lettre du 23 de ce mois m'a causé bien de la satisfaction, et je vous sais gré des sentiments que vous avez voulu y marquer. Vous pouvez être persuadé de toute ma bonne volonté pour vous faire éprouver ma protection autant que les circonstances présentes le permettront, et je viens de donner mes ordres que, s'il n'y a pas moyen d'exempter entièrement vous et vos sujets de toute contribution ou livraison pendant cette guerre, par les raisons que vous avez bien pénétrées vous-même, l'on ne doive au moins ni vous prégraver, ni surcharger vos sujets, mais les traiter avec ménagement en tout ce qui sera possible. Soyez d'ailleurs assuré que, par les sentiments que je vous connais à mon égard, je serai charmé des occasions où je pourrai vous donner des marques convaincantes de ma protection et de ma bienveillance. Et sur cela, je prie Dieu qu'il vous ait, etc.

---

2. AU MÊME.

Potsdam, 2 septembre 1763.

Monsieur le comte de Hoditz, ma nièce la duchesse de Würtemberg venant me dire tous les égards et les attentions que vous avez pour moi, j'ai bien voulu vous en marquer ma reconnaissance et vous assurer que tôt ou tard je trouverai l'occasion de vous obliger et de vous témoigner en effet combien je suis sen-

sible aux sentiments de considération et d'amitié que vous montrez dans toutes les occasions vis-à-vis de moi. Sur quoi je prie Dieu, etc.

---

3. AU MÊME.

Potsdam, 10 avril 1764.

Monsieur le comte de Hoditz, je ne suis point indifférent à l'attention que vous m'avez marquée en m'envoyant une pièce aussi singulière que le livre que vous avez joint à votre lettre du 2 de ce mois. Je vous en remercie bien, et espère d'avoir la satisfaction de vous revoir quand je serai, le mois de septembre de cette année-ci, de retour en Silésie. Sur ce, etc.

---

4. AU MÊME.

Hundsfeld, 6 septembre 1764.

J'ai reçu, monsieur le comte de Hoditz, la lettre que vous m'avez faite en dernier lieu. Je vous prie d'être persuadé du gré que je vous sais de vos attentions, et du plaisir que j'ai de vous remercier de la bonne réception dont les princes mes neveux se louent fort de votre part. Sur ce, etc.

---

5. AU MÊME.

Potsdam, 29 novembre 1764.

Monsieur le comte de Hoditz, je ressens sensiblement les témoignages de votre attachement, que vous venez de me renouve-

ler par votre lettre du 19 de ce mois, à l'occasion de la mort de votre frère. Je vous en fais mon compliment sincère de condoléance; mais ce que vous me marquez de la bonne succession que vous recueillez par cet événement m'est d'ailleurs un motif de vous en féliciter, puisque cela vous doit soulager, et réparer les pertes que vous avez essuyées par les malheurs de la guerre passée. Je ne saurais qu'applaudir au parti que vous avez pris judicieusement de jouir dorénavant de la vie si bien que possible. Par une suite des sentiments que j'ai pour vous, mes vœux sont que vous en profitiez jusqu'à l'âge le plus reculé, et vous devez être assuré de la part que je prends toujours à ce qui vous regarde. Recevez, au surplus, mes remercîments de la galanterie que vous m'avez faite par m'envoyer ces bons faisans que vous avez joints à votre lettre comme les premiers de votre nouvelle acquisition, et qui m'ont été agréables. Soyez persuadé, au reste, que ce sera toujours avec plaisir que je verrai les occasions de vous marquer mon estime. Sur ce, etc.

[a] J'espère, mon cher comte, que votre succession vous mettra assez à l'aise pour pouvoir entreprendre un jour un certain voyage.

6. AU MÊME.

Neisse, 27 août 1765.

Monsieur le comte de Hoditz, la nouvelle que vous me donnez de la mort de l'Empereur m'était déjà entrée avant que je reçusse votre lettre, et je vous avertis, par amitié pour vous, que vous feriez bien de retrancher les fêtes que vous méditez,[b] et qui, à l'occasion de cette mort, pourraient vous faire du tort. Sur ce, etc.

---

[a] De la main du Roi.

[b] Pour la visite que le Roi fit au comte, à Rosswalde, à la fin d'août 1765.

7. AU MÊME.

Breslau, 8 septembre 1765.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous remercie des beaux fruits que vous m'avez envoyés, mais bien plus encore des sentiments d'attachement que vous témoignez avoir pour moi. Je suis sensible aux pertes que vous pouvez avoir faites par l'incendie que vous me marquez qu'il y a eu chez vous; je vous félicite toutefois que vous n'y ayez pas fait de plus grandes pertes, et que votre château n'ait pas été brûlé. Sur ce, etc.

[a] Je vous plains de tout mon cœur du malheur qui vient de vous arriver à Rosswalde, et je souhaite que la divine providence veille sur vous et sur tout ce qui vous appartient.

---

8. AU MÊME.

Potsdam, 20 avril 1766.

J'ai reçu, monsieur le comte de Hoditz, la lettre de condoléance que vous m'écrivez sur la chétive conduite de l'évêque de Breslau,[b] et je ne saurais vous cacher que je suis bien aise de sa désertion, et que je serais véritablement fâché de le ravoir. Pour ce qui est de son frère, dont vous me parlez, il y a longtemps qu'il a fait banqueroute, et je suppose que le lieu où pourra se tenir son frère lui sera très-indifférent, pourvu qu'il puisse se flatter d'en recevoir de l'argent. Sur ce, etc.

[a] Vous vous ressouvenez que Judas était un des douze qui trahit un certain Juif. Faut-il s'étonner qu'une cervelle légère comme celle de Schaffgotsch veuille me traiter de même? Mais

[a] De la main du Roi.

[b] Le comte de Schaffgotsch. Voyez t. XIX, p. 383.

il en sera cette fois pour sa peine; le temporel de cet homme vaut mieux que ce qu'il prétend avoir de spirituel.

9. AU MÊME.

Potsdam, 27 juillet 1766.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai reçu votre lettre du 21 de ce mois. Je suis bien aise que, selon que vous me le marquez, vous ayez vu l'Empereur. Je vous conserve d'ailleurs une parfaite reconnaissance de la façon dont vous vous énoncez à mon égard, et, comme je compte d'être rendu vers la fin d'août prochain en Silésie, je ne sais si pour lors je pourrai me flatter de vous y voir. Sur ce, etc.

10. AU MÊME.

Romberg. 4 septembre 1766.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai reçu votre lettre du 1er de ce mois, et je suis bien sensible à la reconnaissance que vous m'y témoignez de l'accueil que je vous ai fait à Neisse. Je vous prie d'être persuadé que j'ai été charmé de vous y voir, et que les sentiments d'attachement que vous me marquez me sont des plus agréables. Sur ce, etc.

[a] Je pars dans trois jours, mon cher comte, et je vous recommande à la protection de celui qui veille sur tous ses ouvrages, me flattant de vous revoir sain, gai et content.

[a] De la main du Roi.

11. AU MÊME.

Potsdam, 23 mars 1767.

Monsieur le comte de Hoditz, toutes les lettres que je reçois de vous sont obligeantes, et je vous remercie de celle que vous m'avez faite encore en dernier lieu, et avec laquelle vous m'avez fait parvenir de jeunes arbres de myrobolans rouges et jaunes, y joint du bon brunze.[a] Quoique tout cela m'ait été bien agréable, j'y aurais pourtant préféré la nouvelle de votre santé, que je vous prie de ne pas négliger de rétablir, le plus tôt le mieux, par de bons remèdes. Sur ce, etc.

[b] J'espère, mon cher comte, de vous revoir encore cette année-ci en bonne santé. Laissons là les champs Élysées; vous n'y arriverez que trop tôt.

---

12. AU MÊME.

Breslau, 30 août 1767.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai été bien aise de voir, par votre lettre du 27 août, que vous ayez été content du séjour que vous avez fait à Neisse avec moi, et vous pouvez être assuré que j'ai été très-charmé de vous y voir. Au reste, j'ai permis à l'abbé Bastiani de se rendre chez vous, et sur ce, etc.

---

[a] Le mot *brunze* vient de *brynza,* nom slave du fromage de brebis qui se fait dans les Karpathes orientaux, et que le commerce transporte jusqu'à Bude, Vienne, Prague et Varsovie. C'est dans la lettre du Roi au comte de Hoditz, Leipzig, 25 février 1761, que nous trouvons ce mot pour la première fois. «J'ai «été, dit-il, charmé au possible de la lettre polie dont vous avez accompagné «le brunze que vous m'avez envoyé.» Il écrit au même, le 10 novembre 1766: «J'ai été bien aise du brunze que vous m'avez envoyé, et il m'a fait d'autant «plus de plaisir, que l'abbé de Hradisch vous l'avait remis.»

[b] De la main du Roi.

13. AU MÊME.

Potsdam, 16 octobre 1767.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai vu avec plaisir, par votre lettre du 9 de ce mois, la part que vous témoignez prendre, à l'occasion du mariage de la princesse ma nièce avec le prince d'Orange, à ce qui me touche de si près, et je vous en fais sincèrement des remercîments. Mon contentement eût été parfait, si vous y eussiez été présent, et j'espère que vous ne me refuserez pas cette satisfaction à une autre occasion. Et sur ce, etc.

[a]J'ai bien regretté de ne vous pas voir ici; quand pourrez-vous y venir?

---

14. AU MÊME.

Potsdam, 16 février 1768.

Monsieur le comte de Hoditz, je me rappelle que vous avez eu la bonté, il y a quelques années, à un de mes voyages en Silésie, de me présenter des prunes que je trouvais excellentes. Vous fûtes si obligeant que de vous offrir à vouloir me procurer, soit d'Austerlitz, ou de Selowitz, la sorte d'arbre qui portait ces fruits. Ne prenez donc pas mauvais que j'accepte présentement l'offre que vous m'avez faite alors, et que je vous prie de m'envoyer, aussitôt qu'il vous sera possible, soit des arbres entiers, ou simplement des greffes de cette sorte de prunier. Vous me ferez un sensible plaisir, si vous voulez bien vous charger de cette commission pour moi, et je vous en aurai beaucoup d'obligation. Sur ce, etc.

---

[a] De la main du Roi.

15. AU MÊME.

Potsdam, 20 mars 1768.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai bien reçu votre lettre du 14 de ce mois. J'y vois avec plaisir les soins que vous m'y marquez avoir pris pour me faire parvenir les myrobolans que je désire. Je vous en sais un gré parfait, et serai très-charmé de vous en prouver ma reconnaissance. Sur ce, etc.

[a] J'espère que vous pourrez à présent obtenir la permission de la cour de Vienne pour faire un voyage ici.

---

16. AU MÊME.

Potsdam, 7 avril 1768.

J'ai reçu, monsieur le comte de Hoditz, les arbrisseaux dont vous avez bien voulu accompagner votre lettre du 31 mars dernier. C'est un grand présent pour moi, dont je vous remercie de bon cœur, souhaitant de même de pouvoir un jour vous en présenter des fruits. Si au reste il y a quelque chose ici, dans mon jardin, qui vous puisse faire plaisir, vous n'avez qu'à me le dire et être persuadé que vous ne serez pas refusé. Sur ce, etc.

---

17. AU MÊME.

Potsdam, 11 juillet 1768.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous adresse avec celle-ci le stucateur Sartori, qui a ordre de s'instruire chez vous comment préparer et employer cette espèce de verre dont vous avez fait gar-

[a] De la main du Roi, probablement.

nir des chambres entières. Vous me ferez plaisir de lui faire donner tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin à cet égard. Et sur ce, etc.

18. AU MÊME.

Schweidnitz, 24 août 1768.

Je serai très-charmé, monsieur le comte de Hoditz, de vous trouver, selon que vous me le promettez par votre lettre du 13 de ce mois, à Neisse quand j'y arriverai,[a] et je vous y ferai de bien grands remercîments de ce que vous avez pris la résolution de vous prêter à l'invitation que je vous ai faite d'assister, à Breslau, aux noces du prince Frédéric de Brunswic.[b] Sur ce, etc.

19. AU MÊME.

Potsdam, 15 mars 1769.

Monsieur le comte de Hoditz, mon Sans-Souci n'est que le palais du repos et de l'amitié. C'est dans cette solitude agréable que j'en goûte toutes les douceurs. Les amis absents n'y sont pas oubliés. Vos sentiments pour moi vous ont mis depuis longtemps de ce nombre; j'en connais toute la sincérité, et j'aime à m'en rappeler le souvenir. Votre vin d'Istrie et les six barils de brunze y seront donc très-bien accueillis; je les accepte avec reconnaissance. Agréez-en mes remercîments, et, en attendant que je trouve une occasion favorable de prendre ma revanche, soyez assuré que je vous aime et que je vous estime. Sur ce, etc.

[a] Le 27 août, Frédéric écrivit de Glatz au comte de Hoditz: «Je compte d'être demain à Neisse.»

[b] Le 6 septembre.

20. AU MÊME.

Neisse, 21 août 1769.

Monsieur le comte de Hoditz, il ne se peut rien de plus affectueux que le contenu de la lettre que vous m'avez écrite le 20 de ce mois. Vous connaissez l'amitié que j'ai pour vous; elle me fait désirer l'affermissement de votre santé, et vous êtes sans doute persuadé, par les sentiments que vous me connaissez pour vous, que je m'intéresse véritablement à votre conservation, et que je vous souhaite longues années de vie. Je serai charmé de vous voir ici, selon que vous me le faites espérer, et je veux bien ne pas vous laisser ignorer que S. M. l'Empereur compte d'y arriver le 25 de ce mois. Sur ce, etc.

---

21. AU MÊME.

Potsdam, 26 février 1770.

[a] Mon cher comte, si vous avez besoin d'alliés, je serai toujours le vôtre, et je compte, cette année, de vous voir à Rosswalde, à mon retour de Moravie.

---

22. AU MÊME.

Potsdam, 16 avril 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, je reçois dans cet instant le brunze que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer avec votre lettre du 8 de ce mois. Venant de vous, il ne saurait être que délicieux.

[a] Post-scriptum ajouté par Frédéric à une lettre officielle.

Je vous en fais bien des remercîments. Le Champagne que je vous ai promis est parti avant-hier. J'espère que vous le trouverez bon, surtout après le brunze; s'il ne l'est pas, ce ne sera au moins pas la chaleur qui l'aura gâté en chemin, le temps qu'il fait ici étant aussi affreux qu'il puisse être chez vous. Je suis bien aise que vous soyez content de mon alliance contre votre confédéré, mais je doute que vous en ayez besoin; il ne sera pas plus redoutable que ses confrères. Vous n'avez que faire de craindre que j'oublie Rosswalde à mon voyage de Moravie; faites seulement que je vous y trouve en bonne santé. La mienne, après une attaque de goutte assez rude, est, Dieu merci, assez bien rétablie. Je vous remercie de la part que vous voulez bien y prendre, et sur ce, etc.

---

23. AU MÊME.

Potsdam, 6 mai 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, votre lettre du 29 avril dernier m'a enchanté. Le cœur a son langage, comme l'esprit a le sien; mais, en fait de sentiments, le premier est beaucoup plus énergique. Je viens d'en faire une nouvelle expérience très-agréable par la lecture de votre lettre. Tout y respire les sentiments d'un cœur qui m'est entièrement dévoué. Mais j'en fais aussi tout le cas qu'il mérite, et il y a longtemps qu'il vous a concilié toute mon estime et toute mon affection. L'une et l'autre est tout aussi tendre que l'intérêt que vous avez pris à mon rétablissement, et que vous venez de m'exprimer d'une manière bien flatteuse; et il ne me reste à désirer que d'avoir des occasions bien fréquentes de vous en donner des preuves agréables et convaincantes. Je me réserve de vous en dire davantage lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir.

En attendant, je vous sais gré du tableau que vous m'avez fait du grand écuyer comte de Dietrichstein. Il a augmenté de

beaucoup le désir que j'ai de revoir une personne d'un mérite aussi distingué. Sur ce, etc.

---

24. AU MÊME.

Potsdam, 8 juillet 1770.

J'ai reçu, monsieur le comte de Hoditz, la lettre que vous m'avez bien voulu écrire le 1er de ce mois, et, très-sensible à toutes les marques d'affection et d'attachement dont elle est remplie envers moi, soyez persuadé que je les saurai toujours apprécier et vous en tenir bon compte dans les occasions. Au reste, je compte que, à mon voyage de Moravie,[a] j'aurai le plaisir de vous voir deux fois à Rosswalde, c'est-à-dire, en y allant et à mon retour. Tout ce que je vous prie, c'est d'éviter de vous mettre en dépense. Vous savez combien je suis éloigné de vous en causer, et vous me feriez assurément passer moins agréablement mon temps chez vous. Sur ce, etc.

---

25. AU MÊME.

Potsdam, 22 juillet 1770.

[b] Je verrai à Rosswalde mon cher comte, et je vous admirerai comme la reine de Saba admira la sagesse de Salomon, et surtout son sérail, qui était, soit dit par parenthèse, un peu plus nombreux que le vôtre. Ce sera, j'espère, le 31 août que je me flatte de jouir de votre vision béatifique, si vous l'approuvez.

---

a Voyez t. VI, p. 29.

b De la main du Roi.

26. AU MÊME.

Neisse, 31 août 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, je reconnais entre autres à la façon dont vous vous exprimez, dans votre lettre du 30 de ce mois, à l'occasion du désastre qui est arrivé au général-major d'Anhalt,[a] à quel point vous m'aimez. Je vous en sais le gré le plus parfait, et je puis vous dire, pour vous rassurer sur son sujet, que le mal qui lui est arrivé par la fatale chute qu'il a faite n'est pas sans espoir, et que je m'attends à le voir hors de danger et rétabli en peu. Je compte, au reste, toujours d'avoir le plaisir de vous voir le 2 de septembre, et ma satisfaction de vous rencontrer bien portant égalera l'estime et l'amitié que j'ai pour vous. Sur ce, etc.

---

27. AU MÊME.

Potsdam, 16 septembre 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis encore tout enchanté de mon séjour à Rosswalde, et l'idée du plaisir que j'y ai goûté me suit partout. Partout je vois mon aimable hôte empressé à me donner mille preuves de son attachement et à me procurer mille plaisirs. Que ne puis-je, mon cher comte, vous exprimer tout ce que le souvenir de ce séjour a de délicieux pour moi! Souffrez que, étant loin de vous, je puisse au moins vous assurer par écrit que je me rappellerai toujours avec un plaisir infini les moments que j'ai passés chez vous, et que je ne cesserai jamais de former des vœux ardents et sincères pour votre conservation et prospérité. Sur ce, etc.

---

[a] Henri-Guillaume d'Anhalt. Voyez t. V, p. 102 et 212, et t. VI, p. 149.

28. AU MÊME.

Potsdam, 21 septembre 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, après mon retour ici je me suis empressé à satisfaire au plus tôt à la promesse que je vous ai faite de vous envoyer des cygnes de ces contrées. Le porteur de celle-ci est chargé pour cet effet de vous en présenter quelques-uns de ma part, et je vous prie de les agréer comme une marque de mon estime pour vous et du désir que j'ai de vous faire plaisir. Sur ce, etc.

29. AU MÊME.

Potsdam, 3 octobre 1770.

[a] Je vous ai envoyé des cygnes, mais dont le chant harmonieux n'approche pas de celui des nymphes de Rosswalde.

30. AU MÊME.

Potsdam, 11 octobre 1770.

[b] Si les cygnes avaient eu l'intelligence que leur supposaient les poëtes anciens, je les aurais chargés de vous dire dans le langage le plus harmonieux tout ce que je sens de reconnaissance pour la belle réception que vous m'avez faite. Mais, comme leur chant ne ressemble plus à celui de Cycnus, je me borne à espérer qu'ils vous fourniront de bon duvet pour bourrer les coussins et les matelas que vous employez pour vos expéditions amoureuses ou dans vos maladies.

[a] Post-scriptum ajouté par Frédéric a une lettre officielle.
[b] De la main du Roi.

31. AU MÊME.

Berlin, 29 décembre 1770.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis charmé de voir, par votre lettre du 6 de ce mois, que vous vous portez beaucoup mieux que je ne l'ai cru. Combien peu j'ai à me fier aux nouvelles qui m'en sont venues d'autre part, puisque celles-ci vous disaient bien mal! Je souhaite seulement que votre santé se raffermisse de plus en plus et si bien, qu'à la fin vous puissiez réaliser une bonne fois l'espérance de venir me voir. Faites-le, croyez-m'en, comte, et soyez persuadé d'avance que, n'étant pas du tout disposé à vous recevoir en étranger, vous me serez toujours le bienvenu. Cependant je prie Dieu, etc.

---

32. AU MÊME.

Berlin, 6 janvier 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, les assurances de votre attachement inaltérable, que vous venez de me renouveler dans votre lettre du 26 décembre dernier, m'ont été infiniment agréables. Quand on aime les personnes autant que je vous aime, tout ce qui nous vient de leur part nous fait plaisir. Il y a cependant un article, dans cette lettre, qui m'a fait de la peine; c'est celui de l'état toujours chancelant de votre santé. Si j'avais été instruit par Hippocrate, je serais votre médecin, et je ferais tous mes efforts pour affermir une santé à laquelle je prends tant d'intérêt. Mais, n'ayant point cette vocation, il ne me reste que des vœux à former. Je les forme avec toute l'ardeur dont je suis capable, et leur parfait accomplissement me fera le plus sensible plaisir. Sur ce, etc.

---

33. AU MÊME.

Potsdam, 3 février 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis charmé de voir, par votre lettre du 28 janvier dernier, les bonnes espérances que vous me faites concevoir des soins que j'ai fait ordonner à mon chirurgien général[a] d'avoir de votre guérison. Vous voyez au moins que je n'oublie rien pour éviter que vous ne me fassiez faux bond, ce que je suis persuadé que vous ne vous pardonneriez pas vous-même, en autant toutefois que cela dépend de vous, puisque vous n'ignorez point la part que je prends à votre conservation. Souhaitant, au reste, d'apprendre bientôt votre entier rétablissement, je prie Dieu, etc.

---

34. AU MÊME.

Potsdam, 8 avril 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai reçu votre lettre du 7 de ce mois, par laquelle je vois que vous êtes intentionné de vous en retourner chez vous. Bien sensible au plaisir que vous m'avez fait de venir me voir et de passer quelques semaines chez moi,[b] je souhaite seulement que, pendant ce peu de séjour, vous vous soyez amusé assez bien, que vous ayez lieu d'en être content, et principalement que tout ce voyage soit d'une influence si avantageuse pour votre santé, que je vous revoie bien portant en Silésie. Cependant je prie Dieu, etc.

---

[a] Le chirurgien-major Fuchs, comme on le voit par des lettres postérieures.
[b] Voyez t. XIII, p. 69 — 73.

35. AU MÊME.

Potsdam, 12 avril 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous envoie à la suite de celle-ci le passe-port que vous avez désiré, et dont vous pourrez vous servir pour faciliter votre retour en Silésie; et, me réservant au reste le plaisir de prendre encore congé de vous et de vous réitérer de vive voix les souhaits que je vous fais pour un bon voyage et une heureuse arrivée chez vous, je prie Dieu, etc.

---

36. AU MÊME.

Potsdam, 13 avril 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis charmé de voir, par votre lettre du 13 de ce mois, que vous êtes content du séjour que vous venez de faire chez moi. Ne doutant point que ce voyage ne fasse l'effet sur votre santé tel que vous le puissiez désirer et que je le souhaite de bon cœur, j'espère que j'aurai le plaisir de vous retrouver bien portant en Silésie, et, en attendant, je prie Dieu, etc.

---

37. AU MÊME.

Potsdam, 17 avril 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je vois par votre lettre du 16 de ce mois que, le passage par eau en Silésie n'étant pas encore tout à fait libre, vous êtes obligé de vous arrêter à Berlin. Je n'en suis pas fâché, je vous l'avoue; le temps, ne pouvant manquer de se mettre au beau, sera plus favorable à votre santé, et

vous rendra le trajet moins désagréable. En attendant, vous faites bien de vous amuser à Berlin. Je souhaite seulement que vous y passiez votre temps le moins mal possible, et sur ce, etc.

---

38. AU MÊME.

Potsdam, 20 avril 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, étant parti, comme je vois par votre lettre du 19 de ce mois, contre vent et marée, ce m'est une marque aussi assurée qu'agréable que vous vous trouvez d'une santé à l'épreuve de toute la rigueur de la saison. Je vous en félicite de bon cœur, et, vous en souhaitant de même une heureuse continuation pendant tout votre trajet, et que vous arriviez à bon port chez vous, je prie Dieu, etc.

---

39. AU MÊME.

Potsdam, 8 mai 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis bien fâché de voir, par votre lettre du 3 de ce mois, qu'une indisposition qui vous est survenue vous a obligé de vous arrêter en chemin. J'espère cependant qu'elle n'aura point de suites, et que j'apprendrai bientôt que vous serez, entièrement remis et bien portant, arrivé chez vous. Je le souhaite au moins de bien bon cœur, priant Dieu, etc.

[a] Vous changez, mon cher comte, de projets d'un jour à l'autre. Vous quittez les rivières pour la terre ferme; je souhaite que cet élément vous soit plus favorable que l'autre.

---

[a] De la main du Roi.

40. AU MÊME.

Potsdam, 19 juin 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, à en juger par le style enjoué de la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire le 6 de ce mois, vous êtes entièrement remis des fatigues de votre corvée de Potsdam. J'en suis bien aise par la part sincère que je prends à votre contentement, et vous en félicite. Au reste, vous avez beau me prôner la satisfaction que vous ressentez encore de votre séjour d'ici; la saison était trop fâcheuse pour vous procurer des amusements dignes de vous, et au défaut desquels il a fallu me borner à de tristes ressources pour vous faire passer votre temps le moins mal qu'il m'a été possible. J'espère cependant que ce ne sera pas la dernière fois que j'aurai le plaisir de vous voir, et alors je tâcherai de redresser ce qui, pour cette fois, n'était pas en mon pouvoir de changer. En attendant, je prie Dieu, etc.

[a] Nous chantons ici : Vive le patriarche de Rosswalde !

---

41. AU MÊME.

Glatz, 21 août 1771.

[b] J'espère, mon cher comte, de vous revoir à Neisse.

---

[a] De la main du Roi.

[b] Post-scriptum ajouté par Frédéric à une lettre officielle.

42. AU MÊME.

Potsdam, 8 septembre 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, très-sensible aux vœux sincères dont, selon votre lettre du 2 de ce mois, vous avez bien voulu accompagner mon retour chez moi, et qui ont été si efficaces, que j'y suis heureusement arrivé, ne doutez point, mon cher comte, que mon amitié pour vous n'y réponde parfaitement, souhaitant de bon cœur que je vous revoie encore bien des années aussi bien portant que je vous ai quitté. Connaissant au reste par moi-même combien parfaitement vous savez arranger des fêtes, je n'ai aucun doute que vous n'ayez une satisfaction entière de celles que vous venez de donner, et dont j'aurai grand plaisir de recevoir des nouvelles. En les attendant, je prie Dieu, etc.

43. AU MÊME.

Potsdam, 4 octobre 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous fais cette lettre pour accompagner les raisins que je prends plaisir de vous envoyer. Je ne sais s'ils vaudront ceux de Rosswalde; mais, si vous pensez que c'est la main de l'amitié qui vous les présente, ils ne laisseront pas que de vous être agréables. Je souhaite seulement qu'ils vous parviennent en bon état, et que vous les trouviez à votre goût, au reste priant Dieu, etc.

44. AU MÊME.

Potsdam, 23 octobre 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, je suis charmé de voir, par votre lettre du 18 de ce mois, que les raisins que j'ai eu le plaisir de vous envoyer vous sont bien parvenus et vous ont été agréables. Je souhaite seulement que vous les ayez trouvés à votre goût, de quoi cependant j'ai lieu de douter, la saison ayant été en général peu favorable cette année pour pousser les fruits à leur point de maturité. Au reste, il me fait bien plaisir de remarquer que vous jouissez d'une bonne santé. Tâchez, cher comte, de vous la conserver aux désirs d'un ami qui ne cesse point de prier Dieu, etc.

---

45. AU MÊME.

Berlin, 29 décembre 1771.

Monsieur le comte de Hoditz, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire sous le 22 de ce mois, et les vœux que vous m'y faites à l'occasion de ce renouvellement d'année, me confirment bien agréablement les sentiments d'affection que vous me portez. Croyez aussi, cher comte, que je n'oublierai point d'y répondre toujours de la manière que vous pouvez le désirer, et que les souhaits que je fais continuellement pour votre prospérité et la conservation de votre santé sont d'autant plus sincères, que le plaisir de vous revoir chez moi dépend entièrement de leur accomplissement. Mes sœurs, la reine de Suède aussi bien que la princesse Amélie, n'ignorant point combien je vous aime et estime, et combien vous méritez de l'être par l'attachement que vous avez pour moi, ne laissent pas que d'être autant sensibles à votre bon souvenir qu'elles sont fâchées que votre santé réponde si peu au désir qu'elles auraient de vous voir ici. Cependant je me flatte que le proverbe qui dit : *Quod differtur non au-*

fertur, dira vrai à votre égard; au moins je le souhaite d'aussi bon cœur que je prie Dieu, etc.

---

46. AU MÊME.

Potsdam, 5 août 1772.

On ne vous a point dit vrai, cher comte, quand, selon votre lettre du 31 juillet dernier, on vous a voulu faire accroire que je ne viendrais pas cette année à Neisse. J'y viendrai, croyez-m'en, et m'y arrêterai comme de coutume; mais ce qu'il y a pourtant de vrai, et que je regrette beaucoup, c'est que j'y trouverai tant d'occupations, qu'il ne me restera guère de temps à donner à mes amis. Cependant je me réjouis d'avance de vous y voir et, comme j'espère, en parfaite santé; au moins je le souhaite d'aussi bon cœur que je prie Dieu, etc.

---

47. AU MÊME.

Wenig-Mohnau, 31 août 1772.

Monsieur le comte de Hoditz, ce sont les sentiments d'amitié et d'attachement que vous avez pour moi qui vous ont dicté la lettre que vous m'avez écrite le 27 de ce mois. Comptez que j'y suis très-sensible. Votre présence à Neisse m'a fait un vrai plaisir, et je partirai content d'ici de vous avoir vu, et les nouvelles que de temps en temps je pourrai recevoir de votre santé me seront toujours agréables au delà de l'expression. Et sur ce, etc.

---

48. AU MÊME.

Potsdam, 11 avril 1773.

Monsieur le comte de Hoditz, je connais votre cœur, et je sais qu'il m'est très-sincèrement attaché. Tout ce que vous m'en dites dans votre lettre du 4 de ce mois m'en fournit une nouvelle preuve bien agréable, et, bien loin de m'ennuyer, a ramené dans mon esprit ces moments doux et précieux que j'ai passés avec vous. Le souvenir m'en sera toujours cher, et par cela même je n'ai pu qu'applaudir à l'idée que vous avez eue de consacrer un de vos bâtiments à ma mémoire. Je ne puis pas, à la vérité, vous rendre la pareille, mais votre nom et votre mérite ne s'effacera jamais dans mon cœur, où la plus vraie estime et amitié les a gravés en caractères indélébiles et éternels. Sur ce, etc.

---

49. AU MÊME.

Potsdam, 11 août 1773.

Monsieur le comte de Hoditz,

Si je vous aime? Quelle demande! Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit et répété à ce sujet, tant de bouche que par écrit. C'est le meilleur garant que je puisse vous en offrir. Il vous en convaincra que l'on ne saurait rendre plus de justice à votre mérite et à vos sentiments. J'admire le premier, et le souvenir des derniers me fait toujours un plaisir infini. Mais que vous dirai-je du monument dont vous me parlez dans votre lettre du 6 de ce mois? Je me réserve de vous exprimer tout ce que je pense sur cette nouvelle marque de votre attachement, lorsque j'aurai le plaisir de vous voir à Neisse. Je vous y attends au moins sûrement, en conséquence de la promesse que vous venez de me faire, et je serai bien charmé de vous y trouver en bonne santé. Vous n'y serez nullement gêné, et je serai content, pourvu que je puisse

vous convaincre que l'on ne saurait rien ajouter à mes sentiments d'estime et d'amitié pour l'aimable staroste de Rosswalde. Sur ce, etc.

50. AU MÊME.

Goldschmieden, près de Breslau, 1er septembre 1773.

Monsieur le comte de Hoditz, la lettre que vous m'avez écrite à votre retour chez vous m'a été des plus agréables. J'y reconnais les sentiments que vous avez pour moi; j'y suis des plus sensibles, et je ne discontinuerai pas de vous en conserver la plus parfaite reconnaissance. Je m'intéresse d'ailleurs bien vivement à votre conservation, et sur ce, etc.

51. AU MÊME.

Potsdam, 15 septembre 1773.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous sais un gré infini de la liste des fleurs et des semences que vous m'avez adressée à la suite de votre lettre du 5 de ce mois. Elle me met à même de satisfaire mon inclination et d'embellir votre jardin selon votre propre goût. Je m'y conformerai exactement, et je tâcherai d'obtenir toutes les différentes sortes que vous désirez. Tout ce qui me fait quelque peine, c'est qu'il y en a que je n'ai pas moi-même dans mon jardin, et qu'il faut faire venir de Hollande, par où leur expédition pourrait bien souffrir un délai de quelques semaines. Je ferai cependant tout mon possible pour me les procurer encore assez à temps et vous les faire adresser avant le terme où il faut les mettre en terre. Ici, c'est au mois de novembre qu'on passe à cette opération, et, pourvu que je puisse

vous les faire tenir dans le courant du mois prochain, je me flatte toujours que vous pourrez les voir au printemps prochain dans toute leur beauté. Je le souhaite du moins bien sincèrement, puisque je n'ai rien plus à cœur que de contribuer à votre satisfaction, et de vous confirmer par là les sentiments distingués d'estime et d'attachement que je vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours. Sur ce, etc.

---

52. AU MÊME.

Potsdam, 19 septembre 1773.

Monsieur le comte de Hoditz, la réponse que je vous ai faite en dernier lieu relativement aux fleurs que vous m'avez demandées était à peine partie, que, contre mon attente, mes jardiniers fleuristes sont venus m'avertir, à ma grande satisfaction, que toute la quantité contenue dans la liste que vous m'en aviez fait tenir vous pourrait être fournie d'ici, à une bagatelle près, que je n'estime pas vous intéresser assez pour vous faire perdre peut-être toute une année en la faisant venir de Hollande. Je n'ai donc rien de plus pressé que de vous dépêcher tout cet amas de fleurs dans les cinq caisses dont cette lettre est accompagnée, et à laquelle je joins ici une liste exacte et détaillée de toutes les fleurs y contenues; et, souhaitant au reste qu'elles vous fassent autant de plaisir qu'il m'en fait de vous les envoyer, je prie Dieu, etc.

---

53. AU MÊME.

Potsdam, 26 janvier 1774.

Monsieur le comte de Hoditz, vous parlez presque comme Voltaire dans votre lettre de félicitation du 14 de ce mois; mais vous

pensez infiniment mieux que lui. Vous réunissez l'éloquence et le sentiment dans vos vœux au retour de mon jour de naissance, et c'est précisément cette combinaison qui me rend extrêmement sensible à tout ce que vous demandez au ciel en ma faveur. Oui, mon cher comte, je vous rends cette justice qu'il n'y a pas un mot dans tous vos vœux qui ne parte d'un cœur qui m'est très-sincèrement attaché et dévoué; et vous me rendrez en retour celle d'être persuadé qu'il n'y a ni bonheur ni prospérité que je ne vous souhaite du fond de mon cœur, et que l'intérêt que j'y prendrai sera toujours aussi vif et tendre que le sont les sentiments d'estime et d'amitié que vous me connaissez pour vous. Sur ce, etc.

---

54. AU MÊME.

Neisse, 23 août 1774.

Monsieur le comte de Hoditz, la lettre que vous m'avez écrite pour vous congédier de moi m'a d'autant plus attendri, que je connais la vérité des sentiments que vous m'y exposez. J'aurais sans doute souhaité que l'état actuel de votre santé et les circonstances vous eussent permis de vous arrêter plus longtemps auprès de moi; mais j'espère que, l'année prochaine, je pourrai avoir le plaisir de vous voir et de vous réitérer de bouche la part invariable que je prends à votre conservation. Et sur ce, etc.[a]

---

55. AU MÊME.

Le 9 novembre 1774.

[b] J'ai appris, mon cher comte, que vous étiez malade et que vous aviez du chagrin, deux choses qui me font également de la peine.

[a] Voyez l'*Épître au comte de Hoditz*, t. XIII, p. 121—124.
[b] De la main du Roi.

On prétend que vos affaires sont ruinées au point que vous avez été obligé de congédier tout votre monde et de vous réduire sur le petit pied. Cela m'a fait naître l'idée de vous recueillir ici, où cependant vous serez entièrement maître de votre personne, et de vous aider d'une pension de deux mille écus. Il dépend de vous d'accepter ou de refuser ce parti, selon que vous le trouverez convenable ou non pour vos circonstances où vous vous trouvez. Au moins verrez-vous l'envie que j'ai de vous rendre quelque service. J'espère que vous recevrez mon offre sur ce pied-là, et que vous serez persuadé du vrai désir que j'ai de vous voir heureux et content. Adieu.

---

56. AU MÊME.

Potsdam, 13 novembre 1774.

Monsieur le comte de Hoditz, l'abbé Bastiani ne vous a rien dit que ce que mon cœur sentait pour vous à la nouvelle de tous les malheurs qui vous accablent. Il a été le fidèle interprète de mes sentiments, et votre lettre du 4 de ce mois me fait juger qu'il n'a rien négligé pour vous convaincre de la tendre part que j'y ai prise, et du désir vif et sincère que j'ai de répandre sur vos jours ces douceurs et ces agréments que vous méritez à si juste titre. Oui, cher comte, c'est l'unique motif de l'offre que je vous ai fait faire par le susdit abbé de venir vous établir auprès de votre ami, et cet établissement a trop de charmes pour moi, pour ne point vous réitérer mes instances de le réaliser. Mais je suis trop discret pour l'exiger plus tôt que vos affaires domestiques ne vous le permettront. Vous serez plutôt entièrement le maître de remplir mes vœux quand vous le jugerez à propos. Il me suffit que mon idée ne vous répugne point; je m'en remets pour l'exécution à votre bon plaisir, et je trouverai même dans mon attente l'avant-goût du plaisir que j'aurai de vous posséder pour toujours. Donnez pour cet effet tous vos soins au rétablissement de

votre santé, et comptez que personne au monde ne saurait y prendre un intérêt plus vif et plus tendre. Sur ce, etc.

---

57. AU MÊME.

Potsdam, 27 novembre 1774.

Monsieur le comte de Hoditz, votre lettre du 18 de ce mois m'a de nouveau attendri; elle m'a fait sentir toute la rigueur du sort qui vous persécute. C'est une nouvelle expérience que le mérite n'échappe pas toujours aux caprices de la fortune. Mais le parti que vous prenez est celui d'un homme sage. Quoique nullement insensible à ces coups, vous n'en êtes cependant point abattu. Votre grandeur d'âme vous soutient dans les différents revers que vous éprouvez. Vous savez plier au temps et céder aux circonstances, et je me sais un gré infini de l'asile que je vous ai offert, et que vous venez d'accepter. Il est tout préparé, et il ne dépend que de vous de vous y rendre. J'attends ce moment avec empressement, et, si mes vœux sont exaucés, il ne tardera pas d'arriver. J'aurai soin d'y répandre toutes les douceurs possibles, et peut-être vous feront-elles oublier le passé et couler des jours plus tranquilles et heureux qu'à votre charmant Rosswalde. En attendant, je prie Dieu, etc.

---

58. AU MÊME.

Berlin, 20 décembre 1774.

Monsieur le comte de Hoditz, ne vous inquiétez pas sur la manière de m'exprimer votre reconnaissance de l'asile que je vous ai offert. Un cœur aussi sensible que le vôtre, c'est tout ce que

je demande. Donnez plutôt tous vos soins à votre prompt et parfait rétablissement, afin que vous puissiez vous rendre bientôt à mes vœux et éprouver tous les sentiments d'estime et d'attachement que j'ai pour vous. C'est tout ce qui me reste à répondre à votre chère lettre du 13 de ce mois, et sur ce, etc.

---

59. AU MÊME.

Berlin, 2 janvier 1775.

Monsieur le comte de Hoditz, si mon amitié et mes vœux suffisaient pour vous rendre votre première santé et force, il y a déjà longtemps que vous ne compteriez que des jours parfaitement sains, tranquilles et heureux. Mais, quelque vif et sincère que soit mon attachement pour vous, je ne saurais passer les bornes de l'humanité, et il faut que je me renferme dans ce qui dépend de moi et que le nouveau période que nous venons de commencer me fournit une occasion très-agréable d'observer. C'est de renouveler mes vœux ardents pour votre prompt et parfait rétablissement, pour votre bonheur et prospérité inaltérable, enfin pour tout ce qui peut vous rendre heureux et content. Vous faut-il des garants que tout ce que je viens de vous dire part d'un cœur qui vous estime et qui vous aime? Le temps passé vous en fournira en abondance, tout comme je me flatte que vous en trouverez encore dans l'avenir. En attendant, je vous remercie de la petite pièce de la plume du comte de Lamberg,[a] et sur ce, etc.

---

[a] *Le Mémorial d'un mondain*, par M. le comte Max. Lamberg, C. de LL. MM. II. RR. AA. Au Cap-Corse, 1774. L'auteur y fait mention de Frédéric, p. 14 et 54. Le comte de Hoditz avait aussi recommandé à Frédéric, le 2 ou le 3 septembre 1770, lors de son séjour à Rosswalde, la comédie allemande du baron d'Ayrenhoff intitulée *Der Postzug*. Voyez t. VII, p. 94.

60. AU MÊME.

Potsdam, 10 mai 1775.

Monsieur le comte de Hoditz, j'apprends avec plaisir par votre lettre du 5 avril que l'état de votre santé se rétablisse un peu; je souhaite que cela continue et aille toujours mieux. Si vous venez à Neisse, je serais charmé de vous y voir, et, si tant est que vous ayez besoin de quelques secours, vous pourrez vous expliquer plus clairement sur la nature de ceux que vous attendez de ma part. Et sur ce, etc.

[a] Expliquez-vous plus nettement, mon cher comte, sur vos besoins.

61. AU MÊME.

Potsdam, 19 juin 1775.

Monsieur le comte de Hoditz, le détail de vos embarras domestiques m'a fait une peine infinie, et il est tout naturel qu'il ait excité en moi le désir ardent d'être à même de vous en délivrer. Jusqu'ici je ne vois pas comment satisfaire un désir aussi conforme à mes sentiments pour vous. Çette idée m'occupera cependant toujours, et je vous prie d'attendre mon arrivée en Silésie. Peut-être alors pourrai-je vous soulager et contribuer au rétablissement de votre bonheur et prospérité. Sur ce, etc.

[a] De la main du Roi.

62. AU MÊME.

Potsdam, 17 septembre 1775.

Monsieur le comte de Hoditz, s'il y a du plaisir à faire des heureux, ce plaisir devient plus sensible encore par les sentiments de reconnaissance de ceux qui sont les objets de nos soins empressés et affectueux; et c'est précisément le cas où je me trouve, mon cher comte, par tout ce que vous me dites de poli et d'obligeant dans votre lettre du 8 de ce mois. Sans attribuer à mes petits secours tout le mérite que vous leur donnez, je vous prie de les regarder comme un mémorial de tout ce que je sens pour vous, et de tout ce que je suis disposé à faire pour répandre sur votre asile ici tous les agréments et toutes les douceurs dont vous aurez besoin pour couler des jours tranquilles et heureux. Sur ce, etc.

---

63. AU MÊME.

Potsdam, 29 octobre 1775.

Monsieur le comte de Hoditz,

L'on vous a dit vrai, mon cher comte, j'ai été malade, et un accès de goutte m'a bien tourmenté. Mais je me porte mieux, Dieu merci, et je suis dans la convalescence. J'espère que mon rétablissement sera bientôt parfait, et l'ardeur de vos vœux y aura sûrement quelque part. J'aime au moins à m'en persuader, et votre lettre du 23 de ce mois ne me permet pas d'en douter. Je mérite les sentiments que vous m'y renouvelez, par cet intérêt vif et tendre que je prends à tout ce qui vous regarde, et par l'envie que j'ai de contribuer à la douceur de vos jours. L'asile que vous me demandez vous est toujours ouvert; il ne dépend que de vous d'y entrer quand vous le jugerez à propos. Dans quelque temps que vous y fassiez votre retraite, vous y serez

très-bien reçu, et je vous l'offre de nouveau aux conditions qui vous sont déjà connues, priant, en attendant, Dieu, etc.

64. AU MÊME.

Potsdam, 10 décembre 1775.

Monsieur le comte de Hoditz, le tableau est bien touchant, que présente votre lettre du 3, de l'état de langueur où vous vous trouvez. J'y compatis, et ma compassion est d'autant plus vive, que je viens moi-même de sortir des douleurs cuisantes de ma goutte, qui m'a tourmenté cette année-ci plus longtemps que jamais. Grâce au ciel, elle m'a quitté à la fin, et je me trouve dans la convalescence et dans l'espérance de reprendre bientôt mes forces. Je voudrais bien que vous pussiez en dire autant, mon cher comte, de votre paralysie. Cette nouvelle me ferait un plaisir infini par l'amour que je vous porte, et qui ne finira point. Mais votre lettre m'apprend que vos maux ne finissent pas encore, et que j'ai besoin encore de toute l'ardeur de mes vœux pour vous en procurer le rétablissement. Je les redouble donc de tout mon cœur, et prie Dieu qu'il vous rende bientôt votre santé, qui m'est si chère, et qu'il vous ait ensuite toujours, etc.

65. AU MÊME.

Potsdam, 18 janvier 1776.

Monsieur le comte de Hoditz, votre lettre du 12 de ce mois m'a enchanté. Elle présente un tableau parfait des sentiments de votre cœur, et sa fidélité y répand des agréments dont un cœur formé pour la vraie amitié est seul capable de goûter toutes les délices.

Oui, mon cher comte, votre joie sur ma convalescence, qui, Dieu merci, fait tous les jours des progrès nouveaux et assurés, vos vœux à l'occasion de mon jour de naissance, tout me garantit la place que je continue d'occuper dans votre cœur, et qui fera toujours l'objet de mes désirs; et, s'il me reste encore quelque chose à souhaiter, c'est de voir, à mon tour, parfaitement accomplis tous les vœux que je ne cesse de former en votre faveur. En attendant, etc.

---

66. AU MÊME.

Potsdam, 4 mai 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, je viens de recevoir de mon ministre d'État de Hoym le rapport ci-joint, que je suis bien aise de vous communiquer, afin que vous puissiez le lire et me le renvoyer ensuite. Ce n'est point encore ce que j'attendais; aussi ai-je demandé des explications plus claires et plus détaillées, qui ne tarderont vraisemblablement pas de m'entrer. Soyez donc tranquille et patientez-vous tant soit peu dans l'espérance que tout ira bien, ce que je souhaite autant pour ma propre satisfaction que pour la vôtre. Sur ce, etc.

---

67. AU MÊME.

Potsdam, 24 mai 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai vu avec plaisir par votre lettre d'hier les nouvelles assurances que vous me donnez de votre attachement. Je vous en tiens bon compte, et vous recommande, à cette occasion, de vous ménager autant que possible, et surtout de ne pas vous hasarder au grand air avant que vous ne vous

trouviez entièrement rétabli, et que vous n'ayez premièrement repris toutes vos forces. Sur ce, monsieur le comte de Hoditz, je prie Dieu, etc.

---

68. AU MÊME.

Potsdam, 31 mai 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, je viens de recevoir vos félicitations sur mon heureux retour. Croyez que, si je suis sensible au tendre intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, je ne le suis pas moins, à la vérité d'une manière bien différente, à vos peines et à vos chagrins. Je désire plus que personne de les voir finir; j'y contribuerai certainement autant que possible, et, en attendant, vous me ferez plaisir de vous patienter jusqu'à ma prochaine tournée en Silésie, d'où je compte vous rapporter des nouvelles excellentes sur l'état de vos affaires. Je vous remercie, au surplus, des vœux que vous faites en ma faveur, en priant Dieu par contre, etc.

[a] Encore quinze jours de patience, mon cher comte, et vos affaires iront bien.

---

69. AU MÊME.

Potsdam, 21 juillet 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, vous me ferez plaisir de vous patienter encore. L'essentiel est que vous soyez en règle avec la cour de Vienne, et, quant à Sporni, dès que votre plein pouvoir sera arrivé, on ne manquera pas de le congédier; le reste sera également arrangé à votre satisfaction. Vous pouvez être très-

[a] De la main du Roi.

tranquille sans vous chagriner davantage. Sur ce, monsieur le comte, je prie Dieu, etc.

[a] Un peu de patience, mon cher comte; Rome ne fut pas bâtie dans un jour.

70. AU MÊME.

Potsdam, 28 juillet 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, le mémoire pour l'arrangement de votre affaire de Rosswalde m'est parvenu par votre lettre d'hier. Vous pouvez compter que je m'acquitterai de la commission aussi bien que je pourrai. Tranquillisez-vous, en attendant, et prenez patience; vous savez que les choses ne vont pas si vite à la cour de Vienne qu'on le pense. Je parlerai, à mon arrivée en Silésie, au baron de Riedesel,[b] qui viendra me trouver le 20 d'août; je le garderai jusqu'au 24, jour de son départ pour Vienne, où il ne sera de retour que le 27, et, comme l'accès n'est pas très-facile chez les grands de ce pays-là, il lui faudra bien encore quelques jours pour saisir l'occasion d'insinuer le tout au comte de Kaunitz. Attendez donc patiemment la définition de votre affaire; j'en augure assez favorablement pour croire qu'elle se terminera bien et selon vos désirs. Sur ce, je prie Dieu, etc.

71. AU MÊME.

Potsdam, 4 août 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, je remarque avec plaisir, par votre lettre d'aujourd'hui, le tendre intérêt que vous ne cessez

[a] De la main du Roi.
[b] Voyez t. VI, p. 143.

de prendre à ce qui me regarde. Recevez-en mes remercîments, et soyez persuadé que je vous sais infiniment gré des vœux que vous faites en ma faveur, ainsi que de vos sentiments de dévotion et de zèle pour ma personne. Quant à votre Rosswalde, je verrai de vous aider autant qu'il dépendra de moi; mais il n'y aura guère moyen de rien régler définitivement avant le retour du baron de Riedesel à Vienne. La manière dont je lui recommanderai vos intérêts doit vous tranquilliser entièrement. Sur ce, etc.

[a]Un peu de patience, mon cher comte; les affaires ne se traitent pas aussi vite que vont les idées.

---

72. AU MÊME.

Potsdam, 10 août 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, j'ai trouvé dans votre lettre d'hier les nouveaux points relatifs à l'arrangement de vos affaires. Soyez certain que je ferai l'impossible en votre faveur, et que je n'omettrai rien de tout ce qui pourra contribuer à la réussite de vos vues. J'ai reçu aujourd'hui mes lettres de Vienne. La façon dont cette cour s'explique à votre sujet est des plus obligeantes, et les dispositions favorables qu'elle paraît vous conserver semblent lever toutes les difficultés. Tranquillisez-vous seulement, en attendant avec patience la décision de votre sort, persuadé comme vous devez l'être qu'elle répondra entièrement à vos désirs. Sur ce, monsieur le comte de Hoditz, etc.

---

[a] De la main du Roi.

73. AU MÊME.

Neisse, 20 août 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, pour vous prouver que je ne vous ai point oublié, je suis bien aise de vous marquer que vos affaires prennent bon train, et je compte vous donner en son temps là-dessus des avis qui ne manqueront pas de vous faire plaisir. Sur ce, monsieur le comte, je prie Dieu, etc.

[a]Si vous renoncez à l'entretien de votre jardin, vous pourrez avoir quatre mille neuf cents florins de revenu net.

74. AU MÊME.

Potsdam, 15 septembre 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, je vous sais un gré parfait de la part que vous prenez à l'état de ma santé, et vous remercie des vœux que vous faites pour l'accélération de mon rétablissement, qui, j'espère, ne tardera pas. La sincérité qui règne dans vos procédés ne me laissant nul doute sur la nature de vos sentiments, il m'est toujours agréable de vous témoigner combien je vous estime. Sur ce, etc.

75. AU MÊME.

Potsdam, 26 septembre 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, vous ne cessez de me fournir de nouvelles preuves bien agréables de vos sentiments de dévotion

[a] De la main du Roi.

et de zèle. L'on ne saurait être plus sensible que je le suis à celles que renferme votre lettre d'hier, qui les exprime de la manière la plus flatteuse. Je les agrée avec le même plaisir que mon rétablissement vous a causé, et je désire, en retour, de vous voir vivre en bonne santé dans la retraite que vous vous êtes choisie, sans qu'aucune incommodité ni inquiétude puisse altérer le contentement et le bien-être dont vous jouissez aujourd'hui à ma grande satisfaction. Sur ce, etc.

---

76. AU MÊME.

Potsdam, 24 octobre 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, l'on ne saurait exprimer avec plus de force et de vivacité le zèle et l'attachement dont vous faites profession pour ma personne. Votre lettre d'hier est remplie de sentiment; les assurances flatteuses qu'elle renferme excitent ma sensibilité, et me dédommagent bien de l'intérêt que j'ai pris jusqu'ici à tout ce qui vous regarde. Je suis ravi d'apprendre la satisfaction que vous éprouvez dans votre particulier; elle ne manquera pas d'influer avantageusement sur votre santé, ce qui me fera plaisir. Sur ce, je prie Dieu, etc.

[a] Bon courage, mon cher comte, prenez des médecines, guérissez-vous, et vous aurez encore du plaisir dans le monde, tandis que vous y vivrez.

---

77. AU MÊME.

Potsdam, 17 décembre 1777.

Monsieur le comte de Hoditz, si j'ai eu beaucoup de plaisir à vous faire éprouver quelque effet de ma bienveillance et de mon

[a] De la main du Roi.

estime, je n'en ressens pas moins à la lecture de la lettre que vous venez de m'écrire, et suis sensible à la gratitude que vous m'y témoignez. Sur ce, etc.

---

78. AU MÊME.

Berlin, 18 janvier 1778.

Monsieur le comte de Hoditz, autant que le nouvel exposé de vos sentiments m'a fait plaisir, avec autant de peine ai-je appris par votre lettre que mylord Marischal a eu une attaque d'apoplexie. Je souhaite bien ardemment que celle-ci n'ait point de suites, et que plutôt, à mon retour, j'aie la consolation de vous trouver tous les deux dans un état de convalescence qui me permette d'espérer de posséder encore longtemps deux personnes d'un mérite et d'un attachement aussi distingué. Sur ce, etc.

---

79. AU MÊME.

Potsdam, 24 janvier 1778.

Monsieur le comte de Hoditz, vous me donnez à l'époque de l'anniversaire de mon jour de naissance une preuve bien agréable de la vivacité de vos sentiments zélés et affectueux, par les félicitations que vous me présentez dans votre lettre d'aujourd'hui, que je trouve remplie de l'effusion d'un cœur reconnaissant et sensible. Je vous sais gré des vœux sincères que vous faites en ma faveur; ils me sont garants d'une source de félicité par le plaisir que j'aurai de vous faire éprouver en tout temps les effets de ma bienveillance et de mon estime. Les vœux que je vous fais en échange sont que vous vous portiez parfaitement bien, et que l'état de votre santé soit tout à fait rétabli et bien durable. Je vous recommande pour cet effet de ménager votre santé et

d'éloigner avec soin tout ce qui pourrait altérer votre bien-être et votre contentement, qui m'intéressera toujours. Sur ce, etc.

80. AU MÊME.

Potsdam, 1er mars 1778.

Monsieur le comte de Hoditz, l'assiduité que vous avez à m'entretenir de votre attachement et de votre dévotion ne saurait m'être que fort agréable, et vous ne devez pas craindre de devenir importun. Ce n'est pas une petite satisfaction pour moi de voir les vœux que vous formez en ma faveur. Soyez assuré que c'est particulièrement pour avoir plus d'occasions de vous témoigner combien j'y suis sensible que j'en désire l'accomplissement autant que la continuation de votre bien-être. Sur ce, etc.

81. AU MÊME.

Potsdam, 5 mars 1778.

Monsieur le comte de Hoditz, l'épanchement de votre cœur dans votre lettre d'aujourd'hui m'a infiniment attendri. Mais, mon cher comte, ne vous abandonnez pas à ces idées sombres qui paraissent agiter votre âme sensible. Souvenez-vous que vous êtes philosophe, et que notre sort ne dépend pas de notre direction. Votre propre expérience vous a appris plus d'une fois que tout vient à point à qui peut attendre. Suivez cette maxime, et tranquillisez-vous par l'assurance que je vous aime et que je ne vous abandonnerai jamais. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le comte de Hoditz, en sa sainte et digne garde.

XV.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC MYLORD MARISCHAL.

(MAI 1754 — 1778.)

1. A MYLORD MARISCHAL.

(Mai 1754.)

Vous saurez qu'il y a un homme, à Paris, du plus grand mérite, qui ne jouit pas d'avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère. Je pourrais servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres[a] à M. d'Alembert; c'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talents les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous partagerez avec moi, mon cher mylord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son *Encyclopédie*. Pour vous, mon cher mylord, je ne sais quand je vous reverrai; mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard, eu égard à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous.

2. DE MYLORD MARISCHAL.

Neufchâtel, 22 septembre 1754.

Sire,

Je suis arrivé, il y a deux jours, las comme un chien, par les mauvais chemins et le mauvais temps, quoique en approchant d'ici il

[a] Voyez ci-dessus, p. 51.

s'était remis au beau. En entrant en Suisse, la première nuit on me donna au cabaret des cerises, la seconde des fraises et des framboises. J'avais une belle peur, car les cerises encore n'étaient-elles pas mûres; mais dans le château où la bonté de V. M. m'a donné les invalides, j'ai jusqu'à cette heure un temps d'Espagne et la plus belle vue du monde. J'ai déjà essuyé bien des harangues; chacun en particulier et chaque corps en corps m'en fait, et j'en ai bien encore qui m'attendent. Ma grandeur s'acquitte très-mal des réponses; j'ai mieux fait à l'église ce matin, où l'ennui du sermon aura sans doute passé pour un air de contrition. J'espère que la Vénérable Classe[a] a été édifiée de ma contenance; j'ai naturellement le museau triste et de Calvin. Dans huit jours les cérémonies se finiront, et je supplie V. M. de croire que je ferai vos affaires de mon mieux, et que j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant et très-fidèle serviteur,
LE MARÉCHAL D'ÉCOSSE.

---

3. A MYLORD MARISCHAL.

Le 31 décembre 1754.

Mon cher mylord, je suis fort étonné de la barbarie qui règne encore dans les lois de votre gouvernement, après que j'ai abrogé dans tout le pays les restes des usages sauvages de nos anciens Germains. Vous me ferez plaisir et je vous autorise à faire cesser incessamment et la question,[b] et la pénitence des Madeleines.[c] Je sens bien que je serai obligé d'envoyer là-bas quelqu'un de la

[a] Titre que l'on donne à Neufchâtel à la compagnie des pasteurs, autorité ecclésiastique supérieure.

[b] Voyez t. IX, p. 29.

[c] Abolie en Prusse le 20 juin 1746.

justice pour mettre le droit sur le même pied qu'on l'a établi ici. Je vous félicite d'avoir attrapé la fin des harangues, mais je me flatte que vous en aurez pour demain, et, si je ne croyais vous importuner, j'y ajouterais volontiers une cicéronienne de ma part, quoique j'espère que vous croirez bien sans harangue que je vous souhaite mille biens le 1[er] de janvier comme le dernier de décembre, et que je suis avec toute l'estime et l'amitié possible votre fidèle ami.

Plus de Voltaire, mon cher mylord. Ce fou est allé à Avignon,[a] où ma sœur l'a mandé. Je crains fort qu'elle ne s'en repente bientôt.

---

4. AU MÊME.

Le 20 (février 1755).

Mon cher gouverneur, je suis charmé de vous voir occupé d'objets si utiles pour votre petite province. On voit que les lois de tout pays se sont ressenties du temps dans lequel on les a créées, et il restait un coin de barbarie dont enfin on viendra à bout de détruire les restes. Nous avons ici un hiver qui fait paroli au vôtre. De ma vie je n'en ai vu d'aussi vilain; il a été funeste à bien du monde. Madame de Keyserlingk[b] en est morte, et votre ami Gorin,[c] après avoir lutté longtemps contre les infirmités et les faiblesses qu'il avait gagnées dans la campagne du jeune Édouard, a enfin succombé; il est mort dans quatre jours d'une fièvre inflammatoire. Je suis bien aise que sa longue maladie m'ait empêché de faire véritablement connaissance avec lui, ce qui me l'aurait fait regretter davantage. Il a la consolation rare après sa mort que tout le monde dit du bien de lui. Adieu, mon

[a] C'est à Lyon que Voltaire alla rendre ses devoirs à la margrave de Baireuth, au mois de novembre 1754. Voyez ci-dessus, p. 56.

[b] Veuve du baron de Keyserlingk (Césarion), colonel et adjudant général du Roi; elle était morte le 15 février.

[c] Peut-être Goryn, ou Goring.

cher mylord; je vous souhaite longue vie, un climat chaud, du plaisir en quantité, et que vous n'oubliiez pas vos amis, du nombre desquels j'espère que vous me comptez.

---

5. AU MÊME.

Potsdam, 29 juillet 1755.

Mylord, j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois avec la pièce que vous avez voulu me communiquer. Sans vouloir entrer dans les questions pour et contre de vos ecclésiastiques au sujet de l'abolition des pénitences publiques, il n'est point du tout nécessaire que vous délibériez davantage avec eux sur ce point; je suis leur suprême évêque, ma volonté seule décide en pareil cas selon tous les droits, et par mon autorité je vous charge de passer outre et d'abolir tout à fait ces pénitences publiques comme abusives et scandaleuses. J'attends, au reste, votre rapport sur le succès que l'on peut se promettre de l'établissement de la loterie projetée. Sur ce, je prie Dieu, etc.

---

6. AU MÊME.

(Potsdam) 8 février (1756).

Ne m'accusez point de paresse, mon cher mylord; j'ai été si prodigieusement occupé depuis un temps (vous jugez bien de quoi [a]), qu'il m'a été impossible de vous écrire; l'agitation dure encore, et il faudra bien un mois pour que je puisse regagner la tranquillité propre à notre correspondance. Je ne vous en ai pas moins

[a] Allusion au traité signé à Londres le 16 janvier 1756, et à l'arrivée du duc de Nivernois à Berlin, le 12 du même mois. Voyez t. IV, p. 30 et 31.

d'obligation des graines de melon que vous avez eu la bonté de m'envoyer, ainsi que de la doctrine tolérante que vous vous efforcez d'introduire dans votre gouvernement. Ce serait couronner l'œuvre que de faire réussir cette loterie dont personne ne veut. Je crois qu'il faut être dissipateur et prodigue pour avoir du crédit; je vois que cela réussit partout; il faudra imiter les autres.

On menace votre gouvernement de Voltaire,[a] d'un tremblement de terre, de madame Denis et d'une comète; il ne faut qu'un de ces fléaux pour tout détruire. J'espère qu'il en sera de ces conjectures comme de bien d'autres. On a prophétisé à peu près les mêmes malheurs à la reine de Hongrie; j'en excepte Voltaire. Elle a indiqué des jeûnes, des prières; on expose le *venerabile* à Vienne. Sans doute qu'après cela le bon Dieu y pensera plus d'une fois avant que d'entamer l'Autriche. On vous dira sans doute, mon cher mylord, que je suis un peu moins jacobite[b] que je ne l'ai été; ne me prenez point en haine pour cela, et soyez persuadé que je vous estime toujours également. Adieu.

7. MYLORD MARISCHAL A SON FRÈRE LE FELD-MARÉCHAL KEITH.

Le 12 février 1756.

Hospodin General, j'ai écrit au Roi par ce courrier, le priant de me donner mon congé. Je lui dis seulement que je me trouve trop chargé d'affaires, et que je serai toujours reconnaissant (ce qui est bien vrai) de sa bonté de m'avoir donné une douce re-

[a] Le 29 octobre 1755, Voltaire avait écrit à l'abbé de Prades, dans une lettre destinée à être communiquée au Roi : « J'ai un petit monastère auprès de « Lausanne, sur le chemin de Neufchâtel, et, si ma santé me l'avait permis, « j'aurais été jusqu'à Neufchâtel pour voir mylord Marischal; mais j'aurais voulu « pour cela des lettres d'obédience. »

[b] Voyez t. XIX, p. 43.

traite dans mes vieux jours, mais que l'effet ne répond pas à son intention par la situation et train d'affaires du pays; et il est sûr que j'en ai trop. Je vois chaque jour de nouvelles raisons à me déterminer au parti d'une retraite absolue : mon âge, mon peu de connaissances en affaires de procès et de droit, les embarras des priviléges mal expliqués, et puis l'impossibilité de contenter les ministres. Je viens de recevoir un rescrit, *par ordre exprès du Roi*, qui dit : «Quoique vous m'ayez assuré par votre très-«humble rapport du ...... que le magistrat de Neufchâtel n'ait «pas accordé depuis votre arrivée dans le pays le droit de bour-«geoisie dudit lieu à personne, et que mes hauts intérêts ne soient «pas négligés à cet égard, j'ai pourtant vu, par un placet que «Jonas Gélieu, etc. m'a envoyé, etc., qu'un jeune étranger, qui «en a offert deux mille écus, a acheté, depuis, cette bourgeoisie.» Puis on ajoute : «Vous aurez soin de vous informer et de me «mander qui est ce jeune étranger, et si ledit magistrat lui a «accordé le droit de bourgeoisie sans ma permission préalable, «que je ne me souviens pas d'avoir donnée, et que je me suis ré-«servée expressément, moyennant un rescrit en date ...... 1750.» Je n'entre point en dispute sur ceci avec les ministres; j'envoie simplement un certificat du chancelier et un autre du secrétaire de la ville, *qu'il ne s'en est pas fait de bourgeois*, et que par conséquence j'ai dit vrai. Je me contenterai de la polenta et de ne point être obligé de passer ma vie qui me reste à m'excuser sur des choses où je ne crois pas avoir tort, et je me retirerai en même temps d'un emploi où, avec les meilleures intentions du monde, je pourrais, par ignorance, avoir souvent tort.

Si mes affaires avaient été rangées de chez moi un peu mieux, j'aurais resté ici; mais, ne l'étant pas, je ne connais qu'à Saint-Marc où je pourrais vivre.

---

8. A MYLORD MARISCHAL.

(Février 1756.)

Je vous vois quitter à regret une place, mon cher mylord, qui sera toujours mal remplie par votre successeur. Vous pouvez choisir tel endroit pour votre demeure qu'il vous plaira, sûr que j'y donnerai les mains toutes fois et quantes l'endroit se trouvera à ma disposition. Je trouve heureux ceux qui, à un certain âge, peuvent se retirer des affaires, et ce bonheur me paraît d'autant plus grand, que je crains fort de n'en jouir jamais. Des projets, des soins, des embarras, voilà tout ce que fournissent les grandeurs humaines. Quand on a vu quelquefois cette lanterne magique, on en a tout son soûl; mais malheur au Savoyard qui la porte! Toutes nos peines n'aboutissent souvent qu'à vouloir rendre des gens heureux, qui ne veulent point l'être, à régler l'incertitude de l'avenir, qui renverse nos projets. Quand tout cela s'est fait pendant un nombre d'années, voici le moment où il faut décamper, et, calcul fait, on trouve qu'on a vécu pour les autres, et point pour soi-même. Mais chaque machine est faite pour un certain usage, la pendule pour marquer les heures, le tournebroche pour rôtir, les meules d'un moulin pour tourner. Tournons donc, puisque tel est mon lot; mais soyez persuadé que, pendant que je tourne malgré moi, personne ne s'intéresse plus à votre repos philosophique que votre ami de tous les temps et de toutes les situations où vous vous trouverez. Adieu.

---

9. AU MÊME.

(Potsdam) ce 17 (mars 1756).

La poste d'aujourd'hui, mon cher mylord, m'a apporté deux de vos lettres. Dans la première, vous me dites tant de choses obligeantes, qu'elles ne peuvent qu'augmenter l'amitié et la recon-

naissance que j'ai pour vous. Je vois ensuite qu'il faudra absolument devenir mauvais économe pour avoir du crédit; mais je suis encore incertain si le jeu vaudra la chandelle.

Vous avez fait une alliance suisse là-bas, qui fera grand plaisir à MM. les Neufchâtelois. Pour moi, mon cher mylord, je ne fais que des misères politiques; j'essaye d'accorder des gens peu accordables. Je voudrais qu'on ne se détruisît pas en Europe pour savoir qui pêchera des merluches,[a] et qu'on prît moins à cœur la possession de la montagne d'Apalache[a] et des déserts de la Cayenne,[a] où ni vous ni moi n'irons jamais, et qui rapporteront très-peu aux heureux qui s'assureront cette possession. J'aurais de quoi ajouter bien des autres, si je voulais, à la suite de ceux-ci; mais je les supprime par prudence, sentant l'impossibilité qu'il y a à rendre le monde raisonnable, et que le plus sûr parti est de laisser aller le monde comme il va.

Je vous fais mille remercîments des peines que vous vous êtes données pour me commander un tableau chez Pompeo. Je serais fort tenté d'en avoir deux de Mengs et un de Costanzi. Ces deux de Mengs pourraient être l'Éducation d'Adonis et celui[b] de Tirésias. Il pourrait les rendre pendants, et celui de Costanzi[c] pourrait faire le pendant de celui que fait Pompeo.[d] Il faudrait accorder des prix, mais il est inouï qu'on ait donné des arrhes sur un tableau. On avance aux orfèvres quand on commande des vaisselles d'argent, mais jamais aux peintres. Je vous laisse le maître de régler les prix et les accords comme vous le jugerez à propos, vous assurant, mon cher mylord, que vous n'avez aucun meilleur ami que moi.

---

[a] Voyez t. IV, p. 14 et 15, t. VI, p. 10, et t. XVIII, p. 113.

[b] Le Roi veut dire le Jugement de Tirésias.

[c] Apollon poursuivant Daphné.

[d] Le pendant du tableau du chevalier Placido Costanzi, peint par le chevalier Pompeo Battoni, représente les Noces de Psyché. Voyez la *Description de tout l'intérieur des deux palais de Sans-Souci, de ceux de Potsdam et de Charlottenbourg, par Matthieu Oesterreich.* Potsdam, 1773, in-4, p. 41.

10. AU MÊME.

(Potsdam) ce 21 (mars 1756).

Je vous demande pardon, mon cher mylord, de la grande ânerie que j'ai faite de vous donner des commissions pour des tableaux d'Italie, qui devaient s'adresser à votre frère. J'avais, ce jour-là, beaucoup à faire, et, ne prenant garde ni à la main, ni à la date de la lettre, qui était du maréchal, je vous ai répondu au lieu de lui répondre. Vous ne pouvez pas me trouver aussi ridicule que je me trouve moi-même; aussi en suis-je tout confus. Je vous pourrais parler de l'Europe et des grandes affaires, je pourrais trouver toutes sortes de belles excuses; mais vous savez aussi bien que moi que l'Europe, grâce au ciel, ne repose pas sur mes épaules, et qu'elle ira son train sans que je m'en mêle. Ainsi je me contente de vous avouer ingénûment ma bévue. Je ne sais ni ce que les Français ni les Anglais feront; s'ils font des méprises comme la mienne, et s'ils envoient aux Indes orientales des ordres faits pour l'Amérique, j'espère qu'ils nous apprêteront à rire. Je voudrais que de part et d'autre ils fussent plus raisonnables; mais malheureusement il n'y a rien de moins sensé que l'homme tant de fois défini par excellence un animal raisonnable. Ceux qui définissent les hommes ne les connaissent pas; pour moi, si j'osais hasarder mon petit avis sur les attributs de notre espèce, j'aurais grande envie de nous définir : des animaux bavards qui raisonnent selon leurs passions. C'est à vous, mon cher mylord, qui avez plus couru le monde que moi, à examiner mon sentiment pour voir si ma définition est bonne, ou non. Vous êtes bien sûr de mes bénédictions, et de tout ce que compromet mon pouvoir spirituel et temporel, je n'y trouve à redire que l'efficacité; vouloir du bien aux gens n'est pas tout, le grand article est de leur en faire. N'oubliez pas, je vous prie, vos amis du Nord, et comptez toujours sur la véritable estime avec laquelle je suis votre fidèle ami.

11. AU MÊME.

(Sans-Souci) 12 juin (1756).

Vous me flattez agréablement, mon cher mylord, de l'espérance de vous revoir. Vous pouvez venir hardiment; il ne gèle point ici, nous avons le plus beau temps du monde; j'espère donc de vous recevoir vers la mi-juillet, où je crois que le maréchal sera de retour de ses eaux. Je n'ai point écrit à Voltaire, comme vous le supposez; l'abbé de Prades est chargé de cette correspondance. Pour moi, qui connais le fou, je me garde bien de lui donner la moindre prise. Je crois que vous saurez bon gré à la revue de Magdebourg de ce que ma lettre est courte. Je pars dans peu[a] pour y voir des troupes. Adieu, mon cher mylord; conservez-moi votre amitié, et soyez sûr de la mienne.

12. AU MÊME.

(Sans-Souci) ce 20 (juin 1756).

Je vous répondrais volontiers, mon cher mylord, plus catégoriquement; mais dans la crise présente je suis si accablé d'affaires, que je vous demande en grâce le temps de pouvoir penser à Neufchâtel à mon aise. J'espère que vous voudrez donc bien avoir patience avec un pauvre politique qui se démène dans son petit recoin comme le diable dans un seau d'eau bénite. Vous assurant de la parfaite estime avec laquelle je suis votre fidèle ami, etc.

[a] Le Roi partit le 15.

13. AU MÊME.

Après la bataille de Kolin, 18 juin 1757.

Les grenadiers impériaux sont une troupe admirable; ils défendaient une hauteur que ma meilleure infanterie n'a jamais pu emporter. Ferdinand a attaqué sept fois, mais inutilement. A la première, il s'est emparé d'une batterie qu'il n'a pu garder. Les ennemis avaient l'avantage d'une artillerie nombreuse et bien servie; elle fait honneur à Lichtenstein,[a] qui en est directeur. La Prusse seule peut le lui disputer. J'avais trop peu d'infanterie. Toute ma cavalerie était présente, et a été oisive, à un coup de collier près, que j'ai donné avec mes gendarmes et quelques dragons. Ferdinand attaquait sans poudre, mais en revanche les ennemis n'ont pas épargné la leur. Ils avaient pour eux les hauteurs, des retranchements et une artillerie prodigieuse. Plusieurs de mes régiments ont été fusillés. Henri a fait des merveilles. Je tremble pour mes dignes frères; ils sont trop braves. La fortune m'a tourné le dos. Je devais m'y attendre; elle est femme, et je ne suis pas galant. Je devais prendre plus d'infanterie; vingt-trois bataillons ne suffisaient pas pour déloger soixante mille hommes d'un poste avantageux. Les succès, mon cher lord, donnent souvent une confiance nuisible; nous ferons mieux une autre fois. [b]Que dites-vous de cette ligue qui n'a pour objet que le marquis de Brandebourg? Le Grand Électeur serait bien étonné de voir son petit-fils aux prises avec les Russes, les Autrichiens, presque toute l'Allemagne, et cent mille Français auxiliaires. Je ne sais s'il y aura de la honte à moi à succomber, mais je sais qu'il y aura peu de gloire à me vaincre.

---

[a] Voyez t. IV, p. 9. et t. XIV, p. 249.

[b] Les lignes qui terminent cette pièce sont citées dans l'*Éloge du roi de Prusse* (par le marquis de Guibert), Londres, 1787, p. 151, comme faisant partie d'une lettre adressée à Voltaire.

14. AU MÊME.

Faubourg de Breslau, 9 décembre 1757.

Mon cher mylord,

Je vous remercie, mon cher mylord, de la part que vous prenez à nos avantages. Le mauvais état de mes affaires de Silésie m'avait obligé d'y accourir après la bataille de Weissenfels.[a] Le 5 de ce mois, nous avons attaqué la grande armée autrichienne auprès de Lissa; la fortune nous a été favorable, et ils ont beaucoup souffert. Nous avons cent soixante-trois officiers des leurs prisonniers, dont deux lieutenants-généraux, au delà de vingt mille soldats, cent soixante-cinq canons, quarante-trois étendards ou drapeaux, et plus de trois mille chariots de bagage. Je suis actuellement occupé à reprendre Breslau, tandis que le général Zieten les talonne. *Quando avrai fine il mio tormento!*[b] Adieu, mon cher mylord; je vous embrasse.

---

15. AU MÊME.

(Breslau) 7 février (1758).

Je vous suis, mon cher mylord, très-obligé de votre souvenir: nous avons ici tant de gens qui pensent à la Suisse, que je vous prie de me débarrasser des Suisses qui se sont offerts chez vous. Je cours, mon cher mylord, les grandes aventures; les rois, les empereurs et les gazetiers se sont déchaînés contre moi. Mais j'espère de battre ou de faire battre les uns et les autres. Voilà, mon cher mylord, ma ferme intention, et j'attends philosophiquement l'événement, persuadé que l'inquiétude ne sert de rien, et qu'il n'arrivera que ce qu'il plaira au destin ou au hasard. Adieu.

[a] La bataille de Rossbach, gagnée le 5 novembre. Voyez t. IV, p. 151.
[b] Voyez t. XIX, p. 107.

mon cher mylord; je vous souhaite beaucoup de repos pendant les troubles d'Allemagne, et que vous n'oubliiez pas votre ami pendant qu'il court les grandes aventures.

16. AU MÊME.

Grüssau, 20 mars 1758.

Nous sommes condamnés à guerroyer encore cette année, mon cher mylord, et, grâce au ciel et au prince Ferdinand, les Français passeront bientôt le Rhin avec leur garantie de la paix de Westphalie, qui, par parenthèse, est devenue la meilleure de leurs fermes générales. Je suis ici dans les montagnes à couvrir le siége de Schweidnitz, qui va commencer dans peu de jours. Je ne sais quelle sera la fin de cette campagne, mais il est très-sûr que nous y ferons de notre mieux pour qu'elle soit bonne.

Vous m'envoyez une lettre de M. Le Commun, auquel je souhaite le sens commun; il a une machine infernale, dit-il, que quelqu'un a inventée pour détruire le genre humain. Qu'il la porte à Lucifer, s'il le veut; je lui payerais davantage le secret de bien guérir la c . . . . . p . . . . ou les fièvres malignes. Je vous embrasse, mon cher mylord. Si tout le monde regardait les choses avec des yeux aussi philosophiques que nous deux, la paix serait rétablie il y a longtemps; mais nous avons affaire à des gens maudits de Dieu, puisqu'ils sont dévorés d'ambition; c'est pourquoi je les donne à tous les diables. Ne doutez, mon cher mylord, de l'amitié et de la considération que je ne cesserai d'avoir pour vous qu'en perdant le sentiment et la vie.

17. AU MÊME.

Königingrätz, 20 juillet (1758).

Mon cher mylord, je n'ai pas douté de la part que vous prendriez à la mort de mon pauvre frère.[a] C'est un grand sujet d'affliction pour moi; mais je n'ai pas seulement le temps de le pleurer. Voici, mon cher mylord, de nouveaux ennemis auxquels il faut résister. C'est un métier de chien que je fais. Si la moindre mesure me manque, je suis perdu. Veuille le ciel mettre une fin heureuse à cette dure carrière! D'Alembert en parle à son aise; mais nous qui sommes jugés non sur nos mesures, mais sur les événements, le moindre revers nous rend et malheureux, et ridicules encore. Adieu, mon cher mylord; vivez en paix à Colombier, et faites dire des messes pour l'âme de votre ami qui est en purgatoire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

18. AU MÊME.

Schönfeld, 25 septembre 1758.

Vous êtes curieux, dites-vous, mon cher mylord, d'apprendre des détails de cette bataille[b] dont vous me faites des compliments. Comme j'ai été continuellement en mouvement depuis ce temps-là, vous aurez trouvé la relation qui en a été publiée fort sèche. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que les Russes n'ont aucuns généraux. Ils ne savent pas faire la guerre avec l'art des peuples policés, d'où vient que le soldat, faisant un faux emploi de sa valeur, est facilement mis en déroute. Notre cavalerie a presque tout fait. L'ennemi a perdu vingt-six mille morts sur la place. Cela paraît prodigieux, mais cela est très-vrai. Nous

[a] Auguste-Guillaume, Prince de Prusse, mort à Oranienbourg le 12 juin 1758.

[b] La bataille de Zorndorf.

avons outre cela six généraux, quatre-vingts officiers et passé deux mille hommes de prisonniers. On compte les blessés que les Russes ont traînés avec eux au nombre de neuf mille hommes. Voilà le gros de l'affaire, et ce qui a été le résultat de cette sanglante journée. Depuis, les mouvements du maréchal Daun et de l'armée de l'Empire m'ont obligé d'accourir de ce côté-ci, où j'ai été arrêté jusqu'à présent par les postes de ces gens-là.[a] L'on dirait que le mont Caucase, ou le pic de Ténériffe, ou les Cordillères ont enfanté les généraux autrichiens; dès qu'ils voient une montagne, ils sont dessus; ils sont amoureux des rochers et des défilés à la folie. Cela rend la guerre pénible et longue, ce qui ne me convient ni l'un ni l'autre. J'aurai encore six semaines à danser sur la corde; dès que l'hiver sera venu, et que vous saurez la fin du spectacle, je vous répondrai plus au long sur tout ce que vous voudrez m'interroger. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

---

19. AU MÊME.

Ramsen (Rammenau), 4 octobre 1758.

J'ai reçu, mon cher mylord, une de vos lettres, du 10 août. Je mets son retardement sur le compte de tous les contre-temps qu'amène la guerre. Je suis d'autant plus sensible aux marques de votre amitié, que depuis longtemps je suis en butte à la haine de l'Europe entière; c'est le cas d'un homme qui ressent d'autant mieux les agréments de la société, qu'il en a été privé depuis longtemps. Je crois, tout comme vous, que Cartouche, le comte Kaunitz, l'abbé de Bernis, Palmstjerna, etc., etc., etc., ont une âme toute pareille; mais la différence qu'il y a, c'est que la justice pouvait faire rouer Cartouche,[b] et que nos politiques modernes sont au-dessus de toute juridiction. Ils se tiennent tranquilles dans leurs cours, tandis que leurs satellites jouent les scènes

[a] Voyez t. IV, p. 208 et 209.
[b] Voyez t. XIX, p. 372.

les plus sanglantes. Il faut la patience du bonhomme Job pour supporter tout ceci, et je préférerais la fièvre du pauvre Maupertuis [a] aux inquiétudes de la vie que je mène, car on voit la fin de l'une, et pas de l'autre. Il est vrai que l'on commence à parler de ces gens qui, au lieu de porter des chapeaux, entortillent leurs têtes de mousseline; mais cela est loin encore. Quoi qu'il en arrive, mon cher mylord, heureux ou malheureux, mort ou vif, vous pouvez compter que, tant que durera mon existence, vous aurez en moi un fidèle ami.

---

20. AU MÊME.

Doberschütz, 19 octobre 1758.

[b] C'est avec bien des regrets, mylord Maréchal d'Écosse, que je vous annonce la mort de mon brave maréchal Keith; [c] et, comme si tous les malheurs devaient se réunir pour m'accabler, la princesse de Baireuth, cette sœur la plus chérie, et qui mérita le plus de l'être, vient aussi de m'être enlevée. [d] Dieu vous conserve et vous ait en sa sainte garde!

[e] Quelle triste nouvelle et pour vous, et pour moi!

---

[a] Maupertuis mourut à Bâle le 27 juillet 1759. Voyez t. XVII, p. xv et xvi.

[b] De la main de M. de Catt, à qui Frédéric avait adressé, le 15 octobre 1758, le billet suivant, que nous tirons des *Mémoires* (manuscrits) de ce lecteur du Roi : « Écrivez une lettre bien touchante au pauvre mylord Marischal sur la « mort de son frère. Je perds là une bonne tête. Que dira mylord Marischal? « J'entre d'avance dans ses inquiétudes. »

[c] Le feld-maréchal Keith, tué d'un coup de feu à la bataille de Hochkirch, le 14 octobre, était né le 11 juin 1696, au château d'Inverugie, près de Peterhead, en Écosse. Voyez t. II, p. 22; t. IV, p. 5 et 6, 212 et 213; t. X, p. 194; et t. XII, p. 94—101.

[d] Le 14 octobre. Voyez t. IV, p. 222 et 223.

[e] De la main du Roi.

21. AU MÊME.

Dresde, 23 novembre 1758.

Il ne nous reste, mon cher mylord, que de mêler et confondre nos larmes sur nos pertes. Si ma tête contenait un réservoir de pleurs, il ne pourrait suffire à ma douleur. Notre campagne est finie, et il n'en est rien résulté de part et d'autre que la perte de bien des honnêtes gens, le malheur de bien des pauvres soldats estropiés pour toujours, la ruine de quelques provinces, le ravage, le pillage et l'incendie de quelques villes florissantes. Voilà, mon cher mylord, les exploits qui font frémir l'humanité, tristes effets de la méchanceté et de l'ambition de quelques hommes puissants qui immolent tout à leurs passions désordonnées! Je vous souhaite, mon cher mylord, rien qui ait le moindre rapport à ma destinée, mais tout ce qui lui manque. C'est le seul moyen pour que vous soyez heureux; j'y prends part plus que personne en qualité de votre ancien ami, qualité que je conserverai jusqu'au tombeau.

---

22. AU MÊME.

Dresde, 8 décembre 1758.

Sans déchirer encore nos blessures, mon cher mylord, en y portant une main indiscrète, je passe le sujet de nos afflictions et de nos larmes pour en venir à votre voyage d'Espagne. Je reconnais en cela les marques de votre amitié et le désir que vous avez à servir un État que votre ami gouverne. Je fournirai à la somme que vous exigez pour votre voyage. Il sera difficile de vous donner des instructions; on ne sait pas même certainement si l'Espagne voudra prendre sur elle la médiation de la paix. En cas que cela soit, vous êtes persuadé d'avance que j'aimerais mieux

mourir mille fois que de consentir à des conditions de paix flétrissantes pour la Prusse; que peut-être on pourrait même tirer quelques avantages d'un accommodement; et, comme c'est un préalable de captiver la faveur des médiateurs, personne que vous n'est plus fait à se faire aimer et à rendre respectable et aimable la cour qui vous emploie. Je ne puis vous donner des instructions précises avant que nos ennemis ne commencent à parler, ou que les organes par lesquels ils veulent communiquer leurs intentions ne nous les expliquent. Vous m'apprenez que mes ennemis me calomnient jusqu'à l'Escurial. J'y suis accoutumé : je n'entends que mensonges répandus sur mon sujet; je ne suis presque nourri que d'infâmes satires et que d'impostures grossières que la haine et l'animosité ne cessent de publier en Europe. Mais on s'accoutume à tout; Louis XIV devait être à la fin aussi dégoûté et rassasié des flatteries dont il avait sans cesse les oreilles pleines que je le suis de tout le mal qu'on dit de moi. Ce sont des armes indignes que les grands princes ne devraient jamais employer contre leurs égaux; c'est se dégrader mutuellement et apprendre au public à rire de ce que l'intérêt des princes devrait lui rendre respectable. Qu'importent ces petites humiliations de l'amour-propre? Nos ennemis nous font souvent du bien en nous persécutant :

Au *Cid* persécuté *Cinna* dut sa naissance.[a]

Je les abandonne donc à tous les mouvements de leur haine, à toute la fureur de leur ressentiment, pour vous assurer, mon cher mylord, que, tant que je vivrai, vous pourrez compter sur la constance et la solidité de mon amitié.

---

[a] Boileau, *Épître VII, A M. Racine*, v. 52. Le cardinal de Richelieu s'efforça de faire tomber le *Cid*, de Corneille, représenté pour la première fois en 1636, et ce poëte donna en 1640 sa tragédie de *Cinna*, son chef-d'œuvre.

23. AU MÊME.

Dresde, 9 décembre 1758.

J'aime la paix, comme vous le dites, mon cher mylord, autant qu'un autre, et peut-être encore par des sentiments d'humanité qui sont assez inconnus à vos politiques. Reste à savoir les conditions auxquelles on peut la conclure; c'est la pierre de touche, et qui doit décider de son acheminement. Il est sûr que, si tout le monde y trouve son compte, avec un coup de plume chacun pourra s'en retourner satisfait chez soi; mais, s'il s'agit d'une trêve et qu'il faudra dans quelques années se baigner de nouveau dans le sang, ce ne serait pas la peine de suspendre à présent l'exercice dans lequel on est de s'entr'égorger. Faites que ces gens qui se disent si pacifiques commencent à articuler les conditions d'accommodement, que l'on voie où ils visent et à quoi l'on peut s'attendre d'eux; c'est par où il leur faut tâter le pouls. S'ils s'en tiennent à des paralogismes vagues, c'est un signe certain qu'ils n'ont d'autre but que de semer la défiance et la zizanie entre mes alliés et moi; s'ils s'expliquent, s'ils parlent, je pourrais communiquer leurs propositions à mes alliés, desquels je ne me séparerai jamais, et ces ouvertures pourront donner lieu à une négociation en forme, ou à la tenue d'un congrès. Voilà mes idées. Je les crois justes et naturelles; voir venir, faire parler les autres, se concerter avec mes alliés, c'est ce qui me convient et que je dois faire. Mendier la paix, fléchir devant des ennemis qui m'ont persécuté d'une manière cruelle et atroce, voilà ce que je ne ferai jamais. Adieu, mon cher ami; je pars demain pour Breslau,[a] où j'établis mon quartier, vous assurant de la constance des sentiments que je vous ai voués pour la vie.

---

[a] Le Roi arriva à Breslau le 14.

24. AU MÊME.

Breslau, 2 janvier 1759.

J'ai vu, mon cher mylord, par la lettre que vous avez écrite à Eichel,[a] ce que vous désirez de moi touchant vos affaires. Je me fais un plaisir de pouvoir vous être utile. Je parlerai dès demain à M. Mitchell[b] de ce que vous souhaitez. Je ne traiterai point mon intercession avec froideur, mais avec tout le zèle de l'amitié; je négocierai chaudement, et, s'il y a moyen de vous contenter, je l'obtiendrai. Je vous prie néanmoins de penser que la réussite de l'affaire ne dépend pas de moi, que les ministres et les gens en place sont pour l'ordinaire durs; et, accoutumés comme ils le sont à des recommandations journalières, ils n'en font pas grand cas. Mais de quoi je puis vous assurer, et sur quoi vous pouvez compter, c'est que je ne vous manquerai pas, et que, n'eussé-je qu'une chemise, je la partagerais avec vous.

Je crois que j'ai deviné l'article que vous avez barré dans votre lettre. On dit le roi d'Espagne malade de corps et d'esprit, prêt à abdiquer et prêt à descendre au tombeau. Vous jugez dans quelle situation cette crise jette les personnes attachées au gouvernement. On parle de Don Carlos; on croit qu'il veut avoir l'Espagne et garder le royaume de Naples. Il a raison, mais d'autres ne l'entendent pas ainsi; ceux qui veulent percer dans l'avenir croient que tout ce brouillamini pourrait mener à une guerre en Italie, au moins brouiller ces deux chers amis qui se tendent la main pour m'assassiner très-chrétiennement et très-apostoliquement. Mais ce n'est pas de quoi je m'embarrasse; je n'ai que mon épée et ma juste cause pour moi, et je me persuade que ce hasard qui fait éclore des événements si extraordinaires en amènera peut-être quelqu'un d'heureux; et, si cela n'arrive pas, il faut également prendre son parti. Adieu, mon cher mylord; je vous embrasse de tout mon cœur.

---

[a] Conseiller intime de Cabinet.

[b] Envoyé de la Grande-Bretagne à la cour de Frédéric. Voyez t. XII, p. 195.

25. AU MÊME.

(Breslau) 18 janvier (1759).

Mon cher mylord, j'ai reçu deux de vos lettres, l'une concernant l'héritage de votre respectable frère, l'autre touchant les affaires d'Espagne. J'ai fait ce que vous exigez de moi, c'est-à-dire, autant que les lois me permettent de me mêler d'un testament militaire et de la volonté de ceux qui sont morts en combattant pour l'État.[a] Pour ce qui regarde le second article, je crois que, si vous différez votre voyage de quelques semaines, ce ne sera qu'un bien, pour que l'on voie premièrement si le roi d'Espagne demeurera sur le trône, s'il mourra, et quelle face les affaires prendront à Madrid. Car il n'est pas apparent que, tandis que l'on est occupé à régler la succession, ou qu'un nouveau roi voudra s'affermir sur le trône, on emploie ces premiers moments à se mêler d'une médiation. Mais après que cela se sera un peu éclairci, alors je crois que votre voyage pourra être très-utile. Je crois que vous devez avoir reçu à présent les deux cents pistoles. Pour la lettre que vous me demandez, je vous l'écrirai sans grande peine; ce sont mes sentiments, qui ne me coûteront aucune contrainte à exprimer. Adieu, mon cher mylord; je vous embrasse. N'oubliez pas un pauvre diable qui, ne croyant pas trop au purgatoire, en éprouve toutes les horreurs dans ce monde-ci.

NB. Je dois vous avertir qu'on est à présent en France plus éloigné de la paix que jamais. Le duc de Choiseul est l'esclave de Vienne. On a trop exagéré le mérite de Bernis lorsqu'il était en faveur; on le blâme trop à présent. Il ne méritait ni l'un ni l'autre.[b]

---

[a] Voyez Varnhagen d'Ense, *Leben des Feldmarschalls Jakob Keith*, Berlin, 1844, p. 263.

[b] Voyez t. IV, p. 32, 225 et 226; t. X, p. 109; t. XIX, p. 19 et 22; et ci-dessus, p. 271.

26. AU MÊME.

(Breslau) ce 11 (février 1759).

Je reçois votre lettre, mon cher mylord, et j'y vois votre départ pour Nice; je suis bien aise de vous envoyer en même temps un extrait de mes lettres d'Angleterre, par lequel vous verrez que j'ai heureusement réussi dans la commission que vous m'avez donnée. Je vous en fais mes compliments de tout mon cœur, en vous assurant que rien n'altérera l'estime que j'ai pour vous.

---

27. FRÉDÉRIC AU ROI D'ANGLETERRE.

Breslau, 6 janvier 1759.

Monsieur mon frère,

Votre Majesté ne désapprouvera pas si je lui écris aujourd'hui pour lui demander une faveur qui sera en même temps un acte de clémence de sa part. Je sais combien elle y est portée par sa générosité naturelle; ainsi, bien loin de lui faire de la peine, je crois lui faire plaisir en lui fournissant une occasion de plus à manifester sa bonté et sa miséricorde. Il s'agit de mon vieil ami. le frère du maréchal Keith qui a été malheureusement tué à Hochkirch. Il a suivi dans sa jeunesse, et plein de préjugés que ses parents lui inspiraient, le parti auquel sa famille a été autrefois attachée. Il sent lui-même combien, dans des temps de troubles et de discordes civiles, il est facile de s'égarer. Il implore la clémence de V. M., et lui demande pardon du passé, non pas pour rentrer en possession des biens qui lui ont été confisqués, mais pour être habile de pouvoir jouir d'une succession d'un de ses cousins qui vient de mourir depuis peu. Je suis sûr que V. M. voudra bien faire quelque chose pour lui; je me rends sa caution, et je suis prêt de répondre pour lui, d'autant plus que quiconque ne penserait pas comme moi sur les intérêts de

V. M. et de ses royaumes ne serait jamais compté au rang de mes amis.

Je suis avec la plus haute considération,

MONSIEUR MON FRÈRE,

de Votre Majesté

le bon frère,

FEDERIC.

---

28. DE MYLORD MARISCHAL.

Valence, 24 mars 1759.

....[a] Vous m'avez fait le plus grand bonheur qu'on peut faire à un homme, en disant que vous répondrez de moi. Je ne vous tromperai pas, Sire, ni le roi d'Angleterre; il peut en être bien sûr. Selon les gazettes, il m'a accordé ma grâce, etc.

---

29. A MYLORD MARISCHAL.

Landeshut, 11 mai 1759.

Je ne sais pas, mon cher mylord, si jamais je mangerai des melons de vos graines, mais je sais bien que nous avons eu ici, le 24 de mars, dans les montagnes, deux pieds de neige. Cet endroit fait un poste excellent vis-à-vis de l'ennemi, mais, au demeurant, un séjour très-désagréable. Les opérations de mon frère Henri en Bohême ont été aussi heureuses que l'expédition du prince Ferdinand contre les Français a mal tourné. J'ai donné

[a] Ce fragment répond à la lettre précédente, que Frédéric avait communiquée à mylord Marischal.

la chasse aux Autrichiens qui s'étaient aventurés légèrement en Haute-Silésie; mais tout cela n'est point décisif, c'est le prélude d'une tragédie, où quelque malheureux périt toujours. Mon frère entame à présent les cercles; je ne sais pas encore quels seront ses succès. S'il réussit, cela deviendra décisif pour la campagne. J'ai trop d'ennemis; cependant, avec un peu de fortune de notre côté et un peu de sottise du leur, on en peut venir à bout. Mais j'ai perdu tous mes amis, mes proches et mes plus intimes connaissances. A l'âge de cinquante ans, on forme difficilement de nouvelles liaisons, et qu'est-ce que la vie sans les agréments de la société?

Vos affaires, mon cher mylord, sont arrangées en Angleterre de la façon que vous l'avez désiré, et l'on ne néglige rien pour vos intérêts; j'en ai encore fait écrire à Knyphausen,[a] à Londres. Le roi d'Espagne, auquel je souhaite d'ailleurs tout bien, fait semblant de mourir, et ne meurt pas; s'il était mort tout de suite, il y a quatre mois, sa mort aurait pu opérer une diversion; à présent, on en a pu prévenir les effets. Je n'ai plus de bonheur, beaucoup de jaloux et d'ennemis; c'est à tout prendre une situation abominable; mais j'y suis une fois, et je m'en tirerai ou j'y périrai. Adieu, mon cher mylord; mangez de bons fruits, et, tandis que vous êtes dans un paradis terrestre, n'oubliez pas vos amis qui sont en purgatoire.

---

30. AU MÊME.

Reich-Hennersdorf, 4 juin 1759.

Je crains bien, mon cher mylord, que vous ne ferez pas grand' chose dans l'endroit où vous vous trouvez. Selon les nouvelles que je reçois, le roi d'Espagne, sans espérance de se remettre, pourra encore traîner longtemps. Le voyage de Lyon est absolument de l'invention de la cour de Versailles, et ne contient rien de réel; le roi de Naples a été très-fâché de la nouvelle qu'on en

[a] Envoyé de Prusse.

a débitée. En un mot, je ne compte pas du tout sur les ressources que je pourrais tirer d'Espagne; ou bien je me soutiendrai moi seul, ou je périrai de la belle mort. Je crois que dans peu de jours notre situation se décidera. Cet homme à toque papale [a] sera obligé de prendre un parti, et je ne suppose pas que cela se passe en douceur. Cet événement influera beaucoup pour la campagne, et donnera la supériorité à l'un ou à l'autre parti. Je me flatte de l'avoir; c'est à l'événement à en décider. Adieu, mon cher mylord; je vous embrasse.

---

31. AU MÊME.

Reitwein, 16 août 1759.

Mylord, j'ai exactement reçu vos deux lettres du 26 de juin et du 7 de juillet, qui me sont entrées à la fois. Comme elles sont toutes deux en chiffre, je ne saurais vous y faire pour le présent aucune réponse, n'ayant pas sur moi votre chiffre; je me réserve donc d'y répondre en son temps. Sur quoi je prie Dieu, etc.

[b]Mon cher mylord, la fortune me tourne le dos et ne me seconde plus; c'en est fait. [c]

---

32. DE MYLORD MARISCHAL.

Sire,

Je prends la liberté d'offrir à Votre Majesté deux livres de tabac, parce qu'il me paraît très-bon; et, si vous voulez entrer en so-

[a] Le feld-maréchal Daun. Voyez t. IV, p. 223 — 225, et t. XV, p. XVIII, XIX, 122 et 123, 124 et 125, 126—128, etc.

[b] De la main du Roi.

[c] Voyez t. V, p. 20.

ciété de commerce de tabac à votre très-fidèle serviteur, et que vous ayez quelque morceau de porcelaine, magot de la Chine ou laque, dont vous ne faites nul cas, j'en aurai du tabac. Il n'y a que de pareilles choses que je puis donner à mes marchands de tabac, qui sont une dame du palais de la reine d'Espagne et son ministre, M. Whal. Le commerce se fera sous mon nom.

33. A MYLORD MARISCHAL.

[a] Je vous suis très-obligé, mon cher mylord, des bonnes graines de melon que vous avez la bonté de m'envoyer. Je ne vous prendrai point votre tabac; je ne suis point d'humeur à détrousser un pauvre voyageur, ni de violer les droits de l'hospitalité. Je ne vous en ai pas une moindre obligation, et je ferai venir des magots de Berlin et de Chine pour votre correspondante.

34. AU MÊME.

Leipzig, 9 mars (1761).

J'ai reçu, mon cher mylord, votre lettre avec bien du plaisir. Je vous vois sur votre départ d'Angleterre et prêt à retourner à Colombier, où des dissensions civiles et des soi-disant schismes vous attendent.[b] Croyez-moi, vous ferez taire vos docteurs plus vite que nous n'accorderons les têtes politiques de l'Europe, quoique,

[a] Cette réponse se trouve, dans le manuscrit, sur la même feuille que la lettre précédente.

[b] Au mois d'avril 1758, le pasteur de la Sagne, nommé Prince, appuyé par son consistoire, se plaignit à la Classe de Neufchâtel de ce que M. Petitpierre, pasteur de la Chaux-de-Fonds, prêchait la doctrine de la non-éternité des peines. Le Roi voulut en vain conserver ce dernier; il fut destitué.

à vous dire vrai, l'éternité des peines m'embarrasse moins que le chaos des prétentions que la cupidité de tant de souverains forme.

Vous saurez comme nous sommes parvenus à chasser les Français de la Hesse. Le prince Ferdinand assiége actuellement Cassel. Veuille le ciel que ces succès accélèrent la paix, dont l'Europe et nous surtout avons grand besoin. Ne vous inquiétez pas tant pour mon tabac, mon cher mylord; cela n'en vaut pas la peine. Celui d'Amsterdam ne m'est pas encore délivré; je crois, pour l'avoir, que je serai obligé d'intenter un procès au marchand qui le retient; mais que cela ne vous inquiète pas.

J'ai été charmé des procédés du roi d'Angleterre à votre égard; je regarde tout le bien qui vous arrive comme si c'était à moi-même qu'il arrivât, et ce n'est qu'une vertu bien pure qui s'attire une amitié pareille. Jouissez-en longtemps, mon cher mylord, et comptez-moi toujours au rang de vos vrais et sincères amis. Adieu.

35. AU MÊME.

Meissen, 11 (avril 1761).

J'apprends, mon cher mylord, que vous êtes sur votre départ de Londres. Je souhaite que les vents vous mènent sans accident en Espagne, et de là à Colombier. L'on propose un congrès; nous autres l'avons accepté. C'est à savoir ce qui en résultera. Je crois que ce sera une paix séparée entre la France et l'Angleterre, et que nous autres guerroierons encore jusqu'à la fin de l'année. Si vous voyez M. Whal, faites-lui, s'il vous plaît, mes compliments. Je ne sais s'il ne conviendrait pas aux Espagnols d'envoyer au congrès tout comme les autres puissances; ils ont des objets importants à discuter avec la maison d'Autriche, et je crois qu'ils y pourraient tenir leur coin. Je me borne à faire des vœux pour vous, mon cher mylord, jusqu'à votre arrivée à Colombier, en vous assurant que, dans toutes les occasions, vous

me trouverez disposé à vous servir et à vous donner des marques de la véritable estime que j'ai pour vous. Adieu.

---

36. AU MÊME.

Breslau, 12 janvier 1762.

Mylord, le contenu de votre lettre du 28 décembre dernier, et ce que vous m'y dites à l'occasion de l'entretien que vous avez eu avec le sieur de Rossières m'est une nouvelle preuve de votre façon de penser pour mon service, et les soins que vous prenez de mes intérêts ne sauraient que vous mériter une reconnaissance sincère de ma part. Je doute presque, par ce que vous m'en dites, de votre prompt retour à Neufchâtel. Le tabac d'Espagne que vous m'avez envoyé vient à la fin de m'arriver. Je le trouve bon par excellence, et vous remercie bien des soins que vous avez bien voulu prendre pour me faire plaisir. Sur ce, je prie Dieu, etc.

[a] Je vous suis obligé, mon cher mylord, de cette amitié qui vous fait penser sans cesse à tout ce qui me regarde. Je vous assure que j'y suis on ne saurait plus sensible. Je ne sais comment vous regagnerez votre gouvernement; je ne me fie point à ces passe-ports de Versailles. Ce n'est pas à présent la mode dans ce pays-là de m'obliger; vous savez que tout est mode en France, et que nous sommes de la vieille et surannée. Nous sommes devenus des collets montés; il faut être à présent Autrichien ou, qui pis est, Russe, pour prendre dans ce pays, et je n'ai pas envie de devenir ni l'un ni l'autre pour plaire à ces gens-là. Je vous remercie de l'admirable tabac que je viens enfin de recevoir. Si la Providence avait autant de soin de mes affaires que vous en avez de mon nez, tout irait bien. Je vous souhaite un heu-

[a] De la main du Roi.

reux voyage, et je vous assure que mon amitié et mon estime vous accompagnent partout.

---

37. AU MÊME.

(Breslau) 10 avril 1762.

Mon nez est bien le plus impertinent nez de l'univers, mon cher mylord. Je suis honteux des soins qu'il vous donne; je vous en demande pardon, et je serais plus confus encore, si je ne savais que vous compatissez aux faiblesses de vos amis, et que depuis longtemps vous avez eu une indulgence singulière pour mon nez. Je suis bien aise de vous savoir heureusement de retour dans votre gouvernement; vous y goûterez quelque repos. Pour moi, il y a une grande péripétie dans ma situation. Je me reviens comme un mauvais auteur qui, ayant fait une tragédie embrouillée, a recours à un dieu de machine pour trouver un dénoûment. L'empereur de Russie fait des merveilles, je lui ai les plus grandes obligations. Nous irons loin avec cet homme; il est capable de forcer les obstinés à la paix.[a] Je suis dans des accès de négociation qui, j'espère, me prépareront une bonne campagne. Il faut encore faire celle-ci; j'espère et je crois que ce sera la dernière. Je soupire bien après la paix, mon cher mylord; ballotté par la fortune, vieux et décrépit comme je le suis, il n'y a plus qu'à cultiver mon jardin. Adieu, mon cher et vieil ami; je me flatte toujours de vous revoir encore un jour, si je vis, et que la paix se fasse. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

[a] Voyez t. XIX, p. 319 et 320.

38. AU MÊME.

Breslau, 21 avril 1762.

Je voudrais être le favori des Muses et de Neptune, mon cher mylord, pour vous assister lorsque vous avez besoin de vent ou de vers; mais je ne suis favori de personne, et, de plus, persécuté par tous les disciples que Machiavel a engendrés en Europe, je n'ai pour moi que Dieu, ma juste cause et l'empereur de Russie. Vous peignez si bien l'opiniâtreté femelle, que Raphaël n'ajouterait rien au tableau; dans le cas dont il s'agit, il y a beaucoup d'ambition, un désir immodéré de dominer, et une haine aussi franche qu'il y en ait jamais eu. Une femme agitée par ces passions, et qui a une armée, fait la guerre jusqu'à l'épuisement. Notre campagne commencera plus tôt qu'on ne l'avait cru; je ne suis point prophète, de sorte que je suis réduit d'attendre les événements pour juger de quel côté la fortune se déclarera. J'admire que M. Chavigni[a] s'amuse à troubler votre petit théâtre; cela ne peut provenir que d'un fonds d'inquiétude extrême, car je n'y vois aucun but. Dans cette subversion de l'Europe, il faut bien qu'on sente quelque secousse à Neufchâtel du grand mouvement qui fait trembler toute la masse que nous habitons. Je ne sais ni quand ni comment nous aurons la paix; il n'y a pas apparence qu'elle soit générale cette année. Elle me fuit comme Daphné devant Apollon. Tout mon argent s'en va en chevaux, en armes, en magasins, et il ne me reste rien pour des pendules. Ainsi, mon cher mylord, je vous remercie de la peine que vous vouliez prendre d'en commander. Vous me réjouissez par l'espérance que vous me donnez de vous revoir un jour; cette idée entre si agréablement en mon esprit, que je l'y laisse s'établir, quoique l'époque de vous embrasser ne me paraisse pas aussi proche. Adieu, mon cher mylord; je vous remercie des graines de melon; prenez de la tranquillité à Colombier, et soyez assuré que, en quelque lieu que vous vous transportiez, mon amitié et mon estime vous suivront partout.

---

[a] Théodore de Chavigni, diplomate français. Il mourut à Paris en 1771.

39. AU MÊME.

Breslau, 14 mai 1762.

Votre lettre m'a été bien rendue, mon cher mylord. Je vois que vous continuez d'être mécontent de vos Neufchâtelois; si vous ne voulez plus les gouverner, il faudra les abandonner à leur turpitude, et vous en agirez comme vous le voudrez. Pour moi, je suis si accablé d'affaires, que je laisserai vos Suisses disputer sur l'éternité des peines, sans m'embarrasser de l'opinion la plus orthodoxe ou la plus philosophique. Vous faites trop d'honneur à moi, indigne, de me croire inspiré par Pallas; je voudrais fort l'être, mais je crois que je finirai par les Petites-Maisons, vu l'espèce de conspiration qu'ont tramée les princes et les rois pour me faire tourner la tête. Il n'y a que mon divin empereur de Russie dont je ne cesserai de publier les louanges tant que je vivrai. Je crois que le ciel l'a fait naître pour prouver au monde que la vertu est très-compatible avec les qualités du trône. Il n'en est pas de même de vos compatriotes, mon cher mylord; il faudrait un Astolphe pour chercher de certaines fioles que je soupçonne fort que saint Jean leur garde dans la lune.[a] Voilà la saison des opérations qui va commencer, et je me tiens ici comme un sot; mais ne va pas à Corinthe qui veut.[b] Les affaires politiques et militaires sont à présent dans un étrange chaos; il faut quelque dieu de machine pour débrouiller tout cela. Le ciel nous assiste! Je vous prie de redoubler vos souhaits pour nous; si les vœux des honnêtes gens sont favorablement reçus des dieux, les vôtres doivent être efficaces. Adieu, mon cher mylord; j'ai la tête surchargée, je ne vous écrirais que des pauvretés, si je continuais. Continuez-moi votre amitié, et soyez persuadé de la mienne.

---

[a] Voyez le *Roland furieux* de l'Arioste, chant XXXIV, stances 82—87.
[b] Voyez Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 17, v. 36.

40. AU MÊME.

Dittmannsdorf, 29 juillet 1762.

Donnons, mon cher mylord, asile au malheureux. Ce Rousseau[a] est un garçon singulier, philosophe cynique qui n'a que la besace pour tout bien. Il faut l'empêcher, tant que cela se pourra, d'écrire, parce qu'il traite des matières scabreuses qui exciteraient des sensations trop vives dans vos têtes neufchâteloises, et occasionneraient des clameurs de tous vos prêtres enclins à la dispute et pleins de fanatisme. Je me trouve ici vis-à-vis du maréchal Daun, de ses canons et de ses montagnes. On l'a presque arraché d'auprès de Schweidnitz, dont nous nous préparons à faire le siége. J'ai eu ici pendant quinze jours une vingtaine de mille Russes; je n'ai fait que passer, ils n'y étaient déjà plus.[b] Toute leur armée retourne en Russie, et nous restons bons amis, aux secours près, que je perds.[c] Le prince Ferdinand fait des merveilles; les Français vont abandonner la Hesse et Göttingue. Quelle suite de prospérités pour les Anglais sur mer et par terre! Il ne leur faut qu'un ministre habile pour profiter, à la paix, de la situation brillante où les ont mis leurs armes.

Adieu, mon cher mylord; mon nez est plein de reconnaissance du tabac dont vous avez la bonté de le fournir. Je ne vous dis rien de moi; vous savez que je suis votre ami à toute épreuve.

---

41. AU MÊME.

Péterswaldau, 1er septembre 1762.

Votre lettre, mon cher mylord, au sujet de Rousseau de Genève m'a fait beaucoup de plaisir. Je vois que nous pensons de même;

[a] Voyez t. IX, p. 196 et 215; et t. XVIII, p. 216.
[b] Voyez t. XII, p. 186.
[c] Voyez t. XIX, p. 334.

il faut soulager ce pauvre malheureux, qui ne pèche que par avoir des opinions singulières, mais qu'il croit bonnes. Je vous ferai remettre cent écus, dont vous aurez la bonté de lui faire donner ce qu'il lui faut pour ses besoins. Je crois, en lui donnant les choses en nature, qu'il les acceptera plutôt que de l'argent. Si nous n'avions pas la guerre, si nous n'étions pas ruinés, je lui ferais bâtir un ermitage avec un jardin, où il pourrait vivre comme il croit qu'ont vécu nos premiers pères. J'avoue que mes idées sont aussi différentes des siennes qu'est le fini de l'infini; il ne me persuaderait jamais à brouter l'herbe et à marcher à quatre pattes. Il est vrai que tout ce luxe asiatique, ce raffinement de bonne chère, de volupté et de mollesse, n'est point essentiel à notre conservation, et que nous pourrions vivre avec plus de simplicité et de frugalité que nous ne le faisons; mais pourquoi renoncer aux agréments de la vie, quand on en peut jouir? La véritable philosophie, ce me semble, est celle qui, sans interdire l'usage, se contente à condamner l'abus; il faut savoir se passer de tout, mais ne renoncer à rien. Je vous avoue que bien des philosophes modernes me déplaisent par les paradoxes qu'ils annoncent. Ils veulent dire des vérités neuves, et ils débitent des erreurs qui choquent le bon sens. Je m'en tiens à Locke, à mon ami Lucrèce, à mon bon empereur Marc-Aurèle; ces gens nous ont dit tout ce que nous pouvons savoir, à la physique d'Épicure près, et tout ce qui peut nous rendre modérés, bons et sages. Après cela, il est plaisant qu'on nous débite que nous sommes tous égaux, et que par conséquent nous devons vivre comme des sauvages, sans lois, sans société et sans police, que les beaux-arts ont nui aux mœurs,[a] et autres paradoxes aussi peu soutenables. Je crois que votre Rousseau a manqué sa vocation; il était sans doute né pour devenir un fameux cénobite, un Père du désert, célèbre par ses austérités et ses macérations, un Stylite. Il aurait fait des miracles, il serait devenu un saint, et il aurait grossi l'énorme catalogue du Martyrologe; mais à présent il ne sera regardé qu'en qualité de philosophe singulier, qui ressuscite après deux mille ans la secte de Diogène. Ce n'est pas la peine de brouter l'herbe, ni de se brouiller avec tous les philosophes ses con-

[a] Voyez t. IX, p. XVI, et 169—180.

temporains. Défunt Maupertuis m'a conté de lui un trait qui le caractérise bien. A son premier voyage de France, Rousseau subsistait à Paris de ce qu'il gagnait à copier de la musique. Le duc d'Orléans apprit qu'il était pauvre et malheureux, et lui donna quelque musique à transcrire pour avoir occasion de lui faire quelque libéralité. Il lui envoya cinquante louis; Rousseau en prit cinq, et rendit le reste, qu'il ne voulut jamais accepter, quoiqu'on l'en pressât, disant que son ouvrage ne valait pas davantage, et que le duc d'Orléans pouvait mieux employer cette somme en la donnant à des gens plus pauvres et plus paresseux que lui. Ce grand désintéressement est sans contredit le fond essentiel de la vertu; ainsi je juge que votre sauvage a les mœurs aussi pures que l'esprit inconséquent.

Je passe de votre sauvage philosophe à des sauvages en habit blanc qui ont moins de mœurs que lui, contre lesquels nous nous battons journellement, mais qui cependant, jusqu'à présent, ne nous écrasent pas encore. Nous faisons le siége de Schweidnitz à leur barbe; ils ont voulu s'y opposer, mais la fortune s'est déclarée pour le prince de Bevern et pour nous. [a] La place est aux abois, la garnison a voulu capituler; ce sont dix mille hommes toujours bons à prendre. Si je les laissais sortir, ils se percheraient sur de si hautes montagnes, que dans dix ans je ne les y prendrais pas; mais avec un peu de patience nous les aurons. Voilà, mon cher mylord, un abrégé de notre campagne, et, je crois, autant qu'il vous en faut pour contenter votre curiosité. Il y a beaucoup d'apparence que cette campagne sera la dernière de cette malheureuse guerre. Je reprends l'espérance de vous revoir encore, et c'est une des idées qui me réjouissent le plus; je ne vous le dissimule point, mon cher mylord, j'aime votre excellent caractère, et je crois retrouver encore en vous une partie de ce que j'ai perdu et que je regrette. Adieu, mon cher mylord. Si Rousseau ne trouve point de philosophe digne de sa confiance, je me flatte au moins que vous comptez sur mon amitié, qui ne se démentira jamais.

---

[a] Le 16 août. Voyez t. V, p. 200.

42. AU MÊME.

Meissen, 26 novembre 1762.

J'ai reçu, mon cher mylord, votre lettre et celle du philosophe sauvage. Il faut avouer que l'on ne saurait pousser le désintéressement plus loin qu'il le fait; c'est un grand pas à la vertu, si ce n'est la vertu même. Il veut que je fasse la paix; le bonhomme ne sait pas la difficulté qu'il y a d'y parvenir, et, s'il connaissait les politiques avec lesquels j'ai affaire, il les trouverait bien autrement intraitables que les philosophes avec lesquels il s'est brouillé.

Nous allons entrer dans les quartiers d'hiver; la campagne est heureusement écoulée.

Vous me demandez mon portrait; je ne sais, mon cher mylord, s'il en existe. Je vous envoie une figure plus aimable que la mienne, et qui vous fera plus de plaisir; il est bien juste que je donne une tabatière à celui qui m'a tant fourni de tabac. Vos Anglais me donnent bien de la tablature, et votre cher compatriote Bute [a] est un singulier seigneur. Adieu, mon cher mylord; comptez toujours sur mon amitié, car mon cœur est tout à vous.

43. AU MÊME.

Leipzig, 28 janvier 1763.

Votre lettre, mon cher mylord, m'a trouvé au milieu des agitations les plus vives. Nous sommes sur le point de faire la paix; la négociation se pousse avec vigueur; je ne veux être ni dupe, ni fripon, et faire la meilleure paix que comportent les conjonctures où je me trouve. Voilà bien des soins et des embarras; toutefois je les préfère à ceux qu'exige l'ouverture d'une nouvelle campagne, trop heureux, après sept actes, de trouver la fin d'une mauvaise pièce dont j'ai été acteur malgré moi. Voilà un dénoû-

[a] Voyez t. V, p. 153 et suivantes.

ment auquel on ne se serait pas attendu il y a un an. Je ne sais s'il sera du goût de votre compatriote, qui, me semble, se prépare à lui un dénoûment plus funeste par la façon despotique dont il exerce sa puissance sur une nation libre. Mais laissons-le agir, et revenons-en à ce qui nous regarde. Je me flatte donc, mon vieil ami, mon cher mylord, que la paix me procurera la consolation de vous revoir; je crois que nous signerons le mois prochain, et que cette grande affaire se terminera heureusement. Représentez-vous un homme qui a longtemps été battu par la tempête sur mer, et qui aperçoit enfin la terre où il va aborder. Voilà précisément mon cas; je me réjouis si fort de cet heureux aspect, que quelquefois je le révoque en doute; mais, grâce au ciel, il y a trop de réalité pour ne rien craindre à l'avenir. J'espère d'être au mois d'avril de retour auprès de mes pénates et de mes foyers domestiques, et veuille le destin que je ne les quitte jamais pour une raison semblable! Enfin, mon cher mylord, voilà un grand hasard d'esquivé, et le repos, dont tout le monde avait tant de besoin, sur le point de se rétablir dans toute l'Europe. Je suis bien persuadé que vous participez à ma joie, et que vous la partagez avec moi. Adieu, mon cher mylord; je vous écrirai dès que je serai déchargé de la grosse besogne qui m'occupe à présent, et que mon travail commencera à s'alléger. Occupé ou désœuvré, je serai toujours le même pour vous, c'est-à-dire, votre fidèle ami; je me flatte que vous en êtes bien persuadé.

---

44. AU MÊME.

(Potsdam) ce 24 (avril 1763).

J'ai trouvé ici à mon arrivée, mon cher mylord, de l'occupation pour six mois, et de l'ouvrage qui est dur, pénible et désagréable. Cependant il faut y passer. Vous me faites espérer de vous voir, ce qui me fait un sensible plaisir. Je reconnais ici toutes les murailles de ma patrie, mais je n'y retrouve plus mes connaissances;

vous ferez donc ici ma consolation. Je comprends que les hirondelles annonceront votre venue, et que le soleil, plus vigoureux qu'il n'est à présent, vous accompagnera. Voudriez-vous bien, avant votre départ, écrire à Rome? Je voudrais pouvoir engager Battoni à venir ici en service;[a] mais il faut savoir ce qu'il demande, et s'il est raisonnable. Adieu, mon cher mylord; les affaires m'interrompent, et j'en ai à tout moment de nouvelles; soyez persuadé que personne ne vous aime ni ne vous estime plus que moi.

---

45. DE MYLORD MARISCHAL.

Londres, 14 août 1763.

Sire,

Je suis arrivé ici après un voyage incommode et même difficile par les pluies. Cela est passé, mais je m'afflige à penser aux mêmes difficultés encore; car, quoique je n'aie pas osé répondre à votre bonté à me dire de revenir, vu mon âge avancé, je ne renonce pas à cette douce espérance. J'ai le cœur rempli de reconnaissance de vos bienfaits, et serai toute ma vie avec le plus profond respect, Sire, etc.

Permettez que je remercie très-humblement V. M. de sa bonté envers une honnête Musulmane[b] que moi, indigne, ai tirée des griffes de Satanas.

---

[a] Voyez ci-dessus, p. 264. Frédéric voulait faire venir Battoni pour remplacer Antoine Pesne, mort le 5 août 1757. Voyez t. XIV, p. XII, XIII, et 30—32.

[b] Mylord Marischal parle ici d'*Émété (Emetullah)*, fille d'un capitaine de janissaires. Elle avait été retirée, encore enfant, des ruines d'Oczakow à la prise de cette ville par les Russes, en 1737, et le général Keith, frère de lord Marischal, la lui avait donnée. Voyez d'Alembert, *Éloge de milord Maréchal*, p. 63 et 64.

46. A MYLORD MARISCHAL.

Sans-Souci, 4 septembre 1762 (1763).[a]

Je suis bien aise, mon cher mylord, de vous savoir heureusement arrivé à Londres; je souhaite que vous arriviez de même dans vos montagnes, et que vous y trouviez tous les agréments que vous méritez si bien. On dit que Jean-Jacques ne vous suivra pas, de sorte que vos Écossais ne verront point le sauvage helvétique; ils n'en seront pas fort à plaindre, et M. Hume vous dédommagera au centuple de ce que vous pourriez perdre à la société de Jean-Jacques. M. d'Alembert est parti; il va entreprendre un grand voyage. Il veut parcourir les beautés de l'Italie ancienne et moderne; je serais bien de la partie, si la chèvre n'était obligée de brouter où elle est attachée. Adieu, mon cher mylord; l'espérance que vous me donnez de vous revoir me console de votre absence, et je me flatte encore qu'avant de mourir j'aurai le plaisir de vous embrasser.

47. AU MÊME.

Sans-Souci, 16 février 1764.

Mon cher mylord,

Je commence ma lettre par vous dire, mon cher mylord, que le temps est si doux et si serein dans cette contrée, que je passe mes jours à la campagne. C'est à Sans-Souci, où j'ai reçu votre lettre.

[a] Le Roi a en effet écrit 1762; mais il faut lire 1763, parce qu'en septembre 1762 il était encore en campagne (à Péterswaldau). Ce fut d'ailleurs le 22 juin 1763 que d'Alembert vint à Potsdam rendre ses devoirs au Roi, et le 15 août de la même année qu'il demanda la permission de retourner chez lui. C'est précisément pendant cette visite de d'Alembert et en sa présence que mylord Marischal prit congé du Roi, dans l'intention d'aller s'établir définitivement en Écosse; cependant il changea bientôt d'idée, et revint à Sans-Souci. Voyez l'*Éloge de milord Maréchal*, par d'Alembert, p. 47.

Je ne m'étonne point que les Écossais se battent pour vous conserver chez eux, qu'ils veuillent avoir de votre race et conserver vos ossements. Vous avez de votre vivant le sort qu'Homère eut après sa mort; plusieurs villes se disputèrent l'honneur d'être sa patrie; je le disputerais bien avec les habitants d'Édimbourg pour vous posséder. Si j'avais des vaisseaux, je méditerais une descente en Écosse pour en enlever mon cher mylord et pour l'amener ici. Mais nos barques de l'Elbe sont peu propres à une pareille expédition, et mon imagination se met en frais inutiles pour inventer le projet de votre enlèvement. Il n'y a que sur vous que je puisse compter; je souhaite que le temps soit assez rude dans vos montagnes pour vous faire désirer un ciel plus tempéré. Vous me donnez des espérances que je saisis avidement. J'ai été l'ami de votre défunt frère, je lui avais des obligations; je suis le vôtre de cœur et d'âme. Voilà mes titres, voilà les droits que j'ai sur vous. On ne vous forcera point ici à faire l'étalon; vous n'aurez ni prêtres ni procureurs à redouter; vous vivrez ici dans le sein de l'amitié, de la liberté et de la philosophie. Il n'y a que cela dans le monde, mon cher mylord; quand on a passé par toutes les métamorphoses des états, quand on a goûté de tout, on en revient là.

Je travaille ici à écrire mes sottises politiques et guerrières;[a] je lis les *Géorgiques* de Virgile le soir, au coin de mon feu, et le matin je fais donner au diable mon jardinier, qui dit que Virgile et moi nous n'avons pas le sens commun, et que nous n'entendons rien à son métier. Pour moi, je suis honteux que mon érudition soit si peu prisée, et le lendemain c'est à recommencer. Voilà, mon cher mylord, un récit fidèle de la vie que je mène dans ma retraite.

J'ai ici deux de mes neveux de Brunswic[b] qui promettent beaucoup, et qui ont trouvé l'art de réunir, à leur âge, la vivacité de la jeunesse avec la sagesse des vieillards. Ils sont remplis de connaissances, et ils ont un désir ardent de s'instruire sur tout ce qui est digne d'être appris. Je finis ma lettre en vous appre-

[a] Voyez t. IV, p. x.

[b] Les princes Frédéric et Guillaume. Voyez, t. XIII, p. 5—7, l'*Épître* que Frédéric a adressée à ces deux jeunes princes.

nant, mon cher mylord, que mon chèvrefeuille est sorti, que mon sureau va débourgeonner, et que les oies sauvages sont déjà de retour. Si je savais quelque chose de plus capable de vous attirer, je le dirais également; car je n'ai pas la présomption que ce peut être l'amitié et l'estime avec laquelle je suis, mon cher mylord, etc.

---

48. AU MÊME.

Berlin, 7 avril 1764.

J'ai reçu, mon cher mylord, votre lettre à mon retour de Silésie, où j'ai été panser les plaies que la guerre avait faites à cette province. Je suis charmé de l'espérance que vous me donnez de nous revoir; j'ai toujours espéré que cette consolation me resterait encore. Votre graine de fraises est très-bien arrivée; mon jardinier l'a, et j'espère que je pourrai vous en offrir dans mon jardin. Ces *Mémoires* dont vous parlez, et que je viens d'achever, me convainquent de plus en plus qu'écrire l'histoire est compiler les sottises des hommes et les coups du hasard. Tout roule sur ces deux articles, et voilà comme le monde va depuis l'éternité. Nous sommes une pauvre espèce qui se donne bien du mouvement pendant le peu de temps qu'elle végète sur ce petit atome de boue qu'on nomme le monde. Quiconque coule ses jours dans la tranquillité et le repos, jusqu'à ce que sa machine se décompose, est peut-être plus sensé que ceux qui, par tant de circuits tortueux et hérissés d'épines, descendent au tombeau. Malgré cela, je suis obligé de tourner comme la roue d'un moulin que l'eau pousse, parce qu'on est entraîné par son destin, et qu'on n'est pas maître de faire ou de laisser ce que l'on veut.

Le beau temps vient d'arriver; je vais me sauver dans mon jardin pour examiner à mon aise les progrès du printemps, voir éclore et fleurir, et, pour me servir d'une expression de Fontenelle, je prendrai la nature sur le fait, *in flagranti.*

Adieu, mon cher mylord; portez-vous toujours bien, n'oubliez pas les absents, et soyez persuadé que je suis le meilleur et le plus fidèle de vos amis.

---

49. AU MÊME.

Ce 3 (1764).

Je pensais et je devais présumer, mon cher mylord, que vous seriez persuadé d'être toujours bien reçu ici; mais, comme vous voulez qu'on vous le dise, je le répète, et vous assure qu'en hiver, en été, de nuit ou de jour, dans toutes les saisons, tous les temps et toutes les heures, vous serez reçu ici à bras ouverts par votre fidèle ami.

---

50. DE MYLORD MARISCHAL.

(1778?)

Lord Marischal se met aux pieds de Sa Majesté, la remercie de sa bonté de s'informer de sa santé. Sa vue s'est affaiblie depuis quelques jours, ses jambes ne valent rien, ni sa tête, ni la mémoire; sourd par-dessus le marché, il est un très-mauvais convive à table. Mais si V. M. fait un repas à l'ancienne égyptienne, j'y trouverai place très-dignement. [a]

[a] Voyez Hérodote, livre II, ch. 78.

APPENDICE.

I. LETTRES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU A FRÉDÉRIC.

1.

(Motiers-Travers) septembre (juillet) 1762.

Sire,

J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore. Cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos États.[a] Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là; cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à V. M. que j'étais en son pouvoir, et que j'y voulais être; elle peut disposer de moi comme il lui plaira.

2.

(Motiers-Travers, 30) octobre 1762.

Sire,

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance; je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

[a] Voyez ci-dessus, p. 288.

Vous voulez me donner du pain;[a] n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme; cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.[b]

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses États d'un peuple nombreux dont il soit le père, et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

3.

Wooton, 30 mars 1766.

Sire,

Je dois au malheur qui me poursuit deux biens qui m'en consolent: la bienveillance de mylord Maréchal, et la protection de V. M. Forcé de vivre loin de l'État où je suis inscrit parmi vos peuples, je garde l'amour des devoirs que j'y ai contractés. Permettez, Sire, que vos bontés me suivent avec ma reconnaissance, et que j'aie toujours l'honneur d'être votre protégé, comme je serai toujours votre plus fidèle sujet.

---

[a] Voyez ci-dessus, p. 288 et 289.

[b] Dans le brouillon de cette lettre, il y avait à la place cette phrase : « Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! Vous convient-il de mourir sans avoir été le « plus grand des hommes? »; et à la fin de la lettre cette autre phrase : « Voilà, « Sire, ce que j'avais à vous dire; il est donné à peu de rois de l'entendre, et il « n'est donné à aucun de l'entendre deux fois. » (Note de l'édition des Œuvres de J.-J. Rousseau publiée en 1797.)

II. LETTRE DE FRÉDÉRIC AU FELD-MARÉCHAL JACQUES KEITH.

Potsdam, 2 juin 1749.

J'ai été véritablement charmé de voir, par la lettre que vous venez de me faire du 31 du mois dernier, que l'état de votre santé commence à se remettre; et, bien que les expédients que vous y détaillez ne pourront que faire avancer votre rétablissement, je crois pourtant que vous ferez fort bien et même qu'il est indispensablement nécessaire de vous conformer aux avis des médecins et de suivre leurs ordonnances, car, dans l'état où vous vous trouvez, il faut tout éprouver pour recouvrer une santé ferme et durable. Si mes souhaits s'accomplissent, ne doutez pas que je n'aie bientôt le plaisir et la satisfaction de vous voir, entièrement rétabli, auprès de moi, pour vous témoigner moi-même la joie que j'en aurai et vous convaincre par là de mon entière estime. Et sur ce, je prie Dieu, etc.

[a] Manstein [b] m'assure qu'il n'y a rien à craindre pour votre santé. C'est la plus agréable nouvelle qu'il pouvait m'apprendre. Cependant, mon cher maréchal, je vous conseille par amitié d'observer un régime rigoureux, car la poitrine est de toutes les parties du corps la plus délicate et qu'il faut le plus ménager. Après que vous vous êtes donné à moi, ce qui vous reste à faire, c'est de me conserver ce présent, dont je fais un très-grand cas. [c]

[a] De la main du Roi.

[b] Colonel et adjudant général. Voyez t. IV, p. 85, 118 et 119, 129 et 133.

[c] Voyez Varnhagen d'Ense, *Leben des Feldmarschalls Jakob Keith,* Berlin, 1844, p. 102.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

(23 NOVEMBRE 1736 — 1778.)

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXI.

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXI.



BERLIN  MDCCCLIII

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

CORRESPONDANCE

TOME VI.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC VOLTAIRE.

(8 août 1736 — 1er avril 1778.)

Cette correspondance, qui embrasse une période de quarante-deux ans, jette un grand jour sur le caractère et l'esprit du Roi, et témoigne plus qu'aucune autre de son enthousiasme pour les sciences et les lettres.

Malheureusement nous n'avons ni les autographes ni les copies primitives des lettres de Frédéric; nous sommes donc réduit à reproduire les éditions originales, en y ajoutant les suppléments que nous avons eu le bonheur de nous procurer.

Il existe quatre éditions de cette correspondance. Nous devons les mettre toutes à profit pour obtenir un texte aussi complet et aussi authentique que possible. Ce sont les éditions de Kehl, de Bâle, de Berlin, et celle de M. Beuchot.

Après la mort de Voltaire,[a] Beaumarchais acheta la totalité de ses manuscrits, et, comme on lui refusa l'autorisation de les impri-

[a] Voyez, t. VII de notre édition, p. 50 — 68, l'*Éloge de Voltaire;* t. XV, p. 198 — 200, le célèbre *Portrait;* et, t. VIII, p. 47 — 57, l'*Avant-propos sur la Henriade.* Les volumes X, XI, XII, XIII et XIV renferment trente-trois poésies adressées par Frédéric à Voltaire. On trouve, t. XVI, p. 50 et 114, les premiers témoignages de la haute estime que le Prince royal avait pour l'illustre poëte, et qu'il exprima ailleurs, avant d'entrer en correspondance avec lui.

mer en France,[a] il établit à Kehl une grande imprimerie pour les publier. Mais il ne fut guère que le bailleur de fonds de cette entreprise, dont il laissa la direction littéraire à MM. de Condorcet et Decroix.

La collection des *Œuvres complètes de Voltaire* fut imprimée à Kehl, de 1785 à 1789, en soixante-dix volumes in-8.[b] Les frontispices ne portent aucune indication de lieu; on n'y lit que ces mots: *De l'imprimerie de la Société littéraire-typographique.* Les volumes LXIV, LXV et LXVI contiennent la correspondance de Voltaire avec Frédéric. Ces trois volumes ont aussi été publiés séparément sous le titre de *Recueil des lettres de M. de Voltaire et du roi de Prusse. De l'imprimerie de la Société littéraire-typographique,* 1785; c'est la même impression que les volumes LXIV, LXV et LXVI des *Œuvres complètes.* Dans l'impossibilité de se procurer tous les originaux des lettres, les éditeurs de Kehl furent obligés de se contenter de copies, en partie fort altérées. Ils ont fait eux-mêmes dans quelques endroits des suppressions qui leur étaient imposées par la prudence, ou par les égards dus à des personnes vivantes. La *Préface des Rédacteurs,* en tête de l'édition, dit à ce sujet (p. VIII du 1er volume): «Les lettres qui pourraient blesser des personnes vivantes ont été sé«vèrement retranchées. Les rédacteurs ne se sont permis qu'un pe«tit nombre de corrections de dates et de noms propres.» Cependant, Frédéric et Voltaire ne datant pas toujours leurs lettres, les éditeurs les ont souvent faussement datées et mal classées. La lettre de Voltaire, t. LXIV, p. 268, par exemple, n'est pas du mois de mai 1738, mais du mois de juin 1739; la lettre de Frédéric, t. LXV, p. 40, n'est pas du 8 septembre 1740, mais du 8 septembre 1743; et sa lettre du 24 octobre 1766 est placée, dans le même volume, p. 330, parmi celles de l'année 1765. Les noms de lieux et de personnes sont souvent tout à fait défigurés: on trouve par exemple, t. LXIV, p. 87 et 285, *Amatte* pour *Amalthée*, p. 109, *Ksenstocem* pour *Czenstochow*, et, p. 428, *Konister* pour *Königsberg;* t. LXV, p. 268, *Lautrihaussen* pour *Lantingshausen*, et, p. 296, *Du Ringsvormek* pour

[a] Voyez les lettres de d'Alembert à Frédéric, du 8 juin 1780, du 11 mai 1781, du 13 décembre 1782, du 16 février et du 28 avril 1783.

[b] En même temps que l'édition in-8, on fit à Kehl, sur le même plan, une édition en quatre-vingt-douze volumes in-12. Nous ne tirons parti que de l'édition in-8.

Döringsvorwerk; t. LXVI, p. 106, la *Sretz* pour la *Netze*, etc. Cependant, quoiqu'on puisse reprocher des imperfections à l'édition de Kehl, elle n'en jouit pas moins d'une grande autorité, car elle a le mérite d'avoir donné pour la première fois la correspondance de Frédéric avec Voltaire en un recueil élégamment imprimé, assez complet pour un coup d'essai, et offrant l'avantage de faire suivre les lettres de leurs réponses. Le LXIV[e] volume des *Œuvres complètes* renferme cent vingt-deux lettres, soixante-sept de Frédéric et cinquante-cinq de Voltaire, du 8 août 1736 au 18 mai 1740. Les éditeurs de Kehl comptent cent vingt-trois lettres, au lieu de cent vingt-deux dont ce volume se compose réellement, parce que la lettre du Prince royal, du 18 mars 1740, p. 497, qui est la 115[e], y porte, par une erreur typographique, le numéro 116. Le t. LXV contient cent quatre-vingt-trois lettres, cent treize de Frédéric et soixante-dix de Voltaire, du 6 juin 1740 au 20 décembre 1770. La lettre de Frédéric à Grimm, du 26 septembre 1770, a été placée, p. 423, parmi celles du Roi à Voltaire, sous le n° 178. C'est à cause de cette méprise que les éditeurs de Kehl portent le nombre des lettres du t. LXV à cent quatre-vingt-quatre, tandis qu'il n'y en a que cent quatre-vingt-trois. Le t. LXVI renferme cent trente et une lettres, dont soixante-onze de Frédéric et soixante de Voltaire, du 11 janvier 1771 au 1[er] avril 1778. Ces trois volumes contiennent donc quatre cent trente-six lettres, dont deux cent cinquante et une de Frédéric.

Trois ans après l'édition de Kehl parurent les *Œuvres posthumes de Frédéric le Grand, roi de Prusse,* (A Bâle) 1788, en quatre volumes in-8. Le t. I[er] de cette édition, p. 1, commence par un *Avertissement des Éditeurs* conçu en ces termes : «Les *Œuvres posthumes* «*du roi de Prusse*, que nous offrons au public, sont tirées en partie «du portefeuille de M. de Voltaire, en partie de celui de M. Darget, «autrefois secrétaire de Sa Majesté. On trouvera donc ici : 1° la *Cor*«*respondance du Roi avec M. de Voltaire complétée.* Elle contiendra «des lettres qu'on nous assure avoir été supprimées par M. de Beau«marchais, parce qu'elles ont été écrites dans un temps où le Roi «avait à se plaindre de M. de Voltaire, et que ce dernier n'y est pas «représenté sous un jour favorable; 2° la *Correspondance du Roi* «*avec Darget*, etc.» Le premier volume de l'édition de Bâle se termine par la lettre du Prince royal, du 18 mai 1740, portant le n° 123; mais ce volume ne contient effectivement que cent vingt-deux

lettres, soixante-sept de Frédéric et cinquante-cinq de Voltaire, parce qu'on y a répété la faute typographique que nous avons signalée en parlant de l'édition de Kehl. Le second volume se termine par une lettre de Voltaire, du 20 décembre 1770, portant le numéro 197; mais il ne renferme que cent quatre-vingt-quatorze lettres appartenant réellement à notre correspondance, cent vingt-trois de Frédéric et soixante-onze de Voltaire, parce que le numéro 172, de Voltaire, est faussement daté du 2 mai 1767, et se trouve répété t. III, p. 48, sous sa vraie date du 31 juillet 1772; de plus, les lettres de Frédéric à Algarotti, du 2 (4) janvier 1759, et à Grimm, du 26 septembre 1770, y sont insérées, p. 271 et 439, comme ayant été adressées à Voltaire. Le troisième volume renferme, de la page 1 à la page 310, soixante-onze lettres de Frédéric et soixante de Voltaire.

L'édition de Bâle contient donc quatre cent quarante-sept lettres, dont deux cent soixante et une de Frédéric. Ce n'est autre chose que l'édition de Kehl réimprimée, presque page pour page, avec toutes ses erreurs; seulement la correspondance est enrichie, dans le second volume, de onze lettres que les éditeurs bâlois ont pu se procurer; ils y ont ajouté aussi quelques passages que les éditeurs de Kehl avaient retranchés. Ces additions faites à l'édition de Bâle lui donnent l'autorité d'une édition originale; nous devons donc en tirer parti pour la nôtre. Les lettres de l'édition de Bâle qui ne se trouvent pas dans celle de Kehl sont les dix lettres de Frédéric n[os] 108, 109, 110, 111, 115, 120, 137, 138, 145 et 152, et la lettre de Voltaire n° 136.[a] La fin de la lettre du Roi, du 23 janvier 1759 : «Rendez-vous digne que j'oublie tout à fait le passé,» omise dans l'édition de Kehl, est dans celle de Bâle, qui a de même donné les post-scriptum ajoutés par Frédéric à ses lettres du 18 avril 1759 et du 21 juin 1760, et supprimés par les éditeurs de Kehl. La lettre de Voltaire, du 19 mai 1759 (t. LXV, p. 288 de l'édition de Kehl), a été classée par les éditeurs de Bâle, t. II, p. 307, parmi celles du mois de juillet 1759. Enfin, la lettre de Voltaire, du 31 juillet 1772, placée dans le t. II, p. 393 de l'édition de Bâle, sous la fausse date du 2 mai 1767, est omise avec raison dans le LXV[e] volume de l'édition de Kehl; mais elle se trouve, moins complète, il est vrai, dans

[a] Ce sont les numéros 264, 267, 273, 275, 338, 343, 362, 363, 370 et 381, et le numéro 367 de notre édition.

le volume suivant, sous sa vraie date, et elle a été réimprimée t. III, p. 48 et 49 de l'édition de Bâle. Ce sont là les différences essentielles de ces deux éditions.

Il faut remarquer que les tomes I, II et III des *Œuvres posthumes de Frédéric le Grand, roi de Prusse,* (A Bâle) 1788, reproduisent page pour page les tomes LII, LIII et LIV des *Œuvres complètes de Voltaire,* (A Bâle) 1788, qui ont aussi été réimprimés sous le titre de *Œuvres complètes de Voltaire,* A Gotha, chez Charles-Guillaume Ettinger, libraire, 1788. Cette soi-disant édition de Gotha n'est autre chose que l'édition de Bâle, dont elle ne diffère que par le frontispice.

L'édition de Berlin des *Œuvres de Frédéric*, notre troisième source, présente deux collections différentes des lettres de Frédéric à Voltaire, sans donner les réponses de celui-ci: l'une dans les volumes VIII, IX et X des *Œuvres posthumes*, où l'on trouve cent soixante-huit lettres de Frédéric à Voltaire; l'autre dans le *Supplément aux Œuvres posthumes,* t. II, p. 171—454, qui contient cent vingt lettres du Roi au même. Mais il y a une grande différence entre ces deux collections. La première a tout le prix d'une édition originale, parce qu'elle est toute imprimée d'après des manuscrits authentiques, en partie même d'après les autographes du Roi, qui, dans l'origine, envoyait à Voltaire les lettres écrites de sa propre main, et en gardait les copies;[a] mais dans les dernières années de sa correspondance avec Voltaire, Frédéric envoyait au contraire les copies de ses lettres, et en conservait les minutes.[b] Le t. VIII des *Œuvres posthumes* donne, p. 221 à 376, vingt et une lettres, du 4 novembre 1736 au 17 juin 1738; le t. IX contient cent huit lettres, dont cent trois datées, du 21 juillet 1738 au 25 janvier 1778; les cinq dernières sont sans date. Les vingt premières lettres ont été écrites avant l'avénement de Frédéric; elles sont suivies de six lettres, du 6 juin au 26 octobre 1740; la vingt-septième, du 8 novembre 1740, était destinée non à Voltaire, mais au comte Algarotti; après cette lettre mal placée vient une lacune de

[a] Voyez les deux lettres de Frédéric à Jordan, du mois de juin 1738 et du 3 août 1739, t. XVII, p. 53 et 57. Voltaire écrit à Frédéric, le 27 mars 1759: «Je reçois la lettre dont Votre Majesté m'honore, écrite le 2 mars de la main «de votre secrétaire, mon compatriote suisse (de Catt), signée *Federic.*»

[b] Frédéric écrit à Voltaire, le 3 janvier 1773: «Je fais copier mes lettres, «parce que ma main commence à devenir tremblante, et que, écrivant d'un «très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.»

trente ans, la vingt-huitième étant datée du 5 décembre 1770. Le t. X donne, p. 3—158, quarante lettres, toutes sans date, et dans le désordre le plus complet. Ces trois volumes de l'édition de Berlin présentent dix-huit lettres de Frédéric qui ne se trouvent pas dans les collections de Kehl et de Bâle, savoir, les deux lettres du 9 mai et du 6 décembre 1737, imprimées dans le VIII[e] volume; les treize lettres placées dans le IX[e] volume, p. 116, 126, 211, 212, 270, 299, 308, 310, 344, 350, 362, 366 et 372; et les trois lettres faisant partie du X[e] volume, p. 7, 17 et 56.[a] Quelques-unes des lettres de cette collection sont plus complètes et mieux datées que dans les deux éditions antérieures, où l'on avait supprimé plusieurs passages, par égard pour le gouvernement et le clergé français, pour le duc de Würtemberg, pour Voltaire lui-même, et par d'autres raisons. Telles sont, par exemple, les lettres de Frédéric, du 3 février et du 24 (21) octobre 1740, du 25 novembre 1766 (1765), du 8 janvier et du 25 février 1766, du 7 juillet et du 30 octobre 1770, du 16 (20) septembre 1771, du 12 (2) janvier, du 1[er] mars et du 4 (1[er]) décembre 1772, du 8 octobre 1774, du 29 septembre 1775, du 25 novembre et du 26 décembre 1776, du 10 février et du 26 mars 1777.[b] Les éditeurs de Berlin, de leur côté, en donnant ces lettres complètes, ont fait beaucoup de changements au texte, et, par d'autres motifs que les éditeurs de Kehl, ils se sont aussi permis de retrancher bien des passages, par exemple, t. VIII, p. 285, ligne 5 du bas, lettre du 6 juillet 1737; même lettre, p. 290, l. 13; p. 363, l. 9, lettre du 17 (28) mars 1738; t. IX, p. 343, l. 2 du bas, lettre du 1[er] (17) juin 1777; p. 30 et 185 du même volume, ils ont rayé les post-scriptum des lettres du 22 novembre (1[er] décembre) 1738 et du 3 (26) janvier 1773; t. X, p. 112, entre les lignes 8 et 9, dans la lettre du 10 octobre 1739, il manque tout un alinéa de quatre lignes; p. 63 du même volume, dans la lettre du 7 juillet 1770, les éditeurs ont supprimé les noms de Conflans, de Turpin et de Richelieu, et p. 83 et 84, dans la lettre du 17 décembre 1777, ils ont deux fois retranché le nom de

[a] Ces dix-huit lettres portent dans notre édition les numéros 19 et 34; 146, 153, 481, 483, 519, 532, 535, 537, 560, 563, 569, 407 et 387; enfin 390, 395 et 415.

[b] Voyez les *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 93 et 120—125; t. X, p. 21, 24, 30, 62, 63 et 75; t. IX, p. 150, 156—158, 161 et 162, 173, 232, 298 et 299, 334, 335, 336 et 338; et t. X, p. 90 et 91.

Delisle. Les lignes qui manquent, t. VIII, p. 328, l. 12, dans la lettre du 1[er] janvier 1738 (26 décembre 1737), t. IX, p. 24, l. 1 du bas, dans la lettre du 9 novembre 1738, et t. X, p. 32, l. 4 du bas, dans la lettre du 3 novembre 1766, n'ont pas été supprimées à dessein, mais omises faute d'attention; enfin, le commencement du second alinéa de la lettre du 10 (8) janvier 1739, t. IX, p. 34, l. 9 du bas, a été altéré par l'inadvertance des éditeurs.

La seconde collection, c'est-à-dire celle qui se trouve dans le second volume du *Supplément aux Œuvres posthumes*, n'est que la réimpression des lettres de Frédéric contenues dans les deux premiers volumes de l'édition de Bâle, savoir, cent dix lettres omises dans les *Œuvres posthumes* par les éditeurs de Berlin, avec les notes et les renvois de l'édition de Bâle (Kehl); elle en reproduit aussi les fautes, les noms de lieux et de personnes mal orthographiés, et les deux lettres à Algarotti, du 2 (4) janvier 1759, et à Grimm, du 26 septembre 1770, qu'elle imprime comme ayant été adressées à Voltaire. Ces détails frappants donnent au *Supplément* le caractère d'une contrefaçon; cependant on y a ajouté dix lettres du Roi, jusqu'alors inédites, dont nous donnons en note l'énumération,[a] et deux *Lettres en vers et prose* tirées des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*.[b] Quant à la *Lettre en vers et prose* du 17 novembre 1759,[c] qui fait partie des éditions de Kehl et de Bâle, elle n'a pas été admise par les éditeurs du *Supplément*, non plus que les deux lettres du 20 mars et du 3 avril 1760,[d] parce qu'elles avaient été imprimées toutes trois parmi les poésies, dans le septième volume des *Œuvres*

[a] Ce sont: 1° p. 377—381, cinq lettres des années 1751 et 1752 (numéros 277, 311, 313, 315 et 314 de notre édition); 2° p. 383—388, cinq lettres des années 1751 et 1752 (numéros 305, 309, 291, 316 et 319 de notre édition).

[b] Ce sont les deux lettres du 11 janvier et du 20 février 1750, p. 360—366 du *Supplément* (numéros 252 et 255 de notre édition), tirées des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci, Au donjon du château, Avec privilége d'Apollon*, MDCCL, t. III, p. 212 et 223; elles sont imprimées t. XI, p. 145 et 151 de notre édition. Huit autres lettres, publiées avec quelques variantes dans les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, de 1750, et répétées dans notre tome XI, mais omises dans le *Supplément*, se trouvent aussi, d'après le texte primitif de l'édition de Kehl, dans notre recueil de la correspondance de Frédéric avec Voltaire, sous les numéros 223, 225, 226, 229, 231, 238, 250 et 253.

[c] Le numéro 369 de notre édition.

[d] Les numéros 372 et 373 de notre édition, qui ne se trouvent ni dans celle de Kehl, ni dans celle de Bâle.

posthumes, p. 254, 287 et 297. L'édition de Berlin, c'est-à-dire les volumes VIII, IX et X des *Œuvres posthumes* et le second volume du *Supplément*, contient donc, si l'on y ajoute les trois pièces du VIIe volume des *Œuvres posthumes*, deux cent quatre-vingt-onze lettres de Frédéric à Voltaire; les réponses de celui-ci ne s'y trouvent pas.

En comparant les trois éditions dont nous venons de parler, on remarque, il est vrai, dans beaucoup de lettres du Roi une sensible diversité des textes, qui ont été corrigés et mutilés par des raisons particulières aux éditeurs. Cependant ces variantes ne sont pas toujours d'une importance telle, qu'il vaille la peine de les noter. Mais il y en a un certain nombre que nous avons dû indiquer au bas de notre texte. Les passages omis ont été restitués. Nous avons toujours annoncé la source d'où nous avons tiré ces variantes et ces additions.

Telles sont, en ce qui concerne les lettres de Frédéric, les anciennes éditions de sa correspondance avec Voltaire où nous avons puisé notre texte. Quant aux lettres de Voltaire à Frédéric, nous suivons fidèlement l'excellente édition des *Œuvres de Voltaire* par M. Beuchot; la correspondance des deux écrivains y est imprimée par ordre chronologique dans les tomes LII à LXX. Pour les lettres de Frédéric à Voltaire, nous ne tirons qu'une seule pièce[a] de cet estimable recueil; mais pour celles de Voltaire à Frédéric, nous le considérons comme notre source principale, et nous en tirons deux cent cinquante-cinq lettres.

Voilà tout ce que nous avons à dire de ces quatre grandes éditions de la correspondance de Frédéric avec Voltaire. Il ne nous reste qu'à ajouter quelques mots sur les additions que nous sommes en mesure de faire nous-même.

En ce qui concerne les six lettres de Frédéric encore inédites,[b] et celles qui sont inexactement imprimées dans les collections générales, nous les devons à la direction de la Bibliothèque de l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg,[c] aux archives du Cabinet de

[a] Le numéro 328 (b) de notre édition.

[b] Les numéros 326, 330, 331, 333, et 342, auxquels nous croyons devoir ajouter le n° 262, qu'on peut considérer comme inédit.

[c] Les numéros 219 et 342. Pour le numéro 219, la copie venue de Saint-Pétersbourg nous a donné les vingt-sept vers inédits qui précèdent la lettre, et les trois premiers alinéa en prose. La fin de la pièce est tirée de l'édition de Kehl.

Berlin,[a] et à quelques personnes qui ont bien voulu nous communiquer des pièces de leurs collections d'autographes, tels que M. Charles Künzel, à Heilbronn,[b] et feu M. Jean-Guillaume Oelsner, à Breslau.[b] Le texte authentique de la lettre de Frédéric, du 24 mai 1750,[c] est tiré du *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts,* rédigé par A.-L. Millin, A Paris, 1799, t. I, p. 103—105. Quant aux lettres de Voltaire à Frédéric que nous nous sommes procurées nous-même, nous en devons trois aux archives de Berlin,[d] une à M. Benoni Friedländer,[e] une à feu M. Dorow,[f] et nous en avons trouvé huit[g] dans le journal allemand *Der Freymüthige,* publié par A. de Kotzebue, Berlin, 1803, in-4. De plus, nous tirons la lettre de Voltaire à Frédéric, du 1[er] janvier 1753,[h] de la *Correspondance inédite de Voltaire avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnes,* publiée par Th. Foisset, Paris, 1836; la lettre du 11 juin 1753[i] est tirée du *Berliner Kalender für* 1846. Ces quinze lettres de Voltaire manquent dans l'édition Beuchot. Nous avons suppléé d'après l'édition de Kehl aux petites omissions que présente le beau travail de M. Beuchot, par exemple dans les lettres de Voltaire, du 21 novembre 1770 et du 15 février 1771. La lettre de Voltaire, du 31 juillet 1772, placée sous la fausse date du 2 mai 1767, était également incomplète. Enfin, nous avons mieux classé quelques lettres de Voltaire qui étaient sans date.

Les six lettres de Frédéric que nous publions pour la première fois, et les suppléments tirés des éditions de Bâle (dix lettres), de Berlin (trente-deux lettres), et de M. Beuchot (une lettre), ajoutés aux

[a] Les numéros 326, 330, 331 et 333. Nous donnons deux leçons du numéro 328 (du 16 mars 1753) : une copie de la minute autographe de Frédéric conservée aux archives du Cabinet, parmi les papiers de l'abbé de Prades, qui avait transcrit la lettre; et cette lettre même, telle qu'elle a été envoyée; nous tirons celle-ci des *Œuvres de Voltaire,* t. LVI, p. 291.

[b] Les numéros 309 et 305. Ils étaient déjà imprimés dans le *Supplément,* t. II, p. 385 et 383.

[c] Le numéro 262.

[d] Les numéros 327, 332 et 335.

[e] Le numéro 321.

[f] Le numéro 334.

[g] Les numéros 266, 280, 284, 306, 340, 347, 351 et 378.

[h] Le numéro 324.

[i] Le numéro 329.

deux cent cinquante et une de l'édition de Kehl, donnent la somme de trois cents lettres de Frédéric; et nos quinze nouvelles lettres de Voltaire, ajoutées aux deux cent cinquante-cinq de l'édition de M. Beuchot, font en tout deux cent soixante-dix lettres de Voltaire.

Notre édition de la correspondance de Frédéric avec Voltaire, qui renferme la somme totale de cinq cent soixante-dix lettres, forme trois volumes : le t. Ier contient soixante-neuf lettres de Frédéric et cinquante-cinq de Voltaire, n°s 1—124, du 8 août 1736 jusqu'à l'avénement de Frédéric; le t. II, quatre-vingt-huit lettres de Frédéric et cent dix-huit de Voltaire, n°s 125—330, depuis l'avénement jusqu'au moment où Voltaire quitta Berlin, en 1753; le t. III est formé de cent quarante-trois lettres de Frédéric et de quatre-vingt-dix-sept de Voltaire, n°s 331—570, de 1754 jusqu'à la mort du célèbre écrivain français, en 1778.

Ainsi notre édition de cette correspondance est la plus complète qui existe. Elle est aussi la plus exacte, grâce aux passages restitués et aux variantes placées sous le texte. Enfin, cet *Avertissement* même, en déclarant que la publication de Kehl est notre source principale pour les lettres de Frédéric, en mettant l'édition de M. Beuchot sur la même ligne pour les lettres de Voltaire, et en montrant que nous les avons enrichies toutes deux d'additions et de variantes, établit l'authenticité de chaque lettre, et met le public à même de contrôler toute notre collection.

Nous ne pouvons cependant pas dire que ce recueil soit absolument complet; car, en lisant la suite des lettres et des réponses, nous nous apercevons facilement qu'il manque quelquefois des lettres, soit de l'un, soit de l'autre des deux illustres écrivains; par exemple, entre la lettre du Roi, du 24 février, et celle du 3 avril 1760, on devrait trouver la réponse de Voltaire à la lettre du 24 février; mais elle n'y est pas.

Les lacunes qui se trouvent du 7 avril 1744 au 22 septembre 1746, du 24 avril 1747 au 29 novembre 1748, dans les années 1753 et 1754, du 29 octobre 1755 au mois d'octobre 1757, du mois de novembre 1761 au 1er janvier 1765, et de décembre 1767 à novembre 1769, s'expliquent aisément par les brouilleries qui survinrent de temps en temps entre ces deux hommes célèbres. Ils se heurtaient souvent, et ne pouvaient cependant résister au penchant qui les attirait toujours de nouveau l'un vers l'autre. Aussi n'est-ce pas sans

raison que Voltaire, dans sa lettre à Frédéric, du 27 mars 1759, répète les paroles de Martial : «Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous.» Cependant, lorsque l'âge eut tempéré la vivacité de leur caractère, l'harmonie se rétablit entre eux, et ne fut plus troublée, comme on peut le voir par le ton amical qui règne dans les lettres des dernières années.

Berlin, 6 février 1852.

J.-D.-E. Preuss,
Historiographe de Brandebourg.

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC AVEC VOLTAIRE.

TOME I.

DEPUIS
LA PREMIÈRE LETTRE DE FRÉDÉRIC JUSQU'A SON AVÉNEMENT.

(8 AOUT 1736 — 4 OU 5 JUIN 1740.)

1. A VOLTAIRE.

Berlin, 8 août 1736.

Monsieur,

Quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur Wolff, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'âme et du monde,* émané de la plume du même auteur.[a] Je vous l'enverrai, monsieur, dès qu'il sera achevé, et je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur et le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences me font espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite.[b] La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus; les sentiments y sont tous magnifiques et grands, et l'on sent que Brutus est ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des Européens. Vous faites voir, par le caractère de Gusman, qu'un christianisme mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre! Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le *Temple du Goût!*

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ou-

[a] *Vernünftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen, auch allen Dingen überhaupt.* La première édition de cet ouvrage de Wolff parut en 1720, la huitième en 1741.

[b] *Pensées sur la Henriade.* A Londres, 1728.

vrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtemps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir, que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais; mais vous ennoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux Lefranc [a] et aux Rousseau.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée; et vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit : Malheureux! laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même.

[a] Les éditeurs de Kehl avaient omis le nom de Lefranc, que M. Beuchot a rétabli.

C'est dans ces moments que j'ai senti que les avantages de la naissance, et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce, ne servent qu'à peu de chose, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-mêmes, et qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître! Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts et dans les sciences; et c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays, peu fertile en lauriers, n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si longtemps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public,

Monsieur,

Votre affectionné ami,
Frederic, P. R. de Prusse.

---

2. DE VOLTAIRE.

Paris,[a] 26 août 1736.

Monseigneur,

Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer. Mon amour-propre en

[a] Cette lettre, datée de Paris dans toutes les éditions, doit avoir été écrite à Cirey, où Voltaire se trouvait alors. M. Beuchot est de la même opinion. Voyez son édition des *Œuvres de Voltaire*, t. LII, p. 262.

a été trop flatté; mais l'amour du genre humain, que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâces au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité; vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que, si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos États; et, comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts; régnez, monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savants! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes, pour la plupart, comme les courtisans mêmes. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigants, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot, les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société qu'obscurs dans leurs idées, et que leur âme soit gonflée

de fiel et d'orgueil, à proportion qu'elle est vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, et intéresser tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara.*

Tout être pensant qui n'est pas de leur avis est un athée, et tout roi qui ne les favorise pas sera damné. Vous savez, monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais, si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newton, les Leibniz, les Bayle, les Locke, ces âmes si élevées, si éclairées et si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, et que vous rejetez les autres aliments prétendus, que vous trouveriez empoisonnés ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. Wolff. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est M. Wolff. On peut le combattre, mais il faut l'estimer. Sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

La protection qu'il semble que vous donnez, monseigneur, à ce savant homme est une preuve de la justesse de votre esprit et de l'humanité de vos sentiments.

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'âme et du monde.* Quel présent, monseigneur, et quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne, du sein de son palais, envoyer des instructions à un solitaire! Daignez me faire ce présent, monseigneur; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sur cet art aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus. Vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que poëte satirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes sont au Parnasse ce que sont dans les écoles ces docteurs qui ne savent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inspire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages. Je vous obéirai, monseigneur; vous serez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense; c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté plus mer-

veilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez sans doute comme Julien, ce grand homme si calomnié, qui disait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. Je suis avec un profond respect

de Votre Altesse Royale

le très-humble, etc.

---

3. A VOLTAIRE.

Le 9 septembre 1736.[a]

Monsieur, c'est une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour-propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'âme, qui l'empoisonnent en la flattant, se croient autorisés par un philosophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient usurper sur ma raison un empire que je leur ai toujours disputé. Heureux si, en les convainquant et en mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi!

Vous faites, monsieur, dans votre lettre, le portrait d'un prince accompli, auquel je ne me reconnais point. C'est une leçon habillée de la façon la plus ingénieuse et la plus obligeante; c'est enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jus-

[a] Rheinsberg, 4 novembre 1736. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 235. Dans la traduction allemande de ce recueil, t. VIII, p. 9, cette lettre est aussi datée de Rheinsberg, mais du 9 novembre.)

qu'aux oreilles d'un prince. Je me proposerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me rendre le digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner.

Je me sens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'est une source où l'on peut puiser les sentiments et les connaissances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arroger ce titre, et ce sera vous, monsieur, à qui j'en aurai l'obligation, si j'y parviens;

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Je vous la dois, seigneur, il faut que je l'avoue.[a]

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain qui devrait vous mériter les suffrages de tous les peuples; j'ose même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à Solon et à Lycurgue, ces sages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Grèce n'aurait jamais aspiré ni osé prétendre sans eux. Les auteurs sont les législateurs du genre humain; leurs écrits se répandent dans toutes les parties du monde, et, étant connus de tout l'univers, ils manifestent des idées dont les autres sont empreints. Ainsi vos ouvrages publient vos sentiments. Le charme de votre éloquence est leur moindre beauté; tout ce que la force des pensées et le feu de l'expression peuvent produire d'achevé, quand ils sont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent; ainsi tout un monde respire bientôt cet amour du genre humain que votre heureuse impulsion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, et des sujets qui, abhorrant également la rébellion et la tyrannie, ne sont zélés que pour le bien public. Enfin c'est à vous que l'on doit toutes les vertus qui font la sûreté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas!

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en est pas moins vraie. Enfin, si toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne. Regardez désormais mes actions comme le fruit

[a] *La Henriade,* chant II, v. 109 et 110. Voyez aussi t. XVII, p. 272.

de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, monsieur, avec admiration que vos connaissances ne se bornent pas aux seules sciences; vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'est là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter sans cesse, et je vous en remercie infiniment, monsieur.

C'est un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne se ressemblent pas à eux-mêmes tous les jours; souvent leurs résolutions se détruisent avec la même promptitude qu'ils les ont prises. Les Espagnols disent très-judicieusement: *Cet homme a été brave un tel jour.* Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes qu'ils ne le sont pas toujours, ni en tout?

Si je désire quelque chose avec ardeur, c'est d'avoir des gens savants et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce soient des soins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer; c'est un hommage qui est dû à leur mérite, et c'est un aveu du besoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement quand je pense qu'une nation cultivée par les beaux-arts, secondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voisine; quand je pense, dis-je, que cette même nation si polie et si éclairée ne connaît point le trésor qu'elle renferme dans son sein.[a] Quoi! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels et des statues est négligé dans sa patrie, et vit en solitaire dans le fond de la Champagne! C'est un paradoxe, c'est une énigme, c'est un effet bizarre du caprice des hommes. Non, monsieur, les querelles des savants ne me dégoûteront jamais du savoir; je saurai toujours distinguer ceux qui avilissent les sciences, des sciences mêmes. Leurs disputes viennent ordinairement ou d'une ambition démesurée et d'une avidité insatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite supérieur qui l'offusque.

[a] Qu'une nation depuis longtemps en possession du bon goût ne reconnaît point, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 226.)

Les grands hommes sont exposés à cette dernière sorte de persécution. Les arbres dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues sont plus en butte à l'impétuosité des vents que les arbrisseaux qui croissent sous leur ombrage.[a] C'est ce qui, du fond des enfers, suscita les calomnies répandues contre Des Cartes et contre Bayle; c'est votre supériorité et celle de M. Wolff qui révoltent les ignorants, et qui font crier ceux dont la présomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'esprit et les connaissances effacent les leurs. Supposez pour un moment que de grands hommes s'oublient jusqu'à s'acharner les uns contre les autres; doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'estime que l'on a pour eux, fondée sur tant d'éminentes qualités? Le public, d'ordinaire, ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; son jugement ne s'attache qu'au présent; il compte le passé pour rien: mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite supérieur. Je cherche des hommes savants, d'honnêtes gens; mais enfin ce sont des hommes que je cherche; ainsi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où est le modèle de vertu exempte de tout blâme? Il est resté dans l'entendement du Créateur, et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je désire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous sommes tous hommes, et par conséquent imparfaits; nous ne différons que par le plus ou le moins: mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

Pour les frelons du Parnasse, quand ils m'étourdissent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'*Alzire*, où vous leur faites, monsieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.[b]

A l'égard des théologiens, il me semble qu'ils se ressemblent

[a] *Saevius ventis agitatur ingens*
Pinus . . . .

Horace, *Odes*, liv. II, ôde 10, v. 9 et 10.

[b] Voltaire dit dans son *Épître à madame la marquise du Châtelet*, en tête de sa tragédie d'*Alzire*: « La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de « la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, « parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de di- « vin. » *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. IV, p. 152.

tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils soient; leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences. Cela suffit pour les rendre persécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardiesse ose dévoiler la vérité; leurs mains sont toujours armées du foudre de l'anathème pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent sans cesse, à ce qu'ils prétendent, et sous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, les ministres d'un Dieu de paix, qu'ils servent d'un cœur rempli de haine et d'ambition.[a] Leur conduite, si peu conforme à leur morale, serait à mon gré seule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité est bien différent. Elle n'a besoin ni d'armes pour se défendre, ni de violence pour forcer les hommes à la croire; elle n'a qu'à paraître, et, dès que sa lumière a dissipé les nuages qui la cachaient, son triomphe est assuré.

Voilà, je crois, des traits qui désignent assez les ecclésiastiques pour leur ôter, s'ils les connaissaient, l'envie de nous choisir pour leurs panégyristes. Je connais assez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conscience à rendre justice à ceux d'entre eux qui la méritent. Despréaux, dans sa satire contre les femmes,[b] a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était si reconnue, qu'elles étaient à l'abri de ses traits. A son exemple, je veux vous citer deux pasteurs, dans les États du Roi mon père, qui aiment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. Beausobre et Reinbeck.[c]

Il y a un certain vulgaire, dans la même profession, qui ne vaut pas la peine qu'on descende jusqu'à s'instruire de ses disputes. Je leur laisse volontiers la liberté d'enseigner leur religion,

[a] Vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, et se disent ministres d'un Dieu de paix, qu'ils servent, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 229.)

[b] *Satire X*, v. 43 et 44.

[c] Deux hommes qui méritent également le nom de *célèbres*. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 230.)

et au peuple celle de la croire, car mon caractère n'est point de forcer personne; et ce même caractère, qui me rend le défenseur de la liberté, me fait haïr la persécution et les persécuteurs. Je ne puis voir, les bras croisés, l'innocence opprimée; il y aurait non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le souffrir.

Je n'aurais jamais embrassé avec tant de chaleur la cause de M. Wolff, si je n'avais vu des hommes, qui pourtant se disent raisonnables, porter leur aveugle fureur jusqu'à se répandre en fiel et en amertume contre un philosophe qui ose penser librement, par la seule raison de la diversité de leurs sentiments et des siens : voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un scélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, par cela seulement qu'il a pensé comme eux.

Je suis charmé de voir, monsieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages sont des trésors de vérité; il est bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diversité de leurs sentiments sur la métaphysique nous fait voir l'incertitude de cette science et les bornes étroites de notre entendement. Si Newton, si Leibniz, si Locke, ces génies supérieurs, ces gens dont l'esprit était accoutumé à penser toute leur vie, n'ont pu entièrement secouer le joug des opinions pour parvenir à des connaissances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philosophie tel que moi?

M. Wolff sera très-flatté de l'approbation dont vous honorez sa *Métaphysique*. Elle la mérite en effet; c'est un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaisir à se soumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je suis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette *Métaphysique*, dont je vous ai envoyé une espèce d'extrait, et que je vous ai promise tout entière. Vous savez, monsieur, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas petits, et qu'ils se font fort lentement. Je fais copier cependant ce qui est achevé, et j'espère de le joindre à la première de mes lettres.

J'accompagne celle-ci de la *Logique* de M. Wolff, traduite par le sieur des Champs, jeune homme né avec assez de talent;

il a l'avantage d'avoir été disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans sa traduction. Il me paraît qu'il a assez heureusement réussi; je souhaiterais seulement, pour l'amour de lui, qu'il corrigeât et abrégeât l'*Épître dédicatoire*, dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé sa place dans un prologue d'opéra, au siècle de Louis XIV.

Ce n'est point uniquement en faveur de la *Henriade*, seul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare, mais en faveur de tous vos ouvrages : ils sont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'est l'effet d'un génie universel et d'un esprit bien rare que de soutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différents. Il n'y avait que vous, monsieur, permettez-moi de vous le dire, qui fussiez capable de réunir dans la même personne la profondeur d'un philosophe, les talents d'un historien et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaisir infini et bien sensible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des trésors, des royaumes même, et tout ce qui peut flatter l'avarice, l'orgueil et la cupidité des hommes; mais toutes ces choses restent hors d'eux, et, loin de les rendre plus éclairés [a] qu'ils ne le sont, elles ne servent ordinairement qu'à les corrompre. Le présent que vous me promettez, monsieur, est de tout un autre usage. On trouve dans sa lecture de quoi corriger ses mœurs et éclairer son esprit. Bien loin d'avoir la folle présomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer; le but que je me propose dans mes lectures est de m'instruire. Ainsi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, et je laisse les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'est point par ma faible voix que votre renommée, déjà si bien établie, peut s'accroître; mais du moins sera-t-on obligé d'avouer que les descendants des anciens Goths et des peuples vandales, les habitants des forêts d'Allemagne, savent rendre

[a] Et plus vertueux. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 233.)

justice au mérite éclatant, à la vertu et aux talents des grands hommes, de quelque nation qu'ils soient.

Je sais, monsieur, à quel chagrin je vous exposerais, si j'avais l'indiscrétion de communiquer les ouvrages manuscrits que vous voudrez bien me confier. Reposez-vous, je vous supplie, sur mes engagements à ce sujet; ma foi est inviolable.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'Émilie. Il faudrait avoir le cœur dur et insensible pour exiger de vous un pareil sacrifice; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causerait une telle séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'esprit et de connaissances. Que de pareilles femmes sont rares!

Soyez persuadé, monsieur, que je connais tout le prix de votre estime, mais que je me souviens en même temps d'une leçon que me donne la *Henriade :*

> C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.[a]

Peu de personnes le soutiennent; tous sont accablés sous le faix.

Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite, et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey sera désormais mon Delphes, et vos lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je suis, monsieur, avec une estime singulière, votre très-affectionné ami.

---

4. AU MÊME.

Remusberg, 7 novembre 1736.

Monsieur, je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez

[a] *La Henriade,* chant III, v. 41. Frédéric a aussi inséré ce vers dans sa lettre à Darget, du 31 juillet 1752. Voyez t. XX, p. 34.

de m'envoyer.[a] La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage et éclairé, le code du pape et des sept cardinaux, et l'histoire de la pédante érudition du roi Jacques d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'aie vues de ma vie, je vous en fais mes remercîments sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

Je souhaiterais, monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance par une *Épître* en vers qui fût digne de vous être adressée. Mais comme les étoiles se cachent en la présence du soleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur, ainsi je sais imposer silence à ma verve novice et désavouée des Muses, quand il s'agit de vous écrire. Je sais que vos ouvrages n'ont aucun prix; ils portent en eux leur récompense, qui est l'immortalité. J'espère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon souvenir, le buste de Socrate,[b] que je vous envoie, en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Grèce, et le maître qui forma Alcibiade. Faisant abstraction de ce dont la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous; mais, craignant de blesser votre modestie, si je vous disais sur ce sujet le tiers de ce que je pense, je me contenterai de le dire à toute la terre, qui me servira d'organe pour faire parvenir jusqu'à vous les sentiments d'estime et d'admiration avec lesquels je suis à jamais, monsieur, etc.

---

[a] *Épître LV. Au Prince royal de Prusse. De l'usage de la science dans les princes.* Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 127.

[b] Ce buste formait une pomme de canne en or. (Note de l'édition de Kehl.)

5. AU MÊME.

Remusberg, 13 novembre 1736.

Voltaire, ce n'est point le rang et la puissance,
Ni les vains préjugés d'une illustre naissance,
Qui peuvent procurer la solide grandeur.
Du vulgaire ignorant telle est souvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui seul sait distinguer le vrai de l'apparence,
Il n'est point ébloui par un trompeur éclat,
Sous des titres pompeux il découvre le fat,
Et d'illustres aïeux ne compte point la suite,
Si vous n'héritez d'eux leurs vertus, leur mérite.

Il est d'autres moyens de se rendre fameux,
Qui dépendent de nous, et sont plus glorieux.
Chacun a des talents dont il doit faire usage
Selon que le destin en régla le partage.
L'esprit de l'homme est tel qu'un diamant précieux,
Qui sans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'ennoblir son génie
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les sons de Corelli;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;
L'*Énéide* immortelle, en beautés si fertile,
Transmet jusqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile;
Carrache, le Titien, Rubens, Buonarotti,
Nous sont aussi connus que l'est Algarotti,
Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le savoir tant vanté du célèbre Archimède.
On respecte en tous lieux le profond Cassini;
La façade du Louvre exalte Bernini;
Aux mânes de Newton tout Londre encore encense;
Henri, le grand Colbert, sont chéris dans la France;
Et votre nom, fameux par de savants exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monsieur, vous savez sans doute que le caractère dominant de notre nation n'est pas cette aimable vivacité des Français; on nous attribue en revanche le bon sens, la candeur et la véracité de nos discours; ce qui suffit pour vous faire sentir qu'un rimeur

du fond de la Germanie n'est pas propre à produire des impromptu. La pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été longtemps en suspens si je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous, l'Apollon du Parnasse français, à vous, devant qui les Corneille et les Racine ne sauraient se soutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût sûrement dissuadé tout autre, c'est, monsieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conséquent vous devez connaître ce désir insurmontable, cette fureur que l'on a de produire ses premiers ouvrages ; l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon dessein, est le plaisir que j'ai de vous faire connaître mes sentiments à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en prose.

Le plus grand mérite de ma pièce est, sans contredit, de ce qu'elle est ornée de votre nom ; mon amour-propre ne m'aveugle pas jusqu'au point de croire cette *Épître* exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adressée. J'ai lu, monsieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous assure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce ; critiquez, condamnez, désapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finissent. Je m'intéresse vivement pour eux : la pensée en est si véritable, si évidente, si manifeste, que je me vois en état d'en défendre la cause contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie. Je suis, etc.

---

6. AU MÊME.

Remusberg, 3 décembre 1736.[a]

Monsieur, j'ai été agréablement surpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accom-

[a] Cette lettre est datée du 14 décembre 1737 dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 323, et du 3 décembre 1736 dans la traduction allemande du même recueil, t. VIII, p. 24.

pagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaisir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je sois aussi avide que des vôtres. Je souhaiterais seulement que la souveraineté que vous m'accordez en qualité d'être pensant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous, et que l'on ne saurait vous refuser.

J'ai lu la dissertation sur l'âme que vous adressez au père Tournemine.[a] Tout homme raisonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement sur des matières que notre faible raison ne saurait approfondir, sera toujours de votre sentiment. Il est certain que l'on ne parviendra jamais à la connaissance des premières causes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que Dieu ne saurait réunir la pensée à la matière? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis matière, et que je pense. Cet argument me prouve la vérité de votre proposition.

Je ne connais le père Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué M. Beausobre sur son *Histoire du manichéisme.*[b] Il substitue les invectives aux raisons, faible et grossière ressource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon âme, je vous assure, monsieur, qu'elle est bien la très-humble servante de la vôtre. Elle souhaiterait fort que, un peu plus dégagée de sa matière, elle pût aller s'instruire à Cirey,

A cet endroit fameux où mon âme révère
Le savoir d'Émilie et l'esprit de Voltaire;
Oui, c'est là que le ciel, prodiguant ses faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage,
A vous tous les talents : gardez votre partage.

Ce n'est pas à vous, monsieur, que je dirai tout ce que je pense des pièces que vous venez de m'envoyer. L'ode, remplie de beautés, ne contient que des vérités très-évidentes; l'*Épître à*

[a] Cette dissertation est une lettre adressée au P. Tournemine en 1735, et se trouve dans les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LII, p. 123.

[b] Voyez t. XVI, p. 121, et t. XIX, p. 156.

Émilie[a] est un merveilleux abrégé du système de M. Newton; et le *Mondain*, aimable pièce qui ne respire que la joie, est, si j'ose m'exprimer ainsi, un vrai cours de morale. La jouissance d'une volupté pure est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde; j'entends cette volupté dont parle Montaigne,[b] et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

J'attends la *Philosophie de Newton* avec grande impatience; je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de Voltaire. Vous m'instruisez en vers, vous m'instruisez en prose; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la *Pucelle*. J'espère qu'elle ne sera pas plus austère que tant d'autres héroïnes qui se sont pourtant laissé vaincre par les prières et les persévérances de leurs amants.

J'ai reçu deux paquets de votre part; celui-ci, monsieur, est le troisième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai ensuite adressé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponse. La raison de ces retardements est en partie causée par les postes d'Allemagne, qui vont lentement; et d'ailleurs mes lettres font un grand détour, passant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer; je serai charmé de m'en servir.

Vous êtes trop au-dessus des louanges pour que je vous en donne, mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenser de l'entendre. Souffrez donc, monsieur, que je vous réitère toute l'estime que j'ai pour vous. Mes louanges se bornent à dire que je vous connais. Puisse toute la terre vous connaître de même! Puissent mes yeux un jour voir celui dont l'esprit fait le charme de ma vie!

Je suis avec une véritable considération, monsieur, etc.

---

[a] *Épître à madame la marquise du Châtelet. Sur la Philosophie de Newton.* Cette *Épître* ne fut imprimée qu'en 1738, en tête des *Éléments de la Philosophie de Newton.* On la trouve dans les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 123.

[b] *Essais*, livre I[er], ch. 19 : *Que philosopher c'est apprendre à mourir.*

7. DE VOLTAIRE.

(Leyde) décembre 1736.

Monseigneur,

J'ai versé des larmes de joie en lisant la lettre du 9 septembre, dont V. A. R. a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement sera l'amour du genre humain. Je suis étonné de toute manière : vous pensez comme Trajan, vous écrivez comme Pline, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! Louis XIV était un grand roi, je respecte sa mémoire; mais il ne parlait pas aussi humainement que vous, monseigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ses lettres; il ne savait pas l'orthographe de sa langue. Berlin sera, sous vos auspices, l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de l'Europe. Je suis ici dans une ville [a] où deux simples particuliers, M. Boerhaave d'un côté, et M. s'Gravesande de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers. Un prince tel que vous en attirera bien davantage, et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, si je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, monseigneur; ce serait un crime, ce serait jeter un souffle empoisonné sur une fleur. J'en suis incapable; c'est mon cœur pénétré qui parle à V. A. R.

J'ai lu la *Logique* de M. Wolff, que vous avez daigné m'envoyer; j'ose dire qu'il est impossible qu'un homme qui a les idées si nettes, si bien ordonnées, fasse jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philosophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. V. A. R., qui lit ses ouvrages, peut-elle me demander les miens? Le possesseur d'une mine de diamants me demande des grains de verre; j'obéirai, puisque c'est vous qui ordonnez.

J'ai trouvé, en arrivant à Amsterdam, qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardiesse

[a] Leyde, où Voltaire arriva vers la fin de décembre 1736.

d'envoyer à V. A. R. un manuscrit[a] que je n'oserais jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé des préjugés, aussi philosophe, aussi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui mérite, parmi tant d'hommages, celui d'une confiance sans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir et le transcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum.[b]

Des occupations indispensables, et des circonstances dont je ne suis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je serai plus heureux.

Il paraît que V. A. R. aime tous les genres de littérature. Un grand prince a soin de tous les ordres de l'État; un grand génie aime toutes les sortes d'étude. Je n'ai pu, dans ma petite sphère, que saluer de loin les limites de chaque science; un peu de métaphysique, un peu d'histoire, quelque peu de physique, quelques vers, ont partagé mon temps; faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, monseigneur, vous amuser de quelques vers, en attendant de la philosophie, *carmina possumus donare.*[c] J'apprends que le sieur Thieriot a l'honneur de faire quelques commissions pour V. A. R. à Paris. J'espère, monseigneur, que vous en serez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amsterdam, je serais bien flatté d'être votre Thieriot de Hollande. Heureux qui peut vous servir! plus heureux qui peut approcher de vous!

Si je ne m'intéressais pas au bonheur des hommes, je serais fâché de vous voir destiné à être roi. Je vous voudrais particulier, je voudrais que mon âme pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, monseigneur, qu'en vous je respecte encore plus

[a] Le *Traité de métaphysique*. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XXXVII, p. 277—343.

[b] Ovide dit, dans les *Tristes*, liv. Ier, élégie 1re :

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in urbem.

[c] Horace, *Odes*, liv. IV, ode 8, v. 11 et 12.

l'homme que le prince; souffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre âme ait mes premiers hommages; souffrez que je vous dise encore combien vous me donnez d'admiration et d'espérance.

Je suis, etc.

---

8. A VOLTAIRE.

Berlin, décembre 1736.

Monsieur, je vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craignisse, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France, et de prendre l'incognito. Soyez sûr, monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls États où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne peuvent du moins, dans les écrits de leurs auteurs célèbres, puiser des connaissances et des lumières. Leurs langues, par conséquent, méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la française, qui, selon moi, pour l'élégance, la finesse, l'énergie et les tours, a une grâce particulière. Ce sont ces motifs suffisants qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me sens récompensé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Caesar est supra grammaticam.* Mais il y a des cas particuliers qui ne sont pas généralement applicables. Celui-ci est de ce nombre, et ce qui était un défaut imperceptible en Louis XIV deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les sciences ont toujours été les enfants de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissait dans l'obscurité. Outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que faiblement pénétré. Semblable à ces connaisseurs en tableaux, qui savent les juger, qui connaissent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à broyer des couleurs, je suis frappé par ce qui est beau, je l'estime; mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement, monsieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de son imagination, et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait son existence qu'à la fécondité de votre imagination.

Vous avez lu, sans doute, le poëme d'*Alaric*, de M. de Scudéry; il commence, si je ne me trompe, par ce vers :

> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.[a]

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire; mais malheureusement le poëte en reste là, et la superbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas; et je vous avoue, monsieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur source, s'accroissent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots semblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promesse, et je vous envoie par cette occasion la moitié de la *Métaphysique* de Wolff; l'autre moitié suivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'estime[b]

[a] Le poëme héroïque d'*Alaric, ou Rome vaincue,* par George de Scudéry, 1654, commence en effet ainsi :

> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre,
> Qui sur le Capitole osa porter la guerre, etc.

[b] M. de Suhm. Voyez t. XVI, p. XIX, et p. 249 et suivantes.

s'est chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle est très-exacte et fidèle. Il en aurait châtié le style, si des affaires indispensables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris soin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'esprit trop juste pour ne le pas goûter.

La proposition de l'*être simple*, qui est une espèce d'atome, ou des monades dont parle Leibniz, vous paraîtra peut-être un peu obscure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'espace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propositions les unes avec les autres, est, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raisonner de l'auteur est applicable à toutes sortes de sujets. Elle peut être d'un grand usage à un politique qui sait s'en servir. J'ose même dire qu'elle est applicable à tous les sujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. Wolff, bien loin de m'offusquer les yeux sur ce qui est beau, me fournit encore des motifs plus puissants pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en prose avec une égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, monsieur, toute la reconnaissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fasse plus de cas. Votre réputation vous met au-dessus de l'éloge, mais les sentiments d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous savez, monsieur, que, quand on sent bien quelque chose, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le cacher. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, monsieur, en votre personne, ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé, qui, à ce qu'on m'assure, est délicate, vos arrangements

particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préférerai en toutes occasions leur intérêt à mon agrément. Il suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne; j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes.

Je vous prie, monsieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas, vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé Borcke. Je souffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le suffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la postérité. Triste et frivole consolation! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui, avant vous, ont souffert de la haine que les âmes basses et envieuses portent aux génies supérieurs. Des gens peu éclairés se laissent séduire par la malignité des méchants; semblables à ces chiens qui suivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et qui prennent servilement le change avec lui. Quiconque est éclairé par la vérité se dégage des préjugés; il la découvre, et les déteste; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, monsieur, que ces considérations font que je vous rendrai toujours justice. Je vous croirai toujours semblable à vous-même. Je m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous regarde, et la Hollande, pays qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre sacrée, puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous suivront partout, et la parfaite estime que j'ai pour vous, étant fondée sur votre mérite, ne cessera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon existence. Ce sont les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, etc.

---

9. DE VOLTAIRE.

Leyde, janvier 1737.

MONSEIGNEUR,

Si j'étais malheureux, je serais bientôt consolé. On m'apprend que V. A. R. a daigné m'envoyer son portrait; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur, après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle âme à laquelle j'ai consacré mes hommages? J'ai appris que M. Chambrier [a] avait retiré le portrait à la poste; mais sur-le-champ madame la marquise du Châtelet, Émilie, lui a écrit que ce trésor était destiné pour Cirey. Elle le revendique, monseigneur; elle partage mon admiration pour V. A. R.; elle ne souffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux; il fera le principal ornement de la maison charmante qu'elle a bâtie dans son désert. On y lira cette petite inscription: *Vultus Augusti, mens Trajani.*

Apparemment, monseigneur, que le bruit du présent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Prusse. Toutes les gazettes le disent; il est douloureux pour moi que, en devinant si bien mon goût, elles aient si mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, monseigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indispensable me retenait ici. C'est pour être plus digne de vos bontés, monseigneur, que je suis à Leyde; c'est pour me fortifier dans les connaissances des choses que vous favorisez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à V. A. R. la petite provision que j'aurai faite; vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, si V. A. R. veut s'amuser par une petite suite du *Mondain*, j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment; c'est un petit essai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaîté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui

[a] Le baron de Chambrier, envoyé de Prusse à Paris. Voyez t. III, p. 39 et 40, et t. XIX, p. 14 et suivantes.

fait la splendeur d'un État, en fait la richesse, et que ceux qui crient contre ce qu'on appelle le luxe ne sont guère que des pauvres de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un État en donnant beaucoup de plaisir à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de V. A. R. pour savoir ce que je dois en penser. Au reste, monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs; le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes; ce sont les vœux que je fais pour vous, etc.

---

10. A VOLTAIRE.

Berlin, janvier 1737.[a]

Non, monsieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille manie ne m'est jamais venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau ni assez rare pour vous être envoyé. Un malentendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé, monsieur, une bagatelle pour marque de mon estime, un buste de Socrate en guise de pommeau sur une canne; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buste, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philosophe qui a fait la gloire des païens, et qui, jusqu'à nos jours, est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. Socrate fut calomnié; eh! quel grand homme ne l'est pas? Son esprit, amateur de la vérité, revit en vous. Aussi vous seul méritez de conserver le buste de ce philosophe. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien le conserver.

Madame la marquise du Châtelet me fait bien de l'honneur de vouloir bien s'intéresser pour mon soi-disant portrait. Elle serait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai ja-

[a] Le 16 janvier 1737. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 240.)

mais eu et que je n'en devrais avoir. Ce serait à moi de désirer le sien. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge; mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre; elle ferait, en ce cas, plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage, et que, en cas que vous me fissiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences, je crois que la conversation du fameux M. s'Gravesande pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la philosophie de Newton dans la dernière perfection. M. Boerhaave ne vous sera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, monsieur. Outre le penchant que vous vous sentez naturellement pour la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà, pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que tout le monde ferait en vous; les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur, et je le crains; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La *Henriade* et vos ouvrages immortels me répondent

de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du *Mondain* que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet, la sagesse du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. Dieu veut que l'homme jouisse des choses créées, et c'est contrevenir à son but que d'en user autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui, d'ailleurs, est bon en soi-même.

Ma morale, monsieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue. La brièveté de la vie est le motif qui m'enseigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps, dont il faut profiter. Le passé n'est qu'un rêve, le futur est incertain. Ce principe n'est point dangereux; il faut seulement n'en point tirer de mauvaise conséquence.

Je m'attends que votre essai de morale [a] sera l'histoire de mes pensées. Quoique mon plus grand plaisir soit l'étude et la culture des beaux-arts, vous savez, monsieur, mieux que personne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'esprit;

Car loin du bruit et du tumulte,
Apollon s'était retiré
Au haut d'un coteau consacré
Par les neuf Muses à son culte.
Pour courtiser les doctes Sœurs,
Il faut du repos, du silence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.
Voltaire, votre nom, immortel dans l'histoire,
Est gravé par leurs mains aux fastes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou, pour mieux dire, à une grenouille du sacré vallon, d'oser croasser [b] en présence d'Apollon. Je le reconnais, je me confesse, et vous en demande l'absolution. L'estime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il est bien difficile de se taire sur de certaines vérités, quand on en est bien pénétré, risque à s'exprimer bien ou mal. Je suis dans ce cas; c'est vous qui m'y mettez, et qui par conséquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

[a] Le *Traité de métaphysique*.

[b] Voyez t. X, p. 11, et t. XVIII, p. 20 et 96.

Je suis à jamais avec toute la considération que vous méritez, monsieur, etc.

---

11. AU MÊME.

Berlin, février 1737.[a]

Monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de plaisir la *Défense du Mondain* et le joli badinage au sujet de la *Mule du pape.*[b] Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot[c] représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui, dans leur stupide sainteté, taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands,[d] le dieu qui, du temps de Tulle, *était de bois,* et *d'or* sous le consulat de Luculle,[d] etc., sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, monsieur, pourrais-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine, histoire avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monuments respectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion? Les étendards de foin des Romains me sont inconnus; mon ignorance ne peut servir d'excuse, mais, autant que je peux m'en ressouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajustées au haut d'une perche.

[a] Le 23 janvier 1737. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 242.)

[b] *La Mule du pape* (1733); *Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XIV, p. 19.

[c] La *Défense du Mondain, ou l'Apologie du luxe* (1737), commence par ces vers :

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard, etc.
L. c., t. XIV, p. 135.

[d] L. c., t. XIV, p. 137 et 138.

Vous voyez, monsieur, un disciple qui demande à s'instruire; vous voyez en même temps un ami sincère qui agit avec franchise, et j'espère que votre esprit juste et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié seule vous parle. Usez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions sont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte; mais l'estime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, sera toujours la même. Je suis à jamais, monsieur, etc.

---

12. AU MÊME.

Remusberg, 8 février 1737.

Monsieur, ne vous embarrassez nullement du bruit qui s'est répandu sur la correspondance que j'ai avec vous; ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il est vrai que des personnes superstitieuses, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été scandalisées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous; ces personnes me soupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment articles de foi. Vos ennemis les ont si fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent sur votre sujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent saintement ceux qui vous préfèrent à Luther et à Calvin, et qui poussent l'endurcissement de cœur jusqu'à oser vous écrire. Pour me débarrasser de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amsterdam qu'il me ferait plaisir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, monsieur, la vérité de tout ce qui s'est passé; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous assurer que je me fais honneur de vous estimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je consentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il est parlé de vous, pour manifester aux

yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'instruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop supérieur au reste des hommes. Mais vous, monsieur, vous n'avez pas besoin d'un témoignage aussi faible que le mien pour affermir votre réputation, si bien établie par vous-même. Ce fondement est plus noble et plus solide que celui de mes suffrages. Dans tout autre siècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au sieur Franchin la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne risquerait jamais de faire le Bajazet au mont Saint-Michel. C'est une règle de la prudence, et vous savez, monsieur, qu'il faut céder aux circonstances et s'accommoder au temps. Je me suis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adressés, que je hasarde de vous envoyer une *Ode sur l'Oubli.* [a] Ce sujet n'a pas été traité, que je sache. Je vous demande, monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un maître et la sévère rigidité d'un censeur. Vos corrections m'instruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par Apollon même et l'inspiration des Muses.

Vous me ferez plaisir, monsieur, de me marquer vos doutes sur la *Métaphysique* de Wolff. Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'*être simple.* Il y a une *Morale* du même auteur : tout y est traité dans le même ordre que dans la *Métaphysique;* les propositions sont intimement liées les unes avec les autres, et se prêtent, pour ainsi dire, mutuellement la main pour se fortifier. Un certain Jordan, que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté saint Paul en faveur d'Aristote. [b]

Wolff établit à la fin de sa *Métaphysique* l'existence d'une âme différente du corps; il s'explique sur l'immortalité en ces termes : «L'âme ayant été créée de Dieu tout d'un coup et non successivement, Dieu ne peut l'anéantir que par un acte formel de sa volonté.» Il semble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes aussi clairs qu'on le désirerait.

[a] Voyez t. XIV, p. 4—6.
[b] Voyez t. VII, p. 3—9, et t. XVII, p. x.

Ce que l'on peut dire de plus palpable sur ce sujet est, selon mes faibles lumières, que le monde est éternel dans le temps, ou bien dans la succession des actions, mais que Dieu, qui est hors des temps, doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si Dieu, de toute éternité, l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, monsieur, ce que c'est qu'*éternel,* car je vous avoue par avance que, en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les questions métaphysiques sont au-dessus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choses qui excèdent notre compréhension, et, dans ce monde ignorant, la conjecture la plus vraisemblable passe pour le meilleur système.

Le mien est d'adorer l'Être suprême, uniquement bon, uniquement miséricordieux, et qui par cela seul mérite mes hommages; d'adoucir et de soulager, autant que je le peux, les humains dont la misérable condition m'est connue; et de m'en rapporter sur le reste à la volonté du Créateur, qui disposera de moi comme bon lui semblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je compte bien que c'est à peu près votre confession de foi.

Si la raison m'inspire, si j'ose me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'est d'une manière qui vous est avantageuse; elle vous rend justice comme au plus grand homme de France, et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première chose que je demanderai, ce sera: Où est M. de Voltaire? Le Roi, sa cour, Paris, Versailles, ni le sexe, ni les plaisirs, n'auront part à mon voyage; ce sera vous seul. Souffrez que je vous livre encore un assaut au sujet du poëme de la *Pucelle*. Si vous avez assez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'estime, si vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuserez pas. Ce caractère m'est trop précieux pour le violer de ma vie, et ceux qui me connaissent savent que je ne suis ni indiscret ni imprudent.

Continuez, monsieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la

vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la satisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réserve de vous en faire ressouvenir à temps.

Comptez, monsieur, sur mon estime; je ne la donne pas légèrement, et je ne la retire pas de même. Ce sont les sentiments avec lesquels je suis à jamais, monsieur, etc.

---

13. DE VOLTAIRE.

(Amsterdam, février 1737.)

Monseigneur, je ne sais par où commencer; je suis enivré de plaisir, de surprise, de reconnaissance:

Pollio et ipse facit nova carmina; pascite taurum.[a]

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en faisait à Versailles du temps du bon goût et des plaisirs. Vous m'envoyez la *Métaphysique* de M. Wolff, et j'ose vous dire que V. A. R. a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de Borcke dans le sein de ma solitude; vous savez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de V. A. R.; le buste de Socrate est à Cirey. Je suis ébloui de tant de biens; j'ai une peine extrême à me recueillir assez pour vous remercier.

Les grandes passions parleront les premières; ces passions, monseigneur, sont vous et les vers :

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir ses défauts, vous avez ses vertus.
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anytus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
Je ne suis point Socrate; un oracle des dieux
Ne s'avisa jamais de me déclarer sage,

[a] Virgile, *Bucoliques*, églogue III, v. 86.

Et mon Alcibiade est trop loin de mes yeux.
C'est vous que j'aimerais, vous qui seriez mon maître,
Vous, contre la ciguë illustre et sûr appui,
Vous, sans qui tôt ou tard un Anytus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monseigneur, autrefois Auguste fit des vers pour Horace et pour Virgile; mais Auguste s'était souillé par des proscriptions. Charles IX fit des vers, et même assez jolis, pour Ronsard; mais Charles IX fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthélemy, pire que les proscriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre Henri le Grand, à François I[er]. Vous savez sans doute, monseigneur, cette charmante chanson de Henri le Grand pour sa maîtresse : [a]

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois; et vous les surpasserez. M. de Borcke a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de V. A. R.; mais il ne m'a rien appris.

Vous sentez bien, monseigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin, madame du Châtelet les a reçues avec le Socrate. Le sieur Thieriot aurait pu retirer le paquet à la poste plus tôt; mais M. Chambrier le retira, et, croyant que c'était votre portrait, il voulait, comme de raison, le garder. Émilie est au désespoir que ce ne soit que Socrate. Monseigneur, le palais de Cirey s'est flatté d'être orné de l'image du seul prince que nous comptions sur la terre. Émilie l'attend; elle le mérite, et vous êtes juste.

Le sieur Thieriot a encore cru que j'allais en Prusse. L'éclat de vos bontés pour moi l'a persuadé à beaucoup de monde. On inséra cette nouvelle dans les gazettes, il y a presque un mois. Mais, monseigneur, la pénétration de votre esprit vous aura fait deviner mon caractère; je suis sûr que vous m'aurez rendu la

[a] Voltaire parle de la fameuse chanson adressée par Henri IV à Gabrielle d'Estrées, et commençant par le vers :

Charmante Gabrielle, etc.

justice d'être persuadé que j'ai la plus extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le dessein d'y aller. Je suis incapable de faire une telle démarche sans des ordres précis.

La cour du Roi votre père et votre personne, monseigneur, doivent attirer des étrangers; mais un homme de lettres qui vous est attaché ne doit pas aller sans ordre.

Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey, il y a un mois. Madame du Châtelet, dont l'âme est faite sur le modèle de la vôtre, et qui a sûrement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans sa cour, que je préfère, sans hésiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philosophe, et comme homme libre, car

. . . . Fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit aetas
Claudere lustrum.[a]

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuse; la calomnie m'a été chercher jusque dans Cirey. Je suis persécuté depuis que j'ai fait la *Henriade*. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthélemy avec des couleurs trop odieuses? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne sont point nés pour se détruire. Enfin la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la philosophie de Newton; madame du Châtelet avait sa part à l'ouvrage; Minerve dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation; les bontés de V. A. R. exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom, pour éviter les visites, les nouvelles connaissances et la perte du temps; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur-le-champ la résolution de les confondre en les démentant et en me faisant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la *Métaphysique*

[a] Horace, *Odes*, livre II, ode 4, v. 22—24.

dont vous avez daigné me faire présent; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a, à la vérité, des chaînons si déliés, qu'on craint qu'ils ne se rompent; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où M. Wolff veut venir, et qu'il y a bien des choses à dire contre son système; mais il n'y a rien à dire contre sa vertu et contre son génie. Le taxer d'athéisme, d'immoralité, enfin le persécuter, me paraît absurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères sacrées, ressemblent aux cardinaux qui condamnèrent Galilée. Ne voudraient-ils point brûler vif M. Wolff, parce qu'il a plus d'esprit qu'eux? Ange tutélaire de Wolff et de la raison, grand prince, génie vaste et facile, est-ce qu'un coup d'œil de vous n'impose pas silence aux sots?

Dans les lettres que je reçois de V. A. R., parmi bien des traits de prince et de philosophe, je remarque celui où vous dites: *Caesar est supra grammaticam.* Cela est très-vrai; il sied très-bien à un prince de n'être pas puriste; mais il ne sied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation; et de ce que Louis XIV ne savait rien, de ce qu'il ne savait pas même la langue de sa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un esprit juste et sage; mais on ne lui apprit qu'à danser et à jouer de la guitare. Il ne lut jamais, et, s'il avait lu, s'il avait su l'histoire, vous auriez moins de Français à Berlin. Votre royaume ne se serait pas enrichi, en 1686, des dépouilles du sien. Il aurait moins écouté le jésuite Le Tellier; il aurait, etc., etc., etc.

Où votre éducation a été digne de votre génie, monseigneur, ou vous avez tout suppléé. Il n'y a aucun prince à présent sur la terre qui pense comme vous. Je suis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je serai toute ma vie, etc.

---

14. DU MÊME.

(Amsterdam) février 1737.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les beaux-arts languissaient ainsi que les vertus;
La Fraude aux yeux menteurs et l'aveugle Plutus
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre.
La Nature indignée élève alors sa voix:
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talents de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit; et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut;
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Frédéric parut.

Que votre modestie, monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de V. A. R., et des vers tels qu'en faisait Catulle du temps de César. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'est donc Socrate et non Frédéric que V. A. R. m'a donné. Encore une fois, monseigneur, je déteste les persécuteurs de Socrate, sans me soucier infiniment de ce sage au nez épaté.

Socrate ne m'est rien, c'est Frédéric que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec son démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité!

J'ai vu à Amsterdam des Berlinois: *Fruere fama tui, Germanice.*[a] Ils parlent de V. A. R. avec des transports d'admiration. Je m'informe de votre personne à tout le monde. Je dis: *Ubi est Deus meus?*[b] *Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment

[a] Tacite, *Annales*, liv. II, chap. 13.

[b] Psaume XLI, v. 4 et 11, selon la Vulgate. (Psaume XLII, v. 4 et 11, selon la traduction de Luther.)

de l'Europe; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaisirs: il est plus instruit qu'Alcibiade, joue de la flûte comme Télémaque, et est fort au-dessus de ces deux Grecs; et alors je dis comme le vieillard Siméon :

Quand mes yeux verront-ils le sauveur de ma vie? [a]

J'aurais déjà dû adresser à V. A. R. cette *Philosophie* promise et cette *Pucelle* non promise; mais premièrement croyez, monseigneur, que je n'ai pas eu un instant dont j'aie pu disposer. Secondement, cette *Pucelle* et cette *Philosophie* vont tout droit à la ciguë. Troisièmement, soyez persuadé que la curiosité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être pensant, a continuellement les yeux sur vous. On épie nos démarches et nos paroles; on mande tout, on sait tout.

Il y a par le monde des vers charmants qu'on attribue à Auguste-Virgile-Frédéric, quand Tournemine dit :

Il avouera, voyant cette figure immense,
Que la matière pense. [b]

Ce n'est pas V. A. R. qui m'a envoyé cela; d'où le sais-je? Croyez, monseigneur, que tout ministre étranger, quelque attaché qu'il vous soit, et quelque aimable qu'il puisse être, sacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux supérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Wésel le paquet que j'ose adresser à V. A. R.; mais permettez encore que je vous répète, comme Lucrèce à Memmius :

Tantùm religio potuit suadere malorum. [c]

Ce vers doit être la devise de l'ouvrage. Vous êtes le seul prince sur la terre à qui j'osasse l'envoyer. Regardez-moi, monseigneur, comme le sujet [d] le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela, décidez.

[a] Saint Luc, chap. II, v. 30. Voyez t. XIX, p. 161.

[b] On voit par la lettre de Frédéric, du 6 mars 1737, que ces vers faisaient partie d'une épigramme, d'ailleurs inconnue, qu'il avait faite sur M. La Croze.

[c] Voyez t. XVIII, p. 55 et t. XIX, p. 65.

[d] Les mots *le sujet*, qui se trouvent dans l'édition de Kehl, t. LXIV, p. 54, sont omis dans celle de M. Beuchot, t. LII, p. 419.

Je pars incessamment de Hollande, malgré moi; l'amitié me rappelle à Cirey; on est venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre est devenu mon confident. Si donc V. A. R. a quelques ordres à me donner, je la supplie de les adresser sous le couvert de M. Du Breuil, à Amsterdam; il me les fera tenir. Ils arriveront tard; aussi, dans mes complaintes de la Providence, il y aura un grand article sur l'injustice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Prusse. Je suis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, monseigneur, etc.

---

15. A VOLTAIRE.

(Remusberg) février (6 mars) 1737.

Monsieur, j'ai été très-agréablement surpris par les vers que vous avez bien voulu m'adresser; ils sont dignes de l'auteur. Le sujet le plus stérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je ne me reconnais plus; tout ce que vous touchez se convertit en or.[a]

Mon nom sera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai sans cesse, autant que tes ouvrages,
Triomphant de l'envie, iront d'âges en âges
De la postérité recueillir les suffrages,
Et feront en tout temps le charme des esprits.

De tes vers immortels un pied, un hémistiche,
Où tu places mon nom comme un saint dans sa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait seul mérité.

Qui saurait qu'Alexandre le Grand exista jadis, si Quinte-Curce et quelques fameux historiens n'eussent pris soin de nous transmettre l'histoire de sa vie? Le vaillant Achille et le sage

[a] Voyez t. XVI, p. 254.

Nestor n'auraient pas échappé à l'oubli des temps, sans Homère qui les célébra. Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand homme; je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. Je suis surpris de mon imprudence lorsque je fais réflexion que je vous adresse des vers. Je désapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. Despréaux dit[a] que

Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
Ne va point follement, de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien être mon maître en poésie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de disciple plus docile et plus souple que je le serai. Bien loin de m'offenser de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loisir m'a donné le temps de m'occuper à la science qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oisiveté et de la rendre utile en m'appliquant à l'étude de la philosophie, de l'histoire, et en m'amusant avec la poésie et la musique. Je vis à présent comme un homme, et je trouve cette vie infiniment préférable à la majestueuse gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie mesuré à la toise. Il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des personnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi. Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, monsieur, je vous prie, de la description que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche, indiscrète en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.[b]

Quand des personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent

[a] *Satire VIII*, v. 247—250.
[b] *La Henriade*, chant Ier, v. 367 et 368.

qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence? Ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faisons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions.

Le feu roi de Pologne, Auguste, calculait de grands nombres avec assez de facilité; tout le monde s'empressait à vanter sa haute science dans les mathématiques; il ignorait jusqu'aux éléments de l'algèbre.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu, de nos jours, de grand prince véritablement instruit que le czar Pierre Ier. Il était non seulement législateur de son pays, mais il possédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiste, chirurgien (quelquefois dangereux), soldat expert, économe consommé; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité absolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture; c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate, qui est assez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette *Philosophie* et ce poëme *qui mènent tout droit à la ciguë*. Je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet. Jamais personne ne saura que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins seront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, sentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, soit par imprudence, soit par indiscrétion, un ami que j'estime, et qui m'oblige.

Les ministres étrangers, je le sais, sont des espions privilégiés des cours. Ma confiance n'est pas aveugle, ni destituée de prévoyance sur ce sujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur M. La Croze? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'était une saillie d'imagination, dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui était passable dans la circonstance où je l'ai faite, mais qui

d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père Tournemine se trouve dans la *Bibliothèque française.* [a] M. La Croze l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens haïssent le diable, et n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre desquels il a été.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je sentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres seront plus rares, et mille empêchements fâcheux concourront à rendre notre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du sieur Du Breuil. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agréments de la vie! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous, ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquise du Châtelet qu'il n'y a qu'elle seule à qui je puisse me résoudre de céder M. de Voltaire, comme il n'y a qu'elle seule aussi qui soit digne de vous posséder.

Quand même Cirey serait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres sujets, et je vous assure que ma curiosité égale l'estime que j'ai pour vous. Est-il étonnant que je désire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin, d'où l'on m'écrit que le résident de l'Empereur avait reçu la *Pucelle* imprimée. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Je suis avec toute l'estime imaginable, monsieur, etc.

[a] Ce n'est pas dans la *Bibliothèque française*, mais dans les *Mémoires de Trévoux* (octobre 1735, p. 1913), que se trouve la *Lettre du R. P. de Tournemine sur la nature de l'âme.*

16. DE VOLTAIRE.

(Cirey) mars 1737.

Deliciae humani generis, ce titre vous est plus cher que celui de *monseigneur*, d'*altesse royale* et de *majesté*, et ne vous est pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à V. A. R. de mes marches, car enfin je me suis fait votre sujet. Nous avons, nous autres catholiques, une espèce de sacrement que nous appelons la confirmation; nous y choisissons un saint pour être notre patron dans le ciel, notre espèce de dieu tutélaire. Je voudrais bien savoir pourquoi il me serait permis de me choisir un petit dieu plutôt qu'un roi. Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus assurément que saint François d'Assise ou saint Dominique ne sont faits pour être mes saints. C'est donc à mon roi que j'écris, et je vous apprends, *rex amate*, que je suis revenu dans votre petite province de Cirey, où habitent la philosophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de V. M. Vous ne nous le donnez point; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la sainte Écriture. [a]

J'ai vu encore le Socrate dont V. A. R. m'a daigné faire présent; ce présent me fait relire tout ce que Platon dit de Socrate. Je suis toujours de mon premier avis :

> La Grèce, je l'avoue, eut un brillant destin;
> Mais Frédéric est né : tout change; je me flatte
> Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin;
> Et déjà Frédéric est plus grand que Socrate,

aussi dégagé des superstitions populaires, aussi modeste qu'il était vain. Vous n'allez point dans une église de luthériens vous faire déclarer le plus sage de tous les hommes; vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maison en maison, comme Socrate, dire au maître qu'il est un sot, au précepteur qu'il est un âne, au petit garçon qu'il est un ignorant; vous vous contentez de penser tout cela de la plupart des ani-

[a] Lévitique, chap. XXVI, v. 1.

maux qu'on appelle hommes, et vous songez encore, malgré cela, à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que V. A. R. a daigné me faire, dans une de ses lettres, au sujet des anciens Romains, qui, dans les

. . . . champs de Mars,
Portaient jadis du foin pour étendards. [a]

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a peine à consentir que les vainqueurs de la sixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des paysans, ils avaient du foin pour enseignes; quand ils furent *populum late regem,* [b] ils eurent des aigles d'or.

Ovide, dans ses *Fastes,* [c] dit expressément des anciens Romains :

Non illi coelo labentia signa movebant,
Sed sua, quae magnum perdere crimen erat;

antithèse assez ridicule de dire : «Ils ne connaissaient point les signes célestes, ils ne connaissaient que les signes de leurs armées.» Il continue, et dit, en parlant de ces enseignes :

Illaque de foeno; sed erat reverentia foeno,
Quantam nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica suspensos portabat longa maniplos :
Unde maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien constatées. A l'égard des premiers temps de leur histoire, je m'en rapporte à V. A. R. comme sur tous les premiers temps. Que pensez-vous de Rémus et de Romulus, fils du dieu Mars? de la louve? du pivert? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le Capitole? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium? de Castor et de Pollux combattant au lac Régille? d'Attius Naevius qui coupait des pierres avec un rasoir? de la vestale qui tirait un vaisseau

[a] *Défense du Mondain. Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XIV, p. 138.
[b] Virgile, *Énéide,* liv. I, v. 21.
[c] Livre III, v. 113—118.

avec sa ceinture? du palladium? des boucliers tombés du ciel? enfin de Mucius Scévola, de Lucrèce, des Horaces, de Curtius, histoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler? Monseigneur, il faut mettre tout cela dans la salle d'Odin, avec notre sainte ampoule, la chemise de la Vierge, le sacré prépuce, et les livres de nos moines.

J'apprends que V. A. R. vient de faire rendre justice à M. Wolff. Vous immortalisez votre nom; vous le rendez cher à tous les siècles en protégeant le philosophe éclairé contre le théologien absurde et intrigant. Continuez, grand prince, grand homme; abattez le monstre de la superstition et du fanatisme, ce véritable ennemi de la Divinité et de la raison. Soyez le roi des philosophes; les autres princes ne sont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous existez. Louis XIV, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à V. A. R. l'histoire manuscrite, a passé les dernières années de sa vie dans de misérables disputes au sujet d'une bulle ridicule [a] pour laquelle il s'intéressait sans savoir pourquoi, et il est mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématisaient les uns les autres avec le zèle le plus insensé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes sont exposés : l'ignorance, mère de la superstition, les rend victimes des faux dévots. La science que vous possédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la *Métaphysique* de M. Wolff. Grand prince, me permettez-vous de dire ce que j'en pense? Je crois que c'est vous qui avez daigné la traduire; j'y ai vu de petites corrections de votre main. Émilie vient de la lire avec moi.

C'est de votre Athènes nouvelle
Que ce trésor nous est venu;
Mais Versailles n'en a rien su;
Ce trésor n'est pas fait pour elle.

Cette Émilie, digne de Frédéric, joint ici son admiration et ses respects pour le seul prince qu'elle trouve digne de l'être; mais elle en est d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de V. A. R. Il y a enfin quelque chose de prêt, selon vos ordres.

[a] La bulle *Unigenitus*, publiée au mois de septembre 1713.

J'envoie celle-ci au maître de la poste de Trèves, en droiture, sans passer par Paris; de là elle ira à Wésel. Daignez ordonner si vous voulez que je me serve de cette voie. Je suis avec un profond respect, etc.

---

17. A VOLTAIRE.

Remusberg, 7 avril 1737.

Monsieur, il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur, vous me comblez de louanges, vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes, et je succombe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes? des ignorants pour conduire des gens instruits? en un mot, des hommes pleins de leurs passions pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte des châtiments, non par la puérile appréhension de l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu?

La raison est votre guide, elle est votre souveraine, et Henri le Grand, le saint qui vous protége. Une autre assistance vous serait superflue. Cependant, si je me voyais, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir les effets des sentiments que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un saint qui ne se ferait jamais invoquer en vain; je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous souhaitez d'avoir mon portrait; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure.

Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'ennoblir. Un de mes gentilshommes, nommé

Knobelsdorff,[a] qui ne borne pas ses talents à savoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il sait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaisseur; c'est un aiguillon qui suffit pour l'animer à se surpasser. Un de mes intimes amis, le baron de Keyserlingk, ou Césarion, vous rendra mon effigie. Il sera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, monsieur, de vous confier à lui. Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la *Pucelle*, de la *Philosophie de Newton*, de l'*Histoire de Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins d'être né poëte? Je ne suis pas assez aveuglé sur moi-même pour imaginer que j'aie le talent de la versification. Écrire dans une langue étrangère, y composer des vers, et, qui pis est, se voir désavoué d'Apollon, c'en est trop.

Je rime pour rimer; mais est-ce être poëte
Que de savoir marquer le repos dans un vers,
Et, se sentant pressé d'une ardeur indiscrète,
Aller psalmodier sur des sujets divers?
Mais, lorsque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol assuré prendre l'essor rapide,
Je crois, dans ce moment, que Voltaire me guide;
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité, nous autres poëtes, nous promettons beaucoup, et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adressés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle soit capable d'attirer M. de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, monsieur, à vos raisons. Vous justifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guise d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'instruisez; vous savez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curiosité?

[a] Voyez t. VII, p. 32—36.

Je voudrais qu'il fût connu par sa bravoure, et non par sa beauté. Ce n'est pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles Alexandre assujettit la Grèce, et conquit la plus grande partie de l'Asie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer faisait leur unique parure. Ils étaient, par une longue et pénible habitude, endurcis aux travaux; ils savaient endurer la faim, la soif et tous les maux qu'entraîne après soi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuse et rigide discipline les unissait intimement ensemble, les faisait tous concourir à un même but, et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les desseins les plus vastes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'histoire romaine, je me suis vu engagé à soutenir sa vérité, et cela, par un motif qui vous surprendra. Pour vous l'expliquer, je suis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuscrit du Vatican l'histoire de Romulus et de Rémus, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous est connue. Ce manuscrit fait foi que Rémus s'échappa des poursuites de son frère, et que, pour se dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans les provinces septentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville située auprès d'un grand lac, à laquelle il donna son nom; et que, après sa mort, il fut inhumé dans une île qui, s'élevant du sein des eaux, forme une espèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines sont venus ici, il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que Rémus a fondé, selon la description que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Remusberg, ou comme qui dirait mont Rémus. Ces bons pères ont fait creuser dans l'île, de toutes parts, pour découvrir les cendres de Rémus. Soit qu'elles n'aient pas été conservées assez soigneusement, ou que le temps, qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont rien trouvé.

Une chose qui n'est pas plus avérée que celle-là, c'est que, il y a environ cent ans, en posant les fondements de ce château,

on trouva deux pierres sur lesquelles était gravée l'histoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque chose. Nos gothiques aïeux, malheureusement fort ignorants, et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conserver ces précieux monuments de l'histoire, et nous ont par conséquent laissés dans une incertitude obscure sur la vérité d'un fait aussi important.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines, mais qui étaient si vieilles, que le coin en était quasi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de La Croze. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-sept à dix-huit siècles.

J'espère, monsieur, que vous me saurez gré de l'anecdote[a] que je viens de vous apprendre, et que, en sa faveur, vous excuserez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'histoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conserver la cendre. D'ailleurs, on ne m'accuse point de trop de crédulité. Si je pèche, ce n'est pas par superstition.

Ma foi, se défiant même du vraisemblable,
En évitant l'erreur, cherche la vérité.
Le grand, le merveilleux, approchent de la fable;
Le vrai se reconnaît à la simplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injustice m'ont fait embrasser le parti de M. Wolff. La vérité nue a peu de pouvoir sur l'esprit de la plupart des hommes; pour se montrer, il faut qu'elle soit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatisme, la superstition, un zèle aveugle, mêlé de jalousie, ont poursuivi M. Wolff. Ce sont eux qui lui ont imputé des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de son innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'est point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous assurer

[a] Eilhardus Lubinus, professeur à Rostock, mort en 1621, doit être l'auteur de cette anecdote. Voyez Bekmann, *Historische Beschreibung der Chur und Mark Brandenburg*. Berlin, 1751, in-fol., t. I, p. 422—432.

que je n'ai point traduit la *Métaphysique* de M. Wolff; c'est un de mes amis à qui l'honneur en est dû.[a] Un enchaînement d'événements l'a conduit en Russie, où il est depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un sort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occasionné, et celui de la correction. Le copiste tient le reste de cette traduction; je l'attends tous les jours; vous l'aurez dans peu.

Le souvenir d'Émilie m'est bien flatteur. Je vous prie de l'assurer que j'ai des sentiments très-distingués pour elle,

Car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.[b]

Que pourrais-je refuser à Newton-Vénus, à la plus haute science revêtue des agréments de la beauté, des charmes de la jeunesse, des grâces et des appas? La marquise du Châtelet veut mon portrait (ce serait à moi à lui demander le sien); j'y souscris. Chaque trait de pinceau fera foi de l'admiration que j'ai pour elle.[c]

J'envoie cette lettre par le canal du sieur Du Breuil, à l'adresse que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il serait bon de prendre des mesures avec le maître de poste de Trèves pour régler notre petite correspondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangements avec lui avant de me servir de cette voie.

Quand est-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus besoin de tant de précautions? Est-ce que vos compatriotes seront les seuls à vous dénier la gloire qui vous est due? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous serez adoré. Que vos talents trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux-arts,
Fais-nous part du trésor de ta philosophie.
Des peuples de savants suivront tes étendards;
Éclaire-les du feu de ton puissant génie.

[a] M. de Suhm. Voyez ci-dessus, p. 26.

[b] *La Henriade,* chant II, v. 70.

[c] Tout cet alinéa, que nous tirons de l'édition de Berlin, t. VIII, p. 260, est altéré et tronqué dans celle de Kehl, t. LXIV, p. 80.

Les myrtes, les lauriers, soignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Émilie,
Ils servent quelque jour à te ceindre le front.
J'en vois crever Rousseau de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'*Enfant prodigue*. Il est plein de beaux endroits; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaisir infini; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la satisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous assurer de vive voix de la plus parfaite estime avec laquelle je suis à jamais, monsieur, etc.

---

18. DE VOLTAIRE.

(Cirey) 17 avril 1737.

. . . .

Voilà, monseigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire sur cette ode[a] dont V. A. R. a daigné embellir la poésie française. Souffrez que je vous dise encore combien je suis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue; et, sans fatiguer davantage votre modestie de tout ce que m'inspire mon admiration, je suis venu au détail de chaque strophe. Après avoir cueilli avec V. A. R. les fleurs de la poésie, il faut passer aux épines de la métaphysique.

J'admire avec V. A. R. l'esprit vaste et précis, la méthode, la finesse de M. Wolff. Il me paraît qu'il y a de la honte à le persécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaisir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philosophe.

V. A. R. a senti en esprit supérieur le point critique de cette *Métaphysique*, d'ailleurs admirable. Cet *être simple* dont il parle donne naissance à bien des difficultés. Il y a, dit-il, art. XVI, des êtres simples partout où il y a des êtres composés. Voici ses propres paroles : « S'il n'y avait pas des êtres simples, il

[a] L'*Ode sur l'Oubli*. Voyez ci-dessus, p. 35.

«faudrait que toutes les parties les plus petites consistassent en «d'autres parties; et comme on ne pourrait indiquer aucune «raison d'où viendraient les êtres composés, aussi peu qu'on «pourrait comprendre d'où existerait un nombre, s'il ne devait «point contenir d'unités, il faut à la fin concevoir des êtres «simples, par lesquels les êtres composés ont existé.»

Ensuite, art. LXXXI : «Les êtres simples n'ont ni figure, ni grandeur, et ne peuvent remplir d'espace.»

Ne pourrait-on pas répondre à ces assertions : 1° Un être composé est nécessairement divisible à l'infini, et cela est prouvé géométriquement. 2° S'il n'est pas physiquement divisible à l'infini, c'est que nos instruments sont trop grossiers; c'est que les formes et les générations des choses ne pourraient subsister, si les premiers principes dont les choses sont formées se divisaient, se décomposaient. Divisez, décomposez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indivisés.

Mais il ne s'ensuit pas de là que ces premiers germes, ces premiers principes, soient indivisibles en effet, simples, sans étendue; car alors ils ne seraient pas corps, et il se trouverait que la matière ne serait pas composée de matière, que les corps ne seraient pas composés de corps; ce qui serait un peu étrange.

Que sera-ce donc que les premiers principes de la matière? Ce seront des corps divisibles sans doute, mais qui seront indivisés tant que la nature des choses subsistera.

Mais quelle sera la raison suffisante de l'existence des corps? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chose : ou les corps sont tels par leur nature nécessairement, ou ils sont l'ouvrage de la volonté d'un libre et très-libre Être suprême. Il n'y a pas un troisième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à résoudre.

Quelle sera donc l'opinion que j'embrasserai? Celle où j'aurai, de compte fait, moins d'absurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le système de l'existence nécessaire de la matière; je me range donc à l'opinion de l'existence de l'Être suprême, comme la plus vraisemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration proprement dite de l'existence de cet Être indépendant de la matière. Je me souviens que je ne laissais pas, en Angleterre, d'embarrasser un peu le fameux docteur Clarke, quand je lui disais : On ne peut appeler démonstration un enchaînement d'idées qui laisse toujours des difficultés. Dire que le carré construit sur le grand côté d'un triangle est égal au carré des deux autres côtés, c'est une démonstration qui, toute compliquée qu'elle est, ne laisse aucune difficulté. Mais l'existence d'un Être créateur laisse encore des difficultés insurmontables à l'esprit humain. Donc cette vérité ne peut être mise au rang des démonstrations proprement dites. Je la crois, cette vérité; mais je la crois comme ce qui est le plus vraisemblable; c'est une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait sur cela bien des choses à dire; mais ce serait porter de l'or au Pérou que de fatiguer V. A. R. de réflexions philosophiques.

Toute la métaphysique, à mon gré, contient deux choses : la première, tout ce que les hommes de bon sens savent; la seconde, ce qu'ils ne sauront jamais.

Nous savons, par exemple, ce que c'est qu'une idée simple, une idée composée; nous ne saurons jamais ce que c'est que cet être qui a des idées. Nous mesurons les corps; nous ne saurons jamais ce que c'est que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie; c'est un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laissons pas d'aller et aussi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes, étant faites comme moi, ayant du sentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je suis. Quand je veux aller au delà, je trouve un abîme, et je m'arrête sur le bord du précipice.

Tout ce que je sais, c'est que, soit que la matière soit éternelle (ce qui est bien incompréhensible), soit qu'elle ait été créée dans le temps (ce qui est sujet à de grands embarras), soit que notre âme périsse avec nous, soit qu'elle jouisse de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus sage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre âme,

périssable ou non, toutes les vertus, tous les plaisirs et toutes les instructions dont elle est capable, de vivre en prince, en homme et en sage, d'être heureux et de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un présent que le ciel a fait à la terre. J'admire que, à votre âge, le goût des plaisirs ne vous ait point emporté, et je vous félicite infiniment que la philosophie vous laisse le goût des plaisirs. Nous ne sommes point nés uniquement pour lire Platon et Leibniz, pour mesurer des courbes, et pour arranger des faits dans notre tête; nous sommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des passions qu'il faut satisfaire, sans en être maîtrisés.

Que je suis charmé de votre morale, monseigneur! Que mon cœur se sent né pour être le sujet du vôtre! J'éprouve trop de satisfaction de penser en tout comme vous.

V. A. R. me fait l'honneur de me dire, dans sa dernière lettre, qu'elle regarde le feu czar comme le plus grand homme du dernier siècle; et cette estime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas sur ses cruautés. Il a été un grand prince, un législateur, un fondateur; mais, si la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire! On admire en lui le roi; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, monseigneur, et vous serez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce sera de fouler aux pieds la superstition et le fanatisme, de ne pas permettre qu'un homme en robe persécute d'autres hommes qui ne pensent pas comme lui. Il est très-certain que les philosophes ne troubleront jamais les États. Pourquoi donc troubler les philosophes? Qu'importait à la Hollande que Bayle eût raison? Pourquoi faut-il que Jurieu, ce ministre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à Bayle sa petite fortune? Les philosophes ne demandent que de la tranquillité, ils ne veulent que vivre en paix sous le gouvernement établi; et il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'État. Est-il possible que des hommes qui n'ont d'autre science que le don de parler sans s'entendre et sans être entendus aient dominé et dominent encore presque partout?

Les pays du Nord ont cet avantage sur le midi de l'Europe,

que ces tyrans des âmes y ont moins de puissance qu'ailleurs. Aussi les princes du Nord sont-ils, pour la plupart, moins superstitieux et moins méchants qu'ailleurs. Tel prince italien se servira du poison, et ira à confesse. L'Allemagne protestante n'a ni de pareils sots, ni de pareils monstres; et, en général, je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins superstitieux ont toujours été les meilleurs princes.

Vous voyez, digne héritier de l'esprit de Marc-Aurèle, avec quelle liberté j'ose vous parler. Vous êtes presque le seul sur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainsi.

---

19. A VOLTAIRE.[a]

Remusberg, 9 mai 1737.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre sous date du 17 avril; elle est arrivée assez vite; je ne sais d'où vient que les miennes ont été si longtemps en chemin. Que votre indulgence pour mes vers me paraît suspecte! Avouez-le, monsieur, vous craignez le sort de Philoxène, vous me croyez un Denys,[b] sans quoi votre langage aurait été tout différent. Un ami sincère dit des vérités désagréables, mais salutaires. Vous auriez critiqué le monument et les funérailles placées avant les batailles, dans la strophe quatrième de l'ode; vous auriez condamné la figure du chagrin désarmé, qui est trop hardie, etc. En un mot, vous m'auriez dit:

Émondez-moi ces rameaux trop épars.[c]

Que sert-il à un borgne qu'on l'assure qu'il a la vue bonne?

[a] Cette lettre est tirée des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 262—264.

[b] Denys, ayant fait lire un poëme de sa façon, demanda l'avis de Philoxène, qui répondit que l'ouvrage ne valait rien. Le tyran envoya le poëte aux carrières; mais bientôt il l'invita de nouveau. A souper, nouvelle lecture; Philoxène se lève, et, pour toute réponse : « Que l'on me reconduise, dit-il, aux carrières. »

[c] Vers de Voltaire. Voyez ses *Œuvres*, édit. Beuchot, t. LI, p. 206, et t. LII, p. 223.

en voit-il mieux? Je vous prie, monsieur, soyez mon censeur rigide, comme vous êtes déjà mon exemple et mon maître en fait de poésie. Ne vous en tenez pas aux ongles de la figure d'un très-ignorant sculpteur; corrigez tout l'ouvrage. Je vous envoie la suite de la traduction de Wolff jusqu'au paragraphe 770. Vous en aurez la fin par mon cher Césarion, mon petit ambassadeur dans la province de la Raison, au paradis terrestre. Je ne chercherais pas ma souveraine félicité dans l'éclat de la magnificence, mais dans une volupté pure, et dans le commerce des êtres les plus raisonnables parmi les mortels; en un mot, si je pouvais disposer de ma personne, je me rendrais moi-même à Cirey, pour y raisonner tout mon soûl. Je vous compte à la tête de tous les êtres pensants; certes le Créateur aurait de la peine à produire un esprit plus sublime que le vôtre,

Génie heureux que la nature
De ses dons combla sans mesure.
Le ciel, jaloux de ses faveurs,
Ne fait que rarement de brillants caractères;
Il pétrit là de ces humains vulgaires,
De ces gens faits pour les grandeurs;
Mais, hélas! dans mille ans qu'on voit peu de Voltaires!

Mon portrait s'achèvera aujourd'hui; le peintre s'évertue de faire de son mieux. Je vous dois déjà quelques coups de grâce: mais en conscience j'ai cru devoir vous en avertir. Pourrais-je finir ma lettre sans y insérer un article pour Émilie? Faites-lui, je vous prie, bien des assurances de ma parfaite estime. Vous devriez bien me faire avoir son portrait, car je n'oserais le lui demander. Si mon corps pouvait voyager comme mes pensées, je vous assurerais de vive voix de la parfaite estime et de la considération avec laquelle je suis, etc.

20. AU MÊME.

Amalthée, 14 mai 1737.[a]

Monsieur, je vous demande excuse de l'injustice que je vous ai faite, et à votre sincérité, dans ma dernière lettre. Je suis charmé de m'être trompé, et de voir que vous me connaissez assez pour vouloir relever les fautes que j'ai faites.

Je passe condamnation au sujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez; mais, loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces, que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous escroquer quelques bons vers.

Les Grâces, qui partout accompagnent vos pas,
En prêtant à mes vers le tour qu'ils n'avaient pas,
Suppléent par leurs soins à mon peu de pratique,
Ornent de mille fleurs mon ode prosaïque,
Et font voir, par l'effet d'un assez rare effort,
Que ce que vous touchez se convertit en or.[b]

Je passe à présent à la philosophie. Vous suivez en tout la route des grands génies, qui, loin de se sentir animés d'une basse et vile jalousie, estiment le mérite où ils le rencontrent, et le prisent sans prévention. Je vous fais des compliments à la place de M. Wolff, sur la manière avantageuse dont vous vous expliquez sur son sujet. Je vois, monsieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a sur l'*être simple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être divisée à l'infini; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également. Mais, dans la proposition de

[a] Ruppin, 20 mai 1737. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 272.) Quant au nom d'*Amalthée*, voyez t. XVI, p. 329.

[b] Ces six vers, omis dans l'édition de Kehl, sont tirés des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 265. Quant à celui qui les termine, voyez t. XVI, p. 254, et ci-dessus, p. 43.

M. Wolff, il ne s'agit, si je ne me trompe, ni de lignes ni de points; il s'agit des unités ou parties indivisibles qui composent la matière.

Personne ne peut ni ne pourra jamais les apercevoir; donc on n'en peut avoir d'idées, car nous n'avons d'idées nettes que des choses qui tombent sous nos sens. M. Wolff dit tout ce que l'*être simple* n'est pas; il écarte l'espace, la longueur, la largeur, etc., avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raisonnement des géomètres, qui n'est plus applicable à son *être simple,* parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philosophe se sert de l'artifice de saint Paul, qui, après nous avoir promenés jusque dans le sanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, suppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expliquer sans donner prise sur lui.

Il me semble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai que toute chose composée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir, à leur tour, autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités; et, faute de n'avoir pas l'organe des yeux et de l'attouchement assez subtil, faute d'instruments assez délicats, nous ne décomposerons jamais la matière jusqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous représentez-vous quand vous pensez à un régiment composé de quinze cents hommes? Vous vous représentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis sous un même chef. Prenons un de ces hommes seul: je trouve que c'est un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaisseur, etc., que cet être a des bornes, et par conséquent une figure; je trouve qu'il est divisible à l'infini.[a] Pourrait-il être un être fini et infini en même temps? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une chose ne saurait être et ne pas être en même temps, il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini; donc il n'est pas divisible à l'infini; donc il y a des unités qui, prises ensemble, font des nombres composés; et ce sont ces nombres, dès qu'ils sont composés, qu'on nomme matière.

[a] Je trouve qu'il est divisible (l'expérience le prouve); mais je ne saurais dire qu'il est divisible à l'infini. (Variante des *Œuvres posthumes,* t. VIII, p. 267.)

Je vous abandonne volontiers le divin Aristote, le divin Platon, et tous les héros de la philosophie scolastique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs disciples les en croyaient sur leur réputation, et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis, de nos jours, de se servir de mots que dans leur sens propre. M. Wolff donne la définition de chaque mot, il règle son usage; et, ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de disputes qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots, ou de la différente signification que les personnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphysique; mais je vous avoue que, indépendamment de cela, je ne saurais défendre à mon esprit, naturellement curieux, d'approfondir des mystères qui l'intéressent beaucoup, et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui présentent.

Vous me dites le plus poliment du monde que je suis une bête. Je m'en étais bien douté un peu jusqu'à présent; mais je commence à en être convaincu. A parler sérieusement, vous n'avez pas tort; et cette raison, prérogative dont les hommes tirent un si glorieux avantage, qui est-ce qui la possède? Des hommes qui, pour vivre ensemble, ont été obligés de se choisir des supérieurs et de se faire des lois pour s'apprendre que c'était une injustice de s'entre-tuer, de se voler, etc. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains arguments qu'ils ne comprennent pas;[a] ces êtres raisonnables ont cent religions différentes, toutes plus absurdes les unes que les autres; ils aiment à vivre longtemps, et se plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce là les effets de cette raison qui les distingue des brutes?

On peut m'objecter les savantes découvertes des géomètres, les calculs de M. Bernoulli et de Newton; mais en quoi ces gens-là étaient-ils plus raisonnables que les autres? Ils passaient toute leur vie à chercher des propositions algébriques, des rapports de

[a] Henri IV dit dans la *Henriade*, chant II, v. 30—32 :
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenaient pas.

nombres, et ils ne tiraient aucun profit de la courte et brève durée de la vie.

Que j'approuve un philosophe qui sait se délasser auprès d'Émilie! Je sais bien que je préférerais infiniment sa connaissance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, et du péché contre le Saint-Esprit.

Vous parlez, monsieur, en homme instruit sur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont incontestablement de grandes obligations à Luther et à Calvin (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine, et qui ont augmenté considérablement leurs revenus par la sécularisation des biens ecclésiastiques. Leur religion cependant n'est pas purifiée de superstitieux et de bigots. Nous avons une secte de béats qui ne ressemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui sont d'autant plus insupportables, qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie, et sans appel, tous ceux qui ne sont pas de leur avis. On est obligé de cacher ses sentiments pour ne se point faire d'ennemis mal à propos. C'est un proverbe commun, et qui est dans la bouche de tout le monde, de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut seul la décision d'un concile. On vous damne sans vous entendre, et on vous persécute sans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'est attaquer dans son dernier retranchement l'amour-propre des hommes, qui leur fait préférer un sentiment reçu et la foi de leurs pères à toute autre créance, quoique plus raisonnable que la leur.

Je pense comme vous, monsieur, sur M. Bayle. Cet indigne Jurieu, qui le persécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui est la charité. M. Bayle m'a paru d'ailleurs d'autant plus estimable, qu'il était de la secte des académiciens, qui ne faisaient que rapporter simplement le pour et le contre des questions, sans décider témérairement sur des sujets dont nous ne pouvons découvrir que les abîmes.

Il me semble que je vous vois à table, le verre à la main, vous ressouvenir de votre ami. Il m'est plus flatteur que vous buviez à ma santé que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à Auguste. Brutus se contentait de l'approbation de Caton; les suffrages d'un sage me suffisent.

Que vous prêtez un secours puissant à mon amour-propre! Je lui oppose sans cesse l'amitié que vous avez pour moi; mais qu'il est difficile de se rendre justice! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle!

Mon petit ambassadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit et du portrait que vous voulez absolument avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ. Il est comme le Messie annoncé; je vous en parle toujours, et il n'arrive jamais. C'est à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma discrétion. Je suis avec une très-parfaite estime, monsieur, etc.

21. AU MÊME.

Nauen, 25 mai 1737.

Monsieur, je viens de munir mon cher Césarion de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir absolument. Il n'y a que la malheureuse matérialité de mon corps qui empêche mon esprit de l'accompagner.

Césarion a le malheur d'être né Courlandais (le baron de Keyserlingk, son père, est maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il est le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au possible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'esprit et discret en même temps. Je dirai, en le voyant partir :

Cher vaisseau qui portes Virgile
Sur le rivage athénien, etc. [a]

Si j'étais envieux, je le serais du voyage que Césarion va faire. La seule chose qui me console est l'idée de le voir revenir

[a] Horace, *Odes*, livre I, ode 3.

comme ce chef des Argonautes qui emporta les trésors de Colchos. Quelle joie pour moi quand il me rendra la *Pucelle*, le *Règne de Louis XIV*, la *Philosophie de Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu jusqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette consolation. Vous qui désirez si ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, selon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il est juste que vous assuriez de mes attentions Vénus-Newton. La science ne pouvait jamais se mieux loger que dans le corps d'une aimable personne. Quel philosophe pourrait résister à ses arguments? En se laissant guider par cette aimable philosophe, la raison nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

Césarion vous rendra compte de l'estime parfaite que j'ai pour vous; il vous dira jusqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talents. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part; et soyez sûr qu'on ne peut exagérer la considération avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

22. DE VOLTAIRE.

Cirey, 27 mai 1737.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asile embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,
Rémus ne le méritait pas.

Scipion l'Africain, bravant sa république,
En quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui faisait trembler Rome et qui fut son appui.

Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science

D'embellir la raison, de forcer les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix,

L'art d'aimer, de le dire, et surtout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.

La véritable Rome est cette heureuse enceinte
Où les plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte;
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà, monseigneur, ce que je pense du mont Rémus; je suis destiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchon, soi-disant envoyés par le pape pour voir si le frère de Romulus a fondé votre palais, devaient bien faire un saint de ce Rémus, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que Rémus aurait été aussi étonné de se voir en paradis qu'en Prusse.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choses qui seront bien rares en France : le portrait d'un prince tel que vous, et M. de Keyserlingk, que V. A. R. honore du nom de son ami intime.

Louis XIV disait un jour à un homme qui avait rendu de grands services au roi d'Espagne Charles II, et qui avait eu sa familiarité : Le roi d'Espagne vous aimait donc beaucoup? — Ah! Sire, répondit le pauvre courtisan, est-ce que vous autres rois vous aimez quelque chose?

Vous voulez donc, monseigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur souhaite si inutilement, et dont on les a toujours loués si mal à propos; ce n'est donc pas assez d'être supérieur aux hommes par l'esprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous, prince et ami! Voilà deux grands titres réunis qu'on a crus jusqu'ici incompatibles.

Cependant j'avais toujours osé penser que c'était aux princes à sentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis sont rivaux. On a toujours quelque chose

à se disputer : de la gloire, des places, des femmes, et surtout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on se dispute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me semble qu'un prince, et surtout un prince tel que vous, n'a rien à disputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer sans embarras et tout à son aise. Heureux, monseigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de Keyserlingk ne désire rien sans doute. Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il voyage.

Cirey est aussi, monseigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame du Châtelet, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, et elle le recevra comme l'ami du prince Frédéric.

Que V. A. R. soit bien persuadée, monseigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite statue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis : *Noto Deo;* nous mettrons au bas de votre portrait : *Soli Principi.*

Je me sais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres à V. A. R., aucune nouvelle de la littérature française, à laquelle vous daignez vous intéresser; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus estimable du siècle présent, et avec les livres du siècle passé; il n'est guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au mont Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer, soit qu'elles manquent d'encouragement, soit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le siècle de Louis XIV, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux, soit qu'en tout pays la nature se repose après de grands efforts, comme les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'âme, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penser librement. Un certain nombre de gens superstitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si Cicéron vivait, et qu'il écrivît *De natura deorum,* ou ses *Tusculanes;* si Virgile disait :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari![a]

Cicéron et Virgile courraient grand risque; il n'y a que les jésuites à qui il est permis de tout dire; et si V. A. R. a lu ce qu'ils disent, je doute qu'elle leur fasse le même honneur qu'à M. Rollin.[b] Pour bien écrire l'histoire, il faut être dans un pays libre; mais la plupart des Français réfugiés en Hollande ou en Angleterre ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos universités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de Wolff, point de Mac-Laurin, point de Manfredi, point de s'Gravesande, ni de Musschenbroek. Nos professeurs de physique, pour la plupart, ne sont pas dignes d'étudier sous ceux que je viens de citer. L'Académie des sciences soutient très-bien l'honneur de la nation; mais c'est une lumière qui ne se répand pas encore assez généralement; chaque académicien se borne à des vues particulières. Nous n'avons ni bonne physique, ni bons principes d'astronomie pour instruire la jeunesse; et nous sommes obligés, en cela, d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se soutient, parce qu'on aime la musique; et malheureusement cette musique ne saurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe absolument. A propos de comédie, je suis très-mortifié, monseigneur, qu'on ait envoyé l'*Enfant prodigue* à V. A. R. Premièrement, la copie que vous avez n'est point mon véritable ouvrage; en second lieu, la véritable n'est qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps ni la volonté d'achever, et qui ne méritait point du tout vos regards.

Je parle à V. A. R. avec la naïveté qui n'est peut-être que trop mon caractère; je vous dis, monseigneur, ce que je pense de ma nation, sans vouloir la mépriser ni la louer. Je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit, comme un homme riche qui se ruine insensiblement. Notre nation a besoin de l'œil du maître pour être encouragée; et pour moi, monseigneur, je ne demande rien que la continuation des regards

[a] *Géorgiques*, livre II, v. 490 — 492.
[b] Voyez t. XVI, p. 231 et suivantes.

du prince Frédéric. Il n'y a que la santé qui me manque; sans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés; mais peu de génie et peu de santé, cela fait un pauvre homme.

Je suis avec un profond respect, etc.

---

23. DU MÊME.

(Cirey) mai 1737.

J'ai reçu la lettre du prince philosophe, et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du sieur Du Breuil-Tronchin, à Amsterdam. Ce paquet est probablement la seconde partie de la *Métaphysique;* tout est de votre ressort, prince inimitable. Je suis avec V. A. R. comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit; mais quelle différence de leur circonférence! J'aime tout ce que votre génie aime; mais je touche à peine ce que vous embrassez. Je vois non seulement le protecteur de Wolff, mais une intelligence égale à lui. Je vais oser parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne saurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction. Il est vrai qu'il ne saurait être fini et infini dans le même sens; mais il peut être fini physiquement, et être divisible à l'infini géométriquement. Cette division à l'infini n'est autre chose que l'impossibilité d'assigner un dernier point indivisible; et cette impuissance est ce que les hommes appellent infini en petit, de même que l'impuissance d'assigner les bornes de l'étendue est ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, soit une unité : 1 est fini; mais prenez $^1/_2$, $^1/_4$, $^1/_8$, $^1/_{16}$, etc., vous n'épuiserez jamais cette série. Il est pourtant vrai que cette série, une moitié, un quart, un huitième, un seizième, prise tout entière, est égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le secret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand; il est cer-

tain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., n'en approcheront jamais. Mais prenez tous ces nombres à la fois, sans compter; ils sont égaux à l'infini.

Cette méthode est celle des géomètres; elle est démontrée, on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propositions: cette unité est finie, et la série $^1/_2$, $^1/_4$, $^1/_8$, égale à cette unité, est infinie.

Ces vérités, ces démonstrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indivisés dans la nature, des êtres uns, des atomes; sans quoi le monde ne serait point organisé. Il est très-vrai que la matière est composée d'indivisés, parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui sont toujours les mêmes, parce que les éléments des êtres mixtes ne seraient pas éléments, s'ils étaient composés. Il est donc très-vrai que les principes des choses sont des substances dures, solides, indivisées; mais ces principes sont-ils pour cela indivisibles? Je n'en vois nullement la conséquence.

S'ils étaient encore divisés, cet univers ne serait pas tel qu'il est; mais il est toujours clair qu'ils sont divisibles, puisqu'ils sont matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les éléments du feu, de l'eau, de l'air, seront tels qu'ils sont, indivisés, ils seront les mêmes; la nature ne changera pas; mais l'auteur de la nature peut les diviser.

Reste actuellement à comprendre comment, selon M. Wolff, la matière serait composée d'êtres simples sans étendue; c'est à quoi ma pauvre âme ne peut arriver. J'attends la seconde partie de cette *Métaphysique* dont V. A. R. daigne me faire présent. J'espère que cette seconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'*être simple;* ma misérable pesanteur me rabaisse toujours vers l'être étendu.

Quand est-ce que j'aurai des ailes pour aller rendre mes respects à l'être le moins simple, le plus universel qui existe dans le monde, à V. A. R.?

Madame la marquise du Châtelet attend avec impatience cet homme aimable que Frédéric appelle son ami, cet Éphestion de cet Alexandre.

Monseigneur, je vais enfin user de vos bontés, je vais prendre la liberté de mettre en usage votre caractère bienfaisant. Je demande instamment une grâce au prince philosophe.

Je m'avisai, je ne sais comment, il y a quelques années, d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié Alexandre, moitié Don Quichotte, de ce roi de Suède si fameux. M. Fabrice, qui avait été sept ans auprès de lui, l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ses troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces messieurs ont très-bien pu se tromper, et j'ai senti combien il était difficile d'écrire une histoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événements les ont vus avec des yeux différents; les témoins se contredisent. Il faudrait, pour écrire l'histoire d'un roi, que tous les témoins fussent morts, comme à Rome on attend, pour faire un saint, que ses maîtresses, ses créanciers, ses valets de chambre ou ses pages soient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un seul homme, quand cet homme n'est pas vous.

J'ai honte surtout d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes; je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régiments; ils supposaient que je devais écrire leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates, et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le Czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en carré défrichée que d'une plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en prose et en vers; il me semble que ces folies deviendraient plus utiles, si je donnais un abrégé des grandes choses qu'a faites Charles XII, et des choses utiles qu'a faites le czar Pierre.

Je n'ai pas de mémoires de Moscovie dans ma retraite de Cirey. La philosophie, les belles-lettres, la paix, la félicité, y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Russes.

Je me jette aux pieds de V. A. R.; je la supplie de vouloir bien engager un serviteur éclairé qu'elle a en Moscovie à répondre

aux questions ci-jointes.[a] J'aurai à V. A. R. l'obligation d'avoir mieux connu la vérité; c'est un commerce rare entre des princes et des particuliers. Mais vous ne ressemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous seul d'être éclairé.

Salomon du Nord, la reine de Saba, c'est-à-dire de Cirey, joint ses sentiments d'admiration aux miens.

---

24. A VOLTAIRE.

Ruppin, 6 juillet 1737.

Monsieur, si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux stances charmantes, à votre lettre du 27 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que Phébus est demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inspirer son feu divin.

Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Ce vers m'a causé le plus grand plaisir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce serait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination est gouvernée par la raison. Quel bonheur pourrait égaler le mien, si je pouvais nourrir mon esprit du vôtre, et me voir guidé par vos soins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous ai donné l'histoire de Rémus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations sont pour la plupart fabuleuses; elles ne prouvent que l'antiquité des établissements. Mettez l'anecdote de Rémus à côté de l'histoire de la sainte ampoule et des opérations magiques de Merlin.

Les antiquaires à capuchon ne seront jamais ni mes historiographes, ni les directeurs de ma conscience. Que votre façon de

[a] Voyez t. XVI, p. 332 et 333.

penser est différente de ces suppôts de l'erreur! Vous aimez la vérité, ils aiment la superstition; vous pratiquez les vertus, ils se contentent de les enseigner; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choisirais ni saint François d'Assise, ni saint Bruno pour mes patrons. J'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus et des talents supérieurs en tout genre à ceux de la haire et du froc.

Ces rois sans amitié et sans retour, dont vous me parlez, me paraissent ressembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles.[a] Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, sans affecter des sentiments qui ne me sont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur, si je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette sincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occasions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

Je voudrais que vous fussiez le précepteur des princes, que vous leur apprissiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fissiez connaître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Césarion a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en est défait du mieux qu'il a pu, et s'est mis en chemin pour Cirey. C'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit: Songez que vous allez au paradis terrestre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de Calypso; que la déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de Télémaque; que vous trouverez en elle tous les agréments de l'esprit, si préférables à ceux du corps; que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité. C'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité, entourée des tendres Amours et des Ris. Vous y verrez, d'un côté, le sublime Voltaire, et de l'autre, l'aimable auteur du *Mondain;* celui qui sait s'élever au-dessus de Newton, et qui, sans s'avilir, sait chanter Phyllis. De quelle façon, mon cher

[a] La Fontaine, *Fables*, liv. III, fable IV.

Césarion, pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes? Que les liens d'une vieille amitié sont faibles contre tant d'appas!

Je remets mes intérêts entre vos mains; c'est à vous, monsieur, de me rendre mon ami. Il est peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais souvenez-vous que c'est tout mon bien, et que ce serait une injustice criante de me le ravir.

J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de la toison d'or, c'est-à-dire, de votre *Pucelle* et de tant d'autres pièces à moitié promises, mais encore plus impatiemment attendues. Vous savez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages; il y aurait plus que de la cruauté à me les refuser.

Il me semble que la dépravation du goût n'est pas si générale en France que vous le croyez. Les Français connaissent encore un Apollon à Cirey, des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté et la beauté du style historique; des d'Olivet pour les traductions; des Bernard et des Gresset, dont les muses naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les Chaulieu et les La Fare.

Si Gresset pèche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable par le feu qui l'emporte; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis! et qu'on voit peu de Voltaires! J'ai pensé oublier M. de Réaumur, qui, en qualité de physicien, est en grande réputation chez vous.[a] Voilà ce qui me paraît la quintessence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraissent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne sont plus récompensées comme elles l'étaient du temps de Louis le Grand. Ce prince, quoique peu instruit, se faisait une affaire sérieuse de protéger ceux dont il attendait son immortalité. Il aimait la gloire, et c'est à cette noble passion que la France est redevable de son Académie et des arts qui y fleurissent encore.

Quant à la métaphysique, je ne crois pas qu'elle fasse jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous

[a] Chez nous. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 284.) Voyez t. I, p. XLVII, et t. XI, p. 28.

avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de superstitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés et malfaisants au dernier point, et qui sont d'autant plus incorrigibles, que leur stupide ignorance leur interdit l'usage du raisonnement. Il est certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils sujets. Un homme qui passe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, est généralement décrié. La religion est l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque ose y toucher d'une main profane s'attire leur haine et leur abomination. J'aime infiniment Cicéron.[a] Je trouve dans ses *Tusculanes* beaucoup de sentiments conformes aux miens. Je ne lui conseillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours:

> Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.[b]

En un mot, Socrate a préféré la ciguë à la gêne de contenir sa langue; mais je ne sais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie. Il me semble que tout homme raisonnable devrait tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaises dispositions du cœur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons, pour la plupart, si peu de mémoire, qu'il ne faut nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'*Histoire de la Vierge de Czenstochow*, par M. de Beausobre; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il est vrai que la plupart des réfugiés la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois, pourraient ne pas être réprouvés par votre Académie. Nos universités et notre Académie des sciences se trouvent dans un triste état; il paraît que les Muses veulent déserter ces climats.

[a] Voyez t. XIV, p. 72.

[b] *Tusculanes*, livre I, ch. 8., d'après la traduction de Bouhier et d'Olivet. Paris, 1737, t. I, p. 67.

Frédéric Ier, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts sous son règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence; il était libéral jusqu'à la profusion. Épris de toutes les louanges qu'on prodiguait à Louis XIV, il crut que, en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles; on imitait tout, cérémonial, harangues, pas mesurés, mots comptés, grands mousquetaires, etc., etc. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine Charlotte, épouse de Frédéric, était une princesse qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur de Hanovre. Cette princesse avait connu particulièrement Leibniz à la cour de son père. Ce savant lui avait enseigné les principes de la philosophie, et surtout de la métaphysique. La Reine considérait beaucoup Leibniz; elle était en commerce de lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquents voyages à Berlin. Ce philosophe aimait naturellement toutes les sciences; aussi les possédait-il toutes. M. de Fontenelle, en parlant de lui, dit très-spirituellement qu'en le décomposant, on trouverait assez de matière pour former beaucoup d'autres savants.[a] L'attachement de Leibniz pour les sciences ne lui faisait jamais perdre de vue le soin de les établir. Il conçut le dessein de former à Berlin une académie sur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changements. Il fit ouverture de son dessein à la Reine, qui en fut charmée et lui promit de l'assister de tout son crédit.

On parla un peu de Louis XIV; les astronomes assurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le Roi serait indubitablement le parrain; les botanistes et les médecins lui consacreraient leurs talents, etc. Qui aurait pu résister à tant de genres de persuasion? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert; et l'Académie toute formée eut Leibniz pour son directeur. Tant que la Reine vécut, l'Académie se soutint assez bien; mais après

[a] «Du seul M. Leibniz nous ferons plusieurs savants.» *Éloge de Leibniz.*

sa mort il n'en fut pas de même. Le Roi son époux la suivit de près. D'autres temps, d'autres soins. A présent les arts dépérissent; et je vois, les larmes aux yeux, le savoir fuir de chez nous, et l'ignorance, d'un air arrogant, et la barbarie des mœurs, s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est désormais flétrie;
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire, et des talents?

Je crois avoir porté un jugement juste sur l'*Enfant prodigue*. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les sciences. Après que des guerres cruelles, l'établissement du christianisme et les fréquentes invasions des barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie, quelques siècles d'ignorance s'écoulèrent, quand, enfin, ce flambeau se ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines qui avaient entièrement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles-lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la France du service qu'elle leur a rendu généralement? Ne doit-on pas une reconnaissance égale à ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire?

Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit. Le bon sens leur est tombé en partage; leur caractère approche assez de celui des Anglais. Les Allemands sont laborieux et profonds; quand une fois ils se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus. Leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvait les corriger de leur pesanteur et les familiariser un peu plus avec les Grâces, je ne désespérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue; elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots;

et comme l'Allemagne est partagée en une infinité de souverains, il n'y aura jamais moyen de les faire consentir à se soumettre aux décisions d'une académie.

Il ne reste donc plus d'autre ressource à nos savants que d'écrire dans des langues étrangères; et comme il est très-difficile de les posséder à fond, il est fort à craindre que notre littérature ne fasse jamais de fort grands progrès. Il se trouve encore une difficulté qui n'est pas moindre que la première: les princes méprisent généralement les savants; le peu de soin que ces messieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils sont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits et la cervelle vide de ces seigneurs, font qu'ils se moquent de l'extérieur des savants, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes est trop respecté des courtisans pour qu'ils s'avisent de penser d'une manière différente, et ils se mêlent également de mépriser ceux qui les valent mille fois. *O tempora! o mores!*

Pour moi, qui ne me sens point fait pour le siècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche sans cesse que le comble de l'ignorance, c'est l'orgueil; et, reconnaissant la supériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens, et vous, monsieur, de toute mon estime; elle vous est entièrement acquise. Regardez-moi comme un ami désintéressé, et dont vous ne devez la connaissance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je serai de retour dans quinze jours. Je suis à jamais, monsieur, etc.

---

25. DE VOLTAIRE.

(Cirey) juillet 1737.

Monseigneur, je suis entouré de vos bienfaits, M. de Keyserlingk, le portrait de V. A. R., la seconde partie de la *Métaphysique*

de M. Wolff, la dissertation de M. de Beausobre, et surtout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Ruppin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent, et je m'aperçois qu'on peut souffrir et être heureux.

Votre aimable ambassadeur n'a plus de goutte; nous allons le perdre. Il n'est venu que pour se faire regretter; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il est aimé; il laisse à Cirey un souvenir éternel de lui, et le règne de Frédéric bien établi. Il emporte mon tribut; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs sujets; mais les bons sujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'*Histoire de Louis XIV*, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de la *Henriade*, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit, en faisant emballer toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être universel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la musique jusqu'à la vraie philosophie; il connaît surtout le grand art de plaire; et, s'il ne joignait pas à ces vertus celle de l'indulgence, M. de Keyserlingk n'emporterait pas un si énorme paquet.

Enfin, monseigneur, vous m'avez inspiré ce que les princes inspirent si rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la *Pucelle* au reste du tribut; votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquise du Châtelet, qui ne veut pas s'en dessaisir. L'amitié dont elle m'honore ne lui permet pas de hasarder une chose qui pourrait me séparer d'elle pour jamais; elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le sein de la retraite et de l'étude;

elle sait que la moindre connaissance qu'on aurait de cet ouvrage exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidents; elle sait que M. de Keyserlingk a été gardé à vue à Strasbourg, qu'il le sera encore à son passage, qu'il est épié, qu'il peut être fouillé; elle sait surtout que vous ne voudriez pas hasarder de faire le malheur de vos deux sujets de Cirey pour une plaisanterie en vers. V. A. R. trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'*Histoire de Louis XIV* et de la *Philosophie de Newton; sed dulce est desipere in loco.* [a] Malheur aux philosophes qui ne savent pas se dérider le front! Je regarde l'austérité comme une maladie; j'aime encore mieux mille fois être languissant et sujet à la fièvre, comme je le suis, que de penser tristement. Il me semble que la vertu, l'étude et la gaîté sont trois sœurs qu'il ne faut point séparer; ces trois divinités sont vos suivantes; je les prends pour mes maîtresses.

La métaphysique entre pour beaucoup dans votre immensité; je n'ai donc pas hésité de vous soumettre mes doutes sur cette matière, et de demander à vos royales mains un petit peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne sauriez croire, monseigneur, quelle consolation c'est pour madame du Châtelet et pour moi de voir combien vous pensez en philosophe, et combien votre vertu déteste la superstition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatisme dans leurs États, c'est qu'ils étaient ignorants, c'est qu'ils ne savaient pas que les prêtres sont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les souverains et leurs sujets? Ne voit-on pas partout, au contraire, des prêtres qui ont levé l'étendard de la discorde et de la révolte? Ne sont-ce pas les presbytériens d'Écosse qui ont commencé cette malheureuse guerre civile qui a coûté la vie à Charles I[er], à un roi qui était honnête homme? N'est-ce pas un moine qui a assassiné Henri III, roi de France? L'Europe n'est-elle pas encore remplie des traces de l'ambition ecclésiastique? Des évêques devenus princes, et ensuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en sont-ils pas d'assez forts témoignages?

[a] Horace, *Odes*, liv. IV, ode 12, v. 28. Voyez t. XIX, p. 295.

Pour moi, quand je songe à quel point les hommes sont faibles et fous, je suis toujours étonné que, dans les temps d'ignorance, les papes n'aient pas eu la monarchie universelle.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent qu'à un souverain d'étouffer chez lui toutes semences de fureur religieuse et de discorde ecclésiastique. Il n'y a qu'à être honnête homme et nullement dévot; les hommes, tout sots qu'ils sont, sentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant V. A. R., car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une conversation avec M. de Keyserlingk; il a encore enflammé mon zèle et mon admiration pour votre personne. Tout mon malheur est d'avoir une santé qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philosophe, j'aurai eu les prémices de sa grande âme, j'aurai été trop heureux, etc.

---

26. A VOLTAIRE.

Remusberg, 16 août 1737.

Quoi! sans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu consacres tes veilles!
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les esprits.
Tantôt, du grand Newton débrouillant le système,
Tu découvre à nos yeux sa profondeur extrême;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu passes de Thalie aux pinceaux de l'histoire:
Du grand Charle et du Czar éternisant la gloire,

Tu marqueras dans peu, de ta savante main,
Leurs vices, leurs vertus, et quel fut leur destin,
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce législateur les travaux en Russie;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérants,
Tu montreras aux rois le seul devoir des grands.
Pour moi, de ces climats habitant sédentaire,
Qui sans prévention rends justice à Voltaire,
J'admire, en tes écrits de diverse nature,
Tous les dons dont le ciel te combla sans mesure.
Que si la calomnie, avec ses noirs serpents,
Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyants,
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus[a] en furie
Sait lancer son venin au sein de ta patrie,
Que mon simple suffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la postérité!

Où prenez-vous, monsieur, tout le temps pour travailler? Ou vos moments valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond surpasse celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la *Philosophie de Newton*, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle; et cette pièce qui, selon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, est déjà suivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au Czar l'honneur d'écrire son histoire en philosophe. Non content d'avoir surpassé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre humain, vous consacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion, qui élevait les murs de Thèbes, à ces instruments belliqueux qui faisaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-

[a] Nom sous lequel J.-B. Rousseau est désigné dans l'*Épître* de Voltaire *sur la Calomnie*.

vous donc pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidèle au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés et de la superstition?

Vous vous attendez, sans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une *Métaphysique* et des vers! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une *Métaphysique* diffuse et un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique et pressant sur les infiniment petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux sortes de nombres, des nombres pairs et des nombres impairs : or, l'infini étant un nombre ni pair ni impair, qu'est-il donc?

Si je vous ai bien compris, votre sentiment, qui est aussi le mien, est que la matière, relativement aux hommes, est divisible infiniment; ils auront beau décomposer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent. Mais, réellement et relativement à l'essence des choses, la matière doit nécessairement être composée d'un amas d'unités qui en sont les seuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or, qui dit matière, sans l'idée de ces unités jointes et arrangées ensemble, dit un mot qui n'a aucun sens. La modification de ces unités détermine ensuite la différence des êtres.

M. Wolff est peut-être le seul philosophe qui ait eu la hardiesse de faire la définition de l'*être simple*. Nous n'avons de connaissance que des choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on peut exprimer par des signes; mais nous ne pouvons avoir de connaissance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'instruments assez fins pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté est à présent de savoir comment on peut expliquer une chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

M. Wolff, pour arriver à cette définition, nous y prépare par

celle qu'il fait de l'espace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainsi :

«L'espace est le vide qui est entre les parties, de façon que «tout être qui a des pores occupe toujours un espace entre eux. «Or, tous les êtres composés doivent avoir des pores, les uns «plus sensibles que les autres, selon leur différente composition; «donc tous les êtres composés contiennent un espace. Mais «une unité, n'ayant point de parties, et par conséquent point «d'interstices ou de pores, ne peut point, par conséquent, tenir «d'espace.»

Wolff nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple, une ligne n'est formée que par l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres, et qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite. Ainsi une ligne a de l'étendue; mais un être *un*, qui n'est pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore, l'étendue n'est, selon Wolff, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil; il vous suffit, monsieur, pour vous élever non seulement à l'*être simple*, mais au plus haut degré de connaissance auquel l'esprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous. C'est notre ministre Borcke, qui est de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé; il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés. L'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous serez servi en philosophe, et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami,[a] en Russie; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissements. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour[b] qui ne fait que revenir de Moscovie, après un séjour

[a] Voyez la lettre de Frédéric à Suhm, du 27 juillet 1737, t. XVI, p. 332 et 333.

[b] M. Jean-Gotthilf Vockerodt. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LVII, p. 346.

de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme de très-bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait de leur gouvernement; il est, de plus, véridique. Je l'ai chargé de me répondre sur les mêmes points. Je crains que, en qualité d'Allemand, il n'abuse du privilége de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos Œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit, des premiers, de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la description et l'histoire de ma retraite. Remusberg est un petit Cirey, monsieur, à cela près qu'il n'y a ni de Voltaire ni de madame du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée et assez insipide : c'est l'*Apologie des bontés de Dieu.* [a] C'est le fruit de mon loisir, que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est abuser de ces moments précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger? J'ai le malheur d'aimer les vers et d'en faire souvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis: Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre Apollon plus favorable.

Une aimable personne [b] m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois; vous jugez bien que l'une fut l'amour, et l'autre la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avait du goût et de la délicatesse. Elle voulut me les communiquer. Je réussis assez en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps, j'ai été amoureux assez souvent, et toujours poëte.

[a] Voyez t. XIV, p. XI et XII, 7—10, 11—14, et 15—17.

[b] Madame de Wreech. Voyez t. XVI, p. XIII et XIV, et 7—19.

Si vous savez quelque secret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer; sinon je vous condamne à m'enseigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui, à son tour, vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières, et qui regardent directement notre profit.

Que Césarion est heureux! Il doit avoir passé des moments délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit? J'ai fait des efforts d'imagination surprenants pour l'accompagner; mais ni mon imagination n'est assez vive, ni mon esprit assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez-vous, monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami. Je suis ravi des bontés que madame du Châtelet témoigne à Césarion. Ce serait un titre pour estimer encore davantage cette dame, si c'était une chose possible.

La sagesse de Salomon eût été bien récompensée, si la reine de Saba eût ressemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage, ni Salomon, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raisonnement de philosophie, je me vois insensiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; et, tandis que ma métaphysique garde le style de Wolff, ma morale pourrait bien ressembler un peu à celle que Rameau réchauffe des sons de sa musique. [a]

[a] Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.
Boileau, *Satire X*, v. 141 et 142.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais faisant des choix à ne me repentir jamais. Je suis avec l'estime que vous méritez plus que qui que ce soit, monsieur, etc.

---

27. AU MÊME.

Remusberg, 27 août 1737.

Monsieur, Césarion m'a transporté en esprit à Cirey. Il m'en fait une description charmante; et ce qui me ravit au possible, c'est qu'il m'assure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Césarion ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur un sujet qui m'intéresse beaucoup; c'est votre santé. Je vous prie très-instamment de ne pas trop travailler; les études et les travaux de l'esprit minent infiniment la santé du corps. Vous devez vous conserver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait, si je ne vous possède, et si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaissance. Je vous prie, monsieur, de marquer à la divine Émilie toute l'estime que j'ai pour elle; je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le serais de Césarion. Je supporterais volontiers sa goutte, pour avoir vû et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ces merveilles du monde, nous

les représente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien supérieur à ces masses de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'esprit mâle et solide d'une femme, et le génie vif et universel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraissent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaissance de ce que je vous rends justice. Je voudrais, monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais, monsieur, etc.

---

28. AU MÊME.

Remusberg, 27 septembre 1737.[a]

Monsieur, si j'écrivais à un ingrat, je serais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'est que la reconnaissance; heureusement pour moi, je ne suis pas dans ce cas. Ma lettre s'adresse à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui disant simplement que je suis pénétré des obligations que je lui dois.

Césarion, connaissant mon empressement pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, se réservant à lui-même de me remettre le reste de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque chose qui me puisse faire redoubler l'impatience de le revoir, c'est le trésor précieux dont il est le dépositaire.

Vos ouvrages seront conservés comme l'étaient ceux d'Aristote par Alexandre. Ils ne me quitteront jamais, et je compte de posséder en eux une bibliothèque entière. C'est le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en passant par vos mains.

Non, monsieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey

[a] Le 20 septembre. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 311.)

faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle-Zemble, ni les déserts arides de l'Éthiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde.[a] Ces découvertes sont certainement louables, et, loin de les blâmer, je les trouve dignes des soins de ceux qui les ont entreprises; mais il me semble que votre façon impartiale et judicieuse d'envisager les choses m'est infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin Aristote, le sage Platon et l'incomparable Des Cartes ont affirmé si légèrement.

En philosophie, ce sont des progrès égaux, ou de se délivrer des préjugés, ou d'acquérir de nouvelles connaissances. L'un éclaire, l'autre instruit. Le plaisir le plus vif qu'un homme raisonnable puisse avoir dans ce monde est, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moisson dans votre *Métaphysique;* madame du Châtelet m'enlève ce bien, déjà possédé, d'entre les mains de mon ami.

Quel sujet pour une élégie! Cependant il en reste là,

Car il avait l'âme trop bonne.[b]

Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir seulement dire à la divine Émilie que mon esprit se plaint au sien des ténèbres qu'elle vous empêche de dissiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphysique obscure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'astre brillant qui nous luit,
Charmante et divine Émilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit?
Ah! permettez, je vous en prie,
Que dans mon paisible réduit[c]
Vienne cette philosophie,
Dont certes je ferai profit.

[a] Allusion aux voyages dont il a été fait mention t. II, p. 34 et 35, t. III, p. 25, et t. XI, p. 48.

[b] Vers de Scarron, dans le *Virgile travesti*, liv. I.

[c] Après ce vers on lit dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 307, celui-ci:

Éloigné du monde et du bruit,

qui manque dans l'édition de Kehl.

Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreste et de Pylade. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, jusqu'à nos jours, n'a malheureusement existé que dans la Fable.

Ne craignez point, monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur ministère. J'ai essuyé une espèce de naufrage dans ma vie;[a] le ciel me préserve d'en occasionner à d'autres!

Je crois cependant avoir trouvé un expédient moyennant lequel vous pourrez sans risque, et sans troubler la tranquillité d'Émilie, satisfaire à ma curiosité. Ce serait, monsieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre *Métaphysique*, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talents pour les cacher; vous devez éclairer le genre humain; vous n'êtes point avare de vos connaissances, et je suis votre ami.

Mon correspondant russien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous souhaitez savoir. J'espère cependant vous satisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choisiront pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très-justes, et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu; ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin, mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or, l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux.

Il me souvient du singe de la reine Cléopâtre, auquel on avait

[a] Allusion aux chagrins domestiques que Frédéric eut en 1730, et dont il parle dans la *Vie* de son père, mais avec les plus grands ménagements. Voyez t. I, p. 174. Voyez aussi *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, par J.-D.-E. Preuss, p. 75—121.

très-bien appris à danser; quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix, et le singe, oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouait, se jeta sur les noix. Un prêtre fait le personnage vertueux tant que son intérêt le comporte; mais, à la moindre occasion, la nature perce bientôt le nuage, et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu paraissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondements si peu solides.

L'autorité des prêtres du paganisme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier; des vierges enceintes par Jupiter, et qui accouchaient de dieux; un Jupiter dieu qui quitte le ciel, son tonnerre et sa foudre, pour venir sur la terre, sous la figure d'un taureau, enlever Europe; la résurrection d'Orphée qui triomphe des enfers; et enfin une infinité d'autres absurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amuser les enfants. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenseurs. Ne serait-il pas permis de disputer la raison aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils sont si peu raisonnables?

Votre philosophie me charme. Sans doute, monsieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi sert, en effet, de savoir combien de temps vit une puce, si les rayons du soleil entrent profondément dans la mer, de rechercher si les huîtres ont une âme, ou non?

La gaîté nous rend des dieux; l'austérité, des diables. Cette austérité est une espèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire.[a]

Sans doute que la nature, se repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a assujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *solum hominem*, mon maître qui m'instruit et me guide;

[a] *La défense du poëme héroïque* (par Desmarets), Paris, 1674, in-4, p. 38, dialogue III.

je crains, avec raison, de perdre un homme qui vaut seul plus que toute sa nation.

La nature, à force de travailler, devient plus habile; elle a formé votre cerveau sur tous les bons originaux qu'elle a faits en tous les siècles. Il est à craindre qu'elle se contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr, monsieur, que vos jours me sont aussi chers et aussi précieux que les miens propres.

> Ah! si le sort cruel veut attaquer ta vie,
> Si pour jamais enfin il veut nous séparer,
> Ta mort de mon trépas serait dans peu suivie.
> Mais non; ce coup affreux peut encor se parer;
> Pour servir l'univers, pour servir Émilie,
> Pour conserver tes jours, c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié et avec toute l'estime que la vertu suprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des âmes bien nées, monsieur, etc.

---

29. DE VOLTAIRE.

(Cirey) octobre 1737.

Monseigneur, il est bien douloureux que Cirey soit si loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres sont bien longtemps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 août, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphysique, et de grands sentiments, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! monseigneur, pourquoi êtes-vous prince? pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; et c'est le seul qui me manque, depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; vous communiquez avec les fidèles par le ministère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange Césarion, et il est trop tôt retourné vers son ciel; nous vous avons vu dans votre ambassadeur. Vous voir

face à face est un bonheur qui ne nous est pas donné; c'est pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Circy présente ses très-humbles respects à votre Empyrée, et la déesse Émilie s'incline devant Gott-Frédéric. J'ai donc enfin reçu, après mille détours, et cette belle lettre, l'ode, et le troisième cahier de la *Métaphysique* wolffienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne sont que rois, sont incapables de répandre.

Je vous dirai sur cette *Métaphysique*, un peu longue, un peu trop pleine de choses communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et souvent très-profonde, je vous dirai, monseigneur, que je n'entends goutte à l'*être simple* de Wolff. Je me vois transporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis respirer l'air, sur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je serais peut-être assez hardi pour disputer contre M. Wolff, en le respectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui est, selon ce philosophe, la continuité des êtres. L'espace pur est étendu, et n'a pas besoin d'autres êtres pour cela. Si M. Wolff nie l'espace pur, en ce cas nous sommes de deux religions différentes; qu'il reste dans la sienne, et moi dans la mienne. Je suis tolérant, je trouve très-bon qu'on pense autrement que moi; car que tout soit plein ou non, ne m'importe, et moi, je suis tout plein d'estime pour lui.

Je ne peux finir sur les remercîments que je dois à V. A. R. Vous daignez encore me promettre des mémoires sur ce que le Czar a fait pour le bien des hommes; c'est ce qui vous touche le plus, c'est l'exemple que vous devez surpasser, et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les sujets du Czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme, et, sur toutes choses, vous avez l'humanité, qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma santé est toujours languissante; mais si je souhaite de vivre, c'est pour être témoin de ce que vous ferez. Je désire bien que Lucrèce ait tort, et que mon âme soit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là-haut, ou là-bas, je ne

sais où; mais sûrement, si j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la devise de notre petit feu d'artifice à Cirey, *spes humani generis.*

Enfin, pour comble de bienfaits, monseigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'est ainsi que César, jeune et oisif, s'occupait. Lui et Auguste, et presque tous les bons empereurs, ont fait des vers; je citerais même les mauvais princes, mais je ne veux pas déshonorer la poésie.

Vous faites très-bien, grand prince, d'exercer aussi dans ce genre votre génie, qui s'étend à tout. Puisque vous avez fait à la langue française l'honneur de la savoir si bien, c'est un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ses pensées en vers; car c'est l'essence des vers de dire plus et mieux que la prose. J'ai donc, une seconde fois, pris la liberté d'examiner très-scrupuleusement votre ouvrage. J'ose vous dire mon avis sur les moindres choses. Quelque parfaite connaissance que vous ayez de la langue française, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'usage établit parmi nous. Il est impossible de distinguer quelquefois le mot qui appartient à la prose, de celui que la poésie souffre, et celui qui est admis dans un genre, de celui qui n'est pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il est vrai que V. A. R. possède infiniment mieux le français que je ne sais la langue latine; mais enfin il y a toujours quelques petites virgules, quelques points sur les *i* à mettre; et je me charge, sous votre bon plaisir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques sur votre ode quelques stances dans lesquelles, en suivant absolument toutes vos idées, je les présente sous d'autres expressions; et je n'ai cette témérité qu'afin que vous daigniez refondre mes stances, si vous daignez appliquer vos moments de loisir à rendre votre ode parfaite. Je sais que vous avez la noble ambition de songer à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réussi dans la musique, que votre difficulté, à présent, sera d'avoir auprès de vous un musicien qui vous surpasse. Nous venons d'exécuter ici de votre musique. Votre portrait était au-dessus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand prince, pour enchanter tous les sens!

Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre personne, et que M. de Keyserlingk a bien raison de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambassadeur par le prince, et du prince par l'ambassadeur. Enfin, monseigneur, les autres princes n'auront que des sujets, et vous n'aurez que des amis. C'est en quoi surtout vous excellez.

Je vois que le bonheur est rarement pur. V. A. R. m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un sage; et vous voyez que le chemin est bien long pour me faire parvenir ces trésors. M. Du Breuil remet les paquets à un ami qui a des correspondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je suis comme les courtisans, insatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, monseigneur, essayer de la voie de M. Thieriot? Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey.

Recevez, monseigneur, avec votre bonté ordinaire les sincères protestations du respect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'estime et de la passion, enfin de tous les sentiments avec lesquels je suis, etc.

---

30. DU MÊME.

Cirey, octobre 1737.

Monseigneur, j'ai reçu la dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré, en date du 20 septembre. Je suis fort en peine de savoir si mon dernier paquet, et celui qui était destiné pour M. de Keyserlingk, sont parvenus à leur adresse; ces paquets étaient du commencement du mois d'août.

Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphysiques; je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre *sur la Liberté*. V.A.R. y verra au moins de la bonne foi, si elle y trouve de l'ignorance; et plût à Dieu que tous les ignorants fussent au moins sincères!

Peut-être l'humanité, qui est le principe de toutes mes pensées, m'a séduit dans cet ouvrage; peut-être l'idée où je suis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu; qu'il ne faudrait ni peine ni récompense; que la société serait, surtout chez les philosophes, un commerce de méchanceté et d'hypocrisie, si l'homme n'avait pas une liberté pleine et absolue; peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais, si vous trouvez des erreurs dans mes pensées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphysique à la morale. J'ai examiné sincèrement, et avec toute l'attention dont je suis capable, si je peux avoir quelques notions de l'âme humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches est l'ignorance. Je trouve qu'il en est de ce principe pensant, libre, agissant, à peu près comme de Dieu même : ma raison me dit que Dieu existe; mais cette même raison me dit que je ne puis savoir ce qu'il est. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'est que notre âme, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles? Je vois donc avec douleur que tout ce que l'on a jamais écrit sur l'âme ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette âme pour deviner son espèce, est de tâcher au moins de la régler; c'est le ressort de notre horloge. Toutes les belles idées de Des Cartes sur l'élasticité ne m'apprennent point la nature de ce ressort; j'ignore encore la cause de l'élasticité : cependant je monte ma pendule; elle va tant bien que mal.

C'est l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il soit composé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle société vivant sous telles lois, mais pour tout le genre humain, pour vous, monseigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le sauvage de l'Amérique. Locke, le plus sage métaphysicien que je connaisse, semble, en combattant avec raison les idées innées, penser qu'il n'y a aucun principe universel de morale. J'ose combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée

innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre âme. Mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, s'ensuit-il que nous ne soyons pas nés, nous autres habitants de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naissons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que Dieu a voulu que nous vivions en société, comme il a donné aux abeilles un instinct et des instruments propres à faire le miel. Notre société ne pouvant subsister sans les idées du juste et de l'injuste, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il est vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juste aux mêmes notions. Ce qui est crime en Europe sera vertu en Asie, de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France; mais Dieu a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les sociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune société ne sera sans lois. Voilà donc certainement le bien de la société établi par tous les hommes, depuis Pékin jusqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu; ce qui sera utile à la société sera donc bon par tout pays. Cette seule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraissent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone; mais pourquoi? Parce que les biens y étaient communs, et que voler un avare qui gardait pour lui seul ce que la loi donnait au public était servir la société.

Il y a, dit-on, des sauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire. Je réponds que ces sauvages ont la même idée que nous du juste et de l'injuste. Ils font la guerre, comme nous, par fureur et par passion; on voit partout commettre les mêmes crimes; manger ses ennemis n'est qu'une cérémonie de plus. Le mal n'est pas de les mettre à la broche, le mal est de les tuer; et j'ose assurer qu'il n'y a point de sauvage qui croie bien faire en égorgeant son ami. J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane

qu'on amena en France en 1723. Il y avait parmi eux une femme d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, si elle avait mangé quelquefois de la chair de ses ennemis, et si elle y avait pris goût; elle me répondit que oui. Je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger; elle me répondit en frémissant, et avec une horreur visible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que, Dieu ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne se voir que deux à deux, très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instruments nécessaires pour les ouvrages qu'elle doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société, de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une âme pour juger.

Mettez deux hommes sur la terre; ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre, il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève sûrement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. Voilà, monseigneur, à peu près le plan sur lequel j'ai écrit cette *Métaphysique morale;* mais, quand il s'agit de vertu, est-ce à moi à en parler devant vous?

Les vertus sont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Est un bien faible avantage.
C'est l'homme, en vous, c'est le sage
Qui m'asservit sous sa loi.
Ah! si vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand prince; car votre âme est le tribunal où mes jugements ressortissent. Que V. A. R. me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le Salomon du Nord!

Mais j'ai bien peur de n'être pas si heureux que le bon vieillard Siméon. [a] Nous ne passons point devant votre portrait sans dire notre hymne qui commence :

Espérons le bonheur du monde.

J'attends votre décision sur l'*Histoire de Louis XIV* et sur les *Éléments de la philosophie de Newton;* si mes tributs ont été reçus avec bonté, j'espère que j'aurai des instructions pour récompense.

J'ose supplier V. A. R. de daigner m'envoyer, par une voie sûre (et je crois que celle de M. Thieriot l'est), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre sur le Czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, monseigneur, puisque vous en faites. J'espère envoyer bientôt quelque chose qu'on pourra représenter sur le théâtre de Remusberg. Je suis indigné qu'on ait pu présenter à V. A. R. le misérable manuscrit de l'*Enfant prodigue* qui est entre vos mains; cela ressemble à ma pièce comme un singe ressemble à un homme. Je ne sais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me justifier.

Je n'ai point de termes pour remercier V. A. R. de ses bontés. Avec quelle générosité, j'ai pensé dire avec quelle tendresse, elle daigne s'intéresser à moi! Vous m'écrivez ce qu'Horace disait à Mécénas, et vous êtes le Mécénas et l'Horace. Madame la marquise du Châtelet, qui partage mon admiration pour votre personne, et à qui vous donnez la permission de joindre ses respects aux miens, use de cette liberté. Je suis avec le respect le plus profond et la plus tendre reconnaissance votre, etc.

SUR LA LIBERTÉ.

La question de la liberté est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque l'on peut dire que de cette seule question dépend toute la morale. Un aussi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon sujet pour entrer dans cette discussion et pour mettre ici sous les yeux du lecteur les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puisse juger lui-même de leur solidité.

[a] Voyez ci-dessus, p. 42.

Je sais que la liberté a d'illustres adversaires. Je sais que l'on fait contre elle des raisonnements qui peuvent d'abord séduire; mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obscurci cette matière, qu'il est absolument indispensable de commencer par définir ce qu'on entend par *liberté*, quand on veut en parler et se faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se réduisent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre conscience et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté, et que, lorsque nous faisons une attention réfléchie sur les causes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles sont toujours déterminées nécessairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvements dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du sang, le battement de cœur, etc.; souvent aussi la colère, ou quelque autre passion violente, nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raison désapprouve. Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés prouvent, selon eux, que nous sommes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses dont il sent l'agitation et la violence; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci: les hommes sont quelquefois malades, donc ils n'ont jamais de santé. Or, qui ne voit pas, au contraire, que sentir sa maladie et son esclavage, c'est une preuve qu'on a été sain et libre?

Dans l'ivresse, dans l'emportement d'une passion violente, dans un dérangement d'organes, etc., notre liberté n'est plus obéie par nos sens, et nous ne sommes pas plus libres alors d'user de notre liberté que nous le serions de mouvoir un bras sur lequel nous aurions une paralysie.

La liberté, dans l'homme, est la santé de l'âme.[a]

Peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée comme toutes nos autres facultés: nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions et à maîtriser nos passions, et cet exercice de l'âme la rend un peu plus vigoureuse. Mais, quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raison souveraine de tous nos désirs, et il y aura toujours dans notre âme, comme dans notre corps, des mouvements involontaires; car nous ne sommes ni sages, ni libres, ni sains, que dans un très-petit degré.

Je sais que l'on peut, à toute force, abuser de sa raison pour contester la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je sais qu'on peut forger des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger soi-même, il faut bien avouer, si l'on est de bonne foi, que nous avons une volonté, que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos désirs, etc.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres; et je ne crains point d'assurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, et dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté; mais ils vont encore plus loin. Quand on vous accorderait, disent-ils, que

[a] Deuxième *Discours sur l'Homme*, par Voltaire, v. 102. Voyez ses *Œuvres*, édit. Beuchot, t. XII, p. 60.

vous avez le sentiment intérieur que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore; car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différents. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, et en raison renversée du carré de leur éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, et telle est la nature de nos organes, que, si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du soleil, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre, et cette vue, loin de m'être utile, me serait nuisible. Il en est de même des sens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces sensations plus ou moins fortes (toutes choses d'ailleurs égales) que suivant que les corps sonores ou odoriférants sont plus ou moins près de moi. Ainsi Dieu ne m'a point trompé en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à sa distance. Mais si je croyais être libre, et que je ne le fusse point, il faudrait que Dieu m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraissent libres, précisément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient, si nous l'étions véritablement.

Il ne reste donc à ceux qui soutiennent la négative qu'une simple possibilité que nous soyons faits de manière que nous soyons toujours invinciblement trompés sur notre liberté; encore cette possibilité n'est-elle fondée que sur une absurdité, puisqu'il ne résulterait de cette illusion perpétuelle que Dieu nous ferait, qu'une façon d'agir, dans l'Être suprême, indigne de sa sagesse infinie.

Qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à ce Dieu; car, ce Dieu étant une fois prouvé, comme il l'est invinciblement, il est certain qu'il est l'auteur de ma liberté, si je suis libre, et qu'il est l'auteur de mon erreur, si, ayant fait de moi un être purement passif, il m'a donné le sentiment irrésistible d'une liberté qu'il m'a refusée.

Ce sentiment intérieur que nous avons de notre liberté est si

fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonstration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous soyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonstrations.

Joignez à toutes ces raisons, qui détruisent les objections des fatalistes, qu'ils sont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite; car on aura beau faire les raisonnements les plus spécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme si nous étions libres, tant le sentiment intérieur de notre liberté est profondément gravé dans notre âme, et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence sur nos actions.

Forcées dans ce retranchement, les personnes qui nient la liberté continuent, et disent : Tout ce dont ce sentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous assure, c'est que les mouvements de notre corps et les pensées de notre esprit obéissent à notre volonté; mais cette volonté elle-même est toujours déterminée nécessairement par les choses que notre entendement juge être les meilleures, de même qu'une balance est toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de sensation que de réflexion, se présentent à vous, soit que vous le vouliez, ou que vous ne le vouliez pas; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener, il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez sûrement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable; or, votre entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, et ces différences déterminent nécessairement votre jugement; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos

actions sont nécessaires, puisque, par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté, et que je viens de vous prouver : 1° que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2° que ce jugement dépend de la nature de vos idées; et enfin 3° que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1° Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté consiste à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2° Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel; l'entendement détermine la volonté, etc. Ce raisonnement n'est fondé que sur ce qu'on fait, sans s'en apercevoir, autant de petits êtres de la volonté et de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, et déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une méprise qui n'a besoin que d'être aperçue pour être rectifiée; car on sent aisément que vouloir, juger, etc., ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une chose est vraie et raisonnable, lorsqu'on voit qu'elle l'est effectivement, ce n'est point une action, mais une simple passion; car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, et voir ce que nous voyons, et il n'y a aucune liaison entre l'approbation et l'action, entre ce qui est passif et ce qui est actif.

3° Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le *dictamen* de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles; car, selon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbéciles, les animaux même, seraient plus libres que nous; et nous le serions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choses, c'est-à-dire, à proportion que nous serions plus imbéciles; ce qui est absurde. Si c'est cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous

ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choses discernables, n'est donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choisir entre des choses parfaitement semblables, comme nous n'en connaissons point, il est difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne sais même si ce pouvoir serait une perfection; mais ce qui est bien certain, c'est que le pouvoir soi-mouvant, seule et véritable source de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiscernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir soi-mouvant, l'homme sera libre.

4° Quant à ce que notre volonté est toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds : La volonté, c'est-à-dire, la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'est là le sens de ce mot dans l'objection dont il s'agit; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence sur le pouvoir soi-mouvant en quoi consiste la liberté. Ainsi la volonté n'est jamais la cause de nos actions, quoiqu'elle en soit l'occasion; car une notion abstraite ne peut avoir aucune influence physique sur le pouvoir physique soi-mouvant qui réside dans l'homme; et ce pouvoir est exactement le même avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il est vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on suppose sage fasse une folie, et que par conséquent il préférera sûrement ce que son entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction physique, car la nécessité physique et la nécessité morale sont deux choses qu'il faut distinguer avec soin. La première est toujours absolue; mais la seconde n'est jamais que contingente; et cette nécessité morale est très-compatible avec la liberté naturelle et physique la plus parfaite.

Le pouvoir physique d'agir est donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que soit l'usage qu'il en fait, et la privation de ce pouvoir suffirait seule pour le rendre un être purement passif, malgré son intelligence; car une pierre que je jette n'en serait pas moins un être passif, quoiqu'elle eût le sentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'est une

aussi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de suspendre nos désirs et d'examiner ce qui nous semble le meilleur, afin de pouvoir le choisir; voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir ensuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine et entière; et c'est en faisant un mauvais usage de ce pouvoir que nous avons de suspendre nos désirs, et en se déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations sont fondées sur de bonnes raisons, plus nous approchons de la perfection; et c'est cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractérise la liberté des êtres plus parfaits que nous, et celle de Dieu même.

Car, que l'on y prenne bien garde, Dieu ne peut être libre que de cette façon. La nécessité morale de faire toujours le meilleur est même d'autant plus grande dans Dieu, que son être infiniment parfait est au-dessus du nôtre. La véritable et la seule liberté est donc le pouvoir de faire ce que l'on choisit de faire, et toutes les objections que l'on fait contre cette espèce de liberté détruisent également celle de Dieu et celle de l'homme; et par conséquent, s'il s'ensuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que sa volonté est toujours déterminée par les choses que son entendement juge être les meilleures, il s'ensuivrait aussi que Dieu ne serait point libre, et que tout serait effet sans cause dans l'univers; ce qui est absurde.

Les personnes, s'il y en a, qui osent douter de la liberté de Dieu, se fondent sur ces arguments : Dieu, étant infiniment sage, est forcé, par une nécessité de nature, à vouloir toujours le meilleur; donc toutes ses actions sont nécessaires. Il y a trois réponses à cet argument. 1° Il faudrait commencer par établir ce que c'est que le meilleur par rapport à Dieu et antécédemment à sa volonté; ce qui peut-être ne serait pas aisé. Cet argument se réduit donc à dire que Dieu est nécessité à faire ce qui lui semble le meilleur, c'est-à-dire, à faire sa volonté; or, je demande s'il y a une autre sorte de liberté, et si faire ce que l'on veut et ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'est pas précisément être libre. 2° Cette nécessité de faire toujours le

meilleur ne peut jamais être qu'une nécessité morale; or, une nécessité morale n'est pas une nécessité absolue. 3° Enfin, quoiqu'il soit impossible à Dieu, d'une impossibilité morale, de déroger à ses attributs moraux, la nécessité de faire toujours le meilleur, qui en est une suite nécessaire, ne détruit pas plus sa liberté que la nécessité d'être présent partout, éternel, immense, etc.

L'homme est donc, par sa qualité d'être intelligent, dans la nécessité de vouloir ce que son jugement lui présente être le meilleur. S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût soumis à la détermination de quelque autre que lui-même, et il ne serait plus libre; car vouloir ce qui ne ferait pas plaisir est une véritable contradiction, et faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaisir, c'est être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre qu'en tant qu'il est capable de faire ce qui lui plaît; et, tant que l'homme a cette liberté, il est aussi libre qu'il est possible à la liberté de le rendre libre, pour me servir des termes de M. Locke. Enfin, l'Achille des ennemis de la liberté est cet argument-ci : Dieu est omni-scient; le présent, l'avenir, le passé, sont également présents à ses yeux : or, si Dieu sait tout ce que je dois faire, il faut absolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu : donc nos actions ne sont pas libres; car, si quelques-unes des choses futures étaient contingentes ou incertaines; si elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, si elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, Dieu ne les pourrait pas prévoir. Il ne serait donc pas omni-scient.

Il y a plusieurs réponses à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1° La prescience de Dieu n'a aucune influence sur la manière de l'existence des choses. Cette prescience ne donne pas aux choses plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de prescience; et si l'on ne trouve pas d'autres raisons, la seule considération de la certitude de la prescience divine ne serait pas capable de détruire cette liberté; car la prescience de Dieu n'est pas la cause de l'existence des choses, mais elle est elle-même fondée sur leur existence. Tout ce qui existe aujourd'hui ne peut pas ne point exister pendant qu'il existe; et il

était hier et de toute éternité aussi certainement vrai que les choses qui existent aujourd'hui devaient exister, qu'il est maintenant certain que ces choses existent.

2° La simple prescience d'une action, avant qu'elle soit faite, ne diffère en rien de la connaissance qu'on en a après qu'elle est faite. Ainsi la prescience ne change rien à la certitude d'événement. Car, supposé pour un moment que l'homme soit libre, et que ses actions ne puissent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choses? et, malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une aussi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui, qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainsi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la prescience de Dieu s'accorde avec notre liberté, comme cette prescience ne renferme qu'une certitude d'événement qui se trouverait toujours dans les choses, quand même elles ne seraient pas prévues, il est évident qu'elle ne renferme aucune nécessité, et qu'elle ne détruit point la possibilité de la liberté.

La prescience de Dieu est précisément la même chose que sa connaissance. Ainsi, de même que sa connaissance n'influe en rien sur les choses qui sont actuellement, de même sa prescience n'a aucune influence sur celles qui sont à venir; et, si la liberté est possible d'ailleurs, le pouvoir qu'a Dieu de juger infailliblement des événements libres ne peut les faire devenir nécessaires, puisqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et nécessaire en même temps.

3° Il ne nous est pas possible, à la vérité, de concevoir comment Dieu peut prévoir les choses futures, à moins de supposer une chaîne de causes nécessaires; car de dire avec les scolastiques que tout est présent à Dieu, non pas, à la vérité, dans sa propre mesure, mais dans une autre mesure, *non in mensura propria, sed in mensura aliena,* ce serait mêler du comique à la question la plus importante que les hommes puissent agiter. Il vaut beaucoup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la prescience de Dieu avec notre liberté viennent de notre ignorance sur les attributs de Dieu, et non pas de l'impossibilité absolue qu'il y a entre la prescience de Dieu et notre liberté; car

l'accord de la prescience avec notre liberté n'est pas plus incompréhensible pour nous que son ubiquité, sa durée infinie déjà écoulée, sa durée infinie à venir, et tant de choses qu'il nous sera toujours impossible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Être suprême sont des abîmes où nos faibles lumières s'anéantissent. Nous ne savons et nous ne pouvons savoir quel rapport il y a entre la prescience du Créateur et la liberté de la créature; et, comme le dit le grand Newton : *Ut caecus ideam non habet colorum, sic nos ideam non habemus modorum quibus Deus sapientissimus sentit et intelligit omnia;* ce qui veut dire en français: «De même que les aveugles n'ont aucune idée des couleurs, ainsi «nous ne pouvons comprendre la façon dont l'Être infiniment «sage voit et connaît toutes choses.»

4° Je demanderais de plus à ceux qui, sur la considération de la prescience divine, nient la liberté de l'homme, si Dieu a pu créer des créatures libres. Il faut bien qu'ils répondent qu'il l'a pu, car Dieu peut tout, hors les contradictions, et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'existence nécessaire de l'indépendance absolue est attachée, dont la communication implique contradiction. Or, la liberté n'est certainement pas dans ce cas; car, si cela était, il serait impossible que nous nous crussions libres, comme il l'est que nous nous croyions infinis, tout-puissants, etc. Il faut donc avouer que Dieu a pu créer des choses libres, ou dire qu'il n'est pas tout-puissant, ce que, je crois, personne ne dira. Si donc Dieu a pu créer des êtres libres, on peut supposer qu'il l'a fait; et si créer des êtres libres et prévoir leur détermination était une contradiction, pourquoi Dieu, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'usage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'est pas limiter la puissance divine que de la borner aux seules contradictions. Or, créer des créatures libres, et gêner de quelque façon que ce puisse être leurs déterminations, c'est une contradiction dans les termes; car c'est créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainsi il s'ensuit nécessairement du pouvoir que Dieu a de créer des êtres libres que, s'il a créé de tels êtres, sa prescience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit pas leurs actions; et celui qui, sur cette supposition, nierait la prescience

de Dieu ne nierait pas plus sa toute-science que celui qui dirait que Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction ne nierait sa toute-puissance.

Mais nous ne sommes pas réduits à faire cette supposition; car il n'est pas nécessaire que je comprenne la façon dont la prescience divine et la liberté de l'homme s'accordent, pour admettre l'une et l'autre. Il me suffit d'être assuré que je suis libre, et que Dieu prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je suis obligé de conclure que son omni-science et sa prescience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puisse point concevoir comme cela se fait; de même que, lorsque je me suis prouvé un Dieu, je suis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me soit impossible de la concevoir.

5° Cet argument de la prescience de Dieu, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de Dieu; car, si Dieu prévoit tout ce qui arrivera, il n'est donc pas en son pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or, il a été démontré ci-dessus que Dieu est libre; la liberté est donc possible; Dieu a donc pu donner à ses créatures une petite portion de liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvements et de s'appliquer à quelques pensées. La liberté des enfants, qui ne réfléchissent jamais, consiste seulement à vouloir et à opérer certains mouvements. Si nous étions toujours libres, nous serions semblables à Dieu. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature; mais, parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

---

31. DU MÊME.

(Cirey) 24 octobre 1737.

Monseigneur, l'admiration, le respect, la reconnaissance, souffrez que je dise encore le tendre attachement pour V. A. R., ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui se mêler à ces sentiments. Voici un extrait de la lettre que je reçois, dans le moment, d'un homme aussi attaché que moi à V. A. R. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire.

Comme je n'ai aucune connaissance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. Thieriot, je ne peux que montrer ici à V. A. R. l'accablement où je suis. Vous voyez les choses de plus près, monseigneur, et vous seul pouvez savoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura sauvé le coupable, que d'ailleurs son obscurité et sa bassesse mettent sans doute en sûreté. Peut-être le Roi votre père ignore-t-il cette sottise; rarement les injures de la canaille parviennent-elles jusqu'aux oreilles des rois; et, si elles se font entendre, c'est un bourdonnement d'insectes qui est presque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obscur peut bien faire une satire punissable; mais il ne peut offenser un souverain. Quand un misérable est assez fou pour oser faire un libelle contre un roi, ce n'est pas le roi qu'il outrage, c'est uniquement le nom de celui sous lequel il se cache pour donner cours à son libelle. La clémence du Roi votre père peut pardonner au satirique; mais sa justice ne laisserait pas en paix le calomniateur, s'il était connu.

Pour moi, monseigneur, j'avoue que je suis aussi sensiblement affligé que si on m'accusait d'avoir manqué personnellement à V. A. R.; et n'est-ce pas en effet s'attaquer à votre personne que de manquer de respect au Roi? Peut-être la chose dont je vous parle est inconnue; peut-être, si elle a été connue, elle a déjà le sort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vite. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne songe au reste, monseigneur, dans les moments de relâche que me donne ma mauvaise santé, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène V. A. R. comme le modèle de la vie privée; mais, si jamais vous étiez sur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous faisons à présent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquise du Châtelet est aussi sensible à l'honneur de votre souvenir qu'elle en est digne. Son âme pense en tout comme la vôtre. Nous étions faits pour être vos sujets. Je suis persuadé que, si vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg; cela est plus sûr que la fondation de Remusberg par Rémus.

Nous sommes toujours incertains si le paquet d'octobre, pour V.A.R., et celui pour votre aimable ambassadeur, sont parvenus à votre adresse.

Je suis avec le plus profond respect et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, etc.

---

32. A VOLTAIRE.

Remusberg, 13 (12) novembre 1737.

Monsieur, je vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation. L'histoire du Czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans cette histoire, bien différent de ce qu'il est dans votre imagination, et c'est, si je peux m'exprimer ainsi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonstances heureuses, des événements favorables, et l'ignorance des étrangers, ont fait du Czar un

fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter. Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, et avec peu de vertus. Ce n'est plus cet esprit universel qui conçoit tout, et qui veut tout approfondir; mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide qui ne craint et ne connaît aucun péril, mais un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers; cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets; un homme, enfin, qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et dont la fortune a tenu lieu de sagesse; d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, industrieux, et prêt à tout sacrifier à sa curiosité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le czar Pierre Ier. Et, quoiqu'on soit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de se le représenter ainsi dépouillé de ses grandes qualités, il est cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne soit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de là qu'on ne saurait être assez sur ses gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'Histoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les *Lettres* de Cicéron. C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du Czar, et leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il se peut qu'Alexandre n'ait été qu'un brigand fameux. Quinte-Curce a cependant trouvé le moyen, soit pour abuser de la crédulité des peuples, soit pour étaler l'élégance de son style, de le faire passer, dans l'esprit de tous les siècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait portés. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes! Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'histoire nous en fournit aussi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les dif-

férents caractères attribués à Julien, surnommé *l'Apostat*. La haine, la fureur, la rage de vos saints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ses traits sont reconnaissables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur, tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur les esprits! Enfin, un sage est venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines historiens, rend ses vertus à l'empereur Julien, et confond la calomnie des Pères de votre Église. [a]

Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin sur les bonnes, et donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables et même louables; et c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide le jugement du public et de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée. Ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus, ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi; et j'aurai le même mérite, relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux. [b]

Ayez la bonté de remettre cette *Épître* à l'incomparable Émilie. [c] J'ai consacré ma muse en travaillant pour elle. Je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines; et, si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse, semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfants de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi du moins: Je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à

[a] Voyez t. X, p. 9 et 138.

[b] De bons matériaux pour l'érection d'un élégant édifice, construit par quelque architecte fameux. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 315.)

[c] Voyez t. XIV, p. 26—29.

personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai, et que, quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

33. AU MÊME.

Remusberg, 19 novembre 1737.

Monsieur, je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des langueurs de notre correspondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieusement. Je m'imaginais ou que des indispositions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin j'étais dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre vient sur ces entrefaites; elle dissipe non seulement mes craintes, mais encore elle me fait sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Être en correspondance, c'est être en trafic de pensées; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de l'esprit et des vérités. Qui pourrait être assez brute ou assez peu intéressé pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, monsieur, quand on vous connaît une fois, on ne saurait plus se passer de vous, et votre correspondance m'est devenue comme une des nécessités indispensables de la vie. Vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'histoire du czar Pierre Ier. Celui qui l'a écrite a ignoré absolument à quel usage je la destinais. Il s'est imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiosité, et de là il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible du gouvernement et de l'État de la Russie.

Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui, dans le siècle où nous sommes, ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposais entièrement sur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être retranchés tout à fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour russienne. On ne manquerait pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire, et ce soupçon retomberait infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne sera pas lu; mais tout le monde ne se lassera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative est différente de ces vies qui ne sont qu'un tissu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penser peut penser bien et s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'est une pareille faiblesse qu'on reprochait au roi d'Angleterre Charles II. On disait de ce prince qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive souvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres font pire qu'eux lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puisqu'il est plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et, après tout, les hommes sont si sujets à se laisser séduire, soit par la présomption, soit par l'éclat de leur grandeur, ou soit par l'artifice des méchants, que leur religion peut être surprise, quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuse que vous vous faites de moi ne serait-elle pas fondée sur celles que mon cher Césarion vous en a données? En vérité, on est bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais souffrez que je vous détrompe, et que je vous fasse en deux mots mon caractère, afin que vous ne vous y mépreniez plus; à condition toutefois que vous ne m'accuserez pas du défaut qu'avait votre défunt ami Chaulieu, qui parlait toujours de lui-même.[a] Fiez-vous sur ce que je vais vous dire.

[a] Voyez t. XVII, p. 33.

J'ai peu de mérite et peu de savoir; mais j'ai beaucoup de bonne volonté, et un fonds inépuisable d'estime et d'amitié pour les personnes d'une vertu distinguée; et avec cela je suis capable de toute la constance que la vraie amitié exige. J'ai assez de jugement pour vous rendre toute la justice que vous méritez; mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. Vous recevrez de ces mauvais vers en assez bon nombre par le dernier paquet que je vous ai adressé.[a] La *Henriade* et vos magnifiques pièces de poésie m'ont engagé à faire quelque chose de semblable; mais mon dessein est avorté, et il est juste que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venue la séduction.

Rien ne peut égaler la reconnaissance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode. Vous m'obligez sensiblement par là; aussi ne saurais-je assez me louer de votre généreuse sincérité.[b] Mais comment pourrais-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite? et comment pourrais-je supporter mon bégayement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes?

Si ce n'était abuser de votre amitié et vous dérober de ces moments que vous employez si utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour distinguer les mots qui conviennent aux vers, de ceux qui appartiennent à la prose? Despréaux ne touche point cette matière dans son *Art poétique*, et je ne sache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, monsieur, mieux que personne, m'instruire d'un art dont vous faites l'honneur, et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable Émilie m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le secours des deux divinités de Cirey pour m'aider à surmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires, qui présidez dans mon Lycée et dans mon Académie.

[a] La phrase commençant par « Vous recevrez, » omise dans l'édition de Kehl, est tirée des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 275 et 276.

[b] La fin de cette phrase, depuis « par là, » omise dans l'édition de Kehl, est également tirée des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 276.

La sublime Émilie et le divin Voltaire
Sont de ces présents précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Césarion qui puisse vous avoir communiqué les pièces de ma musique. Je crains fort que des oreilles françaises n'aient guère été flattées par des sons italiques, et qu'un art qui ne touche que les sens puisse plaire à des personnes qui trouvent tant de charmes dans des plaisirs intellectuels. Si cependant il se pouvait que ma musique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous lassiez pas de m'instruire.

Je vous prie de saluer de ma part la divine Émilie, et de l'assurer de mon admiration. Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le sont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruisent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquise du Châtelet est louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illusions des sens, et d'abandonner les plaisirs faux et passagers de ce monde pour s'adonner entièrement à la recherche de la philosophie la plus sublime!

On ne saurait réfuter M. Wolff plus poliment que vous le faites. Vous rendez justice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de son système; mais c'est un défaut commun à tout système, d'avoir un côté moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentiront toujours de l'humanité, et ce n'est pas de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre; il y paraît toujours de nouvelles têtes, à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le système qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne saurions exiger avec justice que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on

n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer; et leurs raisonnements, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les Des Cartes, les Locke, les Newton, les Wolff, n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systèmes en sage; vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration est entre les mains d'Émilie; je n'oserais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai; je me contenterai de vous en faire souvenir modestement pour ne pas perdre la valeur de mes droits.

En vérité, monsieur, si la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; et votre âme devrait être immortelle, afin que Dieu pût être le rémunérateur de vos vertus. Le ciel vous a donné des gages d'une prédilection si marquée, qu'en cas d'un avenir, j'ose vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous sera remise par le ministère de M. Thieriot. Je voudrais non seulement que mon esprit eût des ailes pour qu'il pût se rendre à Cirey, mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même, en eût pour vous assurer de vive voix de l'estime infinie avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

34. AU MÊME.[a]

Remusberg, 6 décembre 1737.

Monsieur, misérable inconstance humaine! s'écrierait un orateur, s'il savait la résolution que j'avais prise de ne plus toucher à mon

[a] Cette lettre est tirée des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 316—319.

ode, et s'il voyait avec quelle légèreté cette résolution est rompue. J'avoue que je n'ai aucune raison assez forte pour m'excuser; aussi n'est-ce pas pour vous faire mon apologie que je vous écris; bien loin de là, je vous regarde comme un ami sûr et sincère, auquel je puis faire un libre aveu de toutes mes faiblesses. Vous êtes mon confesseur philosophique; enfin j'ai si bonne opinion de votre indulgence, que je ne crains rien en vous confiant mes folies. En voici un bon nombre : une *Épître* qui vous fera suer, vu la peine qu'elle m'a donnée; un petit conte assez libre,[a] qui vous donnera mauvaise idée de ma catholicité, et encore plus de mes hérétiques ébats; et enfin cette ode à laquelle vous avez touché, et que j'ai eu la hardiesse de refondre. Encore un coup, souvenez-vous, monsieur, que je ne vous envoie ces pièces que pour les soumettre à votre critique, et non pour gueuser vos suffrages. Je sens tout le ridicule qu'il y aurait à moi de vouloir entrer en lice avec vous, et je comprends très-bien que, si quelque Paphlagonien s'était avisé d'envoyer des vers latins à Virgile pour le défier au combat, Virgile, au lieu de lui répondre, n'aurait pu mieux faire que de conseiller à ses parents de l'enfermer aux Petites-Maisons, au cas qu'il y en eût en Paphlagonie. Enfin je ne vous demande que de la critique et une sévérité inflexible. Je suis à présent dans l'attente de vos lettres; je m'en promets tous les jours de poste; vers l'heure qu'elles arrivent, tous mes domestiques sont en campagne pour m'apporter mon paquet; bientôt l'impatience me prend moi-même, je cours à la fenêtre; et ensuite, fatigué de ne rien voir venir, je me remets à mes occupations ordinaires. Si j'entends du bruit dans l'antichambre, m'y voilà : Eh bien, qu'est-ce? qu'on me donne mes lettres : point de nouvelles? Mon imagination devance de beaucoup le courrier. Enfin, après que ce train a continué pendant quelques heures, voilà mes lettres qui arrivent, moi à les décacheter; je cherche votre écriture (souvent vainement); et, lorsque je l'aperçois, mon empressement m'empêche d'ouvrir le cachet; je lis, mais si vite, que je suis obligé d'en revenir quelquefois jusqu'à la troisième lecture, avant que mes esprits calmés me permettent de comprendre ce que j'ai lu; et il arrive même

[a] *La Bulle du pape*, t. XIV, p. 148—152.

que je n'y réussis que le lendemain. Les hommes font entrer un concours de certaines idées dans la composition de cet être qu'ils nomment le bonheur; s'ils ne possèdent qu'imparfaitement ou que quelques parties de cet être idéal, ils éclatent en plaintes amères, et souvent en reproches contre l'injustice du ciel, qui leur refuse ce que leur imagination leur adjuge si libéralement: c'est un sentiment qui se manifeste en moi. Vos lettres me causent tant de plaisir, lorsque j'en reçois, que je puis les ranger à juste titre sous ce qui contribue à mon bonheur. Vous jugerez facilement de là que n'en point recevoir doit être un malheur, et qu'en ce cas c'est vous seul qui le causez; je m'en prends quelquefois à Du Breuil-Tronchin,[a] quelquefois à la distance des lieux, et souvent même j'ose en accuser jusqu'à Émilie. Mais ne craignez pas que je veuille vous être à charge, et que, malgré le plaisir que je trouve à m'entretenir avec vous, mon importune amitié veuille vous contraindre; bien loin de là, je connais trop le prix de la liberté pour la vouloir ravir à des personnes qui me sont chères. Je ne vous demande que quelques signes de vie, quelques marques de souvenir, un peu d'amitié, beaucoup de sincérité, et une ferme persuasion de la parfaite estime avec laquelle je suis, etc.

---

35. DE VOLTAIRE.

Cirey, 20 décembre 1737.

Monseigneur, j'ai reçu, le 12 du présent mois, la lettre de Votre Altesse Royale, du 19 novembre. Vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser un paquet contenant des mémoires sur le gouvernement du czar Pierre Ier, et en même temps vous m'avertissez, avec votre prudence ordinaire, de l'usage retenu que j'en dois faire. L'unique usage que j'en ferai, monseigneur, sera d'envoyer à V. A. R. l'ouvrage rédigé selon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez

[a] Voyez ci-dessus, p. 43, 70 et 96.

mis le sceau de votre approbation. C'est ainsi que je veux en user pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'est dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, sous le couvert de M. Borcke, une tragédie que je viens d'achever,[a] et que je soumets à vos lumières. Je souhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

V. A. R. mande que le paquet contenant le mémoire du Czar et d'autres choses beaucoup plus précieuses pour moi est parti le 10 novembre. Voilà plus de six semaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, monseigneur, ajouter à vos bontés celle de m'instruire de la voie que vous avez choisie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand V. A. R. daignera m'honorer de ses lettres, de ses ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. Pidol, maître des postes à Trèves; la seule précaution est de les affranchir jusqu'à Trèves; et, sous le couvert de ce Pidol, serait l'adresse à d'Artigni, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que V. A. R. pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adresse et l'entremise de M. Thieriot, seraient plus commodes.

Ne vous lassez point, monseigneur, d'enrichir Cirey de vos présents. Les oreilles de madame du Châtelet sont de tous pays, aussi bien que votre âme et la sienne. Elle se connaît très-bien en musique italienne; ce n'est pas qu'en général elle aime la musique de prince. Feu M. le duc d'Orléans fit un opéra détestable, nommé *Panthée.* Mais, monseigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi; vous êtes un grand homme.

On dit que V. A. R. a envoyé des vers charmants à madame de La Popelinière. Savez-vous bien, monseigneur, que vous êtes adoré en France? On vous y regarde comme le jeune Salomon du Nord. Encore une fois, c'est bien dommage pour nous que vous soyez né pour régner ailleurs. Un million au moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de sujets, vivre entouré des arts et des plaisirs, ne devoir le respect et l'admiration des hommes qu'à soi-même, cela vaudrait peut-

[a] La tragédie de *Mérope,* à laquelle Frédéric fait allusion ci-dessus, p. 83.

être un royaume; mais votre devoir est de rendre un jour les Prussiens heureux. Ah! qu'on leur porte envie!

Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous présenter quelques règles pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose, de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois. De nouveaux besoins, dont on ne s'est aperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se contredire[a] et parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poétiques.

Une idée poétique, c'est, comme le sait V. A. R., une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler; par exemple, je dirai en prose : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talents, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers :

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les arts et les vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatisme farouche,
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poétique, c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques,*[b] mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant, sur les eaux, aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée, et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.[c]

[a] Se conduire. (Variante de l'édition de Kehl, t. LXIV, p. 173.)
[b] *La Henriade,* chant Ier, v. 37.
[c] L. c., v. 177—182.

Ce César, à la sixième ligne, est un tour purement poétique, et en prose je commencerais par César.

Les mots uniquement réservés pour la poésie, j'entends la poésie noble, sont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadème* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*Empyrée* pour le ciel, *les airs* pour l'air, *fastes* pour registre, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier, ce sont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une *Épître*, dans une satire, non seulement les styles différents, mais encore les langues différentes, par exemple, celle de Marot et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de Callot et les charges de Téniers avec des figures de Raphaël. Il me semble que ce mélange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, monseigneur, l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à V. A. R. que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la *Métaphysique* de M. Wolff, il me paraît presque en tout dans les principes de Leibniz. Je les regarde tous deux comme de très-grands philosophes; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes est bien loin de les valoir; car un soldat peut très-bien critiquer son général, sans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talents. Madame la marquise du Châtelet, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentiments et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance que je suis pour toute ma vie, etc.

---

36. A VOLTAIRE.

Berlin, 26 décembre 1737.[a]

J'ai été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres, cette poste m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je vous répondrai selon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus surpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que M. Thieriot vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille sur tout ce qu'on vous écrit, puisque vous n'êtes point du tout soupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le Roi, ni même d'en avoir eu connaissance. Je vous exposerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'est qu'une bagatelle méprisable, et aucunement digne de considération. Il y a un an qu'on vendit ici, sous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la personne du Roi, sous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cygnes.*[b] Les vers en sont passables, mais ce ne sont que des injures rimées. Le sens contient la bile la plus venimeuse qui fut jamais. C'est un tissu d'anecdotes cousues avec toute la malignité possible, et brodées d'une manière abominable. Le Roi a vu cette pièce; mais, sensible uniquement à la vraie gloire et à l'approbation des gens de bien, il a souverainement méprisé l'auteur et la production. On s'est contenté d'en défendre la vente sous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On sait que l'auteur infâme est de ces écrivains mercenaires que l'animosité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il est trop au-dessous d'un roi de s'amuser à punir un misérable. Si le Créateur voulait lancer son tonnerre sur chaque reptile qui, en sa frénésie, pousse l'audace jusqu'à le blasphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la surface de la terre, et les

[a] Le 1er janvier 1738. (Variante des *Œuvres posthumes,* t. VIII, p. 337.) Dans la traduction allemande de ce recueil, t. VIII, p. 115, cette lettre est datée du 25 décembre 1737.

[b] *Lettre de Don Quichotte au chevalier des Cygnes.* (Variante des *Œuvres posthumes,* t. VIII, p. 324.)

foudres ne cesseraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, monsieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des soupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, si le fait avait existé? Vous me connaissez bien mal, et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris sur moi le soin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre Renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je ne prétends dire autre chose, sinon que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorants et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps; et j'emploie arguments, exemples, et vos ouvrages mêmes, pour vous faire des prosélytes. Je peux me flatter d'avoir assez bien réussi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thieriot fait mention n'est point de mon régiment, et passe dans l'armée pour un homme peu véridique; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de métaphysique *sur la Liberté*, et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaissances qu'on peut acquérir par le raisonnement. Cela posé, je fais mes efforts pour connaître de Dieu tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas d'un faible secours. Je vois premièrement qu'un Être créateur doit être sage et puissant. Comme sage, il a voulu, dans son intelligence éternelle, le plan du monde; et comme tout-puissant, il l'a exécuté.

De là il s'ensuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événements y concourent. Si tous les événements y concourent, il faut que tous les hommes agissent conformément au dessein du Créateur, et qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions que suivant les lois immuables de ses desseins, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi Dieu serait spectateur

oisif de la nature. Le monde se gouvernerait suivant le caprice des hommes, et celui dont la puissance a formé l'univers serait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puisqu'il faut opter entre faire un être passif ou du Créateur, ou de la créature, je me détermine en faveur de Dieu. Il est plus naturel que ce Dieu fasse tout, et que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour ensuite rester les bras croisés, et asservir sa volonté et sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un Américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de se tourner d'elle-même, et il ne soupçonnera pas seulement qu'il y a des ressorts cachés qui la font mouvoir, bien moins encore que l'horloger l'a faite à dessein qu'elle fasse précisément le mouvement auquel elle est assujettie. Dieu est cet horloger. Les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses; et comme l'art est plus caché en nous, et que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, et celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos faibles yeux. Mais il n'a pas moins eu intention de nous destiner précisément à ce que nous sommes; il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société et le bien de la totalité du genre humain.

Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes que si on les envisageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un astragale; mais lorsqu'on considère tout le reste du bâtiment, alors on peut avoir une idée précise et nette des proportions et des beautés de l'édifice. Il en est de même des systèmes philosophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement, et qui par conséquent s'écroule de soi-même. Ainsi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut nécessairement que ce Dieu soit de la partie du système, sans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout à fait. Le nom de Dieu, sans l'idée de ses attributs,

et principalement sans l'idée de sa puissance, de sa sagesse et de sa prescience, est un son qui n'a aucune signification, et qui ne se rapporte à rien absolument.

J'avoue qu'il faut, si je puis m'exprimer ainsi, entasser ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majestueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'est que cet Être créateur, cet Être éternel, cet Être tout-puissant, etc. Cependant j'aime mieux m'abîmer dans son immensité que de renoncer à sa connaissance et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de Dieu, votre système serait l'unique que j'adopterais; mais comme il est certain que ce Dieu est, on ne saurait assez mettre de choses sur son compte. Après quoi il reste encore à vous dire que, comme tout est fondé, ou bien comme tout a sa raison dans ce qui l'a précédé, je trouve la raison du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de son corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir; un misanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poumon sec; l'amoureux, le tempérament robuste, etc. Enfin, comme je trouve toutes ces choses disposées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut nécessairement que chaque individu soit déterminé d'une façon précise, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous sommes. Que dirai-je des événements qui servent à nous donner des idées et à nous inspirer des résolutions, comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air, la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire, ainsi du reste? Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un Voltaire au monde, si je n'avais pas lu ses excellents ouvrages, comment est-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon estime? En un mot, comment est-ce que je puis vouloir une chose, si je ne la connais pas?

Enfin, pour attaquer la liberté dans ses derniers retranchements, comment est-ce qu'un homme peut se déterminer à un choix ou à une action, si les événements ne lui en fournissent l'occasion? Et ces événements, qui est-ce qui les dirige? Ce ne peut être le hasard, puisque le hasard est un mot vide de sens.

Ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événements selon sa volonté, il dirige aussi et gouverne nécessairement les hommes; et c'est ce principe qui est la base et comme le fondement de la providence divine, et qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble et la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme peut se former d'un Être aussi immense que l'est le Créateur. Ce principe me fait connaître en Dieu un Être infiniment grand et sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, et ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un Dieu qui embrasse généralement toutes choses, et dont la sagesse a préparé, dès le commencement du monde, ce qu'il a exécuté à la fin des temps! Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de Dieu selon la faiblesse des conceptions humaines. Je porte ma vue aussi loin que je puis; mais, si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes; cela se peut, je n'en disconviens pas. Mais si le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé reconnaîtrait la puissance du roi Louis XV supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de Dieu, qui ne peut, en aucune façon, entrer en ligne de comparaison avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le sort se joue, et que le temps détruit après une durée courte et passagère.

Lorsque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaissance; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaissez la théorie et la pratique; en un mot, il vous est facile de discourir savamment de vous-même. Il est certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la société. Le principe primitif de la vertu est l'intérêt (que cela ne vous effraye point), puisqu'il est évident que les hommes se détruiraient les uns les autres, sans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des faussaires, des meurtriers; ils couvrent toute la face de la terre; et,

sans les lois qui répriment le vice, chaque individu s'abandonnerait à l'instinct de la nature, et ne penserait qu'à soi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous; et l'on convint que l'on ne se déroberait point réciproquement son bien, qu'on n'attenterait point à la vie de ses semblables, et qu'on se prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces âmes bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même; leur cœur est sensible au plaisir qu'il y a de bien faire. Il vous importe peu de savoir que l'intérêt ou le bien de la société demandent que vous soyez vertueux. Le Créateur vous a heureusement formé de façon que votre cœur n'est point accessible aux vices; et ce Créateur se sert de vous comme d'un organe, comme d'un instrument, comme d'un ministre, pour rendre la vertu plus respectable et plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'est le plus grand présent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui consacrèrent sous divers titres servaient à l'honorer; mais vous lui faites des disciples. Vous travaillez à lui former des sujets, et donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la *Philosophie de Newton* et l'*Histoire de Louis XIV*, qui, avec Césarion, me viendront le 16 de janvier.[a] La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambassadeur de me joindre plus tôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieusement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon sentiment, avec toute la franchise possible, sur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer; c'est la marque la plus manifeste que je puisse vous donner de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous expose mes doutes, ce n'est point par arrogance, ce n'est point non plus que j'aie une haute opinion de mon habileté; mais c'est pour découvrir la vérité. Mes doutes sont des interrogations, afin d'être plus foncièrement instruit, et pour éviter tous les obstacles qui pourraient se

[a] Qui, avec Césarion, me joindront le 15 de janvier. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 334.)

rencontrer dans une matière aussi épineuse qu'est celle de la métaphysique.

Ce sont là les raisons qui m'obligent à ne vous jamais déguiser mes sentiments. Il serait à souhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter? Une malheureuse présomption, une pernicieuse idée d'infaillibilité, une funeste habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne sauraient souffrir que l'écho de leurs pensées, et ils poussent la tyrannie jusqu'à vouloir gouverner aussi despotiquement sur les pensées et sur les opinions que les Russes peuvent gouverner une troupe de serviles esclaves. Il n'y a que la seule vertu qui soit digne d'entendre la vérité. Puisque le monde aime l'erreur, et qu'il veut se tromper, il faut l'abandonner à son mauvais destin; et c'est, selon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un, que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées. En un mot, oser contredire un auteur, c'est rendre un hommage tacite à sa modération, à sa justice et à sa raison.

Vous me faites naître des espérances charmantes. Il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes; vous pensez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas! Il est sûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous seul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion; mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable. Je suis étranger, je n'ai point l'imagination assez vive, et toutes les bonnes choses ont été dites avant moi. Pour à présent, il en est de moi comme des vignes, qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. Il semble que celui de Remusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable Émilie de toute mon estime; elle a désarmé mon courroux par le morceau de votre *Métaphysique* que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à présent comme je désirais

qu'elle fût. Si je ne trouve pas vos noms dans mes titres, je sens toutefois que vous êtes faits pour m'instruire, et moi pour vous admirer. [a]

Il serait superflu de vous répéter les assurances de mon estime et de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, etc.

---

37. AU MÊME.

Berlin, 14 janvier 1738. [b]

Monsieur, vous me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet sous mon adresse; je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve *Mérope*. Je lis, je suis charmé, j'admire, et je suis obligé d'augmenter la reconnaissance que je vous dois, et que je ne croyais plus susceptible d'accroissement. *Mérope* est une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce est menée avec adresse; la terreur croît de scène en scène; et la tendresse maternelle substituée à l'amour doucereux m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une passion frivole. Les vers sont pleins de noblesse, les sentiments expliqués avec dignité; enfin la conduite de la pièce, l'expression des mœurs, la vraisemblance, le dénoûment, tout y est aussi heureusement amené qu'on peut le désirer. Il n'y a que vous au monde qui puissiez faire une pièce aussi parfaite que *Mérope*. J'en suis charmé, j'en suis extasié, et je ne finirais point, si ce n'était pour épargner votre modestie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux

[a] La phrase qui commence par « Si je ne trouve pas, » omise dans l'édition de Kehl, est tirée des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 337.

[b] Dans l'édition de Kehl, cette lettre est datée du 14 janvier 1737; dans les *Œuvres posthumes*, t. X, p. 146—148, elle est sans date. Nous donnons le texte de l'édition de Kehl, et tirons la date de la traduction allemande des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 127.

pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaissance. Je vous prie, conservez la bague que je vous envoie comme un monument du plaisir que votre incomparable tragédie m'a causé. Si vous n'aviez jamais fait que *Mérope,* cette pièce suffirait seule pour faire passer votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés. Vos ouvrages suffiraient pour immortaliser vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé sensiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occasions qui se présentent. Je reste toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des sentiments pleins d'estime avec lesquels je suis, etc.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Émilie.

Il s'est trouvé quelques fautes de copiste dans *Mérope;* je les noterai, et je vous les enverrai par le premier ordinaire, pour vous prier de me les corriger. [a]

Césarion n'est pas encore arrivé; il faut avouer que l'amour est un grand maître.

---

38. DE VOLTAIRE.

(Cirey) janvier 1738.

Monseigneur, je reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de V. A. R., l'un venant par la voie de M. Thieriot, l'autre par celle de M. Plötz, capitaine dans votre régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. Plötz que j'ai l'honneur de faire réponse à V. A. R., le même jour ou plutôt la même nuit; car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que

[a] Cet alinéa, omis dans l'édition de Kehl, est tiré des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 148.

ces deux paquets contiennent, et la prose très-instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Federic* que tout le détail de l'empire des Russes, que l'*Histoire universelle*. Ce n'est pas parce que ces vers louent Émilie et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame du Châtelet, qui, jusqu'à présent, n'a été que philosophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je suis si plein de vos présents, monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement; mais, au premier coup d'œil, nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes,[a] qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose; dites-moi si je me trompe; c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie, l'aisance, les grâces. Il me paraît, de plus, que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agréments que vous répandez dans la société qui a l'honneur de vous entourer. Ce style ne sent point le travail d'un homme trop occupé de la poésie. Les autres ouvrages ont leur prix; j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci sera le saint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes, qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui sont les fautes des doigts et non de l'esprit. Par exemple :

> *J'ause* profiter de la vie,
> Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'ause* pour *j'ose* et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre syllabes, ce mot n'est que de trois; vous faites *carrière* de trois

[a] Voyez t. XIV, p. 21 — 25.

syllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des observations telles qu'en ferait le portier de l'Académie française; mais, monseigneur, c'est que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jusqu'à présent, donner la préférence à cet ouvrage, c'est qu'il est la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me semble que je suis de la cour de V. A. R., que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui exposer mes doutes sur les sciences qu'elle cultive. D'ailleurs Cirey est la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, monseigneur, de l'*Épître* que V. A. R. lui adresse; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmants écrits;
Et c'est à cette Thalestris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîments à faire à V. A. R. sur la lettre à M. Duhan, à M. Pesne! Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi, monseigneur, quel encouragement pour mériter, si je peux, vos bontés! Laissez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je serai de sang-froid.

Pour me désenivrer, je viens vite à la prose, aux éclaircissements sur la Russie, que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar Pierre Ier les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation : «J'y aurai beaucoup «de peine, répondit le Czar; mais j'ai un plus grand ouvrage à «entreprendre. — Eh! quel est-il? dit le Hollandais. — C'est de «me réformer moi-même,» reprit le Czar. Je conviens, mon-

seigneur, que c'était un barbare; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes, c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner, c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée; il a voulu même introduire la société chez des hommes insociables.

Il avait de grands défauts, sans doute; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés? n'a-t-il pas établi les arts? n'a-t-il pas, enfin, diminué le nombre des moines? V. A. R. a grande raison de détester ses vices et sa férocité; vous haïssez dans Alexandre, dont vous me parlez, le meurtrier de Clitus; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de Darius, le fondateur d'Alexandrie? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes? Le Czar, dites-vous, monseigneur, n'avait pas la valeur de Charles XII. Cela est vrai; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois. A quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs, qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples? La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'Alexandre VI s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je serai probablement obligé de parler de l'impératrice Marthe, nommée, depuis, Catherine, et du malheureux fils de ce féroce législateur. Oserai-je supplier V. A. R. de me procurer quelque connaissance sur la vie de cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarowitz? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du Czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père s'est souillé d'un crime horrible.

Infelix, utcunque ferent ea fata nepotes![a]

V. A. R. aura-t-elle la bonté de joindre ces éclaircissements à ceux dont elle m'a déjà honoré? Votre destin est de me protéger et de m'instruire, etc.

---

39. DU MÊME.

(Cirey) janvier 1738.

Monseigneur, Votre Altesse Royale a dû recevoir une réponse de madame la marquise du Châtelet par la voie de M. Plötz; mais comme M. Plötz ne nous accuse ni la réception de cette lettre, ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé, huit jours auparavant, pour V. A. R., je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. Thieriot.

Je vous avais mandé, monseigneur, que j'avais, du premier coup d'œil, donné la préférence à l'*Épître sur la Retraite* à cette description aimable du loisir occupé dont vous jouissez; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'*Épître à Pesne*,[b] et tout y respire le bon goût. C'est le peintre de la raison qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous assurer, monseigneur, que les six derniers vers, par exemple, sont un chef-d'œuvre:

[a] Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 823.
[b] Voyez t. XIV, p. 30 — 32.

Abandonne tes saints entourés de rayons,
Sur des sujets brillants exerce tes crayons;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les nymphes des forêts, les Grâces demi-nues,
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

C'est ainsi que Despréaux les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, monseigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'*Épître à M. Duhan* [a] est bien digne de vous; elle est d'un esprit sublime et d'un cœur reconnaissant. M. Duhan a élevé apparemment V. A. R. Il est bien heureux, et jamais prince n'a donné une telle récompense. Je m'aperçois, en lisant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une seule pensée fausse. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impossibles à éviter; car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* est de trois syllabes et non de quatre? que *aient* est d'une syllabe et non pas de deux? Ce n'est pas vous qui avez fait notre langue; mais c'est vous qui pensez:

. . . . . . *Sapere est et principium et fons.* [b]

Un esprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuser à faire des vers français et de la musique italienne; vous saisissez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaissez très-bien en peinture; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il est impossible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne fasse le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous serez sur le trône ce que vous êtes dans votre retraite; et vous régnerez comme vous pensez et comme vous écrivez. Si V. A. R. s'écarte un peu de la vérité, ce n'est que dans les éloges dont elle me comble; et cette erreur ne vient que de sa bonté.

L'*Épître* que vous daignez m'adresser, [c] monseigneur, est une bien belle justification de la poésie, et un grand encouragement

[a] Voyez t. XVII, p. 276 — 278.
[b] Horace, *Art poétique*, v. 309.
[c] Voyez t. XIV, p. 33 — 36.

pour moi. Les cantiques de Moïse, les oracles des païens, tout y est employé à relever l'excellence de cet art; mais vos vers sont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poésie. Il n'est pas bien sûr que Moïse soit l'auteur des deux beaux cantiques, ni que le meurtrier d'Urie, l'amant de Bethsabée, le roi traître aux Philistins et aux Israélites, etc., ait fait des psaumes; mais il est sûr que l'héritier de la monarchie de Prusse fait de très-beaux vers français.

Si j'osais éplucher cette *Épître* (et il le faut bien, car je vous dois la vérité), je vous dirais, monseigneur, que *trompette* ne rime point à *tête,* parce que *tête* est long, et que *pette* est bref, et que la rime est pour l'oreille et non pour les yeux. *Défaites,* par la même raison, ne rime point avec *conquête; quête* est long, *faites* est bref. Si quelqu'un voyait mes lettres, il dirait: Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne descendre à tout. Quand ce prince fait la revue de son régiment, il examine le fourniment du soldat. Le grand homme ne néglige rien; il gagnera des batailles dans l'occasion; il signera le bonheur de ses sujets, de la même main dont il rime des vérités.

Venons à l'ode;[a] elle est infiniment supérieure à ce qu'elle était, et je ne saurais revenir de ma surprise qu'on fasse si bien des odes françaises au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un Français qui faisait très-bien des vers italiens; c'était l'abbé Regnier; mais il avait été longtemps en Italie, et vous, mon prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'existence;* il faut dire *je n'eusse;* et *la sagesse avait pourvue,* il faut dire *pourvu.* Jamais un verbe ne prend cette terminaison que quand son participe est considéré comme adjectif. Voici qui est encore bien pédant; mais j'en ai déjà demandé pardon, et vous voulez savoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la personne que vous avez aimée,* parce que *aimée* est comme un adjectif de la personne. On dira *la sagesse dont votre âme est pourvue,* par la

[a] *Apologie des bontés de Dieu.* Voyez ci-dessus, p. 86.

même raison; mais on doit dire : *Dieu a pourvu à former un prince qui*, etc.

Ta clémence infinie
Dans aucun sens ne se dénie.

Dénie ne peut pas être employé pour dire *se dément;* le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuser.*

Si tu me condamne à périr.

Il faut absolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'est plus ne peut souffrir.

Tel signifie toujours, en ce sens, un nombre d'hommes qui fait une chose, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'est une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre :

Qui n'est plus ne saurait souffrir, etc.

---

40. DU MÊME.

(Cirey) 23 janvier 1738.

Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles : un plein de bonté, de tendresse et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs; le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. Leibniz ou de M. Wolff à quelqu'un de ses amis; mais elle est signée *Federic.* C'est un des prodiges de votre âme, monseigneur; V. A. R. remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie, elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon âme.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les Leibniz, les Wolff, les Frédéric. Me voilà, comme Ajax, ferraillant dans l'obscurité, et je vous crie:

Grand dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous![a]

[a] L'*Iliade*, traduite par Houdard de La Motte, chant XVII, v. 645—647 de l'original.

Mais, avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet, deux *Épîtres* qui sont le commencement d'une espèce de système de morale que j'avais commencé il y a un an. Il y a quatre *Épîtres* de faites. Voilà les deux premières: l'une roule sur l'égalité des conditions, l'autre sur la liberté. Cela est peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête presque couronnée que les hommes sont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partisans du *fatum*, à un philosophe qui prête un appui si puissant à ce système de la nécessité absolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien V. A. R. est bonne. Elle ne gêne point les consciences. Elle permet qu'on dispute contre elle; c'est l'ange qui daigne lutter contre Israël. J'en resterai boiteux,[a] mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois aussi fermement que je crois qu'une âme comme la vôtre serait également bien partout. Votre devise est:

Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.[b]

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons si les Clarke, les Locke, les Newton, me doivent éclairer, ou si les Leibniz, princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut certainement rien de plus fort que tout ce que dit V. A. R. pour prouver la nécessité absolue. Je vois d'abord que V. A. R. est dans l'opinion de la raison suffisante de MM. Leibniz et Wolff. C'est une idée très-belle, c'est-à-dire très-vraie, car, enfin, il n'y a rien qui n'ait sa cause, rien qui n'ait une raison de son existence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

1° Qu'entends-je par liberté? Le pouvoir de penser, et d'opérer des mouvements en conséquence, pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

2° Est-ce moi qui pense et qui opère des mouvements? Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir. Ce qui est passif n'est point libre.

[a] Genèse, chap. XXXII, v. 25.

[b] Horace, *Épîtres*, livre II, ép. 2, v. 200.

Est-ce un autre qui agit pour moi, je suis trompé par cet autre quand je crois être agent.

3° Quel est cet autre qui me tromperait? Ou il y a un Dieu, ou non. S'il est un Dieu, c'est lui qui me trompe continuellement. C'est l'Être infiniment sage, infiniment conséquent, qui, sans raison suffisante, s'occupe éternellement d'erreurs opposées directement à son essence, qui est la vérité.

S'il n'y a point de Dieu, qui est-ce qui me trompe? Est-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence?

4° Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut nécessairement prouver qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comme elle serait impossible.

5° Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons: ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même une contradiction dans les termes, comme un carré plus long que large est une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Être infini et créateur est libre, et si, étant libre, il peut donner une partie de son attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6° Si Dieu n'est pas libre, il n'est pas un agent; donc il n'est pas Dieu. Or, s'il est libre et tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à savoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

7° On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que, si nous étions des agents, nous serions en cela indépendants de lui; et que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choses: 1° Ce que Dieu fait lorsque les hommes agissent? ce qu'il faisait avant qu'ils fussent, et ce qu'il fera quand ils ne seront plus. 2° Que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisqu'elle-même est un effet de sa puissance infinie.

8° On objecte que nous sommes emportés quelquefois mal-

gré nous, et je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté *est la santé de l'âme.* [a]

9° On ajoute que l'assentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet assentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très-différentes, et si différentes, qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes sources du malentendu qui est entre les hommes sur cet article vient de ce que l'on confond souvent la volonté et le désir.

10° On objecte que, si nous étions libres, il n'y aurait point de Dieu; je crois, au contraire, que c'est parce qu'il y a un Dieu que nous sommes libres. Car, si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même, d'une nécessité absolue (ce qui fourmille de contradictions), il est certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvements liés nécessairement ensemble; donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc sans Dieu point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnements échappés, sur cette matière, à l'illustre M. Leibniz.

11° Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de Dieu. Et quand on me dit : Dieu sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue, j'avoue que je suis à bout, que je n'ai rien à répondre, et que tous les philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingents avec la prescience de Dieu ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que Dieu peut fort bien ignorer des futurs contingents, à peu près, s'il m'est permis de parler ainsi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils soutiennent que non seulement ce ne serait point une imperfection dans un Être suprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres, et qu'au contraire, il semble plus digne de l'Être

[a] Voyez ci-dessus, p. 102.

suprême de créer des êtres semblables à lui, semblables, dis-je, en ce qu'ils pensent, qu'ils veulent et qu'ils agissent, que de créer simplement des machines.

Ils ajouteront que Dieu ne peut faire des contradictions, et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ses créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la liberté consiste à pouvoir agir ou ne pas agir; donc, si Dieu sait précisément que l'un des deux arrivera, l'autre dès lors devient impossible; donc plus de liberté. Or, ces gens-là admettent une liberté; donc, selon eux, en admettant la prescience, ce serait une contradiction dans les termes.

Enfin, ils soutiendront que Dieu doit ignorer ce qu'il est de sa nature d'ignorer; et ils oseront dire qu'il est de sa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point savoir ce qui n'est pas.

Ne se peut-il pas très-bien faire, disent-ils, que, du même fonds de sagesse dont Dieu prévoit à jamais les choses nécessaires, il ignore aussi les choses libres? En serait-il moins le créateur de toutes choses, et des agents libres, et des êtres purement passifs?

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne serait pas une assez grande satisfaction pour Dieu de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agissent librement? Ce plaisir, toujours nouveau, de voir comment ses créatures se servent à tous moments des instruments qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle et oisive contemplation de soi-même, assez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne?

On objecte à ces raisonneurs-là que Dieu voit en un instant l'avenir, le passé et le présent; que l'éternité est instantanée pour lui. Mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui est un instant leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que Dieu prévoit nos actions libres, à peu près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra, dans une telle occasion, un

homme dont il connaît le caractère? La différence sera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que Dieu prévoit avec une sagacité infinie. C'est le sentiment de Clarke.

J'avoue que tout cela me paraît très-hasardé, et que c'est un aveu, plutôt qu'une solution, de la difficulté. J'avoue enfin, monseigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de Dieu; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et la Providence, je crois néanmoins la création et la Providence, aussi je me crois libre (jusqu'à un certain point, s'entend) malgré les puissantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à V. A. R., non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus sages que Dieu ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, monseigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne se gouvernent point par leurs principes; mais votre âme paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il pense.

Daignez, au nom de l'humanité, penser que nous avons quelque liberté; car, si vous croyez que nous sommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix seront les grandes actions que vous ferez? quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que V. A. R. prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs? comment, enfin, regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus sàge des hommes verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire du même œil dont on voit des roues de moulin tourner sur le courant de l'eau, et se briser à force de servir! Non, monseigneur, votre âme est trop noble pour se priver ainsi de son plus beau partage.

Pardonnez à mes arguments, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement, et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien; mais toutes seront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, etc.

---

41. A VOLTAIRE.

Potsdam, 19 janvier 1738. [a]

Monsieur, j'espère que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du czar Pierre, et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé Plötz, qui est à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plus tôt à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion.

Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur la Moscovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la nécessité où l'on est d'employer quelques ménagements en traitant des matières de cette délicatesse. La plupart des princes ont une passion singulière pour les arbres généalogiques; c'est une espèce d'amour-propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, qui les intéresse à la réputation non seulement de leurs parents en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oser leur dire qu'il y a, parmi leurs prédécesseurs, des hommes peu vertueux et par conséquent fort méprisables, c'est leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le sanctuaire de leur histoire, et de divulguer l'opprobre de leur maison! Si cette délicatesse s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raisons valables pour leur inspirer un zèle aussi ardent; mais de prétendre que cinquante

[a] Le 26 janvier 1738. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 344.)

ou soixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'est renfermer la vertu dans une seule famille, et faire une grande injure au genre humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois assez inconsidérément, en présence d'une personne, que monsieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier; il se trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé si librement était le cousin germain de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup. J'en demandai la raison, on m'en éclaircit, et je fus obligé de passer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi consistait ma sottise. Il ne me restait d'autre ressource qu'à sacrifier à la colère de celui que j'avais offensé tous mes parents qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, et que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si grièvement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parents, à quel emportement un souverain [a] ne se livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, et dont il tient toute sa grandeur!

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de Molière lui rendait lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentiments sur la tragédie de *Mérope*, qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'*Alzire*. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je marque.

J'essayerai de la voie de Trèves, selon que vous me le marquez, et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poste du soin qu'il doit prendre de cette correspondance.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne

[a] Une souveraine. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 339.) Ce mot *souverain* ou *souveraine* fait allusion à la czarine Anne Iwanowna.

vous serait pas désagréable de recevoir quelques pièces de musique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de personnes vous avez pour l'exécution, afin que, sachant leur nombre et en quoi consistent leurs talents, je puisse vous envoyer des pièces propres à leur usage. Je vous enverrais la *Le Couvreur* en cantate :

. . . . . . Quoi! ces lèvres charmantes, etc.;[a]

mais je crains de réveiller en vous le souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Il faut, au contraire, arracher l'esprit de dessus des objets lugubres. Notre vie est trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Aussi ne vous enverrai-je que de la musique joyeuse.

L'indiscret Thieriot a trompeté dans les quatre parties du monde que j'avais adressé une lettre en vers à madame de La Popelinière. Si ces vers avaient été passables, ma vanité n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vite; mais la vérité est qu'ils ne valent rien. Je me suis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être estimé des gens de bien; je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je sens trop que, si je n'étais pas prince, je serais bien peu de chose. Votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer sur moi le regard des hommes.

Ah! mon cher ami, que vous avez raison d'être satisfait de votre sort! Un grand prince, étant au moment de tomber entre les mains de ses ennemis, vit ses courtisans en pleurs, et qui se désespéraient autour de lui; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand sens : «Je sens à vos larmes que je suis encore roi.»[b]

[a] Voyez la pièce intitulée *La Mort de mademoiselle Le Couvreur*, dans les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 29—31.

[b] Frédéric rappelle probablement les paroles que Darius, vaincu et poursuivi par Alexandre, adressa à ses amis : «*Fides vestra et constantia, ut regem me esse credam, facit.*» Voyez Quinte-Curce, livre V, ch. 8.

Que ne vous dois-je point de reconnaissance pour toutes les peines que je vous coûte! Vous m'instruisez sans cesse, vous ne vous lassez point de me donner des préceptes. En vérité, monsieur, je serais bien ingrat, si je ne sentais pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à présent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner, et je vous prierai encore de ne vous point lasser à force de me corriger.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, si amateurs des nouveautés, ressuscitaient de nos jours le langage antique de Marot. Il est certain que la langue française n'était pas, à beaucoup près, aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir une oreille bien née peut-elle trouver à des sons rudes, comme le sont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la chose publique*, *accoutrements*, etc., etc.?

On trouverait étrange, à Paris, si quelqu'un y paraissait vêtu comme du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout aussi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus souffrir? Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette langue est peu entendue à présent, que celle qu'on parle de nos jours est beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle est susceptible de toute la naïveté de celle de Marot, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'osera jamais prétendre. Ce sont là, selon moi, des effets du mauvais goût et de la bizarrerie des caprices. Il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose.

Me voilà sur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poésie et la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains; elle sèche trop l'esprit. Nous autres Allemands ne l'avons que trop sec; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arroser sans cesse, pour qu'il produise.

Assurez la marquise du Châtelet de toute mon estime; dites à Émilie que je l'admire au possible. Pour vous, monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant

avec ces sentiments d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connaissent, monsieur, etc.

---

42. AU MÊME.

Remusberg, 4 février 1738.

Monsieur, je suis bien fâché que l'histoire du Czar et mes mauvais vers se soient fait attendre si longtemps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et si dans la foule il s'en trouve de passables, c'est qu'ils seront volés, ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la Vénus de Médicis, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps. C'étaient des pièces de rapport; mais si ces dames lui eussent redemandé, l'une ses yeux, l'autre sa gorge, une autre son tour de visage, que serait-il resté à la pauvre Vénus du statuaire?

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour m'a peu coûté; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'est plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poétique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai pensé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le style négligé.

J'attends avec bien de l'impatience les vers qu'Émilie veut bien se donner la peine de composer. Je suis toujours sûr de gagner au troc; et, si j'étais cartésien, je tirerais une grande vanité d'être la cause occasionnelle des bonnes productions de la marquise. On dit que, lorsqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'est tout le contraire: je vous donne de la mauvaise monnaie, et vous me rendez des marchandises inestimables. Qu'on est heureux d'avoir affaire à un esprit comme le vôtre ou comme celui d'Émilie! C'est un fleuve qui se déborde, et qui fertilise les campagnes sur lesquelles il se répand.

Il ne me serait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les sujets de reconnaissance que vous m'avez donnés, et j'aurais

une infinité de choses à dire du *Mondain*, de sa *Défense*, de l'*Ode à Émilie*, et d'autres pièces, et de l'incomparable *Mérope*. Ce sont de ces présents que vous seul êtes en état de faire.

Voltaire et Apollon, ressuscitant Mérope,
Font voir à l'univers un chef-d'œuvre nouveau,
Un modèle parfait du sublime et du beau;
Mais pour tout auteur misanthrope
C'est un malheur, c'est un fléau.[a]

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaissent mon amour-propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Comme le vieillard de la Fable,
Je sollicitais le secours,
Non point de la Mort effroyable,
Qui de sa faux épouvantable
Moissonne la fleur des beaux jours,
Mais de mon démon secourable,
Qui peut d'un vers inexorable
Adoucir l'obstination,
Et qui, maître dans l'art aimable
De Catulle et d'Anacréon,
Me rend le joug plus supportable
Où la rime tient la raison.
Ce démon au cœur charitable
Allait d'une façon palpable
Faire son apparition,
Lorsque les Grâces en ton nom
M'amenèrent d'un air affable
Ce jeune objet inimitable,
Ta fille et celle d'Apollon,
Et que dans le sacré vallon,
Par une faveur ineffable,
Melpomène adopta, dit-on.
Cette Mérope incomparable,
Qui, pensant mieux que Salomon,
Haranguait comme Cicéron,
Me défit le bandeau coupable

[a] Ces cinq vers, omis dans l'édition de Kehl, sont tirés des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 117. Il en est de même des trente-six vers qui viennent après l'alinéa suivant. Voyez l. c., p. 117—119.

Dont l'amour-propre punissable
Augmentait ma prévention.
Je vis, et mon œil équitable
Plaignit mon travail pitoyable;
Mes vers, mon tudesque jargon,
Tout me parut insupportable;
Puis, sans faire d'autre façon,
Sans plus flatter ma passion,
J'envoyai mon démon au diable.
Dieu nous garde du talion!

Je suis dans le cas de ces Espagnols établis au Mexique, qui fondent une divinité[a] fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils, s'ils voyaient une beauté européenne, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures, et laissent entrevoir jusqu'aux traits du pinceau les plus subtils? Leur orgueil, ce me semble, se trouverait sapé par le fondement; et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narcisses seraient cassés avec dépit et avec emportement.

Vous me paraissez satisfait des mémoires du czar Pierre Ier, que je vous ai envoyés, et je le suis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvements nécessaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la Czarine, et la vie du czarowitz, que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée.

Si l'on voulait se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a faits dans son pays, de mettre ses bonnes et mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par une foule innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable. S'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais si, au contraire, un homme n'a que des sentiments barbares et inhu-

[a] Une vanité. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 119.)

mains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par ses crimes.

Il est vrai que les histoires sont en partie les archives de la méchanceté des hommes; mais, en offrant le poison, elles offrent aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire quantité de méchants princes, des tyrans, des monstres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, détestés de leurs voisins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom seul devient une injure,[a] et c'est un opprobre à la réputation des vivants que d'être apostrophés du nom de ces morts.

Peu de personnes sont insensibles à leur réputation; quelque méchants qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois que, avec de semblables dispositions, la lecture de l'histoire, et les monuments qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui les lisent; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paraître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y être point sensible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté, et quiconque lira la fin tragique de César apprendra à redouter les suites de la tyrannie. De plus, les hommes se cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agissent indépendamment des exemples;[b] et d'ailleurs, si un scélérat veut autoriser ses crimes par des exemples, il n'a pas besoin (ceci soit dit à l'honneur de notre siècle) de remonter jusqu'à l'origine du monde pour en trouver. Le genre humain corrompu en présente tous les jours de plus récents, et qui par là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la mé-

[a] Agrippine dit à Néron, dans le *Britannicus* de Racine, acte V, scène VI :

Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

[b] Et n'ont d'autre but que celui d'assouvir leurs passions déréglées; d'ailleurs, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 122.)

chanceté des hommes de tous les siècles. Il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

Ton âme, de tout temps à la vertu nourrie,
Chercha ses aliments dans la philosophie,
Et sut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.[a]
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice est à tes yeux comme une terre australe.

Mon impatience n'est pas encore contentée sur l'arrivée de Césarion et du *Siècle de Louis le Grand.* La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, savoir se passer des agréments dans la vie, quoique j'espère que mon attente ne durera guère, et que ce Jason me rendra dans peu possesseur de cette toison d'or tant désirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la sincérité et à toute la franchise de ma part sur vos ouvrages. Mes doutes sont des espèces d'interrogatoires qui vous obligent à la justice de m'instruire.

Je vous prie d'assurer l'incomparable Émilie de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme saint Paul avait coutume de conclure ses épîtres, quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne loi, ni sous celle du Nouveau Testament, il n'y eut d'Iduméenne qui valût la centième partie d'Émilie. Quant à l'estime, l'amitié et la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, monsieur, etc.

---

[a] Les *Œuvres posthumes,* t. X, p. 122, donnent ces quatre premiers vers comme suit :

Ton cœur, depuis longtemps à la vertu docile,
Trouva dans la sagesse une douceur utile :
Il sut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux,
Implacables bourreaux des humains malheureux.

43. DE VOLTAIRE.

(Cirey) 5 février 1738.

Prince, cet anneau magnifique
Est plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique [a]
Étaient des dons moins précieux;
Et celui d'Hans Carvel, [b] s'il faut que je m'explique,
Est le seul que j'aimasse mieux.

V. A. R. m'embarrasse fort, monseigneur, par ses bontés, car j'ai bientôt une autre tragédie à lui envoyer; et, quelque honneur qu'il y ait à recevoir des présents de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie servît, s'il se peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poétique insolence, monseigneur; mais comment voulez-vous que mon courage ne soit un peu enflé? Vous me donnez votre suffrage: voilà, monseigneur, la plus flatteuse récompense; et je m'en tiens si bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma *Mérope*. V. A. R. me tiendra lieu du public; car c'est assez pour moi que votre esprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce française sans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur présenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous. J'ose penser, d'après le sentiment de V. A. R., que tout homme qui ne se sera pas gâté le goût par ces élégies amoureuses que nous nommons tragédies sera touché de l'amour maternel qui règne dans *Mérope*. Mais nos Français sont malheureusement si galants et si jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils sujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princesse et un fort aimable cavalier. On trouve une partie carrée tout établie dans l'*Électre* de Crébillon, pièce

[a] On connaît la tradition relative à l'anneau qui inspirait à Charlemagne une si vive passion pour ceux qui le portaient.

L'anneau merveilleux d'Angélique, qui la rendait invisible, est connu par le *Roland amoureux* du Bojardo, et par le *Roland furieux* de l'Arioste.

[b] Voyez t. XIV, p. 47.

remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'*Amasis* de La Grange, qui est le sujet de *Mérope*, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; Corneille s'y est toujours asservi. Si César vient en Égypte, c'est pour y voir une *reine adorable;* et Antoine lui répond : *Oui, seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.*[a] Le vieux Martian, le ridé Sertorius, sainte Pauline, sainte Théodore la prostituée,[b] sont amoureux.

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel et criminel, horrible, si l'on veût, et point du tout galant.

Je supplie V. A. R. de lire la *Mérope* italienne du marquis Maffei; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tout pays; voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'Autriche et de Bourbon ont aspiré. Je ne sais encore si V. A. R. a reçu mon paquet et la lettre de madame la marquise du Châtelet, par la voie de M. Plötz. Je vous quitte, monseigneur, pour aller vite travailler au nouvel ouvrage dont j'espère amuser, dans quelques semaines, le Trajan et le Mécène du Nord.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, monseigneur, de V. A. R., etc.

---

[a] *La Mort de Pompée,* acte III, scène III.

[b] Ce sont les noms de personnages dans les tragédies de P. Corneille, *Héraclius, Sertorius, Polyeucte* et *Théodore.*

44. A VOLTAIRE.

Remusberg, 17 février 1738.[a]

Monsieur, on vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui sert de réponse ou plutôt de réfutation à celle du 26 décembre, que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, et peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique avec un adversaire qui va me battre à plate couture; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on a déjà tant fait.

Je me souviens, à cette occasion, d'avoir été présent à une dispute où il s'agissait de la préférence que l'on devait ou à la musique française, ou à l'italienne. Celui qui faisait valoir la française se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'était la plus abominable chose du monde; de quoi on ne disconvenait pas. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lulli. Il est certain que, si on avait jugé de ces deux musiques différentes sur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au fond je crois qu'on aurait mal jugé.

La métaphysique ne serait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendait pas grand' chose? Quoi qu'il en soit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de cause sans plus faire de résistance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adversaire intrépide, et qui se servira de toutes les défenses qui lui restent, et de tout son magasin d'arguments, avant que de battre la chamade.

Je me suis aperçu que la différence dans la manière d'argumenter nous éloignait le plus dans les systèmes que nous soutenons. Vous argumentez *a posteriori*, et moi *a priori*; ainsi, pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour éviter toute confusion dans les profondes ténèbres métaphysiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il serait bon de commencer par

[a] Le 20 février 1738. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 361.)

établir un principe certain. Ce sera le pôle avec lequel notre boussole s'orientera; ce sera le centre où toutes les lignes de mon raisonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire sur la providence, sur la sagesse et sur la prescience de Dieu. Ou Dieu est sage, ou il ne l'est pas. S'il est sage, il ne doit rien laisser au hasard; il doit se proposer un but, une fin en tout ce qu'il fait; si Dieu est sans sagesse, ce n'est plus un Dieu; c'est un être sans raison, un aveugle hasard, un assemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exister réellement. Il faut donc que nécessairement la sagesse, la prévoyance et la prescience soient des attributs de Dieu; ce qui prouve suffisamment que Dieu voit les effets dans leurs causes, et que, comme infiniment puissant, sa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez, en passant, que ceci détruit les contingents futurs; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de Dieu tout-puissant, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon, à présent, que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je suivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que, par ce parallèle, la vérité en devienne plus palpable.

1° La liberté de l'homme, telle que vous la définissez, ne saurait avoir, selon mon principe, une raison suffisante; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainsi c'est une chose impossible. Dieu ne peut changer l'essence des choses; car, comme il lui est impossible de donner à un triangle, en tant que triangle, un carré,[a] de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu saurait-il changer sa propre essence. Or, il est de son essence, comme un Dieu sage, tout-puissant, et connaissant l'avenir, de fixer les événements qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront; il ne saurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu;[b] de quoi

[a] De donner quatre côtés à un triangle, en tant que triangle, et comme il lui est impossible de faire que le passé, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 348.)

[b] La liberté d'agir d'une manière diamétralement opposée à ce qu'il a une fois voulu. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 348.)

il résulte qu'on dit une contradiction lorsqu'on soutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme.

2° L'homme pense, opère des mouvements, et agit, j'en conviens, mais d'une manière subordonnée aux inviolables lois du destin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'aperçoit pas que, en semblant agir indépendamment, toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

> On voit la Liberté, cette esclave si fière,
> Par d'invisibles nœuds dans ces lieux prisonnière;
> Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
> Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.[a]

3° Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'Être infiniment sage, infiniment conséquent, qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point, s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir; un avare n'amasserait pas trésor sur trésor, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ses richesses; un soldat n'exposerait point sa vie, s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir; d'autres dans l'avancement, d'autres dans des récompenses qu'ils attendent; en un mot, tous les hommes ne se gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être.

[a] *La Henriade*, chant VII, v. 289—292.

4° Je crois, d'ailleurs, que j'ai suffisamment développé la contradiction qui se trouve dans le système du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de Dieu que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe; et c'est ce qu'on appelle motifs raisonnables, qui sont, selon moi, les cordes et les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers; ce sont les ressorts cachés dont il plaît à Dieu de se servir pour assujettir nos actions à sa volonté suprême.

Les tempéraments des hommes et les causes occasionnelles, toutes également asservies à la volonté divine, donnent ensuite lieu aux modifications de leurs volontés, et causent la différence si notable que nous voyons dans les actions des hommes.

5° Il me semble que les révolutions des corps célestes, et l'ordre auquel tous ces mondes sont assujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour soutenir la nécessité absolue.

Pour peu qu'on ait de connaissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît, d'ailleurs, les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes et permanentes, comment est-ce que M. Clarke, que Newton, viendront me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je? ce malheureux reptile qui rampe sur la surface de ce globe qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura-t-elle seule le préalable [a] d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de son Créateur, de se déterminer sans raison dans ses actions? Car qui soutient la liberté entière des hommes nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

[a] Cette misérable créature aura seule le droit, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 351.)

6° Ayant déjà répondu à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que Dieu, ne pouvant pas changer l'essence des choses, ne saurait par conséquent se priver de ses attributs.

7° Après avoir prouvé qu'il est contradictoire que Dieu puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il serait superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des Wolff et des Leibniz, aux Clarke et aux Newton, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde, entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Espagne, adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immensité de Dieu, si, pour le soulager, nous lui ôtons le soin des petits détails?

Je le répète, le système de Wolff explique les actions des hommes conformément aux attributs de Dieu et à l'autorité de l'expérience.

8° Quant aux emportements et aux passions violentes des hommes, ce sont des ressorts qui nous frappent, puisqu'ils tombent visiblement sous nos sens; les autres n'en existent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'esprit et plus de méditation pour être découverts.

9° Les désirs et la volonté sont deux choses qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté sur les désirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre chose sinon qu'une idée de gloire qu'on se présente en supprimant ses désirs. Une idée d'orgueil, quelquefois aussi de prudence, nous détermine à vaincre ces désirs; ce qui est l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

10° Puisque, sans Dieu, le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puisque je vous ai prouvé que l'homme n'est pas libre, il s'ensuit que, puisqu'il y a un Dieu, il y a une nécessité absolue, et, puisqu'il y a une nécessité absolue, l'homme doit par conséquent y être assujetti, et ne saurait avoir de liberté.

11° Lorsqu'on parle des hommes, toutes les comparaisons

prises des hommes peuvent cadrer; mais, dès qu'on parle de Dieu, il me paraît que toutes ces comparaisons deviennent fausses, puisque en cela nous lui attribuons des idées humaines, nous le faisons agir comme un homme, et nous lui faisons jouer un rôle qui est entièrement opposé à sa majesté. [a]

Réfuterai-je encore le système des sociniens, après avoir suffisamment établi le mien? Dès qu'il est démontré que Dieu ne saurait rien faire de contraire à son essence, on en peut tirer la conséquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme sera toujours également faux. Le système de Wolff est fondé sur les attributs qu'on a démontrés en Dieu; le système contraire n'a d'autre base que des suppositions évidemment fausses. Vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes

Pour ne rien laisser en arrière, je dois vous faire remarquer une inconséquence qui me paraît être dans le plaisir que Dieu prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choses par un certain retour qu'on fait sur soi-même; par exemple, un homme prend plaisir à voir une république laborieuse de fourmis pourvoir avec une espèce de sagesse à sa subsistance; de là on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaisir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raisonnant de la sorte, que le plaisir est une passion humaine, et que, comme Dieu n'est pas un homme, qu'il est un être parfaitement heureux en lui-même, il n'est susceptible de recevoir aucune impression, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les passions qui troublent les humains.

On soutient, il est vrai, que Dieu voit le passé, le présent et l'avenir; que le temps ne le vieillit point; et que le moment d'à présent, des mois, des années, des mille milliers d'années, ne changent rien à son être, et ne sont, en comparaison de sa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un instant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. Clarke m'a bien fait rire. C'est un Dieu assurément qui fréquente les cafés, et qui se met

[a] Ce 11[e] article, omis dans l'édition de Kehl, se trouve dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 354.

à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera, la campagne prochaine, en Hongrie, et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événements, pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures, ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire; c'est que ni le franc arbitre ni la fatalité absolue ne disculpent pas la Divinité de sa participation au crime; car, que Dieu nous donne la liberté de malfaire, ou qu'il nous pousse immédiatement au crime, cela revient à peu près au même; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laisse pas d'être hérissé de difficultés. Puis donc que, selon nos systèmes, Dieu est également le père des crimes et des vertus, puisque MM. Clarke, Locke et Newton ne me présentent rien qui concilie la sainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conserver mon système; il est plus lié, plus suivi. Après tout, je trouve une espèce de consolation dans cette fatalité absolue, dans cette nécessité qui dirige tout, qui conduit nos actions, et qui fixe les destinées.

Vous me direz que c'est une petite consolation que celle que l'on tire des considérations de notre misère et de l'immutabilité de notre sort. J'en conviens; mais il faut bien s'en contenter, faute de mieux. Ce sont de ces remèdes qui assoupissent les douleurs, et qui laissent à la nature le temps de faire le reste.

Après vous avoir fait un exposé de mes opinions, j'en reviens, comme vous, à l'insuffisance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne sont pas faits pour raisonner profondément sur les matières abstraites. Dieu les a instruits autant qu'il est nécessaires pour se gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curiosité. C'est que l'homme est fait pour agir, et non pas pour contempler.[a]

Prenez-moi, monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre personne est l'argument le plus

[a] Voyez t. X, p. 97.

fort qu'on puisse présenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuse des hommes en vous considérant; et d'autant plus suis-je persuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque chose de divin qui puisse rassembler dans une même personne toutes les perfections que vous possédez. Ce ne sont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent; vous agissez selon un principe, selon la plus sublime raison; donc vous agissez selon une nécessité. Ce système, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y est même très-favorable, puisque, trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre satisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous est une nécessité de nous porter toujours envers ce qui est vertueux; et comme je ne saurais n'être pas reconnaissant sans me rendre insupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être, m'obligent à la reconnaissance.

J'avoue que les hommes ne suivent pas toujours la vertu; et cela vient de ce qu'ils ne se font pas tous la même idée du bonheur; que les causes étrangères et les passions leur donnent lieu de se conduire d'une façon différente, et selon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs passions fait surseoir, dans ces moments, les mûres délibérations de l'esprit et de la raison.

Vous voyez, monsieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphysiques ne renversent aucunement les principes de la saine morale, d'autant plus que la raison la plus épurée nous fait trouver les seuls véritables intérêts de notre conservation dans la bonne morale.

Au réste, j'en agis avec mon système comme les bons enfants avec leurs pères; ils connaissent leurs défauts, et les cachent. Je vous présente un tableau du beau côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers.

On peut disputer des siècles entiers sur ces matières, et, après les avoir, pour ainsi dire, épuisées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en serons à l'âne de Buridan. [a]

Je ne saurais assez vous dire, monsieur, jusqu'à quel point je suis charmé de votre franchise; votre sincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'est par là que vous me persuadez que vous êtes

[a] Voyez t. IV, p. 12; t. VIII, p. 280; et t. XIX, p. 106.

de mes amis, que votre esprit aime la vérité, que vous ne me la déguiserez jamais. Soyez persuadé, monsieur, que votre amitié et votre approbation m'est plus flatteuse que celle de la moitié du genre humain.

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.[a]

Si j'approchais de la divine Émilie, je lui dirais, comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde; et je n'oserais lui dire : Marie a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie.

En vérité, monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux *Épîtres*[b] qui n'ont jamais eu leurs semblables. Il sera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux *Épîtres* comme d'un thème de philosophie; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du théâtre; vous en faites autant à présent aux *Épîtres* de Despréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est là cette monarchie que Nabuchodonosor vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.[c]

Je finis en vous priant de ne pas laisser longtemps dépareillées les belles *Épîtres* que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience, et avec cette avidité que vos ouvrages inspirent à tous vos lecteurs.

La philosophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon estime; mon cœur m'y engage, et la reconnaissance m'y oblige; jugez donc de tous les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, etc.

---

[a] Voyez t. XV, p. 139, et t. XVI, p. 160.

[b] Premier *Discours sur l'Homme, De l'Égalité des conditions;* deuxième *Discours, De la Liberté; Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XII.

[c] Le prophète Daniel, ch. II.

45. AU MÊME.

Remusberg, 19 février 1738.

Monsieur, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du .... janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques moments le ciel de Newton et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore, et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage.

Madame du Châtelet m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original. J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on m'y donnait du *divin,* quoique je connaisse, par les mêmes endroits qu'Alexandre, que je ne suis pas de céleste origine, et que je crains fort qu'en qualité de dieu, mon sort ne devienne semblable à celui de cette canaille de nouveaux dieux que Lucien nous dit avoir été chassés de l'Olympe par Jupiter,[a] ou bien aux saints que le sieur de Launoy[b] trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à madame du Châtelet, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à la marquise.

Je regarde cette Émilie comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des dieux, il faut lui parler en vers. Il est bien permis à nous autres hommes de s'égayer[c] quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrangère; aussi

[a] Voyez l'*Assemblée des dieux,* par Lucien.

[b] Jean de Launoy, docteur en théologie, mort en 1678, et surnommé le *Dénicheur de saints,* a prouvé que c'est à tort que nombre de personnages ont été canonisés par l'Église.

[c] De bégayer. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 95.)

puis-je espérer que vos divinités voudront excuser les fautes que font ces pauvres mortels quand ils se mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du Jupiter de Cirey, sur certaine discussion de métaphysique que j'ai osé hasarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux; je remue les bras, et je crois voler; mais, quoi que je puisse faire, je sens bien que mon esprit n'est pas de nature à pouvoir se démêler de toutes les difficultés qui se présentent dans cette carrière.

Il semble que le Créateur nous a donné autant de raison qu'il nous en faut pour nous conduire sagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos besoins; mais il semble aussi que cette raison ne suffit pas pour contenter ce fonds insatiable de curiosité que nous avons en nous, et qui s'étend souvent trop loin. Les absurdités et les contradictions qui se rencontrent de toutes parts donnent sans fin naissance au pyrrhonisme; et, à force d'imaginer, on ne parle qu'à son imagination. Après tout, je tiens pour une vérité incontestable et certaine le plaisir et l'admiration que vous me causez. Ce n'est point une illusion des sens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaissance de l'homme le plus aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes les *trompettes*, corriger, changer et me peiner, jusqu'à ce que vos remarques soient éludées. *Mérope* ne sort point de mes mains; c'est une vierge dont je garde l'honneur. Je suis avec une très-parfaite estime, monsieur, etc.

---

46. AU MÊME.

Remusberg, 27 février 1738.

Monsieur, vos ouvrages n'ont aucun prix;[a] c'est une vérité dont je suis convaincu il y a longtemps. Cela n'empêche pas cependant

[a] Monsieur, vos ouvrages sont sans prix. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 242, où cette lettre est datée du 26 février 1737.) Voyez ci-dessus, p. 18 et 88.

que je ne doive vous témoigner ma reconnaissance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne sont que des marques de souvenir, des signes auxquels vous devez vous rappeler le plaisir que m'ont fait vos ouvrages.

Il semble, monsieur, que les sciences et les arts vous servent par semestre. Ce quartier paraît être celui de la poésie. Comment! vous mettez la main à une nouvelle tragédie! D'où prenez-vous votre temps? ou bien est-ce que les vers coulent chez vous comme de la prose? Autant de questions, autant de problèmes.

Mérope ne sort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour-propre d'être l'unique dépositaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la *Mort de César.*

Les intrigues amoureuses me paraissent le propre des comédies; elles en sont comme l'essence, elles font le nœud de la pièce; et comme il faut finir de quelque manière, il semble que le mariage y soit tout propre. Quant à la tragédie, je dirais qu'il y a des sujets qui demandent naturellement de l'amour, comme *Titus et Bérénice*, le *Cid*, *Phèdre et Hippolyte.* Le seul inconvénient qu'il y ait, c'est que l'amour se ressemble trop, et que, quand on a vu vingt pièces, l'esprit se dégoûte d'une répétition continuelle de sentiments doucereux, et qui sont trop éloignés des mœurs de notre siècle. Depuis qu'on a attaché, avec raison, un certain ridicule à l'amour romanesque, on ne sent plus le pathétique de la tendresse outrée. On supporte le soupirant pendant le premier acte, et on se sent tout disposé à se moquer de sa simplicité au quatrième ou au cinquième acte; au lieu que la passion qui anime Mérope est un sentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne se moque point de ce qu'on sent soi-même, et de ce qu'on est capable de sentir. Mérope fait tout ce que ferait une tendre mère qui se trouverait en sa situation. Elle parle comme nous parle le cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on sent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la *Mérope* du marquis Maffei, quoique je sois très-assuré que sa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des savants de France sera toujours invincible, tant qu'il aura des personnes de votre ordre à sa tête. J'ose

même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une ode[a] nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes. Césarion y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, si vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquilliser les saillies impétueuses de l'esprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchise et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui se trouvent en cette pièce. Je sens que j'en suis père, et je me sens mauvais gré[b] de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur mes productions;

Tant l'erreur est notre apanage!
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'insensé jusqu'au sage,
S'il juge de son propre ouvrage,
Par l'amour-propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à la marquise du Châtelet, dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire connaître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce soleil qui s'est fait apercevoir à travers les nuages; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles! Peut-être faut-il que la marquise cache son esprit, comme Moïse voilait son visage,[c] parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut, avant de mourir, que je voie cette terre de Chanaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

[a] *Épître sur la Fermeté et sur la Patience*, t. XIV, p. 37—42.
[b] Je me sais mauvais gré. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 245.)
[c] Exode, chap. XXXIV, v. 33—35.

47. DE VOLTAIRE.

(Cirey) février 1738.

Monseigneur, une maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divae Emiliae.* J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de V. A. R. : l'une par la voie de M. Thieriot, à qui V. A. R., très-juste dans ses épithètes, donne celle de *trompette,* mais qui est aussi une des trompettes de votre gloire; l'autre lettre est venue en droiture à sa destination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, monseigneur, ont été autant de bienfaits pour moi; mais la dernière est celle qui m'a causé le plus de joie. Ce n'est pas simplement parce qu'elle est la dernière; c'est parce que vous avez jugé des défauts de *Mérope* comme si V. A. R. avait passé sa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la sublime Émilie et moi, et nous nous demandions si cette crainte que marquait Polyphonte au quatrième acte, si cette langueur du vieux bonhomme Narbas, et ce soin de se conserver, au cinquième, auraient déplu à V. A. R. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis sur-le-champ, monseigneur, tout malade que j'étais? Vous le devinez bien; je corrigeai et ce quatrième, et ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté, monseigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de présenter des prémices *divo Federico* ne m'avait pas permis d'attendre que la moisson fût mûre; ainsi je vous supplie de regarder cet essai comme des fruits précoces; ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du second, la fin du troisième, le commencement et la fin du quatrième, et presque la moitié du cinquième. Si V. A. R. le permet, je lui enverrai, ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien seulement les endroits corrigés.

Je crois que M. Thieriot enverra bientôt à V. A. R. une

tragédie nouvelle, qui est infiniment goûtée à Paris; elle est d'un homme à peu près de mon âge, nommé La Chaussée, qui s'est mis à composer pour le théâtre assez tard, comme s'il avait voulu attendre que son génie fût dans toute sa force. Il a fait déjà une comédie fort estimée, intitulée *Le Préjugé à la mode,* et une *Épître à Clio,* dont les trois quarts sont un ouvrage parfait dans son genre. J'espère beaucoup de sa tragédie de *Maximien;* ce sera un amusement de plus pour Remusberg. Il sera lu et approuvé par V. A. R.; je ne peux lui souhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, monseigneur; nous sommes comme les peuples d'Élide, qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, si on ne les approuvait en Égypte.

V. A. R. me fait frémir en me parlant de ce que je soupçonnais du Czar. Ah! cet homme est indigne d'avoir bâti des villes; c'est un tigre qui a été le législateur des loups.

V. A. R. daigne me promettre la cantate de la Le Couvreur. Ah! monseigneur, honorez Cirey de ce présent; il faut qu'une partie de nos plaisirs vienne de Remusberg. Je serai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre musique, et chantés par Émilie.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs pussent lire ce que V. A. R. m'a écrit sur le style marotique, et sur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choses qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. Gresset ne tombe point dans ce défaut; il écrit purement; il a des vers heureux et faciles. Il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et surtout un style plus concis; car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux. Mais votre esprit supérieur sent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de Keyserlingk est enfin revenu vers son étoile polaire, et que Louis XIV et Newton ont subi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour suspendre l'*Histoire du Siècle de Louis XIV.*

Je suis avec un profond respect et la plus tendre reconnaissance, *pariter cum Emilia,* etc.

---

48. DU MÊME.

Cirey, 8 mars 1738.

Monseigneur, le plus zélé de vos admirateurs n'est pas le plus assidu de vos correspondants. La raison en est qu'il est le plus malade, et que très-souvent la fièvre le prend quand il voudrait passer ses plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à V. A. R.

Nous avons reçu votre belle prose du 19 février, et vos vers pour madame la marquise du Châtelet, qui est confondue, charmée, et qui ne sait comment répondre à ces agaceries si séduisantes; et, avec votre lettre du 27, l'*Ode sur la Patience*, par laquelle votre muse royale adoucit les maux de M. de Keyserlingk. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur. Le remède opère sur moi tout aussi bien que sur votre goutteux, car je me tiens tout aussi philosophe que lui. Je sens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de V. A. R., un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keyserlingk, et vous prenez le soin
De l'exhorter à patience;
Ah! quand nous vous lisons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas besoin.

Puisque vous daignez, monseigneur, amuser votre loisir par des vers, voici donc la troisième *Épître sur le Bonheur*, que je prends la liberté de vous envoyer. Le sujet de cette troisième *Épître* est l'envie[a] passion que je voudrais bien que V. A. R. inspirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, monseigneur, et vous m'honorez des vôtres. Cela me fait souvenir du commerce perpétuel qu'Hésiode dit que la terre entretient avec le ciel; elle envoie des vapeurs, les dieux rendent de la rosée. Grand merci de votre rosée, monseigneur; mais ma pauvre terre sera incessamment en friche. Les maladies me minent, et rendront bientôt mon champ aride; mais ma dernière moisson sera pour vous.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,
Pauca Federico.[b] . . . .

[a] Troisième *Discours sur l'Homme. De l'Envie.*

[b] Virgile, *Bucoliques,* églogue X, v. 1 et 2.

J'ai pourtant, dans mon lit, fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de *Mérope*, qui m'ont paru trop languissants. Quand V. A. R. voudra voir le fruit de ses avis dans ces deux nouveaux actes, j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne soit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue; je rendrais par là quelque service au théâtre français, qui, en vérité, est trop galant. Cette pièce est sans amour; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre : *De remedio amoris*. Ce n'est pas que je n'aie assurément un profond respect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient; mais qu'il se soit emparé entièrement de la tragédie, c'est une usurpation de notre souverain; et je protesterai au moins contre l'usurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, monseigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poétique; mais le département de la métaphysique m'embarrasse beaucoup.

La lettre du 17 février, de V. A. R., est en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres sur la *Liberté* comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conséquent, sur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le soyez dans ce misérable monde composé de passions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de respect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne soit pas la mienne; car, en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche est trop faible. Je suis fort aise, si mon roseau vient à casser, que mon voisin puisse me prêter le sien. Je respecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que V. A. R. l'a mise dans un si beau jour; me permettra-t-elle de lui exposer encore mes scrupules?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le Marc-Aurèle d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et sur lesquelles je le supplie de daigner m'éclairer.

Plus je m'examine, plus je me crois libre (en plusieurs cas);

c'est un sentiment que tous les hommes ont comme moi; c'est le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partisans de la fatalité absolue se gouvernent tous suivant les principes de la liberté. Or, je leur demande comment ils peuvent raisonner et agir d'une manière si contradictoire, et ce qu'il y a à gagner à se regarder comme des tournebroches, lorsqu'on agit toujours comme un être libre. Je leur demande encore par quelle raison l'auteur de la nature leur a donné ce sentiment de liberté, s'ils ne l'ont point; pourquoi cette imposture dans l'Être qui est la vérité même? De bonne foi, trouve-t-on une solution à ce problème? Répondre que Dieu ne nous a pas dit : Vous êtes libres, n'est-ce pas une défaite? Dieu ne nous a pas dit que nous sommes libres, sans doute, car il ne daigne pas nous parler; mais il a mis dans nos cœurs un sentiment que rien ne peut affaiblir, et c'est là pour nous la voix de Dieu. Tous nos autres sentiments sont vrais. Il ne nous trompe point dans le désir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre espèce. Quand nous sentons des désirs, certainement ces désirs existent; quand nous sentons des plaisirs, il est bien sûr que nous n'éprouvons pas des douleurs; quand nous voyons, il est bien certain que l'action de voir n'est pas celle d'entendre; quand nous avons des pensées, il est bien clair que nous pensons. Quoi donc! le sentiment de la liberté sera-t-il le seul dans lequel l'Être infiniment parfait se sera joué en nous faisant une illusion absurde? Quoi! quand je confesse qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, et je me tromperais quand je sens que je suis libre? Je ne sais si cette exposition naïve de ce qui se passe en nous fera quelque impression sur votre esprit philosophe; mais je vous conjure, monseigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute son étendue, et, ensuite, de la juger sans aucune acception de parti, sans même considérer d'autres principes plus métaphysiques qui combattent cette preuve morale. Vous verrez ensuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui est chez tous les hommes, ou de ces idées métaphysiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

Mon second scrupule roule sur quelque chose de plus philoso-

phique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme se tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de Dieu.

Si on dit que Dieu a prévu toutes nos actions, et que par là elles sont nécessaires, Dieu a aussi prévu les siennes, qui sont d'autant plus nécessaires, que Dieu est immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir sans raison suffisante, et que cette raison incline sa volonté, la raison suffisante doit encore plus emporter la volonté de Dieu, qui est l'Être souverainement raisonnable.

Si on dit que l'homme doit choisir ce qui lui paraît le meilleur, Dieu est encore plus nécessité à faire ce qui est le meilleur.

Voilà donc Dieu réduit à être l'esclave du destin; ce n'est plus un être qui se détermine par lui-même; c'est donc une cause étrangère qui le détermine; ce n'est plus un agent, ce n'est plus Dieu.

Mais si Dieu est libre, comme les fatalistes même doivent l'avouer, pourquoi Dieu ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la pensée, le mouvement, la volonté, toutes choses également inconnues? Sera-t-il plus difficile à Dieu de nous donner la liberté que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer? Il faudrait avoir une démonstration que Dieu n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme, et, pour avoir cette démonstration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité; mais qui les connaît?

On dit que Dieu, en nous donnant la liberté, aurait fait des dieux de nous; mais sur quoi le dit-on? pourquoi serais-je dieu avec un peu de liberté, quand je ne le suis pas avec un peu d'intelligence? Est-ce être dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné et passager; de choisir et de commencer le mouvement? Il n'y a pas de milieu : ou nous sommes des automates qui ne faisons rien, et dans qui Dieu fait tout; ou nous sommes des agents, c'est-à-dire, des créatures libres. Or, je demande quelle preuve on a que nous sommes de simples automates, et que ce sentiment intérieur de liberté est une illusion.

Toutes les preuves qu'on apporte se réduisent à la prescience de Dieu. Mais sait-on précisément ce que c'est que cette pre-

science? Certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire servir notre ignorance des attributs suprêmes de Dieu à prouver la fausseté d'un sentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos âmes?

Je ne peux concevoir l'accord de la prescience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? Nierai-je que je sois un être pensant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penser, ni comment un être pensant peut être esclave de la matière? Raisonner ce qu'on appelle *a priori* est une chose fort belle, mais elle n'est pas de la compétence des humains. Nous sommes tous sur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'oser parler de sa source. Ce serait assurément un grand bonheur si on pouvait, en métaphysique, établir des principes clairs, indubitables, et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conséquences, comme en mathématiques; mais Dieu n'a pas voulu que la chose fût ainsi. Il s'est réservé le patrimoine de la métaphysique; le règne des idées pures et des essences des choses est le sien. Si quelqu'un est entré dans ce partage céleste, c'est assurément vous, monseigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre personne, ce que les flatteurs disent des rois, qu'ils sont les images de la Divinité.

Au reste, les vers de la *Henriade* que vous daignez citer n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la prescience divine, qui fait ce qu'on appelle le *destin*. Je me suis exprimé un peu durement dans cet endroit; mais en poésie on ne dit pas toujours précisément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne, et emporte son homme par sa rapidité.

Avant de finir sur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à V. A. R. que les sociniens, qui nient la prescience de Dieu sur les contingents, ont un grand apôtre qu'ils ne connaissent peut-être pas; c'est Cicéron, dans son livre *De la Divination*. Ce grand homme aime mieux dépouiller les dieux de la prescience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raisons. Il aurait eu beau faire de longues pé-

riodes, ce seraient des sons contre des vérités; laissons-le donc avec ses phrases.[a]

Mais que V. A. R. me permette de lui dire que les dieux de Cicéron et le Dieu de Newton et de Clarke ne sont pas de la même espèce; c'est le dieu de Cicéron qu'on peut appeler un dieu raisonnant dans les cafés sur les opérations de la campagne prochaine; car qui n'a point de prescience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures est sujet à dire autant de pauvretés que le *London Journal* ou la *Gazette de Hollande;* mais ce n'est pas là le compte de sir Isaac Newton et de Samuel Clarke, deux têtes aussi philosophiques que Marc Tulle était bavard.

Le docteur Clarke, qui a assez approfondi ces matières, dont Newton n'a parlé qu'en passant, dit, me semble, avec assez de raison, que nous ne pouvons nous élever à la connaissance imparfaite des attributs divins que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, est infinie dans Dieu. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et Dieu embrasse tous les objets. Notre âme prévoit, par la connaissance du caractère d'un homme, ce que cet homme fera dans une telle occasion, et Dieu prévoit, par la même connaissance poussée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainsi ce qui dans nous est science de conjecture, et qui ne nuit point à la liberté, est dans Dieu science certaine, tout aussi peu nuisible à la liberté. Cette manière de raisonner n'est pas, me semble, si ridicule.

Mais je m'aperçois, monseigneur, que je le suis très-fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaiblissant celles des autres. Votre seule bonté me rassure. Je vois que votre cœur est aussi humain que votre esprit est étendu. Je vois, par vos vers à M. de Keyserlingk, combien vous êtes capable d'aimer: aussi ma quatrième *Épître sur le Bonheur* finira par l'amitié; sans elle il n'y a point de bonheur sur la terre.

Madame la marquise du Châtelet vous admire si fort, qu'elle n'ose vous écrire. Je suis donc bien hardi, monseigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

[a] Avec ses belles phrases. (Variante de l'édition de Kehl, t. LXIV, p. 242.)

Que ne puis-je vous dire :

> . . . . *In publica commoda peccem,*
> *Si longo sermone morer tua tempora, Caesar.*[a]

Je suis avec un profond respect, un attachement, une reconnaissance sans bornes, etc.

---

49. A VOLTAIRE.

Remusberg, 28 mars 1738.[b]

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. M. Thieriot me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une main si avantageuse du côté de l'esprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre santé, comme si elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent nous faire présumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous persuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès. Votre fièvre pourrait être comptée, à ce prix, comme un équivalent ou comme un contre-poids de votre *Mérope*.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce, vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en Brutus? Pour moi, qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui de l'auteur, j'ai lu deux fois la *Mérope* avec toute l'attention dont je suis capable, sans y apercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

[a] Horace, *Épîtres,* liv. II, ép. 1, *Ad Augustum,* v. 3 et 4.
[b] Le 17 mars 1738. (Variante des *Œuvres posthumes,* t. VIII, p. 369.)

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer, sans quoi les ratures et les corrections rendraient mon original embrouillé et difficile à déchiffrer.

Despréaux et tous les grands poëtes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il est fâcheux que les hommes, quelques talents qu'ils aient, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut sans cesse effacer, châtier, émonder; et chaque pas qu'on avance est un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poésie latine, était encore occupé de son *Énéide* lorsque la mort le surprit. Il voulait sans doute que son ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'esprit, et qui était semblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait.

Vous, dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes, sans déroger à leur réputation, vous tenez le chemin qu'ils ont tenu, pour imprimer à vos ouvrages ce caractère d'immortalité si estimable et si rare.

La *Henriade*, le *Brutus*, la *Mort de César*, etc., sont si parfaits, que ce n'est pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'est un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur passe pas ce qui serait bon en d'autres. Leurs ouvrages, leurs actions, leur vie, enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent sans cesse à leur réputation; il faut, s'il m'est permis de me servir de cette expression, qu'ils gravissent sans cesse contre les faiblesses de l'humanité.

Le *Maximien* de La Chaussée n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'*École des amis*, qui est de ce même auteur, dont le titre est excellent, et les vers ordinaires, faibles, monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop de témérité à moi, étranger et presque barbare, de juger des pièces du théâtre français; cependant ce qui est sec et rampant dégoûte bientôt.[a] Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses qui doivent la remplir; c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de

[a] Voyez t. XI, p. 146.

semences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquises.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos instructions. Je vous prie de redoubler votre sévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loisir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la Czarine et du czarowitz. J'espère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramasser à ce sujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés semblables à celles qu'on lit dans l'histoire des premiers Césars.

La Russie est un pays où les arts et les sciences n'avaient point pénétré. Le Czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité, ni de vertu; il avait été élevé dans la plus crasse ignorance; il n'agissait que selon l'impulsion de ses passions déréglées; tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de la cour (de Prusse), Printzen, qui vivait encore en 1724, et qui, sous le règne du feu roi, avait été ambassadeur chez le Czar. [a] Il m'a raconté que, lorsqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le Czar; on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorsque le Czar eut aperçu M. de Printzen, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes; et, comme il s'en excusait sur sa maladresse, le Czar se descendit à un câble comme un matelot, et vint le joindre.

La commission dont M. de Printzen était chargé lui ayant été

[a] Marquard-Louis de Printzen, né en 1675, mort le 8 novembre 1725, fut deux fois en mission extraordinaire en Russie, de 1698 à 1699, et en 1700. Ses dépêches sont conservées aux archives royales de l'État; mais la relation citée par Frédéric ne s'y trouve pas. Le czar Pierre lui-même avait été à Berlin en 1697. Voyez t. I, p. 103.

très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction. Pour cet effet, il fit préparer un festin somptueux auquel M. de Printzen fut invité. On y but, à la façon des Russes, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le Czar, qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de strélitz qui étaient détenus dans les prisons de Pétersbourg, et, à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à M. de Printzen, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dut faire sur un homme qui avait des sentiments et le cœur bien placé. De Printzen, qui ne le cédait en sentiments à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuse au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le Czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de son indignation; ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'est pas une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de Printzen, que l'on conserve dans les archives. J'ai même parlé à plusieurs personnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lesquelles m'ont attesté ce fait. Ce n'est point un conte su de deux ou trois personnes, c'est un fait notoire.

De ces horribles cruautés, passons à un sujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la muse de Gresset,[a] qui, à présent, est une des premières du Parnasse français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité. Ses épithètes sont justes et nouvelles; avec cela il a des tours qui lui sont propres; on aime ses ouvrages, malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné, sans contredit, et la paresse, dont il fait tant l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation.

Gresset a fait une *Ode sur l'Amour de la patrie,* qui m'a plu

[a] Voyez t. XX, p. IX et X, et 1—11.

infiniment. Elle est pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, sans doute, que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le succès des petites pièces de Gresset, je ne crois pas qu'il réussisse jamais au Théâtre français ou dans l'épopée. Il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'esprit vif et mûr pour y réussir; il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. [a]

On copie, suivant que vous le souhaitez, la cantate de la Le Couvreur. Je l'enverrai achever [b] à Cirey. Des oreilles françaises, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne seront guère favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudrait des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, sans quoi elle vous paraîtra tout aussi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur suisse ou autrichien.

Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé; je vous en remercie mille fois; je suis partagé entre l'amitié, la joie et la curiosité. Ce n'est pas une petite satisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey, que dis-je? à un autre moi-même qui m'y transporte, pour ainsi dire. Je lui fais mille questions à la fois, je l'empêche même de me satisfaire; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuse bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaissez si bien, et qui en avez si bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête reposée pour vous en dire mon sentiment; non que je m'ingère de les apprécier, ce serait faire du tort à ma modestie. Je vous exposerai mes doutes, et vous confondrez mon ignorance.

Mes salutations à la sublime Émilie, et mon encens pour le divin Voltaire. Je suis avec une très-parfaite estime, monsieur, etc.

---

[a] Voyez t. XX, p. 287.

[b] Échouer. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 367.)

50. AU MÊME.

Le 31 mars 1738.

Monsieur, je suis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poste successivement les lettres de M. Thieriot ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait essuyé le même sort. J'ignore si c'est en France ou dans les États du Roi mon père qu'elles ont été victimes d'une curiosité assez mal placée. On peut savoir tout ce que contient notre correspondance. Vos lettres ne respirent que la vertu et l'humanité, et les miennes nê contiennent, pour l'ordinaire, que des éclaircissements que je vous demande sur des sujets auxquels la plupart du monde ne s'intéresse guère. Cependant, malgré l'innocence des choses que contient notre correspondance, vous savez assez ce que c'est que les hommes, et qu'ils ne sont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adresser par M. Thieriot les lettres qui rouleront sur la philosophie ou sur des vers. Adressez-les plutôt à M. Tronchin-Du Breuil; elles me parviendront plus tard, mais j'en serai récompensé par leur sûreté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adressez-les, à votre ordinaire, par M. Thieriot, afin que les curieux aient de quoi se satisfaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre *Histoire du Siècle de Louis XIV* m'enchante. [a] Je voudrais seulement que vous n'eussiez point rangé Machiavel, qui était un malhonnête homme, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talents, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talents louables. Cartouche ne mérite point de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert et les Luxembourg. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin méprisable; aussi suis-je sûr que vous

[a] Voyez t. XVI, p. 156.

n'avez envisagé Machiavel que du côté du génie. Pardonnez-moi ma sincérité; je ne la prodiguerais pas, si je ne vous en croyais très-digne.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, et moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'*Histoire de Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup; tout est nourri de réflexions excellentes; aucune fausse pensée, rien de puéril, et, avec cela, une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands, qui sont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits et qui peuvent être de quelque instruction; ce serait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règne dans certains livres; c'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos *Éléments de Newton;* ce qui se fera après Pâques, faisant une petite absence pour prendre

. . . . . ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.[a]

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites, qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

[a] Voltaire dit dans l'*Épître à M. le duc de Sully* (1720) :

Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.

Voyez ses *Œuvres*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 52.

Avouez que mon système est insupportable; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un Dieu adorable dans le ciel, et un Voltaire presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entresols, et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre les mains de Césarion. J'ai envié à mon ami d'avoir conversé avec vous, et de posséder encore votre portrait. C'en est trop, me suis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du destin. Nous pensons tous de même sur votre sujet, et c'est à qui vous aimera et vous estimera le plus.

J'ai presque oublié de vous parler de vos pièces fugitives, la *Modération dans le bonheur*, le *Cadenas*, le *Temple de l'Amitié*, etc.; tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaissance que je vous dois. Que la marquise n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez persuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, etc.

---

51. AU MÊME.

Ruppin, 19 avril 1738.

Monsieur, j'y perds de toutes les façons lorsque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes pensées que j'aurais reçues, si votre santé l'avait permis.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indispositions, et ne vous imaginez pas que ces alarmes

soient métaphoriques; elles sont trop réelles, pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rousseau ait peut-être faits de sa vie :

> Et ne mesurons point au nombre des années
> La course des héros.[a]

Césarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre santé. J'ai consulté des médecins sur ce sujet; ils m'ont assuré, foi de médecins, que je n'avais rien à craindre pour vos jours; mais, pour votre incommodité, qu'elle ne pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obstruction dans les viscères du bas-ventre, que quelques ressorts se sont relâchés, que des flatuosités[b] ou une espèce de néphrétique sont la cause de vos incommodités. Voilà ce que, à plus de cent lieues, la Faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelque habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela, avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'*Ode sur l'Amour de Dieu*,[c] ajoutée à une petite pièce adressée à Césarion. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce soit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

[a] Voyez t. VII, p. 21.

[b] Ou que des flegmes, des flatuosités, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 125.)

[c] Voyez t. XIV, p. 15—17.

Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les sciences.

Voici une lettre d'un jeune homme qui est chez moi, à un de ses amis; quelques mots de votre part sur son sujet l'encourageront infiniment; c'est un génie qui se formera par la culture, et qui s'arrête, crainte de mal faire.[a]

Je voudrais que vous eussiez eu besoin de mon *Ode sur la Patience* pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations de ce qu'on ne souffre point soi-même; mais c'est l'effort d'un génie supérieur que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'esprit du sein même des souffrances.

Votre *Épître sur l'Envie* est inimitable. Je la préfère presque encore à ses deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a senti le mal qu'elle peut faire, et des sentiments généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands sentiments. Vous les sentez si bien, qu'il vous est facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces, après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire sent un tant soit peu l'ironie. Mes vers sont les fruits d'un arbre sauvage; les vôtres sont d'un arbre franc. En un mot:

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle rase la terre.
Philomèle est ici l'emblème de mes vers;
Quant à l'oiseau du dieu qui porte le tonnerre,
Il ne convient qu'au seul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre sentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette passion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émousser la finesse du palais. *Mérope* mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever Melpomène du

[a] Cet alinéa, omis dans l'édition de Kehl, est tiré des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 126.

mépris que les colifichets de ses ornements lui attirent. Je me repose bien sur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de chose la rendrait parfaite; elle l'est assurément à présent.

Corneille, après lui Racine, ensuite La Grange, ont épuisé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. Crébillon a mis, pour ainsi dire, les Furies sur la scène; toutes ses pièces inspirent de l'horreur, tout y est affreux, tout y est terrible. Il fallait absolument, après eux, quitter une route usée, pour en suivre une plus neuve, une plus brillante.

Les passions que vous mettez sur le théâtre sont aussi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéresser et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la *Mérope* et dans la *Mort de César.*

Le ciel te réservait pour éclairer la France.
Tu sortais triomphant de la carrière immense
Que l'épopée offrait à tes désirs ardents;
Et, nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers consacrés à l'histoire.
Bientôt, d'un vol plus haut, par des efforts puissants,
Ta main sut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène, enfin, languissant sans parure,
Attend tout à présent de tes riches présents.

Je quitte la brillante poésie pour m'abîmer avec vous dans le gouffre de la métaphysique; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la Divinité même, qui m'est inconnu. Il s'agit à présent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondements sont très-peu solides. C'est un ouvrage d'araignée qui est à jour de tous côtés, et dont les fils subtils soutiennent la structure.

Personne ne peut être moins prévenu en faveur de son opinion que je le suis de la mienne. J'ai discuté la fatalité absolue avec toute l'application possible, et j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de systèmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne soit hérissé d'absurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhonisme affreux. D'ailleurs, je n'ai aucune raison particulière qui me porte plutôt pour la fatalité absolue que pour

la liberté. Qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas, les choses iront toujours le même train. Je soutiens ces sortes de choses tant que je puis, pour voir jusqu'où l'on peut pousser le raisonnement, et de quel côté se trouve le plus d'absurdités.

Il n'en est pas tout à fait de même de la *raison suffisante*. Tout homme qui veut être philosophe, mathématicien, politique, en un mot, tout homme qui veut s'élever au-dessus du commun des autres, doit admettre la raison suffisante.

Qu'est-ce que cette raison suffisante? C'est la cause des événements. Or, tout philosophe recherche cette cause, ce principe; donc tout philosophe admet la raison suffisante. Elle est fondée sur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne saurait produire un être, puisque *rien* n'existe pas. Il faut donc nécessairement que les êtres ou les événements aient une cause de leur être dans ce qui les a précédés; et cette cause, on l'appelle la raison suffisante de leur existence ou de leur naissance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaissant point de raison suffisante, attribue au hasard les effets dont les causes lui sont inconnues. Le hasard, en ce sens, est le synonyme de *rien*. C'est un être sorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de savon que font les enfants, n'a aucun corps.[a]

Vous allez boire à présent la lie de mon nectar sur le sujet de la fatalité absolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèse, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne sais quel livre de physique, où il s'agissait du muscle céphalo-pharyngien. Me voilà à consulter Furetière[b] pour en trouver l'éclaircissement. Il dit que le muscle céphalo-pharyngien est l'orifice de l'œsophage, nommé pharynx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile! Les explications sont souvent plus obscures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un sentiment de liberté; ils ont ce qu'ils appellent la puissance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvements, etc. Si vous appelez ces actes la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme est

[a] Voyez t. XII, p. 57—69, *Épître sur le Hasard,* et t. XVIII, p. 186.

[b] Antoine Furetière (mort en 1688), *Dictionnaire universel français*. Nouvelle édition. A la Haye, 1727, in-folio, article *Céphalopharingien.*

libre. Mais si vous appelez liberté les raisons qui déterminent les résolutions, les causes des mouvements qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer sur ces actions, je puis prouver que l'homme n'est point libre.

Mes preuves seront tirées de l'expérience; elles seront tirées des observations que j'ai faites sur les motifs de mes actions et sur celles des autres.

Je soutiens premièrement que tous les hommes se déterminent par des raisons tant bonnes que mauvaises (ce qui ne fait rien à mon hypothèse); et ces raisons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorsqu'un libraire m'apporte la *Henriade* et les *Épigrammes* de Rousseau, d'où vient, dis-je, que je choisis la *Henriade?* C'est que la *Henriade* est un ouvrage parfait, et dont mon esprit et mon cœur peuvent tirer un usage excellent, et que les épigrammes ordurières salissent l'imagination. C'est donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raison à se déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'est donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'est donc le ressort dont je dépends, et ce ressort est lié avec un autre, qui est mon tempérament. C'est là précisément la roue avec laquelle le Créateur monte les ressorts de la volonté; et l'homme a la même liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations, en un mot, il peut faire des actions, etc., mais toutes asservies à son tempérament, et à sa façon de penser plus ou moins bornée.

Questionnez quel homme il vous plaira sur ce qu'il a fait telle ou telle action; le plus stupide de tous vous alléguera une raison. C'est donc une raison qui le détermine. L'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le Créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée sur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en soi le mobile qui le détermine, ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnements. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet, rien de moins conséquent, que nous serions des dieux si nous étions libres. Il y a beaucoup

de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues; et de là je conclus que, puisqu'elles sont telles, Dieu a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature avec leur cause primitive, qui est Dieu.

Selon ce système, Dieu, ayant prévu les effets des tempéraments et des caractères des hommes, conserve en plein sa prescience; et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leurs raisonnements, ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de Dieu est celle d'un Être tout-puissant, très-bon, infini, et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce Dieu se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très-raisonnable et de très-conséquent. Ceci ne renverse en aucune façon la liberté de Dieu; car, comme Dieu est la raison même, dire qu'il se détermine par la raison, c'est dire qu'il se détermine par sa volonté; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. De plus, Dieu peut prévoir ses propres actions, puisqu'elles sont asservies à l'infini, à l'excellence de ses attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc Dieu est lui-même le destin, comment en peut-il être l'esclave? Et si ce Dieu qui, selon M. Clarke, ne peut se tromper, si ce Dieu prévoit les actions des hommes, il faut donc nécessairement qu'elles arrivent. M. Clarke lui-même l'avoue sans s'en apercevoir.

Mon raisonnement se réduit à ce que, Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent; et c'est ce qu'attestent les œuvres de la nature; c'est de quoi tous les hommes en général nous sont un témoignage, et de quoi vous persuaderiez seul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut se garder de juger du monde par parties; ce sont les membres d'un tout, où l'assortiment est nécessaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfaisants, que Dieu a

tout mal fait, c'est perdre de vue la totalité, c'est considérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'ensemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du Créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut est dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous envisageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir sur le roman de la fatalité absolue et sur la prescience divine. Du reste, je respecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoique, à dire vrai, ses *Tusculanes* sont, de tous ses ouvrages, celui qui me convient le mieux.

Vous ennoblissez le Dieu de M. Clarke d'une telle façon, que je commence déjà à sentir du respect pour cette Divinité. Si vous eussiez vécu du temps de Moïse, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'y aurait rien perdu; et sûrement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous présente le bègue législateur des Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent *Essai de physique*. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagements touchant le *Siècle de Louis XIV;* et je joindrai à cette lettre quelques considérations sur l'état du corps politique de l'Europe,[a] que je vous prierai cependant de ne communiquer à personne. Mon dessein était de le faire imprimer en Angleterre, comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raisons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'*Épître sur l'Amitié* comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les composer.

Je fus tout surpris, en vérité, lorsque je vis que la marquise du Châtelet me trouvait si admirable. J'en ai cherché la raison suffisante avec Leibniz, et je suis tenté de croire que cette grande admiration de la marquise ne vient que d'un petit grain de paresse. Elle n'est pas aussi généreuse que vous de ses moments. Je me déclare incontinent le rival de Newton, et, suivant la mode de Paris, je vais composer un libelle contre lui. Il ne dépend que

[a] Voyez t. VIII, p. IX et X, et p. 1—27.

de la marquise de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connaissance et son mérite personnel lui ont acquise, et je ne demande que quelques mots écrits dans des moments perdus; moyennant quoi je tiens quitte la marquise de toute admiration quelconque.

J'ai sonné le tocsin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite; vous voudrez bien continuer votre correspondance par M. Thieriot. Mon soupçon, après l'avoir éclairci, s'est trouvé mal fondé. J'en suis bien aise, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponses.

Vous ne sauriez croire à quel point j'estime vos pensées, et combien j'aime votre cœur. Je suis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le soleil. Qu'y faire? Mes sentiments me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en est pas moins fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé sur la vie de la Czarine et du czarowitz. Si vous souhaitez quelque chose de plus sur ce sujet, je m'offre de vous satisfaire, étant à jamais, monsieur, etc.

---

52. DE VOLTAIRE.

(Cirey) avril 1738.

Monseigneur, j'ai reçu de nouveaux bienfaits de Votre Altesse Royale, des fruits précieux de votre loisir et de votre singulier génie. L'ode à Sa Majesté la Reine votre mère [a] me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expressions qui ne sont pas tout à fait dans notre exactitude française. Nous ne disons pas *des encens* au pluriel; nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la

[a] Voyez t. XIV, p. 43 et 44.

pureté de la langue française. Voilà à peu près tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme serviteur bien tendrement attaché à votre auguste personne.

Que je suis enchanté quand je vois un prince, né pour régner, dire :

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me transportent dans un prince. Vous faites, comme Marc-Aurèle, la satire des cours par votre exemple et par vos écrits, et vous avez, par-dessus lui, le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il disait assez sèchement dans sa langue propre.

Si la tendresse respectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination; et le mérite de la difficulté surmontée, qu'on doit compter dans tous les arts, est bien plus grand dans une ode que dans une *Épître* libre.

Le *Printemps* est dans un tout autre goût; c'est un tableau de Claude Lorrain. Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé Thomson, qui a fait les *Quatre Saisons* dans ce goût-là, en *blank verses,* sans rime. Il semble que le même dieu vous ait inspirés tous deux.

V. A. R. me permettra-t-elle de faire sur ce poëme une remarque qui n'est guère poétique?

Et dans le vaste cours de ses longs mouvements,
La terre, gravitant et roulant sur ses flancs,
Approchant du soleil, en sa carrière immense. . . .

Voilà des vers philosophiques, par conséquent leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. Ce n'est pas ici Josué qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire; c'est un prince copernicien qui parle, un prince dans les États de qui Copernic est né; car je le crois né à Thorn, et je pense que votre maison royale pourrait bien avoir des droits sur Thorn; mais venons au fait. Ce fait est que la terre, du printemps à

l'été, s'éloigne toujours du soleil, de façon qu'au milieu du Cancer, elle est environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet astre qu'au milieu de l'hiver, et que nous avons, moyennant cette inégalité dans son cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je sais bien qu'on a cru longtemps qu'en été nous étions plus près du soleil; mais c'est une grande erreur. Il ne doit pas paraître singulier qu'un trente-troisième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'est donc pas la proximité, mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or, en été, les rayons sont plus approchants de la perpendicule et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme sait V. A. Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs, je ne puis trop remercier V. A. R. de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième *Épître* par ce paquet; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de *Mérope;* mais on les transcrit.

Ce que V. A. R. a daigné me mander du czar Pierre I[er] change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré Alexandre? Quoi! policer son peuple et le tuer! être bourreau, abominable bourreau, et législateur! quitter le trône pour le souiller ensuite de crimes! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine! Prince, qui faites l'honneur du genre humain par le cœur et par l'esprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai usage que par vos ordres. Je ne continuerai l'*Histoire de Louis XIV*, ou plutôt de son *Siècle*, que quand vous me le commanderez. Je ne veux .... *(Le reste manque.)*

---

53. DU MÊME.

Cirey, 20 mai 1738.

Monseigneur, vos jours de poste sont comme les jours de Titus; vous pleureriez, si vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars et 19 avril, dont V. A. R. m'honore, sont de nouveaux liens qui m'attachent à elle; et il faut bien que chacune de mes réponses soit un nouveau serment de fidélité que mon âme, votre sujette, fait à votre âme, sa souveraine.

La première chose dont je me sens forcé de parler est la manière dont vous pensez sur Machiavel. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi, de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme? C'était aux Borgia, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale; il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuste et des Brinvilliers, [a] a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux; cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse? Au malheur des autres et au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle âme.

Je suis si pénétré de ces sentiments, qui sont vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais presque de rendre grâce à V. A. R. de la bonté qu'elle a de s'intéresser à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier? Vous joignez donc, monseigneur, à tant de bienfaits celui de daigner consulter pour moi des médecins. Je ne sais qu'une seule chose aussi singulière que cette bonté, c'est que les médecins vous ont dit vrai. Il y a longtemps que je suis persuadé que ma maladie, s'il est permis de comparer le mal avec le bien, est, tout comme mon attachement à votre personne, une affaire pour la vie.

Les consolations que je goûte dans ma délicieuse retraite et

[a] Voyez t. XIV, p. 170.

dans l'honneur de vos lettres sont assez fortes pour me faire supporter des douleurs encore plus grandes. Je souffre très-patiemment; et, quoique les douleurs soient quelquefois longues et aiguës, je suis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'est pas que je sois stoïcien; au contraire, c'est parce que je suis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaisir un bien, et que, tout bien compté et bien pesé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai sur vos pas, si V. A. R. le permet, dans l'abîme de la métaphysique. Un esprit aussi juste que le vôtre ne pouvait assurément regarder la question de la liberté comme une chose démontrée. Ce goût que vous avez pour l'ordre et l'enchaînement des idées vous a représenté fortement Dieu comme maître unique et infini de tout; et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi une autre manière de raisonner semble encore donner à Dieu plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations; c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le Dieu des machines, et la seconde le Dieu des êtres pensants. Or, ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faiblesse. Vous les pesez dans la balance du sage; et, malgré le terrible poids que les Leibniz et les Wolff mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de Montaigne, *Que sais-je?* pour votre devise.[a]

Je vois plus que jamais, par le mémoire sur le czarowitz, que V. A. R. daigne m'envoyer, que l'histoire a son pyrrhonisme aussi bien que la métaphysique. J'ai eu soin, dans celle de Louis XIV, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événements de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter au premier principe. La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour

[a] *Essais* de Montaigne, livre II, chap. 12 : « Cette phantaisie (du pyrrhonisme, de douter de tout) est plus sûrement conçue par interrogation : *Que sçay-je?* comme je la porte à la devise d'une balance. » Voyez t. XIV, p. 18.

l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et surtout l'histoire des arts, voilà mon seul objet. Je suis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de Des Cartes, de Corneille, du Poussin, de Girardon,[a] de tant d'établissements utiles aux hommes; je serais sûr de mentir, si je voulais rendre compte des conversations de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais, en attendant, je donnerai le reste de cette année à la physique, et surtout à la physique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *Éléments de Newton;* mais je ne les ai point encore vus. Il est plaisant que l'auteur et la personne à qui ils sont dédiés[b] soient les seuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande se sont précipités, sans me consulter, sans attendre les changements que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'est ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adresser à V. A. R.; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me semble, monseigneur, que ce petit *commercium epistolicum* embrasse tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphysique, d'histoire, de physique; je serais bien ingrat, si j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que V. A. R. vient de m'envoyer? Il est bien étrange que vous puissiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français sont très-difficiles à faire en France, et vous en composez, à Remusberg, comme si Chaulieu, Chapelle, Gresset, avaient l'honneur de souper avec V. A. R. *(Le reste manque.)*

---

[a] François Girardon, célèbre sculpteur, né en 1630, mourut le même jour que Louis XIV, le 1[er] septembre 1715.

[b] La marquise du Châtelet.

54. A VOLTAIRE.

Mai 1738.[a]

Mon cher ami, ce titre vous est dû, et par votre rare mérite, et par la sincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je suis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme sous vos yeux. Vos lumières et vos censures seront comme les canaux qui forment les jets d'eau; elles règleront l'essor de mon esprit; et, plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations.

Votre quatrième *Épître* est un chef-d'œuvre. Césarion et moi, nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.[b]

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savants n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands sentiments et les grandes vérités. Je suis charmé de ces deux vers:

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis![c]

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre humain pensait ainsi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuse que celle de Platon.

[a] Il se peut que cette lettre n'ait été écrite qu'après la revue à laquelle Frédéric fait allusion dans le sixième alinéa.

[b] Quatrième *Discours sur l'Homme. De la Modération en tout. Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 71.

[c] L. c., p. 76.

Cette saison, qui est pour moi le semestre de Mars,[a] m'a tant fourni d'occupation, qu'il m'a été impossible de vous répondre plus tôt. J'ai reçu encore la cinquième *Épître sur le Bonheur*, et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*Homme-Dieu*[b] ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe, d'un homme qui doit être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au grand Corneille, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail insipide de rimer l'*Imitation de Jésus-Christ*, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais seulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un silence profond sur les fables chrétiennes, canonisées par leur ancienneté et par la crédulité des gens absurdes et stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce prétendu *Sauveur;* mais dans votre cinquième *Épître*[c] il paraît que trop de condescendance pour les jésuites ou la prêtraille vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, monsieur, que je suis sincère. Je puis me tromper, mais je ne saurais vous déguiser mes sentiments.

Césarion a reçu avec joie et avec transport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps, puisque je suivrai le Roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres, vers ce temps, au colonel Borcke, à Wésel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone,

[a] Frédéric séjourna à Berlin du 27 mai au 11 juin 1738, pour passer en revue avec son régiment. Voyez sa correspondance avec Suhm et avec Camas, t. XVI, p. 352 et 151. Voyez aussi t. XIV, p. 53.

[b] Allusion à ces vers du septième *Discours sur l'Homme :*

> Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres . . .
> L'Homme-Dieu, etc.
>
> *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 97.

[c] Frédéric veut dire le septième *Discours sur l'Homme. Sur la vraie Vertu.*

qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières et pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset. Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, monsieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitants de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français; et je dirai:

> . . . . Mon épée,
> Qui du sang espagnol eût été mieux trempée . . .[a]

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible; je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne; c'est le fameux M. de Beausobre,[b] homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Église et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer; d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connaissant assez la valeur de ses talents pour être sensible aux applaudissements et à la louange. Cette perte m'est d'autant plus sensible, qu'elle est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de Beausobre. Les hommes de son mérite sont rares, et quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'est parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite.[c] Vous aurez bien vu, par son style, qu'elle est brouillée avec le sens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet

[a] *La Henriade*, chant III, v. 199 et 200.

[b] Mort le 5 juin 1738. Voyez t. XVI, p. XVII, XVIII, et 119—126, et ci-dessus, p. 14.

[c] Voyez t. XVI, p. 149, 150, 152 et 158.

échantillon, et croyez qu'il en est dont l'esprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en faisant même abstraction de la galanterie, elles sont d'une nécessité indispensable dans la société; sans elles toute conversation est languissante.

J'attends la *Mérope,* j'attends quelque merveille fraîchement éclose; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponse sur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre *Newton,* j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions; mais le moyen? Je n'ai pas eu, depuis quatre semaines, le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquise et à tous ceux qui sont assemblés à Cirey au nom de Voltaire. Je vous prie, ne m'oubliez point, et soyez fermement persuadé de l'estime et de l'amitié avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

55. DE VOLTAIRE.

(Cirey) juin 1738.

Monseigneur, j'ai reçu une partie des nouvelles faveurs dont V. A. R. me comble. M. Thieriot m'a fait tenir le paquet où je trouve le *Philosophe guerrier* et les *Épîtres* à MM. de Keyserlingk et Jordan. Vous allez à pas de géant, et moi, je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre *Épître: oportet illum crescere, me autem minui.*[a]

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire!
Seigneur, lorsque vous vous battrez,

[a] Saint Jean, chap. III, v. 30.

Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire,
Et même vous les chanterez;
Vous serez l'Achille et l'Homère.
Votre esprit, votre ardeur guerrière,
Des Français se feront chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre, et de nous plaire.[a]

Je demande en grâce à V. A. R. qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injustement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais, à la paix, ne rendez jamais Cirey, je vous en conjure, monseigneur; rendez, si vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et surtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entre-sols d'Émilie. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. Jordan va faire éclore d'excellents ouvrages. Si c'était un autre que Jordan, je dirais sur cette écritoire venue de votre main ce que je ne sais quel Turc disait à Scanderbeg: «Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.»

Votre *Épître* à Jordan[b] est de la très-bonne plaisanterie; celle à Césarion[c] est digne de votre cœur et de votre esprit. Le *Philosophe guerrier*[d] répond très-bien à son titre; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement:

Loin de ce séjour solitaire
Où, sous les auspices charmants
De l'amitié tendre et sincère, etc.,

vous mettez *la science non d'orgueil enflée.*

[a] Voltaire écrit à d'Alembert, le 6 décembre 1757: «Le roi de Prusse a «obtenu ce qu'il a toujours désiré, de battre les Français, de leur plaire, et de «se moquer d'eux.»

[b] Voyez t. XIV, p. 45—47.

[c] L. c., p. 53—59.

[d] Voyez t. XI, p. 66—68.

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *non* est un peu dur après *science*. Voilà ce qu'un grammairien de l'Académie française vous dirait; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, monseigneur, mais savez-vous combien ces vers sont beaux :

> Et le trépas qui nous poursuit
> Sous nos pas creuse notre tombe;
> L'homme est une ombre qui s'enfuit,
> Une fleur qui se fane et tombe.
> Mille chemins nous sont ouverts
> Pour quitter ce triste univers;
> Mais la nature si féconde
> N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un Frédéric; puisse-t-il rester en ce monde aussi longtemps que son nom!

Je jure à V. A. R. que, dès que vous aurez repris possession du château de Cirey, il ne sera plus question de la capucinade que vous me reprochez si héroïquement. Mais, monseigneur, Socrate sacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il est vrai que cela ne le sauva pas; mais cela peut sauver les petits socratins d'aujourd'hui :

Felix, quem faciunt aliena pericula cautum!

Il y avait une fois un beau jeune lion qui passait hardiment auprès d'un ânon que son maître chargeait et battait : «N'as-tu «pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te laisser mettre ainsi deux «paniers sur le dos? — Monseigneur, lui répondit l'ânon, quand «j'aurai l'honneur d'être lion, ce sera mon maître qui portera «mes paniers.»

Tout ânon que je suis, voici une *Épitre* assez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je serais curieux de savoir ce qu'un Wolff en penserait, si *sapientissimus Wolffius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un Jordan, qui sera, je crois, digne successeur de M. de Beausobre; surtout d'un Césarion, mais surtout, surtout de V. A. R., de vous, grand prince et grand homme, qui réunissez tous les talents de ceux dont je parle.

V. A. R. a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de Maupertuis.[a] Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une Académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de Keyserlingk, de l'Éphestion de Remusberg; vous avez, grand prince, ce qui manque à ceux qui sont ce que vous serez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir par la lettre de V. A. R., non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la *Mérope,* accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. Thieriot m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangements arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à V. A. R. un exemplaire d'une édition plus correcte des *Éléments de Newton.* Il n'y a que vous au monde, monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs.

Madame du Châtelet ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration . . . . . et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur fasse tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier Sidney[b] avait aimé ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe, au lieu de son nom : *Ci-gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de . . . .

Je suis avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, etc.

---

[a] *La Figure de la terre.* Paris, 1738. Voyez la lettre de Frédéric à Maupertuis, du 20 juin de la même année, t. XVII, p. 335.

[b] Algernon Sidney, ardent républicain, fut décapité à Londres, en 1683, à cause de ses *Discourses concerning government.*

56. A VOLTAIRE.

Amalthée, 17 juin 1738.

Mon cher ami, c'est la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc Machiavel rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'abbé Du Bos,[a] dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits.[b] Il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie instamment de continuer le *Siècle de Louis XIV*. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille histoire, et j'ose vous assurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage aussi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raisons qui me paraissent plus pressantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette physique expérimentale me fait trembler. Je crains le vif-argent,[c] et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible à la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager: En vérité, madame la marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

[a] Voyez t. X, p. 138, et t. XVII, p. 206.

[b] Que l'Italie a produits depuis le renouvellement des sciences. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 369.)

[c] Je crains le vif-argent, je crains le laboratoire, et tout ce que, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 370.)

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me serait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature; ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous? Je connais autant de systèmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systèmes ont un degré de probabilité; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste.

Après cela, qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances! Nous ne savons réellement que peu de choses; mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser.

La métaphysique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes; à présent, elle ne me présente qu'une mer immense et fameuse en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide; à présent c'est Horace. [a]

La métaphysique ressemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience seule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les sciences et observé l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme.

Vouloir beaucoup connaître est apprendre à douter. [b]

La *Philosophie de Newton*, à ce que je vois, m'est parvenue plus tôt qu'à son auteur. On vous a donc refusé la permission de l'imprimer à Paris? Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. [c] Un habile algébriste de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calcul; mais d'ailleurs les vrais connaisseurs en sont charmés. Pour moi, qui juge sans beaucoup de connaissance, j'aurai un jour quelques éclaircissements à vous

[a] Dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 371, ce vers est attribué à Boileau, de qui il n'est pourtant pas. Voyez t. XVIII, p. 129. Voyez aussi t. XVII, p. 307, et t. XIX, p. 359.

[b] Voyez t. X, p. 97.

[c] ... Qu'à son auteur. Le titre m'en a paru assez singulier, et il paraît bien que ce livre le tient de la libéralité du libraire. Un habile, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 372.)

demander sur ce vide, qui me paraît fort merveilleux, et sur le flux et reflux de la mer causé par l'attraction, sur la raison des couleurs, etc., etc. Je vous demanderai ce que Pierrot et Lucas vous demanderaient, si vous vouliez les instruire sur de pareils sujets, et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne disconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans Newton; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus, du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre toscan? Dès que je serai de retour de mon voyage, je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

. . . . . . vers la vérité le doute les conduit.[a]

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la *Mérope*. La haine associée avec la plus noire envie ne pourront à présent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'est point que l'amitié m'aveugle; mais c'est la vérité, c'est parce que la *Mérope* est sans reproches. Toutes les règles de la vraisemblance y sont observées, tous les événements y sont bien amenés; le caractère d'une tendre mère que son amour trahit vaut tous les originaux de van Dyck. Polyphonte conserve à présent l'unité de son caractère; tout ce qu'il dit sort de l'âme d'un tyran soupçonneux. Narbas a dans ses conseils la timidité ordinaire des vieillards; il reste naturellement sur le théâtre. Égisthe parle comme parlerait Voltaire, s'il était à sa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une bassesse; il a du courage, il venge les mânes de son père; il est modeste après le succès, et reconnaissant envers ses bienfaiteurs.

Serait-il permis à un Allemand, à un ultramontain, de faire une petite remarque grammaticale sur les deux derniers vers de la pièce? *O tempora! o mores!* Un Béotien veut accuser Démosthène d'un solécisme! Il s'agit de ces deux vers :

Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.[b]

[a] *La Henriade*, chant VII, v. 376.
[b] Voltaire n'a rien changé à ces deux vers, qui terminent sa tragédie.

Cet *et vous, mon cher Narbas,* est-ce à dire qu'on placera Narbas sur le trône en y plaçant ma mère *et vous?* ou est-ce à dire: Narbas, vous me servirez toujours de père? Ne pourriez-vous pas mettre:

Allons monter au trône, et plaçons-y ma mère;
Pour vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Voilà qui est bien impertinent; je mériterais d'être chassé à coups de fouet du Parnasse français. Il n'y a que l'intérêt de mon ami qui me fasse commettre des incongruités pareilles. Je vous prie, reprenez-moi, et mettez-moi dans mon tort. Vous aurez trouvé que ce *plaçons-y* n'est pas assez harmonieux; je l'avoue, mais il est plus intelligible. [a]

Voilà ma pièce politique, telle que j'ai eu le dessein de la faire imprimer. J'espère qu'elle ne sortira point de vos mains; vous en comprendrez aisément les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros, sans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les *Mémoires de l'Académie*, que je fais venir, seront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous suis, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue se traîne sur les traces d'un cerf.

Le jeune homme, auteur de l'allégorie, charmé de votre approbation, sent échauffer sa veine. Elle a déjà produit quelque échantillon nouveau, comme vous le pourrez voir. Il n'y a que le nom de Voltaire qui nous fasse composer, tous tant que nous sommes. Ce n'est point notre colère qui nous vaut un Apollon,[b] c'est vous qui nous le valez. La *Mérope* du chevalier Maffei est en chemin; elle doit arriver en peu. [c]

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le substitut de M. Tronchin ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles

[a] Les alinéa précédents, à partir des mots «Serait-il permis,» manquent dans l'édition de Kehl. Nous les tirons des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 374 et 375.

[b] Allusion à la colère d'Achille.

[c] Cet alinéa, omis dans l'édition de Kehl, se trouve dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 375 et 376.

pour la marquise. C'est un meuble pour son boudoir. Je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. Césarion me paraît un peu touché de la marquise; il me dit: «Quand elle parlait, j'étais amoureux de son esprit; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de son corps.»

Heureux sont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue! Mais plus heureux ceux qui connaissent Voltaire, et qui le possèdent tous les jours!

Vous ne sauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève, soyez sûr que ce sera moi qui ferai le rôle de Pâris. Je suis à jamais, monsieur, etc. [a]

57. DE VOLTAIRE.

(Cirey) juin 1738.

Monseigneur, quand j'ai reçu le nouveau bienfait dont Votre Altesse Royale m'a honoré, j'ai songé aussitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car, quand le prince enrichit ses sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit sait d'autant mieux douter, qu'il sait mieux approfondir. Rien n'est plus vrai, monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager. Je parie que si ces poulets rai-

[a] Si jamais on vous enlève, comptez que ce sera moi qui ferai le rôle de Pâris. Soyez persuadé de tous les sentiments avec lesquels je suis votre très-fidèle ami. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 376.)

sonnent, et font un système sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangés qu'on les a mis là. V. A. R. se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout. Il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité; ce qui produit les germes, les sentiments, la faim; ce qui fait digérer; enfin qui croit connaître la matière, et, qui pis est, l'esprit. Il y a certainement des connaissances accordées à l'homme; nous savons mesurer, calculer, peser, jusqu'à un certain point. Les vérités géométriques sont indubitables, et c'est déjà beaucoup; nous savons, à n'en pouvoir douter, que la lune est beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours suivant une proportion réglée, qu'il ne saurait y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas d'ici au soleil; nous prédisons les éclipses, etc. Aller plus loin est un peu hardi, et le dessous des cartes n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les philosophes à systèmes comme des voyageurs curieux qui auraient pris les dimensions du sérail du Grand Turc, qui seraient même entrés dans quelques appartements, et qui prétendraient sur cela deviner combien de fois Sa Hautesse a embrassé sa sultane favorite ou son icoglan, la nuit précédente.

Mais, monseigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le système de Copernic, V. A. R. me paraît bien sceptique; c'est céder un de vos États pour l'amour de la paix; ce sont des choses, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité. Je mets le système planétaire de Copernic, moi petit Français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puisse jamais le détruire.

J'honore fort messieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres physiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares sont à peine des hommes, sont de mauvais astronomes. Le plus médiocre jésuite est un aigle chez eux. Le tribunal de mathématiques de la Chine, avec toutes ses révérences et sa barbe en pointe, est un misérable collége d'ignorants qui prédisent la pluie et le beau temps, et qui ne savent pas seulement calculer juste une éclipse. Mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de sucre, qui leur tient lieu de gnomon; il est

certain que leur montagne leur servira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les solstices, le lever et le coucher du soleil et des étoiles, les différences des heures, les aspects des planètes, les phases de la lune; une boule au bout d'un bâton nous fera les mêmes effets en rase campagne, et le système de Copernic n'en souffrira pas.

Je prends la liberté d'envoyer à V. A. R. mon système du *Plaisir;*[a] je ne suis point sceptique sur cette matière, car, depuis que je suis à Cirey, et que V. A. R. m'honore de ses bontés, je crois le plaisir démontré.

Je m'étonne que, parmi tant de démonstrations alambiquées de l'existence de Dieu, on ne se soit pas avisé d'apporter le plaisir en preuve. Car, physiquement parlant, le plaisir est divin, et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokai, qui embrasse une jolie femme, qui, en un mot, a des sensations agréables, doit reconnaître un Être suprême et bienfaisant. Voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les passions; mais comme toutes les passions nous sont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un Dieu, car elles prouvent l'unité de dessein. V. A. R. permet-elle que je consacre cette *Épître* à celui que Dieu a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés font mon bonheur et ma gloire?[b] Madame du Châtelet partage mes sentiments. Je suis avec un profond respect et un dévouement sans bornes, monseigneur, etc.

---

58. A VOLTAIRE.

Wésel, 24 juillet 1738.[c]

Mon cher ami, me voilà rapproché de plus de soixante lieues de Cirey. Il me semble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y

[a] Cinquième *Discours sur l'Homme. Sur la nature du Plaisir. Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XII, p. 81.

[b] Voyez les *Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XII, p. 86 et 87, note 8.

[c] Le 21 juillet 1738. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 8.)

arriver, et je ne sais quel pouvoir invincible m'empêche de satisfaire mon empressement pour vous voir. Vous ne sauriez concevoir ce que me fait souffrir votre voisinage; ce sont des impatiences, ce sont des inquiétudes, ce sont enfin toutes les tyrannies de l'absence.

Rapprochez, s'il se peut, votre méridien du nôtre; faisons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour se joindre.

Que par un système nouveau
Quelque savant change la terre,
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines et les eaux
Qui séparent nos deux hameaux.

Je souhaiterais beaucoup que M. de Maupertuis pût me rendre ce service. Je lui en saurais meilleur gré que de ses découvertes sur la figure de la terre, et de tout ce que lui ont appris les Lapons.

A propos de voyage, je viens de passer dans un pays où assurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles, et les contrées les plus riantes du monde; mais il semble qu'elle se soit épuisée en faisant les arbres, les haies, les ruisseaux qui embellissent ces campagnes, car assurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre espèce.

J'ai vu presque toute la Westphalie, qui s'est trouvée sur notre passage. En vérité, si Dieu daigna communiquer son souffle divin à l'homme, il faut que cette nation en ait eu en très-petite quantité. Tant y a qu'elle en est si mal partagée, que c'est un fait à mettre en question, si ces figures humaines sont des hommes qui pensent, ou non. Je suspends mon jugement pour l'amour de l'humanité, et de crainte que vous ne preniez pour une médisance ce que je pourrais vous dire sur ce sujet. [a]

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui pensent comme moi, ou je fais des prosélytes. J'ai combattu pour vous à Brunswic [b]

[a] Cet alinéa, omis dans l'édition de Kehl, se trouve dans les *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 5 et 6.

[b] Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de la Hollande: tous ceux à qui j'ai parlé m'entretiennent des libelles infâmes dont vos compa-

contre un certain Bothmer, bel esprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier ressort. Ma cause a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puissance de votre mérite, s'est avoué vaincu.

Ce sont en partie les libelles infâmes dont vos compatriotes se piquent de vous affubler qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injuste et mal instruit. Il suffit qu'un homme soit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent sans cesse les accusations d'un rival. Le vulgaire n'examine jamais, et il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation est bien ingrate et bien légère de souffrir que des médisants, des plumes inconnues, osent entreprendre de flétrir vos lauriers. Est-ce que le nombre des grands hommes est si commun? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encensoir à travers le visage des dieux de la terre? Quelques raisons qu'ils puissent alléguer, il n'y en aura que de mauvaises. Si Auguste eût souffert qu'on eût couvert Virgile d'opprobre, si Louis XIV eût laissé enlever à Despréaux son mérite, ils auraient été moins grands princes, et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'est une espèce de barbarie que d'obscurcir ou de laisser étouffer le génie et les grands talents. Les Français, en ne vous estimant pas assez, semblent se trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la *Henriade* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On sent trop, pour peu qu'on y fasse attention, que la plume de vos ennemis est trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne sont point des raisons qu'ils allèguent contre vous, ce sont des traits de malignité et de méchanceté; tant il est vrai que la jalousie et l'envie sont un brouillard qui obscurcit aux yeux du jaloux le mérite de son adversaire.

M. Thieriot m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites,

triotes vous persécutent, et de l'ingratitude de votre nation, qui souffre qu'on couvre d'opprobres un homme qui fait honneur à sa patrie, et qui doit un jour rendre illustre le siècle dans lequel il a vécu. J'ai soutenu votre cause à Brunswic, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 6.)

l'une sur les ouvrages de M. Dutot,[a] et l'autre sur *Mérope*.[b] Ce sont des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poésie en Horace, et de l'art de rendre les hommes heureux en Agrippa et en Amboise.[c]

N'oubliez pas d'assurer la marquise de tous les sentiments d'admiration que son mérite m'inspire; je ne parle point de sa beauté, car il paraît qu'elle est ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active, et très-active. Dans quelques semaines, la contemplative aura son tour. On peut être heureux et dans l'une, et dans l'autre; et comment peut-on être malheureux, lorsqu'on peut se flatter d'avoir de vrais amis? Soyez toujours le mien, monsieur, et ne doutez jamais de l'estime parfaite avec laquelle je suis, monsieur, etc.

---

59. DE VOLTAIRE.

Cirey, 5 août 1738.

Monseigneur, j'ai reçu la plus belle et la plus solide des faveurs de V. A. R. L'ouvrage politique[d] m'est enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réussit si bien dans nos arts excellerait dans le sien. J'étais étonné de voir en votre personne un métaphysicien si sublime et si sage, un poëte si aimable. Je ne suis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'est-il pas juste que V. A. R. fasse bien son métier? Malheur à ceux qui entendent mieux les autres professions que la leur! Je m'en vais dire une impertinence : je crois que si ces *Considéra-*

[a] Voyez, relativement aux *Réflexions politiques* (de M. Dutot) *sur les finances et le commerce*, 1738, deux vol. in-12, les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XXXVII, p. 536 et suivantes.

[b] L. c., t. V, p. 100 : *A M. le marquis Scipion Maffei, auteur de la Mérope italienne et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.* Maffei composa sa *Mérope* en 1713, à l'âge de trente-huit ans.

[c] Voyez t. XII, p. 60.

[d] Voyez t. VIII, p. 1—29.

tions sur l'état présent de l'Europe avaient été imprimées sous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu V. A. R., j'aurais dit : Voilà le grand prince caché sous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de son auteur, un style qui vous décèle, et j'y vois je ne sais quel air de membre de l'Empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des seigneurs ou des communes prend moins de part aux libertés germaniques. Il y a encore un petit trait de bonne philosophie leibnizienne qui est bien votre cachet. Comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cause suffisante de son existence, je crois que j'aurais dit, à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe, c'est lui, il n'y en a point d'autre. Mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'est dans cette grandeur d'âme pleine d'humanité, qui est la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquise du Châtelet et moi, nous avons relu plusieurs fois l'excellent et instructif ouvrage dont V. A. R. a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame du Châtelet dit sans hésiter que c'est ce qui est sorti de vos mains de plus digne de vous. J'ose le croire aussi ; mais la plus récente de vos faveurs est toujours la plus chère, et je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos semblables, rois ou autres, font mouvoir les ressorts ; serait-il permis, dis-je, de demander à V. A. R. quelques instructions ? Je suis de ces gens qui interrogent la Providence ; votre Providence m'a trop enhardi.

Est-ce plaisanterie ou tout de bon que V. A. R. dit qu'on a suivi le projet de M. le maréchal de Villars, d'unir l'Empereur avec la France ? Il me semble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait, si l'Empereur était uni avec la France et l'Espagne ? Alors les Anglais et les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expressions du respectable auteur de cet ouvrage,

qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préside au bonheur de la France;* cela me persuade plus que jamais que la France a joué bien heureusement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéresser, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de Villars qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes; que l'on avait même manqué deux fois de parole au ministre d'Espagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonstances, piqué par le mépris que tout le conseil de l'Empereur, excepté le grand prince Eugène, faisait ouvertement du ministère français, et encouragé en partie par l'espérance de voir le roi Stanislas, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il serait, si les vœux de la nation polonaise et les lois eussent prévalu.

V. A. R. sait que la France destinait d'abord au roi Stanislas un secours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantassins[a] contre cinquante mille Russes; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le passage, retinrent dans le port le fameux Du Gay-Trouin,[b] qui comptait bien se mesurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi Stanislas le secours d'un pion contre une dame et une tour; et le Roi, qu'on n'osait ni secourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événements, dont la prudence du ministère français a profité, a donné la Lorraine à la France, selon l'ancienne vue qui avait été proposée du temps de Louis XIV. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le ministère français avait d'abord, ce semble, si peu d'envie de faire la guerre, que, un an avant la déclaration, on avait cessé de payer les subsides à la Suède et au Danemark.

J'oserais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui se ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix. Voilà à peu près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, etc. V. A. R. se souvient

[a] Voyez t. I, p. 164.
[b] Voyez t. XI, p. 52.

du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues :[a] celui-ci passa où l'autre ne put passer.

Oserai-je prendre la liberté de supplier V. A. R. de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province? Car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. V. A. R. sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles; mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des âmes comme la vôtre qui fissent des lois! On n'aurait pas besoin d'interprète. En réfléchissant sur tous les événements qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes à peu près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occasion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir; une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation; une autre la renoue; les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien décide. Si la duchesse de Marlborough n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de mylady Masham et quelques gouttes sur la reine Anne, la reine Anne ne se fût point jetée entre les bras des torys, et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.[b]

M. de Torcy m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne Charles II; que, quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France; ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de Pontchartrain fut de ce dernier avis, et le soutint avec force. Louis XIV et son fils le grand Dauphin pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, et de là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française.

[a] La Fontaine, *Fables*, liv. I, fable 12.

[b] Voyez t. I, p. 121; t. VIII, p. 151, 286 et 287; et t. XV, p. 69.

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se plaise à confondre toutes les espérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins: Ce sera un homme de l'Austrasie qui sera votre prince,[a] les eût bien étonnés.

On croit dans l'Europe que le système de Law en France avait fait couler dans les coffres du Régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a passé jusqu'à V. A. R. Assurément elle est bien vraisemblable; mais le fait est que Law, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, est mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans est mort avec sept millions de dettes exigibles, que son fils a eu bien de la peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.[b]

Ce n'est pas que je croie que le génie plaisant qui bouleverse tout dans ce monde, et qui se moque de nous, fasse toute la besogne. Les puissances qui, par la suite des temps, par la guerre, par les mariages, etc., sont devenues plus fortes que leurs voisins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche seigneur accable son pauvre voisin; et c'est là ce qu'on appelle grande politique; c'est là ce que votre âme adorable appelle grande injustice, grande horreur. Votre politique consiste à empêcher l'oppression. Tous les princes devraient avoir gravés sur la table de leur conseil et sur la lame de leurs épées ces mots par lesquels V. A. R. finit : «C'est un opprobre de perdre ses États, «c'est une rapacité punissable d'envahir ceux sur lesquels on n'a «point de droit.[c]» Ce sont là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que V. A. R. pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour

[a] François-Étienne de Lorraine, qui succéda à Jean-Gaston, grand-duc de Toscane, le 9 juillet 1737. Voyez t. II, p. 12.

[b] Boileau, *Art poétique*, chant III, v. 48.

[c] Voyez t. VIII, p. 27.

se faire élire? la Suède et le Danemark ne pourraient-ils pas l'aider? et, si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie V. A. R. de me pardonner ce tome des *Mille et une Nuits*.

Quum canerem reges et proelia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.[a]

V. A. R. est peut-être à présent à Clèves ou à Wésel; pourquoi faut-il que je ne sois pas sur la frontière? Madame du Châtelet en avait une grande envie; elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le Salomon du Nord. Un homme de la maison du Châtelet a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui peut-être conviendrait à Sa Majesté. Madame du Châtelet serait assez la maîtresse de cette vente; ce serait une belle occasion pour rendre ses respects au plus respectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaisir consulter le jeune Salomon; mais j'ai bien peur que cette idée si flatteuse ne soit encore pour les *Mille et une Nuits*.

Le sieur Thieriot nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de V. A. R., par lequel elle lui marquait que ses bontés pour moi ne sont point ébranlées par je ne sais quelles méprisables brochures qui paraissent quelquefois dans Paris contre moi, aussi bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures, que le sieur Thieriot envoie à V. A. R., lui donneraient mauvaise opinion de l'esprit des Français, si elle ne savait d'ailleurs que ces misérables ouvrages sont le partage de la lie du Parnasse, qui compose ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'est l'intérêt qui les écrit, mais c'est quelquefois une secrète jalousie qui les distribue et qui les fait valoir.

Il est très-vrai que madame la marquise du Châtelet avait composé un *Essai sur la nature du feu*, pour le prix de l'Académie des sciences. Il est très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au

[a] Virgile, *Bucoliques*, églogue VI, v. 3 et 4.

prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de Des Cartes, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à V. A. R. ce mémoire que vous daignez demander; elle est digne d'un tel juge; elle joint ses respects et ses sentiments aux miens.

Je suis avec la vénération, la reconnaissance et l'attachement que je vous dois, monseigneur, etc.

---

60. A VOLTAIRE.

Loo, en Hollande, 6 août 1738.

Mon cher ami, je vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle *Épître sur l'Homme*[a] que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme, et ces pensées sont aussi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'Alexandre. Vous recherchez modestement la vérité, et vous la publiez avec hardiesse lorsqu'elle vous est connue. Non, il ne peut y avoir qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre *Épître sur l'Homme.* Vous n'êtes jamais plus grand ni plus sublime que lorsque vous restez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne saurait bien être que ce que l'on est; et vous avez tant de raisons d'être satisfait de votre façon de penser, que vous ne devriez jamais vous rabaisser en empruntant celle des autres.

Que les moines, obscurément encloîtrés, ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie; que nos descendants ignorent à jamais les puériles sottises de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs

[a] Sixième *Discours sur l'Homme. Sur la nature de l'Homme. Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XII, p. 88.

de la poésie sont prostituées lorsqu'on les fait servir de parure et d'ornement à l'erreur; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.[a]

Je vous suis très-obligé et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême sur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'espère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penser et d'écrire.

Point de comparaison, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi, je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, Césarion et Jordan voleront sur votre *Épître sur l'Homme,* et je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à *sapientissimus Wolffius,* je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit;[b] et je crois, comme vous, que la langue française n'est pas son fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérants à bon marché; aussi soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je sais bien que si de ma vie j'allais à Cirey, ce ne serait pas pour l'assiéger. Votre éloquence, plus forte que les instruments destructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaissance à une amitié désintéressée. Nouveau Jason, j'enlèverais la toison d'or; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce trésor; gare madame la marquise!

Au moins, madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaise, ce M. de Voltaire que vous voulez posséder toute seule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il est juste que je jouisse du quartier d'hiver; ce sera

[a] Allusion au passage du septième *Discours sur l'Homme* mentionné plus haut, p. 201.

[b] La première lettre de Frédéric à Chrétien Wolff est datée du 23 mai 1740. Voyez t. XVI, p. 179.

M. de Maupertuis qui me le préparera. Vos idées sont excellentes sur son sujet; j'aurais souhaité que vous eussiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce soin entre nous deux.*

M. Thieriot m'annonce une nouvelle édition de votre *Philosophie de Newton.* Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne sais ce que font mes lettres; elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour Émilie est parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville; je me flatte que vous l'avez à présent.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme, et qu'habite maintenant le prince d'Orange. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, est dévoré de chagrins dans son beau palais, au milieu de ses jardins et d'une cour brillante. C'est dommage, en vérité, car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit, et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de Newton avec la princesse; de Newton nous avons passé à Leibniz, et de Leibniz à la feue reine d'Angleterre, qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de Clarke.

J'ai appris à cette cour que s'Gravesande n'avait point parlé de votre traduction de Newton de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon Dieu! les sentiments du cœur ne seront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richesse, l'esprit et les sciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques soins que je me sois donnés; et je ne sais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne; votre lettre sera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.[a]

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami; pensez quelque-

[a] Sixième *Discours sur l'Homme. Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 94. Boileau dit dans l'*Art poétique*, chant I, v. 63 :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

fois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire; il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes compliments à la marquise. Mon Dieu! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très-sensible; et ne doutez point des sentiments d'estime avec lesquels je suis, monsieur, etc.

---

61. DE VOLTAIRE.

Cirey, août 1738.

Monseigneur, Votre Altesse Royale me reproche, à ce que dit M. Thieriot, que mes occupations sont plutôt la cause de mon silence que mes maladies. Mais, monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. Plötz [a] et par M. Thieriot. Voici une troisième lettre, et V. A. R. pourra bien ne se plaindre que de mes importunités.

Ceci, monseigneur, n'est ni belles-lettres, ni vers, ni philosophie, ni histoire. C'est une nouvelle liberté que j'ose prendre avec V. A. R.; je pousse à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à V. A. R. d'une petite principauté située vers Liége et Juliers. Elle s'appelle Beringen. Elle est composée de Ham et Beringen. Elle appartient au marquis de Trichâteau, par sa mère, qui était de la maison de Honsbruck.

Il y a des dettes. Madame du Châtelet, qui a plein pouvoir d'en disposer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de personne, pût convenir à Sa Majesté le Roi votre père. Cinq ou six cent mille florins que la terre peut valoir ne sont que l'accessoire de cette affaire. Le principal serait que la reine de Saba viendrait sur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le Salomon de l'Europe. V. A. R. sait si je serais du voyage.

[a] Voyez t. XVI, p. 130; t. XVII, p. 8; et ci-dessus, p. 134, 138 et 147.

C'est bien alors que le pays de Juliers serait la terre promise, où je verrais *salutare meum.*[a] Je ne sais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que, la proposition de cette vente étant convenable aux intérêts de Sa Majesté, je ne faisais point en cela un crime de lèse-politique, et que les ministres de Sa Majesté ne s'y opposeraient pas, si V. A. R. le faisait proposer ou le proposait. V. A. R. est suppliée de se faire d'abord informer de la terre, de ses droits, et du lieu précis où elle est située, car je n'en sais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les sentiments de zèle, de respect, d'admiration, et j'ai presque dit de tendresse, avec lesquels je suis, etc.

Monsieur et madame du Châtelet jouissent à présent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée ensuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de Trichâteau. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laissent jusqu'à fin de payement des dettes.

---

62. DU MÊME.

(Cirey) août 1738.

Je suis presque ressuscité
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force et sa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?

[a] Saint Luc, chap. II, v. 30. Voyez ci-dessus, p. 42 et 100.

C'est un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.
Mais le cas est tout différent;
L'écritoire est pour Émilie;
Grand prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le ciel tous les deux vous réserve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'est Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait V. A. R., monseigneur, et Émilie pour me donner la force de penser et d'écrire. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'Orphée charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour Émilie et pour votre personne.

Vous ne croiriez peut-être pas, monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé *Mérope*. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis Maffei, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la *Mérope* est devenue toute française. Grâce à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi; aussi, quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier, et de mettre à vos pieds et la pièce, et mes idées sur la tragédie.

Je ne sais si V. A. R. a reçu la nouvelle édition des *Éléments de Newton*. Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. s'Gravesande n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires hollandais, impatients de débiter cet ouvrage, se sont avisés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien hollandais, qui s'est avisé de contredire les sentiments de M. s'Gravesande dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du système newtonien, l'explication des marées, et la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. s'Gravesande est avec raison attaché à ces deux grands points. D'ailleurs, le livre est imprimé avec cent fautes ridicules. L'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les cartésiens crient comme des fous

à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se repaissaient; ils se croient appauvris, si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi, je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Federicus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringen; c'est une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienséance de Sa Majesté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de sa sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les lois que Sa Majesté daignerait prescrire. Madame du Châtelet n'a pas osé en parler à V. A. R.; elle me charge d'oser demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame du Châtelet vient d'envoyer un homme sur les lieux; c'est un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite, il ne serait pas difficile de déterminer M. le marquis du Châtelet à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienséances possibles, dussent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de V. A. R., et voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet, M. Thieriot, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect, et cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours, etc.

---

63. A VOLTAIRE.

Remusberg, 11 septembre 1738.

Mon cher ami, un voyage assez long, assez fatigant, rempli de mille incidents, de beaucoup d'occupations, et encore plus de dissipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'août, que je n'ai reçue qu'à Berlin, le 3 de ce mois. Il ne faut pas être

moins éloquent que vous pour défendre et pour pallier, aussi bien que vous le faites, la conduite de votre ministère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie, si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733; mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise, et vous savez trop ce que c'est que la prévention.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la marquise et vous donnez à mon ouvrage; cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à présent sur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous voulez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de Villars, que le ministère de France vient d'adopter. Cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix, et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance. On ne verra que par la suite des temps tout ce qu'il entraînera de funeste. Ou je suis bien trompé, ou il nous préparera de ces événements qui bouleversent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaison que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voisins prodigues et malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver; elle met très-bien en évidence la force des Français et la faiblesse des puissances qui l'environnent; elle en découvre la raison, et elle permet à l'imagination de percer par les siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie française, émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui, selon toutes les apparences, engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine de la désunion de l'Empire et de la faiblesse de l'Empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes. Ils ont payé les mois romains, ils ont

fourni dans les guerres leurs contingents, et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il est vrai que le duc Charles a embrassé souvent le parti de la France ou bien des Espagnols; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait les armées de Louis XIV contre celles de l'Empereur et des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devraient être les plus conséquents, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent le plus au hasard. C'est que ces rois, ces princes, ces ministres, ne sont que des hommes comme les particuliers, et que toute la différence que la fortune a mise entre eux et des personnes d'un rang inférieur ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre, et celui qui s'élance cent pieds en l'air, sont des jets d'eau également; il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque chose qui se ressentira de son sexe; j'entends des fantaisies et des caprices.

Je crois que les serments des ministres et des amants sont à peu près d'égale valeur. M. de Torcy nous aura dit[a] tout ce qu'il lui aura plu; mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils sont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de Torcy de faire parler un Pontchartrain, un Louis XIV, un Dauphin.[b] Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs personnages les propos qui doivent leur convenir.

[a] M. de Torcy vous aura dit. (Variante de l'édition Beuchot, t. LIII, p. 239.)

[b] Les *Mémoires de M. de ...* (Torcy) *pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de Ryswyk jusqu'à la paix d'Utrecht* n'ont paru qu'en 1756, à la Haye (Paris), trois volumes in-12. L'auteur, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, était neveu du grand Colbert et ministre d'État sous Louis XIV. Voyez t. II, p. XXIII de notre édition.

M. de Pontchartrain était chancelier en 1699.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé presque universel sur le sujet du Régent; on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-considérable par les *actions*. Un commis de Law, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même assuré le Roi qu'il avait eu commission du Régent de transporter des sommes assez considérables pour être placées sur la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie. Je m'intéresse à la mémoire du régent de France comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je suis sûr de penser juste lorsque je me rencontre avec vous; c'est une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, selon moi, être le partage de tout homme raisonnable; et, s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes. [a]

Vos idées me sont trop avantageuses. Voltaire le politique me souhaite la couronne impériale; Voltaire le philosophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse; et Voltaire mon ami ne me souhaiterait que sa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne désire point les grandeurs; et, si elles ne me viennent chercher, je ne les chercherai jamais.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, et qui peut-être ne se fera jamais, pour mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la marquise et vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que Clairaut et Maupertuis, que La Condamine et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers afin de trouver une ligne. [b] Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre humain, et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit et celui de la divine Émilie de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plus tôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède, et ce remède ne tardera guère; c'est la mort de l'Électeur palatin.

[a] Voyez t. IV, p. 109, et t. VIII, p 120.
[b] Voyez t. XI, p. 48.

Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la marquise et vous puissiez vous trouver à cette terre, où je pourrais alors sûrement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis!

Je suis indigné contre votre nation et contre ceux qui en sont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant, et il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impunité. C'est contre quoi je crie, et ce que n'excuseront point vos généreuses paroles: «Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.» [a]

J'aurai beaucoup d'obligation à la marquise de sa *Dissertation sur le Feu,* qu'elle veut bien m'envoyer.[b] Je la lirai pour m'instruire; et, si je doute de quelques bagatelles, ce sera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille assurances d'estime.

Voici une pièce nouvellement achevée; c'est le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande, en revanche, de la sincérité, de la vérité et de la hardiesse.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite; soyez-le toujours, je vous en prie, et ne soyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il est possible, à mes yeux, étant avec toute l'estime imaginable, mon cher ami, etc.

---

64. AU MÊME.

Remusberg, 14 septembre 1738.

Mon cher ami, je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du ... août, qui, par malheur, arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous sommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

[a] Saint Luc, chap. XXIII, v. 34.

[b] Voyez t. XVII, p. 3.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la marquise. Il ne se peut assurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Émilie. Je crois cependant que, malgré l'avantage d'une acquisition et l'achat d'une seigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Ham quelque conseiller bien pesant, qui aurait dressé très-méthodiquement et très-scrupuleusement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyés magnifiquement, et qui, après avoir usé des formalités requises, aurait passé et parafé le contrat; et pour moi, j'aurais eu l'avantage de questionner à son retour monsieur le conseiller sur ce qu'il aurait vu et entendu, qui, au lieu de me parler de Voltaire et d'Émilie, m'aurait entretenu d'arpents de terre, de droits seigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des sectateurs de Plutus.

Je crois que si la marquise voulait attendre jusqu'à la mort de l'Électeur palatin, dont la santé et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à se défaire de cette terre qu'à présent.

J'ai dans l'esprit, sans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la succession viendra à exister le printemps prochain. Notre marche au pays de Berg et de Juliers en sera une suite immanquable; la marquise ne pourrait-elle point, si cela arrivait, se rendre sur cette seigneurie voisine de ces duchés? et le digne Voltaire ne pourrait-il point faire une petite incursion jusqu'au camp prussien? J'aurais soin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maison dans un village prochain du camp, où je serais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et selon que votre santé le permettrait. Je vous prie d'y aviser, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne hasardez rien toutefois qui puisse vous causer le moindre chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos désagréments les moments de ma félicité.

La marquise, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle se flattait de ma discrétion à l'égard de toutes les pièces manuscrites que je tiens de votre amitié. Je ne pense pas que vous ayez la moindre inquiétude sur ce sujet; vous savez ce que

je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiscrétion n'est point du tout mon défaut.

Lorsque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en présence de M. Keyserlingk et de M. Jordan, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de Moïse que les rois d'Israël étaient obligés de se rendre familières.[a] Ces pièces sont ensuite serrées dans l'arrière-cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi seul. Vos lettres ont un même sort, et, quoiqu'on se doute de notre commerce, personne ne sait rien de positif là-dessus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domestiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fusse en danger, et que je me trouvasse à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tissu de chagrins, et l'école de l'adversité rend circonspect, discret et compatissant. On est attentif aux moindres démarches lorsqu'on réfléchit sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre assiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma satisfaction, pour mon bonheur; et quand la maladie interrompt notre correspondance, j'en accuse le destin, et je souffre avec vous.

L'ode[b] philosophique que je viens de recevoir est parfaite; les pensées sont foncièrement vraies, ce qui est le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poésie du style, qui flatte si agréablement l'oreille et l'esprit, y brille. Je dois mes suffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir.

Cette strophe qui commence :

Tandis que les humains, etc.

contient en elle un sens infini. A Paris, ce serait le sujet d'une

[a] Deutéronome, chap. XXXI, v. 19, et chap. XXXII, v. 46.

[b] *A MM. de l'Académie des sciences qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude.* Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 430.

comédie; à Londres, Pope en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît, dans des sujets si différents, d'une égale force; c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète et peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous, relativement à l'estime que je vous porte. Il faut que j'aie des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres et des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire ressouvenir la marquise de ses adorateurs tudesques. Soyez persuadé des sentiments avec lesquels je suis, mon cher ami, etc.

---

65. AU MÊME.

Remusberg, 30 septembre 1738.

Quoi! des bords du sombre Élysée,
Ta débile et mourante voix,
Par les souffrances épuisée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Jusque sur la fatale rade
J'entends tes sons harmonieux;
Voltaire, ta muse malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permesse
Et le Virgile et le Lucrèce,

Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller sur l'horizon,
Et par ta science profonde
Éclairer les yeux éblouis
Des ignorants peuples du monde,
Lâchement aux erreurs soumis.
C'est l'humanité qui t'inspire,
Elle préside à tes écrits;
Puisse-t-elle sous son empire
Ranger enfin tous les esprits!

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux dieux et aux Voltaires de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhensions par l'état chancelant de votre santé. Si le destin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talents de l'esprit que vous possédez à un corps robuste et sain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes?

J'ai reçu de Paris l'*Épître sur la Modération*, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu, entre autres, c'est la description allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'assied et s'endort, ne me plaisait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de son maître[a] n'est-il pas un peu trop bas? n'y a-t-il pas là quelque chose qui est au-dessous des beautés dont cette *Épître* fourmille d'ailleurs? Je vous expose mes sentiments, moins pour être critique que pour me former le goût; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de Phidias, et la servante de Molière à ses comédies. J'ai deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non seulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la

[a] Quatrième *Discours sur l'Homme. De la Modération en tout. Œuvres de Voltaire*, édition Beuchot, t. XII, p. 71.

tête de ce bel ouvrage; j'aurai le sort d'Atticus, qui fut immortalisé par les lettres que Cicéron lui adressait.

Thieriot m'a envoyé la *Philosophie de Newton*, de l'édition de Londres; je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête reposée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'est pas étonnant que s'Gravesande se soit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en physique qu'en métaphysique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, et, croyant tenir des vérités, je les examine, et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en sont point exemptes, ne vous en déplaise; et, lorsqu'on examine bien le pour et le contre des propositions, on trouve même incertitude à se déterminer; en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposer mes sentiments sur l'erreur; je l'ai fait en forme de dialogue.[a] Mon but est de montrer que les sentiments différents des hommes, soit en philosophie, ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'est ce que j'ai fait. J'ai même poussé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'est pour cet effet que je l'expose à votre critique.

Je crois qu'il ne serait point séant d'entamer à présent l'affaire de Beringen. Nous sommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorsqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-sérieuse, on ne pense guère à autre chose. Je serais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filasse soit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la situation des affaires; et, lorsque nous serons en possession de ces duchés, il sera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquisitions comme celle de la seigneurie de Beringen. Alors mes projets pourraient avoir lieu, à cause que le Roi, se trouvant

[a] Ce dialogue est intitulé *Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit.* Voyez t. VIII, p. x, et p. 31 — 46.

dans son pays, pourrait aller lui-même pour voir si une acquisition pareille serait à sa bienséance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long jusqu'où allaient mes espérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thieriot doit être à présent à Cirey; il n'y aura donc que moi qui n'y serai jamais! Ma curiosité est bien grande pour savoir ce que vous aurez répondu à madame de Brandt;[a] tout ce que j'en sais, c'est qu'il y a des vers contenus dans votre réponse; je vous prie de me les communiquer.

La marquise aura autant de plumes qu'elle en cassera;[b] je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Prusse pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Assurez cette unique marquise de mes attentions et de mon estime.

Je suis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire, etc.

---

66. DE VOLTAIRE.

(Cirey, septembre ou octobre 1738.)

Je vois toujours, monseigneur, avec une satisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de V. A. R. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines; elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences; et, parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr Des Cartes et Bayle; Racine et Boileau seraient morts de chagrin, s'ils n'avaient eu un protecteur dans Louis XIV. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre Virgile.[c] Je suis bien loin de pouvoir être comparé

[a] Voyez t. XVI, p. 150 et 158; et ci-dessus, p. 202.

[b] Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame du Châtelet, et qu'elle avait cassée.

[c] Donat en parle dans sa *Vita Virgilii*, chap. XVI.

à ces grands hommes; mais je suis bien plus heureux qu'eux : je jouis de la paix; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philosophe; je vis dans une retraite délicieuse, auprès de la femme la plus respectable, dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, monseigneur, vous daignez m'aimer; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées, et corriger les miennes. Que me faut-il de plus? La santé seule me manque; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

V. A. R. veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de *Mérope,* que j'ai corrigé? Et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, etc. *(Le reste manque.)*

---

67. A VOLTAIRE.

Remusberg, 9 novembre 1738.

Mon cher ami, je viens de recevoir une lettre et des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potose, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers assez vifs et aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'*Épître sur l'Humanité,*[a] que vous

[a] Si cette pièce n'est pas celle dont Voltaire fait l'éloge dans sa lettre du 1er janvier 1739, en en citant les deux premiers vers, et que nous avons imprimée t. X, p. 57—62, sous le titre d'*Épître à mon frère de Prusse,* nous avouons ne pas la connaître.

recevrez avec cette lettre; mais je me suis dit ensuite: Il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des instructions et de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

Thieriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la marquise, *sur le Feu.* Je puis dire que j'ai été étonné en le lisant; on ne dirait point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le style est mâle et tout à fait convenable au sujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre espèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaissent. Je pense sur ce sujet des choses que votre seule modestie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des dieux qui assurément restaient bien au-dessous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, si vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorsqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre siècle.

La magnanimité, la grandeur d'âme, la fermeté, passent pour des vertus chimériques. On dit: Oh! vous vous piquez de faire le Romain; cela est hors de saison; on est revenu de ces affectations dans le siècle d'à présent. Tant pis. Les Romains, qui se piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable?

La Grèce était si charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes se disputaient l'honneur d'être sa patrie; et l'Homère de la France, l'homme le plus respectable de toute la nation, est exposé aux traits de l'envie. Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissait paisiblement de la protection de Mécène et d'Auguste, comme Boileau, Racine et Corneille, de celle de Louis le Grand. Vous n'avez point ces avantages; et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une Émilie, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre esprit n'est point esclave, et votre muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'est un

témoignage irrévocable de votre sincérité; car on sait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'*Histoire de Louis XIV,* que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour à Cirey; c'est un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille, en ami, de ne point le livrer à l'impression. La postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit; les autres, que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneraient point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. Césarion, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie, et Jordan, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie; tant une même cause peut produire des effets différents! C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un Voltaire pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos âmes. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothèque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de Memnon, qui donnait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil; que votre portrait animait de même l'esprit de ceux qui le regardent. Pour moi, il me semble toujours qu'il paraît me dire:

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse, etc.[a]

[a] Boileau, *Art poétique,* chant I, v. 7.

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et souvenez-vous-en pour lui adresser vos lettres pastorales. Ce sont les consolations qui deviennent nécessaires dans votre absence; vous les devez à vos amis. J'espère bien que vous me compterez à leur tête. On ne saurait du moins être plus ardemment que je suis et que je serai toujours, etc.

---

68. DE VOLTAIRE.

Novembre 1738.



Monseigneur, que Votre Altesse Royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ses tributs de reconnaissance.

Ce que vous avez composé sur l'*Humanité* vous assure, sans doute, le suffrage et l'estime de madame du Châtelet; et vous me forceriez à l'admiration, si vous ne m'y aviez pas déjà tout disposé. Non seulement Cirey remercie V. A. R., mais il n'y a personne sur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en est assez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui pense aux hommes, qui fait son bonheur de leur félicité! On demandera dans quel roman cela se trouve, et si ce prince s'appelle Alcimédon ou Almanzor, s'il est fils d'une fée et de quelque génie. Non, messieurs, c'est un être réel; c'est lui que le ciel donne à la terre, sous le nom de Frédéric. Il habite d'ordinaire la solitude de Remusberg; mais son nom, ses vertus, son esprit, ses talents, sont déjà connus dans tout le monde. Si vous saviez ce qu'il a écrit sur l'*Humanité*, le genre humain députerait vers lui pour le remercier; mais ces détails heureux sont réservés à Cirey, et ces faveurs sont tenues secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de consulter les demi-dieux se vantaient d'en recevoir des oracles; nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas.

Il y a, monseigneur, une secrète sympathie qui assujettit mon

âme à V. A. R.; c'est quelque chose de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une *Épître sur l'Humanité*, quand je reçus celle de V. A. R. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entreprises. Mon génie est à Remusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand prince, à votre âme généreuse et tendre; à vous, monseigneur, qui avez daigné consulter des médecins pour la maladie d'un de vos serviteurs qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! monseigneur, malgré ces trois cents lieues, je sens mon cœur lié à V. A. R. de bien près.

Je me flatte même avec assez d'apparence que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur l'Électeur palatin mourra, s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront, au printemps prochain, madame la marquise du Châtelet. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos États. Je sais bien que, en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien; mais l'espérance de faire notre cour à V. A. R., de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, aplanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai, monseigneur, que V. A. R. donnera des sauf-conduits à madame du Châtelet? Mais qui voudrait l'arrêter, quand on saura qu'elle sera là pour voir V. A. R., et qui m'osera faire du mal, à moi, quand j'aurai l'*Épître sur l'Humanité* à la main?

Que je suis enchanté que V. A. R. ait été contente de cet *Essai sur le Feu* que madame du Châtelet s'amusa de composer, et qui, en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre qu'un essai! Sans les maudits tourbillons de Des Cartes, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'Académie, il est bien sûr que madame du Châtelet aurait eu le prix, et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges; mais les préjugés dominent partout. En vain Newton a montré aux yeux les secrets de la lumière; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de Malebranche. L'Académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité; et il demeurera constant qu'une jeune dame osait embrasser la bonne philosophie, quand la plupart de ses juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrément.

M. de Maupertuis, homme qui ose aimer et dire la vérité, quoique persécuté, a mandé hardiment, mais secrètement, que les discours français couronnés étaient pitoyables. Son suffrage, joint à celui de Remusberg, sont le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame du Châtelet sera très-flattée que V. A. R. fasse lire à M. Jordan ce qui a plu à V. A. R. Elle estime avec raison un homme que vous estimez. Je suis, etc.

---

69. A VOLTAIRE.

Remusberg, 22 novembre 1738.[a]

Mon cher ami, il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne restez point en arrière dans vos payements, et l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'*Épître sur le Plaisir;* ce système de théologie me paraît très-conforme à la Divinité,[b] et s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable!

Les dieux que nous chantait Homère
Étaient forts, robustes, puissants;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, dieu de Voltaire,
Est le vrai dieu, le tendre père
De tous les esprits bienfaisants.

On ne peut mieux connaître la différence des génies qu'en examinant la manière dont des personnes différentes expriment les mêmes pensées. La comtesse de Platen, dont vous devez

[a] Le 1[er] décembre 1738. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 30.)

[b] Très-digne de la Divinité. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 25.)

avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque*, le périphrasait *un homme brillanté*. L'idée était prise d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustements et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte se manifeste bien différemment par cette noble et belle périphrase:

Que le fer a privés des sources de la vie.[a]

Outre que la pensée d'un Dieu servi par des eunuques a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore avec une force merveilleuse l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modestie et avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la mutilation contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée, ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'est par sa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le Dieu des écoles ne pourrait que gagner en passant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pousse mon scepticisme à outrance. Il y a des vérités que je crois démontrées, et dont ma raison ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans le monde; je crois encore que ce Dieu avait besoin, dans ce siècle, d'un Voltaire pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaissable.

Le but principal que je m'étais proposé dans ma *Dissertation sur l'Erreur* était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point osé m'expliquer sur le sujet de la religion; c'est pourquoi j'ai employé plutôt un sujet philosophique. Je respecte d'ailleurs Copernic, Des Cartes, Leibniz, Newton; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti. Les sentiments de l'Académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton décisif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'est ce que je fais; je lis tout avec un esprit impartial

[a] Cinquième *Discours sur l'Homme*. *Œuvres de Voltaire*, t. XII, p. 84.

et dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon :

Et vers la vérité le doute les conduit.[a]

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la marquise, *sur le Feu.* Cet *Essai* m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connaissances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouissez-en dans votre paradis, et qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez assurer Émilie qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, savoir, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie.

Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on, dans un ouvrage de physique où l'on recherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la marquise touchant l'embrasement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des causes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suisse il se trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été, aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclaircissements m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la marquise, il n'est guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je fisse. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, est de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir sur la fin de l'ouvrage.[b] Lorsqu'on a peu de génie, qu'on n'est point secondé d'un censeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère se promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obstacles, c'est, ce me semble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

[a] Voyez ci-dessus, p. 209.

[b] Voyez t. X, p. 61 et 62, et les *Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. XII, p. 81 et suivantes.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'est la marque la plus grande de ma confiance et de l'estime avec laquelle je suis inviolablement, mon cher ami, etc.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la santé de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, sous l'adresse de Thieriot; car je ne crois pas qu'on trouvât aisément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

---

70. DE VOLTAIRE.

Décembre 1738.

Monseigneur, il nous arrive dans le moment une écritoire que madame du Châtelet et moi indigne comptions avoir l'honneur de présenter à V. A. R. pour ses étrennes. Le ministre qui, selon votre très-bonne plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contrescarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier; mais nous autres êtres pensants, nous présentons en toute humilité à notre chef l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Wésel, à l'adresse de M. le baron de Borcke, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à V. A. R. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse le laque de la Chine. C'est un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable, et le plus profond respect, monseigneur, de V. A. R., etc.

---

71. A VOLTAIRE.

Berlin, 25 décembre 1738.

Mon cher ami, j'ai lu ces jours passés, avec beaucoup de plaisir, la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences; la philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain, et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savants dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différends, voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable religion, les caractères respectables parmi les hommes, devraient élever ceux qui en sont revêtus au-dessus de certaines passions qui ne devraient être que le partage des âmes basses. D'ailleurs, le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux,
Le fier Atlas[a] paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre:
Tel du sage éclairé le repos précieux
N'est point troublé des cris d'infâmes envieux.
Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent;
Son silence prudent, ses vertus les repoussent;
Et contre ces titans le public outragé
Du soin de les punir doit être seul chargé.

[a] Le fier Athos. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 156.) Frédéric dit dans son *Épître sur la Fermeté et sur la Patience*, t. XIV, p. 42 :

C'est ainsi que l'Athos, de sa cime exhaussée,
Contemple avec mépris la vague courroucée, etc.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs. Quand même ces injures seraient des vérités, quand même elles seraient échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'Aristide, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux. On les connaît aussi peu que les persécuteurs d'Ovide.

En un mot, la vengeance est la passion de tout homme offensé; mais la générosité n'est la passion que des belles âmes. C'est la vôtre, c'est elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne saurais assez admirer, que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la spéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les dissipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de respects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez sans doute, car je n'ai pas seulement pu abréger ma lettre. A propos, comment se porte *Louis XIV?* Vous allez dire: Quel importun! cet Apicius n'est jamais rassasié de mes ouvrages.

Assurez, je vous prie, cette déesse qui transforma Newton en Vénus, de mes adorations; et si vous voyez un certain poëte philosophe, l'auteur de la *Henriade* et de l'*Épître à Uranie*, assurez-le que je l'estime et le considère on ne peut pas davantage.

72. DE VOLTAIRE.

Cirey, 1er janvier 1739.

Jeune héros, esprit sublime,
Quels vœux pour vous puis-je former?
Vous êtes bienfaisant, sage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous savez aimer.
Puissent les souverains qui gouvernent les rênes
De ces puissants États gémissant sous leurs lois
Dans le sentier du vrai vous suivre quelquefois,
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce sont là tous mes vœux, ce sont là les étrennes
Que je présente à tous les rois.

Comme j'allais continuer sur ce ton, monseigneur, la lettre de V. A. R. et l'*Épître* au prince qui a le bonheur d'être votre frère sont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! monseigneur, que vous avez un loisir singulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, et plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît et se fortifie de jour en jour! Mais que ne faites-vous point! et, de la science des rois jusqu'à la musique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas! Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins!

Mais quoi! monseigneur, il est donc vrai que V. A. R. a un frère digne d'elle? C'est un bonheur bien rare; mais, s'il n'en est pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne, après la belle *Épître* de son frère aîné; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me semble, monseigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on surnomma le Cicéron de l'Allemagne; n'était-ce pas Jean II? V. A. R. est bien persuadée de mon respect pour ce prince; mais je suis persuadé que Jean II n'écrivait point en prose comme Frédéric; et, à l'égard des vers, je défie toute l'Allemagne, et presque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle *Épître*.

O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le sang qui lui donna le jour!

Cet *encor* me paraît une des plus grandes finesses de l'art et de la langue; c'est dire bien énergiquement, en deux syllabes, qu'on aime ses parents une seconde fois dans son frère.

Mais, s'il plaît à V. A. R., n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé; voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédants.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien sur les syllabes, et vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore V. A. R. d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ss*. Avec ces petites attentions, vous serez de l'Académie française quand il vous plaira, et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur; peu de ses académiciens s'expriment avec autant de force que mon prince, et la grande raison est qu'il pense plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre *Épître* un portrait de la calomnie qui est de Michel-Ange, et un de la jeunesse qui est de l'Albane. Que V. A. R. redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril, et il faudra que je sois bien malheureux, si des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de V. A. R. Qu'elle me permette de l'instruire que probablement nous resterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chasse. Madame du Châtelet compte retirer tous les biens de sa maison qui sont engagés; cela sera long, et il faut même essuyer à Vienne et à Bruxelles un procès qu'elle poursuivra elle-même, et pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté et la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du *Feu*. Quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe; il faudrait abandonner Cirey pour deux années; les devoirs et les affaires sérieuses marchent avant tout. Et comment regretterait-on Cirey, quand on sera plus proche de Clèves et d'un pays qui sera probablement honoré de la présence de V. A. R.? Ainsi peut-être, monseigneur, supplierons-nous V. A. R. de suspendre l'envoi de ce bon vin dont votre générosité veut me faire boire; il y a apparence que j'irai boire longtemps du vin du Rhin, entre Liége et Juliers. V. A. R. est trop bonne;

elle a consulté des médecins pour moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances.

Ma santé serait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour,
Mais le buvant près d'Émilie.

Je suis avec le plus profond respect, avec admiration, avec la tendresse que vous me permettez, etc.

---

73. A VOLTAIRE.

Berlin, 8 janvier 1739.[a]

Mon cher ami, je m'étais bien flatté que l'*Épître sur l'Humanité* pourrait mériter votre approbation par les sentiments qu'elle renferme; mais j'espérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poésie et du style.

Je prie donc l'habile philosophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaisser encore, et de faire le grammairien rigide, par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquise; et, par ma docilité à suivre vos corrections, vous jugerez du plaisir que je trouve à m'amender.

Que mon *Épître sur l'Humanité* soit le précurseur de l'ouvrage que vous avez médité; je me trouverai assez récompensé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour-propre mal entendu m'aveugle sur mes productions. L'humanité est un sujet inépuisable; j'ai bégayé mes pensées, c'est à vous de les développer.

Il paraît qu'on se fortifie dans un sentiment lorsqu'on repasse en son esprit toutes les raisons qui l'appuient. C'est ce qui m'a déterminé de traiter le sujet de l'humanité. C'est, selon mon

[a] Le 10 janvier 1739. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 37.)

avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition distingue dans le monde. Un souverain, grand ou petit, doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissements des misérables, les cris des opprimés, doivent parvenir jusqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, soit par un certain retour sur soi-même, il doit être touché de la triste situation de ceux dont il voit les misères; et, pour peu que son cœur soit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes sortes de miséricordes.

Un prince est, par rapport à son peuple, ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps. Il reçoit le sang de tous les membres, et il le repousse jusqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéissance de ses sujets, et il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroissement et au bien de la société.

Ce sont là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes; cela se sent, pour peu qu'on raisonne, et l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compassion et le désir de soulager une personne qui a besoin de secours sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités et nos misères en voyant celles des autres, et nous sommes aussi actifs à les secourir que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas.

Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes, et, pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violents et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et, pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de Mucius Scévola, qui, se brûlant la main devant Porsenna, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.[a]

En voilà bien suffisamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, et la marquise s'en impatienter. Elle a raison, en vérité, car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet, et, qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquise que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie. Elle en doit avoir de reste, et j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctissimus Jordanus n'a pas vu encore l'*Essai* de la marquise; je ne suis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. Jordan verra l'*Essai sur le Feu,* puisque la marquise y consent, et il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce que je puis assurer d'avance, c'est que, tous tant que nous sommes, nous ne connaissons point les préjugés. Les Des Cartes, les Leibniz, les Newton, les Émilie, nous paraissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu.

[a] Les cinq alinéa qui commencent par « Il paraît » sont traduits en allemand dans la septième des *Briefe zur Beförderung der Humanität,* par Herder, qui était grand admirateur des ouvrages et de l'humanité de Frédéric.

La marquise aura cet avantage que sa beauté et son sexe donnent sur le nôtre, lorsqu'il s'agit de persuader.

Son esprit persuadera
Que le profond Newton en tout est véritable;
Mais son regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire et plus palpable;
En la voyant, on sentira
Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidaient à l'Académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que messieurs de l'Académie, trop attachés à l'usage et à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Je me représente un vieil académicien qui, après avoir vieilli sous le harnois de Des Cartes, voit, dans la décrépitude de sa course, s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philosophique;[a] il est accoutumé à sa façon de penser, il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, et être exposé à la honte d'étudier soi-même après avoir si longtemps enseigné aux autres, et, d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière, ou plutôt s'obscurcir tout à fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau système que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'opposer aux nouveautés en tous genres, et à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière. Ils disent dans leur simplicité: Telle opinion fut celle de nos pères; pourquoi ne serait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentiments d'Aristote et de Des Cartes? Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentiments des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connaissances: aussi n'est-il pas étonnant qu'elles en fassent si peu.

Dès que je serai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique; c'est la marquise à qui j'en ai l'obliga-

[a] De sa foi philosophique. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 35.)

tion. Je me prépare aussi à une entreprise bien hasardeuse et bien difficile; mais vous n'en serez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces.

Pour mon malheur, le Roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai; le destin veut que nous jouions aux barres; et, malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir. Ce sera toujours trop tard pour mes souhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentiments avec lesquels je suis, mon cher ami, etc.

---

74. DE VOLTAIRE.

Cirey, 18 janvier 1739.

Monseigneur, Votre Altesse Royale est plus Frédéric et plus Marc-Aurèle que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont destinés à être rois sont en effet les oints du Seigneur. Votre catéchisme est toujours celui de la raison et du bonheur. Heureuses vos ouailles, monseigneur! le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification.

V. A. R. me conseille, c'est-à-dire, m'ordonne de finir l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*. J'obéirai, et je tâcherai même de l'éclaircir avec un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne la rendra pas odieuse. Mon grand but, après tout, n'est pas l'histoire politique et militaire; c'est celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'esprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuse. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière si grande et si sûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher; ce qui est entre les mains de V. A. R. ne sera jamais que pour elle. Le vulgaire n'est pas fait pour être servi comme mon prince.

J'ai réformé l'*Histoire de Charles XII* sur plusieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un serviteur du roi Stanislas, mais, surtout, sur ce que V. A. R. a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré que ce qui doit être su de tout le monde, sans blesser personne : le dénombrement des peuples, les lois nouvelles, les établissements, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques; mais pour les actions particulières du Czar, de la Czarine, du czarowitz, je garde sur elles un silence profond. Je ne nomme personne, je ne cite personne, non seulement parce que cela n'est pas de mon sujet, mais parce que je ne ferais pas usage d'un passage de l'Évangile que V. A. R. m'aurait cité, si vous ne l'ordonniez expressément.

Je réforme la *Henriade,* et je compte par le premier ordinaire soumettre au jugement de V. A. R. quelques changements que je viens d'y faire. Je corrige aussi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel acte à *Brutus;* car enfin il faut se corriger et être digne de son prince et d'Émilie.

Je ne fais point imprimer *Mérope,* parce que je n'en suis pas encore content; mais on veut que je fasse une tragédie nouvelle,[a] une tragédie pleine d'amour et non de galanterie, qui fasse pleurer des femmes, et qu'on parodie à la Comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours; on se moquera de moi; mais, en attendant, je retouche beaucoup les *Éléments de Newton;* je ne dois rien oublier, et je veux que cet ouvrage soit plus plein et plus intelligible.

Je vous ai rendu, monseigneur, un compte exact de tous les travaux de votre sujet de Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle persécution que Rousseau et l'abbé Desfontaines me font. Tandis que je passe, dans la retraite, les jours et les nuits dans un travail assidu, on me persécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la marquise du Châtelet a cru que Thieriot, qui envoie souvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé aussi à V. A. R. un libelle affreux de l'abbé Desfontaines; elle avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à Thieriot, qu'elle lui avait

[a] *Zulime.*

demandé la vérité, et que Thieriot n'avait point répondu. Aussitôt voilà le cœur généreux de madame du Châtelet, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à V. A. R.; elle vous fait entendre des plaintes bienséantes dans sa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait.

Un homme, le chevalier de Mouhi, qui a déjà écrit contre l'abbé Desfontaines, fait une petite brochure littéraire contre lui:[a] et, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu : que l'abbé Desfontaines, sauvé du feu par moi, avait, pour récompense, fait sur-le-champ un libelle contre son bienfaiteur, et que Thieriot en était témoin. Tout cela est la plus exacte vérité, vérité bien honteuse aux lettres. Si Thieriot, dans cette occasion, craint de nouvelles morsures de l'abbé Desfontaines, s'il s'effraye plus de ce chien enragé qu'il n'aime son ami, c'est ce que j'ignore; il y a longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Je lui pardonne de ne se point commettre pour moi. Je fais un petit *Mémoire* apologétique[b] pour répondre à l'abbé Desfontaines. Madame du Châtelet l'a envoyé à V. A. R.; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'est point contre l'abbé Desfontaines, il est pour moi; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choses personnelles.

Mais je sens que je fatigue fort V. A. R. par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince! Mais les dieux s'occupent quelquefois des sottises des hommes, et les héros regardent des combats de cailles.

Je suis avec le plus profond respect, le plus tendre, le plus inviolable attachement, monseigneur, etc.

---

[a] Cette brochure, intitulée *Le Préservatif*, n'était pas de Mouhi, mais de Voltaire lui-même; elle se trouve dans l'édition Beuchot, t. XXXVII, p. 545 à 568.

[b] *Mémoire du sieur de Voltaire*. L. c., t. XXXVIII, p. 299—326. Il existe une seconde rédaction de cet écrit, sous le titre de *Mémoire sur la Satire*, l. c., p. 327 — 352.

75. A VOLTAIRE.

Berlin, 20 janvier 1739.

Du bonheur et de l'allégresse!
Que votre esprit, joyeux, content,
Trouve enfin ce bonheur suprême
Qu'on cherche toujours vainement,
S'il n'est pas dans notre cœur même.[a]

On offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons et des récoltes; on consacrait au Dieu de Jacob les premiers-nés d'entre le peuple d'Israël;[b] on voue aux saints patrons, dans l'Église romaine, non seulement les prémices, non seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers; témoin l'abdication de saint Louis en faveur de la Vierge Marie.[c] Pour moi, je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfants, point de royaume à vouer; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739.[d] Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'Apollon; si j'étais juif, je vous eusse peut-être confondu avec le roi prophète et son fils; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint et mon confesseur. N'étant rien de tout cela, je me contente de vous estimer très-philosophiquement, de vous admirer comme philosophe, de vous chérir comme poëte, et de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tout ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supérieur, capable de vous suffire à vous-même et de pouvoir être heureux, et, pour surcroît, possédant Émilie, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus froide que la vôtre, dans un pays voisin de la barbarie, en un lieu solitaire et

[a] Ces vers sont omis dans toutes les éditions; mais ils se trouvent dans l'autographe de cette lettre, conservé à Saint-Pétersbourg.

[b] Exode, chap. XIII, v. 2.

[c] Frédéric veut parler de Louis XIII, qui, par les lettres patentes du 10 février 1638, mit la France sous la protection de la sainte Vierge. Voyez t. XVI, p. 212.

[d] Voyez t. XIV, p. 66 — 70.

retiré du monde, habite un ami qui vous consacre ses veilles, et qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation.

---

76. AU MÊME.

Berlin, 27 janvier 1739.

Subitement, d'un vol rapide,
La mort fondait sur moi;
L'affreuse douleur qui la guide
Dans peu m'eût abîmé sous soi.
De maux carnassiers avidement rongée,
La trame de mes jours allait être abrégée,
Et la débile infirmité
Précipitait ma triste vie,
Hélas! avec trop de furie,
Au gouffre de l'éternité.
Déjà la mort qui sème l'épouvante,
Avec son attirail hideux,
Faisait briller sa faux tranchante
Pour éblouir mes faibles yeux,
Et ma pensée évanouie
Allait abandonner mon corps.
Je me voyais finir; mes défaillants ressorts,
Du martyre souffrant la fureur inouïe,
Faisaient leurs derniers efforts,
L'ombre de la nuit éternelle
Dissipait à mes yeux la lumière du jour;
L'espérance, toujours ma compagne fidèle,
Ne me laissait plus voir la plus faible étincelle
D'un espoir de retour.
Dans des tourments sans fin, d'une angoisse mortelle,
Je désirais l'instant qu'éteignant mon flambeau,
La mort, assouvissant sa passion cruelle,
Me précipitât au tombeau.
C'est par vous, propice jeunesse,
Que, plein de joie et d'allégresse,
Des tourments de la mort je suis sorti vainqueur.

Oui, cher Voltaire, je respire,
Oui, je respire encor pour vous,
Et des rives du sombre empire,
De notre attachement le souvenir si doux
Me transporta, comme en délire,
Chez Émilie, auprès de vous.
Mais, revenant à moi pour un nouveau martyre,
Je reconnus l'erreur où me plongeaient mes sens.
Faut-il mourir? disais-je; ô vous, dieux tout-puissants!
Redoublez ma douleur amère,
Et redoublez mes maux cuisants;
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du tonnerre,
Que les destins impatients,
Jaloux de mon bonheur, m'arrachent de la terre
Avant que d'avoir vu Voltaire.[a]

Ces quarante et quelques vers se réduisent à vous apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous est bien sincèrement attaché, et qui vous estime on ne saurait davantage. Ma jeunesse m'a sauvé; les charlatans disent que c'est leur médecine, et, pour moi, je crois que c'est l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le soir, avant de me coucher, une très-mauvaise ode de Rousseau, adressée *à la Postérité;*[b] j'en ai pris la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peste. C'est assurément l'ouvrage le plus misérable qui me soit de la vie tombé entre les mains.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière *Épître* que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaisir de me reprendre sur mes fautes; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe, qui est très-mauvaise; mais je crains de ne pas parvenir sitôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vite, et d'être trop paresseux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me sera possible pour que vous n'ayez pas lieu de composer, dans

[a] Ces quarante-six vers, omis dans l'édition de Kehl, se trouvent dans les *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 37 — 39.

[b] Voltaire écrit au marquis d'Argens, le 2 janvier 1739: «Il (J.-B. Rousseau) a fait une *Ode à la Postérité*, mais la postérité n'en saura rien.»

le goût de Lucien, un dialogue des *lettres* [a] qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, [b] et qui accusent les défraudations que je leur ai faites.

Si, en se corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté; si, par l'application, on peut apprendre à faire mieux; si les soins des maîtres de l'art ne se lassent point à former des disciples, je puis espérer, avec votre assistance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compose à présent.

J'ai bien cru que la marquise du Châtelet était en affaires sérieuses ce qu'elle est en physique, en philosophie, et dans la société; le propre des sciences est de donner une justesse d'esprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur usage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a assez d'empire sur ses passions pour quitter tous ses goûts en faveur de ses devoirs; mais j'admire encore plus un philosophe qui se résout d'abandonner la retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce sont des exemples que Cirey fournira à la postérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philosophie que l'abdication de cette femme singulière qui descendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome.

Les sciences doivent être considérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs. Les personnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'elles font, et agissent plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes; ce sont les sources du raisonnement et la cause des actions sensées. Je ne m'étonne point que vous autres habitants de Cirey fassiez ce que vous devez faire; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le faisiez pas, vu la sublimité de vos génies et la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviser, en même temps, sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous serez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais très-particulièrement

[a] Voyez t. XIX, p. 375.
[b] Voyez t. IX, p. 68.

le prince d'Orange,[a] qui est souvent à Bréda, et le duc d'Aremberg,[b] qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de Lichtenstein, abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugements. On dit que si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de là que les affaires de la marquise ne se termineront pas aussi vite qu'elle le pourrait désirer.

Le vin de Hongrie vous suivra partout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort malsain.

Ne m'oubliez pas, cher Voltaire; et, si votre santé vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures et de vos ouvrages. Vous m'avez si bien accoutumé à vos productions, que je ne puis presque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de Louis XIV;* cet ouvrage est incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je suis avec toute l'estime imaginable et l'amitié la plus sincère, mon cher ami, etc.

---

[a] Guillaume IV Charles-Henri-Friso, prince d'Orange et stadhouder des Pays-Bas, naquit en 1711, et mourut en 1751. Il était cousin de Frédéric par sa femme, la princesse Anne, fille de George II, roi d'Angleterre. Voyez t. XVI, p. 204, et ci-dessus, p. 224.

[b] Léopold-Philippe, duc d'Aremberg, d'Arschot et de Croy, naquit à Mons en 1690. En 1737, il fut nommé feld-maréchal et général en chef des armées de l'Empereur dans les Pays-Bas. Il mourut en 1754, dans son château d'Hervelé, près de Louvain. Son corps fut transporté à Enghien. Voyez t. XVII, p. 27, et t. III, p. 125, 130, 131 et 140.

77. AU MÊME.

Berlin, 3 février 1739.[a]

Mon cher ami, vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur vous fait excuser leur faiblesse et les fautes dont ils fourmillent.

Je suis comme le Prométhée de la Fable; je dérobe quelquefois de votre feu divin, dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'est que l'âme de Voltaire, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma santé, languissante encore, m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulais dans ma tête; et le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à prendre journellement de l'exercice, temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'instruire; bientôt ils voudront que je ne pense plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'esprit.[b] Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps; il est dérangé en même temps que l'organisation de notre machine, et la matière ne saurait souffrir sans que l'esprit ne s'en ressente également. Cette union si étroite, cette liaison intime est, ce me semble, une très-forte preuve du sentiment de Locke. Ce qui pense en nous est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour-propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui sont: 1° de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré ou retardé, s'il restera

[a] Berlin, 2 février 1739. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 50.)

[b] J'aime mieux être malade de corps que d'être perclus d'esprit. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 44.)

le même ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient; on pompera l'air, et je suppose que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les semences.

J'ai donné, de plus, quelque besogne à nos académiciens; il m'est venu une idée sur la cause des vents, que je leur ai communiquée, et notre célèbre Kirch [a] pourra me dire, au bout d'un an, si mon assertion est juste, ou si je me suis trompé. Je vous dirai en peu de mots de quoi il s'agit. On ne peut considérer que deux choses comme les mobiles du vent: la pression de l'air, et le mouvement. Or, je dis que la raison qui fait que nous avons plus de tempêtes vers le solstice d'hiver, c'est que le soleil est plus voisin de nous, et que la pression de cet astre sur notre hémisphère produit les vents. De plus, la terre, étant dans son périgée, doit avoir un mouvement plus fort, en raison inverse du carré de sa distance, et ce mouvement, influant sur les parties de l'air, doit nécessairement produire les vents et les tempêtes. Les autres vents peuvent venir des autres planètes avec lesquelles nous sommes dans le périgée. De plus, lorsque le soleil attire beaucoup d'humidités de la terre, ces humidités, qui s'élèvent et se rassemblent dans la moyenne région de l'air, peuvent, par leur pression, causer également des vents et des tourbillons. [b] M. Kirch observera exactement la situation de notre terre à l'égard du monde planétaire; il remarquera les nuages, et il examinera avec soin, pour voir si la cause que j'assigne aux vents est véritable.

En voilà assez pour la physique. Quant à la poésie, j'avais formé un dessein; mais ce dessein est si grand, qu'il m'épouvante moi-même lorsque je le considère de sang-froid. Le croiriez-vous? j'ai fait le projet d'une tragédie; le sujet est pris de l'*Énéide;* l'action de la pièce devait représenter l'amitié tendre et constante de Nisus et d'Euryale. Je me suis proposé de renfermer mon sujet en trois actes, et j'ai déjà rangé et digéré les matériaux; ma

[a] Voyez t. XI, p. 102.

[b] Dans sa lettre à Voltaire, du 22 mars 1739, Frédéric reconnaît lui-même que cet article de physique renferme des erreurs.

maladie est survenue, et Nisus et Euryale me paraissent plus redoutables que jamais. [a]

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un Voltaire dans le monde; j'ai fait un système pour nier son existence. Non, assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'univers, il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a des poëtes héroïques, il y a des Corneille, il y a des Catulle, il y a des Thucydide; et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La Fable nous parle d'un géant qui avait cent bras; vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme Atlas qui le portait.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue; n'oubliez point que, si votre esprit est immense, votre corps est très-fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, et ce travail exorbitant use trop vite votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la *Henriade* que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le dessein de faire graver la *Henriade*[b] (lorsque vous m'aurez communiqué les changements que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'Horace qu'on a gravé à Londres. Knobelsdorff, qui dessine très-bien, fera les dessins des estampes: l'on pourrait y ajouter l'*Ode à Maupertuis*, les *Épîtres morales*, et quelques-unes de vos pièces qui sont dispersées en différents endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, et quelle serait votre volonté.

Il est indigne, il est honteux pour la France qu'on vous persécute impunément. Ceux qui sont les maîtres de la terre doivent administrer la justice, récompenser et soutenir la vertu contre

[a] Les deux alinéa qui commencent par «J'ai donné» sont omis dans l'édition de Kehl: nous les tirons des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 45—47.

[b] Voyez t. VIII, p. x — xii.

l'oppression et la calomnie. Je suis indigné de ce que personne ne s'oppose à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embrasser la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de sa patrie, et qui est presque le seul homme qui fasse honneur à son siècle. Les personnes qui pensent juste méprisent le libelle diffamatoire qui paraît; elles ont en horreur ceux qui en sont les abominables auteurs. Ces pièces ne sauraient attaquer votre réputation; ce sont des traits impuissants, des calomnies trop atroces pour être crues si légèrement.

J'ai fait écrire à Thieriot tout ce qui convient qu'il sache, et l'avis qu'on lui a donné touchant sa conduite fructifiera, à ce que j'espère.

Vous savez que la marquise et moi, nous sommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorsque vous serez attaqué, de prendre votre défense. Ce n'est pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que si vous preniez ce soin vous-même; mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami, outré du tort qu'on fait à son ami, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer. Le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant qu'il n'est attendri par l'oppressé qui crie vengeance.

Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, et je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui travaille sans relâche pour mon instruction et pour mon agrément.

Je suis avec tous les sentiments que vous inspirez à ceux qui vous connaissent, etc.

Mes assurances d'estime à la marquise.

---

78. DE VOLTAIRE.

Cirey, 15 février 1739.

Monseigneur, j'ai reçu les étrennes. Je vous en ai donné en sujet, et V. A. R. m'en a donné en roi. Votre lettre sans date, vos jolis vers:

Quelque démon malicieux
Se joue assurément du monde, etc.[a]

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et les consolations viennent de Remusberg. Au nom d'Apollon notre maître, daignez me dire, monseigneur, comment vous avez fait pour connaître si parfaitement des états de la vie qui semblent être si éloignés de votre sphère. Avec quel microscope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune? Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé Alari demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir sur-le-champ. Comment! dit le Roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, monseigneur, à la métempsycose. Il faut que votre âme ait été longtemps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur insipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là serait parfaitement travaillé! Vous créez, et je ne sais plus que raboter; c'est ce qui fait que je n'ose pas encore envoyer à V. A. R. ma nouvelle tragédie; mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la *Henriade*.

[a] Voyez t. XIV, p. 66.

Madame la marquise du Châtelet vient de recevoir une lettre de V. A. R. qui prouve bien que Remusberg va devenir une Académie des sciences. Il faut, monseigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'Émilie se trompe; mais cette vérité l'emporte sur les rois et même sur les Émilie.

Je pense que vous avez grande raison, monseigneur, sur ce feu causé par un vent d'ouest. Si les humains avaient attendu après Borée pour se chauffer, ils auraient couru grand risque de mourir de froid. Les plus grands vents, passant par les branches d'arbres, y perdent beaucoup de leur force; si ces branches sont sèches, elles tombent; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrasé des forêts que le vent; et les différents volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaises.

Le mémoire, d'ailleurs, est plein de recherches curieuses et de pensées aussi hardies que philosophiques; c'est le système de Boerhaave, c'est celui de Musschenbroek, c'est très-souvent celui de la nature. Notre Académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu est un composé de bouteilles,[a] et l'autre, que c'est une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman a la préférence sur la simple nature. Aussi ne donnerai-je point *Mérope;* mais je vais donner une tragédie toute romanesque; quand on est dans le pays d'Arlequin, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir.

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas,[b]

si je vivais sous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à sa façon mâle et vigoureuse de penser; je ressusciterais mon feu mourant aux étincelles de son génie. Mais que puis-je faire en France, malade, persécuté et toujours distrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la persécution ne m'accablent? Le désert où je me suis réfugié auprès de Minerve, qui

[a] M. Euler; mais ce n'est pas à cette hypothèse de bouteilles, c'est à une fort belle formule pour la propagation du son, que l'Académie donna le prix. (Note de l'édition de Kehl.)

[b] Virgile, *Énéide,* liv. IV, v. 340 et 341.

a pris pour me protéger la figure de madame du Châtelet; ce désert, qui devrait être inaccessible aux persécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un solitaire languissant, qui ne vivait que pour V. A. R., pour Émilie et pour l'étude.

Je suis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement, etc.

79. DU MÊME.

Cirey, 26 février 1739.

O nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'espérance, l'idole et l'exemple du monde;
Dieu! peut-être il n'est plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un destin si beau?
A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau?

Descendez, accourez du haut de l'Empyrée,
Dieu des arts, dieu charmant, mon éternel appui;
Vertus qui présidez à son âme éclairée,
Et que j'adore en lui,

Descendez, refermez cette tombe entr'ouverte,
Arrachez la victime aux destins ennemis;
Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte;
Conservez votre fils.

Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
La Terre a fait monter ces douloureux accents:
« Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste,
« Sapez mes fondements.

« Vous le savez, grand Dieu! languissante, affaiblie
« Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps;
« Frédéric me console, il vous réconcilie
« Avec mes habitants. »

Le Ciel entend la Terre, il exauce ses plaintes;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours,
Revolent vers mon prince, et dissipent nos craintes
En assurant ses jours.

Rival de Marc-Aurèle, âme héroïque et tendre,
Ah! si je peux former le désir et l'espoir
Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre,
Ce n'est que pour vous voir.

Je suis né malheureux; la détestable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours usés de ma mourante vie
Arment la main des sots.

Un lâche[a] me trahit, un ingrat[b] m'abandonne;
Il rompt de l'amitié le voile décevant.
Misérables humains, ma douleur vous pardonne:
Frédéric est vivant.

Il les faut excuser, monseigneur, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

V. A. R. est donc comme le cygne du temps passé; elle chante au bord du tombeau. Ah! monseigneur, que vos vers m'ont rassuré! On a bien de la vie quand l'esprit fait de ces choses-là après une crampe dans l'estomac. Mais, monseigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et Émilie. Non seulement V. A. R. daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh! qu'importent les autres? Après tout, je n'aurai pas la malheureuse faiblesse de rechercher le suffrage de Vadius,[c] quand je suis honoré des bontés de Frédéric; mais le malheur est que la haine implacable des Vadius est souvent suivie de la persécution des Séjan.

Je suis en France parce que madame du Châtelet y est; sans elle, il y a longtemps qu'une retraite plus profonde me déroberait

a L'abbé Desfontaines.

b Thieriot.

c Personnage ridicule des *Femmes savantes*, de Molière.

à la persécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays, je respecte et j'aime le gouvernement sous lequel je suis né; mais je souhaiterais seulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé Desfontaines et ceux de sa trempe, qui me persécutent, se contentaient de libelles diffamatoires, encore passe; mais il n'y a point de ressorts qu'ils ne fassent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits scandaleux, et me les imputent; tantôt des lettres anonymes aux ministres, des histoires forgées à plaisir par Rousseau, et consommées par Desfontaines; de faux dévots se joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie; et, languissant dans une solitude, et dans l'impuissance de me défendre, je suis abandonné par ceux même à qui j'ai fait le plus de bien, et qui pensent qu'il est de leur intérêt de me trahir. Du moins, un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suisses ou ailleurs, me mettrait à l'abri, et conjurerait la tempête; mais une personne trop respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des jours si malheureux; elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes craintes.

Tant que j'ai pu, monseigneur, j'ai caché à V. A. R. la douleur de ma situation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume; je voulais épargner à cette âme généreuse des idées si désagréables; je ne songeais qu'aux sciences qui font vos délices; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer. Mais enfin ce serait trahir son protecteur de lui cacher sa situation. La voilà telle qu'elle est. Horace dit:

Durum! sed levius fit patientia; [a]

et moi je dis:

Durum! sed levius fit per Federicum.

V. A. R. promet encore sa protection pour les affaires que madame du Châtelet doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, monseigneur; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible

[a] *Odes*, livre I, ode 24, v. 19.

que V. A. R. soit en Prusse quand nous serons près de Clèves? J'espère au moins que nous y serons si longtemps, qu'enfin nous y verrons *salutare meum*.

Je suis avec un profond respect, etc.

80. DU MÊME.

(Cirey) 28 février 1739.

Monseigneur, je reçois la lettre de Votre Altesse Royale, du 3 février, et je lui réponds par la même voie. Nous avons sur-le-champ répété l'expérience de la montre dans le récipient; la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vite, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très-peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et, pour la *matière subtile* de Des Cartes, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils s'opérer de tous les sens? Et puis qu'est-ce que c'est que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? C'est votre machine, monseigneur, qui m'importe; c'est la santé du corps aimable qui loge une si belle âme. Quoi! je suis donc réduit à dire à V. A. R. ce qu'elle m'a si souvent daigné dire: Conservez-vous, travaillez moins. Vous le disiez, monseigneur, à un homme dont la conservation est inutile au monde; et moi, je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Est-il possible, monseigneur, que votre accident ait eu de telles suites? J'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. R. par M. Plötz; j'ai écrit aussi en droiture; hélas! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre personne. Nisus et Euryalus amuseront peut-être plus

votre convalescence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choisi un tel sujet; j'en attends les premières scènes avec impatience. Scipion, César, Auguste, firent des tragédies; *cur non Federicus?*

V. A. R. me fait trop d'honneur, elle oppose trop de bonté à mes malheurs; j'ai fait tant de changements à la *Henriade*, que je suis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle sera obéie. Je suis trop heureux, malgré mes ennemis; je la remercie mille fois, et tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, si ma déplorable santé me permettait d'écrire davantage! Je suis à vos pieds, monseigneur. Je ne respire guère; mais c'est pour Émilie et pour mon dieu tutélaire.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

81. A VOLTAIRE.

Remusberg, 8 mars 1739.

Mon cher ami, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma santé a été si languissante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oisiveté m'est un poids beaucoup plus insupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne sommes formés que d'un peu d'argile, et il serait ridicule au suprême degré d'exiger beaucoup de santé d'une machine qui doit, par sa nature, se détraquer souvent, et qui est obligée de s'user pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette sage critique ne soient pas tombés sur la pièce que je vous ai adressée. Je ne l'aurais point exposée au soleil, si ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me sont point dues; je n'attends de vous que

des avis et de sages conseils. Vous me les devez assurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour-propre.

J'ai lu avec un plaisir infini le morceau de la *Henriade* que vous avez corrigé. Il est beau, il est superbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je suis destiné, je crois, à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages; ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon. Telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords.

Il n'y a point lieu de douter que vous réussirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit en entendre discourir Jules César. Parlez-vous de l'humanité, c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour, on croit entendre le tendre Anacréon ou le chantre divin qui soupira pour Lesbie. En un mot, il ne vous faut que cette tranquillité d'âme que je vous souhaite de tout mon cœur, pour réussir et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'Académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de physique à l'excellent *Essai* de la marquise. Combien d'impertinences ne se sont pas dites en philosophie! De quelles absurdités l'esprit humain ne s'est-il point avisé dans les écoles! Quel paradoxe reste-t-il à débiter, qu'on n'ait point soutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux; je ne sais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour-propre, l'esprit superficiel, seront, je crois, pendant tous les siècles, les ennemis qui s'opposeront aux progrès des sciences; et il est bien naturel que des savants de profession aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences. Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité. Ces intérêts, ces raisons petites ou grandes, ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien sur vous; et les vérités

s'approchent autant de votre intelligence que les astres que nous considérons par un télescope se manifestent plus clairement à notre vue.[a]

Il serait à souhaiter que les hommes fussent tous au-dessus des corruptions de l'erreur et du mensonge; que le vrai et le bon goût servissent généralement de règles dans les ouvrages sérieux et dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savants sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'étude, et le prix de la beauté, et les ménagements de l'amitié? Il faut une âme forte pour vaincre d'aussi puissantes oppositions, et le triomphe qu'on remporte en ce sens-là sur l'amitié est plus grand que celui qu'on remporte sur soi-même.[b] Les vents sont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'Éole, d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cause.

J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a suscitées; ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je souhaiterais bien d'être le Neptune de l'*Énéide*, afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très-sincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Épître à Émilie*, où vous vous faites si bien votre leçon:

> Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
> Il ignore en effet s'il a des ennemis.[c]

Laissez au-dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissants. Votre mérite, votre réputation, vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'auteur de la *Henriade*, en un mot, contre Voltaire. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter, car ils n'y parviendront jamais; et, s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction.

[a] Les dernières lignes de cet alinéa, depuis «et les vérités,» sont omises dans l'édition de Kehl; nous les tirons des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 140.

[b] Le passage qui commence par les mots «et le triomphe» est également tiré des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 141.

[c] *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 124. Voyez ci-dessus, p. 22.

Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre santé et à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la marquise. Tout est emballé; agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquise me demande si j'ai reçu l'extrait de Newton qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article. Dites-lui, je vous prie, que Thieriot me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité, elle en fait trop; elle veut nous dérober, à nous autres hommes, tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble que, si elle se mêle de commander des armées, elle ne fasse rougir les cendres des Condé et des Turenne. Opposez-vous à des progrès qui nous en font encore envisager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une sorte de gloire nous reste.

Césarion, qui me tient compagnie, vous assure mille fois de son amitié; il ne se passe point de jour que nous ne nous entretenions sur votre sujet.

Je suis rempli de projets; pour peu que ma santé revienne, vous serez inondé de mes ouvrages, à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invasion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge, et non pas mon panégyriste. Je suis avec l'estime la plus fervente, mon cher ami, etc.

---

82. AU MÊME.

Remusberg, 22 mars 1739.

Mon cher ami, je me suis trop pressé de vous découvrir mes projets de physique. Il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de physique, se

mêle de proposer des problèmes aux maîtres de l'art. J'en fais amende honorable en rougissant, et je vous promets que vous ne m'entendrez plus parler de périhélies, ni d'aphélies, qu'après m'en être bien instruit préalablement.[a] Passez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection sur ce vide que vous supposez entre le soleil et nous.

Il me semble que, dans le *Traité de la lumière,* Newton dit que les rayons du soleil sont de la matière, et qu'ainsi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons pussent parvenir à nous en si peu de temps. Or, comme ces rayons sont matériels, et qu'ils occupent cet espace immense, tout cet intervalle se trouve donc rempli de cette matière lumineuse; ainsi il n'y a point de vide, et la matière subtile de Des Cartes, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, est remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci, n'attendez plus de moi un seul mot de physique.

Je suis un volontaire en fait de philosophie; je suis très-persuadé que nous ne découvrirons jamais les secrets de la nature; et, restant neutre entre les sectes, je peux les regarder sans prévention, et m'amuser à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale; c'est la partie la plus nécessaire de la philosophie, et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie *sur la Tranquillité;*[b] ma santé ne m'a pas permis de faire grand' chose. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce sont des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réussir. Mais je sens bien que la pièce tout achevée ne sera bonne qu'à servir de papillotes à la marquise.

Je médite un ouvrage sur le *Prince* de Machiavel; tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

[a] Cette phrase manque dans l'édition de Kehl; mais elle se trouve dans les *Œuvres posthumes,* t. IX, p. 50 et 51.

[b] *Stances irrégulières sur la Tranquillité.* Voyez t. XI, p. 61.

J'attends avec impatience la *Henriade;* mais je vous demande instamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus instructif ni de plus capable de former le goût que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de Michelet [a] pour me faire tenir vos lettres; c'est la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé; j'appréhende beaucoup que ces persécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait ne l'altèrent plus qu'elle ne l'est déjà. Je suis avec bien de l'estime, mon cher ami, etc.

83. AU MÊME.

Remusberg, 15 avril 1739.

J'ai été sensiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable situation. Un ami à la distance de quelques centaines de lieues paraît un homme assez inutile dans le monde; mais je prétends faire un petit essai en votre faveur, dont j'espère que vous retirerez quelque utilité. Ah! mon cher Voltaire, que ne puis-je vous offrir un asile où assurément vous n'auriez rien de semblable à souffrir que le sont les chagrins que vous donne votre ingrate patrie! Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats; on saurait rendre justice à vos mérites, et distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condition, et je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et pensez que, pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, [b] il vous fallait des revers capables de balancer

[a] Voyez t. XVI, p. 367, et t. XIX, p. 400.

[b] Premier *Discours* de Voltaire *sur l'Homme. Sur l'Égalité des conditions.* Voyez ci-dessus, p. 166.

les avantages de votre génie, de vos talents, et de l'amitié de la marquise.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur, et de calmer les mouvements impétueux que le chagrin excite dans nos âmes. Je sais que ces conseils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en est presque impossible; je sais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables, qu'assurément vous ne devez pas craindre qu'ils puissent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émousseront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire sans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème sur votre sujet, pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher Voltaire, et attendez que vous puissiez goûter les fruits de mes soins.

J'espère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le souvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour savoir quand il serait agréable à la marquise que je lui envoyasse une lettre pour le duc d'Aremberg. Mon vin de Hongrie et l'ambre languissent de partir; j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y saurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey, par le marchand Michelet; c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général Borcke, à Wésel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si longtemps sans vous répondre; mais vous débrouillerez facilement ce mystère, quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre, qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentiments d'amitié et d'estime avec lesquels je suis, etc.

---

84. DE VOLTAIRE.

Cirey, 15 avril 1739.

Monseigneur, en attendant votre *Nisus et Euryale*, Votre Altesse Royale essaye toujours très-bien ses forces dans ses nobles amusements. Votre style français est parvenu à un tel point d'exactitude et d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Versailles de Louis XIV, que Bossuet et Fénelon ont été vos maîtres d'école, et madame de Sévigné votre nourrice. Si vous voulez cependant vous asservir à nos misérables règles de versification, j'aurai l'honneur de dire à V. A. R. qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de se servir du mot *croient* en poésie, parce que, si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croyint;* et, si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi, au lieu de dire :

Ils croient réformer, stupides téméraires, ...[a]

les Apollons de Remusberg diront tout aussi aisément :

Ils pensent réformer, stupides téméraires. . . .

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois toujours, monseigneur, un fonds inépuisable de philosophie dans vos moindres amusements.

[a] Les *Stances sur la Tranquillité* ont été tout à fait changées depuis; dans la rédaction envoyée à Voltaire en 1739, on lit vers la fin :

Qu'en vain les aveugles mortels,
Volages et changeants, charmés de l'inconstance,
Conservent leurs beaux jours avec impatience;
Que leurs esprits légers et superficiels
Abandonnent des biens réels
Pour l'appât décevant d'une folle espérance,
Et qu'importuns aux dieux, aux pieds des saints autels,
Par des vœux incertains, absurdes et contraires,
Ils croient réformer, stupides téméraires,
Les oracles des immortels :

Pour moi, etc.

L'original de cette première rédaction se trouve à Saint-Pétersbourg.

Quant à cette autre philosophie plus incertaine qu'on nomme physique, elle entrera sans doute dans votre sanctuaire, et vos objections sont déjà des instructions.

Il faut bien que les rayons de lumière soient de la matière, puisqu'on les divise, puisqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puisqu'ils poussent un ressort de montre exposé près du foyer de verre du prince de Hesse. Mais si c'est une matière précisément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, si elle en a toutes les propriétés, c'est sur quoi nous n'avons que des conjectures assez vraisemblables.

A l'égard de l'espace que remplissent les rayons du soleil, ils sont si loin de composer un plein absolu dans le chemin qu'ils traversent, que la matière qui sort du soleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèse peut-être pas deux onces.

Le fait est que Römer a très-bien démontré, malgré les Maraldi, que la lumière vient du soleil à nous en sept minutes et demie; et, d'un autre côté, Newton a démontré qu'un corps qui se meut dans un fluide de même densité que lui perd la moitié de sa vitesse après avoir parcouru trois fois son diamètre, et bientôt perd toute sa vitesse. Donc il résulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus dense qu'elle, perdrait sa vitesse beaucoup plus vite, et n'arriverait jamais à nous; donc elle ne vient qu'à travers l'espace le plus libre.

De plus, Bradley a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous n'est pas plus retardée dans son cours que celle du soleil. Si cela ne prouve pas un espace vide, je ne sais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, monseigneur, de réfuter Machiavel est bien plus digne d'un prince tel que vous que de réfuter de simples philosophes; c'est la connaissance de l'homme, ce sont ses devoirs qui font votre étude principale; c'est à un prince comme vous à instruire les princes. J'oserais supplier avec la dernière instance V. A. R. de s'attacher à ce beau dessein et de l'exécuter.

Cette bonté que vous conservez, monseigneur, pour la *Henriade* ne vient sans doute que des idées très-opposées au machiavélisme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un

auteur également ennemi de la tyrannie et de la rébellion. V. A. R. est encore assez bonne pour m'ordonner de lui rendre compte des changements que j'ai faits. J'obéis.

1° Le changement le plus considérable est celui du combat de d'Ailly contre son fils.[a] Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juste étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en passant. J'ai tâché de suivre le bel exemple que Virgile donne dans Nisus et Euryale. Il faut, je crois, présenter les personnages assez longtemps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides, mais j'aime à me reposer quelque temps sur des choses attendrissantes.

Le second changement le plus important est au dixième chant. Le combat de Turenne et d'Aumale me semblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui consiste à peindre les détails; j'ai lutté, depuis, contre cette difficulté, et voici les vers:

O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi, etc.[b]

Je suis, je crois, monseigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaison de la réfraction de la lumière, et le premier Français qui ait peint des coups d'escrime portés, parés et détournés.

In tenui labor; at tenuis non gloria, si quem
Numina laeva sinunt auditque vocatus Apollo.[c]

Numina laeva, ce sont ceux qui me persécutent; et *vocatus Apollo*, c'est mon protecteur de Remusberg.

Pour achever d'obéir à mon Apollon, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant:

Surtout en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou saurait mieux voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu dissimuler.

[a] *La Henriade*, chant VIII, v. 205 et suivants.
[b] L. c., chant X, v. 107.
[c] Virgile, *Géorgiques*, livre IV, v. 6 et 7.

Comme ces *vérités dures* dont parle Henri IV ne regardent point la reine Élisabeth, mais des rois qu'Élisabeth n'aimait point, il est clair qu'il n'en doit point d'excuses à cette reine; et c'est une faute que j'ai laissée subsister trop longtemps. Je mets donc à sa place:

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse, etc.[a]

Voici, au sixième chant, une petite addition; c'est quand Potier demande audience:

Il élève la voix; on murmure, on s'empresse, etc.[b]

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique;

Ut pictura poesis erit . . . . .[c]

Au septième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute:

Êtes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché les fruits de trente ans de sagesse?[d]

Voilà de quoi inspirer peut-être, monseigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi lesquels il y a de si honnêtes gens. Mais le changement le plus essentiel à mon poëme, c'est une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déesse étrangère, nommée la Vérité. A qui dois-je m'adresser, si ce n'est à son favori, à un prince qui l'aime et qui la fait aimer, à un prince qui m'est aussi cher qu'elle, et aussi rare dans le monde? C'est donc ainsi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la *Henriade:*

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Disciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,

[a] *La Henriade*, chant Ier, v. 385.
[b] L. c., chant VI, v. 75.
[c] Horace, *Art poétique*, v. 361.
[d] *La Henriade*, chant VII, v. 199 — 206.

Citoyen sur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, sois mon plus grand support;
Laisse les autres rois, ces faux dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre;
De leurs fausses vertus laisse-les s'honorer;
Ils désolent le monde, et tu dois l'éclairer.[a]

Je demande en grâce à V. A. R., je lui demande à genoux de souffrir que ces vers soient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on fasse de la *Henriade*. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'est la plus précieuse?

Je compte envoyer à V. A. R. de quoi l'amuser, dès que je serai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laissé de faire de la besogne, malgré mes maladies; Apollon-Rémus et Émilie me soutiennent. Madame du Châtelet ne sait encore ni comment remercier V. A. R., ni comment donner une adresse pour ce bon vin de Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai; j'aurai l'honneur d'écrire à V. A. R. dès que nous nous serons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence que, au retour des Pays-Bas, nous songerons à nous fixer à Paris. Madame du Châtelet vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par Le Brun et par Le Sueur. C'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe. Elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cent mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner. Je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les États de Marc-Aurèle-Frédéric. La nature s'est bien trompée en me faisant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera; mon âme ne sera jamais qu'auprès d'Émilie et de l'adorable

[a] Voltaire écrit à Thieriot, le 21 juin 1741 : «Les vers qui regardent le roi «de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de la *Henriade*, ne «sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pa-«cifique, et non pour un roi philosophe et conquérant.»

prince dont je serai à jamais, avec le plus profond respect, et, si S. A. R. le permet, avec tendresse, etc.

---

85. DU MÊME.

Cirey, 25 avril 1739.

Monseigneur, j'ai donc l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne sera jamais digne de la protection singulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu; votre auguste nom fera le reste. Permettez encore une fois, monseigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande sur cet ouvrage un éclat qui embellisse jusqu'aux défauts mêmes; souffrez ce témoignage de mon tendre respect, il ne pourra point être soupçonné de flatterie. Voilà la seule espèce d'hommages que le public approuve. Je ne suis ici que l'interprète de tous ceux qui connaissent votre génie. Tous savent que j'en dirais autant de vous, si vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié *Zaïre* à un simple négociant; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais sa vertu. J'ose dédier la *Henriade* à un esprit supérieur. Quoiqu'il soit prince, j'aime plus encore son génie que je ne révère son rang.

Enfin, monseigneur, nous partons incessamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de V. A. R., dès que la chicane qui nous conduit nous aura laissé une habitation fixe. Madame du Châtelet va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains;

Mantua vae miserae nimium vicina Cremonae! [a]

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers mise sur la porte

[a] Virgile, *Bucoliques*, églogue IX, v. 28.

du château de Beringen le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hic in proelia veni.* [a] Ils entendent Virgile, sans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *Barbarus has segetes!* [b] Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment prussien m'arrêtât! «Messieurs, dirais-je, savez-vous bien que votre prince fait graver la *Henriade,* et que j'appartiens à Émilie?» Le colonel me prierait à souper; mais par malheur je ne soupe point.

Un jour, je fus pris pour un espion par les soldats du régiment de Conti; le prince, leur colonel, vint à passer, et me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, monseigneur, j'ai toujours peur que les puissances ne me fassent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de Fleury m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de Villars; *altri tempi, altre cure.* Actuellement c'est la mode de me persécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu glisser quelques plaisanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon âme, et des perpétuelles souffrances qui détruisent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : *Macte animo.* [c]

Durum! sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas. [d]

J'ose exhorter toujours votre grand génie à honorer Virgile dans Nisus et dans Euryalus, et à confondre Machiavel. C'est à vous à faire l'éloge de l'amitié; c'est à vous de détruire l'infâme politique qui érige le crime en vertu. Le mot *politique* signifie, dans son origine primitive, *citoyen,* et aujourd'hui, grâce à notre perversité, il signifie *trompeur de citoyens.* Rendez-lui, monseigneur, sa vraie signification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer

[a] Allusion à l'*Énéide,* liv. X, v. 901 :
..... *Nec sic ad proelia veni.*

[b] Virgile, *Bucoliques,* églogue I, v. 72.

[c] *Énéide,* liv. IX, v. 641.

[d] Horace, *Odes,* livre I, ode 24, v. 19 et 20. Voyez ci-dessus, p. 272.

à V. A. R. dès que j'aurai reposé ma tête. V. A. R. ne manquera pas de mes frivoles productions, et, tant qu'elles l'amuseront, je suis à ses ordres.

Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses hommages aux miens.

Je suis avec le plus profond respect et la plus grande vénération, monseigneur, etc.

---

86. A VOLTAIRE.

Ruppin, 16 mai 1739.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres presque en même temps, et sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changements que vous avez faits à la *Henriade*. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même; tous les changements que je viens de lire sont très-bons, et je ne cesse de m'étonner de la force que la langue française prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du combat de Turenne. Il y a un feu, dans cette description, qui m'enlève. Avouez-nous la vérité; vous y fûtes présent, à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu et paré; vous avez noté chacun des gestes des champions, et, par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que pensaient ces vaillants combattants.

Le Carrache n'eût pas mieux dessiné les attitudes difficiles de ce duel; et Le Brun, avec tout son coloris, n'aurait assurément rien fait de semblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe.

L'endroit ajouté au chant septième est encore admirable et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais pré-

parer de la *Henriade*. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots, et craignez vos persécuteurs; ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur un article dont les sots font un point principal.

Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent ainsi l'être à la vérité; et c'est justement pourquoi les idiots et les stupides s'en formaliseront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie; traitez-la comme le soleil traite les Lapons. Que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé et vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser, et où l'on ose tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'est là que j'ai trouvé convenable de faire graver la *Henriade*. Je ferai l'*Avant-propos,* que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pine composera les tailles-douces, et Knobelsdorff les vignettes. On ne saurait assez honorer cet ouvrage, et on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la *Henriade* gravée, comme nous l'avons à ceux qui nous ont conservé l'*Énéide* ou les ouvrages de Phidias et de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète Élie, qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'histoire, abandonna son manteau au prophète Élisée.[a] Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom sera comme ces cabanes qui se trouvent placées dans de belles situations; on les fréquente à cause des paysages qui les environnent.

Après avoir parlé de la *Henriade* et de son auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'est actuellement Machiavel qui me fournit de la besogne. Je travaille aux notes sur son *Prince,* et j'ai déjà commencé un

[a] II Rois, chap. II, v. 13.

ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de l'intérêt, sans quoi il y en a très-peu qui soient portés à suivre la droite raison.

Je ne saurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de dissipations me viendront à présent distraire de l'ouvrage. J'espère cependant, si ma santé le permet, et si mes autres occupations le souffrent, que je pourrai vous envoyer le manuscrit d'ici à trois mois. Nisus et Euryale attendront, s'il leur plaît, que Machiavel soit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, et mes bras n'embrassent que peu de matière.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire-Briarée; un de ses bras saisit la physique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poésie, un autre avec l'histoire, et ainsi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à son corps, et que lui seul fait toute une académie. Ah! qu'on se sentirait tenté de se plaindre de son sort, lorsqu'on réfléchit sur le partage inégal des talents qui nous sont échus! On me parlerait en vain de l'égalité des conditions; je soutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme universel dont je viens de parler, et le reste des mortels.

Ce me serait une grande consolation, à la vérité, de le connaître; mais nos destins nous conduisent par des routes si différentes, qu'il paraît que nous sommes destinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon esprit, et je vous envoie des recettes pour la convalescence de votre corps. Elles sont d'un très-habile médecin que j'ai consulté sur votre santé; il m'assure qu'il ne désespère point de vous guérir; servez-vous de ses remèdes, car j'ai l'espérance que vous vous en trouverez soulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, selon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement sur le sujet de Son Éminence[a] et de toute votre patrie. Je suis indigné

[a] Le cardinal de Fleury.

du peu d'égard qu'on a pour vous, et je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins quelque repos. Le marquis de La Chétardie,[a] à qui j'avais écrit, est malheureusement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire insinuer au cardinal ce qu'il est bon qu'il sache au sujet d'un homme que j'aime et que j'estime.

Le vin de Hongrie et l'ambre partiront dès que je saurai si c'est à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chi cane. Mon marchand de vin, Hony,[b] vous rendra cette lettre; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adresser vos lettres au général Borcke, à Wésel.

Le cher Césarion, qui est ici présent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'estime et l'amitié lui font sentir sur votre sujet.

Vous marquerez bien à la marquise jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'*Essai sur le Feu*, et combien j'estime l'amie de M. de Voltaire.

Je suis avec ces sentiments que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore, etc.

87. AU MÊME.

Mai 1739.[c]

Mon cher ami, je n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la marquise. Nous sommes si occupés ici, qu'à peine a-t-on le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolixe.

Le vin de Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause

[a] Voyez t. II, p. 100; t. III, p. 21, 23 et 30; et t. XVI, p. 148.
[b] Voyez t. XI, p. 69.
[c] Le 1er juin 1739. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 56.)

des chaleurs qui sont survenues. Je suis occupé à présent à régler l'édition de la *Henriade*. Je vous communiquerai tous les arrangements que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savants d'Allemagne, un vrai magasin de sciences; le célèbre M. de La Croze[a] vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire, et une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompense de ses belles études?

Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux ne le font pas assez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de La Croze brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire; il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on voulût, il était présent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talents extraordinaires de sa mémoire, et jusqu'au dernier moment de sa vie, il a fait amas de trésors d'érudition, que sa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaissance parfaite de tous les systèmes philosophiques, qui embrassait également les points principaux des opinions jusqu'aux moindres minuties.

M. de La Croze était assez mauvais philosophe; il suivait le système de Des Cartes, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée, depuis une septantaine d'années, d'être de ce sentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux et les génies supérieurs, n'étaient point du ressort de M. de La Croze; en revanche, une probité égale en toutes ses fortunes le rendait respectable et digne de l'estime des honnêtes gens.

Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les sa-

[a] Voyez t. VII, p. 3, 8 et 10; t. XI, p. 37; et ci-dessus, p. 42 et 46.

vants et les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat est incapable de reproduire, lorsque les rayons arides du soleil ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement et par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers, après le siècle heureux des Cicéron et des Virgile. Lorsque le poëte est remplacé par le poëte, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut se flatter de voir perpétuer les sciences. Mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt les sciences.

Je suis avec tous les sentiments que vous faites si bien sentir à vos amis, et qu'il est si difficile d'exprimer, etc.

---

88. DE VOLTAIRE.

Louvain, 30 mai 1739.

Monseigneur, en partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon âme et guérir mon corps, et c'est à V. A. R. que je le dois;

. . . . *Deus nobis haec munera fecit.*[a]

Vous voulez que je vive, monseigneur; j'ose dire que vous avez quelque raison de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui se passe dans votre belle âme, périsse sitôt. La *Henriade* et moi, nous vous devrons la vie. Je suis bien plus honoré que ne le fut Virgile. Auguste ne fit des vers pour lui qu'après la mort de son poëte, et V. A. R. fait vivre le sien, et daigne honorer la *Henriade* d'un *Avertissement* de sa main. Ah! monseigneur, qu'ai-je affaire de la misérable bienveillance d'un cardinal que la fortune a rendu puissant? qu'ai-je

[a] Virgile, *Bucoliques*, églogue I, v. 6.

besoin des autres hommes? Plût à Dieu que je restasse dans l'ermitage du comte de Loo, où je vais suivre Émilie! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loisir; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuser quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, si digne d'un prince comme lui. S'il daigne écrire contre Machiavel, ce sera Apollon qui écrasera le serpent Python. Vous êtes certainement mon Apollon, monseigneur; vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers; vous êtes encore Bacchus, car V. A. R. daigne envoyer de bon vin à Émilie et à son malade. Ayez donc la bonté d'ordonner, monseigneur, que ce présent de Bacchus soit voituré à l'adresse d'un de ses plus dignes favoris; c'est M. le duc d'Aremberg; tout vin doit lui être adressé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous sauvera; j'espère que je boirai avec lui à la santé de mon cher souverain, du vrai maître de mon âme, dont je suis plus réellement le sujet que du roi sous lequel je suis né. Il faut partir; je finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir sitôt; quand je serai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercîments, et la digne Émilie aura l'honneur d'y joindre les siens. Je ferai serment de docilité au médecin dont V. A. R. a eu la bonté de m'envoyer la consultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de Keyserlingk; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je suis à vos pieds, grand prince,

O et praesidium et dulce decus meum![a]

Je suis en courant, mais avec les sentiments les plus inébranlables de respect, d'admiration, de tendre reconnaissance, monseigneur, etc.

---

[a] Horace, *Odes*, liv. I, ode 1, v. 2.

89. DU MÊME.

Mai 1739.

Votre Altesse Royale prend le parti des citadelles contre Machiavel; il paraît que l'Empire pense de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caisse pour les réparations de Philippsbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les Deux-Siciles; voilà pourquoi ce pays change si souvent de maître. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournai, des Luxembourg dans l'Italie,

Ch'or giù dall' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, nè di sangue tinta
Bever l'onda del Pò gallici armenti;

Nè la vedrei del non suo ferro cinta
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'Empereur et les Anglais reprennent ce beau pays; il serait trop longtemps sous la même domination. Ah! monseigneur, heureux qui peut vivre sous vos lois!

J'ai commencé, monseigneur, à prendre de votre poudre. Ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expression pour remercier Marc-Aurèle devenu Esculape.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

---

90. DU MÊME.

Bruxelles (juin) 1739.

Monseigneur, en revenant de ces tristes terres dans le voisinage desquelles V. A. R. n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me consoler. J'espère que V. A. R. m'enverra longtemps ses ordres à Bruxelles; je les recevrai beaucoup plus tôt et plus sûre-

ment que quand ils faisaient tant de cascades de Paris à Bar-le-Duc et à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'espérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum facie ad faciem.* [a]

Je prends la liberté d'adresser à V. A. R. une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui *de M. le baron de Gangan.* [b] C'est une fadaise philosophique qui ne doit être lue que comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'Arlequin. Le véritable ennemi de Machiavel aura-t-il quelques moments pour voyager avec ce baron de Gangan? Il y verra au moins un petit article plein de vérité sur les choses de la terre. Je compte vous présenter bientôt un autre tribut de bagatelles poétiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai souverain. Les biens des sujets appartiennent, dit-on, aux autres rois; mon cœur et mes moments appartiennent au mien. Madame du Châtelet, son autre sujette, et plus digne ornement de sa cour, lui présente ses respects, selon la permission qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider; elle trouvera peu de personnes à qui elle puisse parler de philosophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aisément. L'ennui n'approchera point d'une maison qu'Émilie habite, et qui est honorée des lettres de notre prince. Nous sommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la Grosse-Tour. C'est là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui sera l'amour de la terre, comme il est le nôtre; et de M. le baron de Keyserlingk, si digne de lui plaire et de le voir; et du savant M. Jordan, à qui je porte envie.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, monseigneur, etc.

---

[a] Exode, chap. XXXIII, v. 11.

[b] Ouvrage perdu. On a cru pendant un temps que ce titre était le titre primitif de *Micromégas;* mais ce dernier conte n'a paru qu'en 1752, et c'est d'ailleurs une tout autre composition.

91. A VOLTAIRE.

Remusberg, 26 juin 1739.

Mon cher ami, je souhaiterais beaucoup que votre étoile errante se fixât, car mon imagination déroutée ne sait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'emploierais assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours; je me jetterais même dans l'astrologie; j'apprendrais le grimoire, et je ferais des invocations à tous les dieux et à tous les diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulysse, malgré les enchantements de Circé, ne pensait qu'à sortir de cette île, où toutes les caresses de la déesse magicienne n'avaient pas tant de pouvoir sur son cœur que le souvenir de sa chère Pénélope. Il me paraît que vous seriez dans le cas d'Ulysse, et que le puissant souvenir de la belle Émilie et l'attraction de son cœur auraient sur vous un empire plus fort que mes dieux et mes démons. Il est juste que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la marquise, toutefois à condition qu'elle maintiendra mes droits de second contre tous ceux qui voudraient me les disputer.

J'ai cru que je pourrais aller assez vite dans ce que je m'étais proposé d'écrire contre Machiavel; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour savoir tout ce qu'on a écrit sur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, et avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Prusse ne laissera pas que de causer encore quelque interruption à mes études, et retardera la *Henriade, Machiavel,* et *Euryale.*

Je n'ai point encore de réponse d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'est une chose résolue, et que la *Henriade* sera gravée. J'espère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage et de l'*Avant-propos* à mon retour de Prusse, qui pourra être vers le 15 d'août.

Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins servir mon siècle en ce qui dépend de moi; je

veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui est utile à l'univers; je veux multiplier un poëme où l'auteur enseigne le devoir des grands et le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, et une façon de penser qui aurait ennobli les dieux d'Homère autant que leurs cruautés et leurs caprices les ont rendus méprisables.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, et des suites funestes du faux zèle. Ce sont des leçons qu'on ne saurait assez répéter aux hommes, que leurs folies passées devraient du moins rendre plus sages dans leur façon de se conduire à l'avenir.

Ce que je médite contre le machiavélisme est proprement une suite de la *Henriade*. C'est sur les grands sentiments de Henri IV que je forge la foudre qui écrasera César Borgia.

Pour *Nisus et Euryale*, ils attendront que le temps et vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie par L. Schilling[a] le vin de Hongrie, sous l'adresse du duc d'Aremberg. Il est sûr que ce duc est le patriarche des bons vivants; il peut être regardé comme père de la joie et des plaisirs. Silène l'a doué d'une physionomie qui ne dément point son caractère, et qui fait connaître en lui une volupté aimable et décrassée de tout ce que la débauche a d'obscénités.

J'espère que vous respirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, et que la sécurité de ce séjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la santé de votre corps. Je vous assure qu'il m'intéresse beaucoup, et qu'il ne se passe aucun jour que je ne fasse des vœux en votre faveur à la déesse de la santé.

J'espère que tous mes paquets vous seront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelques petits mots. On dit que les Plaisirs se sont donné rendez-vous sur votre route;

Que la Danse et la Comédie,
Avec leur sœur la Mélodie,
Toutes trois firent le dessein
De vous escorter en chemin,
Suivies de leur bande joyeuse;

[a] J'envoie par le lieutenant Schilling, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 59.) Voyez t. XVII, p. 27.

Et qu'en tous lieux leur troupe heureuse,
Devant vos pas semant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au sommet de la double croupe,
Gouvernant sa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf Sœurs.

On dit aussi

Que la Politesse et les Grâces
Avec vous quittèrent Paris;
Que l'Ennui froid a pris les places
De ces déesses et des Ris;
Qu'en cette région trompeuse,
La Politique frauduleuse
Tient le poste de l'Équité;
Que la timide Honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe et despotique,[a]
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la Vérité.

Voilà une gazette poétique de la façon qu'on les fait à Remusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en prose ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille assurances d'estime à la divine Émilie, ma rivale dans votre cœur. J'espère que vous tiendrez les engagements de docilité que vous avez pris avec Superville. Césarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le sien pense lorsqu'il a été assez heureux pour connaître le vôtre; et moi, je suis plus que jamais, etc.

92. AU MÊME.

Berlin, 7 juillet 1739.

Mon cher ami, j'ai reçu l'ingénieux *Voyage du baron de Gangan* à l'instant de mon départ de Remusberg. Il m'a beaucoup amusé.

[a] Le cardinal de Fleury.

ce voyageur céleste; et j'ai remarqué en lui quelque satire et quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitants de notre globe, mais qu'il ménage si bien, qu'on voit en lui un jugement plus mûr et une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Il y a, dans ce *Voyage*, un article où je reconnais la tendresse et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la *Henriade*. Mais souffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaissez la vanité ridicule des mortels, où vous réduisez à sa juste valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la présomption, vous vouliez nourrir mon amour-propre, et fournir des arguments à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce sujet peut se réduire à ceci, qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur insensible et indifférent.

J'espère que ma dernière lettre vous sera parvenue en compagnie du vin de Hongrie. Votre séjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correspondance durant quelque temps, car je pars incessamment pour un voyage aussi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons, en cinq semaines, plus de mille milles d'Allemagne; nous passerons par des endroits peu habités, et qui me conviennent à peu près comme le pays des Gètes, qui servait d'exil à Ovide. Je vous prie de redoubler votre correspondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les semaines pour me garantir d'un ennui insupportable.

Bruxelles et presque toute l'Allemagne se ressentent de leur ancienne barbarie; les arts y sont peu en honneur, et par conséquent peu cultivés. Les nobles servent dans les troupes, ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'est un plaisir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent. La noblesse de ce pays-ci ressemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne, mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité, et, si j'ose dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, et principalement que les Westphaliens, les Franconiens,

les Souabes et les Autrichiens; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, et habiter les palais et les bonnes maisons. Berlin principalement contient en soi (si je puis m'exprimer ainsi) les étincelles de tous les arts; on voit briller le génie de tous côtés, et il ne faudrait qu'un souffle heureux pour rendre la vie à ces sciences qui rendirent Athènes et Rome plus fameuses que leurs guerres et leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus sensible qu'un autre, vous qui ne respiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaisirs de l'esprit.

La gravité espagnole de l'archiduchesse, le cérémonial guindé de sa petite cour n'inspirera guère de vénération à un philosophe qui apprécie les choses selon leur valeur intrinsèque; et je suis sûr que le baron de Gangan en sentira le ridicule, s'il pousse ses voyages jusqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fournissez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon esprit court grand risque de mourir d'inanition, à moins que vos soins ne lui conservent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre Machiavel et pour la *Henriade;* et j'espère de pouvoir vous envoyer de Königsberg l'*Avant-propos* de la nouvelle édition.

Mille assurances d'estime à la divine Émilie. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à discuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre santé; n'oubliez point que je m'intéresse beaucoup à votre conservation, et que j'ai lié d'une manière indissoluble mon contentement à votre prospérité. Je suis à jamais, mon cher ami, etc.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle Superville. C'est un homme sur l'expérience et le savoir duquel on peut faire fond. Adressez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ses réponses; mais surtout ne négligez point ses avis, et j'ai

lieu d'espérer qu'on redressera la faiblesse de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie serait rongée.

---

93. DE VOLTAIRE.

Bruxelles (juillet) 1739.

Monseigneur, Émilie et moi chétif, nous avons reçu, au milieu des plaisirs d'Enghien, le plus grand plaisir dont nous puissions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune Marc-Aurèle nous a apporté de sa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre et de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monsieur Girard nous vit saisir
Ces instruments de la science,
Aussi bien que ceux du plaisir!
Tout est de notre compétence.

Nous jouons donc, monseigneur, avec vos jetons, et nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis versèrent
Les sœurs du brillant Phaéthon,
Lorsqu'en pins elles se changèrent,
Pour servir, sans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les dieux renversèrent.

Ces dieux renversent tous les jours de ces cochers qui se mêlent de nous conduire, et ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle consolation m'arrive encore, et je reçois, par la voie d'Amsterdam, une lettre du 7 juillet, de V. A. R. Il paraît qu'elle connaît le pays où je suis. J'y vois beaucoup de princes et peu d'hommes, c'est-à-dire d'hommes pensants et instruits.

Que vont donc devenir, monseigneur, dans votre ville de Berlin, ces sciences que vous encouragez, et à qui vous faites tant d'honneur? Qui remplacera M. de La Croze? Ce sera sans doute M. Jordan; il me semble qu'il est dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, monseigneur, il y aura toujours des savants; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur âme, rendent savants les autres, ces fils aînés de Prométhée, qui s'en vont distribuant le feu céleste à des masses mal organisées, il y en aura toujours très-peu, dans quelque pays que ce puisse être. La marquise jette à présent tout son feu sur ce triste procès qui lui a fait quitter sa douce solitude de Cirey; et moi, je réunis mes petites étincelles pour former quelque chose de neuf qui puisse plaire au moderne Marc-Aurèle.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, sinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis sur le théâtre la superstition et le fanatisme. Si cet essai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reste acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de Valori, qui va résider auprès de Sa Majesté. Il est digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, et de souper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles; j'espère que ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de V. A. R.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire retarderont un peu la défaite de Machiavel et les instructions que j'attends de la main la plus respectable et la plus chère. J'ignore si M. de Keyserlingk a le bonheur d'accompagner V. A. R.; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de Superville. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que V. A. R. est l'Esculape qui daigne veiller sur ma santé.

Émilie va quitter ses avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts et de l'humanité. Je suis, etc.

94. A VOLTAIRE.

Insterbourg, 27 juillet 1739.

Mon cher ami, nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le non-plus-ultra du monde civilisé. C'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du Roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de large, quoiqu'il aille en se rétrécissant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la peste au commencement de ce siècle, et plus de trois cent mille habitants périrent de maladie et de misère. La cour, peu instruite des malheurs du peuple, négligea de secourir une riche et fertile province, remplie d'habitants, et féconde en toute espèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs restèrent incultes, et se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée dans la plus affreuse des solitudes.

Frédéric Ier mourut sur ces entrefaites, et fut enseveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne faisait consister qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage fastueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui succéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici sur les lieux, et vit lui-même cette vaste contrée dévastée, avec toutes les affreuses traces qu'une maladie contagieuse, la disette, et l'avarice sordide des ministres, laissent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. Bien loin de se rebuter par des objets aussi fâcheux, il se sentit pénétré de la plus vive compassion, et résolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée, qui avait perdu jusqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là, il n'est aucune dépense que le Roi n'ait faite pour réussir dans ses vues salutaires. Il fit d'abord des règlements remplis de sagesse; il rebâtit tout ce que la peste avait

désolé; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres se défrichèrent, le pays se repeupla, le commerce fleurit de nouveau, et à présent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi-million d'habitants dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il y en avait, plus de troupeaux qu'autrefois, plus de richesses et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'est dû qu'au Roi, qui non seulement a ordonné, mais qui a présidé lui-même à l'exécution; qui a conçu les desseins, et qui les a remplis lui seul; qui n'a épargné ni soins, ni peines, ni trésors immenses, ni promesses, ni récompenses, pour assurer le bonheur et la vie à un demi-million d'êtres pensants, qui ne doivent qu'à lui seul leur félicité et leur établissement.

J'espère que vous ne serez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre sur vos frères lithuaniens comme sur vos frères français, anglais, allemands, etc., et d'autant plus que, à mon grand étonnement, j'ai passé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne sais quoi de si héroïque dans la manière généreuse et laborieuse dont le Roi s'y est pris pour rendre ce désert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous sentiriez les mêmes sentiments en apprenant les circonstances de ce rétablissement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'espère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'ennui, ce dieu lourd et pesant, n'osera point passer par les bras d'Émilie pour aller jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embrasser. Adieu.

Mes compliments à la marquise et au duc qu'Apollon dispute à Bacchus.[a]

---

[a] Le duc d'Aremberg. Voyez ci-dessus, p. 298.

95. AU MÊME.

Königsberg, 9 août 1739.

Sublime auteur, ami charmant,
Vous dont la source intarissable
Nous fournit si diligemment
De ce fruit rare, inestimable,
Que votre muse hardiment,
Dans un séjour peu favorable,
Fait éclore à chaque moment;

Au fond de la Lithuanie,
J'ai vu paraître, tout brillant,
Ce rayon de votre génie
Qui confond, dans la tragédie,
Le fanatisme, en se jouant.

J'ai vu de la philosophie,
J'ai vu le baron voyageur,
Et j'ai vu la pièce accomplie
Où les ouvrages et la *Vie*
De Molière vous font honneur. [a]

A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'Académie
Sa main a voulu destiner.

En effet, je suis sûr que ces quarante têtes qui sont payées pour penser, et dont l'emploi est d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je suis certain que, si l'on pouvait apprécier la valeur des pensées, toutes celles de cette nombreuse société, prises ensemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les sciences sont pour tout le monde, mais l'art de penser est le don le plus rare de la nature.

[a] Les ouvrages de Voltaire auxquels Frédéric fait allusion dans ces huit derniers vers sont: 1° *Le Fanatisme, ou Mahomet le Prophète;* 2° les *Éléments de la Philosophie de Newton;* 3° le *Voyage du baron de Gangan;* 4° la *Vie de Molière, avec de petits sommaires de ses pièces.*

Cet art fut banni de l'école,
Des pédants il est inconnu.
Par l'inquisition frivole
L'usage en serait défendu,
Si le pouvoir saint de l'étole
S'était à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penser juste a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé son idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-sens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penser, cet art si peu connu.

Entre cent personnes qui croient penser, il y en a une à peine qui pense par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées, qui roulent dans leur cerveau sans s'altérer et sans acquérir de nouvelles formes; et le centième pensera peut-être ce qu'un autre a déjà pensé; mais son génie, son imagination ne sera pas créatrice. C'est cet esprit créateur qui sait multiplier les idées, qui saisit les rapports entre des choses que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine, c'est cette force du bon sens qui fait, selon moi, la partie essentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare
Ne saurait se communiquer;
La nature en paraît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un siècle elle se prépare
Lorsqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le possédez, Voltaire,
Et ce serait vous ennuyer
Qu'apprécier et calculer
L'héritage de votre père.

Trois sortes d'ouvrages me sont parvenus de votre plume, en six semaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux et supérieurs, qui travaillent tous ensemble, et qui publient leurs ouvrages sous le nom de Voltaire, comme une autre société en publie sous le nom

de Trévoux. Si cette supposition est sensée, je me fais trinitaire, et je commencerai à voir jour à ce mystère que les chrétiens ont cru jusqu'à présent sans le comprendre.

Ce qui m'est parvenu de *Mahomet* me paraît excellent. Je ne saurais juger de la charpente de la pièce, faute de la connaître; mais la versification est, à mon avis, pleine de force, et semée de ces portraits et caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'esprit.

Vous n'avez pas besoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de M. de Valori; vous êtes dans le cas qu'on ne saurait détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux, desséché de fureur,
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,
Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissants retarde les moissons.
Votre âme, à tous les arts par son penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée;
Sous les yeux d'Émilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous surpassez Maron.
En tout genre d'écrits, en toute carrière,
C'est le même soleil et la même lumière.
Cet esprit, ces talents, ces qualités du cœur,
Peuvent plus sur mes sens que tout ambassadeur.[a]

Je suis avec une estime parfaite, mon cher Voltaire, etc.

Si vous voyez le duc d'Aremberg, faites-lui bien mes compliments, et dites-lui que deux lignes françaises de sa main me feraient plus de plaisir que mille lettres allemandes dans le style des chancelleries.[b]

---

[a] Ces quatre derniers vers sont tirés des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 65.

[b] Voyez ci-dessus, p. 263, 298 et 305, et plus bas, p. 313. Nous n'avons pu réussir à nous procurer la correspondance de Frédéric avec le duc d'Aremberg.

96. DE VOLTAIRE.

(Bruxelles) 12 août 1739.

Monseigneur, j'ai pris la liberté d'envoyer à Votre Altesse Royale le second acte de *Mahomet*, par la voie des sieurs David Girard et compagnie. Je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de V. A. R., comme ils font sur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles, qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent V. A. R. sur les bords où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâce à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de misérables fiches communes; mais j'ai toujours gagné quand je me suis servi des jetons de V. A. R.

C'est Frédéric qui me conduit,
Je ne crains plus disgrâce aucune;
Car il préside à ma fortune,
Comme il éclaire mon esprit.

Je vais prier le bel astre de Frédéric de luire toujours sur moi pendant un petit séjour que je vais faire à Paris avec la marquise, votre sujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philosophes; mais notre grand prince, plus philosophe que nous, n'est pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de six pieds, je lui dirai: Allez vite servir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'esprit, je lui dirai: Que vous êtes malheureux de n'être point à sa cour!

En effet, il n'y a que sa cour pour les êtres pensants; V. A. R. sait ce que c'est que toutes les autres; celle de France est un peu plus gaie depuis que son roi a osé aimer.[a] Le voilà en train d'être un grand homme, puisqu'il a des sentiments. Malheur aux cœurs durs! Dieu bénira les âmes tendres. Il y a je ne sais quoi de réprouvé à être insensible; aussi sainte Thérèse définissait-elle le diable, *le malheureux qui ne sait point aimer*.

[a] Allusion aux relations de Louis XV avec la comtesse Louise-Julie de Mailli-Nesle. Voyez t. XII, p. 60, et t. XVII, p. 33.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice; on dépense beaucoup en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agréments; et, quand Louis XIV donnait des fêtes, c'était les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une fête passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamants, et rien de plus; je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour solennel, nous plaisent et nous instruisent encore. Nous autres, nous dressons un échafaud dans la place de Grève, où, la veille, on a roué quelques voleurs; on tire des canons de l'hôtel de ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel de ville, qui est du plus mauvais goût du monde, et qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépense en fusées volantes. Un prince qui bâtit fait nécessairement fleurir les autres arts; la peinture, la sculpture, la gravure, marchent à la suite de l'architecture. Un beau salon est destiné pour la musique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni salle de comédie, ni salle d'opéra; et, par une contradiction trop digne de nous, d'excellents ouvrages sont représentés sur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces sont en France, et les beaux vaisseaux en Italie.

Je n'entretiens V. A. R. que de plaisirs, tandis qu'elle combat sérieusement Machiavel pour le bonheur des hommes; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la sienne; je peux tout au plus l'amuser, et il est destiné à instruire la terre.

Je suis, etc.

---

97. A VOLTAIRE.

Aux haras de Prusse (Trakehnen), 15 août 1739.

Enfin, hors du piége trompeur,
Enfin, hors des mains assassines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit souvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoisonneur.
Du Tokai, des liqueurs divines
Vous serviront de médecines,
Et je serai votre docteur.
Soit, j'y consens, si par avance,
Voltaire, de ma conscience
Vous devenez le directeur.

Je suis bien aise d'apprendre que le vin de Hongrie est arrivé à Bruxelles. J'espère apprendre bientôt de vous-même que vous en avez bu, et qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante, à Enghien,[a] au duc d'Aremberg, à madame du Châtelet, et à la fille du comte de Lannoi; j'en ai été bien aise, car il est bon de prouver à l'Europe, par des exemples, que le savoir n'est pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédants radoteurs,
Dans leurs taudis toujours en cage,
Hors du monde et loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air sauvage,
Ce peuple fou,[b] léger, volage,
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces misérables rêveurs
Qui cherchent les talents du sage
Dans les rides de leurs visages,

[a] Voltaire écrit à Helvétius, le 6 juillet 1739 : «Je suis actuellement avec «madame du Châtelet à Enghien, chez M. le duc d'Aremberg, à sept lieues de «Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent «rien. Il faut allier le travail et le plaisir.» Voyez la lettre de la marquise du Châtelet à Frédéric, du 1er août 1739, t. XVII, p. 27.

[b] Cet auteur fou, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 67.) La traduction allemande, t. VIII, p. 284, porte : *Das Volk der Thoren*, etc.

Et dans les frivoles honneurs
D'un in-folio de cent pages.
Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout savant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le ciel daigna former Voltaire;
Lors, sous de nouvelles couleurs,
Et par vos talents ennoblie,
Reparut la philosophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs,
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agents sacrés des immortels,
Vos mains sacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.

Pesants disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmants;
Quittez la région frivole
Dont l'air empesé de l'école
A proscrit tous les agréments.

J'attends avec bien de l'impatience les actes suivants de *Mahomet*. Je m'en rapporte bien à vous, persuadé que cette tragédie singulière et nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta muse, en conquérant, asservit l'univers;
La nature a payé son tribut à tes vers.
L'Amérique et l'Europe ont servi ton génie;
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Asie.[a]
Dans ses fertiles champs cours moissonner des fleurs,
Au Théâtre français combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur insolent d'une infidèle secte.

[a] L'*Amérique* désigne *Alzire*, l'*Afrique Zulime*, et l'*Asie Mahomet*, tragédies de Voltaire.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de Machiavel dans les *Notes politiques* d'Amelot de La Houssaye, et dans la traduction du chevalier Gordon. J'ai lu ces deux ouvrages judicieux et excellents dans leur genre; mais j'ai été bien aise de voir que mon plan était tout à fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je serai de retour. Vous serez le premier qui lirez l'ouvrage, et le public ne le verra pas, à moins que vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, et ce tribut que la naissance est obligée de payer, à ce que l'on dit, à l'oisiveté et à l'ennui.

Je serai le 18 à Berlin, et je vous enverrai de là ma *Préface de la Henriade*, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire; faites, s'il vous plaît, mes assurances d'estime à la marquise du Châtelet; grondez un peu, je vous prie, le duc d'Aremberg de sa lenteur à me répondre. Je ne sais qui de nous deux est le plus occupé, mais je sais bien qui est le plus paresseux.

Je suis avec toute l'affection possible, mon cher Voltaire, etc.

---

98. DE VOLTAIRE.

Bruxelles, 1er septembre 1739.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle est venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie,
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Émilie,
Son misérable individu
Dans son estomac morfondu
Sentira renaître la vie;
La Faculté, la pharmacie,
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville;

Mon ordonnance est du bon vin,
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu; je ne suis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reste à faire,
C'est de boire à votre santé.

Monseigneur, c'est M. Schilling [a] qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin dans la cave du patron de cette liqueur; et M. le duc d'Aremberg nous donnera ce divin tonneau à son retour d'Enghien; mais la lettre de V. A. R., datée du 26 juin, et rendue par ledit M. Schilling, vaut tout le canton de Tokai.

O prince aimable et plein de grâce!
Parlez; par quel art immortel,
Avec un goût si naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la sage audace
Va confondre Machiavel?
Le ciel vous fit expressément
Pour nous instruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère!
Grands rois, tâchez d'en faire autant;
Mais, hélas! vous n'y pensez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre est pleine, voilà M. Schilling qui jure encore que le régiment de V. A. R. est le plus beau régiment de Prusse, et par conséquent le plus beau régiment du monde; car

Omne tulit punctum . . . . . [b]

est votre devise.

V. A. R. va visiter ses peuples septentrionaux; mais elle échauffera tous ces climats-là, et je suis sûr que, quand j'y viendrai (car j'irai sans doute, je ne mourrai point sans lui avoir fait ma cour), je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à

[a] Voyez ci-dessus, p. 298.
[b] Horace, *Art poétique*, v. 343.

Frascati. Les philosophes auront beau prétendre que la terre s'est approchée du soleil, ils feront de vains systèmes, et je saurai la vérité du fait.

V. A. R. me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son *Antimachiavel;* tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit; ce sont des métaux qui deviendront or dans votre creuset. Il y a des *Discours politiques* de Gordon, à la tête de sa traduction de Tacite, qui sont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais, d'ailleurs, quel besoin Hercule a-t-il de secours pour étouffer Antée ou pour écraser Cacus?

Je vais vite travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura, dans quinze jours, le second acte de *Mahomet;* le premier doit lui être parvenu par la même voie des sieurs Girard et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande; mais V. A. R. en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre *Henriade* que celle qui est honorée de votre nom et de vos bontés; ce n'est pas moi, sûrement, qui ai fait les autres *Henriades.* Je quitte mon prince pour travailler à *Mahomet*, et je suis, etc., etc.

---

99. A VOLTAIRE.

Potsdam, 9 septembre 1739.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, savoir celles du 12 d'août et du 17. J'ai très-bien reçu de même le second acte de *Mahomet,* qui me paraît fort beau, mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute : je ne sais si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles;* j'ai cru qu'il fallait dire *éteindre* ou *étouffer des étincelles.* [a]

[a] Voltaire a fait cette correction.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers :

Et vers la vérité le doute les conduit.[a]

Toujours sais-je bien que mes sens sont affectés d'une manière bien plus aimable par les magnifiques vers de vos Musulmans que par les massacres que ces barbares font à Belgrad de nos pauvres Allemands.

Quand, de soufre enflammés, deux nuages affreux,
Obscurcissant les cieux et menaçant la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux,
De leurs flancs entr'ouverts vomissant le tonnerre.
D'un choc impétueux se frappent dans les airs,
Semblent nous abîmer aux gouffres des enfers,
La nature frémit; ce bruit épouvantable
Paraît dans le chaos plonger les éléments,
Et du monde ébranlé les fondements durables
Craignent, en tressaillant, pour ses derniers moments.

Ainsi, quand le démon, altéré de carnage,
Sous ses drapeaux sanglants rassemble les humains;
Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les destins,
De haine et de fureur follement animées,
S'égorgent de sang-froid deux puissantes armées;
La terre de leur sang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs succès empoisonne la source,
Le ciel au loin gémit du cri de leur clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur course.

Ciel! d'où part cette voix de vaincus, de trépas?
O ciel! quoi! de l'enfer un monstre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le sang humain plonge leur bras coupable!
Quoi! l'aigle des Césars, vaincu des Musulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglants!
De morts et de mourants les plaines sont couvertes;
Le trépas, qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons.

[a] Voyez ci-dessus, p. 209 et 246.

Fatale Moldavie! ô trop funestes rives!
Que de sang des humains répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin porte l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empestées
D'un mal contagieux déjà sont infectées.
Par quel monstre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions sont-elles désolées,
Et tant de légions de braves combattants
Sur l'autel de la mort sont-elles immolées?

Tel que le mont Athos, qui, du fond des enfers
S'élevant jusqu'aux cieux, au-dessus des nuages,
Contemple avec mépris les aquilons altiers
A l'entour de ses pieds rassembler les orages:
Tel, en sa grandeur vaine, au-dessus des humains,
Un monarque indolent maîtrise les destins;
Du fardeau de l'État il charge son ministre,
D'un foudre destructeur il arme ses héros;
L'autre, au fond d'un sérail signant l'ordre sinistre,
De sang-froid de la guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce sont vos mains fatales
Qui nourrissent les feux de ces embrasements;
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égarements.
Accablés sous le poids de nombreuses provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes!
Payez de votre sang les frais de votre orgueil;
Laissez le fils tranquille, et le père à ses filles;
Qu'ainsi que les succès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'État que vos seules familles.

Ce globe spacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, rassemblés, qu'une ample colonie,
Distingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,
Du ciel, qui les forma sur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Détestez, insensés, votre rage cruelle;
L'amour ne pourra-t-il jamais vous désarmer?

De leur destin cruel mon âme est attendrie;
Et d'un sort si funeste aveugles artisans,
Dieu! quel acharnement! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans!
Européens, Chinois, habitants de l'Afrique,
Et vous, fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent sans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon sang et mes frères.

Que l'univers enfin, dans les bras de la paix,
Réprouvant ses erreurs, abandonne les armes;
Et que l'ambition, les guerres, les procès,
Laissent le genre humain sans trouble et sans alarmes.
Qu'ils descendent des cieux pour remplir leurs désirs,
Ces volages enfants, les Ris et les Plaisirs,
Le Luxe fortuné, la prodigue Abondance,
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, et Paris, et Florence,
Dont même, à votre tour, vous fûtes ennoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux prestiges,
Étaler à nos yeux vos charmes tout-puissants;
Des sujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, et plaisent à nos sens.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers se cachent sous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrents,
Des hommes ont tiré, guidés par l'industrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamants,
Compagnons fastueux des grandeurs de la vie.

Ainsi, possédant l'art des magiques accords,
Voltaire sait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts,
Que, sans ces traits savants, l'œil délicat abhorre.
C'est là qu'on peut souffrir ces massacres affreux.
Les malheurs des humains ne plaisent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes détestés de barbares tyrans,
D'un illustre courroux la malheureuse histoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivants.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfants de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux;
Et bientôt, surpassant Mithridate et Monime,[a]
Au Théâtre français attirez tous nos vœux.
Allez donc sur les pas de César et d'Alzire,[b]
Sous le nom de Zopire,[c] à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus sûrs du bonheur de toucher et de plaire.
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie, en même temps, la *Préface de la Henriade.*[d] Il faut sept années pour la graver; mais l'imprimeur anglais assure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de son Horace latin. Si vous trouvez quelque chose à changer ou à corriger dans cette *Préface,* il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui soit indigne de la *Henriade* ou de son auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours, qui me reste à faire, je me mettrai sérieusement en devoir de combattre Machiavel. Vous savez que l'étude veut du repos, et je n'en ai aucun depuis trois mois; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre; et, l'ouvrage que je me suis proposé de faire demandant du jugement et de l'exactitude, je l'ai réservé pour mon loisir dans ma retraite philosophique.

Je vous vois avec plaisir mener une vie presque tout aussi errante que la mienne. Thieriot m'avertit de votre arrivée à Paris; j'avoue que, si j'avais le choix des fêtes que célèbrent les Français d'aujourd'hui, et de celles qu'on célébrait du temps de Louis XIV, je serais pour celles où l'esprit a plus de part que la vue; mais je sais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaisir de m'entretenir deux heures avec vous ....

a Personnages principaux de *Mithridate,* tragédie de Racine.
b Personnages de la *Mort de César* et d'*Alzire,* tragédies de Voltaire.
c Personnage de la tragédie de *Mahomet.*
d Voyez t. VIII, p. x — xii, et p. 47 — 57.

On m'interrompt encore; *au diable les fâcheux!*[a]

Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes et d'engagements; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous sacrifiez donc aussi aux dieux de notre pays? Si l'on est à Paris dans le goût des plaisirs, et qu'on se trompe quelquefois sur le choix, on est ici dans le goût des *grands hommes;* on mesure le mérite à la toise, et l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi-pied de roi moins haut qu'un géant ne saurait avoir du bon sens, et cela fondé sur la règle des proportions. Pour moi, je ne sais ce qui en est; mais, selon ce qu'on dit, Alexandre n'était pas grand, César non plus; le prince de Condé, Turenne, mylord Marlborough, et le prince Eugène que j'ai vu,[b] tous héros à juste titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même dans les dangers, et par un jugement exquis qui leur faisait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des Français; j'avoue que j'ai du plaisir à penser que quatre cent mille habitants d'une grande ville ne pensent qu'aux charmes de la vie, sans en connaître presque les désagréments; c'est une marque que ces quatre cent mille hommes sont heureux.

Il me semble que tout chef de société devrait penser sérieusement à rendre son peuple content, s'il ne le peut rendre riche; car le contentement peut fort bien subsister sans être soutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui se trouve dans un spectacle, à une fête, dans un endroit où une nombreuse assemblée de monde lui inspire une certaine satisfaction, un homme, dans ces moments-là, dis-je, est heureux, et il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laisse régner dans son âme. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces moments agréables qui répandent des douceurs sur toutes les amertumes de la vie, ou qui du moins leur procurent quelques moments de distraction de leurs chagrins? Le

[a] Dans les *Fâcheux* de Molière, acte I, scène XI, Éraste s'écrie:

Cinquante fois au diable les fâcheux!

[b] Frédéric fit sous ce grand capitaine la campagne du Rhin, en 1734. Voyez t. I, p. 166 et 167; t. XVI, p. 131 et 132; et t. XI, p. 66 et 85.

plaisir est le bien le plus réel de cette vie; c'est donc assurément faire du bien, et c'est en faire beaucoup, que de fournir à la société les moyens de se divertir.

Il paraît que le monde se met assez en goût des fêtes, car, jusqu'au voisinage de la Nouvelle-Zemble et des mers hyperborées, on ne parle que de réjouissances. Les nouvelles de Pétersbourg ne sont remplies que de bals, de festins et de fêtes qu'ils y font à l'occasion du mariage du prince de Brunswic.[a] Je l'ai vu à Berlin, ce prince de Brunswic, avec le duc de Lorraine;[b] et je les ai vus badiner ensemble d'une manière qui ne sentait guère le monarque. Ce sont deux têtes que je ne sais quelle nécessité ou quelle providence paraît destiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les Newton et les Wolff, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui pensent le mieux, fussent les maîtres de cet univers; il paraîtrait alors que cette sagesse infinie, qui préside à tous les événements, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus sages d'entre les humains pour gouverner les autres: mais, de la manière que les choses vont, il paraît que tout se fait assez à l'aventure. Un homme de mérite n'est point estimé selon sa valeur; un autre n'est point placé dans un poste qui lui convient; un faquin sera illustré, et un homme de bien languira dans l'obscurité; les rênes du gouvernement d'un empire seront commises à des mains novices, et des hommes experts seront éloignés des charges. Qu'on me dise là-dessus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raison de cette bizarrerie des destins.

Je suis fâché que ma destinée ne m'ait point placé de manière que je puisse vous entretenir tous les jours, que je puisse bégayer quelques mots de physique à madame la marquise du Châtelet, et que le pays des arts et des sciences ne soit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la Providence a causé mes plaintes, peut-être que mes doutes se montrent avec trop de té-

[a] Antoine-Ulric, beau-frère de Frédéric. Voyez t. XVI, p. 371.

[b] Voyez t. XVI, p. 257, et ci-dessus, p. 220.

mérité; mais je ne pense point cependant que ce soit tout à fait sans raison.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai, cet hiver, cette partie de la philosophie qu'elle protége, et que je la prie d'échauffer mon esprit d'un rayon de son génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire; que les charmes de Paris, vos amis, les sciences, les plaisirs, les belles, n'effacent point de votre mémoire une personne qui devrait y être conservée à perpétuité. Je crois y mériter une place par l'estime et l'amitié avec laquelle je suis à jamais, mon cher Voltaire, etc.

100. DE VOLTAIRE.

Paris, septembre 1739.

Monseigneur, j'ai reçu à Paris les deux plus grandes consolations dont j'avais besoin dans cette ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit que pour soi-même;[a] où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons plus chimériques que ceux de Des Cartes, et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature. Mes deux consolations, monseigneur, sont les deux lettres dont V. A. R. m'a honoré, du 9 et du 15 août, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord, en arrivant, répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de Newton. Mais ce petit devoir dont je me suis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce *Mahomet* dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à V. A. R. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être présenté, j'aurais attendu trop longtemps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire; et

[a] Où l'on ne vit pas pour soi-même. (Variante de l'édition de Kehl, t. LXIV, p. 444.)

pour meilleure preuve, je vais les corriger. V. A. R. verra si les horreurs que le fanatisme entraîne y sont peintes d'un pinceau assez ferme et assez vrai. Le malheureux Séide, qui croit servir Dieu en égorgeant son père, n'est point un portrait chimérique. Les Jean Châtel, les Clément, les Ravaillac, étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'est-ce donc pas rendre service à l'humanité de distinguer toujours, comme j'ai fait, la religion de la superstition? et méritais-je d'être persécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à Dieu en faisant du mal aux hommes? Il n'y a que les suffrages, les bontés et les lettres de V. A. R. qui me soutiennent contre les contradictions que j'ai essuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de Damoclès chez Denys. Les lettres de V. A. R. et la société de madame la marquise du Châtelet sont mon festin et ma musique.

Mais de la persécution
Le fer, suspendu sur ma tête,
Corrompt les plaisirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Frédéric m'apprête.
Sans cela, ma muse, enhardie
Par vos héroïques chansons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et, suivant de loin vos leçons,
Aux concerts de votre harmonie
Oserait mêler quelques sons.
Mais quoi! sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaisirs et l'amour?

A peine suis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand ministre que j'avais composé l'histoire de sa vie, et que cette histoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. V. A. R. sait ce que c'est que le pouvoir despotique, et elle n'en abusera jamais; mais elle voit quel est l'état d'un homme qu'un seul mot peut perdre. C'est continuellement ma situation. Voilà

ce que m'ont valu vingt années consumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'instruire. Mais, encore une fois, V. A. R. m'aime, et je suis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la *Henriade;* quel mal peut-on me faire qui ne soit au-dessous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet, exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes semblent tous occupés à présent à se détruire, et, depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre; on croit que la France dansera aussi dans cette vilaine pyrrhique. C'est dans ce temps que V. A. R. enseigne la justice, avant d'exercer sa valeur. M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité et de sagesse?

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel de ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice. Je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'est pas que je condamne ceux-ci, à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve! mais, en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

V. A. R. sait sans doute que Bouchardon et Vaucanson font des chefs-d'œuvre, chacun dans leur genre. Rameau travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous Frédéric; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, de V. A. R., etc.

---

101. A VOLTAIRE.

Remusberg, 10 octobre 1739.

Mon cher ami, j'avais cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressait de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités, et que votre séjour dans cette ville fameuse ne serait mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'avais fort souhaitée; et il paraît que votre sort et celui de la plupart des grands hommes est d'être persécutés pendant leur vie, et adorés comme des dieux après leur mort. La vérité est que ce sort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le seul temps dont vous pouvez jouir sous une face peu agréable. Mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'âme capable de résister à la peur et à tous les fâcheux accidents qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchants empereurs. Pourquoi? Parce que c'était alors une nécessité, pour vivre tranquille, de savoir mépriser la douleur et la mort.

Que votre stoïcisme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec Horace : *In virtute mea involvo.* [a] Ah! s'il se pouvait, je vous recueillerais chez moi; ma maison vous serait un asile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agréments sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de *Zopire.* Je ne les ai lus qu'une fois; mais je vous réponds de leur succès. J'ai pensé verser des larmes en les lisant; la scène de Zopire et de Séide, celle de Séide et de Palmire, lorsque Séide s'apprête à commettre le parricide, et la scène où Mahomet, parlant à Omar, feint de condamner l'action de Séide, sont des endroits excellents. Il m'a paru, à la vérité, que Zopire venait se confesser exprès sur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et

[a] *Odes,* livre III, ode 29, v. 54 et 55:

. . . . *Mea*
Virtute me involvo.

fermé sentait un peu la machine; mais je ne saurais en juger qu'à la seconde lecture. Les caractères, les expressions des mœurs, et l'art d'émouvoir les passions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce; et, quand même Zopire ne viendrait pas assez naturellement sur le théâtre, je croirais que ce serait une tache qu'on pourrait passer sur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne serait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec saisissement et senti qu'avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue; pour moi, je serais pour les fêtes dont l'esprit et tous nos sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en plaisir; que de choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir rétrécir la capacité que le Créateur a donnée à l'esprit humain, qui peut contenir plus d'une connaissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe, et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;
. . . .
Tout honnête homme a de tels sentiments.[a]

C'est Moïse apparemment qui dit cela. Si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui serait meilleur législateur que ce Juif imposteur, et que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible et cruelle.

Nous avons eu ici mylord Baltimore et M. Algarotti,[b] qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connaissances, et qui croit, comme vous, que les sciences ne dérogent point à la noblesse, et ne dégradent point un rang illustre.

J'ai admiré le génie de cet Anglais comme un beau visage à

[a] J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.

Le Mondain, v. 9—12; *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIV, p. 126 et 127.

[b] Voyez t. XVIII, p. IX—XII, et p. 3 et suivantes.

travers d'un voile. Il parle très-mal français, mais on aime pourtant à l'entendre parler; et l'anglais, il le prononce si vite, qu'il n'y a pas moyen de le suivre. Il appelle un Russien un animal mécanique; il dit que Pétersbourg est l'œil de la Russie, avec lequel elle regarde les pays policés; que si on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'est guère sortie. Il est grand partisan de *la* soleil, et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroastre touchant cette planète. Il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvait parler sans contrainte, ce qui m'a fait composer l'*Épître* ci-jointe, [a] que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune Algarotti, que vous connaissez, m'a plu on ne saurait davantage. Il m'a promis de revenir ici aussitôt qu'il lui serait possible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les sciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur, ce qui m'accommode on ne saurait mieux. Il a composé une cantate qu'on a mise aussitôt en musique, et dont on a été très-satisfait. Nous nous sommes séparés avec regret, et je crains fort de ne revoir de longtemps dans ces contrées d'aussi aimables personnes.

Nous attendons, cette semaine, le marquis de La Chétardie, duquel il faudra prendre encore un triste congé. Je ne sais ce que c'est que ce M. Valori; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monsieur le cardinal aurait bien pu se passer de nous envoyer cet homme et de nous ôter La Chétardie, qui est, en tout sens, un très-aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici, à Remusberg, nous nous embarrassons aussi peu de guerre que s'il n'y en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'est pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel chapitre par chapitre; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils soient tous achevés pour les corriger. Alors vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne sortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

[a] *Épître à mylord Baltimore, sur la Liberté*; t. XIV, p. 71—76.

J'attends vos corrections sur la *Préface de la Henriade*, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos; après quoi la *Henriade* volera sous la presse.

J'ai fait construire une tour au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en bas devient une grotte; le second, une salle pour des instruments de physique; le troisième, une petite imprimerie. Cette tour est attachée à ma bibliothèque par le moyen d'une colonnade au haut de laquelle règne une plate-forme. Je vous en envoie le dessin pour vous amuser, en attendant que l'on construise l'hôtel de ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il est possible de l'être.

Césarion ne veut pas que je sois son interprète; il aime mieux vous écrire lui-même.

Quoique rien ne saurait être ajouté aux sentiments de tendresse et à mon parfait attachement pour vous, monsieur, il est pourtant hors de doute que, s'il avait plu à mon auguste maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je suis en savoir comme une jeune beauté passée qui doit la plupart de ses charmes à ses ajustements. Déshabillée, vous déplairait-elle? Je pense que non, et j'ose hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, tout à vous, et votre, etc.,

DE KEYSERLINGK.

Faites agréer, je vous en supplie, mes assurances de respect à madame la marquise. Je serais au comble de mes souhaits, si, à la suite de mon adorable maître, je pouvais me transporter à Paris, pendant que madame du Châtelet, M. le prince de Nassau, et vous, monsieur, contribuez à en embellir le séjour. Mais, monsieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même : seriez-vous disposé à quitter madame la marquise pour venir nous trouver à Remusberg?

---

102. DE VOLTAIRE.

Paris, 18 octobre 1739.

Monseigneur, je renvoie à Votre Altesse Royale le plus grand monument de vos bontés et de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, et vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la *Henriade*. Deux véritables amis que j'ai dans Paris ont lu ce morceau de prose, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verser des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, et d'un esprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie V. A. R. écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût singulier qu'elle a pour des choses dont tant de nos princes ont si peu de connaissance. Tout cela les frappait, sans doute; mais les sentiments d'humanité qui règnent dans cet ouvrage ont enlevé leur âme. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de garder le secret sur cette *Préface;* mais le garder sur le prince adorable qui pense avec tant de grandeur et avec tant de bonté, cela est impossible; ils sont trop émus; il faut qu'ils disent avec moi :

Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts et de l'humanité,
Cet amant de la vérité,
Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en servir dans la postérité?

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de *Mahomet*. Me voici les mains vides devant mon maître; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont persécuté, savaient ce que je souffre, je crois qu'ils seraient honteux de leur haine et de leur envie; car comment envier un homme dont presque toutes les heures sont marquées par des tourments? et pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ses souffrances qu'à se rendre moins indigne de

plaire à ceux qui aiment les arts et les hommes? Madame du Châtelet ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre, et je ne crois pas que ma santé pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plus tôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent. J'ai la vanité de penser que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'est le chapitre de la *Crudeltà*,[a] où ce monstre ingénieux et politique ose dire : *Deve per tanto un principe non si curare dell' infamia di crudele;* mais surtout le chapitre XVIII: *In che modo i principi debbiano osservare la fede.* Si j'osais dire mon sentiment devant V. A. R., qui est assurément le juge-né de ces matières par son cœur, par son esprit et par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison ni esprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'Achille a été nourri, selon la Fable, par un animal moitié bête et moitié homme! Encore si Ulysse avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque justesse; mais qu'en conclure pour Achille, qui n'est représenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes?

Dans le même chapitre, il faut être un perfide, *perchè gli uomini sono tristi;* et, le moment d'après, il dit: *Sono tanto simplici gli uomini, ... che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare.*

Il me semble que le docteur du crime méritait de tomber ainsi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les *Notes* d'Amelot de La Houssaye; mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux et pour confondre l'injuste? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchisme des rois!

Je ne sais pas comment, dans ce catéchisme, le manifeste de l'Empereur contre son général[b] et contre son plénipotentiaire[c] serait reçu; mais ce n'est pas à moi à porter mes vues si haut:

[a] Chapitre XVII.

[b] Le feld-maréchal-général comte de Seckendorff. Voyez t. II, p. 6.

[c] Le feld-maréchal-général comte de Neipperg. Voyez t. II, p. 6 et 7.

.... *Pastorem, Tityre, pingues*
Pascere oportet oves, nec regum bella referre.[a]

J'ai reçu ici une visite du fils de M. Gramkan,[b] qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous servir et d'entendre V. A. R.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de Keyserlingk devait faire à Paris, et j'ai peur de partir sans avoir vu celui avec qui j'aurais passé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame du Châtelet a écrit à V. A. R.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

---

103. DU MÊME.

(Paris) novembre 1739.

Brûlez votre vaisseau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le sein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce *plat*[c] univers,
Vous, de nouveaux plaisirs et de science avide,
Élève de Socrate, et d'Horace, et d'Euclide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains,
Les Phrynés de Venise et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros et les saints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme;
Il est trouvé. Le ciel, qui forma ses vertus,
Le ciel au haut du mont Rémus

[a] *Quum canerem reges et proelia, Cynthius aurem*
Vellit, et admonuit: Pastorem, Tityre, pinguis
Pascere oportet ovis, deductum dicere carmen.
Virgile, *Bucoliques*, églogue VI, v. 3—5.

[b] Probablement *Grumbkow.*

[c] Allusion aux voyages de Maupertuis à Tornéa, et de La Condamine au Pérou, pour déterminer la figure de la terre. Voltaire date aussi une de ses lettres à Maupertuis : « Bruxelles, 29 août 1740, *la troisième année depuis la terre aplatie.* »

A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir.
Au pied du mont Rémus finissez vos voyages;
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un dieu selon mon cœur?
Mont sacré d'Apollon, double front du Parnasse,
Olympe, Sinaï, Thabor, disparaissez.
Oui, par ce mont Rémus vous êtes effacés
Autant que Frédéric efface
Et les héros présents, et tous les dieux passés.

J'en demande pardon, monseigneur, à Sinaï et à Thabor; la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres et les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philosophique qu'on mène au mont Rémus, et la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que V. A. R. pardonne à l'enthousiasme; n'est-il pas permis d'en avoir un peu quand on vient de lire la belle *Épître* dont votre muse française a régalé mylord Baltimore?

Je vois que mon prince a mis encore la connaissance de la langue anglaise dans ses trésors. *Dulces sermones cujuscunque linguae.*[a] Je crois que ce lord Baltimore aura été bien surpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un Anglais; mais que voulez-vous? je suis encore plus surpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment se peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive si bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été? Pour Dieu! monseigneur, dites donc votre secret.

J'enverrais bien aussi des vers à V. A. R., si j'osais; elle aurait le cinquième acte de *Mahomet;* mais c'est qu'il n'est pas encore transcrit, et, pour les quatre premiers, ils sont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'ose espérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches et décousus, qui sont des pierres d'at-

[a] *Docte sermones utriusque linguae.*
Horace, *Odes*, livre III, ode 8, v. 5.

tente. Elle verra l'amour paternel et le secret de la naissance des enfants de Zopire jouer un rôle plus grand et bien plus intéressant; Zopire, près d'être assassiné par ses enfants mêmes, n'adresse au ciel ses prières que pour eux, et il est frappé de la main de son fils, tandis qu'il prie les dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatisme est-il peint à votre gré? ai-je assez exprimé l'horreur que doivent inspirer les Ravaillac, les Poltrot, les Clément, les Felton, les Salcède, les Aod, j'ai pensé dire les Judith? En effet, monseigneur, quel bon roi serait à l'abri d'un assassinat, si la religion enseignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de Dieu?

Voilà la première tragédie où l'on ait attaqué la superstition. Je voudrais qu'elle pût être assez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui distingue le mieux le culte de l'Être infiniment bon, et l'infiniment détestable fanatisme.

Je viens de voir d'autres ouvrages sur des matières bien différentes, mais plus dignes de V. A. R. C'est un cours de géométrie, par M. Clairaut; c'est un jeune homme qui fit un ouvrage sur les courbes, à l'âge de quatorze ans, et qui a depuis peu, comme le sait V. A. R., mesuré la terre sous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme Locke a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie; et, comme Locke a suivi l'âme dans la situation de ses idées, il suit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu besoin. Ce sont donc, en effet, les besoins que les hommes ont eus de mesurer qui sont chez Clairaut les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'est pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, et par conséquent très-utile.

Mais, monseigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'est celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux *Éléments de Newton*, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail sera pour Bruxelles. Je pars, je suis Émilie et madame la duchesse de Richelieu à Cirey; de là je vais en Flandre, etc.

---

104. A VOLTAIRE.

Remusberg, 6 novembre 1739.

Mon cher ami, j'ai été aussi mortifié de l'état infirme de votre santé que j'ai été réjoui par la satisfaction que vous me témoignez de ma *Préface*. J'en abandonne le style à la critique de tous les Zoïles de l'univers; mais je me persuade en même temps qu'elle se soutiendra, puisqu'elle ne contient que des vérités, et que tout homme qui pense sera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de Machiavel, à laquelle vous vous intéressez, est achevée. Je commence à présent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, si je le puis, cet ouvrage digne de passer à la postérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne sont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'*Avant-propos* à la marquise; vous recevrez tous les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorsqu'ils seront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous sentez que votre indulgence, en ce cas, me serait préjudiciable et funeste.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter Machiavel; ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les *Notes politiques* d'Amelot de La Houssaye sur Tacite, une réfutation complète du *Prince* politique. J'ai donc lu Amelot et ses *Notes,* mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux et détestable qu'on réfute, mais ce n'est pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au sérieux, et quelques petites digressions dans les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur. Ainsi les raisonnements, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques re-

marques un peu critiques, pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante, qu'elle eût été vraie; et c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre sages et heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de *Machiavel,* le plan de Remusberg, que je vous dois depuis longtemps, et quelques poudres qui sont admirables pour vos coliques. Je m'en sers moi-même, et elles me font un bien infini. Il les faut prendre le soir, en se couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade et toujours persécuté; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, et noircir le caractère infâme et scélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la *Henriade;* mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre humain qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'est une chose fâcheuse pour l'éloquence que, lorsqu'elle a de grandes choses à dire, elle soit toujours inférieure à son sujet.

Mes amitiés à la marquise, mes compliments à vos amis, qui doivent être les miens, puisqu'ils sont dignes d'être les vôtres. Je suis avec toute l'amitié et la tendresse possibles, mon cher Voltaire, etc.

---

105. AU MÊME.

Berlin, 4 décembre 1739.

Mon cher ami, vous me promettez votre nouvelle tragédie tout achevée; je l'attends avec beaucoup de curiosité et d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, et je juge de *Zopire* achevé par la belle ébauche que

j'en ai vue. C'est un saint Jean qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le suivre. Je serais content, et très-content, si de ma vie j'avais fait une tragédie comme celle des Musulmans, sans correction; mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.[a]

Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon *Anti-machiavel,* qui, quoique je les aie retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez le père putatif de ces enfants, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue française demande pour qu'ils puissent se présenter au public. Je retoucherai, en attendant, les autres chapitres, et les pousserai à la perfection que je suis capable d'atteindre. C'est ainsi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu près comme les Hollandais, qui troquent des petits miroirs et du verre contre l'or des Américains; encore suis-je bien heureux d'avoir quelque chose à vous rendre.

Les dissipations de la cour et de la ville, des complaisances, des plaisirs, des devoirs indispensables, et quelquefois des importuns, me distraient de mon travail; et Machiavel est souvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ses maximes, et que je réfute, par conséquent. Il faut s'accommoder à ces bienséances qu'on ne saurait éviter, et, quoi qu'on en ait, il faut sacrifier au dieu de la coutume, pour ne point passer pour singulier ou pour extravagant.

Ce M. de Valori,[b] si longtemps annoncé par la voix du public, si souvent promis par les gazettes, si longtemps arrêté à Hambourg, est arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter La Chétardie. M. de Valori nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'est à présent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles et des minuties de l'armée française; et je vois sans cesse un homme qui se croit vis-à-vis de l'ennemi et à la tête de sa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contrescarpe ou pour un ouvrage à cornes, et qu'il ne me livre malhonnêtement un assaut. M. de Valori a presque toujours la migraine; il n'a point

[a] Voyez t. XX, p. 287, et ci-dessus, p. 183.

[b] Voyez t. XVII, p. XIII et XIV, et p. 311—316.

le ton de la société; il ne soupe point; et l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, et qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquisition d'un très-habile homme. Il s'appelle Célius;[a] il est habile physicien, et très-renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'instruments. Il achèvera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur; c'est une machine mécanique qui démontre parfaitement tous les mouvements des étoiles et des planètes, selon le système de Newton. Vous ne connaissez peut-être pas non plus un jeune homme qui commence à paraître; il se nomme Lieberkühn.[a] C'est un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait, par l'optique, des découvertes étonnantes, et il pousse son art à un point de perfection qui surpasse tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cet automne, après avoir vu Paris. Il a passé trois années à Londres, et il a été très-estimé de tous les savants d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail sur son chapitre, lorsque je l'aurai vu après son retour.

Je suis ravi de voir de ces heureuses productions de ma patrie; ce sont comme des roses qui croissent parmi les ronces et les orties; ce sont comme des bluettes de génie qui se font jour à travers des cendres où malheureusement les arts sont ensevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts; nous sommes ici indigents de science, ce qui fait peut-être que nous estimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup; mais souvenez-vous qu'il y a quatre semaines que je ne vous ai écrit, et que les pluies ne sont jamais plus abondantes qu'après une grande stérilité.

Je vous suis à Cirey, mon cher Voltaire, et je partage avec vous vos chagrins comme vos plaisirs. Profitez des plaisirs de ce monde autant que vous le pouvez; c'est ce qu'un homme sage doit faire. Instruisez-nous, mais que ce ne soit pas aux dépens de votre santé et de votre vie.

Quand est-ce que les Voltaire et les Émilie voyageront vers le Nord? Je crains fort que ce phénomène, quoique impatiem-

[a] Voyez t. XVIII, p. 7 et 60.

ment attendu, n'arrive pas sitôt. Il ne sera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu; dussé-je vous enlever, j'en tenterai l'aventure. Avouez que vous seriez bien étonné, si vous entendiez arriver de nuit, à Cirey, des gens masqués, des flambeaux, un carrosse, et tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure ressemblerait un peu à celle de la Pentecôte,[a] à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous séparer d'Émilie; j'avoue que ce serait beaucoup. Il me semble que ni vous ni cette Émilie n'êtes point nés pour la chicane, et que, tant que Paris se trouvera sur la route de la marquise, son affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre Césarion, accablé de goutte, n'a pas levé son piquet de Remusberg, et, quoique je le revendique sans cesse, son mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, et vous estime comme un grand homme. Souffrez que je lui serve d'organe, et que je vous exprime ce que les douleurs et l'impuissance dans laquelle il se trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps et des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de sortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquise, mais je craindrais d'ennuyer en faisant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes compliments à la marquise, et soyez persuadé que je vous aime et vous estime autant qu'il est possible, étant à jamais, etc.

---

106. DE VOLTAIRE.

(Bruxelles) 28 décembre 1739.

Monseigneur, que souhaiter à Votre Altesse Royale, cette année? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, et plus qu'un particulier

[a] Voyez la pièce intitulée *La Bastille*, *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 3. Les *Mémoires de la Bastille* disent que Voltaire y entra le 17 mai 1717; c'était le lendemain de la Pentecôte.

qui aurait sa fortune à faire par ses talents. Non, monseigneur, je ne fais point de souhaits pour vous; j'en fais, si vous le permettez, pour moi; et ces souhaits, vous en savez le but, *ut videam salutare meum.* Je fais encore un souhait pour le public; c'est qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles, les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monseigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale. Il est bien étrange que des princes qui ont écrit n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir, et que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que Henri VIII d'Angleterre écrivît contre Luther; c'était bien à *l'enfant Jésus* que Jacques I[er] devait dédier un ouvrage! Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monuments de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des fautes contre l'usage de notre langue; et V. A. R. me permettra de m'acquitter de ma charge de mettre des points sur les *i.* Si V. A. R. daigne condescendre à la prière que je lui fais, si elle donne son trésor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être son éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la *Henriade*, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre qu'en me confiant l'édition de l'*Antimachiavel.* Il arrivera que ma fonction sera plus belle que la vôtre; la *Henriade* peut plaire à quelques curieux, mais l'*Antimachiavel* doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres.

Vous me permettrez, monseigneur, de dire que, selon les remarques de madame du Châtelet, oserais-je ajouter, selon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, sans lui faire de tort. Le zèle contre le précepteur des usurpateurs et des tyrans a dévoré votre âme généreuse; il vous a emporté quelquefois. Si c'est un défaut, il ressemble bien à une vertu. On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice; cependant, quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raisons. Ce que je

propose est aisé, et je le soumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, et je conserverai le manuscrit jusqu'à ce qu'il permette que j'y touche et que j'en dispose.

Ce sera dorénavant V. A. R. qui m'enverra des productions françaises; je ne suis plus qu'un serviteur inutile; je reçois, et je ne donne rien. Je raccommode un peu le Machiavel de l'Asie; je rabote *Mahomet*, dont vous avez vu les commencements informes. Je ne continuerai point ici l'*Histoire du Siècle de Louis XIV;* j'en suis un peu dégoûté, quoique je me sois proposé de l'écrire tout entière dans le style modéré dont V. A. R. a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je suis ici sans mes manuscrits et sans mes livres. Je vais me remettre un peu à la physique. Que ne puis-je être avec les Célius et les hommes de mérite que votre réputation attire déjà dans vos États!

On m'avait dit que le ministre tant annoncé était digne de dîner et de souper; mais je vois bien qu'il n'est digne que de dîner. J'ai reçu une lettre d'Algarotti, datée de Londres, du 1er octobre; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. Algarotti est encore tout étonné de ce qu'il a vu à Remusberg. Ah! quel prince est ça! dit-il; il ne revient pas de sa surprise. Et moi, monseigneur, et moi, pourquoi ne suis-je pas Algarotti? Pourquoi M. du Châtelet n'est-il pas Baltimore? Si je n'étais auprès d'Émilie, je mourrais de n'être pas auprès de vous.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

---

107. A VOLTAIRE.

Berlin, 6 janvier 1740.

Mon cher Voltaire, si j'ai différé de vous écrire, c'était seulement pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'*Antimachiavel*, et une *Ode sur la Flatterie*, [a] que mon loisir m'a permis de faire.

[a] Voyez t. X, p. 18—22.

Si j'avais été à Remusberg, il y aurait longtemps que vous auriez eu jusqu'à la lie de mon ouvrage; mais, avec les dissipations de Berlin, il n'est pas possible de cheminer vite.

L'*Antimachiavel* ne mérite point d'être annoncé sous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes et de grandes qualités, que mes faibles écrits seraient superflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Prusse, de l'Angleterre, de la Hollande, et de toutes les puissances de l'Europe. Il est bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conséquent ne donne point d'entraves à ses pensées. Lorsque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il est de la prudence d'ensevelir le nom de l'auteur dans la discrétion de l'amitié.

Je ne suis point intéressé; et, si je puis servir le public, je travaillerai sans attendre de lui ni récompense ni louange, comme ces membres inconnus de la société qui sont aussi obscurs qu'ils lui sont utiles.[a]

Après mon semestre de cour viendra mon semestre d'étude. Je compte embrasser dans quinze jours cette vie sage et paisible qui fait vos délices; et c'est alors que je me propose de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des siècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit survivre. Heureux les écrivains qui, secondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la sagesse, peuvent composer des ouvrages dignes de l'immortalité! Ils feront plus d'honneur à leur siècle que les Phidias, les Praxitèle et les Zeuxis n'en ont fait au leur. L'industrie de l'esprit est bien préférable à l'industrie mécanique des artistes. Un seul Voltaire fera plus d'honneur à la France que mille pédants, mille beaux esprits manqués, et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne saurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de soutenir les principes de la pesanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées.

[a] Frédéric fait peut-être allusion aux francs-maçons, dont il faisait partie. Voyez t. XVI, p. 203, et t. XVII, p. 281.

Les dévots suscitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréants*. C'est une folie de tous les pays que celle du faux zèle; et je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raisonnables, lorsqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que, quand cet esprit de vertige s'empare d'une société, il n'est permis à personne de rester neutre; on veut que tout le monde prenne parti, et s'enrôle sous la bannière du fanatisme. Pour moi, je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de composer quelques psaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques moments, mon cher Voltaire, et barbouillez d'un pinceau sacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuses rimes. Socrate encensait les pénates; Cicéron, qui n'était pas crédule, en faisait autant. Il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile, pour éviter la persécution et le blâme; car, après tout, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre en paix. Faisons quelques sottises avec les sots pour arriver à cette situation tranquille.

On commence à parler de Bernard et de Gresset comme auteurs de grands ouvrages; on parle de poëmes qui ne paraissent point,[a] et de pièces que je crois destinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour.[b] Ces jeunes poëtes sont trop paresseux pour leur âge; ils veulent cueillir des lauriers sans se donner la peine d'en chercher; la moindre moisson de gloire suffit pour les rassasier. Quelle différence de leur mollesse à votre vie laborieuse! Je soutiens que deux ans de votre vie en valent soixante de celle des Gresset et des Bernard. Je vais même plus loin, et je soutiens que douze êtres pensants, et qui pensent bien, ne fourniraient point à votre égal, dans un temps donné. Ce sont là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puisse-t-elle vous combler de tous ses biens, c'est-à-dire, vous fortifier la santé, afin que le monde entier puisse jouir longtemps de vos talents et de vos productions! Personne, mon

[a] *L'Art d'aimer*, par Bernard. Voyez t. X, p. 8 et 68, et t. XVIII, p. 10. Pierre-Joseph Bernard naquit en 1710, et mourut en 1775.

[b] *Édouard III*, tragédie de Gresset. Voyez t. XX, p. IX et X, p. 1—11, et ci-dessus, p. 75.

cher Voltaire, n'y prend autant d'intérêt que votre ami, qui est et qui sera toujours avec toute l'estime qu'on ne saurait vous refuser, etc.

---

108. AU MÊME.

Berlin, 10 janvier 1740.

Pour avoir illustré la France,
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit;
Il radote dans son enfance.
C'est bien ainsi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompense.

J'ai lu le *Siècle de Louis le Grand;* si ce prince vivait, vous seriez comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais dans le siècle où nous sommes, il paraît que le bon goût ainsi que le vieux cardinal sont tombés en enfance. Mylord Chesterfield disait que, l'année 25, le monde était devenu fou; je crois qu'en l'année 40 il faudra le mettre aux Petites-Maisons. Après les persécutions et les chagrins que l'on vous suscite, il n'est plus permis à personne d'écrire; tout sera donc criminel, tout sera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant, par tout le crédit que j'ai sur vous, par la divine Émilie, d'achever, pour l'amour de votre gloire, l'histoire incomparable dont vous m'avez confié le commencement.

Laisse glapir tes envieux,
Laisse fulminer le saint-père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire,
Mais qu'on ne respecte plus guère.
Laisse en propos injurieux,
Dans leur humeur atrabilaire,
Hurler les bigots furieux;
Méprise la folle colère
De l'héritier octogénaire

Des Mazarins, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliste,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ses discours adroit sophiste,
Qui suit l'intérêt à la piste
Par des détours fallacieux,
Et qui, par l'artifice, pense
De s'emparer de la balance
Que soutinrent ces fiers Anglais
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien et le Français.
Écris, honore ta patrie
Sans bassesse et sans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'ignorance et la folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise les erreurs;
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à Saint-Médard des imposteurs
Présentent à leurs sectateurs;[a]
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs,
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits et des docteurs.
O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité!
Toi, qui vois naître sur tes traces
L'indépendante liberté!
Ne permets point que ta sagesse,
Craignant l'orage et les hasards,
Préfère à l'instinct qui te presse
L'indolente et molle paresse
Et des Gressets, et des Bernards.

[a] Le diacre Pâris, mort en 1727, était janséniste, et non jésuite comme nous l'avons dit t. I, p. 211. Il était regardé comme un saint par son parti, et l'on croyait généralement que des miracles avaient lieu sur son tombeau. Le concours augmentait, les miracles redoublaient, et il fallut enfin fermer le cimetière de Saint-Médard. Voyez t. XVI, p. 96, et t. XIX, p. 159.

Quand même la bise cruelle
De son souffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut se couronner,
Le jardinier toujours fidèle,
Loin de se laisser rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre et plus belle.

C'est ainsi qu'il faut réparer
Le dégât que cause l'orage;
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'est le moyen de te venger.

Le conseil vous paraîtra intéressé; j'avoue qu'il l'est effectivement, car j'ai trouvé un plaisir infini à la lecture de l'*Histoire de Louis XIV,* et je désire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur, un jour, que la persécution que vous souffrez ne vous cause de chagrin. Il ne faut pas se rebuter si aisément. Un homme de votre ordre doit penser que l'*Histoire de Louis XIV* imparfaite est une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de César, qui, nageant dans les flots de la mer, tenait ses *Commentaires* d'une main sur sa tête, pour les conserver à la postérité. [a]

Comme vous parlez de mes faibles productions, après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels! [b] Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de *Machiavel* que je vous ai envoyés m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loisir, vous auriez déjà tout l'*Antimachiavel* avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Très-occupé pour ne rien faire,
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère;
Et l'âge pesant et tardif

[a] Plutarque, *Vie de Jules César,* chap. XLIX, et Suétone, même sujet, chap. LXIV, parlent tous deux de *papiers,* sans mentionner expressément les *Commentaires.*

[b] Comment vous parler de mes faibles productions, après vous avoir parlé de vos ouvrages immortels? (Variante des *Œuvres posthumes,* t. IX, p. 88.)

Glace ce sang bouillant et vif
Qui, dans ma jeunesse première,
Me rendait vigilant, actif.
On m'ennuie en cérémonie;
L'ordre pédant, la symétrie,
Tiennent, en ce séjour oisif,
Lieu des plaisirs de cette vie,
Et nous encensent sur l'autel
Des grandeurs et de la folie.
Ce sacrifice ponctuel
Rendant mon âme appesantie,
Et par les respects assoupie,
Incapable, en ce temps cruel,
De me frotter à Machiavel,
J'attends que, fuyant cette rive,
Je revole à cet heureux bord
Où la nature plus naïve,
Où la gaîté bien moins craintive,
Loin des richesses et de l'or,
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, ce trésor,
Que dans la grandeur excessive
Des fortunes qu'offre le sort.

Les chapitres de *Machiavel* sont copiés par un de mes secrétaires. Il s'appelle Gaillard; sa main ressemble beaucoup à celle de Césarion. Je voudrais que ce pauvre Césarion fût en état d'écrire; mais la goutte l'attaque impitoyablement dans tous ses membres; depuis deux mois il n'a presque point eu de relâche.

Malgré ses cuisantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de son lit folâtre;
Mais la Goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Tristement regardant sa mère,
On voit le tendre Cupidon;
Il pleure, il gémit, il soupire
De la perte que son empire
Fait du pauvre Césarion;
Et Bacchus, vidant son flacon,
Répand des larmes de Champagne

Qu'un si vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus se rit de leurs clameurs:
Voilà, messieurs les imposteurs,
Disait-il à ces dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages!
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais désormais soyez plus sages.

Je crois que messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrs échappés de leurs cavernes; en vérité, nous nous en serions très-bien passés. Je vais écrire à Algarotti pour qu'il nous envoie quelques rayons du soleil de sa patrie, car la nature aux abois paraît avoir un besoin indispensable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la santé, je donnerais dès ce moment la préférence au dieu d'Épidaure sur celui de Delphes. Pourquoi ne puis-je contribuer à votre satisfaction comme à votre santé? Pourquoi ne puis-je vous rendre aussi heureux que vous méritez de l'être? Les uns, dans ce monde, ont le pouvoir sans la volonté, et les autres la volonté sans le pouvoir. Contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté et de tous les sentiments d'estime avec lesquels je suis, etc.

---

109. DE VOLTAIRE.

Bruxelles, 26 janvier 1740.

Monseigneur, j'ai reçu vos chapitres de l'*Antimachiavel* et votre *Ode sur la Flatterie,* et votre lettre en vers et en prose que l'abbé de Chaulieu ou le comte Hamilton vous ont sûrement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. Louis XIV n'eût jamais envoyé une pareille ode à Despréaux, et je doute que Despréaux en eût envoyé autant à Louis XIV. Toute la grâce que je demande à

V. A. R., c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries. Tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remercîments de vos bontés; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne suis pas tout à fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous escroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine;
Mais son cœur me veut quelque mal:
J'ai berné la pourpre romaine;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait est pourtant que personne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette persécution un excès de ridicule et et de radotage qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois, d'un côté, la cacade devant Danzig, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuse par hasard, entreprise malgré soi, et à laquelle on a été forcé par la reine d'Espagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique; et que, de l'autre, je vois le *salon d'Hercule*, que le bonhomme regarde comme son apothéose, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleury,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait portraire,
De quoi chacun est ébahi;
Car on sait que le fils d'Alcmène
Près de sa maîtresse fila,
Mais jamais il ne radota
Que sur les rives de la Seine.

Je sais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, et même de plus grandes; je sais bien que se tenir chez soi tranquillement et mettre en prison ses généraux qui ont fait ce qu'ils

ont pu, et ses plénipotentiaires qui ont fait une paix nécessaire et ordonnée;[a] je sais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Je conclus que, puisque le monde est ainsi gouverné, il faut que l'*Antimachiavel* paraisse; il faut un Hippocrate en temps de peste. J'ai le chapitre XXIII; mais je n'ai pas le chapitre XXII, et V. A. R. n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne sais si elle dira quelques petits mots sur le projet de *cacciare i barbari d'Italia;* il me semble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait assez incivil de les vouloir chasser. Le cardinal Albéroni avait un beau projet : c'était de faire un corps italique à peu près sur le modèle du corps germanique. Mais, quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être seul de sa bande, ou bien on ressemble à l'abbé de Saint-Pierre.

V. A. R. a grande raison de trouver les Gresset et les Bernard des paresseux; je leur dirais avec l'autre,[b] au lieu de, *Vade, piger, ad formicam, Vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà Gresset qui se pique d'honneur, et qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien; Bernard me récita à Paris un chant de son *Art d'aimer,* qui me paraît plus galant que celui d'Ovide.

Pour moi, monseigneur, je n'ose vous envoyer le cinquième acte de *Mahomet,* tant j'en suis mécontent; mais je vous enverrai, si cela vous amuse, la comédie de la *Dévote,*[c] et ensuite, pour varier, je supplierai instamment V. A. R. de jeter les yeux sur la *Métaphysique* de Newton, que je compte mettre au-devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes *Éléments.*

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement; je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres; et, sans madame du Châtelet, je ne

[a] Allusion aux comtes de Seckendorff et de Neipperg. Voyez ci-dessus, p. 330.

[b] Salomon, Proverbes, chap. VI, v. 6.

[c] Comédie en cinq actes, plus connue sous le titre de *La Prude. Œuvres de Voltaire,* édit. Beuchot, t. V, p. 349.

pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience; il y a un nonce du pape, et point de Frédéric.

Madame du Châtelet vous présente ses respects. Permettez, monseigneur, que je joigne mes compliments de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de Keyserlingk. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour V. A. R. me soutient. Je suis, etc.

---

110. A VOLTAIRE.

Berlin, 3 février 1740.

Mon cher ami, je vous aurais répondu plus tôt, si la situation fâcheuse où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour-propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'*Antimachiavel* paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de *Mahomet*, achevée et retouchée. Je l'ai vue dans son crépuscule; que ne sera-t-elle point en son midi! Vous voilà donc revenu à votre physique, et la marquise à ses procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille physiciens en Europe, et nous n'avons point de poëte ni d'historien qui approche de vous. On voit en Normandie cent marquises plaider, et pas une qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à l'*Histoire de Louis XIV,* et faites venir de Cirey vos manuscrits

et vos livres, pour que rien ne vous arrête. Valori dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti. Je voudrais que le vieux machiavéliste relié dans la pourpre romaine vous assignât Berlin pour le lieu de votre exil.[a]

Mes désirs sont pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre Césarion est toujours malade; il ne peut vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un siècle de tourments;
Par les maux son âme engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des sens.

Les charmants accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchants,
Ont sur ses esprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicaments.

Mais, quelque dieu qui nous inspire,
Tout en est vain sans la santé;
Quand le corps souffre le martyre,
L'esprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Consolez-nous, mon cher Voltaire, par vos charmants ouvrages; vous m'accuserez d'en être insatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'Algarotti ne perde point le souvenir de Remusberg. Les personnes d'esprit n'y seront jamais oubliées, et je ne désespère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons; c'est une princesse russe, qui n'a de l'humanité que l'ajustement; elle est petite-fille du prince Cantemir.[b]

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquise, et soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.

---

[a] Les trois dernières lignes de cet alinéa, depuis « Je voudrais, » omises dans l'édition de Kehl, sont tirées des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 93.

[b] Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, mort en 1723.

111. DE VOLTAIRE.

Le 23 février 1740.

Monseigneur, je ne reçus que le 20 le paquet de Votre Altesse Royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur, au contraire, que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour-propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à V. A. R. qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* [a] y remédiera bien vite, et cet or en filière, devenu plus compacte, en aura plus de poids et de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que Machiavel prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais, si V. A. R. a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas, en ce cas, supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires, si votre ouvrage était imprimé séparément? Il me semble encore que quelquefois Machiavel se retranche dans un terrain, et V. A. R. le bat dans un autre; au troisième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles: «*Si ha a notare, che gli uomini si deb-*«*bono o vezzeggiare o spegnere, perchè si vendicano delle leggieri* «*offese; delle gravi non possono.*»

V. A. R. s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de Satan est odieux. Mais le maudit Florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que Machiavel même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement? Car, de son temps même, un Sforce, usurpateur, avait été assassiné dans Milan; un autre usurpateur du même nom était à Loches, dans une cage de fer; un troisième usurpateur, notre Charles VIII,

[a] Horace, *Art poétique*, v. 447.

avait été obligé de fuir de l'Italie, qu'il avait conquise; le tyran Alexandre VI mourut empoisonné de son propre poison; César Borgia fut assassiné. Machiavel était entouré d'exemples funestes au crime. V. A. R. en parle ailleurs; voudrait-elle en parler en cet endroit? n'est-ce pas la place véritable? Je m'en rapporte à vos lumières.

C'est à Hercule à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer Antée.

Je présente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'esquisser. S'il lui plait, je le mettrai dans son cadre; et, après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de Valori me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme Socrate et comme Aristote, et qu'on me persécute pour avoir soutenu la vérité contre la folle superstition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne sois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes sont fort indignes. Ce serait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompense.

Je fais copier le *Mahomet* que V. A. R. demande. Je ne sais si cette pièce sera jamais représentée; mais que m'importe? C'est pour ceux qui pensent comme vous que je l'ai faite, et non pour nos badauds qui ne connaissent que des intrigues d'amour, baptisées du nom de tragédie.

Je crois que V. A. R. aura incessamment celle de Gresset; on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquise du Châtelet vous fait bien sa cour. Elle abrége tout Wolffius; c'est mettre l'univers en petit.

J'aime mieux voir le monde dans une sphère de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito et à Pékin.

Ma mauvaise santé ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la métaphysique de Newton, et les nouveaux *Éléments* où je travaille. Je souffre les trois quarts du jour, et l'autre quart je fais bien peu de besogne. Dès que je serai quitte de cette métaphysique, et que j'aurai un peu de relâche à mes maux, soyez très-sûr, monseigneur, que j'obéirai à vos ordres, et que j'achèverai le *Siècle de Louis XIV;* il me plaît en ce qu'il a quelque air

de celui que vous ferez naître. Pour le siècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'est assez qu'il vive un siècle entier. Il n'y a pas longtemps qu'un neveu de Chauvelin écrivit à cet ambitieux solitaire que notre cardinal dépérissait, et qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de son teint. Le cardinal, qui le sut, fit frotter ses joues par ce neveu, et lui montra que son rouge venait de sa santé.

La malheureuse goutte ne quittera-t-elle point M. de Keyserlingk? Je suis, etc.

---

112. A VOLTAIRE.

Berlin, 26 février 1740.

Mon cher Voltaire, je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus spirituelle du monde, que vous m'avez écrite. La situation où je me trouve me rétrécit si fort l'esprit, que je perds presque la faculté de penser.

Aux portes de la mort, un père à l'agonie,
Assailli de cruels tourments,
Me présente Atropos prête à trancher sa vie.
Cet aspect douloureux est plus fort sur mes sens
Que toute ma philosophie.

Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de séve et de sa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre souffrant l'injure
Sèche du sommet jusqu'au tronc :

Ainsi je sens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition;
Et, dans le triste cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obscure;
Je ne vois que la sépulture,
Et le funeste instant de sa destruction.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être;
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Heureux, si j'eus vécu sans être transplanté
De ce climat doux et tranquille
Où prospérait ma liberté
Dans ce terrain scabreux, raboteux, difficile,
De machiavélisme infecté!

Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouissante clarté
Du trône et de la majesté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon studieux asile,
Mon aimable repos et mon obscurité.

Vous voyez, par ces vers, que le cœur est plein de ce dont la bouche abonde; je suis sûr que vous compatissez à ma situation, et que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre *Dévote*, votre *Mahomet*, et généralement tout ce que vous croyez capable de me distraire. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé que, dans quelque situation que le sort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chose de plus efficace, réuni à l'estime et à l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. *Vale.*

Je pense mille fois à l'endroit de la *Henriade* qui regarde les courtisans de Valois: [a]

Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés, etc.

J'enverrai dans peu la *Henriade* en Angleterre pour la faire imprimer. Tout est achevé et réglé pour cet effet.

[a] Henri III, assassiné par Jacques Clément. Voyez la *Henriade*, chant V, v. 335 et suivants.

113. DE VOLTAIRE.

Bruxelles, 10 mars 1740.

Quoi! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous seul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers désire!
Vous ne voyez qu'un père, et vous versez des pleurs!
Grand Dieu! qu'avec amour l'univers vous contemple,
Vous qui du seul devoir avez rempli les lois,
Vous si digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des souverains vous immortel exemple,
Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! si votre père, en ces moments funestes,
Pouvait lire dans votre cœur,
Dieu! qu'il remercierait les puissances célestes!
A ses derniers moments quel serait son bonheur!
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître!
Qu'en vous laissant au monde, il laisse de bienfaits!
Qu'il se repentirait . . . . Mais j'en dis trop peut-être;
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, monseigneur, à cette lettre du 26 février, que j'ai reçue le 9 mars; celle-ci partira lundi 14, parce que ce sera le jour de la poste d'Amsterdam.

J'ignore actuellement votre situation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais, pour mon intérêt, que vous restassiez dans votre heureux loisir, et que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Étant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos États, à faire des alliances sages et avantageuses, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte et sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité, si vous

vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée; je les vois employées au bonheur des hommes, et je ne vois pas qu'il puisse y avoir une minute de réservée pour le commerce littéraire dont V. A. R. m'a honoré avec tant de bonté. N'importe; je vous souhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres sur le *Machiavel;* je compte que vous ordonnerez que je fasse imprimer la traduction de La Houssaye à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus j'espère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume soit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer *Mahomet* à V. A. R. On transcrit cette *Dévote;* si elle vient dans un temps où elle puisse amuser V. A. R., elle sera fort heureuse, sinon elle attendra un moment de loisir pour être honorée de vos regards.

J'ai une singulière grâce à demander à V. A. R.: c'est, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la *Préface* qu'elle a daigné faire à la *Henriade.* Vous m'allez trouver bien insolent de vouloir modérer vos bontés, et il serait plaisant que Voltaire ne voulût pas être loué par son prince. Je veux l'être, sans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choses que je sens bien que je ne mérite guère. Je suis comme un courtisan modéré (si vous en trouvez) qui vous dirait: Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur V. A. R. d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impression; cela sera mieux, et je jouirai plus tôt de l'honneur inestimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie aussi longue que le serait l'entreprise d'une gravure de la *Henriade.* J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laisser à achever le *Siècle de Louis XIV.*

Madame du Châtelet a écrit à V. A. R. avant que j'eusse reçu votre lettre du 26; elle est devenue toute leibnizienne; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre Newton et Leibniz; et j'en

fais un petit précis[a] qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très-occupé. Roi ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un sujet fort babillard. Je suis, etc.

114. A VOLTAIRE.

Berlin, 18 mars 1740.

Mon cher Voltaire, vous m'avez obligé véritablement par votre sincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention; mais je suis dans une crise si épouvantable, qu'il me faut plutôt penser à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques moments dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le *Prophète* fanatique de l'Asie. Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers,[b] pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec Calliope, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever le *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

[a] La *Métaphysique*, formant la première partie des *Éléments de la philosophie de Newton*. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XXXVIII, p. 11 — 67.

[b] L'*Épître sur la Fermeté et sur la Patience*, retouchée; voyez ci-dessus, p. 170 et 173. La même pièce fut communiquée par l'Auteur au colonel de Camas, le 28 mars 1740. Voyez t. XVI, p. 176.

On dit que votre cardinal éternel deviendra pape; il pourrait, en cé cas, faire peindre son apothéose au dôme de l'église de Saint-Pierre, à Rome. Je doute, à la vérité, de ce fait, et je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de saint Pierre. Machiavel pourrait bien le disputer à saint Paul, et M. de Fleury pourrait trouver plus convenable à sa gloire de duper les cabinets des princes, composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la canaille superstitieuse et orthodoxe de l'Église catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre *Dévote* et votre *Métaphysique.* Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me fonde sur votre générosité, et j'espère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques semaines; après quoi *Machiavel,* et peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Césarion, dont la santé se fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey; je les vois en esprit, mais je ne les vois jamais sans souhaiter quelque réalité à ce rêve agréable, dont l'illusion me tient même lieu de plaisir.

Adieu, mon cher Voltaire; faites une ample provision de santé et de force; soyez-en aussi économe que je suis prodigue envers vous des sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels vous me trouverez toujours votre, etc.

---

115. AU MÊME.

Berlin, 23 mars 1740.

Ne crains point que les dieux, ni le sort, ni l'empire,
Me fassent pour le sceptre abandonner la lyre;
Que d'un cœur trop léger, et d'un esprit coquet,
Je préfère aux beaux-arts l'orgueil et l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine
Qu'au conseil de Priam on vit la belle Hélène.

L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un sévère devoir.
Les beaux-arts ont pour moi l'attrait d'une maîtresse;
La triste royauté, de l'hymen la rudesse.
J'aurais su préférer l'état heureux d'amant
A celui qu'un époux remplit si tristement;
Mais le fil dont Clotho traça les destinées,
Ce fil lia nos mains du sort prédestinées;
Ainsi, de mes destins n'étant point artisan,
Je souscris à ses lois, et je suis le torrent.

Mon amitié n'est point semblable au baromètre,
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décraître.
Un vain nom peut flatter ces esprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés;
Mais le mortel sensé, que la raison éclaire,
Au ciel des immortels n'oubliera point Voltaire;
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté,
Chérira tes écrits tant que, sa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage;
Et, quittant les Walpols, les Birons, les Fleurys,
Ira, pour respirer, dans ces prés si fleuris
Où les bords fortunés du fécond Hippocrène
De son feu languissant ranimeront la veine.

C'est bien ainsi que je l'entends, et, quel que puisse être mon sort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami et les arts. L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en tempérament. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je suis comme ces grands preneurs de tabac qui meurent d'inquiétude, et qui mettent mille fois la main à la poche, lorsqu'on leur a ôté leur tabatière. La décoration de l'édifice peut changer, sans altérer en rien les fondements ni les murs; c'est ce que vous pourrez voir en moi, car la situation de mon père ne nous laisse aucune espérance de guérison. Il me faut donc préparer à subir ma destinée.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous savez que j'aime l'indépendance, et qu'il est bien dur d'y renoncer pour s'assujettir à un pénible devoir. Ce qui me console est l'unique pensée de servir mes concitoyens et

d'être utile à ma patrie. Puis-je espérer de vous voir, ou voulez-vous cruellement me priver de cette satisfaction? Cette idée consolante règne dans mon esprit, comme celle du Messie régnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la *Préface de la Henriade;* mais vous ne trouverez pas mauvais que j'y laisse des vérités qui ne ressemblent à des louanges que parce que bien des gens les prodiguent mal à propos. Je change actuellement quelques chapitres du *Machiavel,* mais je n'avance guère, dans la situation où je suis. *Mahomet,* que j'admire, tout fanatique qu'il est, doit vous faire beaucoup d'honneur. La conduite de la pièce est remplie de sagesse; il n'y a rien qui choque la vraisemblance ni les règles du théâtre; les caractères sont parfaitement bien soutenus. La fin du troisième acte et le quatrième entier m'ont ému jusqu'à me faire répandre des larmes. Comme philosophe, vous savez persuader l'esprit; comme poëte, vous savez toucher le cœur; et je préférerais presque ce dernier talent au premier, puisque nous sommes tous nés sensibles, mais très-peu raisonnables.

Vous m'envoyez une écritoire,
Mais c'est le moins lorsqu'on écrit;
Pour mon plaisir et pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre esprit.

Je vous en fais mes remercîments, ainsi qu'à la marquise, à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, et d'une pierre qu'on trouve à Remusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire aussi fraîche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait, qui, je l'espère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en serez instruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous assure que je suis effectivement à plaindre; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de votre amitié que de vos respects. Soyez persuadé que votre mérite m'est trop connu pour ne vous pas donner, en toutes les occasions, des marques de la parfaite estime avec laquelle je serai toujours votre, etc.

116. DE VOLTAIRE.

Bruxelles, 6 avril 1740.

Monseigneur, j'ai reçu le paquet du 18 mars, dont Votre Altesse Royale m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, et c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros et d'un grand génie; c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois, sans doute, exercer,
Cette vertu de patience;
Les dévots ont su m'y forcer;
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces messieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur:
Ils sont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectius vives, Licini,* fait voir qu'il y a des Mécènes qui sont eux-mêmes des Horaces. Vous n'avez pas voulu rendre exactement:

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

Vous sentez si bien ce qui est propre à notre langue, et les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obsoleti tecti,* qui serait très-bas en français.

Loin de la grandeur fastueuse,
La frugale simplicité
N'en est que plus délicieuse.

Ces expressions sont bien plus nobles en français; elles ne peignent pas comme le latin, et c'est là le grand malheur de notre

langue, qui n'est pas assez accoutumée aux détails. Au reste, nous faisons *médiocrité* de cinq syllabes; si vous voulez absolument n'en mettre que trois, quatre, les princes sont les maîtres.[a]

La fin de l'*Épître* à M. Jordan[b] est un engagement de rendre les hommes heureux; vous n'avez pas besoin de le promettre; j'en crois votre caractère, sans avoir besoin de votre parole.

Voici quelques pièces, moitié prose, moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'*Épître* à M. de Maurepas, l'un de nos secrétaires d'État, est bien pour V. A. R. autant que pour lui, car il me semble que c'est bien là le goût de V. A. R. de protéger également tous les arts, et je suis bien sûr que si quelqu'un avait fait le livre édifiant de *Marie Alacoque*,[c] vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompense, avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laisse dans la misère des hommes de vrais talents.

Je ne sais si V. A. R. aura reçu certaine écritoire envoyée à Wésel par la poste, cachetée aux armes de la princesse de La Tour, et adressée à M. le général Borcke, ou au commandant de Wésel, pour faire tenir en diligence. V. A. R. m'a envoyé de quoi boire, et moi, je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

Donner un cornet pour du vin
N'est pas grande reconnaissance;
Mais ce cornet fera, je pense,
Éclore quelque œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que V. A. R. me pardonne ces excessives libertés. J'attends ses derniers ordres sur la réfutation du docteur des

[a] Frédéric ne savait pas le latin; peut-être Césarion était-il l'auteur de la traduction critiquée par Voltaire; car Maupertuis, en louant, dans son *Éloge de Keyserlingk*, le talent de cet ami du Roi pour la poésie, rappelle ses traductions de quelques odes d'Horace en vers français. En 1738, le comte de Manteuffel avait traduit l'ode d'Horace *Justum ac tenacem propositi virum*, que Frédéric avait désiré lire en français, l'ayant trouvée citée dans un de ses livres. Voyez *Gottsched und seine Zeit*, par M. Danzel. Leipzig, 1848, p. 27.

[b] Voyez t. XIV, p. 49 — 52, et t. XVII, p. 63 — 65.

[c] *La Vie de Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation de Sainte-Marie du monastère de Paray-le-Monial, en Charolais,* par Languet, évêque de Soissons. Paris, 1729, in-4. L'auteur de cet ouvrage, entre autres absurdités, va jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque.

ministres; il y a très-peu de chose à réformer, et je crois toujours qu'il est avantageux pour le genre humain que cet antidote soit public.

Je fais transcrire mon petit exposé de la métaphysique de Newton et de Leibniz. Le paquet sera gros; puis-je l'adresser à Wésel? J'attends vos ordres, auxquels je me conformerai toute ma vie, car vous savez que Minerve, Apollon et la Vertu m'ont fait votre sujet. Madame du Châtelet aura l'honneur d'envoyer à V. A. R. quelque chose qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui causer. Je suis, etc.

---

117. A VOLTAIRE.

Berlin, 15 avril 1740.

Mon cher Voltaire, votre *Dévote* est venue le plus à propos du monde. Elle est charmante, les caractères bien soutenus, l'intrigue bien conduite, le dénoûment naturel. Nous l'avons lue, Césarion et moi, avec beaucoup de plaisir, et souhaitant beaucoup de la voir représenter ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des compliments de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car, chez nous autres mortels, l'esprit souffre toujours des langueurs du corps; la moindre chose me rend incapable de penser. Mais votre esprit, supérieur à ses organes, triomphe de tout. Puisse-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte [a] assez mal tourné que je vous envoie, et une *Épître* [a] où je me suis avisé de parler très-sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. *Machiavel* suivra

[a] *Le Faux Pronostic, conte,* t. XIV, p. 153—155, et l'*Épître sur la Gloire et l'Intérêt,* t. X, p. 72—81.

quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aie le temps d'y mettre la dernière main.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique; tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. Je m'attends de me trouver bientôt dans une assiette plus tranquille: je reprendrai des occupations plus sérieuses, et qui demandent de la réflexion. A présent, voilà une malheureuse suite de fêtes qu'il faut essuyer, malgré que l'on en ait, et des discours très-inconséquents qu'il faut entendre et même applaudir. Je fais ce manége à contre-cœur, haïssant tout ce qui est hypocrisie et fausseté.

Algarotti m'écrit que Pine n'a pas encore achevé son impression de Virgile, et que la *Henriade* serait pendue au croc, en attendant l'*Énéide*. J'en ai fort grondé, car il me semble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Vous devait bien le même honneur
Chez maître Pine, l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a entre les décrets d'Apollon et les fantaisies d'un imprimeur. Je soutiens la gloire de ce dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'espère de réduire bientôt les caprices de cet Anglais en satisfaisant son avidité intéressée.

Assurez, je vous prie, la marquise du Châtelet de mes attentions. Ménagez la santé d'un homme que je chéris, et n'oubliez jamais que, étant mon ami, vous devez apporter tous vos soins à me conserver le bien le plus précieux que j'aie reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convalescence, et comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me seront les plus agréables. Adieu; je suis tout à vous.

Voici un petit paquet que Césarion vous envoie. J'espère que son souvenir ne vous sera pas indifférent, et que vous apprendrez avec plaisir que sa santé se fortifie de jour en jour.[a]

[a] Ce post-scriptum, omis dans l'édition de Kehl, est tiré des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 146.

118. DE VOLTAIRE.

(Bruxelles) avril 1740.

Monseigneur, votre idée m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse.

Tempus erat, quo prima quies mortalibus aegris
Incipit, et dono divum gratissima serpit.
In somnis, ecce, ante oculos pulcherrimus heros
Visus adesse mihi . . . . [a]

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif que vous n'aviez point fait faire, et sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie,

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait à vos genoux.

Beaucoup de courtisans qui avaient négligé de venir voir Son Altesse Royale à Remusberg venaient en foule saluer Sa Majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus;
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi, par femmes, du prophète Élisée, qui, au rapport de la très-sainte Écriture, [b] avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi bien qu'eux.

Plein de douceur et de prudence,
Mon grand prince avec complaisance
Voyait près de son trône admis
Ceux qui, par pure obéissance,
Jadis furent ses ennemis.
Ils éprouvent tous sa clémence;
Mais il distinguait ses amis,
Ils éprouvent sa bienfaisance.

[a] Virgile, *Énéide*, liv. II, v. 268 — 271.
[b] II Rois, chap. II, v. 9 — 14.

Les Antonins, les Titus, les Trajan, les Julien, descendaient du ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom romain
N'ont plus qu'un mépris souverain
Pour la malheureuse Italie;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne se retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape;[a] mais les cardinaux et le Saint-Esprit ne sont pas faits pour les Titus et les Marc-Aurèle. La Vérité, que ces héros aiment, n'est guère au conclave; elle était près de ce trône d'argent.

Mon héros, d'un air de franchise,
L'y fit asseoir à son côté;
Elle était honteuse et surprise
De se voir tant de liberté.

Elle sait bien que le trône n'est guère plus sa place que le conclave, et qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais Frédéric la rassurait comme une personne de sa connaissance.

Le Florentin Machiavel,
Voyant cette fille du ciel,
S'en retourna tout au plus vite
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un ministre et d'un vieux jésuite.

Mais Frédéric ne voulut pas que Machiavel eût osé paraître devant lui sans faire amende honorable au genre humain en la personne de son protecteur. Il le fit mettre à genoux;

Et l'Italien confondu
Fit sa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Est la meilleure politique.

Toutes les Vertus se mirent alors à caresser le vainqueur de Machiavel.

[a] Clément XII était mort le 6 février 1740, et Benoît XIV fut élu le 17 août suivant.

La sage Libéralité,
Qui récompense avec justice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la méprisable Avarice.
Le Devoir, le Travail sévère,
Semblaient régner dans ce séjour;
Mais les Jeux, l'Amour et sa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embrassait tour à tour;
Il savait maîtriser l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars et la Politique montraient le plan de Berg et de Juliers, et mon héros tirait son épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ses sujets et pour celui du monde: les Beaux-Arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur; la Musique, la Peinture, l'Éloquence, l'Histoire, la Physique, travaillaient sous ses yeux; il présidait à tout, et semblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner et de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie se formait, non pas telle que celle des jetonniers français,

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèsent si gravement
Des mots, des points et des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des sciences et de la Société de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juste, d'aimable, était rassemblé sur ce trône. Je n'ai point oublié mon songe comme ce fou de la sainte Écriture,[a] qui menaçait de faire mourir ses conseillers d'État, s'ils ne devinaient son rêve qu'il avait oublié. Je m'en souviens très-bien, et il ne me faut ni Daniel ni Joseph pour l'expliquer.

Non, non, ce n'est point un mensonge
Qui trompa mon cœur enchanté;
Chez tous les autres rois mon rêve est un vain songe;
Chez vous, mon rêve est vérité.

[a] Daniel, chap. II, v. 3 et 5.

Dans ma dernière lettre, j'avais déjà reproché à mon souverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre syllabes; *médiocrité* est de cinq, et mon prince l'avait fait de quatre; énorme faute, et l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

---

119. A VOLTAIRE.

Berlin, 26 avril 1740.

Mon cher Voltaire, les galions de Bruxelles m'ont apporté des trésors qui sont pour moi au-dessus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieuse fécondité de votre Pérou, qui paraît inépuisable. Vous adoucissez les moments les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur! Dans l'inquiétude où je suis, je ne me vois ni le temps, ni la tranquillité d'esprit pour corriger Machiavel. Je vous abandonne mon ouvrage, persuadé qu'il s'embellira entre vos mains; il faut votre creuset pour séparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une *Épître* sur la nécessité de cultiver les arts;[a] vous en êtes bien persuadé, mais il y a bien des gens qui pensent différemment. Adieu, mon cher Voltaire; j'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre santé m'intéressent autant que celles de votre esprit. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé qu'on ne saurait être plus que je ne le suis, votre, etc.

---

120. AU MÊME.

Remusberg, 3 mai 1740.

Mon cher Voltaire, il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'esprit, non point parce que je suis le sujet

[a] Voyez t. XIV, p. 82 — 88.

de vos vers, mais parce qu'il n'est guère possible de dire de plus jolies choses et de plus galantes sur un plus mince sujet.

Ce dieu du goût dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner son immortel exemple,
A, sous ton nom, sans doute, fait ces vers.

Je le crois effectivement, et c'est vous qui nous abusez.

L'aimable, le divin Voltaire
Écrit, mais il ne fait pas tout;
L'on assure qu'au dieu du goût
Il ne sert que de secrétaire.

Dites-nous un peu si c'est la vérité, et comment votre état vous permet d'accorder[a] tant d'imagination et tant de justesse, tant de profondeur et tant de légèreté,

Tant de savoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de son compas,
Et les Grâces qui, sur tes pas,
S'empressent autour d'Émilie,
Les Ris badins, les Ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immense philosophie.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècles futurs, et le désespoir de ceux qui voudront être savants et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves, qui ne ressemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choses pour l'accomplir, et il me semble qu'un esprit prophétique aurait pu y ajouter ceci :

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la science,
Chercha, parmi le genre humain,
Un sage en qui sa confiance
Des beaux-arts remît le destin.

[a] Et comment votre être aussi singulier qu'accompli a pu accorder, etc. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 99.)

Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille Éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Assez grossièrement encense;
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire,
Que Minerve même instruisait,
Tenant en ses mains notre sphère,
Qui sagement examinait,
Et tout rigidement pesait
Au poids que, d'une main sévère,
La Vérité lui fournissait.
Ah! dit l'ange, c'est mon affaire.
Si l'esprit, ainsi qu'autrefois,
Sur le trône élevait les rois,
La Prusse te verrait naguère
Revêtu de ce caractère;
Mais de plus indulgentes lois
Aux sots donnent les mêmes droits.
D'où vient que ces faveurs insignes
Ne sont jamais pour les plus dignes? [a]

Cet ange, ou ce génie de la Prusse, n'en resta pas là; il voulait, à quelque prix que ce fût, vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle Académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyions être;

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté?
Le poids seul que donne Émilie
Entraîne tout de son côté.

L'ange tenait ferme; il prétendait prouver que le plaisir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit;
Car Despréaux sagement dit
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit. [b]

[a] Ces huit derniers vers, omis dans l'édition de Kehl, se trouvent dans les *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 101.

[b] Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Boileau, *Art poétique*, chant I, v. 63.

Du génie heureux de la Prusse, je passe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été sauvé; cela n'est point étonnant, votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie,
Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma;
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y révéra,
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un dieu la céleste effigie
Vit sa négligence punie;
Bientôt le Grégeois apporta
La semence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium est placé dans le sanctuaire du château, dans la bibliothèque, où les sciences et les arts lui tiennent compagnie, et lui servent de cadre;

Et les sages de tous les temps,
Les beaux esprits et les savants
L'honorent dans cette chapelle;
De ses ouvrages excellents
On voit le monument fidèle,
De ses écrits tous les fragments;
Et la *Henriade* immortelle
D'une foule de courtisans,
Tous animés de même zèle,
Reçoit les hommages fervents.

En vérité, sainte Marie,
Lorette et tous vos ornements,
La pompe de vos sacrements,
Vos prêtres et leur momerie,
Ne valent pas assurément
Ce culte exempt de flatterie,
Sans faste et sans hypocrisie,
Ce culte de nos sentiments,

Qui sur l'autel du vrai mérite,
Le discernement à sa suite,
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer et mes vers, et ma prose; je corrige tout à mesure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matière à correction, je vous envoie un conte [a] dont mon séjour de Berlin m'a fourni le sujet. Le fond de l'histoire est véritable; j'ai cru devoir l'ajuster. Le fait est qu'un homme nommé Kirch, astronome de profession, et, je crois, un peu astrologue par plaisir, est mort d'apoplexie; un ministre de la religion réformée, [b] de ses amis, vint voir ses sœurs, toutes deux astronomes, et leur conseilla de ne point enterrer leur frère, parce qu'il y avait beaucoup d'exemples de personnes que l'on avait enterrées avant que leur trépas fût avéré; et, par le conseil de cet ami, les sœurs crédules du mort [c] attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y força, malgré les représentations du ministre, qui s'attendait tous les jours à la résurrection de M. Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer; et, s'il est trop long, vous n'en attribuerez la raison qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talisman est rempli de tant de souhaits pour votre personne, qu'il faut de nécessité qu'il vous porte bonheur; j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous assurant que je suis inviolablement votre, etc.

Faites, s'il vous plaît, mes compliments à votre aimable marquise. [d]

---

[a] Le *Miracle manqué*. Voyez t. XI, p. 101 — 105.

[b] Un ministre de la religion prétendue réformée. (Variante de la copie fournie par la Bibliothèque de l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg.)

[c] Par le conseil de ce crédule ami, les sœurs du mort, etc. (Variante de la copie de Saint-Pétersbourg.)

[d] Toute la fin de cette lettre, depuis le vers :

D'une foule de courtisans,

omise dans l'édition de Kehl, est tirée des *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 103 — 105. Elle se trouve aussi dans la copie que nous avons mentionnée dans les deux notes précédentes.

121. DE VOLTAIRE.

(Bruxelles, mai 1740.)

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Ruppin rendu,
Sauvé de la foule importune,
Du courtisan trop assidu,
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que V. A. R. y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; et moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si longtemps ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières. Faire des vers quand on n'a rien à faire ne m'effraye point; mais en faire de si bons, et dans une langue étrangère, quand on est dans une crise si violente, cela est fort au-dessus de mes forces.

Tantôt votre muse badine
Dans un conte folâtre, et rit;
Tantôt sa morale divine
Éclaire et forme notre esprit.
Je vois là votre caractère;
Vous êtes fait assurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire;
Il est gens dans le ministère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de Boileau; mais je me souviens qu'il traduisit, en deux vers, [a] le vers d'Horace:

[a] Boileau dit dans sa quatrième *Satire, A M. l'abbé Le Vayer*, v. 64:
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Après ce vers il y en avait treize autres, que l'auteur a retranchés plus tard:
Dites-moi, pauvre esprit, âme basse et vénale,
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,
Qui, dans le triste état où le ciel l'a réduit,
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le suit? etc.

Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina.[a]

Vous, le Boileau des princes, vous le traduisez en un seul;[b] eh! tant mieux; cela en est bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam gravitatem.*

Ce n'est pas là le style qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à présent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en passant que vous aviez ce petit avantage sur Boileau, il n'est plus surprenant que je vous dise, monseigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre *Épître* plusieurs vers que je serais bien glorieux d'avoir faits. V. A. R. entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les situations. On dit ici Sa Majesté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux sont exaucés.

Vous direz toujours comme Horace:

Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem.[c]

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Rémus vous instruirez les rois;
Le véritable trône est partout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois;
Vous régnez sur les cœurs, et surtout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadème?
A la laide coquette il faut des ornements,
A tout petit esprit des dignités, des places;
Le nain monte sur des échasses;
Que de nains couronnés paraissent des géants!
Du nom de héros on les nomme;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à V. A. R. C'est la philosophie leibnizienne d'une Française de-

[a] Horace, *Satires*, liv. I, sat. I, v. 68 et 69.
[b] Voyez l'*Épître sur la Gloire et l'Intérêt*, t. X, p. 80.
[c] Voyez ci-dessus, p. 142.

venue Allemande par son attachement à Leibniz, et bien plus encore par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentiments d'un certain membre du parlement d'Angleterre [a] sur les affaires de l'Europe; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée; la voilà embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de Buridan entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'*Antimachiavel?* S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de Keyserlingk, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keyserlingk charmant, l'honneur de votre empire,
A dès longtemps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, monseigneur, que la *Henriade* vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec Stace:

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora. [b]

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile,
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

---

[a] Voyez ci-dessus, p. 193, 216 et 217.

[b] *La Thébaïde*, poëme héroïque de Stace, livre XII, vers 816 et 817.

122. A VOLTAIRE.

Remusberg, 18 mai 1740.

Je vois dans vos discours la puissante évidence,
Et, d'un autre côté, la brillante apparence;
Par tous deux ébranlé, séduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.
L'homme est né pour agir,[a] il est libre, il est maître;
Mais ses sens limités ne sauraient tout connaître.
Ses organes grossiers confondent les objets;
L'atome n'est point vu de ses yeux imparfaits,
Et les trop vastes corps à ses regards échappent;
Les tubes vainement dans les cieux les rattrapent.
Pour tout connaître, enfin, nous ne sommes pas faits;
Mais devinons toujours, et soyons satisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquise et M. de Voltaire. Quand je lis votre *Métaphysique,* je m'écrie, j'admire, et je crois. Lorsque je lis les *Institutions physiques* de la marquise, je me sens ébranlé, et je ne sais si je me suis trompé ou si je me trompe.[b] En un mot, il faudrait avoir une intelligence aussi supérieure aux vôtres que vous êtes au-dessus des autres êtres pensants, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je respecte beaucoup la *raison suffisante,* mais que je la croirais d'un usage infiniment plus sûr, si nos connaissances étaient aussi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique; mais je ne doute point que l'éternel Architecte n'ait une infinité de secrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conséquent rendent l'usage de la raison suffisante insuffisant entre nos mains. J'avoue, d'un autre côté, que ces *êtres simples* qui pensent me paraissent bien métaphysiques, et que je ne comprends rien au *vide* de Newton, et très-peu à l'*espace* de

[a] Voyez t. X, p. 97, et ci-dessus, p. 164.

[b] Dans sa lettre à madame du Châtelet, du 19 mai 1740, Frédéric fait l'éloge de ces *Institutions physiques*, qu'il critique sévèrement dans sa lettre à Jordan, du 24 septembre. Voyez t. XVII, p. 39, et p. 71.

Leibniz. Il me paraît impossible aux hommes de raisonner sur les attributs et sur les actions du Créateur, sans dire des pauvretés. Je n'ai de Dieu aucune autre idée que d'un Être souverainement bon.

Je ne sais pas si sa liberté implique contradiction avec la raison suffisante, ou si des lois coéternelles à son existence rendent ses actions nécessaires et assujetties à leur détermination; mais je suis très-convaincu que tout est assez bien dans ce monde, et que si Dieu avait voulu faire de nous des métaphysiciens, il nous aurait assurément communiqué des lumières et des connaissances infiniment supérieures aux nôtres.

Il est fâcheux pour les philosophes qu'ils soient obligés de rendre raison de tout. Il faut qu'ils imaginent, lorsqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela, je suis obligé de vous dire que je suis très-satisfait de votre *Traité de métaphysique.* C'est le Pitt ou le grand Sancy,[a] qui, dans leur petit volume, renferment des trésors immenses. La solidité du raisonnement et la modération de vos jugements devraient servir d'exemple à tous les philosophes et à tous ceux qui se mêlent de discuter des vérités. Le désir de s'instruire paraît leur objet naturel, et le plaisir de se chicaner en devient trop souvent la suite malheureuse.

Je voudrais bien me trouver dans la situation paisible et tranquille où vous me croyez. Je vous assure que la philosophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône; elle a l'avantage d'un plaisir solide; elle l'emporte sur les illusions et les erreurs des hommes; et ceux qui peuvent la suivre dans le pays de la vertu et de la vérité sont très-condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des prestiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarrassé
Des périls au sein de l'étude;
Plus qu'alors je suis menacé
D'une triste vicissitude,
Et par le sort je suis forcé
D'abandonner ma solitude.

[a] Deux diamants très-connus. (Note de l'édition de Kehl.)

C'est ainsi que dans le monde les apparences sont fort trompeuses. Pour vous dire naturellement ce qui en est, je dois vous avertir que le langage des gazettes est plus menteur que jamais, et que l'amour de la vie et l'espérance sont inséparables de la nature humaine; ce sont là les fondements de cette prétendue convalescence, dont je souhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher Voltaire, la maladie du Roi est une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout espoir de guérison; elle consiste dans une hydropisie et une étisie formelle dans tout le corps. Les symptômes les plus fâcheux de cette maladie sont des vomissements fréquents qui affaiblissent beaucoup le malade. Il se flatte, et croit se sauver par les efforts qu'il fait de se montrer en public. C'est là ce qui trompe ceux qui ne sont pas bien informés du véritable état des choses.

On n'a jamais ce qu'on désire;
Le sort combat notre bonheur;
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut posséder un cœur;
Un autre après l'argent soupire,
Un autre court après l'honneur.

Le philosophe se contente
Du repos, de la vérité;
Mais dans cette si juste attente
Il est rarement contenté.
Ainsi, dans le cours de ce monde,
Il faut souscrire à son destin;
C'est sur la raison que se fonde
Notre bonheur le plus certain.

Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadème,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

C'est la seule chose qui me reste à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'est plus en mon pouvoir de reculer; c'est en regrettant mon indépendance que je la quitte; et, déplorant mon heureuse obscurité, je suis forcé de monter sur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'esprit que vous me supposez, je vous enverrais autre chose que de mauvais vers; mais apprenez que ce ne sont pas là les derniers, et que vous êtes encore menacé d'une nouvelle *Épître*. Encore une *Épître!* direz-vous. Oui, mon cher Voltaire, encore une *Épître;* il en faut passer par là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de Gresset, intitulée *Édouard*. La versification m'en a paru heureuse, mais il m'a semblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les passions pour les mettre en action; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant son ressort, l'automate du théâtre ressemble et agisse conformément à la nature. Gresset n'a point puisé à la bonne source, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre sa tragédie supportable à la lecture; mais elles ne suffisent pas pour la soutenir à la représentation.

Autre est la voix d'un perroquet,
Autre est celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à Gresset n'a pas mal attrapé ses défauts. Il y a je ne sais quoi de mou et de languissant dans le rôle d'Édouard, qui ne peut guère inspirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du sieur Pine, j'ai pris la résolution de faire imprimer la *Henriade* sous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puisse trouver en Angleterre. Tous nos artistes travaillent aux estampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit présenter au public.

Je serai votre Renommée;
Ma main, de sa trompette armée,
Publiera dans tout l'univers
Vos vertus, vos talents, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, sinon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'est un des petits défauts de ma nation que la longueur; on ne s'en corrige pas si vite. Je vous en demande excuse, mon cher Voltaire, pour moi et pour mes compatriotes. Je suis cependant plus excusable

qu'eux, car j'ai tant de plaisir à m'entretenir avec vous, que les heures me paraissent des moments. Si vous voulez que mes lettres soient plus courtes, soyez moins aimable, ou, selon le paragraphe 12 de Leibniz, cela implique contradiction; donc, etc.

Aimez-moi toujours un peu, car je suis jaloux de votre estime, et soyez bien persuadé que vous ne pouvez faire moins sans beaucoup d'ingratitude pour celui qui est avec admiration votre, etc.

---

123. DE VOLTAIRE.

(Bruxelles) 1er juin 1740.

Monseigneur, ma destinée est de devoir à Votre Altesse Royale le rétablissement de ma santé; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon souverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fusse bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne pussent ranimer mon corps en échauffant mon âme. Cette *Épître sur la nécessité de remplir le vide de l'âme par l'étude* est, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui soit sorti de mon Marc-Aurèle moderne.

> C'est ainsi qu'à Berlin, à l'ombre du silence,
> Je consacrais mes jours aux dieux de la science. [a]

Toute cette fin-là est achevée, et le reste de la pièce brille partout d'étincelles d'imagination. Votre raison a bien de l'esprit; mais il y a encore un de vos enfants qui m'intéresse davantage; c'est la réfutation de Machiavel. Je viens de la relire; je puis encore une fois assurer V. A. R. que c'est un ouvrage nécessaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'est le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand prince, comme vous méritez qu'on vous la dise, et j'espère que, quand vous serez un jour sur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait

[a] Voyez t. XIV, p. 87.

pour être unique en tout genre, et pour goûter des plaisirs que les autres rois sont faits pour ignorer. M. de Keyserlingk vous avertira quand, par hasard, vous aurez passé une journée sans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Antimachiavel.* Je vais profiter de la permission que V. A. R. m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie, et une belle manufacture de papier qui fournisse toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre, dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le *Prince* de Machiavel. On m'a fait connaître le titre de trois: la première est *Antimachiavel;* la seconde, *Discours d'État contre Machiavel;* la troisième, *Fragments contre Machiavel.*

Je serais bien aise de les voir, afin d'en parler, s'il en est besoin, dans ma préface; mais ces ouvrages sont probablement fort mauvais, puisqu'ils sont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impression du plus bel ouvrage que je connaisse. Que vous y faites un portrait vrai des Français et du gouvernement de France! Que le chapitre sur les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs qui font les souverains en miniature, sont des morceaux charmants. Je vais, dans l'instant, en achever la quatrième lecture, la plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'*Histoire du Siècle de Louis XIV;* je suis honteux de faire tant de choses frivoles, quand mon prince m'enseigne à en faire de solides.

Que dira de moi V. A. R.? On va jouer une tragédie nouvelle de ma façon,[a] à Paris, et ce n'est point *Mahomet;* c'est une pièce toute d'amour, toute distillée à l'eau rose des dames françaises. Voilà pourquoi je n'ai pas osé en parler encore à V. A. R. Je suis honteux de ma mollesse; cependant la pièce n'est point sans morale, elle peint les dangers de l'amour, comme *Mahomet* peint les dangers du fanatisme. Au reste, je compte corriger encore beaucoup ce *Mahomet,* et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux passer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable

[a] *Zulime,* représentée sur le Théâtre français le 8 juin 1740.

souverain et d'Émilie. V. A. R. a dû recevoir un peu de philosophie de ma part, et beaucoup de la sienne. Madame du Châtelet est ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

---

124. DU MÊME.

Bruxelles (4 ou 5 juin) 1740.

Lorsque autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu sacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux;
La terre en fut également dotée,
Tout eut sa part; mais le Nord amortit
Ces feux sacrés que la glace couvrit.
Goths, Ostrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs espèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoise et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin;
Et la fumée épaisse, assoupissante,
Rabrutissait leur tête non pensante;
Rien n'éclairait ce sombre genre humain.
Christine vint, Christine l'immortelle
Du feu sacré surprit quelque étincelle;
Puis, avec elle emportant son trésor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord.
Laissant languir dans une nuit obscure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Rémus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais sa bonté féconde
S'en est servi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le sens,
Pour animer tous les arts languissants;
Et de plaisir la terre transportée
Nomma mon roi le second Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable monarque, à la vue du dernier paquet de V. A. R., dans lequel

vous jugez si bien la métaphysique, et où vous êtes si aimable, si bon, si grand, en vers et en prose. Vous êtes bien mon Prométhée; votre feu réveille les étincelles d'une âme affaiblie par tant de langueurs et de maux; j'ai souffert un mois sans relâche. Je surpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à V. A. R., et mes maux furent suspendus. Mais je ne sais si ma lettre sera parvenue jusqu'à vous; elle était sous le couvert des correspondants du sieur David Girard; ces correspondants se sont avisés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur mésaventure, pour quelques effets que je leur avais confiés: mais mon plus précieux effet, c'est ma correspondance avec Marc-Aurèle. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient, sans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à V. A. R. que je suis sur le point de rendre public ce catéchisme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fausse politique et la logique des scélérats sont confondues avec autant de force que d'esprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données; j'ai tâché d'égaler à peu près les longueurs des chapitres à ceux de Machiavel; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre. Pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui se trouve, au sujet des disputes de religion, dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adresse qu'eut Ferdinand d'Aragon de tirer de l'argent de l'Église sous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en servir pour envahir l'Italie. La reine d'Espagne vient d'en faire autant. Ferdinand d'Aragon poussa encore l'hypocrisie jusqu'à chasser les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourses des sots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de disputes de prêtres et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs selon leur mérite.

Je prends donc, sous votre bon plaisir, la liberté d'ôter cette petite excrescence à un corps admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire, ce sera là un livre bien singulier et bien utile.

Mais quoi! mon grand prince, en faisant de si belles choses, V. A. R. daigne faire venir des caractères d'argent d'Angleterre, pour faire imprimer cette *Henriade!* Le premier des beaux-arts que V. A. R. fait naître est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples et vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre, et que Berlin va bientôt devenir Athènes! Mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être.[a]
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardents le ciel sera plus doux;
Il me fallait un sage, et je le trouve en vous.
Ce sage est un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable;
Les arts sont ses enfants, les vertus sont ses dieux.
Sur moi, du mont Rémus, il a baissé les yeux;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillants qu'un sot peuple contemple,
Regardez Frédéric, et suivez son exemple.

Oserai-je abuser des bontés de V. A. R. au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître?

V. A. R. est l'unique protecteur de la *Henriade*. On travaille ici très-bien en tapisserie; si vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoresques dont vous daignez embellir cet ouvrage: la Saint-Barthélemy, le temple du Destin, le temple de l'Amour, la bataille d'Ivry, fourniraient, ce me semble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, selon les mesures que V. A. R. donnerait; je crois qu'en moins de deux ans cela serait exécuté. Je prévois que le procès de madame du Châtelet, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai sûrement le temps de servir V. A. R. dans cette petite entreprise, si elle l'agrée. Au reste, je prévois que si V. A. R. veut faire un jour

[a] Réminiscence du *Cinna* de Corneille, acte V, scène dernière.

un établissement de tapisserie dans son Athènes, elle pourra aisément trouver ici des ouvriers. Il me semble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaisirs florissants; car je mets les plaisirs au rang des plus beaux arts.

Madame du Châtelet a reçu la lettre de V. A. R., et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, monseigneur, vous avez bien raison de dire que la métaphysique ne doit brouiller personne. Il n'appartient qu'à des théologiens de se haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphysique cet *N* et cet *L* des sénateurs romains, qui signifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient sur leurs tablettes quand les avocats n'avaient pas assez expliqué la cause. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorèmes qui sont le fondement de la saine physique, tout le reste ne contient guère que des vérités difficiles, sèches et inutiles. Je suis bien aise de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie; mais je serais fâché d'y être trop savant, et d'abandonner tant de choses agréables pour des combinaisons stériles. J'aime mieux votre *Antimachiavel* que toutes les courbes qu'on carre ou qu'on ne carre point. J'ai plus de plaisir à une belle histoire qu'à un théorème qui peut être vrai sans être beau.

Comptez, monseigneur, que je mets encore les belles *Épîtres* au rang des plaisirs préférables à des *sinus* et à des *tangentes*. Celle *sur la Fausseté*[a] me charme et m'étonne; car enfin, quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous soyez dans l'âge où le génie est dans sa force, vos journées ne sont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes sans doute occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'espèce humaine; vous essayez vos forces en secret pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber sur votre tête; et, avec cela, mon Prométhée est Apollon tant qu'il veut.

Que ce M. de Camas est heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges![b] Ce que j'aime le plus dans cet art, à qui vous faites tant d'honneur, c'est cette foule d'images brillantes dont

[a] Voyez t. XI, p. 79—84.
[b] L. c., p. 84.

vous l'embellissez; c'est tantôt le vice qui est *un océan immense et plein d'orages*, c'est

> Un monstre couronné de qui les sifflements
> Écartent loin de lui la vérité si pure.

Surtout je vois partout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu Machiavel.

Je ne sais, monseigneur, si vous serez encore au mont Rémus, ou sur le trône, quand cet *Antimachiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du Roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentiments du respect, de la tendre reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

(8 AOUT 1736 — 4 OU 5 JUIN 1740.)

[a] Les dates mises entre parenthèses aux lettres de Frédéric à Voltaire, à côté des dates de l'édition de Kehl, sont tirées des *Œuvres posthumes*, édition de Berlin, ou de la traduction allemande de ce recueil.

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

B'D MAR 9

